







21. 2. 141

21 U. 2

TRAITÉ
DES ÉTUDES.

TOME SECOND.

THE
SCHOOL OF
THE
SACRED
HEART



D E
LA MANIERE
D'ENSEIGNER
E T
D'ETUDIER
LES BELLES-LETTRES,

Par raport à l'esprit & au cœur.

Par **M. ROLLIN**, ancien Recteur de l'Université de Paris,
Professeur d'Eloquence au College Royal, & associé à
l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez la Veuve **ESTIENNE**, Libraire, rue
Saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XL.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

5. The first of these is the

4



DE LA MANIERE
D'ENSEIGNER
ET D'ETUDIER
LES BELLES-LETTRES

~~~~~

LIVRE SIXIÈME.

DE L'HISTOIRE.

AVANT-PROPOS.



E N'EST pas sans raison que <sup>a</sup> l'Histoire a toujours été regardée comme la lumière des tems, la dépositaire des événemens, le témoin fidèle de la vérité, la source des bons conseils & de la prudence, la règle de la conduite & des mœurs. Sans elle, renfermés dans les bornes du siècle & du pays où nous vivons, resserrés dans

De l'utilité  
de l'Histoire.

a Historia testis temporum, lux || vitæ, nuncia vetustatis. Cic. lib. 2.  
vetitatis, vita memoria, magistra || de Orat. num. 36.

Tome II.

A

le cercle étroit de nos connoissances particulières & de nos propres réflexions, <sup>a</sup> nous demeurons toujours dans une espèce d'enfance, qui nous laisse étrangers à l'égard du reste de l'univers, & dans une profonde ignorance de tout ce qui nous a précédé, & de tout ce qui nous environne. <sup>b</sup> Qu'est-ce que ce petit nombre d'années qui composent la vie la plus longue, qu'est-ce que l'étendue du pays que nous pouvons occuper ou parcourir sur la terre, sinon un point imperceptible à l'égard de ces vastes régions de l'univers, & de cette longue suite de siècles qui se sont succédé les uns aux autres depuis l'origine du monde? Cependant c'est à ce point imperceptible que se bornent nos connoissances, si nous n'appellons à notre secours l'étude de l'histoire, qui nous ouvre tous les siècles & tous les pays; qui nous fait entrer en commerce avec tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'antiquité; qui nous met sous les yeux toutes leurs actions, toutes leurs entreprises, toutes leurs vertus, tous leurs défauts; & qui, par les sages réflexions qu'elle nous fournit, ou qu'elle nous donne lieu de faire, nous procure en peu de tems une prudence anticipée, fort supérieure aux leçons des plus habiles maîtres.

On peut dire que l'Histoire est l'école commune du genre humain; également ouverte & utile aux grands & aux petits, aux Princes & aux sujets, & encore plus nécessaire aux Grands & aux Princes qu'à tous les autres. Car comment à travers cette foule de flatteurs qui les assiègent de toutes parts, qui ne cessent de les louer & de les admirer, c'est-à-dire de les corrompre & de leur empoisonner l'esprit & le cœur; comment, dis-je, la timide vérité pourra-t-elle approcher d'eux, & faire en-

<sup>a</sup> Nescire quid antea quam natus sis acciderit, id est semper esse puerum. *Cic. in Orat. n. 120.*

<sup>b</sup> Terram hanc cum populis urbibusque... puncti loco ponimus, ad universa referentes: minorem portionem ætas nostra quam puncti habet, si temporis comparatur omni. *Senec. de consol. ad Marc. c. 20.*

Nullum seculum magnis ingeniis clusum est, nullum non cogitationi pervium. *Idem.*

Si magnitudine animi egredi humane imbecillitatis angustias libet, multum per quod spatiumur temporis est... Licet in consortium omnis ævi pariter incedere. *Idem de brev. vit. cap. 14.*



DE L'UTILITÉ DE L'HISTOIRE. 3

tendre sa foible voix au milieu de ce tumulte & de ce bruit confus ? Comment osera-t-elle leur montrer les devoirs & les servitudes de la roiauté, leur faire entendre en quoi consiste leur véritable gloire, leur représenter que s'ils veulent bien remonter jusqu'à l'origine de leur institution, ils verront clairement à qu'ils sont pour les peuples, & non les peuples pour eux ; les avertir de leurs défauts, leur faire craindre le juste jugement de la postérité, & dissiper le nuage épais que forme autour d'eux le vain phantôme de leur grandeur, & l'enivrement de leur fortune.

Elle ne peut leur rendre ces services si importants & si nécessaires que par le secours de l'Histoire, qui seule est en possession de leur parler avec liberté, & qui porte ce droit jusqu'à juger souverainement des actions des Rois mêmes, aussi-bien que la renommée, que Sénèque appelle, *liberrimam principum judicem*. On a beau faire valoir leurs talens, admirer leur esprit ou leur courage, vanter leurs exploits & leurs conquêtes : si tout cela n'est point fondé sur la vérité & sur la justice, l'Histoire leur fait secrètement leur procès sous des noms empruntés. Elle ne leur fait regarder la plupart des plus fameux Conquérans que comme des fléaux publics, des ennemis du genre humain, b des brigands des nations, qui poussés par une ambition inquiète & aveugle, portent la désolation de contrées en contrées, c & qui semblables à une inondation ou à un incendie, ravagent tout ce qu'ils rencontrent. Elle leur met sous les yeux un Caligula, un Néron, un Domitien, comblés de louanges pendant leur vie, devenus après leur mort l'horreur & l'exécration du genre humain : au lieu que Tite, Trajan, Antonin, Marc-Aurele, en sont encore regardés comme les délices, parce qu'ils n'ont usé de leur pouvoir que pour faire du bien

*Sénèque de Consol. ad Marc. cap. 4.*

a *Astiduis bonitatis argumentis probavit, non rempublicam suam esse, sed se reipublicæ. Sénèque de Clem. lib. 1. cap. 19.*

b *Prædo gentium levavit se. Jérôme u. 4. 7.*

c *Philippi aut Alexandei atrociter*

*nia cætorumque, qui exitio gentium clari, non minores fuere pestes mortalium, quam inundatio qua planum omne perfusum est, quam conflagratio qua magna pars animantium exaruit. Sénèque lib. 3. Nat. Quæst. in Præfat.*

#### 4 DE L'UTILITÉ DE L'HISTOIRE.

aux hommes. Ainsi l'on peut dire que l'Histoire, dès leur vivant même, leur tient lieu de ce Tribunal établi autrefois chez les Egyptiens, où les Princes, comme les particuliers, étoient cités & jugés après leur mort, & que par avance elle leur montre la sentence qui décidera pour toujours de leur réputation. <sup>a</sup> Enfin, c'est elle qui imprime aux actions véritablement belles le sceau de l'immortalité, & qui flétrit les vices d'une note d'infamie que tous les siècles ne peuvent effacer. C'est par elle que le mérite méconnu pour un tems, & la vertu opprimée, appellent au Tribunal incorruptible de la postérité, qui leur rend avec dédommagement la justice que leur siècle leur a quelquefois refusée, & qui, sans respect pour les personnes, & sans crainte d'un pouvoir qui n'est plus, condamne avec une sévérité inexorable l'abus injuste de l'autorité.

Il n'est point d'âge, point de condition, qui ne puisse tirer de l'Histoire les mêmes avantages ; & ce que j'ai dit des Princes & des Conquêteurs, comprend aussi, en gardant de justes proportions, toutes les personnes constituées en dignité ; Ministres d'Etat, Généraux d'armées, Officiers, Magistrats, Intendants, Prélats, Supérieurs ecclésiastiques tant séculiers que réguliers, les pères & mères dans leur famille, les maîtres & maîtresses dans leur domestique, en un mot tous ceux qui ont quelque autorité sur les autres. Car il arrive quelquefois à ces personnes d'avoir dans une élévation très bornée plus de hauteur, de faste, & de caprices que les Rois, & de pousser plus loin l'esprit despotique & le pouvoir arbitraire. Il est donc très avantageux que l'Histoire leur fasse à tous d'utiles leçons, que d'une main non suspecte elle leur présente un miroir fidèle de leurs devoirs & de leurs obligations ; & qu'elle leur fasse entendre qu'ils sont tous pour leurs inférieurs, & non leurs inférieurs pour eux.

Ainsi l'Histoire, quand elle est bien enseignée, devient une école de morale pour tous les hommes. Elle décrit les

<sup>a</sup> Præcipuum munus annalium reor, ne virtutes flectantur, utque pravis dictis factisque ex posteri-

rate & infamia notetur sit. *Tacit. Annal. lib. 3. cap. 65.*

vices, elle démasque les fausses vertus, elle détrompe des erreurs & des préjugés populaires, elle dissipe le prestige enchanteur des richesses & de tout ce vain éclat qui éblouit les hommes, & démontre par mille exemples plus persuasifs que tous les raisonnemens, qu'il n'y a de grand & de louable que l'honneur & la probité. De l'estime & de l'admiration que les plus corrompus ne peuvent refuser aux grandes & belles actions qu'elle leur présente, elle fait conclure que la vertu est donc le véritable bien de l'homme, & qu'elle seule le rend véritablement grand & estimable. a Elle apprend à respecter cette vertu, & à en démêler la beauté & l'éclat à travers les voiles de la pauvreté, de l'adversité, de l'obscurité, & même quelquefois du décri & de l'infamie: comme au contraire elle n'inspire que du mépris & de l'horreur pour le crime, fût-il revêtu de pourpre, tout brillant de lumière, & placé sur le trône.

Mais pour me borner à ce qui est de mon dessein, je regarde l'Histoire comme le premier maître qu'il faut donner aux enfans, également propre à les amuser & à les instruire, à leur former l'esprit & le cœur, à leur enrichir la mémoire d'une infinité de faits aussi agréables qu'utiles. b Elle peut même beaucoup servir, par l'attrait du plaisir qui en est inséparable, à piquer la curiosité de cet âge avide d'apprendre, & à lui donner du goût pour l'étude. Aussi, en matière d'éducation, c'est un principe fondamental, & observé dans tous les tems, que l'étude de l'Histoire doit précéder toutes les autres, & leur préparer la voie. Plutarque nous apprend que le vieux

a Si, quemadmodum visus oculorum quibusdam medicamentis acui solet & repurgari, sic & nos aciem animi liberare impedimentis voluerimus, poterimus perspicere virtutem, etiam obrutam corpore, etiam paupertate opposita, & humilitate & infamia objacentibus: cernemus, inquam, pulcritudinem illam, quamvis sordido oblectam. Rursus æquè malitiam, & xrum-

nos animi veterum perspicimus, quamvis multus circa divitiarum radiantium splendor impediatur, & intuentem, hinc honorum, illinc magnarum potestatum falsa lux verberet. *Senec. Epist. 115.*

b Fatendum in ipsis rebus quæ disjunctæ & cognoscuntur, invitamenta inesse, quibus ad discendum cognoscendumque moveamur. *Cic. lib. 5. de fin. bon. & mal. n. 52.*

6 DE L'UTILITÉ DE L'HISTOIRE.

Caton, ce célèbre Censeur, dont le nom & la vertu ont tant fait d'honneur à la république Romaine, & qui prit un soin particulier d'élever par lui-même son fils sans vouloir s'en reposer sur le travail des maîtres, composa exprès pour lui & écrivit de sa propre main en gros caractères de belles histoires; afin, disoit-il, que cet enfant dès le plus bas âge fût en état, sans sortir de la maison paternelle, de faire connoissance avec les grands hommes de son pays, & de se former sur ces anciens modèles de probité & de vertu.

Il n'est pas nécessaire que je m'arrête plus longtemps à prouver l'utilité de l'Histoire: c'est un point dont on convient assez généralement, & que peu de personnes révoquent en doute. L'important est de savoir ce qu'il faut observer pour rendre cette étude utile, & pour en tirer tout le fruit qu'on en doit attendre. C'est ce que je vais essayer de faire.

Division de  
l'Ouvrage.

POUR METTRE quelque ordre dans ce que j'ai à dire sur l'Histoire, je diviserai ce traité en quatre parties. La première sera sur le goût de la solide gloire & de la véritable grandeur, & servira à précautionner les jeunes gens contre les fausses idées que l'étude même de l'Histoire pourroit leur donner sur ce sujet. La seconde regardera l'Histoire sainte. La troisième traitera de l'Histoire profane. Dans la dernière je dirai quelque chose de la fable, de l'étude des antiquités Grecques & Romaines, des Auteurs où l'on doit puiser la connoissance de l'Histoire, & de l'ordre dans lequel on les doit lire.

Je ne parle point ici de l'Histoire de France, parce que l'ordre naturel demande qu'on fasse marcher l'Histoire ancienne avant la moderne, & que je ne croi pas qu'il soit possible de trouver du tems pendant le cours des Classes pour s'appliquer à celle de France. Mais je suis bien éloigné de regarder cette étude comme indifférente; & je vois avec douleur qu'elle est négligée par beaucoup de personnes, à qui pourtant elle seroit fort utile, pour ne pas dire nécessaire. Quand je parle ainsi, c'est à moi-même le premier que je fais le procès, car j'avoue que je ne m'y suis point assez appliqué, & j'ai honte d'être en quelque

forte étranger dans ma propre patrie, après avoir parcouru tant d'autres pays. Cependant notre Histoire nous fournit de grands modèles de vertu, & un grand nombre de belles actions, qui demeurent la plupart ensevelies dans l'obscurité, soit par la faute de nos Historiens, <sup>a</sup> qui n'ont pas eu, comme les Grecs & les Romains, le talent de les faire valoir; soit par une suite du mauvais goût qui fait qu'on est plein d'admiration pour les choses qui sont éloignées de notre tems & de notre pays; pendant que nous demeurons froids & indifférens pour celles qui se passent sous nos yeux, & dans le siècle où nous vivons. Si l'on n'a pas le tems d'enseigner aux jeunes gens dans les Classes l'Histoire de France, il faut tâcher au moins de leur en inspirer du goût, en leur en citant de tems en tems quelques traits, qui leur fassent naître l'envie de l'étudier quand ils en auront le loisir.

<sup>a</sup> Quia provenere ibi magna scri- || bem (veterum) facta pro maximis  
porum ingenia: per terrarum or- || celebrantur. *Sallust. in bello Catilin.*





PREMIERE PARTIE.  
 SUR LE GOÛT  
 DE LA SOLIDE GLOIRE,  
 ET  
 DE LA VÉRITABLE GRANDEUR.

TOUT le monde convient qu'un des premiers soins de quiconque pense à former les jeunes gens dans l'étude des Belles-Lettres, est d'établir d'abord des principes & des règles du bon goût, qui leur puissent servir de guides dans la lecture des auteurs. Il est d'autant plus nécessaire de leur donner un pareil secours pour l'histoire, qui peut être regardée comme une étude de morale & de vertu, qu'il est infiniment plus important de juger sainement de la vertu que de l'éloquence ; & qu'il est beaucoup moins honteux & moins dangereux de se méprendre sur les règles du discours, que sur celles des mœurs.

Notre siècle, & encore plus notre nation, ont un besoin extrême d'être détrompés d'une infinité d'erreurs & de faux préjugés qui deviennent tous les jours de plus en plus dominans, sur la pauvreté & les richesses ; sur la modestie & le faste ; sur la simplicité des bâtimens & des meubles, & sur la somptuosité & la magnificence ; sur la frugalité, & les raffinemens de la bonne chère ; en un mot sur presque tout ce qui fait l'objet du mépris ou de l'admiration des hommes. <sup>a</sup> Le goût public devient sur cela la règle des jeunes gens. Ils regardent comme esti-

<sup>a</sup> Recti apud nos locum tenet error, ubi publicus factus est. *Senec. Epist.* 123.

Nulla res nos majoribus malis implicat, quam quod ad norem componitur : optima ratio, quam mable

mable, ce qui est estimé de tous. Ce n'est pas la raison, mais la coutume qui les guide. \* Un seul mauvais exemple seroit capable de corrompre l'esprit des jeunes gens susceptibles de toutes sortes d'impressions : que n'y a-t-il donc point à craindre pour eux dans un tems où les vices sont passés en usage, <sup>b</sup> & où la cupidité s'efforce d'éteindre tout sentiment d'honneur & de probité.

Quel besoin n'ont-ils pas de cette \* science, dont le principal effet est de dissiper les faux préjugés qui nous séduisent, parce qu'ils nous plaisent ; de nous guérir & de nous délivrer des erreurs populaires que nous avons succées avec le lait ; de nous apprendre à faire le discernement du vrai & du faux, du bon & du mauvais, de la solide grandeur & d'une vaine enflure ; <sup>d</sup> & d'empêcher que la contagion du mauvais exemple & des coutumes vicieuses n'infecte l'esprit des jeunes gens, & n'étouffe en eux les heureuses semences de bien & de vertu qu'on y remarque. C'est \* dans cette science, qui consiste à juger des choses, non par l'opinion commune, mais par la vérité ; non par ce qu'elles paroissent au dehors, mais par ce qu'elles sont réellement, que Socrate mettoit toute la sagesse de l'homme.

J'ai donc cru devoir commencer ce traité sur l'Histoire

magno assensu recepta sunt... nec ad rationem, sed ad similitudinem vivimus. *Id. lib. de vit. beat. cap. 1.*

a Unum exemplum, aut luxuriz, aut avaritiz, multum mali facit... quid tu accidere his moribus credis in quos publicè factus est impetus... adeo nemo nostrum forte impetum vitiorum tam magno comitatu venientium potest. *Senec. Ep. 7.*

Definit esse remedio locus, ubi, quæ fuerant vitia, mores sunt. *Ep. 39.*

b Certatur ingenti quodam nequitiz certamine : major quotidie peccandi cupiditas, minor verecundiz est. *Id. lib. 2. de ira, cap. 8.*

c Sapientia animi magistra est... Quæ sint mala, quæ videantur,

ostendit. Vanitatem exuit mentibus, dat magnitudinem solidam : nec ignorari sinit, inter magna quid interfit & tumida. *Epist. 90.*

Inducenda est in occupatum locum virtus, quæ mendacia contra verum placentia extirpet ; quæ nos à populo, cui nimis credimus, separet, ac sinceris opinionibus tēdat. *Epist. 94.*

d Tanta est corruptela malæ consuetudinis, ut ab ea tanquam igniculi extinguantur à natura dati, exorianturque & confrmentur vitia contraria. *Cic. lib. 1. de leg. n. 33.*

e Socrates hanc summam dixit esse sapientiam bona malaque distinguere. *Senec. Ep. 71.*

re par établir des principes & des règles pour juger sainement des belles & des bonnes actions, pour bien discerner en quoi consiste la solide gloire & la véritable grandeur, & pour démêler précisément ce qui est digne d'estime & d'admiration, & ce qui ne mérite que l'indifférence & le mépris. Sans ces règles les jeunes gens peu précautionnés, n'ayant pour guides que leurs propres panchans, ou les opinions populaires, pourroient prendre pour modèle tout ce qui est conforme à ces fausses idées, & se remplir des passions & des vices de ceux dont l'histoire rapporte des actions éclatantes, qui ne sont pas toujours vertueuses ni estimables.

Il n'y a, à proprement parler, que l'Evangile & la parole de Dieu qui puisse nous prescrire des règles sûres & invariables pour juger sainement de toutes choses; & il semble que c'est uniquement dans un fonds si riche que je devrois puiser les instructions que j'entreprends de donner aux jeunes gens sur un sujet si important. Mais, afin de leur faire mieux comprendre combien les erreurs que je combats ici sont condamnables, & combien elles sont contraires même à la droite raison, je ne tirerai mes principes que du Paganisme, qui nous enseignera que ce qui rend l'homme véritablement grand & digne d'admiration, ce n'est point les richesses, la magnificence des bâtimens, la somptuosité des habits ou des meubles, le luxe de la table, l'éclat des dignités ou de la naissance, la réputation, les actions brillantes, telles que les victoires & les conquêtes, ni même les qualités de l'esprit les plus estimables: mais<sup>a</sup> que c'est par le cœur que l'homme est tout ce qu'il est, & que plus il aura un cœur véritablement grand & généreux, plus il aura de mépris pour tout ce qui paroît grand au reste des hommes. Je n'avois d'abord tiré mes exemples que de l'histoire ancienne: mais des personnes habiles & intelligentes m'ont conseillé d'y en ajouter d'autres tirés de l'Histoire moderne, & sur-

<sup>a</sup> Cogita in te, præter animum, nihil esse mirabile: cui magno nihil magnum est. *Senec. Epist. 8.*

Hoc nos doce, beatum esse il-

lum, cui omne bonum in animo est... illum erectum, & excelsum, & mirabilia calcantem. *Id. Epist.*

45.



tout de celle de France, & elles m'en ont elles-mêmes fourni plusieurs, dont je reconnois ici leur être redevable.

Quoique j'aie puisé tous mes principes, & la plupart des exemples dans le Paganisme, & que j'aie évité de proposer pour modèles tant de Saints illustres que le christianisme nous fournit pour tous les états & toutes les conditions; il ne s'ensuit pas que mon dessein ait été de me borner à des vertus purement payennes. On peut considérer les choses d'une manière plus humaine, sans en examiner la dernière fin & les plus sublimes motifs. On s'élève ainsi par degrés à une vertu plus pure & plus parfaite; & en se rendant attentif & docile à la raison, l'on se prépare à le devenir à la religion & à la foi, qui commandent les mêmes choses, mais en proposant de plus grands motifs, & de plus dignes récompenses.

Au reste je prie le Lecteur de se souvenir que cet ouvrage n'est point fait pour les sçavans, qui sont très instruits du fonds de l'Histoire, & qui pourroient trouver ennuyeux ce grand nombre de faits que je cite, parce qu'ils n'ont rien de nouveau pour eux: mais que mon dessein est d'instruire principalement de jeunes étudians, qui souvent n'auront presque d'autre idée de l'Histoire que celle que je leur en donne dans ce livre; ce qui m'oblige d'être plus long, de rapporter plus d'exemples, & d'y joindre plus de réflexions que je n'aurois fait sans cela.

### §. I. Richesses. Pauvreté.

COMME les richesses sont le prix de ce qui est le plus estimé & le plus recherché dans la vie, des dignités, des charges, des terres, des maisons, des ameublemens, de la bonne chère, du plaisir: il n'est pas étonnant qu'elles soient elles-mêmes plus estimées & plus re-

a Nos institutionem professi, non solum scientibus ista, sed etiam discentibus tradimus: ideoque paulo pluribus verbis debet haberi venia. *Quintil. lib. 11. cap. 1.*

b Hæc ipsa res tot magistratus, tot judices decinet, quæ magistratus & judices facit, pecunia: quæ ex quo in honore esse cæpit, verus rerum horor cecidit. Admiratio-

cherchées que tout le reste. Ce sentiment, déjà trop naturel aux enfans, est nourri & fortifié en eux par tout ce qu'ils voient & par tout ce qu'ils entendent. Tout retentit des louanges des richesses. L'or & l'argent font l'unique ou le principal objet de l'admiration des hommes, de leurs desirs, de leurs travaux. On les regarde comme ce qui fait toute la douceur & la gloire de la vie, & la pauvreté au contraire comme ce qui en fait la honte & le malheur.

*Senec. Epist.  
23.*

Cependant l'antiquité nous fournit un peuple entier (chose étonnante!) qui se récrie contre de tels sentimens. Euripide avoit mis dans la bouche de Bellérophon un éloge magnifique des richesses, qu'il terminoit par cette pensée : *Les richesses sont le souverain bonheur du genre humain ; & c'est avec raison qu'elles excitent l'admiration des dieux & des hommes.* Ces derniers vers révoltèrent tout le peuple d'Athènes. Il s'éleva d'une voix commune contre le Poète, & l'auroit chassé de la ville sur le champ, s'il n'avoit prié qu'on attendît la fin de la pièce, où le panégyriste des richesses périssoit misérablement. Mauvaise & pitoiable excuse : L'impression que de telles maximes font sur l'imagination étant vive & prompte, n'attend pas les remèdes lents que l'Auteur croit y apporter dans la conclusion de la pièce.

*Horat. Od.  
22. lib. 1.*

Le peuple Romain ne pensoit pas moins noblement. Son ambition étoit d'acquiescer beaucoup de gloire, & peu de bien. \* Chacun cherchoit, dit un Historien, non à s'enrichir, mais à enrichir sa patrie ; & ils aimoient mieux être pauvres dans une République riche, qu'être eux-mêmes riches pendant que la République seroit pauvre. On fait que c'est à l'école & dans le sein de la pauvreté que furent formés les Camilles, les Fabrices, les Curius ;

nem nobis parentes atri argenteque fecerunt : & teneris infusa cupiditas altius sedit, crevitque nobiscum. Deinde totus populus, in alia discens, in hoc convenit : hoc suspicunt, hoc suis optant. Denique eò mores redacti sunt, ut paupertas maledicto probroque sit, contemp-

ta divitibus, invidia pauperibus. *Senec. Epist. 115.*

a Patriæ rem unusquisque, non suam, augere properabat : pauperque in divite, quam dives in paupere imperio versari malabat. *Fal. Max. lib. 4. cap. 4.*

& qu'il étoit ordinaire aux plus grands hommes de mourir sans laisser de quoi fournir aux dépenses de leurs funérailles, ni de quoi doter leurs filles.

Telle étoit aussi la disposition de nos anciens Magistrats, & on lit avec plaisir dans l'histoire des Premiers Présidens du Parlement de Paris, que le célèbre JEAN DE LA VACQUERIE « mourut plus riche d'honneur & de réputation que de biens de fortune. Car ayant délaissé trois » filles, héritières seulement de ses vertus, le roi LOUIS » XI. son Maître, pour reconnoissance des services qu'il » lui avoit rendus, prit le soin de les marier selon leur » condition & de ses propres deniers.

Un mot de l'Empereur Valérien nous marque l'estime qu'on faisoit encore de la pauvreté dans ces derniers tems de l'Empire. Il avoit nommé au Consulat Aurélien, celui-là même qui depuis fut Empereur ; & comme il étoit pauvre, il chargea le Garde du trésor de lui fournir tout l'argent dont il auroit besoin pour les dépenses qu'il faisoit faire en entrant dans cette charge, & il lui écrivit en ces termes : « Vous donnerez à Aurélien, que j'ai » nommé Consul, tout ce qui sera nécessaire pour les » spectacles dont la coutume le charge. Il mérite ce secours A CAUSE DE SA PAUVRETE', QUI LE REND » VERITABLEMENT GRAND, ET QUI LE MET AU-DESSUS » DE TOUS LES AUTRES.

Voilà comme dans tous les tems, & dans tous les Etats, ont pensé ceux qui avoient l'ame véritablement noble & élevée. Ces grands hommes, persuadés <sup>b</sup> que rien ne marque davantage de la petitesse & de la bassesse d'esprit que d'aimer les richesses, & que rien au contraire n'est plus grand ni plus généreux que de les mépriser, faisoient consister la plus sublime vertu à supporter avec noblesse la pauvreté, & à la regarder comme un avantage, & non

a Aureliano, cui consularum detulimus, ob paupertatem, qua ille magnus est, ceteris major, dabis ob editionem Circensium, &c. *Fopist. in vita Imper. Aurel.*

b Nihil est tam angusti animi

tamque parvi, quam amare divitias: nihil honestius magnificentiusque quam pecuniam contemnere, si non habeas; si habeas, ad beneficentiam liberalitatemque convertere. *Cic. lib. 1. Offic. n. 68.*

comme un malheur. Selon eux , le second degré de la vertu consistoit à faire un bon usage des richesses , quand on en possédoit ; & ils pensoient que l'emploi le plus conforme à leur destination , & le plus propre à attirer aux riches l'estime & l'amour des hommes , étoit de les faire servir au bien de la société. En un mot , \* ils comptoient ne posséder véritablement , que ce qu'ils avoient donné.

*Plut.*

Cimon , Général Athénien , ne croioir avoir de grands biens que pour les communiquer à ses citoyens , pour vêtir les uns , & pour soulager la misère des autres. Ce que Philopémén gaignoit sur l'ennemi , il ne l'emploioit qu'à fournir des chevaux ou des armes à ceux de ses citoyens qui en manquoient , & à paier la rançon des prisonniers de guerre. Aratus , Général des Achéens , se fit universellement aimer , & sauva sa patrie , en appliquant les présens qu'il recevoit des Rois à calmer les divisions qui y régnoient , en acquittant les dettes des uns , en aidant les autres dans leurs besoins , & en rachetant les captifs.

Pour me contenter d'un seul exemple parmi les Romains , Pline le jeune dépense des sommes considérables pour le service de ses amis. Il remet à l'un tout ce qu'il lui doit. Il acquitte les dettes qu'un autre avoit contractées pour de justes raisons. Il augmente la dot de la fille d'un autre , afin qu'elle puisse soutenir la dignité de celui qui la doit épouser. Il fournit à l'un de quoi être Chevalier Romain. Pour gratifier un autre , il lui vend une terre au dessous de sa valeur. Il donne à un autre \* de quoi retourner en son pays , pour y finir tranquillement ses jours. Il se rend facile dans les discussions de famille , & relâche volontiers de ses droits. Il gratifie sa nourrice d'une petite terre , qui suffit pour la faire subsister. Il fait présent à sa \* patrie d'une bibliothèque , avec un revenu suffisant pour l'entretenir. Il y fonde les gages des Professeurs pour l'instruction de la jeunesse. Il y fait un établissement pour élever les orphelins & les enfans des

*Lib. 2. Ep. 4.*

*Lib. 3. Ep. 11.*

*Lib. 6. Ep. 32.*

*Lib. 1. Ep. 19.*

*Lib. 7. Ep. 11.*

*6. 14.*

\* Le Poëte

Martial

*Lib. 1. Ep. 21.*

*Lib. 4. Ep. 10.*

*Lib. 8. Ep. 2.*

*Lib. 5. Ep. 7.*

*Lib. 6. Ep. 8.*

*Lib. 1. Ep. 8.*

\* La ville de

Come.

*Lib. 4. Ep. 13.*

*Lib. 1. Ep. 8.*

a Nihil magis possidere me credam, quam bene donata. *Senec. de vit. beat. cap. 20.*

Hoc habeo , quodcumque dedi. *Lib. 6. de benef. cap. 3.*

pauvres, dont il reste encore quelques vestiges jusqu'à ce jour. Et il fait tout cela avec un bien médiocre. Mais sa frugalité étoit, comme il le déclare lui-même, un riche fonds, qui suppléoit à ce qui manquoit à son revenu, & qui fournissoit à toutes ces libéralités qui nous étonnent dans un particulier. *Quod cessat ex reditu, frugalitate suppletur; ex qua, velut ex fonte, liberalitas nostra decurrit.*

Lib. 2. Ep. 4.

Qu'on demande aux jeunes gens ce qu'ils pensent d'un tel exemple, en leur faisant comparer ce noble & cet aimable usage des richesses avec celui qu'en font ces hommes dénaturés, qui vivent comme s'ils n'étoient nés que pour eux seuls; qui n'estiment les biens que parce qu'ils servent d'instrumens à leurs passions, pour entretenir leur luxe, l'amour des délices, une vaine ostentation, une curiosité inquiète; qui ne sont d'aucune ressource, ni pour leurs proches, ni pour leurs amis, ni pour leurs plus anciens & plus fidèles domestiques; & qui croient ne rien devoir ni au sang, ni à l'amitié, ni à la reconnaissance, ni au mérite, ni à l'humanité, ni même à la patrie.

M. de Turenne aiant pris le commandement de l'armée d'Allemagne, trouva les troupes en si mauvais état, qu'il vendit sa vaisselle d'argent pour habiller les soldats, & pour remonter la cavalerie, ce qu'il a fait plus d'une fois. Quoiqu'il n'eût que \* quarante mille livres de rente de sa maison, il ne voulut jamais accepter des sommes considérables que ses amis lui offroient, ni rien prendre à crédit chez les marchands; de peur, disoit-il, que s'il venoit à être tué, ils n'en perdissent une bonne partie. Je sai que tous les ouvriers qui travailloient pour sa maison, avoient ordre de porter leurs mémoires avant qu'on partît pour la campagne, & qu'ils étoient païés régulièrement.

Hommes illustres de M. Ferrault.

Pendant qu'il commandoit en Allemagne, une ville neutre, qui crut que l'armée du Roi alloit de son côté, fit offrir à ce Général cent mille écus, pour l'engager à prendre une autre route, & pour le dédommager d'un jour ou deux de marche qu'il en pourroit coûter de plus

Lettres de Bourgoing.

\* Lorsqu'il mourut on ne trouva pas chez lui quinze cens francs d'ar- || gent comptant.

à l'armée. *Je ne puis en conscience*, répondit M. de Turenne, *accepter cette somme, parce que je n'ai point eu intention de passer par cette ville.*

*Vie du Chevalier Bayard.*

L'action du grand Scipion en Espagne, lorsqu'il ajouta à la dot d'une jeune Princesse qu'il avoit fait prisonnière la rançon que ses parens avoient apportée pour la racheter, ne lui a fait guères moins d'honneur que ses plus fameuses conquêtes. Une action toute pareille du Chevalier Bayard ne mérite pas moins de louange. Quand Bresse fut prise d'assaut sur les Vénitiens, il avoit sauvé du pillage une maison où il s'étoit retiré pour se faire panier d'une blessure mortelle qu'il avoit reçue au siège, & avoit mis en sûreté la Dame du logis, & les deux jeunes filles qui y étoient cachées. A son départ cette Dame, pour lui marquer sa reconnoissance, lui offrit une boîte où il y avoit deux mille cinq cens ducats, qu'il refusa constamment. Mais voiant que son refus l'affligeoit d'une manière sensible, & ne voulant pas laisser son hôteesse mal contente de lui, il consentit à recevoir son présent, & aiant fait venir les deux jeunes filles pour leur dire adieu, il donna à chacune d'elles mille ducats pour aider à les marier, & laissa les cinq cens qui restoient pour être distribuées à des Communautés qui auroient été pillées.

*S. August. Sermon. 174.*

Mais, pour mieux concevoir combien le desintéressement a de noblesse & de grandeur, considérons-le, non dans des Généraux d'armée & des Princes, dont la puissance & la gloire semblent peut-être relever l'éclat de cette vertu; mais dans des personnes du plus bas rang, à l'égard de qui rien ne peut exciter l'admiration que la vertu même. Un pauvre homme, qui étoit portier à Milan chez un Maître de pension, trouva un sac où il y avoit deux cens écus. Celui qui l'avoit perdu, averti par une affiche publique, vint à la pension, & aiant donné de bonnes preuves que le sac lui appartenoit, le portier le lui rendit. Plein de joie & de reconnoissance, il offrit à son bienfaiteur vingt écus, que celui-ci refusa absolument. Il se réduisit donc à dix, puis à cinq. Mais le trouvant toujours inexorable: *Je n'ai rien perdu*, dit-il d'un ton de colère en jettant par terre son sac, *Je n'ai rien perdu, si vous*

*vous*

*vous ne voulez rien recevoir.* Le portier reçut cinq écus, qu'il donna aussitôt aux pauvres.

J'ai entendu raconter à un Lieutenant Général des armées du Roi, que dans une occasion, où les soldats s'amusaient à dépouiller les corps de ceux qui avoient été tués, l'Officier qui les commandoit, pour les animer à poursuivre vivement l'ennemi, & en même tems pour les dédommager, leur avoit jetté 40 ou 50 pistoles qu'il avoit dans la poche. Le plus grand nombre refusa de prendre part à cette libéralité, qu'ils trouvoient deshonorante pour eux, comme s'ils avoient besoin de présents pour faire leur devoir, & pour servir leur Roi. Feu M. de Louvois aiant été informé de cette action, les combla de louanges, leur fit distribuer à chacun une certaine somme à la vue des troupes, & eut soin de les avancer dans l'occasion.

Chacun sent bien, en lisant de telles histoires, l'effet qu'elles produisent sur son cœur. Que l'on compare une conduite si noble & si généreuse avec la bassesse de sentimens de tant de personnes qui ne cherchent & n'estiment dans les grandes places que l'occasion & la facilité de s'enrichir, & l'on n'aura pas de peine à conclure avec Cicéron, qu'il n'y a point de vice plus infamant, surtout pour ceux qui sont constitués en dignité, & chargés de procurer le bien des autres, que l'avarice. *Nullum igitur vitium tetrius quàm avaritia, præsertim in principibus, & rempublicam gubernantibus. Habere enim quæstui rempublicam, non modò turpe est, sed sceleratum etiam & nefarium.* Lib. 2. Offe. 77.

Cette attache à l'argent est un défaut qui deshonne aussi infiniment les gens de lettres, comme au contraire rien ne leur fait plus d'honneur que de regarder avec indifférence les richesses.

Sénèque, après avoir fait de si fréquens & de si magnifiques éloges de la pauvreté, avoit bien raison de se reprocher à lui-même l'indigne attachement qu'il avoit pour les biens, & ces acquisitions sans nombre qu'il avoit

a Ubi est (dit-il en parlant à Néron) animus ille mollicis contentus Tales hortos inluit, & per hæc suburbana incedit, & tantis agrorum spatiiis, tam lato sœnore exuberat? Tacit. Annal. lib. 14. cap. 53.

Tome II.

C

faites de terres, de jardins, & de maisons magnifiques, ne craignant point d'employer pour cela les usures les plus criantes, & de deshonorcr entièrement, sinon la philosophie, du moins le philosophe.

Lib. de vita  
beata. cap. 17-  
23.

Tout ce qu'il dit dans un de ses Traités pour justifier la conduite, ne fera jamais croire qu'il étoit sans attache pour les biens, & qu'il ne leur avoit donné entrée que dans sa maison, & non dans son cœur. *Sapiens non amat divitias, sed mavult; non in animum illas, sed in domum recipit.*

Dictionnaire  
de Bayle.

Je suis fâché qu'Amiot, qui dans son siècle a fait tant d'honneur à la littérature, ait terni un peu sa gloire par cette rouille de l'avarice. C'étoit un pauvre garçon, fils à ce que l'on croit d'un boucher, & qui s'étoit avancé par son mérite. Il étoit devenu Evêque d'Auxerre, & Grand Aumônier de France. Charles IX. qu'il avoit élevé & instruit, l'appelloit toujours son Maître, & se jouant quelquefois avec lui, il lui reprochoit en riant son avarice. Un jour qu'Amiot demandoit un Bénéfice de grand revenu, ce Prince lui dit: *Eh quoi, mon Maître! vous désirez que si vous aviez mille écus de rente, vous seriez content: je croi que vous les avez, & plus. Sire*, répondit-il, *l'appetit vient en mangeant*. Et toutefois il obtint ce qu'il desiroit. Il mourut riche de plus de deux cens mille écus.

Nous avons dans l'Université un homme que je n'ose nommer, parce qu'il est encore envie, mais dont je ne puis passer sous silence le noble & rare desintéressement. Après avoir enseigné, avec beaucoup de réputation la Philosophie dans le Collège de Beauvais, où il avoit été élevé comme enfant de la maison, & dont il fut depuis désigné Principal; dans le tems même qu'il remplissoit la première dignité de l'Université, il fut appelé à la Cour pour travailler à l'éducation du Prince qui occupe maintenant le trône d'Espagne; & depuis il a eu l'honneur d'être employé auprès de notre jeune Roi actuellement régnant. Les deux Cours de France & d'Espagne se sont empressées de lui marquer leur reconnoissance en lui offrant des Bénéfices & des pensions, qu'il a toujours constamment refusés, alléguant pour raison que ses gages lui suffisoient, & beaucoup au-delà, pour vivre selon son



état, dans lequel ses différens emplois, quelque éclatans qu'ils fussent, ne lui ont jamais rien fait changer. Il s'appelloit *Vittement*. Sa mort, arrivée depuis quelques années, me permet de le nommer.

## §. II. Bâtimens.

IL EST RARE de juger sainement de ce qui brille au dehors, & de ce qui frappe les yeux par un éclat extérieur. Il y a peu de personnes qui entendent parler des fameuses Pyramides d'Egypte, sans être transportées d'admiration, & sans se recrier sur la grandeur & sur la magnificence des Princes qui les bâtirent. Je ne sai si cette admiration est bien fondée, & si ces masses énormes de bâtimens, qui coûtèrent des sommes immenses, qui firent périr un nombre infini d'hommes employés à ces travaux, & qui n'étoient que pour la pompe & l'ostentation, sans être destinés à aucun usage solide, si, dis-je, de tels bâtimens méritent qu'on en parle avec tant d'éloges.

La vraie élévation ne consiste pas à desirer ou à faire ce qu'une imagination déréglée, ou une erreur populaire, représente comme grand & magnifique. Elle ne consiste pas à tenter des choses difficiles par l'attrait même de la difficulté. Elle ne se sent pas excitée par l'idée du merveilleux, & par le plaisir de surmonter l'impossible, comme l'Histoire l'a remarqué de Néron, à qui tout ce qui étoit sans apparence se montroit sous l'idée de grandeur. *Erat incredibilium cupitor.*

Cicéron ne trouve d'ouvrages & de bâtimens véritablement dignes d'admiration, que ceux qui ont pour but l'utilité publique : des acqueducs, des murailles de villes, des citadelles, des arsenaux, des ports de mer.

Il remarque que Périclès, le premier homme de la Grèce, fut justement blâmé d'avoir épuisé le trésor public pour embellir la ville d'Athènes, & l'enrichir d'ornemens superflus. Les Romains, dès la fondation de l'Empire, eurent un

a Pyramides Regum pecuniarum otiosa ac stulta ostentatio. *Plin. lib. II* 36. *hist. nat. cap. 12.*

*Tacit. An.  
lib. 15 c. 42.  
Lib. 2. Offic.  
n. 60.*

*ibid.*

Lib. 1. n. 36. goût bien différent. Ils visioient au grand , mais dans les choses qui regardent ou la religion , ou l'utilité publique. Tite-Live remarque que sous Tarquin le superbe on acheva un ouvrage pour faire écouler les eaux de la ville , & que l'on bâtit les fondemens du Capitole avec une magnificence que les siècles postérieurs ont eu de la peine à égaler : & aujourd'hui l'on admire encore la beauté & la solidité des grands chemins construits par les Romains en differens endroits , & qui subsistent presque dans leur entier depuis tant de siècles.

Lib. 1. Offic. n. 138. Il faut à peu près porter le même jugement par rapport aux bâtimens des particuliers. Cicéron , en examinant quelle doit être la maison d'un homme constitué en charge , & qui tient un rang distingué dans l'Etat , veut qu'on y cherche avant tout l'utilité & l'usage : à quoi l'on peut ajouter une seconde vue , qui regarde la commodité & la dignité : mais il recommande surtout d'y éviter une somptuosité & une magnificence , dont l'exemple ne manque jamais de devenir contagieux & funeste , chacun se piquant dans ce genre non seulement d'atteindre , mais de surpasser les autres. Lucullus , dit Cicéron , a-t-il beaucoup d'imitateurs de ses excellentes qualités ? mais combien n'en a-t-il point pour ce qui regarde la somptuosité des bâtimens ? On pourroit citer de notre tems beaucoup de familles qui ont été ou entièrement ruinées , ou notablement incommodées , par la fureur de bâtir , soit à la ville soit à la campagne , des maisons magnifiques , qui absorbent le bien le plus liquide d'une famille , & passent bientôt à des étrangers , qui profitent de la folie des premiers maîtres. Et c'est ce qui doit porter les personnes chargées de l'éducation des jeunes gens à les précautionner de bonne heure contre un goût si commun & si dangereux.

Les anciens Romains en étoient bien éloignés. Plutar.

a Cavendum est etiam præsertim si ipse ædifices , ne extra modum sumptu & magnificentia prodeas : quo in genere multum mali etiam in exemplo est. Studiosè enim ple-

rique , præsertim in hac parte , facta principum imitantur : ut L. Luculli summi viri virtutem quis ? at quàm multi villarum magnificentiam imitati sunt ! *Ibid.* n. 140.

que dans la vie de Paul Emile fait mention d'un *Ælius Tubéron*, a grand homme de bien, dit-il, & qui soutint la pauvreté plus noblement & plus généreusement que nul autre Romain. Ils étoient seize proches parens, tous du nom & de la famille *Ælia*, qui n'avoient qu'une petite maison à la ville, & autant à la campagne, où ils vivoient tous ensemble avec leurs femmes, & un grand nombre de petits enfans.

Chez ces anciens Romains, ce n'étoit point la maison qui faisoit honneur au maître, mais le maître qui faisoit honneur à la maison. b Une cabane chez eux devenoit aussi auguste qu'un temple, parce que la justice, la générosité, la probité, la bonne foi, l'honneur y habitoient : & peut-on appeller petite une maison, qui renfermoit tant & de si grandes vertus ?

Le goût pour la modestie des bâtimens & l'éloignement de toute somptuosité en ce genre, a passé de la République à l'Empire, & des particuliers aux Empereurs mêmes.

Trajan mettoit sa gloire à édifier peu, afin d'être plus en état d'entretenir les anciens édifices. *Idem tam parces in ædificando, quam diligens in tuendo.* Il ne faisoit point de cas de tout ce que l'on donne à l'ostentation & à la vanité. c Il connoissoit, dit Pline, en quoi consistoit la véritable gloire d'un Prince. Il savoit que des statues, des arcs de triomphe, des bâtimens, sont sujets à périr par les flammes, par le tems, par la fantaisie d'un successeur : mais que celui qui méprise l'ambition, qui modère ses passions, qui donne des bornes à une puissance qui n'en a point, est loué de tout le monde durant sa vie, & en-

Cic. lib. 1. de Offic. n. 139.

Plin. in Panegy.

a *Ανὴρ ἤρετος, ὃς μὴ κατασκευάζει*  
*Παύσιον οὐκ ἔχοντα.*

b *Istud humile tugurium... jam omnibus templis formosius erit, cum illic iustitia conspecta fuerit, cum continentia, cum prudentia, pietas, omnium officiorum rectè dispensandorum ratio. Nullus angustus est locus, qui hanc tam magnarum virtutum turbam capit. Senec. de consolat. ad Helv. cap. 9.*

c *Cicis ubi vera Principis, ubi*

*sempereterna sit gloria : ubi sint honores in quos nihil flammis, nihil senectuti, nihil successoribus liceat. Arcus enim, & statuas, aras etiam templaque demolitur & obscurat oblivio, negligit carpitque postscriptas. Contrà, contemtor ambitionis, & infinitæ potestatis dominor ac frenator animus, ipsa vetustate florescit, nec ab ullis magis laudatur, quam quibus minimè necesse est.*

*i lan.*

coïse plus après sa mort, lorsque personne n'est contraint de le louer.

L'événement fit voir qu'il avoit pensé juste. Alexandre Sévère aiant fait rétablir plusieurs ouvrages de Trajan, y fit remettre par tout le nom de ce Prince, sans souffrir qu'on y substituât le sien. Tous les grands Empereurs ont eu la même modération; & l'on voit encore aujourd'hui qu'il y a beaucoup plus de médailles frappées à la gloire des Princes qui ont réparé les édifices publics, & les monumens de leurs prédécesseurs, qu'à l'honneur de ceux qui en ont fondé de nouveaux.

*Suiv.*

Nous avons déjà remarqué ailleurs qu'Auguste, pendant près de cinquante ans de règne, se contenta toujours d'un même appartement & des mêmes meubles.

*Suiv. in vis.  
Vesp. cap. 2.*

Vespasien & Tite se firent un honneur & un plaisir de conserver à la campagne la petite habitation qui leur venoit de leurs peres, sans y faire aucun changement.

Ces Maîtres du monde ne se trouvoient pas logés trop à l'étroit dans une maison qui n'avoit été bâtie que pour un simple particulier. On voit encore aujourd'hui les vestiges de la maison de campagne d'Adrien, qui ne passe pas la grandeur de nos maisons ordinaires, & qui n'égale point celle de plusieurs particuliers de nos jours.

Maintenant des hommes qui n'ont d'autre mérite que leurs richesses, (& souvent sortis de quelle origine) bâtissent à la ville & à la campagne de superbes palais. Malheur à quiconque se trouve près d'eux. Tôt ou tard la maison, la vigne, & l'héritage du voisin sont absorbés dans ces vastes bâtimens, & servent à agrandir leurs jardins & leurs parcs.

*Vie du Card.  
d'Amboise par  
Baudier.*

Ce que l'Histoire nous apprend du Cardinal d'Amboise, Archevêque de Rouen, & Ministre d'Etat sous Louis XII. est un exemple bien rare. Un Gentilhomme de Normandie avoit une terre voisine de la belle maison de Gailion, qui dès lors appartenoit à l'Archevêché de Rouen. Il n'avoit point d'argent pour marier sa fille; & pour en trouver, il offrit au Cardinal de vendre sa Terre à vil prix. Un autre auroit peut-être profité de cette occasion: mais le Cardinal sachant le motif du Gentilhomme, lui

laissa sa Terre , & lui donna l'argent dont il avoit besoin.

Nous avons eu de nos jours un Prince , dont la France regrettera éternellement la perte , par beaucoup d'autres endroits , & en particulier à cause de l'éloignement extrême qu'il avoit pour tout faste , & pour toute dépense inutile. On lui proposoit d'embellir un appartement par des cheminées plus ornées & plus à la mode : comme il n'y avoit point de nécessité , il aimoit mieux conserver les anciennes. Un bureau de quinze cens livres qu'on lui conseilloit d'acheter , lui parut d'un trop grand prix : il en fit chercher un vieux dans le garde-meuble , & il s'en contenta. Il en étoit ainsi de tout : & le motif de cette épargne , étoit de se mettre en état de faire de plus grandes libéralités. Quelle bénédiction pour un royaume , & quel présent du ciel , qu'un Prince de ce caractère ! En fait de solide gloire & de véritable grandeur , combien un tendre amour pour les peuples , qui va jusqu'à s'épargner tout pour les soulager , est-il préférable à toute la magnificence des plus superbes bâtimens.

C'est ce que le Roi Louis XIV. près de mourir , c'est-à-dire dans un tems où l'on juge sainement des choses , fit entendre au Roi actuellement régnant. Entre plusieurs autres avis qu'il lui donna , \* dont on a crû avec raison devoir conserver à jamais la mémoire , *J'ai trop aimé la guerre* , lui dit-il , *ne m'imites pas en cela , non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites*. Dans le dernier entretien qu'il eut à Seaux tête à tête avec son petit-fils qui partoît pour l'Espagne , il lui avoit recommandé la même chose : & le Roi d'Espagne a rapporté à une personne de qui l'on tient ceci , que son grand-père lui avoit dit ces paroles les larmes aux yeux.

*Mgr le Duc de Bourgogne.*

*A M. Vintemur.*

### §. III. Ameublemens. Habillemens. Equipages.

RIEN de tout cela ne rend un homme plus grand ni plus estimable , parce que rien de tout cela ne fait partie

\* *Dernières paroles de Louis XIV. || du Cabinet du Roi. au Roi Louis XV. de l'imprimerie ||.*

de lui-même, mais est hors de lui, & lui est entièrement étranger. Cependant voila en quoi la plupart des hommes font consister leur grandeur. Ils se regardent comme confondus & incorporés avec tout ce qui les environne, ameublemens, habillemens, équipages. Ils enflent & grossissent le plus qu'ils peuvent par tout cet appareil l'idée qu'ils se forment d'eux-mêmes. Par là ils s'estiment fort grands, & se flatent de paroître tels aux yeux des autres.

<sup>a</sup> Mais pour juger sainement de leur grandeur, il faut les examiner en eux-mêmes, & mettre à l'écart pour quelques momens leur train & leur suite. On reconnoit pour lors qu'ils ne paroissent grands & élevés, que parce qu'on les considéroit sur leur base. Quand ils sont réduits à eux seuls, à leur propre fonds, à leur juste mesure, ce vain phantôme disparoit. Ils sont riches & parés au dehors, comme le sont les murailles de leurs appartemens : au dedans ce n'est souvent que petitesse, que bassesse, que pauvreté, que vuide affreux de tout mérite ; & quelquefois même cet éclat extérieur cache les plus grands crimes & plus honteux desordres.

<sup>b</sup> Dieu, dit quelque part Sénèque, ne pouvoit mieux décrier ni dégrader tous ces biens extérieurs qui font l'objet de nos vœux, qu'en les accordant souvent, comme il fait, à des misérables & à des scélérats, & en les refusant pour l'ordinaire aux plus gens de bien. En effet, où ceux-

a Nemo istorum quos divitiæ honoresque in altiore fastigio ponunt, magnus est. Quare ergo magnus videtur? Cum basi illum suam metiris... Hoc laboramus errore, sic nobis imponitur, quod neminem æstimamus eo quod est, sed adjicimus illi & ea quibus adornatus est. Atqui cum voles veram hominis æstimacionem inire, & scire qualis sit, nudum inspicere. Ponat patrimonium, ponat honores, & alia fortunæ commendacia. *Senec. Epist. 76.*

Auro illos, argento, & ebore ornati : intus boni nihil est. Isti, quos

pro felicibus aspicitis, si, non quæ occurrunt, sed quæ latent, videritis, miseri sunt, sordidi, turpes, ad similitudinem parietum suorum extrinsecus culti. Itaque, dum illis licet stare, & ad arbitrium suum ostendi, nitent & imponunt : cum aliquid incidit quod disturbet ac detegat, tunc apparet quantum altæ ac vetæ sordiditatis alienus splendor absconderit. *Id. lib. de Provid. c. 6.*

b Nullo modo magis potest Deus concupita traducere, quam si illa ad turpissimos defert, ab optimis abigit. *Ibid. cap. 5.*

ci en seroient-ils réduits, si l'on ne jugeoit des hommes que par le dehors ? & combien de fois le plus solide mérite a-t-il été méconnu, & exposé même au mépris, parce qu'il étoit caché sous un vil habit, & sous un extérieur peu frappant ?

Philopémén, le plus grand homme de guerre qui de son tems fût dans la Grece, qui illustra si fort la République des Achéens par son rare mérite, & que les Romains mêmes ont appelé par admiration le dernier des Grecs : Philopémén, dis-je, étoit pour l'ordinaire vêtu fort simplement, & marchoit assez souvent sans suite & sans train. Il arriva seul en cet état dans la maison d'un ami qui l'avoit invité à prendre un repas chez lui. La maîtresse du logis qui attendoit le Général des Achéens, le prit pour un domestique, & le pria de vouloir bien l'aider à faire la cuisine, parce que son mari étoit absent. Philopémén quitta sans façon son manteau, & se mit à fendre du bois. Le mari étant survenu dans cet instant, s'écria, dans la surprise que lui causa un tel spectacle : <sup>a</sup> Qu'est-ce donc, seigneur Philopémén, & que veut dire ceci ? C'est, repliqua-t-il, que je paie l'intérêt de ma mauvaise mine.

*Plut. in vit. Philop.*

Scipion Emilien, pendant cinquante-quatre ans qu'il vécut, ne fit aucune acquisition, & ne laissa en mourant que quarante-quatre marcs de vaisselle d'argent, & trois marcs de vaisselle d'or, quoiqu'il eût été le maître de toutes les richesses de Carthage, & qu'il eût enrichi ses soldats plus qu'aucun autre Général d'armée. Aiant été député par le Sénat Romain, avec un plein pouvoir, pour remettre le bon ordre dans les villes & dans les provinces, & pour être l'inspecteur des nations & des Rois, quoiqu'il fût né d'une des plus illustres maisons de Rome, qu'il eût été adopté dans une des plus riches, & qu'il eût un si auguste caractère à soutenir au nom de l'Empire Romain, il ne mena avec lui qu'un ami, encore étoit-ce un philosophe, & cinq domestiques : l'un desquels étant mort dans le voyage, il se contenta des quatre qui lui

*Plutarch. in Apichibagm.*

*Pandinus.*

<sup>a</sup> Τι γὰρ ( ἴσθι ) φιλοπέμεν, τί γάρ ἔσθας δίνας δίδου.  
 ἔσθας, ( ἴσθι δαψίνας δαψίθι ) ὁ κακός ||

*Tomé II.*

**D**

restoit, jusqu'à ce qu'il en eût fait venir un de Rome pour le remplacer. Aussitôt qu'il fut arrivé à Alexandrie avec cette médiocre suite, la renommée le découvrit malgré les précautions que sa modestie avoit prises, & attira au-devant de lui toute la ville à la descente du vaisseau. <sup>a</sup> Sa personne seule, sans autre escorte que celle de ses vertus, de ses exploits, & de ses triomphes, lui suffit pour faire disparaître, même aux yeux du peuple, le vain éclat du Roi d'Egypte qui étoit venu à sa rencontre avec toute sa cour, & pour attirer sur lui seul les yeux, les acclamations, & les applaudissemens de tout le monde.

*Senec. Epist.*  
47.

Ces exemples nous apprennent qu'on ne doit point juger des hommes par le dehors, comme on n'estime point un cheval par sa parure. Un rare mérite peut être caché sous un vil habit, comme un vêtement précieux peut couvrir de grands vices. Ils nous montrent en second lieu qu'il faut plus de courage & de force d'esprit qu'on ne pense, pour se mettre au-dessus des opinions populaires, & pour ne point être touché d'une espèce de honte qu'il a plu au monde d'attacher à une manière de vivre simple, pauvre, frugale. Sénèque, tout philosophe qu'il étoit, ou qu'il vouloit paroître, avoit conservé quelque chose de cette mauvaise honte; & <sup>b</sup> il en fait lui-même l'aveu au sujet d'un chariot de paysan dont il se servoit quelquefois pour aller à sa maison de campagne, mais qui le faisoit rougir malgré lui quand d'honnêtes gens le rencontroient sur le chemin dans cet équipage: preuve certaine, dit-il, qu'il n'étoit pas bien sincèrement convaincu de tout ce qu'il avoit dit & écrit sur les avantages d'une vie pauvre & frugale. Celui qui rougit d'un

a Cum per socios & exteras gentes iter faceret, nec mancipia sed victoriarum numerabantur; nec quantum auti & argenti, sed quantum amplitudinis pondus secum ferret, aestimabatur. *Val. Max. lib. 4. cap. 3. n. 13.*

b Vix à me obtineo, ut hoc vehiculum velim videri meum. Durat adhuc perversa recti verecundia.

Quoties in aliquem comitarum lautorem incidimus, invirus erubescit: quod argumentum est, ista quæ probo, quæ laudo, nondum habere certam fidem & immobilem. Qui sordido vehiculo erubescit, pretioso gloriat. Parum adhuc profici; nondum audeo frugalitatem palam ferre: etiam nunc curo opiniones viatorum. *Senec. Epist. 87.*



chariot de payfan, ajoute-t-il, fait donc cas d'un chariot magnifique. C'est avoir fait peu de progrès dans la vertu, que de n'oser se déclarer ouvertement pour la pauvreté & la frugalité, & d'être encore attentif à ce que diront les passans.

Agésilas, Roi de Lacédémone, étoit en cela plus philosophe que Sénèque. L'éducation de Sparte l'avoit aguerri contre cette mauvaise honte. Pharnabaze, Gouverneur de l'une des provinces du Roi de Perse, avoit souhaité traiter de la paix avec lui. L'entrevue se fit en pleine campagne. Le premier parut avec tout le faste & tout le luxe de la Cour des Perses. Il étoit vêtu d'une robe de pourpre brodée d'or & d'argent. On étendit par terre de superbes tapis, & on y joignit de riches coussins pour s'asseoir dessus. Agésilas, vêtu tout simplement, n'y fit point tant de façon : il s'assit par terre sur le gazon. Le faste du Persan en rougit, & ne pouvant soutenir une telle comparaison, rendit hommage à la simplicité du Lacédémonien en l'imitant. C'est qu'un autre cortège, bien plus brillant que tout l'or & l'argent de Perse, environnoit Agésilas, & le rendoit respectable. Je veux dire son nom, sa réputation, ses victoires, & la terreur de ses armes, qui faisoit trembler le Roi de Perse jusques sur son trône.

Les Empereurs <sup>1</sup> Nerva, <sup>2</sup> Trajan, <sup>3</sup> Antonin, <sup>4</sup> Marc-Aurèle, firent vendre les palais, la vaisselle d'or & d'argent, les meubles précieux, & toutes les superfluités dont ils pouvoient se passer, & que leurs prédécesseurs avoient accumulées par la seule envie de posséder seuls ce qu'il y a de plus rare & de plus beau. Ces mêmes Princes, aussi-bien que Vespasien, Pertinax, Sévère, Alexandre, Claude II, Tacite, que leur mérite seul éleva à l'empire, & que tous les siècles ont admirés comme les meilleurs & les plus grands Princes, ont toujours aimé une grande simplicité dans leurs habits, dans leurs meubles, dans tout leur extérieur, & n'ont eu que du mépris pour tout ce qui sentoit le faste & le luxe. En retranchant toutes ces dépenses inutiles, ils trouvoient un plus grand fonds dans leur modestie, que les plus avarés dans leurs

*Plur. in vit.  
Agésil.*

*1. Dio.  
2. Plin. paneg.  
3. Capitele.  
4. In vit. M.  
Aur. Vell. epitom. & Eucrop.*

*Plin. paneg.*

*Dio. lib. 65.*

rapines ; & sans chercher à se relever par un éclat extrême, ils ne se montraient Empereurs que par le soin des affaires. Dans tout le reste ils s'égalent aux autres citoyens, & vivoient en simples particuliers. Mais plus ils s'abaissaient, plus ils paroissaient grands & augustes.

*Sueton. cap. 2. vit. Vesp.**Plin. paneg.*

Vespasien dans les jours solennels buvoit dans une petite tasse d'argent que lui avoit laissé sa grand-mère qui l'avoit élevé. La suite de Trajan étoit fort modeste & médiocre. Il n'envoioit point devant lui faire retirer le monde pour lui faire place, & il vouloit bien être quelquefois obligé de s'arrêter dans les rues pour laisser passer le train des autres.

*M. Aur. vit. Dio. Julien. Cés.*

Marc-aurèle portoit encore plus loin l'éloignement de tout ce qui a quelque air de luxe & de faste. Il couchoit sur la dure : dès l'âge de douze ans il prit l'habit de philosophe : il se passoit de gardes, d'ornemens impériaux, des marques d'honneur qu'on portoit devant les Césars & les Augustes. Et ce n'étoit point par l'ignorance du grand & du beau qu'il se conduisoit ainsi, mais par un goût plus vif & plus pur qu'il avoit de l'un & de l'autre, & par l'intime persuasion où il étoit que la plus grande gloire, aussi-bien que le principal devoir de l'homme, sur-tout s'il a quelque pouvoir, & s'il se trouve dans une place distinguée, c'est d'imiter la divinité en se mettant en état d'avoir besoin de très peu de chose pour lui, & en faisant aux autres tout le bien dont il est capable.

*Vie du Card. d'Osat.**Lettr. 181.*

Arnaud d'Osat, si célèbre par son adresse merveilleuse dans les négociations, quoiqu'il ne fût point meublé à beaucoup près en Cardinal, ne voulut pourtant point accepter l'argent, le coche, (c'est-à-dire le carrosse) & les chevaux, ni le lit de damas rouge, que le Cardinal de Joyeuse lui envoie présenter trois semaines après sa promotion. Car, dit-il, encore que je n'aie point tout ce qu'il me faudroit pour soutenir cette dignité, si est-ce que je ne veux pour cela renoncer à l'abstinence & modestie que j'ai toujours gardée. Une telle disposition est bien plus rare & bien plus estimable, qu'un magnifique équipage, & qu'un riche ameublement.

α Τῇ ἀρετῇ τοῦ κατῷ, ἀνταγίστων ἱερῶν.

Le Tribun du peuple qui se rendit l'avocat des Dames Romaines contre le sévère Caton , pour leur faire restituer après la seconde guerre Punique le droit d'user d'or & d'argent dans leurs habits , semble insinuer que la parure étoit comme leur partage naturel , dont elles ne pouvoient se passer ; & que ne pouvant aspirer aux dignités , au sacerdoce , à l'honneur du triomphe , il y auroit , non seulement de la dureté , mais de l'injustice , à leur refuser une consolation , que la seule nécessité des tems leur avoit fait retrancher. Cette raison put toucher le peuple , mais elle ne fait pas d'honneur au sexe , qu'elle taxe de petitesse & de foiblesse d'esprit , en faisant voir combien il est sensible aux plus petites choses. *Virorum hoc animos vulnerare posset : quid muliercularum censetis , quas etiam parva movent ?*

*Liv. lib. 34.  
n. 7.*

Cependant l'Histoire nous apprend que les Dames Romaines se dépouillèrent généreusement de tous leurs bijoux , & donnèrent tout leur or & leur argent , dans une première occasion , pour mettre la République en état de s'acquitter d'un vœu qu'elle avoit fait à Apollon , & on leur accorda pour cela d'honorables distinctions ; & dans une autre , pour racheter Rome d'entre les mains des Gaulois , ce qui procura aux Dames le droit & le privilège de pouvoir être louées publiquement après leur mort aussi-bien que les hommes. Dans la seconde guerre Punique les veuves portèrent de même leur or & leur argent au trésor public , pour aider l'Etat dans l'extrême besoin où il se trouvoit.

*Liv. lib. 5.  
n. 25.*

*Ibid. n. 50.*

*Liv. lib. 24.  
n. 18.*

La fameuse Cornélie , fille du grand Scipion , & mere des Gracques , est connue de tout le monde. Il n'y avoit point à Rome de noblesse plus illustre , ni de maison plus riche que la sienne. Une Dame de Campanie l'étant venue voir , & logeant chez elle , étala avec pompe tout ce qu'il y avoit alors de plus à la mode & de plus grand prix pour la toilette des femmes ; or & argent , bijoux , diamans , brasselets , pendans d'oreilles , & tout cet attirail que les anciens appelloient *mundum muliebrem*. Elle s'attendoit à en trouver encore davantage chez une personne de cette qualité , & demanda avec beaucoup d'em-

*Vahr. Max.  
lib. 4. cap. 4.*

pressément à voir sa toilette. Cornélie fit durer adroitement la conversation jusqu'au retour de ses enfans, qui étoient aux écoles publiques : & quand ils furent rentrés, » Voila, dit-elle en les lui montrant, ma parure & mes » bijoux : *Et hæc, inquit, ornamenta mea sunt.* Il ne faut que se demander à soi-même ce qu'on pense naturellement au sujet de ces deux Dames, pour reconnoître combien la noble simplicité de l'une l'emporte au-dessus de la vaine magnificence de l'autre. Quel mérite en effet, & quel esprit y a-t-il à amasser à force d'argent beaucoup de pierreries & de bijoux, à en tirer vanité, & à ne savoir parler d'autre chose ? Et au contraire quelle force d'esprit n'y a-t-il point, surtout pour une Dame de la première qualité, de se mettre au-dessus de ces bagatelles, de faire consister son honneur & sa gloire dans la bonne éducation de ses enfans, de n'épargner aucune dépense pour y réussir, & de montrer que la noblesse & la grandeur d'ame est de tous les sexes :

*Opusc. de Laysel.*

» L'Archevêque de Bourges ( de Beunes ) dans la Harangue qu'il fit aux Etats de Blois contre le luxe, principalement en ce qui étoit des coches, ( c'est-à-dire des » carrosses ) dont plusieurs personnes de médiocre condition commençoient à se servir, relève extrêmement la » modestie de la Première Présidente de Thou, laquelle, » le, pour montrer exemple aux autres Dames de qualité, s'étoit toujours contentée de se faire porter en » trouffe à cheval lorsqu'elle faisoit ses visites dans la ville. Ce qu'il y a de beau & de louable dans ce trait d'Histoire, n'est pas de faire ses visites montée en croupe sur un cheval ; telles étoient les mœurs de ce tems-là : mais c'est la force & la grandeur d'ame de cette Dame, qui croioit que c'étoit soutenir la dignité de son rang, & être véritablement Première Présidente, que de donner aux autres l'exemple de modestie & de simplicité.

#### §. IV. Du luxe de la Table.

IL FUT porté à Rome dans les derniers tems de la République à un excès qui paroît à peine croiable : & sous

les Empereurs on enchérit encore sur ce qui s'étoit pratiqué jufques-là.

Luculle, qui d'ailleurs avoit d'excellentes qualités, crut au retour de fes campagnes devoir fubftituer à la gloire des armes & des combats celle de la magnificence, & il tourna tout fon efprit de ce côté-là. Il employa des fommef immenfes pour fes bâtimens & pour fes jardins : il fit encore de plus grandes dépenfes pour fa table. Il vouloit que chaque jour elle fût fervie avec la même fomptuoſité, n'y eût-il perſonne de dehors. Comme fon maître d'hotel ſ'excusoit un jour de la modicité d'un repas fur ce qu'il n'y avoit point de compagnie : Ne ſa-vois-tu pas, lui dit-il, que Luculle devoit manger aujourd'hui chez Luculle ? « Cicéron & Pompée, ne pouvant croire ce qu'on diſoit de la magnificence ordinaire de ſes repas, voulurent un jour le ſurprendre, & ſ'afſurer par eux-mêmes de ce qui en étoit. L'ayant rencontré dans la place publique, ils lui demandèrent à diner, & ne ſouffrirent pas qu'il donnât pour cela aucun ordre à ſes gens. Il ſe contenta donc d'ordonner qu'on les fit manger dans la ſale d'Apollon. Le repas fut ſervi avec une promptitude & une opulence qui ſurprit & effraia les conviés. Ils ne ſavoient pas que la ſale d'Apollon étoit le mot duquet, & ſignifioit que le feſtin devoit monter à cinquante mille \* drachmes..

*Plus in vie.  
Luculli.*

Si la bonne chère & le luxe de la table peuvent procurer quelque ſolide gloire, Luculle étoit le plus grand homme de ſon tems. Mais qui ne voit quelle petiteſſe d'eſprit, & même quelle folie il y avoit à faire conſiſter ſon honneur & ſa réputation à perſuader le public que tous les jours il faisoit pour lui ſeul des dépenſes énormes & inſenſées ? Voila pourtant de quoi il ſe repaiſſoit. Je ne ſai ſi les convives, qui admiroient ſans doute & louoient beaucoup une telle magnificence, étoient plus ſages que lui. Car c'eſt ce qui entretenoit ſa folie & ſa maladie. *Irritamentum eſt omnium, in qua inſanimus, admirator & conficius.* Et il en eſt ainſi de tout ce qui compoſe cette magnificence extérieure par laquelle on veut ſe rendre conſidérable, vaſtes appartemens, meubles précieux, ri-

\* vingt-cinq  
mil \* francs

*Senec. Epist.*  
94

ches vêtements. <sup>a</sup> Tout cela est pour la montre, & non pour l'usage : pour les spectateurs, & non pour le maître. Réduisez-le à la solitude, vous le rendez frugal & modeste, & vous faites tomber tout ce vain appareil.

*Plut. in vit.  
Anton.*

Voici une autre espèce de folie. Une personne entrant dans la cuisine d'Antoine, fut surprise d'y voir huit sangliers qu'on faisoit rotir en même tems. Elle crut que le nombre des convives devoit être fort grand, ce n'en étoit point là la raison. C'est que chez Antoine, pendant qu'il étoit à Alexandrie, il falloit que vers l'heure du souper il y eût toujours un repas magnifique prêt à servir, afin qu'au moment qu'il plairoit au maître de la maison de se mettre à table, il trouvât les viandes les plus exquisés cuites à propos.

Je ne parle point de ces dépenses poussées jusqu'à l'extravagance & à la fureur : un plat composé de langues des oiseaux les plus rares qui fussent dans l'univers ; plusieurs perles d'un prix infini fondues, & infusées dans une liqueur, pour avoir le plaisir d'avaler en un seul coup un million.

A ces monstres de faste & de luxe, qui deshonnorent l'humanité, opposons la modestie & la frugalité d'un Caton, l'honneur de son siècle & de sa République : je parle de l'ancien, surnommé ordinairement le Censeur. Il se glorifioit de n'avoir jamais bu d'autre vin que celui de ses ouvriers & de ses domestiques, de n'avoir jamais fait acheter de viande pour son souper qui passât <sup>a</sup> trente sesterces, de n'avoir jamais porté de robe qui eût coûté plus de <sup>a</sup> cent drachmes d'argent. Il avoit appris, disoit-il, à vivre ainsi, par l'exemple du célèbre Curius, ce grand homme qui chassa Pyrrhus de l'Italie, & qui remporta trois fois l'honneur du triomphe. La maison qu'il avoit habitée dans le pays des Sabins, étoit voisine de celle de Caton, & par cette raison il le regardoit comme un mo-

*Plut. in vit.  
Caton. Cens.*

<sup>a</sup> trois livres  
quatre sols.  
<sup>a</sup> cinquante  
livres.

*a* Quid miraris ? quid stupes ?  
Pompa est. Ostenduntur istæ res,  
non possidentur. *Senec. Epist. 110.*  
Ambitio & luxuria scenam desin-  
derant : sanabis ista, si absconderis.

*Id. Epist. 94.*

Assuescamus à nobis removere  
pompa, & usus rerum non orna-  
menta metiri. *Id. De tranqui-  
l. anim. cap. 9.*

dèle

déle que le titre du voisinage devoit encore lui rendre plus respectable. C'est ce Curius que les Ambassadeurs des Samnites trouvèrent dans une maison petirement & pauvrement bâtie, assis au coin de son feu où il faisoit cuire des racines; & qui refusa avec hauteur leurs présents, ajoutant que quiconque se pouvoit contenter d'un tel repas n'avoit pas besoin d'or; & que pour lui il estimoit plus honorable de commander à ceux qui avoient de l'or, que de l'avoir soi-même.

Ces exemples, comme trop anciens, pourront faire peu d'impression sur la plupart des hommes de notre siècle: mais ils en faisoient une si profonde sur plusieurs des plus grands Empereurs Romains, que quoiqu'ils fussent au comble des richesses & de la puissance, qu'ils dussent soutenir la majesté d'un vaste Empire, & qu'ils eussent devant les yeux les profusions en tout genre de leurs prédécesseurs, ils croioient ne pouvoir aspirer à devenir véritablement grands, qu'autant que s'élevant au-dessus de la corruption de leur siècle, ils se rapprochoient de ces vénérables modèles de l'antiquité, formés sur les règles de la raison la plus pure, & sur le goût le plus juste de la solide gloire.

C'est en étudiant ces grands originaux que Vespasien se déclara l'ennemi du faste, des délices, de la bonne chère, & qu'il voulut dans tout son extérieur imiter la modestie & la frugalité des anciens. C'est par ces vertus qu'il arrêta le cours du luxe public & des dépenses excessives, sur tout celles de la table.<sup>a</sup> Et ce désordre, qui avoit paru à Tibère au-dessus des remèdes, qui s'étoit infiniment accru depuis sous les mauvais Princes, & que les loix armées de toute la terreur des peines n'avoient pu réprimer, céda à l'exemple seul de sa sobriété & de sa simplicité, & au desir qu'on eut de lui plaire en l'imitant. Il dégrada de même & deshonna le luxe & la mollesse, en ôtant le brevet d'une charge à un jeune homme qui étoit venu tout parfumé pour l'en

*Tacit. Ann.  
lib. 3. cap. 52.*

*Sueton. lib. 8.  
cap. 8.  
Præfecturam.*

a Principis adstricti moris auctor Vespasianus fuit, antiquo ipse cultu victuque obsequium inde in

*Tome II.*

|| principem, & emulandi amor, validior quam pena ex legibus & metus. *Tacit. Annal. lib. 3. cap. 55.*

E

remercier , & en ajoutant : *J'aimerois mieux que vous sentissiez l'ail.*

Les Empereurs Nerva , Trajan , Antonin , Marc-Aurèle , Sévère , Alexandre , Pertinax , Aurélien , Tacite , Claude II , Probe , tous Princes qui ont fait le plus d'honneur au trône , conduits par le même goût , & disciples des mêmes maîtres , se sont toujours piqués d'avoir une table des plus frugales & des plus modestes , & en ont sévèrement banni la somptuosité & les délicatesses de la bonne chère. La plupart même d'entr'eux se contentoient à l'armée des nourritures \* les plus communes qu'on donne aux soldats ; & afin qu'ils n'en pussent douter , Alexandre faisoit tenir sa tente ouverte pendant ses repas. Quand il n'étoit point à l'armée , la dépense journalière de sa maison , dont le détail \* nous étonne , étoit si modique , qu'à peine suffiroit-elle aujourd'hui à un simple particulier. Il n'avoit aucune vaisselle d'or , & celle d'argent n'alloit pas à trois cens marcs : de sorte que , quand il vouloit traiter beaucoup de monde , il empruntait de la vaisselle à ses amis avec leurs gens pour servir , n'ayant gardé dans le palais qu'autant d'Officiers qu'il lui en falloit dans son ordinaire. Ce n'étoit point par un esprit d'épargne qu'il en usoit ainsi ; car jamais Prince ne fut plus libéral. Mais il étoit convaincu , comme il le répétoit souvent , que ce n'étoit pas dans l'éclat ni dans la magnificence que consistoit la grandeur & la gloire de l'Empire , mais dans les forces de l'Etat , & dans la vertu de ceux qui gouvernent. \* Ptolémée , Roi d'Egypte , longtemps auparavant avoit donné l'exemple d'une pareille modestie. Il n'avoit dans son palais que peu de vaisselle , dont la quantité étoit bornée à son usage particulier. Et quand il donnoit à manger à ses amis , il en envoioit querir chez eux , <sup>a</sup> en déclarant qu'il est plus digne d'un Roi d'enrichir les autres , que d'être riche lui-même.

\* Fromage ,  
lard , fèves ,  
légumes.

Lamp. in vit.  
Alexand.

\* fils de Lagor.  
Plur. in  
Apophthegm.

\* *Quinze pintes de vin par jour , trente livres de viande , & 80 livres de pain. On y ajoutoit seulement un oison les jours de fête , & dans les plus grandes solennités un Faisan ou*

*deux , & deux Chapons. Lamprid. in vita Alexan.*

*a τῷ παντὶ λαῷ τὸ παντὶ οἷον βασιλευσίν.*



Ce que l'Histoire rapporte de l'Empereur Probe,\* qui tient un des premiers rangs entre les plus grands Princes, & sous qui l'Empire Romain monta au comble de son bonheur, n'est pas moins digne d'admiration. Pendant la guerre qu'il fit aux Perses, comme il s'étoit assis à terre sur l'herbe pour y prendre son repas, qui n'étoit composé que d'un plat de poits cuits la veille, & de quelques morceaux de porc salé, on vint lui annoncer l'arrivée des Ambassadeurs de Perse. Sans changer ni de posture, ni d'habit qui consistoit en une casaque de pourpre mais de laine, & en un bonnet qu'il portoit, parce qu'il n'avoit pas un cheveu, il commanda qu'on les fit approcher, & il leur dit qu'il étoit l'Empereur, & qu'ils pouvoient dire à leur Maître, que s'il ne pensoit à lui, il alloit rendre en un mois toutes ses campagnes aussi nues d'arbres & de grains, que sa tête l'étoit de cheveux; & en même tems il ôta son bonnet, pour leur mieux faire comprendre ce qu'il leur disoit. Il les invita à prendre part à son repas s'ils avoient besoin de manger; sinon qu'ils n'avoient qu'à se retirer à l'heure même. Les Ambassadeurs firent leur rapport à leur Prince, qui fut tout effraïé, aussibien que ses soldats, d'avoir affaire à des gens si ennemis des délices & du luxe. Il vint lui-même trouver l'Empereur, & accorda tout ce qu'on lui demandoit.

Dans le parallèle de tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici sur le faste & sur la simplicité, où l'on voit d'un côté tout ce qu'il y a de plus brillant, les richesses, les superbes bâtimens, les meubles & les vétemens les plus précieux, la table le plus somptueusement & le plus délicatement servie; & où l'on n'aperçoit d'autre part que pauvreté, simplicité, frugalité, modestie, mais accompagnée de victoires, de triomphes, de Consulats, de Dictatures, de l'Empire même du monde entier: je demande, en ne consultant que le bon sens & la droite raison, de quel côté on mettra le noble & le grand, & auquel des deux l'on croira devoir accorder son estime & son admiration. La délibération ne sera pas difficile. Et c'est ce sentiment

\* Synesius le nomme Catin: mais || prétend que cela convient mieux à M. de Tillemont, après le P. Petau, || Probe.

naturel, & non étudié, que je regarde comme la règle du bon goût sur la solide gloire & la véritable grandeur.

Quand je cite ces anciens exemples de modestie & de frugalité, mon dessein n'est pas d'exiger qu'on s'y conforme en tout. Notre siècle & nos mœurs ne comportent plus une vertu si mâle & si robuste. Il y a d'ailleurs des bienfaisances à garder, & l'on peut dans chaque état & dans chaque genre ramener les choses à une honnête & louable médiocrité, qui en justifie & en rectifie l'usage. Mais combien devroit-on avoir de honte & de regret, en voyant jusqu'à quel point nos mœurs ont dégénéré de la vertu de ces anciens payens ? & combien devroit-on faire d'efforts pour se rapprocher au moins en quelque degré de ces premières règles, si l'on est assez malheureux pour n'avoir plus le courage ou la liberté d'y atteindre ?

Mon dessein, en rapportant ces exemples, est premièrement d'apprendre aux jeunes gens qu'ils ne doivent point regarder comme méprisables ni comme malheureux ceux qui mènent une vie pauvre & frugale. C'est la réflexion que fait Sénèque à l'occasion de ces exemples mêmes dont je parle. <sup>a</sup> Croions-nous, dit-il, que nos ancêtres, dont les vertus soutiennent encore aujourd'hui un Empire que nos vices auroient fait périr depuis longtemps, fussent fort à plaindre, parce qu'ils se préparoient eux-mêmes à manger, parce qu'ils n'avoient que des lits fort durs, parce qu'on ne voioit ni or ni diamans dans leurs maisons & dans leurs temples ?

J'ai bien senti qu'on pourroit me faire une objection sur tout ce que je dirois des anciens Grecs & Romains. Car, quoiqu'on ait du respect pour les exemples de la frugalité, de la simplicité, de la pauvreté d'Aristide, de Cimon, de Curius, de Fabricius, de Caton, &c. il est assez naturel d'en rabattre quelque chose par la persuasion où l'on est que dans des Républiques pauvres il ne leur étoit guères possible de vivre autrement ; & il reste un doute

<sup>a</sup> Scilicet majores nostri, quorum virtus etiam nunc vitia nostra fustentat, infelices erant, qui sibi manu sua parabant cibum, quibus terta

cubile erat, quorum tecta nondum auro fulgebant, quorum templa nondum gemmis nitebant. *Senec. De consolat. ad Helv. cap. 10.*

dans la plupart des esprits, si ces exemples peuvent être d'usage pour notre siècle qui est plus riche & plus abondant, & où l'on se rendroit ridicule de vouloir les imiter. Mais il me semble que l'exemple des Empereurs doit rendre mes preuves complètes & sans réplique. En effet, si ces Maîtres du monde, dont les richesses égaloient la puissance, qui succédoient à des Empereurs qui avoient porté le luxe, les délices, la bonne chère, & les folles dépenses aux derniers excès, aimoient néanmoins la frugalité, la modestie, la simplicité, la pauvreté, que peut-on répliquer de raisonnable contre les maximes que j'ai avancées sur ce sujet ?

Je demande si ces grands Princes dont je viens de parler, si ces hommes extraordinaires, si ces génies supérieurs n'avoient pas le goût de la véritable grandeur & de la solide gloire : si toutes les nations & tous les siècles se sont trompés dans les éloges magnifiques qu'ils en ont faits : si quelqu'un osa jamais les accuser d'avoir avili ou la noblesse de leur naissance, ou la dignité de leur rang, ou la majesté de l'Empire : si ce ne sont pas au contraire ces qualités là même qui les ont rehaussés davantage, & qui leur ont attiré plus universellement l'estime, l'amour, l'admiration de la postérité. Un particulier aujourd'hui se pourroit-il flatter d'être meilleur juge qu'eux de la véritable gloire, & se devoit-il croire ou malheureux, ou deshonoré, de se trouver dans une si illustre compagnie, & de se voir à côté d'un Trajan ; d'un Antonin, d'un Marc-Aurèle ? Fera-t-on plus de cas d'un Apicius, qui se donnant pour maître consommé dans l'art de bien préparer un repas, gâta & corrompit son siècle par cette malheureuse science ? *Qui scientiam populi professus, disciplina sua seculum infectit.* Préférera-t-on aux grands exemples que j'ai cités, ceux de Caligula, de Néron, d'Othon, de Vitellius, de Commode, d'Éliogabale ? Car, par un bonheur inestimable, tous les bons Empereurs généralement & sans exception ont été du caractère que je recommande ici ; & généralement tous les méchans Empereurs se trouvent dans la classe opposée, avec tous les vices que je condamne.

Senec. de Com.  
sol. ad Helv.  
cap. 10.

En second lieu mon dessein est de faire estimer aux jeunes gens dans les grands hommes de l'antiquité le fonds même & le principe d'où partoient le généreux mépris qu'ils faisoient de ce que presque tous les hommes admirent & recherchent. Car c'est ce fonds, c'est cette disposition de l'ame, qui est véritablement estimable. On peut au milieu des richesses & des grandeurs être détaché & modeste: comme l'on peut dans l'obscurité d'une vie pauvre & malheureuse conserver beaucoup d'orgueil & d'avarice.

*Dio. lib. 70.  
Capitol. in vit.  
T. Aur.  
Capitol. in  
vit. Marc.  
Diad. Get.  
Lamprid. in  
vit. Alexand.  
M. Aurel.  
lib. 1. cap. 18.  
& lib. 6. c. 23.*

L'Empereur Antonin est regardé comme l'un des plus grands Princes qui aient jamais régné. Il fut en telle vénération à toute la postérité, que ni le peuple Romain, ni les soldats, ne pouvoient souffrir d'Empereur qui ne portât son nom; & Alexandre Sévère trouva même ce nom trop auguste, pour oser le prendre. Antonin, par une égalité d'esprit & une grandeur d'ame qui le rendoient indépendant de toutes les choses extérieures, se contentoit pour l'ordinaire de ce qu'il y a de plus simple & de plus médiocre. Comme il ne recherchoit rien de particulier dans sa nourriture; dans son logement, dans son lit, dans ses domestiques, dans ses habits, ne voulant que les étofes communes, & qui se rencontroient les premières: aussi usoit-il des commodités qui se présentoient, sans les rejeter par vanité; prêt à user de tout avec modération, & à se priver de tout sans chagrin.

C'est ce fonds & cette disposition d'esprit que la femme de Tubéron, dont j'ai déjà parlé, admiroit sur tout dans son mari, selon la remarque judicieuse de Plutarque. » Elle ne rougissoit point, dit cet Historien, de la pauvreté de son mari: mais elle admiroit en lui la vertu qui le faisoit consentir à rester pauvre: c'est-à-dire, le motif qui le retenoit dans sa pauvreté, en lui interdisant les moies de s'enrichir, qui sont ordinairement peu honnêtes, & mêlés d'injustice. Car les voies légitimes d'amasser du bien étoient très rares pour un noble Romain, à qui celles du négoce & des manufactures étoient fermées, & qui ne pouvoit attendre, pour récompense des services

α Ὅτι ἀπορροῖται τὸν πλοῦτον τὸ ἀδύνατον, ἀλλὰ θαυμάζειται τὸν ἀπλοῦν διὰ τὴν εὐσέβειαν.

qu'il rendoit à l'Etat, ni gratification, ni pension, ni aucune autre sorte de bienfaits que les Officiers ont coutume aujourd'hui de recevoir de la libéralité de nos Rois. Il ne pouvoit guères devenir riche qu'en pillant les Provinces comme les autres Magistrats & les autres Généraux. Et c'est cette grandeur d'ame, ce desintéressement, cette délicatesse, cet amour de la justice, qui lui faisoient rejeter tous les indignes moyens de sortir de la pauvreté, que cette Dame admiroit, & avec grande raison. Infiniment élevée au-dessus des sentimens ordinaires, elle démeloit à travers les voiles de la pauvreté & de la simplicité la grandeur d'ame qui en étoit la cause, & se croioit obligée de respecter encore davantage son mari par l'endroit même qui l'auroit peut-être rendu méprisable à d'autres. *ὁμοῦν τὸν ἀρετῆν δὲ τὴν πλὴν τῆν.*

Il me semble que ce sont ces sortes de traits qu'il faut principalement faire remarquer aux jeunes gens dans la lecture de l'Histoire, parce que rien n'est plus capable de leur former le goût & le jugement, & c'est à quoi doit tendre tout le travail des Maîtres.

Il est bon aussi de fortifier ces instructions par des exemples tirés de l'Histoire moderne, & surtout des grands hommes dont la mémoire est encore récente. Qui n'a pas entendu parler de la simplicité & de la modestie de M. de Turenne dans son train & dans ses équipages ? Il se ca-  
 » che, dit M. Fléchiér dans son Oraison funèbre ; mais  
 » sa réputation le découvre. Il marche sans suite & sans  
 » équipages ; mais chacun dans son esprit le met sur un  
 » char de triomphe. On compte, en le voyant, les enne-  
 » mis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le sui-  
 » vent. Tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses  
 » vertus & ses victoires qui l'accompagnent. Il y a je ne  
 » sai quoi de noble dans cette honnête simplicité ; & moins  
 » il est superbe, plus il devient vénérable. « Il avoit le  
 » même caractère en tout ; dans ses bâtimens, dans ses meub-  
 » les, dans sa table. M. de Catinat, digne disciple d'un tel  
 » maître, l'imita dans cette simplicité, comme dans ses ver-  
 » tus guerrières.

J'ai entendu dire à des Officiers qui avoient servi sous

ces deux grands hommes, qu'à l'armée leurs tables étoient servies proprement, mais très simplement; qu'elles étoient abondantes, mais militaires; qu'on n'y mangeoit que des viandes communes, & qu'on n'y buvoit que du vin tel qu'il naissoit dans le pays où les troupes se trouvoient.

Le Maréchal de la Ferté, que son grand âge & ses infirmités avoient mis hors d'état de servir, avoit un fils, dont il faisoit préparer les équipages pour la campagne. Son maître-d'hôtel aiant fait par ordre du fils une ample provision de truffes, de morilles, & de toutes les autres choses nécessaires pour faire d'excellens ragoûts, lui en apporta le mémoire. Le Maréchal n'eut pas plutôt vû dequoi il s'agissoit, qu'il jetta le mémoire avec indignation, en disant: « Ce n'est pas ainsi que nous avons fait la » guerre. De la grosse viande apprêtée simplement, c'é- » toient là tous nos ragoûts. Dites à mon fils, que je ne » veux entrer pour rien dans une dépense aussi folle que » celle-là, & aussi indigne d'un homme de guerre. « On tient ceci d'un Officier qui l'a entendu dire au Maréchal de la Ferté.

Le même homme a remarqué que dans la dernière guerre les Officiers qui se trouvoient rassemblés à Paris ne s'entretenoient presque que de la bonne chère qu'ils avoient faite pendant la campagne.

Louis XIV. dans le Code militaire qu'il a laissé, & qui renferme divers réglemens pour les gens de guerre, outre ce qui regarde la vaisselle d'argent, les équipages, & les habits, recommande en particulier \* la simplicité & la frugalité des repas, entre pour cela dans un fort

\* Sa Majesté voulant par toutes voies biter les moiens aux Officiers Généraux de ses armées de se constituer en des dépenses inutiles & superflues, comme celles qui se font en leurs tables, s'étant introduit une méchante coutume de faire dans les armées des repas plus magnifiques & somptueux qu'ils ne font ordinairement en leurs maisons: ce qui non seulement incommode les plus riches, mais ruine extrêmement les moins accommodés, qui

à leur exemple, PAR UNE FAUSSE REPUTATION, croient être obligés de les imiter... Défend Sa Majesté aux Lieutenans Généraux, &c. qui tiendront table, d'y faire servir autre chose que des potages & au rôti, avec des entrees & entremets qui ne seront que de grosses viandes, sans qu'il puisse y avoir aucunes assiettes volantes ni hors d'œuvre, &c. Réglemens du 14. Mars 1672 & du premier Avril 1705.

grand

grand détail, & défend sous de grosses peines les dépenses & la somptuosité des tables. C'est qu'un Prince habile dans l'art de régner, comprend aisément de quelle importance il est pour l'État de bannir des armées tout luxe & toute magnificence ; <sup>a</sup> de réprimer la folle ambition de ceux qui croient se distinguer <sup>b</sup> par une fausse politesse, & par l'étude de tout ce qui énerve & amollit les hommes ; & de couvrir de honte des profusions qui consomment en peu de mois ce qui serviroit pendant plusieurs années.

### §. V. Dignités, bonheurs.

Les dignités, & les marques de respect qui y sont attachées, peuvent avoir de quoi flater agréablement l'ambition & la vanité de l'homme ; mais elles ne lui procurent point par elles-mêmes une véritable gloire, ni une solide grandeur, parce qu'elles lui sont étrangères, qu'elles ne sont pas toujours la preuve & la récompense du mérite, qu'elles n'ajoutent rien aux bonnes qualités ni du corps ni de l'esprit, qu'elles ne remédient à aucuns de ses défauts, & que souvent au contraire elles ne servent qu'à les multiplier & à les rendre plus remarquables, en les rendant publics, & les exposant à un plus grand jour. Ceux qui jugent sainement des choses, sans se laisser éblouir par un vain éclat, ont toujours regardé les dignités comme un poids, dont ils se trouvoient plutôt chargés qu'honorés ; & plus elles étoient élevées, plus ce poids leur a paru pesant & terrible. Il n'y a rien de plus grand ni de plus brillant aux yeux des hommes, que l'autorité souveraine & la roiauté ; & il n'y a rien en même tems de plus pénible ni de plus accablant. La gloire qui l'environne fait qu'on admire avec raison ceux qui ont eu le courage de la refuser : les travaux & les peines dont

<sup>a</sup> Ambitione stolidi luxuriosos apparatus conviviorum, & irritamenta libidinum, ut instrumenta belli, luctantur. Tacit. hist. lib. 1. cap. 88.

<sup>b</sup> Paulatim discessum ad delinimenta vitiorum, balnea, & conviviorum elegantiam ; idque apud imperitos humanitas vocatur. Tacit. in vit. Agric. cap. 21.

elle est inséparable font qu'on admire encore davantage ceux qui en remplissent tous les devoirs.

Q. Curt. lib.  
4. n. 1.

Ces jeunes Sidoniens qui refusèrent le sceptre qui leur étoit offert, avoient bien compris, comme Ephestion le leur dit, qu'il y avoit infiniment plus de gloire à mépriser la roiauté, qu'à l'accepter : *Primi intellexissis quanto majus esset regnum fastidire, quam accipere.* Et la réponse d'Abdolonyme, qu'on avoit tiré de la poussière pour le faire monter sur le trône, marque assez quels étoient ses sentimens. Alexandre lui aiant demandé comment il avoit porté son état de pauvreté & de misère : « Plaise aux Dieux, répondit-il, que je puisse porter la roiauté avec autant de force & de courage » *Utinam, inquit, eodem animo regnum pati possim !* Ce mot, *regnum pati*, porter, souffrir la roiauté, « est plein de sens, & signifie qu'il la regardoit comme un fardeau plus pesant & plus dange-reux que la pauvreté.

On verra dans la suite combien il falut faire de violence à Numa Pompilius second roi des Romains, pour lui faire accepter une autorité qui lui paroissoit d'autant plus formidable, qu'elle lui donnoit un pouvoir presque sans bornes, & que sous le titre spécieux de Roi & de Maître, elle le rendoit effectivement le serviteur & l'esclave de tous ses sujets.

Vopisc. in vit.  
Tacit. 6. Pro.  
64.

Tacite & Probe, qui ont fait tant d'honneur à leur place, furent tous deux élevés à l'empire malgré eux. Le premier eut beau représenter son âge avancé & sa foiblesse, qui le mettoient hors d'état de marcher à la tête des armées : « tout le Sénat lui répondit que c'étoit à son esprit & à sa prudence que l'Empire étoit confié, & que c'étoit son mérite que l'on choisissoit, & non son corps. Une lettre que Probe écrivit à un des principaux Officiers de l'Empire, nous apprend quels étoient ses véritables sentimens. » Je n'ai jamais désiré, lui dit-il, la place où je suis ; je n'y suis monté qu'à regret, & je n'y demeure que parce que j'y suis forcé par la crainte de jeter la Ré-

« Quis melius quam senex imperat ? Imperatorem te, non militem facimus. Tu jube, milites pugnent :

|| animum tuum, non corpus eligimus.



» publique dans de nouveaux périls , & de m'y exposer  
 » moi-même.

Après la mort de l'Empereur Maximilien , on vit naître de puissantes brigues de la part de ceux qui prétendoient à l'Empire. Les deux plus considérables Concurrents furent François I. & Charles V. Les Electeurs , pour mettre fin à ces contestations , résolurent de les exclure tous deux comme étrangers , & de mettre la Couronne Impériale sur la tête d'un homme de leur nation , & du nombre des Electeurs. Ils choisirent donc d'une commune voix Frédéric de Saxe , surnommé le Sage , qui demanda deux jours pour se déterminer , & au troisième il remercia les Electeurs avec beaucoup de modestie , en leur représentant qu'à l'âge où il étoit il ne se sentoit pas assez de force pour soutenir un si grand poids. Toutes les rémontrances qu'on lui fit n'ayant pu vaincre sa résistance , les Electeurs le prièrent de nommer la personne qu'il jugeroit en conscience la plus propre , l'assurant qu'ils s'en rapporteroient à son avis. Frédéric refusa longtemps de le faire , mais enfin , forcé par les vives instances des Electeurs , il se déclara pour le Roi Catholique.

*Vie de Charles V. par Less.*

Ce que nous avons dit de l'Autorité Souveraine , il faut le dire de toutes les places de l'Etat , & de toutes les Magistratures. Les Princes les plus éclairés ont écarté les ambitieux , & cherché ceux qui fuioient les emplois. Ils ont vu , malgré les ténèbres de l'infidélité » que la République ne pouvoit être sûrement confiée qu'à ceux qui » avoient assez de mérite pour n'oser s'en charger. « Et ils cherchoient avec tant de soin des hommes dignes des premières places , qu'ils en trouvoient à qui il falloit faire violence pour les leur faire accepter , comme Pline le fait remarquer de Trajan.

*Lamprid. in  
 vit. Alex. Sev.*

Tous ces exemples nous montrent qu'il n'y a rien de véritablement grand dans les dignités que le danger qui les environne ; qu'il faut mettre la véritable gloire à savoir les mépriser généreusement , ou à ne s'en charger que pour l'utilité publique ; que la solide grandeur consiste à renoncer à la grandeur même , qu'on en est esclave dès qu'on la désire , & qu'on est au-dessus d'elle quand on la méprise.

§. VI. *Victoires , Noblesse d'Extraction , Talens de l'Esprit , Réputation.*

Je réunis sous un même titre ces avantages , quoique très différens entr'eux , parce qu'ils ont tous quelque chose d'extrêmement flatteur & de séduisant , & qu'ils paroissent avoir quelque chose de plus propre & de plus personnel à ceux qui les possèdent. Mais , quoiqu'ils soient d'un ordre bien supérieur aux autres biens dont j'ai parlé jusqu'ici , ce n'est point encore là pourtant ce qui fait la solide gloire & la véritable grandeur.

## V I C T O I R E S .

S'il y a quelque chose qui soit capable d'élever l'homme au-dessus de l'homme même , & de lui donner une supériorité qui le distingue du reste des mortels , il semble que c'est la gloire qui revient des combats & des victoires. Un Prince , un Général , qui marche à la tête d'une nombreuse armée , dont tous les yeux sont tournés vers lui ; qui d'un seul signal fait remuer ce vaste corps dont il est l'ame , & met en mouvement cent mille bras ; qui porte partout la terreur & l'effroi ; qui voit tomber devant lui les plus forts remparts & les plus hautes tours , devant qui en un mot tout l'univers étonné & tremblant garde le silence : un tel homme paroît quelque chose de bien grand , & semble approcher beaucoup de la divinité.

Cependant , quand on examine de sang froid , sans préjugés , & avec des yeux éclairés par la raison , ces fameux Héros de l'antiquité , ces illustres Conquêteurs , on trouve souvent que cet éclat si brillant des actions guerrières n'est qu'un vain phantôme , qui peut imposer de loin , mais qui disparoit & s'évanouit à mesure qu'on s'en approche ; & que toute cette prétendue gloire n'a souvent pour principe & pour fondement que l'ambition , l'avarice , l'injustice , la cruauté.

C'est ce que Sénèque remarque des plus grands guer-

riers, & de ceux qui ont eu le plus de part à l'admiration de tous les siècles. On trouve, dit-il, assez de héros qui ont porté au loin le fer & le feu, qui ont forcé des villes regardées avant eux comme imprenables, qui ont conquis & ravagé de vastes provinces, & qui sont arrivés jusqu'au bout de l'univers, couverts du sang des nations. Mais ces hommes vainqueurs de tant de peuples, étoient eux-mêmes vaincus par leurs passions. Ils n'ont trouvé personne qui leur résistât: mais eux-mêmes n'avoient pu résister à l'ambition & à la cruauté.

Sene. Epist. 24

Peut-on appeller autrement que fureur ce mouvement impétueux qui pouffoit Alexandre dans des pays éloignés & inconnus pour les ravager? Etoit-il sage, d'enlever à chaque particulier, à chaque pays, ce qu'il avoit de plus cher & de plus précieux, & de porter partout la désolation, en commençant par la Grèce même, à laquelle il étoit redevable de son éducation? Quelle rage de gloire, que celle pour qui le monde entier étoit trop petit: a Il demandoit un jour à un pirate qu'il avoit pris, quel droit il croioit avoir d'infester ainsi les mers: » Le même, répliqua le pirate avec une libre fierté, » que tu as de piller l'univers. Mais parce que je le fais avec un petit navire, on m'appelle Brigant: & toi, qui le fais avec une grande flotte, on te donne le nom de Conquérant. » Réponse très spirituelle, & encore plus véritable!

Ibid.

b Qu'est-ce qui étouffa dans le cœur de César tous les sentimens de fidélité, de soumission, de justice, d'humanité, & de reconnaissance qu'il devoit à sa République, qui l'avoit tiré de la foule des citoyens pour lui confier les plus grands commandemens, & pour lui prodiguer les dignités & les honneurs, sinon une ambition démesu-

a Eleganter & veraciter Alexander illi Magno quidam comprehensus pirata respondit. Nam cum idem rex hominem interrogasset, quid ei videretur, ut mare haberet infestum? Ille libera contumacia: Quod tibi, inquit, ut orbem terrarum. Sed quia id ego exiguo navigio facio, latro vocor? quia tu

magna classe, imperator. *Fragment de Cicéron du troisième livre de la République, cité par saint Augustin, liv. 4. de la Cité de Dieu, chap. 4.*

b Quid C. Cæsarem in sua fata pariter ac publica immisit? Gloria, & ambitio, & nullus supra ceteros eminendi modus. *Sene. epist. 94.*

rée , & une illusion de fausse gloire , qui lui inspira un desir ardent de voir tous les autres audessous de lui ; & qui lui fit dire , qu'il aimeroit mieux être le premier dans un village , que le second à Rome ? Quel autre motif le porta à tourner contre le sein de sa patrie les armes mêmes qu'elle lui avoit mises à la main contre les ennemis de l'Etat , & d'employer toute la puissance & toute la grandeur qu'il ne tenoit que d'elle seule , pour la mettre aux fers après l'avoir fait nager dans le sang de ses enfans ? Il pensoit sans doute , comme disoit Civilis chef des révoltés contre les Romains , que tout est permis à un homme qui a les armes à la main , & qu'on ne rend point compte de la victoire ; *victoriae rationem non reddi.*

*Tacit. hist.  
lib. 4. cap. 14*

Tout homme équitable & sensé , qui lira attentivement & de suite toutes les vies des hommes illustres Grecs & Romains de Plutarque , s'il s'examine & s'interroge lui-même , sentira au fonds de son cœur que ce n'est point à Alexandre ni à César qu'il donne la préférence sur tous les autres ; qu'ils ne sont ni les plus grands , ni les plus accomplis , ni ceux qui font le plus d'honneur à la nature humaine ; & qu'il ne les juge pas les plus dignes de son estime , de son amour , de la vénération , ni des justes louanges de la postérité.

D'ailleurs , la valeur guerrière laisse souvent des hommes , que des victoires ont rendu célèbres , très foibles & très médiocres dans d'autres tems , & par rapport à d'autres objets. <sup>a</sup> Mêlés de bonnes & de mauvaises qualités ils font effort pour paroître grands , quand ils se donnent en spectacle : mais ils rentrent dans leur petitesse naturelle , dès qu'ils se négligent & qu'ils n'ont plus de témoins. On est étonné , quand on les voit seuls & sans armées , combien il y a de distance entre un Général & un grand homme.

Pour porter sur ces fameux Conquérans un jugement équitable & éclairé , il est nécessaire d'apprendre aux jeunes gens à séparer avec soin ce qu'ils ont d'estimable d'avec ce qui est digne de censure. En rendant justice à leur

<sup>a</sup> *Malis bonisque artibus mixtus, || audiebant. Tacit. hist. lib. 2. cap. &c. Palam laudates : secreta malè || 10.*

courage, à leur activité, à leur habileté dans les affaires, à leur prudence, il faut les plaindre d'avoir souvent ignoré l'usage qu'ils devoient faire de ces grandes qualités, & d'avoir employé au vice & à leurs passions des talens toujours estimables en eux-mêmes, mais qui n'auroient dû servir qu'à la vertu. Faute de distinguer des choses si différentes, il n'est que trop ordinaire de confondre leurs véritables motifs avec les prétextes, la fin secrète qu'ils se propoisoient avec les moïens qu'ils emploioient, leurs talens avec l'abus qu'ils en ont fait. Et par une erreur encore plus pernicieuse, en nous laissant trop éblouir par leurs belles actions, dont l'éclat couvre ce qu'elles ont de vicieux & d'injuste, nous leur accordons une estime entière & sans exception, & nous accoutumons les personnes peu attentives à mettre le vice à la place de la vertu, & à combler de louange ce qui ne mérite que du blâme. Ce qui peut rendre les victoires glorieuses & dignes d'admiration, c'est la justice de la guerre, & la sagesse du Conquérant. Car il faut poser pour principe, que la gloire ne peut jamais être séparée de la justice, *Nihil honestum esse potest, quod justitiâ vacat* : & que si c'est la cupidité, & non l'utilité publique, qui fait affronter les périls, une telle disposition ne mérite point le nom de courage & de force, & ne peut être appelée qu'audace & férocité.

*Offic. lib. 1.  
n. 62.*

Une parole célèbre du Chevalier Bayard mourant montre bien la vérité de ce que je viens de dire. Il avoit été blessé mortellement en combattant pour son Roi, & étoit couché au pié d'un arbre. Le Connétable Duc de Bourbon, qui poursuivoit l'armée des François, passant près de lui, & l'ayant reconnu, lui dit qu'il avoit grande pitié de lui, le voyant en cet état, pour avoir été si vertueux Chevalier. Le Capitaine Bayard lui répondit : *Monsieur, il n'y a point de pitié en moi ; car je meurs en homme de bien. Mais j'ai pitié de vous, de vous voir servir contre votre Prince, & votre patrie, & votre serment.* Et peu après ledit

*Hist. du Cheval. Bayard.*

a Animus paratus ad periculum, si sua cupiditate, non utilitate communi impellitur, audaciz potius

nomen habeat, quam fortitudinis. *Ibid. n. 63.*

Bayard rendit l'esprit. La gloire est-elle ici du côté du vainqueur, & le sort du mourant ne lui est-il pas infiniment préférable ?

### NOBLESSE DE L'EXTRACTION.

Il faut avouer qu'il y a dans <sup>a</sup> la noblesse de l'extraction & dans l'ancienneté des familles je ne sais quel attrait puissant pour se concilier l'estime, & pour gagner les cœurs. Ce respect qu'il est naturel d'avoir pour les Nobles, <sup>b</sup> est une sorte d'hommage qu'on se croit encore obligé de rendre à la mémoire de leurs ancêtres à cause des grands services qu'ils ont rendus à la République, & comme la continuation du paiement d'une dette dont on n'a pu s'acquitter pleinement à leur égard, & qui par cette raison doit se répandre sur toute leur postérité.

*Senes. de be-  
nef. lib. 4. cap.  
30.*

Outre le titre de reconnoissance qui nous engage à ne pas borner notre respect pour les grands hommes au tems où ils vivent, comme eux mêmes n'y bornent pas leur zèle, mais s'efforcent de devenir utiles aux siècles futurs, c l'intérêt public demande qu'on paie à leurs descendans ce tribut d'honneur & de considération, qui est pour eux un engagement à soutenir & à perpétuer dans leur famille la réputation de leurs ancêtres, en se plquant d'y perpétuer aussi les mêmes vertus qui ont illustré leurs ayeux.

Mais, afin que cet honneur qu'on rend à la noblesse, soit un véritable hommage, il doit être volontaire, & partir du cœur. Dès qu'on prétend l'exiger à titre de dette, ou l'arracher par force, on perd tout le droit qu'on y avait, & il se change en haine & en mépris. L'orgueil d'un homme qui croit que tout lui est dû à cause de sa naissance, & qui du haut de son rang méprise le reste des

<sup>a</sup> Erat hominum opinioni nobilitate ipsa, blanda conciliatricula, commendatus. *Cic. pro Sext. n. 21.*

<sup>b</sup> Quia in oratione plerique hoc perficiunt, ut tantum majoribus eorum debitum esse videatur, unde etiam, quod posteris solveretur, secundaret. *De leg. Agr. ad popul.*

*n. 1.*

<sup>c</sup> Omnes boni semper nobilitati favemus, & quia utile est reipublicæ nobiles homines esse dignos majoribus suis, & quia valet apud nos clarorum hominum & bene de reipublicæ meritorum, memoria etiam mortuorum. *Cic. pro Sext. n. 21.*

hommes,

hommes, choque trop l'amour propre, pour ne pas révolter contre lui tous les esprits. Est-ce en effet une si grande gloire que de compter une longue suite d'ayeux illustres par leurs vertus, quand on leur ressemble peu ? Le mérite des autres devient-il le nôtre ? <sup>a</sup> Les images des ancêtres rangées en grand nombre dans une salle, rendent-elles un homme plus estimable ? Si l'honneur des familles consiste à pouvoir remonter d'âge en âge jusques dans les siècles les plus reculés, & à se perdre dans les ténèbres d'une antiquité obscure & inconnue, <sup>b</sup> nous sommes tous également nobles de ce côté-là, parce que nous avons tous une origine également ancienne.

<sup>c</sup> Il faut donc en revenir à l'unique source de la véritable noblesse, qui est le mérite & la vertu. On a vû des Nobles deshonorar leur nom par des vices bas & rampans, & des roturiers illustrer & annoblir leur famille par leurs grandes qualités. Il est beau de soutenir la gloire des ancêtres par des actions qui répondent à leur réputation : mais aussi il est glorieux de laisser à ses descendans un titre qu'on n'a point reçu de ses ayeux ; de devenir le chef & l'auteur de sa noblesse ; & pour me servir d'un mot de Tibère qui vouloit couvrir le défaut de naissance de Curtius-Rufus, très grand homme d'ailleurs, d'être d  
*né de soi-même.*

» Je ne puis pas, disoit autrefois un illustre Romain, à qui la Noblesse reprochoit son peu de naissance, » produire en public les images de mes ancêtres, leurs triomphes, ni leurs consulats : mais je puis, s'il en est besoin, » produire les récompenses militaires dont on m'a honoré, & les cicatrices des blessures que j'ai reçues dans les » combats. <sup>c</sup> Ce sont là mes images & mes titres de no-

a Non facit nobilem atrium plenum fumosis imaginibus... Animus facit nobilem. *Senec. Epist. 44.*

b Eadem omnibus principia, eademque origo. Nemo alteto nobilior, nisi cui rectius ingenium, & artibus bonis aptius. *Senec. lib. 3. de benef. cap. 28.*

c Nobilitas sola est atque unica

virtus. *Juvenal. lib. 3. Sat. 8.*

d Curtius-Rufus videtur mihi ex se natus. *Tacit. Annal. lib. 11.*

e Hæc sunt meæ imagines, hæc nobilitas, non hereditate relicta, ut illa illis, sed quæ ego plurimis meis laboribus & periculis quævisi. *Sallust. in bello Jugurth.*

» blessé, que je n'ai point reçus de mes ancêtres, mais  
 » que je me suis acquis par les travaux & les dangers que  
 » j'ai essuies.

Liv. lib. 4.  
 n. 3.

Il y avoit à Rome, dès les commencemens de la République, une espèce de guerre déclarée entre la Noblesse & le peuple. Les Nobles d'abord croioient se deshonoreroient en s'alliant à des familles plébeïennes. Ils se regardoient comme une autre espèce d'hommes. Il sembloit qu'ils souffrissent avec peine que la populace respirât avec eux le même air, & reçût la même lumière du soleil. Et ils avoient mis entre le peuple & les honneurs une barrière, que le mérite eut bien de la peine dans la suite à forcer. Il resta toujours quelque chose de cette opposition & de cette antipathie entre les deux Ordres, & Salluste remarque, en parlant de Métellus, que ses rares qualités étoient souillées & ternies par un air de hauteur & de mépris : défaut, ajoute-t-il, qui n'est que trop ordinaire aux Nobles. *Cui quanquam virtus, gloria, atque alia optanda bonis superabant, tamen inerat contemptor animus & superbia, commune nobilitatis malum.*

Sallust. in  
 bello Jugurth.

Il faut donc bien se mettre dans l'esprit, que la noblesse qui vient de la naissance est infiniment au dessous de celle qui vient du mérite : & pour s'en bien convaincre, il ne faut que les comparer ensemble. Le Pape Clement VIII. fit une promotion de plusieurs Cardinaux, dans laquelle il comprit deux François, savoir M. d'Ossat, & le Comte de la Chapelle, qui depuis se fit appeler le Cardinal de Sourdis, du nom Seigneurial de sa maison : l'un, en qui le Pape ne desiroit que l'extraction de plus grande maison, parce qu'il y trouvoit abondamment tout le reste, l'autre, à qui tout manquoit, excepté la naissance. A qui des deux aimeroit-on mieux ressembler ?

Vie du Card.  
 d'Ossat par M.  
 Amelot.

Le Cardinal de Granvelle, en parlant du Cardinal Ximenès, avoit accoutumé de dire : *Que le tems a souvent caché sous les voiles de l'oubli l'origine des grands hommes ; que celui-ci étoit sans doute issu de sang royal, ou que du moins il avoit un cœur de Roi dans la personne d'un particulier.*

Histoire de  
 Xim. par M.  
 Flechier liv. 6.

S'il y a beaucoup de grandeur d'ame à oublier sa no-



blesse, & à ne s'en point prévaloir ; on peut dire aussi qu'il n'y en a pas moins pour ceux qui se sont élevés par leur mérite, à ne pas oublier la bassesse de leur extraction, & à n'en pas rougir.

Vespasien, non-seulement ne le dissimuloit pas, mais s'en faisoit quelquefois honneur : & il se mocqua publiquement de ceux qui par une fausse généalogie vouloient faire remonter sa maison jusqu'à Hercule.

Le même Empereur, sans avoir honte d'un objet qui renouvelloit sans cesse le souvenir de son origine, continua, depuis qu'il fut parvenu à l'Empire, d'aller tous les ans passer l'été dans sa petite maison de campagne près de Rieti où il étoit né, & il n'y voulut faire ni augmentation, ni embellissement. Tite son fils s'y fit porter dans sa dernière maladie, afin de finir ses jours dans le lieu qui avoit vû naître & mourir son pere. Pertinax, le plus grand homme de son siècle, & qui fut bientôt après Empereur, pendant les trois ans qu'il demeura en Ligurie, logea dans la maison de son pere ; & en ornant les environs par un grand nombre d'édifices publics, il laissa au milieu la cabanne paternelle, monument illustre & de son peu de naissance, & de sa grandeur d'ame. On diroit que ces Princes affectoient de rappeler le souvenir de leur ancien état, tant la grandeur de leur mérite personnel dédaignoit tout appui étranger, & sentoient qu'elle pouvoit se soutenir par elle-même. En effet, on ne voit pas que dans tout l'empire Romain personne leur ait jamais reproché l'obscurité de leur origine, ou qu'on ait pour cette raison diminué quelque chose de la vénération que leurs vertus leur attiroient.

Benoît XII, du pays de Foix, étoit fils d'un Meunier, d'où vient qu'il fut appelé le *Cardinal Blanc*. Il n'oublia jamais sa première condition ; & quand il s'agit de marier sa nièce, il la refusa à de grands Seigneurs qui la demandoient, & la donna à un Marchand. Il disoit que les Papes devoient être semblables à Melchisedech qui n'avoit point de parens, & il se servoit pour l'ordinaire de ces paroles du Prophète, *Si les miens ne dominant point, je*

*Sueton cap. 12.*

*Suet. c. 2 p. vit. Vespas.*

*Suet. vit. Tite, cap. 11.*

*Copie. vit. Pertin.*

*Tabernam.*

*Dist. de Mori.*

*Es. 18.*

*serai sans tache , & je serai purifié d'un très grand crime.*

*Histoire du  
Conc. de Const.  
par J. l'Enfant.*

*\* Brogni est  
un village fr.  
d'Annecy , en-  
tre Chambéry  
& Genève.*

Jean de Brogni \*, Cardinal de Viviers , qui présida au Concile de Constance en qualité de Doien des Cardinaux , avoit été porcher dans son enfance. Des religieux le rencontrèrent exerçant ce vil emploi , & aiant remarqué en lui beaucoup d'esprit & de vivacité , ils lui proposèrent d'aller à Rome dans le dessein de l'y faire étudier. Le jeune garçon accepta la proposition , & pour faire son voyage , alla de ce pas acheter des souliers chez un Cordonnier , qui lui fit crédit d'une partie du prix , & ajouta en riant qu'il le paieroit , lorsqu'il seroit devenu Cardinal. Il le devint en effet , & non-seulement il n'oublia point la bassesse de sa première condition , mais il voulut en perpétuer le souvenir. On dit que dans une chapelle qu'il fit bâtir à Genève \* au côté gauche du portail de l'Eglise de S. Pierre , il fit graver son aventure , s'étant fait représenter jeune , & piés nuds , gardant des pourceaux , sous un arbre ; & tout autour de la muraille , il avoit fait mettre des figures de souliers , pour marque de la faveur que lui avoit fait le Cordonnier. Il reste peu de vestiges de ce monument.

*\* Il avoit eu  
pendans quel-  
que tems l'ad-  
ministration de  
cet Evêché.*

#### T A L E N S D E L' E S P R I T.

QUELQUE brillante que soit la gloire des armes & de la naissance , il y a dans celle qui vient de la science & des talens de l'esprit quelque chose de plus intéressant. Elle semble naître davantage de notre propre fonds , & nous appartenir toute entière. Elle n'est point bornée , comme celle des armes , à certains tems & à certaines occasions , & n'est point , comme elle , dépendante de mille secours étrangers. Elle donne à l'homme une supériorité infiniment plus flatteuse que celle qui naît des richesses , de la naissance , des dignités , parce que tout cela est hors de nous , au lieu que l'esprit est notre propre bien , ou plutôt qu'il est nous-même , & constitue notre essence.

Cependant ce n'est point l'esprit seul qui fait la solide

gloire des hommes. Je le suppose excellent par lui-même, & orné de tout ce qu'il y a de plus rare & de plus exquis dans les sciences, philosophie, mathématiques, histoire, belles lettres, poésie, éloquence. Tout cela fait l'homme savant, mais non l'homme de bien : *Non faciunt bonos ista, sed doctos*. Et qu'est-ce que l'homme savant, s'il n'est que savant, sinon assez souvent un homme vain, entêté, plein de lui-même, méprisant tous les autres, & pour le dire en un mot, un animal de gloire ? C'est ainsi que Tertullien définit quelque part les savans du Paganisme : *animal gloriæ*.

S. nec. Epist.  
106.

Y a-t-il rien de plus pitoyable, & en même tems de plus digne de mépris, qu'un tel homme, sottement enflé de sa science & de son habileté, avide & insatiable de louanges ; qui ne se nourrit que de vent & de fumée, & qui ne songe à vivre que dans l'opinion des autres ? Philippe, pere d'Alexandre le Grand, fit merveilleusement sentir le ridicule de ce défaut à un Médecin nommé Ménécrate, qui avoit eu la vanité de prendre le surnom de *Jupiter sauveur*, à cause de quelques cures heureuses qu'il avoit faites, & qu'il attribuoit uniquement à son savoir. L'ayant invité à manger chez lui, il lui fit dresser une table à part, sur laquelle on ne servit qu'une cassollette fumante d'encens. Le Medecin d'abord se crut fort honoré : mais comme on le laissa tout le reste du repas à jeun, il sentit bien ce que signifioit la fumée de cet encens, & après avoir servi de risée aux convives, il remporta du festin avec le titre de Jupiter sa faim toute entière, & la juste honte qu'il avoit si bien méritée, en attribuant à sa seule habileté un succès qui lui venoit d'ailleurs.

Ælian. lib.  
12. cap. 51  
Athen. n. lib. 7.  
cap. 10.

Ce qu'il y a donc dans la science & dans les talens de l'esprit capable de faire honneur, n'est point la science même, ni les talens de l'esprit : mais le bon usage qu'on en fait ; & l'on peut dire que la modestie, plus que toute autre chose, en relève infiniment le prix & l'éclat. On aime à voir les grands hommes avouer quelquefois qu'ils se sont trompés, comme le fait le célèbre Hippocrate à

Lib. Insipiens,

l'occasion d'une suture de tête, où il s'étoit mépris. a Un tel aveu, comme le remarque Celse, en rapportant le trait dont je parle, suppose dans celui qui le fait un fonds de mérite non commun, & une élévation d'ame qui sent bien que ces pertes ne sont point capables de lui faire de tort: au lieu qu'un petit esprit qui ne peut se dissimuler sa pauvreté, n'a garde de rien hasarder ni de rien perdre volontairement du peu qu'il possède.

Acad. Quest.  
lib. 2. n. 5.

On aime aussi à voir les savans disputer entr'eux sans aigreur, sans emportement, sans passion, comme Cicéron marque qu'il étoit disposé à le faire: *Nos & refellere sine pertinacia, & refelli sine iracundia, parati sumus.* Notre siècle nous a fourni plusieurs exemples de cette vertu: mais quand il n'y auroit que celui du Pere Mabillon, il seroit infiniment d'honneur à la littérature. On sait combien, dans ses disputes avec le fameux Abbé de la Trappe, sa douceur & sa modération lui donnèrent d'avantage sur son adversaire. Il en eut un autre, qui pouvoit disputer avec lui aussi-bien de modestie que de science: c'est le P. Papebroch, qui avoit donné lieu à la composition de la Diplomatique. » Je vous avoue, dit ce savant Jésuite dans une lettre latine qu'il écrivit au P. Mabillon sur ce sujet, en lui laissant la liberté de la publier, » que je n'ai plus » d'autre satisfaction d'avoir écrit sur cette matière, que » celle de vous avoir donné occasion de composer un ou- » vrage si accompli. Il est vrai que j'ai senti d'abord quel- » que peine en lisant votre livre, où je me suis vu réfuté » d'une manière à ne pas répondre; mais enfin l'utilité & » la beauté d'un ouvrage si précieux, ont bientôt surmon- » té ma foiblesse; & pénétré de joie d'y voir la vérité » dans son plus beau jour, j'ai invité mon compagnon d'é- » tudes à venir prendre part à l'admiration dont je me » suis trouvé tout rempli. C'est pourquoi ne faites pas diffi- » culté, toutes les fois que vous en aurez l'occasion, de

a De futuris se deceptum esse  
Hippocrates memoriz prodidit,  
amore magnorum virorum, & fidu-  
ciam magnarum rerum habentium.  
Nam levia ingenia, quia nihil ha-

bent, nihil sibi detrahunt. Magno  
ingenio, multaque nihilominus ha-  
bituro, convenit etiam veri erroris  
simplex confessio. Cels. lib. 8. cap.

4.

» dire publiquement que je suis entièrement de votre avis.

Il y a des modesties artificieuses & étudiées, qui couvrent un orgueil secret : celle-ci montre une ingénuité & une simplicité, qui fait bien voir qu'elle part du cœur. Je ne puis finir cet article qui regarde le P. Mabillon, sans remarquer que feu M. l'Archevêque de Reims (le Tellier) en le présentant au Roi Louis XIV, lui dit : » J'ai l'honneur, Sire, de présenter à votre Majesté le » Moine de son royaume le plus savant & le plus modeste.

Un autre caractère encore bien aimable dans un savant, c'est d'être toujours prêt à faire part aux autres de son travail, à leur communiquer ses remarques, à les aider de ses réflexions, & à contribuer de tout son pouvoir à la perfection de leurs ouvrages. Je ne sai si quelqu'un a porté plus loin ce caractère que M. de Tillemont. Ses recueils, ses extraits, qui étoient le fruit du travail de plusieurs années, devenoient le bien propre de quiconque en avoit besoin. Il ne craignoit point, comme cela est assez ordinaire aux savans, que ses ouvrages ne perdissent le mérite de l'invention & la grace de la nouveauté, s'il les montrait à d'autres avant que de les avoir rendu publics. La même louange est due à M. d'Hérouval. \* Si le mépris de la gloire & de la vaine réputation l'a empêché de rien produire au jour par lui-même, son zèle pour le bien public lui a fait prendre part à presque tous les ouvrages qui ont paru de son tems, en communiquant aux Auteurs ses lumières, ses remarques, & ses manuscrits.

\* *Ant. de Vion, Auditeur des Comptes.*

#### R É P U T A T I O N.

C'EST ICI de tous les biens humains celui qui est regardé, même parmi les plus honnêtes gens, comme le plus cher & le plus précieux ; & par raport auquel l'indifférence, & encore plus le mépris, paroissent interdits. <sup>a</sup> Que peut-on attendre en effet de quiconque est insensible au jugement que le public, & surtout les gens de bien

a Adhibenda est quidam reverentia & optimi cuiusque, & reliquique sentiat, non solum arrogantis est, sed etiam omnino dissoluti. *Offic. lib. 1. n. 29.*

portent de sa conduite ? Ce n'est pas seulement , comme le dit Cicéron , l'effet d'une fierté & d'une arrogance insupportable , c'est encore la marque d'un homme sans probité & sans honneur.

Mais aussi un desir trop empressé de louange , qui en est avide & affamé , & qui semble en quelque sorte la mendier , loin d'être la marque d'une grande ame , est la preuve la plus certaine d'un esprit vain & léger , qui se repaît de vent , & qui prend l'ombre pour la réalité.

Cependant c'est là le foible de la plupart des hommes , & quelquefois même de ceux qui se distinguent par un mérite particulier , & ce qui les porte souvent à chercher la gloire où elle n'est pas.

*Plut. in vit.  
Alex.*

Philippe de Macédoine n'avoit pas le goût fort délicat dans le choix des moiens qui peuvent attirer une solide réputation. Il ambitionnoit toute sorte de gloire , & en toute sorte de matière. Il tiroit vanité , comme un déclamateur , de la force de son éloquence. Il comptoit les victoires que ses chariots remportoient aux jeux Olympiques , & il avoit grand soin de les faire graver sur ses monnoies. Il donnoit des leçons aux joueurs d'instrumens , & prétendoit réformer les maîtres : ce qui lui attira de l'un d'eux cette ingénieuse réponse , qui sans l'offenser étoit fort capable de le desabuser : *A Dieu ne plaise que vous soyez jamais assez malheureux , Sire , pour savoir ces choses-là mieux que moi.* Il fit lui-même une pareille leçon à son fils , pour avoir marqué dans un repas trop d'habileté dans la musique. *N'as-tu pas honte , lui dit-il , de chanter si bien ?* En effet , il y a des connoissances qui font le mérite d'un particulier , & où il est permis d'exceller à quiconque n'a point d'autre soin , mais qu'un Prince ne doit qu'effleurer ; parce que ce seroit se dégrader que d'affecter d'y être trop habile , & qu'il doit son tems à des choses plus sérieuses & plus importantes. <sup>a</sup> Néron , qui d'ailleurs avoit de l'esprit & de la vivacité , a été blâmé d'avoir négligé des occupations convenables à son rang ,

a Nero puerilibus statim annis  
vividum animum in alia detorsit :  
cælare , & pingere , cantus aut re-

gimen equorum exercere. Tacit.  
Annal. lib. 13. cap. 3.

pour

pour s'amuser à graver, à peindre, à chanter, & à conduire des chariots. Un Prince qui a le goût de la vraie gloire, n'aspire point à une telle réputation. Il fait à quelles connoissances il doit s'attacher, de quelles il doit s'abstenir : & quelque panchant qu'il se sente pour les sciences, même les plus estimables, il ne s'y livre point, mais les étudie en Prince, c'est-à-dire avec cette sobriété, & cette sage retenue que Tacite admiroit dans son beaupere Agricola : *Retinuit, quod est difficillimum, ex sapientia modum.*

*Vit. Agric.  
cap. 4.*

Cicéron trouve une vanité pitoiable dans la secrette joie que ressentoit Démosthène de s'entendre louer en passant par une pauvre vendeuse d'herbes. Lui-même étoit encore plus sensible à la louange que l'Orateur Grec.

*Tust. Quest.  
lib. 5. n. 103.*

Il l'avoue de bonne foi dans une occasion, où il peint merveilleusement le cœur humain. Il revenoit de Sicile, où il avoit été Questeur, dans la pensée qu'il n'étoit parlé que de lui dans toute l'Italie, & que partout il n'étoit fait mention que de sa Questure. Passant à Pouzolle, où les bains attiroient beaucoup de beau monde : Y a-t-il longtemps, lui dit quelqu'un, que vous êtes parti de Rome ? quelle nouvelle y dit-on ? Moi, dit-il, tout surpris, je reviens de ma province. Oui, reprit l'autre, je me le rappelle, c'est d'Afrique. Point du tout, répliqua Cicéron d'un ton de dépit & de colère, c'est de Sicile. Eh ! quoi, ajouta un troisième qui se prétendoit mieux informé que les autres, ne savez-vous pas qu'il a été Questeur à Syracuse, & il n'en étoit rien : car ç'avoit été dans une autre partie de la Sicile. Cicéron confus & honteux ne trouva d'autre expédient pour se tirer d'affaire, que de se mêler dans la foule : & il ajoute que cette aventure lui fut plus utile que n'auroient été tous les complimens auxquels il s'étoit attendu.

*Cic. Orat. pro  
Planc. n. 64.  
66.*

Il ne paroît pas pourtant qu'il en fût moins porté depuis à rechercher les louanges. Tout le monde fait avec quel soin il faisoit toutes les occasions de parler de lui-même, jusqu'à en devenir insupportable. Mais rien ne marque mieux son caractère que sa lettre à l'Historien Luceius, où il lui découvre naïvement & sans détour

*Epist. 12. l. 9.*

son foible au sujet des louanges. Il le pressoit d'écrire l'histoire de son Consulat, & de la publier de son vivant : afin, disoit-il, qu'étant mieux connu des hommes, je puisse moi-même jouir de ma gloire & de ma réputation : *ut & ceteri viventibus nobis ex libris tuis nos cognoscant, & nosmetipsi vivi gloriola nostra perfruemur*. Il le prie avec instance de ne s'en pas tenir scrupuleusement aux loix rigoureuses de l'Histoire, d'accorder quelque chose à l'amitié, aux dépens même de la vérité, & de ne point craindre de dire de lui plus de bien que peut-être il n'en pense. *Itaque te plane etiam atque etiam rogo, ut & ornas ea vehementius etiam quam fortasse sentis, & in eo leges historie negligas..... amorique nostro plusculum etiam, quam concedit veritas, largiaris.*

Voilà ce que sont presque tous les hommes, souvent sans s'en apercevoir. Car, à entendre Cicéron, il étoit tout-à-fait éloigné d'un tel foible. *Nihil est in me inane*, dit-il à Brutus, *neque enim debet*. Jamais personne, dit-il encore en écrivant à Caton, n'a été moins sensible que moi à la louange & aux vains applaudissemens du peuple.

*Ad Brut.  
Epist. 3.*

*Epist. 4. lib.  
15. ad Famil.*

*Si quisquam fuit unquam remotus & natura, & magis etiam (ne mihi quidem sentire videor) ratione atque doctrina, ab inani laude & sermonibus vulgi, ego profectò is sum.*

Pour mieux comprendre combien il y a de petitesse & de foiblesse dans cette vanité, il ne faut qu'ouvrir les yeux, & considérer combien il y a de grandeur d'ame & de noblesse dans une conduite opposée. Quelques traits choisis que j'en rapporterai le feront mieux sentir.

### 1. Souffrir avec peine la louange, & parler de soi-même avec modestie.

CETTE VERTU, qui semble jeter un voile sur les plus belles actions, & qui n'est attentive qu'à les couvrir, sert malgré elle à les relever davantage, & à leur donner un lustre qui les rend plus éclatantes.

Niger, qui prit le titre d'Empereur en Orient, refusa le panégyrique que l'on vouloit prononcer à sa louange, & il s'en rendit encore plus digne par les motifs de son



refus. Faites, dit-il, le panégyrique des anciens Capitaines, afin que ce qu'ils ont fait, nous apprenne ce que nous devons faire. Car c'est se moquer de faire l'éloge d'un homme vivant, & surtout d'un Prince : ce n'est pas le louer parce qu'il fait bien, mais c'est le flater, afin d'en tirer quelque récompense. Pour moi, je veux être aimé durant ma vie, & loué après ma mort.

» Ceux, dit M. Nicole dans ses essais de Morale, qui  
 » ont oui parler de la guerre aux deux premiers Capi- *Second traité*  
*de la charité*  
*de de l'amour,*  
*propre, ch. 5.*  
 » taines de ce siècle, ( M. le Prince, & M. de Turenne )  
 » ont toujours été ravis de la modestie de leurs discours.  
 » Personne n'a jamais remarqué qu'il leur soit échappé sur  
 » ce sujet la moindre parole qu'on pût soupçonner de va-  
 » nité. On les a toujours vû rendre justice à tous les au-  
 » tres, & ne se la rendre jamais à eux-mêmes ; & l'on au-  
 » roit souvent cru, en leur entendant faire le récit des  
 » batailles où ils avoient eu le plus de part par leur con-  
 » duite & par leur valeur, qu'ils n'y étoient pas même  
 » présens, ou qu'ils y étoient demeurés sans rien faire.  
 » Ces gens qu'on voit si occupés de quelques occasions  
 » où ils se font signalés, qu'ils en étourdissent tout le mon-  
 » de, comme Cicéron faisoit de son Consulat, font voir  
 » par là que la vertu ne leur est guères naturelle, & qu'il  
 » leur a falu de grands efforts pour guinder leurs ames  
 » jusqu'à l'état où ils sont si aisés de se faire voir. Mais  
 » il y a bien plus de grandeur à ne faire pas de réflexion  
 » sur ses plus grandes actions, en sorte qu'il semble qu'elles  
 » nous échappent, & qu'elles naissent si naturellement de  
 » la disposition de notre ame, qu'elle ne s'en aperçoit  
 » point. »

## 2. Contribuer de bon cœur à la réputation des autres.

SCIPION L'AFRICAIN, pour obtenir à son frere la conduite de l'importante guerre qu'on alloit faire contre Antiochus le Grand, s'étoit engagé à servir sous lui comme un de ses Lieutenans. Dans cette fonction subalterne, loin de songer à partager avec son frere l'honneur de la victoire, il se fit un devoir & un plaisir de lui en laisser la

H ij

*Liv. lib. 37.*

gloire toute pure & toute entière , & de se l'égalar à lui-même en tout par la défaite d'un ennemi non moins redoutable qu'Annibal , & par le titre d'Asiatique , aussi glorieux que celui d'Africain.

*Vita M. Aurelii.*

Marc-Aurèle , par une semblable délicatesse , & par un desintéressement de gloire aussi généreux , renonça au plaisir qu'il s'étoit fait de mener en Orient Lucille sa fille , qu'il donnoit en mariage à Lucius Verus , occupé pour lors à faire la guerre aux Parthes , de peur d'étouffer par sa présence la réputation naissante de son gendre , & de paroître s'attirer à son préjudice , l'honneur d'avoir achevé cette importante guerre.

*Xenoph. in Cyrop.*

*Tacit. in vit. Agricol.*

On fait avec quelle fidélité & quelle soumission Cyrus raportoît à Cyaxare son oncle & son beau-pere toute la gloire de ses exploits : avec quelle attention Agricola , qui acheva la conquête de l'Angleterre , faisoit honneur à ses supérieurs de tous ses succès , & avec quelle modestie il cédoit une partie de sa propre réputation pour relever la leur.

*Plut. in prat. virg. ger.*

Plutarque raconte la conduite pleine de modération , qu'il garda lui-même dans la députation , dont il fut chargé de la part de sa ville vers le Proconsul de la province. Son Collègue aiant été obligé de rester en chemin , il s'acquitta seul de la commission , & y réussit. A son retour , lorsqu'il fut près de rendre publiquement compte de sa députation , son pere l'avertit de ne point parler en son nom seul , mais de s'expliquer comme si son Collègue avoit été présent , & qu'ils eussent tout concerté & tout exécuté ensemble. Et le motif d'un conseil si sage étoit , a qu'un tel procédé , non seulement est plein d'équité & d'humanité , mais ôte encore à la gloire du succès , ce qui a coutume d'affliger & d'irriter l'envie.

b Ce que Cicéron dit de l'union parfaite qui étoit entre Hortensius & lui , & de l'attention mutuelle qu'ils avoient à s'entr'aider dans la noble carrière du barreau , à se communiquer réciproquement leurs lumières , & à

a 'Ου γὰρ μόνον ἐκαστὸς τῶ τούτου ἀλλ' ἑαυτοῦ καὶ τοῦ ἑτέρου διδάσκειν καὶ διὰ τὸ ἀγαθὸν τοῦ ἑτέρου ἀποφύγειν τὸν ἑσθλόν.

b Semper alter ab altero adjutus, & communicando , & monendo , & favendo. *Brut. n. 3.*

se faire valoir l'un l'autre, est un exemple bien rare parmi les personnes d'une même profession, & bien digne en même tems d'être imité. <sup>a</sup> Un Historien remarque qu'Atticus leur ami commun, étoit le nœud & le lien de cette union si intime, & que c'étoit lui qui faisoit que la vive émulation de gloire qui se trouvoit entre ces deux illustres Orateurs, n'étoit point altérée par de bas sentimens d'envie & de jalousie.

Lélius, ami intime du second Scipion, avoit plaidé à deux différentes reprises une cause fort importante, & les Juges avoient deux fois ordonné un plus ample informé. Les parties l'exhortant à ne se point rebuter, il leur persuada de remettre leur affaire entre les mains de Galba, qui étoit plus propre que lui à la plaider, parce qu'il parloit avec plus de force & de véhémence. En effet Galba, dans une seule Audience, emporta tous les suffrages, & gagna pleinement sa cause. Il faut avouer qu'un tel déintéressement, a fait de réputation, a quelque chose de bien grand. Mais, dit Cicéron, c'étoit la coutume de ce tems de rendre sans peine justice au mérite d'autrui. *Erat omnino tum mos, ut faciles essent in suum cuique tribuendo.*

*De clar.  
Orat. n. 25.  
22.*

J'ai toujours admiré la droiture & la candeur d'ame de Virgile, qui ne craignoit point, en produisant Horace à la Cour de Mécène, de se donner un rival, qui pourroit disputer avec lui de la gloire du bel esprit, & , sinon lui enlever entièrement, du moins partager avec lui les faveurs & les bonnes grâces de leur commun protecteur. Mais, dit Horace, on ne se conduisoit point ainsi chez Mécène. Jamais il n'y eut de maison plus éloignée de ces bas sentimens que la sienne, ni où l'on vécût d'une manière plus pure & plus noble. Le mérite & le crédit de l'un ne faisoient point ombre à l'autre. Chacun avoit sa place, & en étoit content.

*Horat. Satyr. 6. lib. 1.*

*a* Efficiebat, ut inter quos tanta laudis esset æmulatio, nulla intercederet obtrectatio, effereque talium

vivorum copula. *Corn. Nep. in vita Att. cap. 5.*

Non isto vivimus illic,

Quo tu rere, modo. Domus hac nec purior ulla est,

Nec magis his aliena malis. Nil mi officit unquam,

Dirior hic aut est quia doctior. Est locus uni

Cuique suus.

### 3. Sacrifier sa réputation à l'utilité publique.

\* IL Y A des occasions où l'homme de bien, pour conserver sa vertu, est obligé de sacrifier sa réputation ; où, pour ne pas renoncer à sa conscience, il faut qu'il renonce pour un tems à sa gloire, & où il doit marcher d'un pié ferme où son devoir l'appelle à travers les reproches & l'infamie, en méprisant courageusement le mépris qu'on fait de lui. Rien ne marque davantage qu'il tient à la vertu même, & que c'est elle seule qu'il cherche, qu'un sacrifice si généreux, & qui coûte tant à la nature.

*In vita Pericli.*

Plutarque observe que Périclès, dans une occasion où tous les citoyens crioient contre lui, & condamnoient sa conduite, semblable à un habile pilote, qui dans la tempête n'est attentif qu'aux règles de son art pour sauver le vaisseau, & qui méprise les pleurs, les cris, les prières de tout l'équipage ; que Périclès, dis-je, après avoir pris toutes les précautions pour la sûreté de l'Etat, suivit son plan, se mettant peu en peine des murmures, des plaintes, des menaces, des chansons injurieuses, des railleries, des insultes, des accusations intentées contre lui.

*Liv. lib. 22.  
n. 34.*

C'étoient les salutaires conseils que le sage Fabius donnoit au Consul Paul Emile près de partir pour l'armée. Il l'exhortoit de mépriser les railleries & les reproches injustes de son Collègue, de s'élever au-dessus des bruits

a *Æquissimo animo ad honestum consilium per mediam infamiam tendam. Nemo mihi videtur plus æstimare virtutem, nemo illi magis est devotus, quàm qui boni viri famam perdidit, ne conscientiam*

*perderet. Senec. Epist. 81.*

*Æquo animo audienda sunt im-petitorum convicia, & ad honesta va-lenti contemnendus est iste contem-ptus. Id. Epist. 76.*

qui pourroient flétrir sa réputation, & de négliger les efforts qu'on feroit pour le décrier & le deshonor.

C'est le parti que Fabius lui-même avoit suivi dans la guerre contre Annibal, & qui sauva la République. Malgré l'insulte que Minucius lui avoit faite, la plus sensible qu'on puisse imaginer, il le tira des mains d'Annibal, & mettant à l'écart son ressentiment, & ne consultant que son zèle pour le bien public.

Ces exemples sont connus, mais ils n'ont presque plus d'imitateurs. On ne tient point à l'état par de véritables liens, & souvent on ne le sert que pour ses propres intérêts. Au moindre dégoût l'on quitte le service, & ce dégoût n'est souvent fondé que sur une fausse délicatesse qui se blesse d'une préférence très légitime. Il en est peu qui parlent, & qui pensent comme ce Lacédémonien, qui n'ayant point eu de place dans un nouveau Conseil qu'on établissoit, dit qu'il étoit ravi qu'il se fût trouvé trois cens citoyens plus gens de bien que lui.

### §. VII. *En quoi consiste la solide gloire & la véritable grandeur.*

Tout ce qui est extérieur à l'homme, tout ce qui peut être commun aux bons & aux méchans, ne le rend point véritablement estimable. C'est par le cœur qu'il faut juger de l'homme. De là partent les grands desseins, les grandes actions, les grandes vertus. La solide grandeur, qui ne peut être imitée par l'orgueil, ni égalee par le faste, réside dans le fonds des qualités personnelles, & dans la noblesse des sentimens. Etre bon, libéral, bienfaisant, généreux, ne faire cas des richesses que pour les distribuer, des dignités que pour servir sa patrie, de la puissance & du crédit que pour être en état de réprimer le vice, & de mettre en honneur la vertu; être véritablement homme de bien, sans chercher à le paroître; supporter la pauvreté avec noblesse, les affronts & les injures avec

a Habuit in consilio fortunam || seposuit. Senec. lib. 1. de Ira, cap. publicam, dolorem ultionemque || 11.

patience ; étouffer les ressentimens , & rendre toute sorte de bons offices à un ennemi dont on peut se venger ; préférer le bien public à tout ; lui sacrifier ses biens , son repos , sa vie , sa réputation même s'il le faut : voila ce qui rend l'homme grand , & véritablement digne d'estime.

Séparez la probité des actions les plus belles , des qualités les plus estimables , que deviennent-elles sinon un objet de mépris ? L'excès du vin dans Alexandre , le meurtre de ses meilleurs amis , la soif insatiable des louanges & de la flatterie , la vanité de vouloir passer pour le fils de Jupiter , <sup>a</sup> quoiqu'il n'en crût rien ; tout cela nous permet-il de regarder ce Prince comme véritablement grand ? Quand on voit Marius , & après lui Sylla , faire couler à grands flots le sang des citoyens Romains pour établir leur puissance , peut-on compter pour quelque chose leurs victoires & leurs triomphes ?

Au contraire , quand on entend dire à l'Empereur Tite cette parole devenue si célèbre , <sup>b</sup> *Mes amis , voila une journée que j'ai perdue* , parce qu'il n'y avoit fait de bien à personne ; à un autre que l'on pressoit de signer un arrêt de mort , <sup>c</sup> *Je voudrois ne savoir pas écrire* ; à l'empereur Théodose , après qu'un jour de Pâque il eut délivré les prisonniers , *Plût à Dieu que je pusse ouvrir aussi les tombeaux pour rendre la vie aux morts* : quand on voit Scipion , encore jeune , surmonter courageusement une passion qui domte presque tous les hommes ; & dans une autre occasion faire des leçons de continence & de sagesse à un jeune Prince qui s'étoit écarté de son devoir : qu'on voit un Tribun du peuple , ennemi déclaré de ce même Scipion , prendre hautement sa défense contre ceux qui l'accusoient injustement , & qui avoient conspiré sa perte : <sup>d</sup> enfin quand nous lisons dans l'Histoire quelques actions de libéralité , de générosité , de desintéressement , de clé-

<sup>a</sup> Omnes , inquit Alexander , jurant me Jovis esse filium : sed vulnus hoc hominem me esse clamavit. *Senec. Epist. 59.*

<sup>b</sup> Amici , diem perdidit. *Sueton. in vit. Tit. n. 8.*

<sup>c</sup> Vellem nescire litteras. *Senec. lib. 2. de Clem. cap. 1.*

<sup>d</sup> Quis est tam dissimilis homini , qui non moveatur & offenseone turpitudinis , & comprobatione honestatis ? ... An obliviscamur mence ,

mence, d'oubli des injures, est-il en notre pouvoir de leur refuser notre estime & notre admiration, & ne nous sentons-nous pas encore après tant de siècles émus & attendris par le simple récit de ces actions ?

Notre Histoire nous fournir une infinité de belles paroles & de belles actions de nos Rois, & de plusieurs grands hommes, lesquelles font bien connoître en quoi consiste la véritable grandeur, & la solide gloire.

*Si la bonne foi & la vérité étoient bannies de tout le reste de la terre, disoit Jean I. Roi de France, sollicite de violer un traité, elles devroient se retrouver dans le cœur & dans la bouche des Rois.*

Mezer

*Ce n'est point, dit Louis XII. à un Courtisan qui l'exhortoit à punir quelqu'un dont il avoit été mécontent avant que de monter sur le trône ; Ce n'est point au Roi de France à venger les injures du Duc d'Orleans.*

Ibid.

François I. après la bataille de Pavie écrivit à la Régente sa mere une lettre, qui ne contenoit que ce peu de mots : *Madame, tout est perdu, hormis l'honneur.* C'est là véritablement écrire & penser en Roi, qui, en comparaison de l'honneur, estime peu tout le reste.

Le P. Daniel.

Au sujet des conditions honteuses qu'on exigeoit de lui pour le mettre en liberté, il chargea l'Agent de l'Empereur de mander à son Maître la résolution où il étoit de passer plutôt toute sa vie en prison, que de rien démembrer de ses Etats, & d'ajouter que, quand il seroit assez lâche pour le faire, il étoit certain que ses sujets n'y consentiroient jamais.

Ibid.

Loin de savoir mauvais gré à François de Montelon, qui seul entre tous les Avocats de son tems avoit eu la hardiesse de plaider la cause de Charles de Bourbon contre François I. & Louise de Savoie sa mere, il l'en estima davantage, & le fit Avocat Général, puis Président au Mortier, & enfin Garde des Sceaux.

Ste Marthe  
liv. 5. de ses  
Elog.

Comme on reprochoit à Henri IV. le peu de pouvoir qu'il avoit à la Rochelle : *Je suis dans cette ville, dit-il,*

Hist. d'An-  
bigne.

quantopere in audiendo legendoque moveamur, cum pie, cum amice, cum magno animo aliquid factum cognoscimus? Cic. lib. 5. de fin. n. 62.

*tout ce que je veux , en n'y faisant que ce que je dois.*

Nos Magistrats, en plus d'une occasion, ont montré la vérité de ce que a Cicéron dit dans ses Offices, Qu'il y a une valeur domestique & privée, qui n'est pas de moindre prix que la valeur militaire. Achille de Harlai *Histoire des Prem. Prêsid.* Premier Président, menacé par les séditieux d'un prochain & capital supplice : ( ce sont les termes de l'Auteur ) *Je n'ai*, dit-il, *ni tête, ni vie, que je préfère à l'amour que je dois à Dieu, au service que je dois au Roi, & au bien que je dois à ma patrie.* Dans la journée des barricades il ne répondit aux injures & aux menaces des principaux auteurs de la ligue que ces paroles si dignes de louange : *Mon ame est à Dieu, mon cœur au Roi, & mon corps entre les mains de la violence, pour en faire ce qu'elle voudra.* Quand *Stexerai.* Buffi le Clerc eut l'audace d'entrer dans la Grand-Chambre, pour y faire lire la liste de ceux qu'il disoit avoir ordre d'arrêter, & qu'il eut nommé le Premier Président & dix ou douze autres, tout le reste de la Compagnie se leva, & les suivit généreusement à la Bastille.

Tout le monde sait que le Premier Président Molé, dans une émeute populaire, sans craindre pour sa vie, alla se montrer à la populace mutinée, & l'arrêta par sa seule présence. C'est de lui que le Cardinal de Rets parle ainsi dans ses Mémoires : » Si ce n'étoit pas une espèce de » blasphême de dire qu'il y a quelqu'un dans notre siècle » plus intrépide que le grand Gustave, & M. le Prince, » je dirois que c'a été Molé Premier Président.

Cette fermeté est moins étonnante dans les Magistrats d'un Parlement, dont le caractère propre est une fidélité inviolable à l'égard des Rois, & un courage invincible dans les plus grands dangers. Mais peut-on assez admirer la rare générosité qu'inspira aux Bourgeois de Calais l'a- *Le P. Daniel.* mour de leur patrie, & la vûe du bien public ? La ville réduite par la famine à la dernière extrémité, demandant à capituler, le Roi d'Angleterre, irrité de la longue résistance qu'elle avoit faite, ne lui voulut accorder de quartier qu'à une seule condition. » C'est, dit-il, qu'ils



» se partent de la ville six des plus notables Bourgeois,  
 » les chefs tous nuds , & tous déchaussés, les hars au côté,  
 » & les clefs de la ville & du Chastel en leurs mains , &  
 » de ceux je ferai en ma volonté , & le remanant je pren-  
 » drai à merci.« Quand on eut assemblé la ville , un des  
 principaux Bourgeois , nommé Eustache de saint Pierre ,  
 prit la parole. Il parla avec un courage & une fermeté  
 qui auroit fait honneur à ces anciens citoyens Romains  
 du tems de la République , & dit qu'il s'offroit à être la  
 première victime pour le salut du reste du peuple , & que,  
 plutôt que de voir périr tous ses compatriotes par le fer  
 & par la faim, il vouloit être un des six qu'on livreroit à  
 la vengeance du Roi d'Angleterre. Cinq autres , animés  
 par ses discours & par son exemple , se présentèrent avec  
 lui. On les conduisit dans l'équipage qui avoit été prescrit,  
 au milieu des cris confus & lamentables du peuple. Le Roi  
 d'Angleterre étoit près de les faire executer ; mais la Rei-  
 ne touchée de compassion , & fondant en larmes , se jeta  
 à genoux aux pieds du Roi , & obtint leur grace.

Lorsque le Grand Condé commandoit en Flandre l'ar-  
 mée Espagnole , & faisoit le siège d'une de nos places ,  
 un soldat aiant été maltraité par un Officier Général , &  
 aiant reçu plusieurs coups de canne pour quelques paroles  
 peu respectueuses qui lui étoient échappées , répondit avec  
 un grand sang-froid qu'il sauroit bien l'en faire repentir.  
 Quinze jours après ce même Officier Général chargea le  
 Colonel de tranchée de lui trouver dans son Régiment  
 un homme ferme & intrépide pour un coup de main dont  
 il avoit besoin , avec promesse de cent pistolles de récom-  
 pense. Le Soldat en question , qui passoit pour le plus bra-  
 ve du Régiment , se présenta ; & aiant mené avec lui tren-  
 te de ses camarades dont on lui avoit laissé le choix , il  
 s'acquitta de sa commission , \* qui étoit des plus hazar-  
 deuses , avec un courage & un bonheur incroyables. A son

\* Il s'agissoit de s'assurer , avant  
 que de faire le logement , si les en-  
 nemis faisoient des mines sous le gla-  
 cis. Le Soldat s'étant jeté à l'entrée  
 de la nuit dans le chemin couvert ,

s'acquitta si bien de sa commission ,  
 qu'il rapporta le chapeau & l'outil  
 d'un mineur qu'il avoit tué dans la  
 mine.

retour, l'Officier Général, après l'avoir beaucoup loué, lui fit compter les cent pistoles qu'il lui avoit promises. Le Soldat sur le champ les distribua à ses camarades, disant qu'il ne servoit point pour de l'argent, & demanda seulement, que si l'action qu'il venoit de faire paroïtoit mériter quelque récompense, on le fit Officier. *Au reste ajouta-t-il en s'adressant à l'Officier Général qui ne le reconnoissoit point, Je suis ce Soldat que vous maltraitez si fort il y a quinze jours ; & je vous avois bien dit que je vous en ferois repentir.* L'Officier Général, plein d'admiration, & attendri jusqu'aux larmes, l'embrassa, lui fit des excuses, & le nomma Officier le même jour. Le Grand Condé prenoit plaisir à rapporter ce fait, comme la plus belle action de Soldat dont il eût jamais oui parler. Je le tiens d'une personne à qui M. le Prince, fils du Grand Condé, l'a souvent raconté.

Le même coup de canon qui tua M. de Turenne, avoit emporté un bras à M. de Saint-Hilaire Lieutenant général de l'artillerie. Son fils s'étant mis à pleurer & à crier : *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il ; & en lui montrant M. de Turenne étendu mort, *Voilà celui qu'il faut pleurer.*

J'ai parlé ailleurs d'un célèbre Henri de Mesmes, l'un des plus illustres Magistrats de son tems. Le Roi (Henri II. si je ne me trompe) lui ayant offert une place d'Avocat Général, il prit la liberté de représenter à sa Majesté que cette place n'étoit point vacante. Elle l'est, répliqua le Roi, parce que je suis mécontent de celui qui la remplit. *Pardonnez-moi, Sire*, répondit Henri de Mesmes après avoir fait modestement l'apologie de l'accusé, *J'aimerois mieux grater la terre avec mes ongles, que d'entrer dans cette charge par une telle porte.* Le Roi eut égard à sa remontrance, & laissa l'Avocat Général dans la place. Celui-ci étant venu le lendemain pour remercier son bienfaiteur, à peine Henri de Mesmes put-il souffrir qu'on songeât à lui faire des remerciemens pour une action, qui étoit, disoit-il, d'un devoir indispensable, & auquel il n'auroit pu manquer sans se deshonorer lui même pour toujours.

Cl. Pelesterii  
vita.

Un Président à Mortier songeoit à se démettre de la

Memoires  
manuscrits,  
que j'ai déjà  
cités tom. 1.  
pag. 122.

charge, dans l'espérance de la faire tomber à son fils. Louis XIV. qui avoit promis à M. le Péletier, alors Contrôleur Général, de lui donner la première qui viendrait à vaquer, lui offrit celle-ci. M. le Péletier, après avoir fait ses très humbles remerciemens, ajouta que le Président qui se démettoit, avoit un fils, & que sa Majesté avoit toujours été contente de la famille. » On n'a pas coutume de me de me parler ainsi, reprit le Roi surpris d'une telle conduite & d'une telle générosité, » ce sera donc pour la première occasion. Elle ne tarda pas longtemps; & deux ans après, M. le Président le Coigneux étant mort sans laisser de fils, un si noble désintéressement fut récompensé.

Je le répète encore, quand on lit de telles actions, est-il possible de résister à l'impression qu'elles font sur le cœur? C'est ce cri & ce témoignage d'une nature droite, saine, pure, & non encore altérée par de mauvais exemples & de mauvais principes, qui doit faire la règle de nos jugemens, & qui est comme la base de ce goût de la solide gloire & de la véritable grandeur dont je parle. Il ne faut que se rendre attentif à cette voix, la consulter en tout, & s'y conformer.

Je sais bien qu'il faut autre chose que des préceptes & des exemples pour élever ainsi l'homme au-dessus des passions les plus vives, & que Dieu seul peut lui inspirer ces sentimens de noblesse & de grandeur: les payens mêmes nous l'apprennent. *Bonus vir sine Deo nemo est. An potest aliquis supra fortunam, nisi ab illo adjutus, exurgere? Ille dat consilia magnifica & creta.* Mais on ne peut trop inculquer ces principes aux jeunes gens; & il seroit à souhaiter qu'ils n'entendissent jamais parler autrement, & que ces préceptes retentissent continuellement à leurs oreilles. Le fruit principal de l'Histoire est de conserver & de fortifier

Senec. Epist.  
4<sup>e</sup>.

a Quæ disciplina cōpertinebat, ut sincera, & integra, & nullis pravitatibus detorta uniuscujusque natura, toto statim pectore arripere atque honestas. *Dialog. de Oratoribus*, cap. 28.

b Conducere arbitror talibus au-

res tuas vocibus undique circumsonare, nec eas, si fieri posset, quidquam aliud audire. *Cic. lib. 3. Offic.* n. 5.

c Omnium honestarum rerum semina animi gerunt, quæ admonitione excitantur: non aliter quam

en eux ces sentimens de probité & de droiture que nous apportons en naissant ; ou, lorsqu'ils s'en sont déjà écartés, de les y ramener peu à peu, & de rallumer en eux ces précieuses étincelles, par de fréquens exemples de vertu. <sup>a</sup> Un Maître habile dans l'art de manier les esprits, & c'est là sa grande science, profite de tout pour inspirer à ses disciples des principes d'honneur & d'équité, & pour faire naître en eux une sincère estime de la vertu, & une grande horreur du vice. <sup>b</sup> Comme ils sont dans un âge tendre & docile, & que la corruption n'a pas encore jeté en eux de profondes racines, la vérité se saisit alors facilement de leur esprit, & s'y établit sans peine, pour peu que du côté du maître elle soit aidée par de sages réflexions, & des avis donnés à propos.

Quand, à chaque point d'histoire qu'on leur lit, ou du moins dans ceux qui sont plus importants, & qui portent avec eux quelque vive lumière, on leur demande à eux-mêmes ce qu'ils en pensent ; ce qu'ils y trouvent de beau, de grand, de louable ; ce qui leur y paroît au contraire digne de blâme & de mépris : il est rare que les jeunes gens ne répondent d'une manière sensée & raisonnable, & qu'ils ne jugent de chaque chose très sagement & très équitablement. C'est cette réponse, c'est ce jugement, qui est en eux, comme je l'ai déjà dit, le cri de la nature, & comme la voix de la droite raison, & qui ne peut leur être suspect parce qu'il n'est point suggéré, qui devient pour eux la règle du bon goût par rapport à la solide gloire & à la véritable grandeur. Quand ils voient un Régulus aller se présenter aux plus cruels tourmens plutôt que de manquer à sa parole, un Cyrus & un Sci-

*scintilla flatu levi adjuncta ignem  
suum explicat. Senec. Epist. 94.*

*Hæc est sapientia, in naturam  
converti, & eò restitui, unde pu-  
blicus error expulerit. Ibid.*

*a Civitatis rectorem decet... ver-  
bis, & his mollioribus, curare in-  
genia, ut facienda suadeat, cupidi-  
tatemque honesti & æqui conciliet*

*animis, faciatque vitorum odium,  
pretium virtutum. Senec. lib. 1. de  
ira, cap. 5.*

*b Facillimè tenera conciliantur  
ingenia ad honesti rectique amo-  
rem. Adhuc docilibus, leviterque  
corruptis, injicit manum veritas,  
si advocatum idoneum nacta est.  
Senec. Epist. 108.*

pion faire profession publique de continence & de sagesse, tous ces anciens Romains, si illustres & si généralement estimés, mener une vie pauvre, frugale, sobre ; & que d'un autre côté ils voient des actions de perfidie, de débauche, de dissolution, d'une basse & sordide avarice dans des personnes grandes & considérables selon le siècle, ils n'hésitent pas un moment en faveur de qui ils doivent se déclarer.

<sup>a</sup> Sénèque disoit, en parlant d'un de ses maîtres, que lorsqu'il l'entendoit parler des avantages de la pauvreté, de la chasteté, d'une vie sobre, d'une conscience pure & irréprochable, il sortoit de ses leçons plein d'amour pour la vertu, & d'horreur pour le vice. C'est l'effet que doit produire l'Histoire quand elle est bien enseignée.

Il ne s'agit donc que de rendre les jeunes gens attentifs aux excellentes leçons que nous donne le paganisme même <sup>b</sup>, qui ne compte pour rien tout ce qui est hors de l'homme, & ce qui lui sert comme de cortège, richesses, dignités, magnificence ; <sup>c</sup> & qui, dans l'homme même, n'estime & n'admire que les qualités du cœur, c'est-à-dire la probité & la vertu : <sup>d</sup> dont l'éclat est tel, qu'elle honore, annoblit & relève tout ce qui l'approche & l'environne, la pauvreté même, la misère, l'exil, la prison, les tourmens. Elle seule donne le prix à tout : elle seule est la source de la solide

<sup>a</sup> Ego certè, cùm Attalum audirem, in vitia, in errores, in mala vitæ perorantem, sæpe misertus sum generis humani. Cùm verò commendare paupertatem cœperat... sæpe exite è schola pauperi libuit. Cùm cœperat voluptates nostras traducere, laudate castum corpus, sobriam mensam, puram mentem, non tantùm ab illicitis voluptatibus, sed etiam supervacuis, libebat circumscibete gulam & ventrem. *Senec. Epist.* 108.

<sup>b</sup> Quicquid est hoc quod circa

nos ex adventicio fulget, honores, opes, ampla atria... alieni commodatique apparatus sunt. *Senec. Consol. ad Marc. cap.* 10.

<sup>c</sup> Nec quicquam suum, nisi se, putet esse, ea quoque parte qua inerior est. *Id. de Const. sap. cap.* 6.

<sup>d</sup> Quicquid attingit virtus, in similitudinem sui adducit & tingit : actiones, amicitias, interdum domos totas, quas intravit disposuitque, condecorat : quicquid tractavit, id amabile, conspicuum, mirabile facit. *Id. Epist.* 66.

gloire & de la véritable grandeur. Selon le paganisme, <sup>a</sup> un Prince n'est grand, qu'autant qu'il est bienfaisant & libéral : il ne doit se croire puissant, que pour faire du bien ; & faire marcher, à l'imitation des dieux, la qualité de Très bon, avant celle de Très grand : *Jupiter Optimus, Maximus*. Il doit préférer aux titres fastueux de Vainqueur, de Triomphateur, de Foudre de guerre, de Conquérant, titres pour l'ordinaire si funestes aux peuples, <sup>b</sup> le doux nom de pere de la patrie, qui le fait souvenir qu'il est le protecteur & le pere de ses sujets, & que sa plus solide gloire, aussi-bien que son devoir le plus essentiel, est de travailler à les rendre heureux.

Il semble qu'on ne peut rien ajouter à ces nobles idées que les payens nous donnent de la grandeur & de la puissance humaine, ni aux exemples de vertu que j'ai cités jusqu'ici en si grand nombre. Mais écoutons un Sage, élevé dans l'école, non de Socrate & de Platon, mais de Jésus-Christ : c'est saint Augustin, qui, après avoir tracé le portrait d'un grand Prince, nous apprend par un seul trait qu'il ajoute aux tableaux des anciens, en quoi consiste la solide gloire, & combien le Christianisme enchérit sur les vertus payennes, dont la vanité & l'orgueil étoient l'ame & le principe.

S. August.  
de Civit. Dei,  
lib. 5. cap. 24.

» Nous n'appellons pas grands & heureux les Princes  
» Chrétiens, dit ce Pere en parlant des Empereurs, pour  
» avoir régné longtemps, ou pour être morts en paix en  
» laissant leurs enfans successeurs de leur couronne, ou  
» pour avoir vaincu les ennemis de l'Etat, ou pour  
» avoir réprimé les séditieux : avantages qui leur sont  
» communs avec les Princes adoreurs des démons,  
» Mais nous les appellons grands & heureux, quand ils

a Proximum diis locum tenet,  
qui se ex deorum natura gerit, be-  
neficius, ac largus, & in melius  
potens. Hæc affectare, hæc imita-  
ri decet : maximum ita haberi, ut  
optimus simul habeare. *Senec. lib.*  
*2. de Clem. cap. 19.*

b Cetera cognomina honoris data  
sunt..... Patrem quidem patriz ap-  
pellamus, ut sciret datam sibi po-  
testatem patriam, quæ est tempera-  
rissima, liberis consulens, suaque  
post illos reponens. *Senec. lib. 1. de*  
*Clem. cap. 14.*

» sont

» font régner la justice ; quand , au milieu des louanges  
 » qu'on leur donne , ou des respects qu'on leur rend , ils ne  
 » s'enorgueillissent point , mais se souviennent qu'ils sont  
 » hommes ; quand ils soumettent leur puissance à la puis-  
 » sance souveraine du Maître des Rois , & qu'ils la font  
 » servir à faire fleurir son culte ; quand ils craignent Dieu ,  
 » qu'ils l'aiment , & qu'ils l'adorent ; quand ils préfèrent  
 » à leur royaume celui où ils ne craignent point d'avoir  
 » de rivaux ni d'ennemis ; quand ils sont lents à punir ,  
 » & prompts à pardonner ; quand ils ne punissent que  
 » pour le bien de l'Etat , & non pour satisfaire leur ven-  
 » geance ; & qu'ils ne pardonnent que parce qu'ils es-  
 » pèrent qu'on se corrigera , & non pour donner l'im-  
 » punité aux crimes ; quand , étant obligés d'user de  
 » sévérité , ils la tempèrent par quelque action de dou-  
 » ceur & de clémence ; quand ils sont d'autant plus  
 » retenus dans leurs plaisirs , qu'ils auroient plus de li-  
 » berté de s'y livrer ; quand ils aiment mieux com-  
 » mander à leurs passions , qu'à tous les peuples du mon-  
 » de ; ET QUAND ILS FONT TOUTES CES  
 » CHOSES , NON POUR LA VAINNE GLOIRE ,  
 » MAIS POUR L'AMOUR DE LA FELICITE'  
 » ETERNELLE.

Le paganisme ne pouvoit pas inspirer des sentimens  
 si nobles , & en même tems si épurés de tout amour  
 propre & de toute vaine gloire : *Hæc omnia faciunt , non  
 propter ardorem inanis gloriæ , sed propter caritatem felici-  
 tatis æternæ.* Il n'y avoit que l'école de Jesus-Christ  
 capable de porter l'homme à un si haut degré de per-  
 fection , que de s'oublier totalement lui-même au mi-  
 lieu des plus grandes actions , pour ne les rapporter qu'à  
 Dieu seul : en quoi consiste toute sa grandeur & toute  
 sa gloire. Car tant que l'homme demeure concentré en  
 lui-même , il a beau faire des efforts pour paroître grand ,  
 & pour s'élever ; il demeure toujours ce qu'il est , c'est-  
 à-dire , bassesse & néant : & ce n'est qu'en s'unissant à  
 celui qui est l'unique source de toute gloire & de toute  
 grandeur , qu'il peut véritablement devenir grand & élevé.

Voilà ce qui a produit cette multitude innombrable de Héros chrétiens de toute condition, de tout sexe, de tout âge. On a vu ce qu'il y avoit de plus éclatant dans le siècle, venir déposer aux pieds de la croix de Jesus-Christ richesses, grandeur, magnificence, dignités, science, éloquence, réputation; & compter tous ces sacrifices pour rien. Un saint Paulin, l'honneur de notre France, & la gloire de son siècle, pendant que tout l'univers étoit dans l'admiration de l'abandon généreux qu'il venoit de faire aux pauvres des biens immenses qu'il possédoit en différentes provinces, croioit n'avoir encore rien fait, & se comparoit à un athlète qui se prépare au combat, ou à un homme qui doit passer à la nage une rivière, & qui ne songe pas l'un & l'autre fort avancés pour avoir quitté leurs habits.

Que dirai-je de cette foule de Dames illustres, dont quelques-unes comptoient parmi leurs aïeux les Scipions & les Gracques, sainte Paule, sainte Olympiade, sainte Marcelle, sainte Mélanie, qui firent tant d'honneur à l'Evangile en foulant aux pieds le faste & les délices du siècle? Quelle grandeur d'âme dans cette parole de sainte Marcelle qui avoit abandonné tous ses biens aux pauvres, & qui voyant Rome prise & saccagée par les Goths, remercia Dieu de ce qu'il avoit mis ses biens en sûreté, & de ce que le désastre de la ville l'avoit trouvé & non rendu pauvre : *Quod pauperem illum non fecisset captivitas, sed invenisset.*

S. Hieron.  
lib. 1. Epist. ad  
Principiam.

Jamais triomphe égala-t-il celui que remporta l'humilité chrétienne dans la personne de sainte Mélanie l'aïeule, lorsqu'elle alla à Nole visiter saint Paulin? C'est ce Saint même qui nous en a laissé une éloquente description. Toute sa famille, c'est-à-dire ce qu'il y avoit alors de plus grand & de plus qualifié dans Rome, étant allé audevant d'elle, voulut par honneur l'accompagner dans ce voiage avec toute la pompe ordinaire aux personnes de cette naissance. La voie Appia étoit couverte de chars dorés & magnifiques, de chevaux



superbement enharnachés, d'un grand nombre de chariots de toute espèce. Au milieu de ce fastueux appareil marchoit une Dame vénérable par son âge, & encore plus par son air grave & modeste, montée sur un petit cheval fort maigre, & vêtue d'un simple habit de serge. Cependant tous les yeux étoient tournés & attachés sur l'humble Mélanie. Personne n'étoit attentif à l'or, à la soie, à la pourpre qui brilloient de toutes parts: l'étoffe grossière effaçoit tout ce vain éclat. On voioit dans les enfans, ce que la mere avoit quitté & foulé aux piés, pour en faire un sacrifice à Jesus-Christ.

Les grands Seigneurs, les Dames, qui formoient ce pompeux cortège, loin de rougir de l'état vil & abject où paroissoit la sainte Veuve, se faisoient honneur d'approcher d'elle, & de toucher à ses habits, croiant par cet humble & respectueux abaissement expier l'orgueil de leur riche & superbe magnificence. C'est ainsi que dans cette occasion le faste de la grandeur Romaine rendit hommage à la pauvreté évangélique.

Quelques traits de la sorte, mêlés de tems en tems avec les histoires profanes, corrigent & redressent ce qui s'y trouve de défectueux, suppléent à ce qui peut y manquer du côté du motif & de l'intention, & donnent aux jeunes gens une idée parfaite de la véritable & solide grandeur. Car, en leur rapportant les belles actions & les louables sentimens des payens, comme nous avons fait ici, il faut avoir soin de les faire souvenir de tems en tems de ce principe que saint Augustin répète si souvent, <sup>a</sup> que sans la vraie piété, c'est-à-dire, sans la connoissance & l'amour du vrai Dieu, il ne peut y avoir de véritable vertu, & qu'elle n'est point telle quand elle a pour motif la gloire humaine. Il est vrai, ajoute-t-il, que ces vertus, quoique fausses & imparfaites, ne laissent pas de mettre ceux qui les ont beaucoup

a Dum illud constet inter omnes veraciter pios, neminem sine vera pietate, id est veri Dei vero cultu, veram posse habere virtutem, nec

eam veram esse, quando glorie servit humanæ. *S. Aug. de Civit. Dei, lib. 5. cap. 19.*

76 *I. Partie.* DU GOÛT DE LA SOLIDE GLOIRE.

plus en état de rendre service au Public , que s'ils ne les avoient pas. Et c'est en ce sens qu'on peut dire qu'il seroit quelquefois à souhaiter que ceux qui gouvernent fussent de bons payens , de bons Romains , & qu'ils agissent selon ces grands principes qui étoient l'ame de leur conduite. <sup>a</sup> Mais le souverain bonheur d'un Etat , c'est que Dieu mette en place des personnes qui joignent à ces grandes qualités qu'on admire dans les anciens , une véritable & solide piété.

a Illi autem , qui vera pietate || licius rebus humanis , quàm si Deo-  
præditi bene vivunt , si habent scien- || miserante habeant potestatem. S.  
tiam regendi populos , nihil est fe- || Aug. *Ibid.*





## SECONDE PARTIE.

D E

# L'HISTOIRE SAINTE.

**J**E RÉDUIRAI à deux chefs ce que j'ai à dire sur l'étude de l'Histoire Sainte. D'abord je poserai les principes qui me paroissent nécessaires pour profiter comme on le doit de cette étude. J'en ferai ensuite l'application à quelques exemples.

---

---

### CHAPITRE PREMIER.

## PRINCIPES NÉCESSAIRES POUR L'INTELLIGENCE

D E

# L'HISTOIRE SAINTE.

**A**VANT que de marquer les observations qu'on doit faire en étudiant l'Histoire Sainte, ou en l'enseignant aux autres, je croi qu'il est à propos de commencer par en donner ici une idée générale, qui en fasse sentir le caractère propre, & qui aide à faire connoître en quoi cette Histoire est différente des autres.

### ARTICLE PREMIER.

*Caractères propres & particuliers à l'Histoire Sainte.*

IL N'EN EST pas de l'Histoire Sainte comme de tou-

K iij,

tes les autres. Celles-ci ne renferment que des faits humains , & des événemens temporels , souvent pleins d'incertitude & de contrariétés. Mais celle-là est l'histoire de Dieu même , de l'Etre souverain : l'histoire de sa toute-puissance , de sa sagesse infinie , de sa providence qui s'étend à tout , de sa sainteté , de sa justice , de sa miséricorde , & de ses autres attributs , montrés sous mille formes , & rendus sensibles par une infinité d'effets éclatans. Le livre qui renferme toutes ces merveilles , est le plus ancien livre du monde , & l'unique , avant la venue du Messie , où Dieu nous ait fait connoître d'une manière également claire & certaine ce qu'il est , ce que nous sommes , & à quoi il nous a destinés.

Les autres histoires nous laissent dans une profonde ignorance de tous ces points importants. Loin de nous donner une idée nette & précise de la Divinité , elles l'obscurcissent , la dégradent , la défigurent par mille fables & mille rêveries , toutes plus absurdes les unes que les autres. Elles ne nous font connoître ni ce qu'est ce monde que nous habitons , s'il a commencé , par qui & pourquoi il a été créé , comment il se soutient & se conserve , & s'il doit toujours subsister : ni ce que nous sommes nous-mêmes , quelle est notre origine , notre nature , notre destination , notre fin.

L'Histoire Sainte commence par nous révéler clairement en trois mots les plus grandes & les plus importantes vérités : Qu'il y a un Dieu , qu'il est avant tout , & par conséquent éternel ; que le monde est son ouvrage , qu'il l'a formé de rien par sa seule parole , qu'ainsi il est tout-puissant. *Au commencement Dieu a créé le ciel & la terre.*

Gen. ch. 1.  
v. 1.

Elle nous représente ensuite l'homme , pour qui ce monde a été formé , sortant des mains de son Créateur , & composé d'un corps & d'une ame : d'un corps fait d'un peu de poussière , preuve de sa faiblesse ; d'une ame , qui est le souffle de Dieu , & par conséquent distinguée du corps , spirituelle , intelligente ; & par le fonds même de sa nature & de sa constitution , incorruptible & immortelle.

Elle nous dépeint l'état heureux dans lequel l'homme a été créé juste, innocent, & destiné à un bonheur sans fin, s'il eût persévéré dans sa justice & dans son innocence : sa triste chute par le péché, source funeste de tous ses maux, & de la double mort à laquelle il fut condamné avec toute sa postérité : enfin sa réparation future par un Médiateur tout-puissant, qu'elle lui promet & lui fait envisager dès lors pour sa consolation, mais dans l'éloignement d'un avenir très reculé ; & dont elle lui peint dans la suite tous les traits & tous les caractères, mais sous les sombres couleurs des figures & des symboles, qui sont comme autant de voiles qui servent en même tems à le montrer & à le cacher.

Elle nous apprend que dans cette réparation du genre humain la grande œuvre de Dieu, à laquelle tout se rapporte & tout se termine, est de se former un royaume digne de lui, un royaume qui seul subsistera pendant toute l'éternité, & auquel tous les autres feront place ; dont Jesus-Christ sera le fondateur & le roi, selon l'auguste prophétie de Daniel, qui après avoir vû en esprit sous différens symboles la succession & la ruine de tous les grands empires du monde, voit enfin le Fils de l'homme s'avancer jusqu'à l'Ancien des jours, *usque ad Antiquum diernm* ; noble & grande expression pour marquer l'Eternel : & il ajoute aussitôt, *que Dieu lui donna la puissance, l'honneur, & le royaume ; que toutes les tribus & les langues le serviront ; que sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, & que son royaume ne sera jamais détruit.*

Ce royaume est l'Eglise, qui commence & se forme sur la terre, & qui sera un jour transportée dans le ciel, lieu de son origine & de sa demeure éternelle. *Et alors viendra la fin & la consommation de toutes choses, c'est-à-dire de ce monde visible, qui ne subsiste que pour l'autre ; lorsque Jesus-Christ, après avoir détruit tout empire, toute domination, & toute puissance, aura remis son royaume, c'est-à-dire l'heureuse & sainte société des Elus, à Dieu son Père.*

C'est cette heureuse société des Justes, & celui qui a

Dan. 7. 1-14.

1. Cor. 15.  
24

bien voulu en être le chef, le sanctificateur, le pere, & l'époux, qui sont le grand objet & le dernier terme de tous les desseins de Dieu. Dès le commencement du monde, & avant même que le péché en eût perverti l'ordre, il a eu l'un & l'autre en vûe. Saint Paul nous déclare en termes précis que le premier Adam étoit la figure du second, *qui est forma futuri*; & il nous insinue qu'Eve, tirée du côté d'Adam pendant son sommeil mystérieux, étoit une image naturelle de l'Eglise, sortie du côté de Jesus-Christ endormi sur la croix pour nous y enfanter.

Rom. 5. 14.  
Eph. 5. 25.  
et.

Dès ces premiers tems on voit Dieu, toujours attentif à son œuvre, préparer de loin la formation de l'Eglise chrétienne, & en jeter les fondemens, en révélant à l'homme les mystères dont la connoissance a toujours été nécessaire au salut; en lui renouvelant souvent la promesse du Libérateur; en lui marquant la nécessité de la foi au Médiateur pour obtenir la vraie justice; en lui enseignant l'essence de la religion & l'esprit du vrai culte; en transmettant de siècles en siècles sans altération ces dogmes capitaux par la longue durée de la vie des premiers Patriarches, remplis de foi & de sainteté; en prenant soin par le moi en l'arche de sauver du naufrage de l'univers ces vérités essentielles; & enfin en se formant dès les premiers tems une société de Justes plus ou moins nombreuse & visible, & la conservant par une succession non interrompue.

Mais dans le tems que la terre commence à être inondée de nouveau d'un déluge d'erreurs & de crimes, plus pernicieux que le déluge des eaux dont elle venoit de sortir; Dieu, pour mettre en sûreté les vérités salutaires qui commençoient à s'obscurcir & à s'éteindre dans toutes les nations, en confie le dépôt à une famille qu'il consacre entièrement à la religion. Il s'en forme un peuple particulier, renfermé dans l'enceinte d'un certain pays qu'il lui avoit préparé depuis lontems, séparé de toutes les autres nations par ses loix & par ses usages, conduit & gouverné d'une manière toute singulière, montré comme en spectacle à tout l'univers par les merveilles sans nombre qu'il y a opérées, soit pour l'établir dans la terre qu'il lui avoit

avoit promise, soit pour l'y maintenir, ou pour l'y rappeler. Il ne se contente pas de le conduire, comme les autres peuples, par une providence générale & commune: il s'en rend lui-même le chef, le législateur, le roi. Et il veut que ce peuple par sa sortie de l'Egypte, par son séjour dans le desert, par son entrée dans la terre promise, par ses guerres & ses conquêtes, par sa longue captivité à Babylone, par son retour dans sa patrie, en un mot par tous ses divers états & changemens, soit une figure de ce qui devoit arriver à l'Eglise: & que l'attente du Messie, promis aux Patriarches, figuré par les cérémonies & par les sacrifices de la loi, prédit par les Prophètes, soit le caractère propre & spécial de ce peuple, qui le distingue de toutes les autres nations.

Voilà ce que l'Ecriture Sainte nous apprend, & ce qu'elle seule pouvoit nous découvrir, parce qu'elle seule est dépositaire des révélations divines, & de la manifestation des décrets de Dieu cachés dans son sein de toute éternité jusqu'au moment où il lui a plu de les produire au jour. Est-il un objet plus grand, plus intéressant, plus digne de l'attention de l'homme, qu'une histoire où Dieu a daigné tracer lui-même de sa propre main le plan de notre destinée éternelle?

POUR affermir la certitude de la révélation, & pour établir la religion sur des fondemens inébranlables, Dieu a voulu lui donner deux sortes de preuves, qui fussent en même tems à la portée des plus simples, & supérieures à toutes les subtilités des incrédules; qui portassent visiblement le caractère de la Toute-puissance, & que ni tous les efforts des hommes, ni les prestiges des démons ne pussent imiter.

Ces deux sortes de preuves consistent dans les miracles & dans les prophéties.

Les miracles sont frapans, publics, notoires, exposés aux yeux de tous, multipliés en une infinité de manières, longtems prédits & attendus, persévérans pendant une longue suite de jours, & même d'années. Ce sont des faits éclatans, des événemens mémorables, que les plus grossiers ne peuvent ignorer, dont des peuples entiers non-

seulement sont spectateurs & témoins , mais dont ils sont eux-mêmes la matière & l'objet , dont ils recueillent les fruits & sentent les effets , & qui rendent leur sort heureux ou malheureux. La famille de Noé ne pouvoit oublier la ruine du monde entier , causée par le déluge après des menaces continuées pendant un siècle , ni la manière merveilleuse dont elle en avoit été seule préservée dans l'arche. Le feu descendu du ciel sur les villes criminelles : tout le royaume d'Egypte puni à diverses reprises par dix plaies accablantes : la mer ouverte pour donner passage aux Hébreux , & refermée pour submerger Pharaon avec toute son armée : le peuple d'Israel pendant quarante ans nourri de la manne , abreuvé par des tortens tirés des rochers , couvert par une nuée contre l'ardeur du jour , & éclairé par une colonne de feu pendant la nuit : les habits & les souliers conservés entiers sans être usés pendant un si long voiage : le cours du Jourdain suspendu : le soleil arrêté dans sa course pour assurer la victoire : une armée de Guepes marchant devant le peuple de Dieu pour chasser les Cananéens de leurs terres : les nuées plusieurs fois converties en une grêle de pierres pour écraser les ennemis : les nations liguées contre Israel dissipées par une vaine terreur , ou exterminées par un carnage mutuel en tournant leurs armes les unes contre les autres : cent quatre-vingts-cinq mille hommes foudroïés dans une nuit sous les remparts de Jérusalem : tous ces prodiges , & mille autres de cette nature , dont plusieurs étoient attestés par des fêtes solennelles établies à dessein d'en perpétuer la mémoire , & par des cantiques sacrés qui étoient dans la bouche de tous les Israélites , ne pouvoient être ignorés par les plus stupides , ni révoqués en doute par les plus incrédules.

*Polype.*

Il en est de même des prophéties. On est frappé d'étonnement , & l'on regarde comme le dernier effort de l'esprit humain , qu'un Historien célèbre ait pu par la force de son génie , par la supériorité de ses lumières , & par sa profonde connoissance du caractère des hommes & des peuples , entrevoir & démêler dans les ténèbres de l'avenir un changement considérable qui devoit arriver



dans la république Romaine. Et certainement une telle prévoyance est bien digne d'admiration, & il n'y a personne, pour peu de goût & de curiosité qu'il ait, qui ne soit bien aisé d'examiner par lui-même s'il est vrai que cet Historien ait deviné aussi juste qu'on le dit.

L'Histoire Sainte nous présente bien d'autres merveilles. On y voit une foule d'hommes inspirés, qui ne parlent pas en doutant, en hésitant, en conjecturant; mais qui d'un ton affirmatif déclarent hautement & en public que tels & tels événemens arriveront certainement dans le tems, dans le lieu, & avec toutes les circonstances que ces Prophètes le marquent. Mais quels événemens! Les plus détaillés, les plus personnels, les plus intéressans pour la nation, & en même tems les plus éloignés de toute vraisemblance. Sous les régnés florissans d'Ozias & de Joathan, où l'Etat étoit dans la paix, dans l'abondance, & où le luxe des tables, des bâtimens, des ameublemens étoit porté à l'excès, quelle apparence y avoit-il à l'affreuse disette & à la honteuse captivité dont Isaïe menaçoit alors les Dames les plus qualifiées, & aux malheurs extrêmes qui arrivèrent effectivement sous le règne suivant?

Ifc 3. v. 16.  
26 etc.

Lorsque, quelque tems après, Jérusalem, bloquée par la nombreuse armée de Sennachérib, étoit réduite à la dernière extrémité, sans troupes, sans vivres, sans aucune espérance de secours humain, sur-tout depuis que l'armée des Egyptiens eut été taillée en pièces; ce qu'Isaïe prédisoit étoit-il croiable, que la ville ne seroit point prise, qu'elle ne seroit pas même assiégée dans les formes, que l'ennemi ne lanceroit pas contre elle un seul trait, & que bientôt cette armée si formidable seroit exterminée tout d'un coup, & sans le concours d'aucun homme, & son Roi mis en fuite?

La destruction entière du royaume des dix tribus, l'enlèvement de celle de Juda à Babylone après la prise & la ruine de Jérusalem, le terme précis de soixante & dix ans marqué pour la durée de sa captivité, son retour glorieux dans sa patrie, son libérateur désigné & appelé par son nom plus de deux cens ans avant sa naissance, la manière surprenante, & inouïe jusqu'alors, dont cet illu-

stre Conquérant devoit prendre Babylone : tout cela étoit-il du ressort de la prévoyance humaine , & y voioit-on quelque apparence quand les Prophètes le prédisoient ?

Ces prédictions néanmoins , quelque éclatantes qu'elles fussent , ne servoient que de voile ou de préparation à d'autres infiniment plus importantes , auxquelles l'accomplissement des premières devoit donner un degré d'autorité & de crédit qui fût au dessus de tout ce que l'esprit humain peut imaginer ou souhaiter de plus fort pour établir une pleine conviction , & une croiance inébranlable. On sent bien que je veux parler des prédictions qui regardent le Messie , & l'établissement de l'Eglise chrétienne. Elles sont d'une évidence , & descendent dans un détail , qui passe toute admiration. Non seulement les Prophètes ont marqué le tems , le lieu , la manière de la naissance du Messie , les principales actions de sa vie , les effets de sa prédication : mais ils ont vu & prédit les circonstances les plus particulières de sa mort & de sa résurrection , & les ont rapportées presque avec autant d'exacritude que les Evangélistes mêmes qui en avoient été les témoins oculaires.

Mais que dire de ces grands événemens , qui sont la destinée du genre humain , qui embrassent toute l'étendue des siècles , & qui vont enfin se perdre heureusement dans l'éternité , qui étoit leur terme & leur but : l'établissement de l'Eglise sur la terre par la prédication de douze pêcheurs , la réprobation du corps entier de la nation Juive , la vocation des Gentils substitués à la place d'un peuple autrefois si chéri & si privilégié , la ruine de l'idolâtrie dans tout l'univers , la dispersion des Juifs dans toutes les parties de la terre pour y servir de témoins à la vérité des livres saints & à l'accomplissement des prophéties , leur retour futur à la foi de Jésus-Christ qui sera la ressource & la consolation de l'Eglise dans les derniers tems , enfin cette Eglise après bien des combats & des dangers , transportée de la terre dans le ciel pour y jouir d'une félicité & d'une paix éternelle ? Voilà de quoi nous entretiennent les Prophètes , voilà pourquoi les livres Saints ont été écrits.

JE DEMANDE en premier lieu si ce n'est pas manquer à la partie la plus essentielle de l'éducation de la jeunesse, que de lui laisser ignorer une histoire si respectable & si intéressante par son antiquité, par son autorité, par la grandeur & la variété des faits, & sur tout par l'union intime qu'elle a avec notre sainte religion, dont elle est le fondement, dont elle renferme toutes les preuves, dont elle nous marque tous les devoirs, & pour laquelle elle est si propre à nous inspirer dès l'âge le plus tendre un respect infini, capable de servir dans la suite de frein & de barrière contre la licence audacieuse de l'incrédulité qui prend tous les jours de nouveaux accroissemens, & qui nous menace de la perte entière de la foi.

Je demande en second lieu si c'est étudier & enseigner l'Histoire Sainte comme on le doit, que d'en rapporter les faits simplement comme des faits historiques ; de ne les proposer aux jeunes gens que comme des objets de leur curiosité ou de leur admiration, sans les leur montrer comme les appuis les plus fermes de leur croiance, comme les titres domestiques de leur véritable noblesse, comme les gages certains de leur grandeur future, sans leur apprendre à comparer ces événemens *miraculeux & prophétiques* avec les *prodiges* & les *oracles* les plus vantés du paganisme, & sans leur faire sentir combien ceux, sur lesquels toute la religion des Romains par exemple étoit fondée, & que Cicéron dans de certains livres a fait valoir avec toute son éloquence, quoique dans d'autres il les détruisse absolument ; combien, dis-je, ces prodiges & ces oracles sont vains & frivoles, & combien, quand on les lui passeroit tous pour vrais, ils sont éloignés de la certitude, de la majesté, & de la multitude de ceux que l'histoire sainte nous présente à chaque page.

Je demande enfin si c'est rendre à l'Histoire Sainte, dictée par le Saint Esprit même, le respect qui lui est dû, que d'en examiner seulement la lettre, sans pénétrer plus avant pour en découvrir l'esprit & la véritable signification ; sur tout après la vive lumière que les écrits des Evangélistes & des Apôtres, & après eux la tradition constante & suivie des Peres, ont répandue sur cette matière.

Nous lisons très souvent dans l'Evangile que les actions qui y sont rapportées étoient l'accomplissement des figures & des prophéties de l'ancien Testament, & Jesus-Christ lui-même nous assure que c'est de lui principalement que Moïse a écrit : *si credetis Moysi, crederetis forsitan & mihi ; de me enim ille scripsit*. S. Paul nous dit en termes clairs & précis que Jesus-Christ étoit la fin de la loi, & que ce qui arrivoit aux Juifs, leur arrivoit en figure. S. Augustin, qui n'est en cela que l'interprète & le canal de la tradition de l'Eglise, nous déclare en parlant des Saints de l'ancien Testament, que non seulement leurs paroles, mais leur vie, leurs mariages, leurs enfans, leurs actions, étoient une figure & une prédiction de ce qui devoit arriver lontems après dans l'Eglise chrétienne :

Joan. 5. 46.

Rom. 10. 4.  
1. Cor. 10. 11.

S. August. de  
satechis. rud.  
cap. 19.

Lib. 22. con-  
tra Faust. cap.  
24.

*Horum Sanctorum, qui praecesserunt tempore nativitatem Domini, non solum sermo, sed etiam vita, & conjugia, & filii, & facta, prophetia sunt hujus temporis, quo per fidem passionis Christi ex gentibus congregatur Ecclesia ; & que le peuple Hébreu, dans son tout, a été comme un grand Prophète de celui qui seul mérite d'être appelé grand : Totumque illud regnum gentis Hebræorum, magnum quendam, quia & magni cujusdam, fuisse prophetam. D'où il conclut qu'on doit chercher dans les actions de ce peuple une prophétie de Jesus-Christ & de l'Eglise : In iis quæ in illis, vel de illis divinitus fiebant, prophetia venturi Christi & Ecclesie perferenda est.*

Gen. 21.

Dans ce qui est dit, par exemple, d'Abraham, qu'il chassa de sa maison Agar, qui étoit sa femme légitime, quoique d'un second rang & esclave, avec Ismaël son fils, sans leur donner autre chose pour leur subsistance qu'un peu de pain & d'eau : un homme de bon esprit & de bon sens, peut-il comprendre que ce Patriarche, si libéral & si plein d'humanité à l'égard des étrangers, ait traité avec une telle dureté sa femme & son fils, si cette dureté ne chache quelque mystère ?

Quand la tradition ne nous découvreroit pas ce que signifie l'action du même Patriarche prêt à immoler Isaac, la raison seule, j'entens dans un homme éclairé de la foi, ne suffiroit-elle pas pour nous y faire reconnoître la cha-

rité du Pere éternel qui a aimé les hommes jusqu'à donner pour eux son Fils unique ?

Peut-on raconter aux enfans l'histoire du serpent d'airain attaché & suspendu à un bois dans le desert pour la guérison des Israélites que la morsure des serpens de feu faisoit mourir, sans leur expliquer en même tems de qui ce serpent étoit la figure ?

Seroit-ce entendre comme il faut l'histoire admirable de Jonas, si l'on se bernoit à ce que la lettre nous offre, & si l'on n'y voioit pas Jesus-Christ sortant plein de vie du tombeau le troisième jour, & la prompte & miraculeuse conversion des Gentils, qui a été le fruit de la mort & de la résurrection du Sauveur ?

Il en est ainsi de beaucoup d'autres endroits de l'histoire sainte, qui ne sont point entendus, s'ils ne sont approfondis. C'est l'étudier en Juif, & non en Chrétien, que de ne pas lever le voile dont elle est couverte, & de se contenter d'une surface, riche à la vérité & précieuse, mais qui cache d'autres richesses d'un prix infiniment plus estimable.

On expliquera ces figures aux jeunes gens avec plus ou moins d'étendue, selon qu'ils seront plus ou moins avancés, s'arrêtant sur-tout à celles qui sont développées dans le Nouveau Testament, & dont par conséquent le sens ne peut pas être douteux : & parmi celles-là même choisissant les plus claires, & les plus proportionnées à leur âge. Il en est pourtant de si évidentes & de si sensibles par elles-mêmes, quoiqu'on n'en trouve point l'explication dans le Nouveau Testament, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre, comme l'histoire de Joseph dont nous parlerons bientôt, & d'autres pareilles.

## ARTICLE SECOND.

### *Observations utiles pour l'étude de l'Histoire Sainte.*

1. Le premier soin que l'on doit apporter dans l'étude de l'Histoire en général, est d'y mettre beaucoup d'ordre & de méthode, afin de pouvoir distinguer nettement les

faits, les personnes, les tems, les lieux, & c'est à quoi peuvent contribuer la Chronologie & la Géographie, qu'on a raison d'appeler les deux yeux de l'Histoire, puisqu'elles y répandent beaucoup de lumière, & qu'elles en écartent toute confusion.

Quand je recommande l'étude de la Chronologie, je suis bien éloigné de vouloir jeter les jeunes gens dans un examen de questions difficiles & épineuses dont cette matière est fort susceptible, & dont la discussion ne convient qu'aux savans. Il suffit aux premiers d'avoir une idée nette & distincte, non de l'année précise de chaque fait particulier, ce qui iroit à l'infini, & causeroit un grand embarras, mais en gros & en général du siècle où sont arrivés les événemens les plus considérables.

On a coutume de diviser l'Histoire Ste depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jesus-Christ en six âges ou six parties, qui renferment en tout l'espace de quatre mille ans. Cette division n'est point difficile à retenir, & elle n'est point au dessus de la portée des enfans. On marque ensuite combien chaque âge renferme d'années, en évitant autant qu'il est possible les fractions, c'est-à-dire les petits nombres, & en les réduisant à un compte rond & plein. Ainsi le quatrième âge qui s'étend depuis la sortie d'Egypte jusqu'au tems où l'on jeta les fondemens du Temple, à compter exactement renferme 479 ans & 17 jours. Il vaut mieux dire aux enfans que cet âge renferme environ 480 ans. On peut encore diviser cet espace en différentes parties, mais il ne faut pas trop les multiplier : 40 ans que le peuple passe dans le desert sous la conduite de Moïse ; plus de 350 depuis son entrée dans la terre sainte, sous la conduite de Josué & des Juges ; 40 ans sous le règne de Saül ; autant sous celui de David ; & quelques années de Salomon. Une pareille division ne charge point la mémoire, & répand ce me semble beaucoup de clarté dans la connoissance des faits.

Entre les auteurs qui ont traité de la Chronologie, Ussérjus & le P. Petau sont les plus suivis. On peut choisir pour guide l'un ou l'autre de ces deux savans hommes ; mais il est bon que dans un Collège ce soit toujours le même dans toutes les classes.

Comme

Comme dans l'Histoire Sainte il y a des faits rapportés diversement par les différens Auteurs qui en ont écrit, c'est au Maître à réunir & à concilier ces différences, en choisissant dans chaque livre les circonstances les plus instructives & les plus intéressantes. Quand on est arrivé au tems des Prophètes, leurs écrits répandent une grande lumière sur les livres historiques, qui omettent beaucoup de faits importans, ou ne les rapportent souvent qu'en très peu de mots : on en verra quelques exemples dans la suite.

On a imprimé depuis peu un livre \* intitulé ; *Abrégé de l'Histoire de l'Ancien Testament*, qui peut être d'un grand usage, non-seulement pour les jeunes gens, mais aussi pour toutes les personnes qui n'ont pas ou assez de loisir, ou assez de lumière pour étudier l'Histoire Sainte dans l'Ecriture même. On a fait entrer dans cet *Abrégé* tout ce qu'il y a de plus essentiel dans l'Histoire Sainte. On s'est fait un devoir d'y garder cette simplicité de style, qui en fait le propre caractère. On a eu soin de mêler dans les récits historiques certaines paroles de l'Ecriture pleines de sens, & qui donnent matière à de grandes réflexions. Enfin, pour rendre cet ouvrage plus complet & plus utile, on le termine par un extrait des Livres sapientiaux & prophétiques. Il seroit bien à souhaiter qu'on eût un pareil secours pour l'Histoire profane.

\* Ce livre se vend rue saint Jean de Beauvais, chez Desaint.

Le même Auteur a donné depuis peu cet *Abrégé* avec plus d'étendue, & y a ajouté des Réflexions, qui renferment tout le fond de la religion, & qui peuvent être d'une utilité infinie pour toutes sortes de personnes.

II. Dans l'étude de l'Histoire Sainte, il ne faut pas négliger les usages & les coutumes particulières au peuple de Dieu : ce qui regarde ses loix, son gouvernement, sa manière de vivre. L'excellent livre de M. l'Abbé Fleuri, qui a pour titre *Mœurs des Israélites*, renferme tout ce qu'on peut désirer sur ce sujet, & me dispense d'en parler avec plus d'étendue.

III. IL EST BON de faire observer aux jeunes gens les principaux caractères des Juifs : par ce nom j'entends les Juifs charnels, qui faisoient le gros de la nation. L'hon-

neur que Dieu leur avoit fait de les choisir pour son peuple, les avoit remplis d'orgueil. Ils regardoient avec un souverain mépris toutes les autres nations. Ils croioient que tout leur étoit dû. Pleins de présomption & d'estime pour eux-mêmes, ils n'attendoient la justice que de leurs propres efforts. Ils mettoient toute leur confiance dans les pratiques extérieures de la loi. Ils bernoient leurs vœux & leur espérance aux commodités temporelles, & aux biens de la terre. Dès qu'ils étoient mis à l'épreuve, & que quelque chose venoit à leur manquer, oubliant tous les bienfaits de Dieu, & tous les miracles qu'il avoit opérés en leur faveur, & toujours prêts à se révolter contre lui & contre leurs Chefs, ils se livroient aux plaintes, au murmure, au desespoir. Enfin, excepté les derniers tems, ils ont toujours eu pour l'idolatrie une pente que rien ne pouvoit arrêter.

C'est ce dernier trait qui contribue le plus, ce me semble, à faire connoître parfaitement le caractère du peuple Juif, & l'un des principaux motifs du choix que Dieu en a fait : je veux dire la dureté de cœur de ce peuple, & son panchant extrême au mal ; par où Dieu a voulu montrer que les moïens purement extérieurs ne sont point capables de corriger le cœur de l'homme, puisque tous sans exception ont été employés pendant plusieurs siècles pour guerir les Juifs de l'idolatrie, & pour leur faire observer le premier précepte, & que tous ont été inutiles. Ni les longues & accablantes misères de la servitude de l'Egypte ; ni la joie & la reconnoissance d'une délivrance miraculeuse, & l'instruction de la loi donnée au pié du mont Sinaï ; ni la substitution d'une nouvelle race, née dans le desert, élevée par Moïse, formée par la loi, intimidée par la punition de leurs peres ; ni l'entrée dans la terre promise, & la jouissance actuelle de tous les effets de la promesse ; ni les divers châtimens, ni les avertissemens & les exemples des Prophètes pendant le séjour en cette terre, n'ont pu arracher de leur cœur ce panchant impie. Devenus dans la terre promise beaucoup plus méchans, plus corrompus, plus idolâtres, qu'ils ne l'avoient été en Egypte, Dieu enfin est obligé de les remettre aux



fers à Ninive & à Babylone : mais ce châtimeut ne sert qu'à les endurcir, & livrés à toutes sortes de crimes, ils font blasphémer le nom du Dieu d'Israel parmi les nations idolâtres, qu'ils surpassent en méchanceté & en impiété.

C'est Dieu même qui nous déclare dans ses Prophètes, & sur-tout dans Ezéchiel, le dessein qu'il a eu de faire connoître aux hommes par la suite de tous les événemens arrivés à son peuple, de leur faire connoître, dis-je, la profonde corruption de leur cœur, & l'impuissance des remèdes purement extérieurs pour guérir un mal si ancien & si désespéré. Cette vûe est une des grandes clés des Ecritures, & qui nous fait entrer le plus avant dans le secret & dans l'esprit de l'ancien Testament. Sans cette ouverture, l'Histoire Sainte conserve des obscurités impénétrables, & demeure un livre fermé pour la plupart des lecteurs. En effet, pourquoi le choix d'un peuple si dur & si ingrat ? Pourquoi tant de faveurs répandues sur Israel par préférence à tant de nations meilleures que lui en apparence ? Pourquoi une attache si persévérante à ce peuple, malgré une si persévérante ingratitude ? Pourquoi le faire passer par tant d'états différens ? Pourquoi cette alternative continuelle de promesses & de menaces, de consolations & d'afflictions, de récompenses & de châtimens ? Pourquoi tant d'instructions, d'avertissemens, d'invitations, de réprimandes, de miracles, de prophètes, de saints conducteurs ? Pourquoi tant de bienfaits pour un peuple qui n'en profite point, & qui n'en devient que plus méchant ? Cette profondeur de la sagesse divine qui nous étonne, doit en même tems nous instruire : & c'est de cette obscurité même répandue dans toute la conduite de Dieu sur son peuple, que sort une lumière plus vive que celle du soleil, qui nous démontre l'insuffisance de tous les remèdes extérieurs pour guérir la corruption du cœur humain.

IV. IL PAROIT visiblement, par la manière même dont l'ancien Testament est écrit, que le dessein de Dieu en le donnant aux hommes, a été de les rendre extrêmement attentifs aux grands exemples de vertu qui s'y trouvent. L'Ecriture tranche en deux mots l'histoire des

impies , quelque grands qu'ils soient selon le monde : & au contraire elle s'arrête lontems sur les moindres actions des justes. Le premier livre des Rois est l'histoire de Samuel : le second , celle de David : le troisiéme & le quatriéme , celle de Salomon , de Josaphat , d'Ezéchias , d'Elie , d'Elisée , d'Isaïe. Elle semble ne parler des impies qu'à regret , par occasion , & seulement pour les condamner. Quand on compare ce qu'elle dit de Nemrod , qui bâtit les deux plus puissantes \* villes du monde , & qui fonda le plus grand Empire qui ait jamais été dans l'univers , avec ce qu'elle rapporte des premiers Patriarches ; on ne fait pourquoi elle passe si rapidement sur des choses très importantes , qui ont dû rendre la vie de ce fameux Conquérant très singulière , & qui donneroient à l'Histoire ancienne tant de lumière & tant d'ornement , pour s'arrêter si lontems sur des détails , en apparence peu nécessaires , ou de la vie d'Abraham , ou de celle de Jacob , moins illustre encore que celle de son aieul. Dieu marque en cela combien ses pensées sont différentes des nôtres , en nous faisant voir dans le premier ce que les hommes admirent & ce qu'ils souhaitent , & dans les autres ce qu'il approuve & ce qu'il juge digne de sa complaisance & de notre attention.

\* Ninive &  
Babylone.  
Gen.

L'Ecriture prescrit des règles , & fournit des modèles pour toute sorte d'états & de conditions. Rois , Juges , riches , pauvres , gens mariés , peres , enfans ; tous y trouvent des instructions excellentes sur tous leurs devoirs. C'est une pratique fort utile , & en même tems fort agréable , d'accoutumer les jeunes gens à réunir d'eux-mêmes , & à rapporter sur le champ plusieurs exemples sur une même matière.

LES ROIS dans l'Ecriture sainte , j'entens ceux qui sont selon le cœur de Dieu , ne se regardent que comme les ministres du Roi souverain , & n'usent de leur autorité que pour rendre leurs sujets heureux , en les rendant meilleurs. Ils sont pleins de zèle pour la gloire de Dieu , & pour le bien public. Qu'on étudie avec quelque attention les sentimens de piété que David fait paroître dans le transport de l'Arche & dans les préparatifs pour la

construction du Temple, les missions que Josaphat ordonne & fait lui-même en personne dans son royaume, les soins d'Ezéchias pour la religion dès le commencement de son règne, le zèle infatigable de Josias pour rétablir le véritable culte non seulement dans Juda, mais encore dans les dix tribus; on verra que ces Princes ne se croient assis sur le trône que pour faire régner Dieu dans leurs Etats. Et pour montrer que la piété n'est point contraire à la vraie politique, l'Ecriture affecte quelquefois de rapporter en détail les sages précautions qu'ils prenoient pour la guerre & pour la paix : fortifications de villes, magasins d'armes, troupes réglées, soins de l'agriculture, de la nourriture & de la sûreté des troupeaux, sources assurées & innocentes de l'abondance qui régnoit dans tout le pays, & qui mettoit le peuple en état de paier avec joie & facilité les impôts, toujours réglés sur les véritables besoins de l'Etat, & sur les facultés de chaque particulier.

LES JUGES, les Magistrats, les Ministres, toutes les personnes constituées en autorité, trouvent des modèles parfaits dans Moïse, dans Josué, dans les Juges jusqu'à Samuel, dans Job, Néhémie, Esdras, Eliacim. Toute leur conduite marque un désintéressement parfait. Ils ne pensent point à établir ou à élever leur famille. Ils sont populaires, simples, modestes, sans faste, sans distinctions, sans gardes, sans jalousie dans le commandement, recevant avec joie les avis des inférieurs, & les associant volontiers à leur autorité.

RICHEs. Abraham. Job. Booz, &c.

On sait combien ABRAHAM étoit riche, & combien en même tems il étoit libéral & généreux. Il auroit regardé comme une tache & comme une honte pour lui, si un autre que Dieu l'eût enrichi. *Non accipiam ex omnibus quæ tua sunt*, dit-il au Roi de Sodome, qui par reconnaissance lui offroit tous les biens qu'Abraham avoit retirés de mains des ennemis, *ne dicas : Ego ditavi Abraham*. Sa maison étoit ouverte à tous les passans & à tous les voyageurs. L'Ecriture nous représente ce saint homme assis dans la plus grande chaleur du jour à l'entrée de son

Gen. 14. 23

Gen. 28. 12

pavillon , & placé là comme en sentinelle par la charité , pour y attendre , ou plutôt pour chercher les occasions d'exercer l'hospitalité ; car il est dit qu'il couroit au-devant des passans : *Quos cum vidisset , cucurrit in occursum eorum.*

JOB étoit un Prince puissant , & fort considéré. L'Ecriture nous trace en sa personne un portrait magnifique d'un homme public , constitué en autorité , & comblé de richesses. Il sentoît avec une vive reconnoissance que la compassion l'avoit élevé & nourri dès son enfance , & qu'il l'avoit eue pour guide dès le sein de sa mere. Il mettoit au-dessus de ses plus glorieux titres d'être l'œil de l'aveugle , le pié du boiteux , le pere des pauvres , l'asyle des étrangers , le consolateur de la veuve , & le protecteur de l'orphelin destitué de tout secours. Il ne dédaignoit point d'entrer en discussion avec son serviteur & avec sa servante , lorsqu'ils croioient avoir quelque sujet de plainte contre lui , intimement convaincu qu'eux & lui avoient un maître commun , & que le même Dieu étoit leur créateur & le sien. Jamais il ne mit sa confiance dans ses grandes richesses ; & les disgraces de ses ennemis ne lui causèrent jamais de secrette joie. Accessible à tous sans distinction , il s'instruisoit des affaires avec un extrême soin. Revêtu de la justice comme d'un vêtement roial , & orné de l'équité de ses jugemens comme d'un diadème , il arrachoit à l'injuste sa proie d'entre les dents , & lui brisoit les machoires afin de le mettre hors d'état de nuire à l'avenir. Le plus doux fruit qu'il retiroit de son zèle , étoit la satisfaction d'avoir délivré celui qui étoit près de périr , & d'en être comblé de bénédictions : & dans le tems même qu'il étoit assis au milieu des Sénateurs & des Princes , & qu'il en étoit environné comme un Roi l'est de ses gardes , il ne laissoit pas d'être le consolateur des affligés.

RUTH. ch. 2. BOOZ n'est pas moins admirable dans son genre. Au milieu des richesses , il est laborieux , appliqué aux travaux de la campagne , simple , sans luxe , sans délicatesse , sans mollesse , sans hauteur. Quelle affabilité , quelle douceur , quelle bonté envers ses domestiques ! *Que le Sei-*

gneur soit avec vous, dit-il à ses moissonneurs. Et ils lui répondent : *Que le Seigneur vous benisse.* Beau langage de l'antiquité religieuse, mais peu connu dans nos jours !

Quelle louange ne mérite point ce qu'il dit, & ce qu'il fait à l'égard de Ruth, qu'il prie de ne point aller dans un autre champ pour y glaner, mais de se joindre à ses filles pour boire & manger avec elles ; & l'ordre charitable qu'il donne à ses gens de lui laisser couper de l'orge avec eux, & de jeter même exprès des épis dans le champ, afin qu'elle pût les ramasser sans honte : nous apprenant par cette sage conduite à épargner à ceux à qui nous faisons des libéralités la confusion de recevoir, & à nous-mêmes la tentation de la gloire, & même du plaisir de donner ! *De vestris quoque manipulis projicite de induritia, & remanere permittite, ut absque rubore colligat.*

TOBIE. Le saint Esprit nous donne dans ce saint homme un modèle parfait de la vie privée, & nous montre en lui l'assemblage de toutes les vertus & de tous les devoirs de cet état. On y voit une fermeté à se défendre dès le bas âge de la contagion du mauvais exemple : une égalité d'esprit dans les différentes situations de la vie : une générosité, dans son abondance, à soulager les malheureux, & à prêter même de grosses sommes sans intérêt : une patience à supporter une pauvreté extrême, non seulement sans murmure, mais avec action de grâces : un courage invincible à exercer les œuvres de miséricorde : une douceur à souffrir les contradictions domestiques : une ferme confiance en Dieu dans les plus dures épreuves : une attention suivie à élever son fils, autant par ses exemples que par ses leçons, dans la crainte du Seigneur, dans la justice pour le prochain, dans la compassion pour les pauvres : enfin une vive & ferme attente des biens futurs qui le soutenoit & le consolait au milieu des plus grandes afflictions. *Nous sommes, dit-il, les enfans des Saints, & nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise.*

Tob. 2. 18.

PAUVRES. Quel exemple que JOB pour ceux à qui les disgrâces imprévues enlèvent tout d'un coup leur bien ! *Le Seigneur me l'avoit donné ; le Seigneur me l'a ôté. Que son nom soit ben !*

Job. 2. 21.

RUTH, étonnée de ce que Booz daigne jeter les yeux sur une pauvre femme étrangère, apprend aux personnes réduites, comme elle, à la mendicité, combien elles doivent être humbles & reconnoissantes, en faisant réflexion que rien ne leur est dû.

Tob. 4. 23.

Que le sort des pauvres seroit digne d'envie, s'ils avoient, comme TOBIE, cette belle maxime dans le cœur : *Ne craignez point, mon fils. Il est vrai que nous sommes pauvres : mais nous aurons beaucoup de bien si nous craignons Dieu, si nous nous abstenons de tout péché, & si nous faisons de bonnes œuvres.*

Job. 31. 1.

PERSONNES MARIÉES. Les saintes femmes des patriarches. Sara, fille de Raguel. Ruth. Esther. Judith. Tobie pere & fils. Job. Un seul mot de ce dernier nous montre jusqu'où ces anciens Justes portoient la chasteté conjugale. Job étoit un Prince riche & puissant, qui vivoit dans l'abondance, qui étoit environné d'une Cour attentive à lui plaire. Cependant il nous apprend lui-même qu'il avoit fait un pacté avec ses yeux, & s'étoit imposé une loi sévère, de ne jamais arrêter ses regards sur une vierge. *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine.*

Ce que j'ai dit des différens états, pour lesquels on trouve des règles & des modèles dans l'Ecriture, doit s'entendre aussi des différentes vertus, & de toutes les matières de morale.

*La vertu toujours exercée, purifiée, affermie par les maux.* Abel. Abraham. Joseph. Moïse. David. Job. Daniel, &c.

*Le crime malheureux.* Caïn. Abimelec & les Sichimites. Absalom. Achitophel. Jeroboam. Baasa. Achab.

*Pardon des injures.* Abraham, à l'égard de Lot. Joseph, à l'égard de ses freres. David, à l'égard de Saül.

*Oppression des pauvres, des foibles, des veuves, orphelins, étrangers, crie vengeance & l'obtient.* Abel contre Caïn. Jacob contre Laban & Esau. Israël contre les Egyptiens. Le sang des enfans de Gédéon contre Abimelec. Urie contre David. Nabot contre Achab & Jézabel.

*La pénitence couvre les plus grands crimes, & arrête les plus terribles menaces.* Les Ninivites. Les Israélites très souvent. Achab. Manassé.

V. LA

V. LA CONNOISSANCE de Dieu & de ses attributs doit être un des plus grands fruits de l'étude de l'Histoire Sainte.

UNITE de Dieu. Cette vérité brille par tout dans les Ecritures, où il semble que Dieu crie à haute voix, qu'il n'y a point de Dieu, point de Seigneur que lui. *Ego Dominus, & non est alius... Ego Deus, & non est alius.* Isai. 45. 18.  
& 22.

LA TOUTE PUISSANCE de Dieu, manifestée par la création, la conservation, & le gouvernement de l'univers : Par la facilité avec laquelle il élève sur le trône, & en précipite qui il veut ; établit les Empires, & les détruit ; rend les nations florissantes & misérables : Par l'empire souverain qu'il exerce, non seulement sur tout ce qui est extérieur & visible, mais sur les esprits & les cœurs, en les faisant passer tout d'un coup d'une résolution prise à une autre toute contraire selon ses desseins. EXEMPLES. Laban & Esau marchant contre Jacob. Conseil d'Achitophel dissipé par celui de Chusai. Toute l'armée de Juda transportée de colère & du desir de vengeance, marchant sous Roboam contre Jéroboam, arrêtée & congédiée sur le champ par une seule parole du Prophète. L'armée d'Israel retournant à Samarie chargée de dépouilles, renvoyant deux cens mille captifs sur la simple remontrance d'un Prophète & de quelques grands Seigneurs de Samarie, &c.

BONTÉ de Dieu, & ses motifs. Elle se répand avec profusion, & sans s'épuiser, en prodiguant le nécessaire, le commode, le délicieux, sur des hommes qui ne le connoissent point, ou qui ne lui en rendent pas grâces, ou qui l'offensent & le blasphèment.

PATIENCE de Dieu. Il supporte les crimes & l'impénitence des hommes pendant plusieurs siècles, depuis les prédications d'Hénoch jusqu'au déluge. La mesure des Amorrhéens n'est comblée qu'après plus de quatre cens ans. Le peuple Juif en fournit plusieurs exemples, surtout la ruine de Samarie & de Jérusalem, & la captivité d'Israel & de Juda, dont ces deux royaumes avoient été menacés pendant plusieurs siècles.

JUSTICE de Dieu. Quand enfin elle éclate, elle est

terrible , accablante , inexorable : rien ne la peut arrêter ni détourner. Déluge. Sodome. Ninive. Babylone , &c..

Le caractère de la punition est ordinairement proportionné à la nature du crime. Toute la terre infectée par les hommes , est toute submergée par les eaux du déluge. Les villes malheureuses brulant du feu impur , sont consumées par le feu. L'adultère & l'homicide de David , sont vengés par les incestes & les meurtres de ses enfans.

LA PROVIDENCE de Dieu entre dans tout , préside à tout jusques dans le moindre détail , règle & fait tout. Dieu appelle la famine , l'épée , la peste pour punir des ingrats , & humilier des superbes. Il suscite tout d'un coup l'esprit des peuples , qui ne pensent point à la guerre , & les amène de loin pour ravager un autre peuple coupable. Il inspire aux troupes l'ardeur , le courage , l'obéissance , le mépris des fatigues & des dangers. Il donne aux Chefs la vigilance , l'activité , l'audace pour entreprendre les choses les plus difficiles ; la prévoyance , le discernement des expédiens les plus utiles ; l'autorité , & l'art de se faire en même tems craindre & aimer. Il leve les obstacles , facilite les entreprises , accorde le succès. Au contraire il ôte à ceux qu'il veut perdre , le conseil , la présence d'esprit , la force , le courage. Il jette le désordre & la consternation dans les armées , jusqu'à faire tourner les épées des soldats contre leurs compagnons. Il parvient à ses desseins par les moiens les plus contraires , comme l'histoire de Joseph le montre : & souvent il y parvient par des moiens qui paroissent l'effet du pur hazard , quoiqu'ils soient tous concertés & préparés par une sagesse infinie , comme l'histoire de David depuis son état de berger jusqu'à la mort de Saül le fait voir clairement.

Les Maîtres , en expliquant l'Histoire Sainte aux jeunes gens , ne peuvent trop insister sur la Providence , qui est un attribut de Dieu , dont la connoissance est la plus intéressante , la plus importante , la plus nécessaire ; qui influe dans tous les événemens publics & particuliers ; que tout homme doit avoir présente dans chaque circonstance de la vie , dans



chaque action de la journée ; qui est la plus ferme base de la religion ; qui forme les liens les plus naturels & les plus étroits de la créature avec le Créateur ; qui lui fait sentir davantage sa dépendance universelle , sa foiblesse , ses besoins ; qui lui offre les occasions des plus grandes vertus , de la confiance en Dieu , de la reconnaissance , du détachement , de l'humilité , de la résignation , de la patience ; & qui fournit à la piété & au culte religieux la matière la plus ordinaire de ses exercices par la prière , par les vœux , par les actions de grâces , par les sacrifices.

CONNOISSANCE DE L'AVENIR. Un des caractères les plus incommunicables de la divinité , est la connoissance de l'avenir. Souvent Dieu fait aux fausses divinités le défi de prédire ce qui doit arriver : *Annuntiate quæ ventura sunt in futurum , & sciemus quia dii estis vos.* Il faut , en enseignant l'Histoire Sainte , y faire soigneusement remarquer aux jeunes gens les prédictions les plus célèbres , soit qu'elles regardent les événemens temporels , ou qu'elles aient rapport à la religion ; & leur faire observer le caractère des Prophètes , leur mission , le but & les dangers de leur ministère. Ils sont saints & irréprochables dans leurs mœurs , mènent une vie pauvre & obscure , sans ambition , sans intérêt , sans tirer aucun avantage de leurs prédictions. Ils sont envoyés à des incrédules , qui les contredisent & les persécutent , qui ne se rendent qu'après l'évidence de l'accomplissement. Leurs prédictions regardent des événemens publics , & annoncent la destinée des royaumes. \*Elles sont circonstanciées , publiées longtemps avant l'accomplissement , connues de tous , à la portée des plus simples. Tous ces caractères réunis ensemble sont de puissans motifs de crédibilité.

Isaï. 41. 23.

V I. ENFIN , Jésus-Christ étant la fin de la loi , il faut , quand l'occasion s'en présente naturellement , le faire envisager aux jeunes gens dans les histoires qu'on leur explique ; dans les sacrifices ; dans les cérémonies ; dans les actions des Patriarches , des Juges , des Rois , des Prophètes , en un mot , de tous ceux que Dieu a choisis pour

figurer par quelque endroit ou Jesus-Christ, ou l'Eglise, qui est son épouse & son ouvrage.

V II. A toutes ces observations, je croi devoir en ajouter une dernière sur les privilèges de la PIÉTÉ, à laquelle il est très important de rendre la Jeunesse attentive. En effet, Dieu a voulu montrer par toute la suite de l'Histoire de l'ancien Testament, que toutes les promesses & toutes les récompenses, même pour la vie présente, étoient attachées à la PIÉTÉ; que tous les biens temporels viennent de Dieu, comme de leur unique source, & qu'il ne les faut attendre que de lui seul, quoiqu'il en réserve à ses serviteurs dans l'éternité de plus dignes de sa magnificence, & de plus proportionnés à la vertu. C'étoit cette piété, dont le propre caractère consistoit dans une ferme confiance en Dieu, qui régloit seule la destinée de son peuple, & qui décidoit absolument de la félicité publique, & du sort de l'Etat. Tout étoit mesuré sur elle, les saisons favorables, l'abondance, la fécondité, la victoire sur les ennemis, la délivrance des plus grands dangers, l'affranchissement de tout joug étranger, la jouissance de tous les avantages qu'on peut goûter dans le sein d'une profonde paix. Elle obtenoit tout, & surmontoit tout. C'est par elle que Jonathas seul avec son Ecuier, met en fuite une armée entière; que David sans armes terrasse le Géant, & se met à couvert des artifices & de la violence de Saül; que Josaphat, sans tirer l'épée, triomphe de trois peuples ligués contre lui; qu'Ezéchias sauve Jérusalem & le royaume de Juda, en voyant périr cent quatre-vingts-cinq mille Assyriens. Au contraire l'impété attiroit tous les fléaux: de la colère de Dieu, la famine, la peste, la guerre, les défaites, la servitude, la ruine entière des plus puissantes maisons; & le crime conduisoit toujours à une fin malheureuse.

De pareilles observations peuvent beaucoup servir à inspirer des sentimens de piété insensiblement, agréablement, sans travail, sans affectation, sans paroître prêcher, ni faire de longues moralités. C'est la principale fin que Dieu s'est proposée, en liant tous les devoirs, tou-

res les vertus , tous les préceptes , toutes les vérités salutaires , tous les mystères , en un mot , toute la religion , à des faits dont les hommes de toute condition , de tout âge , de toute sorte de caractères sont touchés , parce qu'ils sont à leur portée , & qu'ils n'ont pas moins d'agrément que d'utilité. Omettre de telles observations , seroit priver les jeunes gens des plus grands fruits que présentent les livres saints , & leur laisser ignorer ce qui fait l'ame des Ecritures.

Après avoir marqué les principales choses qu'on peut observer en lisant & en expliquant l'Histoire Sainte , & avoir comme posé les fondemens & les principes de cette étude , il me reste à en faire l'application à quelques histoires particulières , afin de montrer comment on peut mettre en pratique les règles que j'ai données. C'est ce que je vais tâcher d'exécuter avec le plus d'ordre & de clarté qu'il me sera possible.

## CHAPITRE SECOND.

### APPLICATION DES PRINCIPES

#### A QUELQUES EXEMPLES.

**D**EUX grands hommes , fort célèbres dans l'Ecriture Sainte , me fourniront les exemples auxquels j'appliquerai les règles que je viens de donner : Joseph , & Ezechias. A ces deux histoires j'ajouterai un article sur les Prophéties.

#### ARTICLE PREMIER.

##### *Histoire de Joseph.*

COMME cette histoire est fort longue & fort connue , je serai obligé d'en omettre ou d'en abrégér plusieurs circonstances , quoique très intéressantes , pour ne point trop allonger ce récit.

N. iij.

1. *Joseph vendu par ses freres : conduit en Egypte chez Putiphar : mis en prison.* Gen. chap. 37. 39. & 40.

JACOB avoit douze enfans , dont Joseph & Benjamin étoient les plus jeunes : il avoit eu ces deux derniers de Rachel. L'amour particulier que Jacob témoignoît à Joseph , la liberté que celui-ci prit d'accuser devant lui ses freres d'un crime que l'Ecriture ne nomme point , & le récit qu'il leur fit de songes qui marquoient sa future grandeur , excitèrent leur jalousie & leur haine.

Un jour qu'ils le virent venir à eux dans la campagne où ils païssoient leurs troupeaux , ils se dirent l'un à l'autre : Voici notre songeur qui vient ; allons , tuons-le , & le jettons dans une vieille citerne : après cela on verra à quoi lui auront servi ses songes. Sur la remontrance de Ruben , ils se contentèrent de le jeter dans la citerne , après lui avoir ôté sa robe. Bientôt même ils l'en retirèrent , pour le vendre à des marchands Ismaélites qui alloient en Egypte , à qui en effet ils le vendirent vingt pièces d'argent. Après cela ils prirent sa robe , & l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau , ils l'envoierent à Jacob , & lui firent dire : Voici une robe que nous avons trouvée ; voyez si ce n'est pas celle de votre fils. Il la reconnut , & dit : C'est la robe de mon fils. Une bête cruelle l'a dévoré : une bête a dévoré Joseph. Il déchira ses vêtements ; & s'étant couvert d'un cilice , il pleura son fils fort lontems.

Les Ismaélites emmenèrent Joseph en Egypte , où ils le vendirent à un des premiers Officiers de la Cour de Pharaon , nommé Putiphar. *Le Seigneur* , dit l'Ecriture , *étoit avec Joseph , & tout lui réussissoit heureusement.* Son maître , qui voioit bien que Dieu étoit avec lui , le prit en affection. Il le fit Intendant de sa maison , & il se reposa absolument sur lui du soin de toutes ses affaires. Aussi Dieu benit la maison de Putiphar , & il multiplia ses biens de tous côtés à cause de Joseph.

Il y avoit déjà lontems qu'il étoit dans cette maison , lorsque sa maitresse l'ayant regardé avec un mauvais desir , le sollicita en l'absence de son mari à commettre le crime. Mais Joseph en eut horreur , & lui dit : Comment

serois-je assez malheureux , pour abuser de la confiance que mon maître a en moi , & pour pécher contre mon Dieu ? Elle continua ainsi pendant plusieurs jours à le sollicitier , sans pouvoir rien obtenir. Enfin , un jour que Joseph étoit seul , elle le prit par le manteau , & le pressoit de consentir à son mauvais desir. Alors Joseph , lui laissant le manteau entre les mains , s'enfuit. Cette femme , outrée de dépit , jeta un grand cri , & ayant appelé les gens de sa maison , elle leur dit que Joseph avoit voulu lui faire violence , & qu'il avoit pris la fuite aussitôt qu'il l'avoit entendu crier. Lorsque son mari fut de retour , elle lui persuada la même chose , en lui montrant le manteau comme une preuve de ce qu'elle disoit. Putiphar , trop crédule aux paroles de sa femme , entra dans une grande colère , & le fit enfermer dans la prison où étoient ceux que le Roi faisoit arrêter. Mais le Seigneur fut avec Joseph : il en eut compassion , & il lui fit trouver grace devant le Gouverneur.

Pendant que Joseph étoit en prison , deux des grands Officiers de la Cour de Pharaon , savoir le grand Echançon & le grand Pannetier , y furent conduits par ordre du Roi. Le Gouverneur en confia le soin à Joseph , comme de tous les autres prisonniers. Quelque tems après ils eurent tous deux dans la même nuit un songe qui les jeta dans de grandes inquiétudes. Joseph leur en donna l'explication. Il prédit à l'Echançon , que dans trois jours il seroit rétabli dans l'exercice de sa charge , & au grand Pannetier , que dans trois jours Pharaon le seroit attacher à une croix , où sa chair seroit déchirée par les oiseaux. Les choses arrivèrent , comme il l'avoit dit. Le grand Pannetier fut mis à mort , & l'autre rétabli. Joseph avoit prié l'Echançon de se souvenir de lui , & d'obtenir du Roi son élargissement : car j'ai été enlevé , dit-il , par fraude & par violence du pays des Hébreux , & j'ai été renfermé dans cette prison , sans être coupable. Mais cet Officier étant rentré en faveur , ne pensa plus à son Interpreté :

## R É F L E X I O N S.

**DEMANDE.** Que faut-il penser de la conduite de Dieu sur Joseph , à qui sa vertu n'attire que de mauvais traitemens , soit de la part de ses freres qui le haïssent , & le traitent avec la dernière cruauté , soit du côté de la femme de Putiphar sa maitresse , qui le calomnie impunément , & le fait renfermer dans un cachot comme un scélérat ?

**RÉPONSE.** Dieu par cette conduite a voulu nous donner d'importantes instructions.

1°. Son dessein est de détromper les hommes de la fausse idée qu'ils ont de la Providence , & de la fausse idée qu'ils ont de la vertu. Ils croient que Dieu néglige le soin des choses humaines , lorsque ceux qui le craignent sont dans l'oppression & dans la misère. Ils croient que la vertu doit toujours rendre heureux en cette vie ceux qui en ont une sincère. L'Ecriture détruit ces faux préjugés par l'exemple de Joseph , sur qui les yeux de Dieu sont très attentifs , & qui est néanmoins haï par ses freres , vendu , exilé , calomnié , mis en prison ; qui a conservé une vertu très pure , sans en être plus heureux pendant plusieurs années ; & qui n'est même tombé dans la captivité & dans le danger de perdre la vie , que parce qu'il est demeuré fidèle à ses devoirs. Il est vrai que Dieu rompit dans la suite ses liens , & l'éleva à une suprême autorité. Mais Joseph étoit préparé à souffrir l'oppression jusqu'à la fin de sa vie. Il consentoit à mourir dans la prison , si Dieu le vouloit : & il n'eût pas été moins précieux à ses yeux , ni moins sûr des biens éternels qu'il espéroit de sa miséricorde , quand il eût paru en être abandonné jusqu'au dernier moment.

D. Paroit-il effectivement que Dieu ait pris un soin particulier de Joseph pendant ses disgraces ?

*Gen. ch. 39.*

**R.** L'Ecriture semble avoir pris à tâche de nous faire remarquer la protection de Dieu sur son serviteur , en nous avertissant qu'il fut toujours avec lui , & que par cette raison tout lui réussissoit heureusement ; qu'il lui fit trou-

ver

ver grace devant son maître , qui reconnut que le Seigneur étoit avec Joseph , & qu'il le favorisoit & le benissoit en toutes ses actions , qu'il inspira à Putiphar de lui donner , tout jeune qu'il étoit , l'autorité sur toute sa maison , que pour attacher le maître à son serviteur par une affection plus durable & plus forte , le Seigneur benit la maison de l'Egyptien à cause de Joseph , & multiplia ses biens tant à la ville qu'à la campagne , en sorte que son maître n'avoit d'autre soin que de se mettre à table , & de manger. Que quand Joseph fut mis en prison , le Seigneur eut compassion , qu'il lui fit trouver grace aussi devant le Gouverneur de la prison , qu'il lui inspira de remettre à Joseph le soin de tous ceux qui y étoient renfermés , sans prendre connoissance de quoi que ce fût , & de lui tout confier , en sorte qu'il ne se faisoit rien sans son ordre , qu'enfin le Seigneur le fit réussir en toutes choses.

v. 4.

v. 5.

v. 21.

v. 22.

v. 23.

D. Malgré toutes ces faveurs , la prison n'étoit-elle pas un séjour bien triste pour Joseph ?

R. Lorsqu'il fut mis en prison , tout paroissoit l'avoir abandonné : mais Dieu étoit descendu avec lui dans l'obscur retraite où on l'avoit enfermé. *Fuit autem Dominus cum Joseph* ; & l'Ecriture ne craint point de dire que la Sagesse éternelle se rendit comme prisonnière avec lui : *Hæc descendit cum illo in foveam , & in vinculis non dereliquit illum*. Elle adoucissoit ses longues nuits passées à souffrir & à veiller. Elle éclaircit ces ténèbres que la lumière du soleil ne pouvoit percer. Elle ôtoit à la solitude & à la captivité , dont les lectures & l'occupation ne pouvoient diminuer ni suspendre le sentiment , ce poids terrible de l'ennui qui renverse les plus fermes. Enfin , elle faisoit couler dans son cœur une paix , dont la source étoit invisible & intarissable. Lorsque Joseph fut associé au trône de Pharaon , il n'est point dit que la Sagesse y monta avec lui , comme il est dit qu'elle descendit avec lui en prison. Elle l'accompagna sans doute dans le second état : mais le premier étoit plus cher à Joseph , & il doit l'être à quiconque a de la foi.

Gen. 39. 21.

Sap. 10. 13.

14.

D. Quelle autre instruction Dieu a-t-il voulu nous donner dans la conduite qu'il a gardée à l'égard de Joseph ?

Tome II.

O

R. Il a voulu en second lieu nous apprendre comment sa providence conduit toutes choses à l'exécution de ses desseins, & comment elle y fait servir les obstacles mêmes que les hommes s'efforcent d'y apporter. Le dessein de Dieu étoit d'élever Joseph à un point de grandeur & de puissance où ses freres seroient réduits à se prosterner humblement devant lui. Les freres de Joseph s'y opposent : mais *il n'y a*, dit l'Ecriture, *ni sagesse, ni prudence, ni conseil contre le Seigneur*. Ce qu'ils font pour humilier Joseph, est le premier degré par lequel Dieu le conduit à l'élévation & à la gloire : & l'horrible calomnie de son impudique maitresse, qui mettoit, ce semble, le comble à tous ses malheurs, est ce qui le fera presque monter sur le trône.

Prov. 21. 30.

C'est ce que Joseph lui-même fit remarquer à ses freres dans la suite, en leur disant que ce n'étoit pas eux qui l'avoient fait venir en Egypte, mais que c'étoit Dieu qui l'y avoit envoyé : *Non vestro consilio, sed Dei voluntate huc missus sum*. Cette parole est un grand sujet de consolation pour ceux qui ont de la foi. Tout ce qu'on entreprendra contre eux, deviendra un moien pour assurer leur bonheur & leur salut. Les desseins secrets, les haines déclarées, la captivité, la calomnie, les feront arriver au terme que la grace leur a marqué. Après cela l'envie & l'injustice seront confondues ; & lorsqu'elles auront porté Joseph sur le trône, elles paroîtront tremblantes devant lui.

Gen. 45. 8.

D. Quels moiens Joseph emploie-t-il pour combattre la tentation qui lui est suscitée par sa maitresse ?

R. Nous trouvons dans sa conduite un excellent modèle de ce que nous devons faire, quand nous sommes tentés. Joseph se défend d'abord par le souvenir de Dieu, & de son devoir. Comment, dit-il à cette femme hardie & sans pudeur, pourrois-je commettre une telle action, aiant Dieu pour témoin & pour juge ? C'est à ses yeux que nous deviendrions criminels vous & moi. C'est lui qui me commande de vous desobéir en cette occasion. Comment pourrois-je éviter ses regards, ou corrompre sa

Gen. 39. 9.

\* Heb. Hoc grande scelus.

*Quomodo ergo possum hoc malum facere, & peccare in Deum meum ?* Lorsque la tentation est devenue si forte, qu'il a



tout à craindre de sa foiblesse, il prend la fuite, quitte tout, & s'expose à tout, plutôt que de demeurer dans l'occasion prochaine d'offenser Dieu.

D. N'y a-t-il point encore d'autre réflexion à faire sur les malheurs & les disgrâces de Joseph ?

R. Quelque durs & quelque injustes que fussent les traitemens que Joseph eut à souffrir, jamais il ne lui échappa une seule parole de murmure. Il ne s'abandonna point au découragement dans sa servitude, mais il se donna tout entier au service de son maître. Dans le grand loisir qu'ont les prisonniers, & malgré le panchant naturel qu'ont les hommes à parler de leurs aventures, il n'avoit point fait le récit des siennes. Quand il est forcé de s'en ouvrir à l'Echanfon, il le fait avec une modération & une charité qu'on ne peut assez admirer. *J'ai été enlevé par fraude & par violence, dit-il, du pays des Hébreux, & j'ai été renfermé dans cette prison sans être coupable.* Il ne nomme ni ses freres qui l'ont vendu, ni sa maîtresse qui l'a calomnié. Il dit seulement qu'il a été enlevé & fait esclave, quoiqu'il fût libre; & condamné à une dure prison, quoiqu'il fût innocent. Un autre, moins humble & moins prudent que lui, auroit raconté sa vie, & insisté sur les circonstances qui lui auroient fait le plus d'honneur. S'il en eût usé ainsi, le Saint Esprit auroit laissé dans les ténèbres une vertu qui n'auroit pu les souffrir, & qui auroit voulu se consoler de ses malheurs par la vaine satisfaction de se faire admirer: au lieu qu'il a pris soin d'apprendre à tous les siècles ce que Joseph n'a pas voulu dire en secret, & dans l'obscur caverne où il étoit enfermé.

2. *Elévation de Joseph. Premier voyage de ses freres en Egypte.* Gen. ch. 41. & 42.

DEUX ANS se passèrent depuis que l'Echanfon eut été rétabli, après lesquels Pharaon eut deux songes en une même nuit. Dans l'un il vit sept vaches grasses qui sortoient du Nil, & qui furent dévorées par sept autres vaches maigres sorties après elles du même fleuve. Dans le second il vit sept épis pleins, qui furent aussi dévorés par sept autres épis fort maigres. Aucun des Sages d'Egypte

n'ayant pu expliquer ces songes , l'Echanfon se souvint de Joseph , & en parla au Roi , qui le fit aussitôt sortir de prison , & lui raconta les songes. Joseph répondit que les sept vaches grasses & les sept épis pleins signifioient sept années d'abondance ; & que les vaches & les épis maigres marquoient sept années de stérilité & de famine qui viendroient ensuite. Il conseilla au Roi d'établir un homme sage & habile , qui eût soin , pendant les sept années d'abondance , de faire serrer une partie des grains dans des greniers publics , afin que l'Egypte y trouvât une ressource pendant la stérilité. Ce conseil plut à Pharaon , & il dit à Joseph : C'est vous-même que j'établis aujourd'hui pour commander à toute l'Egypte : tout le monde vous obéira , & il n'y aura que moi au-dessus de vous. En même tems il ôta son anneau \* de son doigt , & le mit au doigt de Joseph : il le fit monter sur son second char , & fit crier par un héraut , Que tout le monde fléchît le genou devant lui. Il changea aussi son nom , & lui en donna un qui signifioit *Sauveur du monde*.

\* Le Sceau du  
Prince étoit à  
cet anneau.

Les sept années d'abondance arrivèrent , comme Joseph l'avoit prédit. Pendant ce tems , il fit mettre en réserve une grande quantité de blé dans les greniers du Roi. La stérilité vint ensuite , & la famine étoit dans tous les pays : mais il y avoit du blé en Egypte. Le peuple pressé de la faim , demanda à Pharaon de quoi vivre. Il leur dit : Allez à Joseph , & faites tout ce qu'il vous dira. Joseph donc , ouvrant tous les greniers , vendoit du blé aux Egyptiens & aux autres peuples.

Jacob l'ayant appris , commanda à ses enfans d'y aller. Ils partirent au nombre de dix : car Jacob avoit retenu Benjamin auprès de lui , de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident dans le chemin. Etant arrivés en Egypte , ils parurent devant Joseph , & l'adorèrent. Joseph les reconnut d'abord , & en les voyant prosternés devant lui , il se souvint des songes qu'il avoit eus autrefois : mais il ne se fit point connoître à eux. Il leur parla même fort durement , & les traita d'espions qui venoient pour examiner le pays. Ils lui repartirent : Seigneur , nous sommes venus ici pour acheter du blé. Nous sommes douze freres , tous enfans d'un même homme , qui

demeure dans le pays de Chanaan. Le dernier de tous est demeuré avec notre pere , & l'autre n'est plus au monde. Hé bien , reprit Joseph , je m'en vais éprouver si vous dites la vérité. Envoyez l'un de vous , pour amener ici le plus jeune de vos freres : & cependant les autres demeureront en prison. Il se contenta néanmoins d'en retenir un seul. Pénétrés de fraieur & de regret , ils se disoient l'un à l'autre en leur langue : C'est avec justice que nous souffrons tout ceci , parce que nous avons péché contre notre frere. Nous le voyions accablé de douleur , lorsqu'il nous prioit d'avoir pitié de lui : mais nous ne voulûmes pas l'écouter. C'est pour cela que ce malheur nous est arrivé. Ruben , l'un d'entre eux , leur disoit : Ne vous le dis-je pas alors , de ne point commettre un si grand crime contre cet enfant ? cependant vous ne m'écoutez point. C'est son sang maintenant que Dieu vous redemande. Joseph , qui les entendoit , sans qu'ils le sussent , ne put retenir ses larmes. Il se retira pour un moment , & revint ensuite leur parler. Alors il fit prendre Simeon , & le fit lier devant eux : puis il commanda secrettement à ses Officiers de remettre leur argent dans leurs sacs. Ils partirent donc avec leurs ânes chargés de blé.

## R É F L E X I O N S.

D. Pourquoi Dieu laissa-t-il Joseph en prison pendant plusieurs années , sans paroître le souvenir de lui ?

R. Ce terme , si long quand on est captif , étoit nécessaire pour affermir Joseph dans l'humilité , dans la soumission aux ordres de Dieu , & dans la patience. Il nous eût attendris , si nous l'eussions vu dans les fers , & que nous eussions connu son innocence. Mais Dieu , qui avoit pour lui une compassion infiniment plus indulgente & plus tendre , le laissoit dans un état d'où nous aurions voulu le tirer. Il connoissoit ce qui manquoit à sa vertu. Il savoit combien devoient durer les remèdes nécessaires à sa santé. Il découvroit dans l'avenir ses tentations & ses périls , & lui préparoit dans les liens le secours & la force dont il auroit besoin dans son élévation. C'est ainsi

qu'il en usé pour les Elus , dont il veut avant tout affermir la patience & l'humilité , & qu'il n'expose à la tentation qu'après les y avoir lontems préparés.

D. Comment Pharaon se détermine-t-il si aisément à choisir pour premier Ministre Joseph , & à revêtir de l'autorité souveraine un étranger & un inconnu ?

R. C'est une grace pour toute une nation qu'une salutaire pensée inspirée à un Prince. Lorsque Joseph parloit aux oreilles de Pharaon , Dieu l'instruisoit en secret. Il le rendoit attentif aux sages avis & à la rare prudence d'un étranger & d'un captif , & il le délivroit de tous les préjugés qui empêchent si souvent les personnes constituées en dignité de se rendre dociles à la lumière , & d'avouer qu'on en peut avoir une supérieure à la leur. Il lui faisoit comprendre qu'une sagesse purement humaine exécuteroit mal ce qui lui étoit conseillé par une sagesse divine ; & qu'il chercheroit inutilement un autre Ministre que celui que Dieu avoit choisi. *Où pourrions-nous , dit ce Prince sensé , trouver un homme comme celui-ci , qui fût aussi rempli , qu'il l'est , de l'Esprit de Dieu ?*

Gen. 41. 38.

En parlant ainsi , il ruinoit par le fondement toutes les erreurs d'une fausse politique , qui regarde la vertu & la religion comme peu propres au gouvernement des Etats , & qui se trouve perpétuellement gênée dans ses vûes & ses projets par une exacte probité. Un Roi infidèle couvre d'une éternelle honte cette folle impiété. Il est persuadé que plus on a l'esprit de Dieu , plus on est capable de conduire un royaume. Et la moindre attention suffit pour découvrir que la maxime opposée est l'effet du renversement de l'esprit humain.

D. Que faut-il penser de la gloire de Joseph élevé presque jusques sur le trône ?

R. Le Saint Esprit nous apprend , dans un autre livre , que les calomnies , dont on avoit noirci la réputation de Joseph , furent alors pleinement dissipées , & que la honte du mensonge retomba sur ceux qui en avoient été les auteurs. *Mendaces offendit qui maculaverunt illum , & dedit illi claritatem eternam.* Ainsi toute la pompe dont il étoit environné , étoit le triomphe de la vertu. C'étoit

Sap. 10. 14.

elle qui étoit montrée à tous les peuples. C'étoit elle qui étoit élevée sur un char magnifique, d'où elle apprenoit aux Justes de tous les siècles, à ne tomber jamais dans le découragement, & à conserver une patience invincible. C'étoit devant elle que tout le monde fléchissoit les genoux : & Joseph étoit le Héraut qui y exhortoit tous les hommes, dans le tems que le Héraut qui marchoit devant lui exigeoit cette marque extérieure de respect pour le premier Ministre de Pharaon.

D. Les songes de Joseph à l'égard de ses freres, furent-ils accomplis ?

R. On le reconnoit clairement, quand on les voit tous prosternés aux piés de Joseph : *Cumque adorassent cum fratribus suis.* Voila ce qu'ils avoient tant appréhendé, ne sachant pas l'intérêt qu'ils avoient à le reconnoître pour maître. Plus ils se sont efforcés de l'éloigner, & de s'en rendre indépendans, plus ils ont contribué à l'établir sur leurs têtes. Ils n'ont pas voulu l'adorer, quand ils l'avoient dans leur famille : ils le vont chercher en Egypte pour se prosterner à ses piés. Ils l'ont renoncé, & lui ont voulu ôter la vie, quand son pere l'a envoyé vers eux : ils sont contraints de paroître devant lui, après une espèce de résurrection, pleins de crainte & de tremblement. Ils l'adorent après l'Egypte & les autres nations, dont ils suivent enfin l'exemple : & ils ne craignent que d'en être rejettés, parce qu'ils le regardent comme le Sauveur du monde ; au lieu qu'ils avoient appréhendé de lui être soumis, parce qu'ils ne considéroient dans son élévation que leur propre abaissement.

D. Que nous apprennent les remords des freres de Joseph au sujet du traitement qu'ils lui avoient fait souffrir ?

R. On voit dans les reproches qu'ils se font à eux-mêmes, & la force de la conscience, & le fruit de la sainte éducation donnée par Jacob à sa famille, qui n'a pas toujours été fidèle à la lumière, mais qui ne s'est point efforcée de l'éteindre, & qui a respecté la loi qui condannoit ses actions. *C'est justement,* se disent-ils l'un à l'autre, *que nous souffrons tout ceci, parce que nous avons péché contre notre frere.* Les hommes n'effaceront jamais de leur

Gen. 42. 6.

Gen. 42. 21.

cœur le sentiment que Dieu y a imprimé de sa présence & de sa justice. Ils ne réussirent jamais à se persuader que le crime n'est rien , ou qu'il n'a pas été vû , ou qu'il demeurera impuni. Ils seront quelquefois rassurés par la patience & par le silence de leur Juge , ou par la multitude de leurs complices : mais lorsque la vengeance commencera à éclater , ils seront les premiers à avouer qu'ils l'ont méritée ; & leurs complices ne leur paroîtront que comme des témoins préparés pour les accuser & les confondre.

3. *Second voyage des enfans de Jacob en Egypte. Joseph reconnu par ses freres.* Gen. ch. 43. 44. 45.

LORSQUE les enfans de Jacob , au retour de leur voyage , lui eurent raconté tout ce qui leur étoit arrivé , l'emprisonnement de Simeon , & l'ordre exprès qu'ils avoient reçu de mener Benjamin en Egypte , cette triste nouvelle le perça de douleur , & renouvela celle que la perte de Joseph lui avoit causée. Il refusa longtemps de laisser partir son cher Benjamin , qui seul faisoit toute sa consolation. Mais enfin , voyant que c'étoit une nécessité , & qu'autrement il le verroit périr de faim avec lui , il consentit à son départ sur les assurances réitérées que lui donnèrent ses autres enfans de le lui ramener. Ils partirent donc tous ensemble avec des présens pour Joseph , & le double de l'argent qu'ils avoient trouvé dans leurs sacs.

Etant arrivés en Egypte , ils se présentèrent devant Joseph. Lorsqu'il les eut aperçus , & Benjamin avec eux , il dit à son Intendant : Faites entrer ces gens-là chez moi , & préparez un festin , parce qu'ils mangeront à midi avec moi. L'Intendant exécuta l'ordre , & les fit entrer. Eux , tout surpris d'un tel traitement , s'imaginoient qu'on alloit leur faire un crime de l'argent qui s'étoit trouvé dans leurs sacs. Ils commencèrent donc par se justifier auprès de l'Intendant , disant qu'ils ne savoient pas comment cela étoit arrivé ; & que , pour preuve de leur bonne foi , ils raportoient cet argent. L'Intendant les rassura , en leur disant : Ne craignez rien : c'est votre Dieu & le Dieu de votre pere qui vous a fait trouver de l'argent dans

dans vos sacs : car pour moi j'ai reçu celui que vous avez donné. Aussitôt après , il leur amena Simeon leur frere. On leur apporta de l'eau : ils se lavèrent les piés , & attendirent l'arrivée de Joseph.

Dès qu'il parut, ils se prosternèrent devant lui , & lui offrirent leurs présens. Joseph , après les avoir salués avec bonté , leur dit : Votre pere , ce bon vieillard dont vous m'aviez parlé , vit-il encore ? comment se porte-t-il ? Ils répondirent : Notre pere , votre serviteur , est encore en vie , & il se porte bien. En même tems ils se prosternèrent de nouveau. Joseph aiant aperçu Benjamin : Est-ce là , leur dit-il , votre jeune frere , dont vous m'aviez parlé ? Mon fils , ajouta-t-il , je prie Dieu qu'il vous benisse. Et il se hâta de sortir , parce que la vue de son frere l'attendrissoit si fort , qu'il ne pouvoit plus retenir ses larmes. Quelques momens après il vint retrouver ses freres , & aiant commandé qu'on servît à manger , il se mit à table avec eux.

Après que Joseph eut mangé avec ses freres , il donna secrettement cet ordre à son Intendant : Mettez du blé dans les sacs de ces gens-là , & l'argent de chacun d'eux à l'entrée de leurs sacs ; & mettez ma coupe d'argent dans le sac du plus jeune. L'Intendant fit ce qui lui étoit ordonné. Le lendemain matin ils partirent avec leurs ânes chargés de blé. Mais à peine étoient-ils sortis de la ville , que Joseph envoya son Intendant après eux , pour leur faire des reproches de ce qu'ils avoient volé sa coupe. Ils furent fort surpris de se voir accusés d'une action si lâche , à laquelle ils n'avoient pas seulement pensé. Nous vous avons rapporté , dirent-ils , l'argent que nous avons trouvé à l'entrée de nos sacs : comment se pourroit-il faire que nous eussions dérobé dans la maison de votre maître de l'or ou de l'argent ? Que celui qui se trouvera coupable de ce vol , meure ; & nous demeurerons tous esclaves de votre Maître. L'Intendant les prit au mot. On les fouilla tous en commençant par les plus âgés , & enfin la coupe fut trouvée dans le sac de Benjamin.

Ils retournèrent à la ville fort affligés , & allèrent se jeter aux piés de Joseph. Après quelques reproches , il

leur déclara que celui , dans le sac duquel on avoit trouvé la coupe , demeurerait son esclave. Alors Juda aiant demandé permission de parler , représenta à Joseph que s'ils retournoient vers leur pere sans ramener avec eux ce fils qu'il aimoit tendrement , ils le feroient mourir de chagrin. C'est moi , ajouta-t-il , qui ai répondu de lui à mon pere : que ce soit moi , s'il vous plaît , qui demeure esclave en sa place. Car je ne puis retourner sans lui , de peur d'être témoin de l'extrême affliction qui accablera notre pere.

A ces paroles , Joseph ne put plus se retenir. Il commanda qu'on fit sortir tout le monde. Alors , les larmes lui tombant des yeux , il jeta un grand cri , & dit à ses freres : Je suis Joseph. Mon pere vit-il encore ? Aucun d'eux ne lui répondit , tant ils étoient saisis d'étonnement. Il leur parla donc avec douceur , & leur dit : Approchez-vous de moi. Lorsqu'ils se furent approchés , il dit : Je suis Joseph votre frere , que vous avez vendu pour être emmené en Egypte. Ne craignez point , & ne vous affligez point de ce que vous m'avez traité ainsi : car c'est Dieu qui m'a envoyé ici devant vous pour vous conserver la vie. Ce n'est point par votre conseil que cela est arrivé , mais par la volonté de Dieu. Allez dire à mon pere que Dieu m'a établi sur toute l'Egypte. Qu'il se hâte de venir. Il demeurera près de moi ; & je le nourrirai , lui , & toute sa famille : car il reste encore cinq années de famine. Vous voyez de vos yeux que c'est moi qui vous parle. Annoncez à mon pere le haut rang où je suis élevé , & tout ce que vous avez vu dans l'Egypte. Hâtez-vous de me l'amener. Après leur avoir parlé ainsi , il se jeta au cou de Benjamin , & l'embrassa en pleurant : il embrassa de même tous ses autres freres ; & après cela ils se rassurèrent pour lui parler.

Cette nouvelle se répandit aussitôt dans toute la Cour. Pharaon en témoigna sa joie à Joseph , & lui dit de faire venir au plutôt toute sa famille en Egypte. Joseph fit partir ses freres avec des vivres pour le voyage , & des voitures pour transporter leur pere , leurs femmes & leurs enfans. Lorsqu'ils furent arrivés dans le pays de Cha-



naan, ils dirent à Jacob : Votre fils Joseph est vivant , & il a autorité dans toute l'Egypte. A ces mots , Jacob se réveilla comme d'un profond sommeil ; & il n'en vouloit rien croire. Mais enfin, aiant entendu le récit de tout ce qui s'étoit passé , & voyant les chariots & les autres choses que son fils lui envoioit , il dit : Je n'ai plus rien à souhaiter , puisque mon fils Joseph vit encore : j'irai , & je le verrai avant que de mourir. Il partit bientôt après avec toute sa famille , & arriva en Egypte. Après qu'il eut salué le Roi , Joseph l'établit dans le pays de Gessen le plus fertile de l'Egypte , où Jacob vécut encore dix-sept ans.

## R É F L E X I O N S.

D. Le moment où Joseph se fait connoître à ses freres, est l'endroit de son histoire le plus touchant & le plus intéressant : mais il est précédé de circonstances bien étranges. Comment en effet concilier son indifférence & son oubli à l'égard de son pere & de ses freres qu'il laisse exposés aux suites funestes d'une cruelle famine , & l'extrême dureté qu'il exerce sur eux en les calomniant & les emprisonnant ; comment , dis-je , concilier tout cela avec cette bonté & cette tendresse qu'il laisse entrevoir dans le tems même qu'il les traite si durement ?

R. C'est cette contradiction apparente qui doit nous avertir qu'il y a quelque mystère caché sous la surface d'une action , qui sans cela pourroit choquer la raison , & paroîtroit contraire aux sentimens que la nature a imprimés dans le cœur de tous les hommes.

Joseph vendu par ses freres aux Egyptiens , regardé par Jacob comme mort , oublié par toute sa famille , honoré pendant cet intervalle & régnant en Egypte , est incontestablement la figure de Jesus-Christ , livré aux Gentils par les Juifs , renoncé généralement par sa nation , mis à mort par leur cruelle envie , reconnu & adoré par les Gentils comme leur Sauveur & leur Roi.

Dans le premier voiage que les enfans de Jacob firent en Egypte, il est dit que *Joseph connut bien ses freres , mais qu'il ne fut point connu d'eux.* C'est l'état des Juifs. En re-

Gen. 42. 8.

fusant de se soumettre à Jesus-Christ, ils ont cessé de le voir, mais ils n'ont pu s'affranchir de son empire. Ils lisent les Ecritures, & rencontrent par-tout leur Seigneur sans le connoître. Ils l'ont vû, & ne l'ont pas reçu. Il leur a parlé en énigmes & en paraboles, parce qu'ils étoient indignes d'entendre des mystères qu'ils refusoient de croire. Mais le voile ne demeurera pas toujours sur leur cœur.

Amos 8. 11.

Pendant le long intervalle que dure leur aveuglement, ils souffrent une cruelle famine, non de pain matériel, mais, comme l'avoit prédit un Prophète, de la parole de Dieu, dont l'intelligence leur est refusée. *Mittam famem in terram: non fument panis, neque sitim aquæ, sed audiendi verbum Domini.* La terre de Chanaan est condamnée à une entière stérilité. Le véritable pain de vie ne se trouve que dans l'Egypte. Pour vivre, il faut nécessairement y aller: & jusqu'à ce que Benjamin le dernier des enfans de Jacob, figure des derniers Juifs, y paroisse en personne, la famine affligera toujours cette malheureuse nation.

Gen 41. 7.

Jusques-là Joseph paroitra n'avoir que de la dureté pour ses freres. Il leur parlera comme à des inconnus d'un ton propre à les intimider, & avec un visage sévère: *Quasi ad alienos durius loquebatur.* C'est ainsi que Jesus-Christ traite depuis lontems un peuple ingrat & aveugle. Il paroît ne connoître plus ses freres selon la chair. Il semble avoir oublié les peres d'une postérité infidèle & sanguinaire.

Cependant Joseph se faisoit violence pour ne point laisser paroître sa tendresse. Il ne pouvoit retenir ses larmes: il étoit obligé de se détourner, de se cacher le visage, de sortir même de tems en tems pour essuier ses pleurs. L'effort qu'il faisoit pour les cacher, étoit la figure de cette miséricorde secrette cachée dans le sein de Dieu, & réservée pour les momens marqués dans son conseil éternel. Les promesses de Dieu s'accompliront sur Israel, car ses dons sont sans repentir, & sa vérité sera immuable dans tous les siècles. Mais une juste sévérité suspend les effets d'une clémence, que nos gémissemens, unis à ceux des Prophètes, doivent hâter.

D. Joseph peut-il être regardé par d'autres circonstances de sa vie comme figure de Jésus-Christ ?

R. Il y a peu de Saints de l'ancien Testament en qui Dieu ait pris plaisir de marquer autant de traits de ressemblance avec son Fils que dans Joseph. Le simple exposé en sera une preuve bien évidente.

## R A P O R T S

## ENTRE JOSEPH ET JESUS-CHRIST.

## J O S E P H.

Il est hui de ses freres ,

1. Parce qu'il les accuse d'un grand crime.

2. Parce qu'il est tendrement aimé de son pere.

3. Parce qu'il leur prédit sa gloire future.

Il est envoyé par son pere vers ses freres qui étoient éloignés.

Ses freres conspirent contre sa vie.

Il est vendu vingt piéces d'argent.

Il est livré à des étrangers par ses propres freres.

Sa robe est teinte de sang.

Il est condamné par Putiphar , sans que personne parle pour lui.

Il souffre en silence.

Placé entre deux criminels, il prédit à l'un son élévation , & à l'autre sa mort prochaine.

Il est trois ans en prison.

Il arrive à la gloire par les souffrances & par les humiliations.

Il est établi sur la maison de

## J E S U S - C H R I S T.

Il est hui des Juifs ,

1. parce qu'il leur reproche leurs vices.

2. parce qu'il déclare qu'il est le Fils de Dieu ; & que Dieu lui-même l'appelle son Fils bien aimé.

3. parce qu'il leur prédit qu'ils le verront assis à la droite de Dieu.

Il est envoyé de Dieu son pere vers les brebis perdues de la maison d'Israel.

Les Juifs forment le dessein de le mettre à mort.

Il est vendu trente piéces d'argent.

Il est livré aux Romains par les Juifs.

L'humanité dont il est revêtu souffre une mort sanglante.

Il est condamné sans que personne prenne sa défense.

Il souffre toutes sortes d'injures & de supplices, sans se plaindre.

Placé entre deux voleurs, il prédit à l'un qu'il ira en paradis , & laisse mourir l'autre dans son impénitence.

Il est trois jours dans le tombeau.

Il faisoit que le Christ souffris , & qu'il entrât ainsi dans sa gloire.

Il est établi Chef de toute l'Eglise,

Pharaon , & sur toute l'Egypte.

Pharaon seul est au dessus de lui.

Il est appelé Sauveur du monde.

Tous fléchissent le genou devant lui.

La famine est partout : il n'y a du pain qu'en Egypte , où Joseph gouverne.

Tous sont renvoïés à Joseph par Pharaon.

Toutes les provinces viennent en Egypte pour y chercher du blé.

Les freres de Joseph viennent à lui , le reconnoissent , l'adorent , s'établissent en Egypte.

*& toute créature lui est soumise.*

*Il est au dessus de toute créature , mais soumis à Dieu comme homme.*

*Son nom de Jesus signifie Sauveur : & il est en effet le seul par qui nous puissions être sauvés.*

*Toute créature doit fléchir le genou au nom de Jesus-Christ.*

*Il n'y a par-tout que pauvreté & qu'égarément : la vérité & la grace ne se trouvent que dans l'Eglise où régné Jesus-Christ.*

*Point de salut , point de grace , que par Jesus-Christ.*

*Toutes les nations entrent dans l'Eglise pour y trouver le salut.*

*Les Juifs reviendront un jour à Jesus-Christ , le reconnoîtront , l'adoreront , & entreroient dans l'Eglise.*

Y a-t-il dans toutes ces applications , & j'en pourrois ajouter beaucoup d'autres , quelque chose de forcé & de contraint ? Seroit-il possible que le pur hazard eût ramassé ensemble tant de traits de ressemblance , si différens , & en même tems si naturels ? J'aimerois autant dire que le portrait le plus achevé & le plus ressemblant ne seroit aussi que l'effet du hazard. Il est visible qu'une main intelligente a répandu & appliqué à propos toutes ces couleurs pour en faire un tableau parfait , & que le dessin de Dieu , en réunissant dans la seule vie de Joseph tant de circonstances singulières , a été d'y peindre les principaux traits de celle de son Fils. Ce seroit donc ne connoître qu'à demi l'histoire de Joseph , que de s'arrêter à la simple surface qu'elle présente , sans en approfondir le sens caché & mystérieux , qui en fait la partie la plus essentielle , puisque Jesus-Christ est la fin de la Loi & de toutes les Ecritures.

Je prie le Lecteur d'observer , que , quelque ressemblans & quelque naturels que soient les raports de Joseph avec Jesus-Christ , il n'en est point parlé ni dans l'Evangile , ni

dans les écrits des Apôtres : ce qui montre , qu'outre les figures dont on trouve l'explication dans le nouveau Testament , il y en a de si claires & de si évidentes , qu'on ne peut pas raisonnablement douter qu'elles ne renferment aussi quelque mystère. Mais il faut , sur-tout quand on parle aux jeunes gens , être sobre & retenu sur celles du dernier genre , & insister principalement sur les figures dont Jésus-Christ ou les Apôtres ont fait l'application.

## ARTICLE SECOND.

### *Délivrance miraculeuse de Jérusalem sous Ezéchias.*

JE NE prens dans la vie du saint roi Ezéchias que ce fait , l'un des plus éclatans qui soient dans l'Histoire Sainte , & des plus propres à rendre sensible la toute-puissance de Dieu , & son attention sur ceux qui mettent en lui leur confiance. Je ne ferai presque qu'en indiquer les principales circonstances , que le Lecteur pourra voir dans toute leur étendue en consultant les livres historiques qui en font le récit , & sur-tout les prophéties d'Isaïe qui en renferment une prédiction très claire & très détaillée.

Sennachérib , roi des Assyriens , étoit parti de Ninive avec une armée formidable , dans le dessein d'exterminer la ville de Jérusalem avec son Roi & ses habitans. Il se promettoit une victoire assurée , & insultoit déjà d'avance au Dieu de Jérusalem , disant qu'il le traiteroit comme il avoit traité tous les dieux des autres villes & des autres royaumes dont il avoit fait la conquête. Il ne savoit pas qu'il n'étoit qu'un instrument dans la main de Dieu , qui l'avoit appelé d'un coup de sifflet , ( c'est l'expression de l'Ecriture ) & l'avoit fait venir des extrémités de la terre , non pour exterminer mais pour corriger son peuple.

Tout céda aux armes victorieuses de ce Prince , & en peu de tems il se rendit maître de toutes les places fortes qui étoient dans le pays de Juda. L'alarme fut grande dans Jérusalem. Ezéchias avoit pris toutes les mesu-

4. Reg. 18. 13.

Isai. 10. 7.  
15.

Is. 5. 26. 7.  
18. 10. 5. & 6.

2. Paral. 32.  
2-8.

res nécessaires pour mettre la ville en état de faire une vigoureuse résistance : mais il n'attendoit sa délivrance que du secours divin. Dieu s'étoit engagé par une promesse solennelle & plusieurs fois réitérée à défendre la ville contre l'attaque du Roi d'Assyrie , mais à condition que ses habitans ne compteroient que sur lui , se tiendroient en repos , & n'auroient point recours au Roi d'Egypte. *Si vous demeurez en paix* , leur avoit-il dit , *vous serez sauvés : votre force sera dans le silence & dans l'espérance.* Il leur avoir déclaré plusieurs fois que le secours d'Egypte tourneroit à leur honte & à leur perte. Pour leur rendre cette prédiction plus sensible , il avoit obligé le prophète Isaïe de marcher nuds piés & sans habits au milieu de la ville , en déclarant que tel seroit le sort des Egyptiens & des Ethiopiens.

Les Grands , les politiques , ne purent se résoudre à demeurer dans l'inaction , & à compter sur la promesse de Dieu. Ils amassèrent une somme considérable d'argent , & ils envoièrent des Députés au Roi d'Egypte pour implorer son secours. Plusieurs même prirent le parti de se retirer dans ce pays-là , espérant y trouver un asyle assuré contre les maux dont ils étoient menacés. Dieu leur en fit plusieurs fois des reproches par son Prophète ; mais toujours en vain. Le saint roi Ezéchias leur répétoit sans cesse : *Le Seigneur nous délivrera ; Jérusalem ne sera pas livrée entre les mains des Assyriens.* On ne l'écoutoit point.

4 Reg. 18.  
33. & 19. 10.  
4 Reg. 18.  
20. 19.

Ce saint Roi , craignant d'avoir commis quelque faute en rompant le traité qu'il avoit fait avec le roi des Assyriens , résolut , pour n'avoir rien à se reprocher , & pour mettre tout le bon droit de son côté , de lui en faire satisfaction. Il lui envoya donc des Ambassadeurs à Lachis , & lui dit : J'ai fait une faute : mais retirez-vous de mes terres , & je souffrirai tout ce que vous m'imposerez. Le Roi des Assyriens ordonna à Ezéchias de lui donner trois cens talens d'argent , & trente talens d'or. Il ramassa cette somme avec beaucoup de peine , & la lui envoya. Il y avoit lieu d'espérer qu'une telle démarche desarmeroit la colère de Sennachérib : mais il n'en devint que plus fier ; & ajoutant la perfidie à l'injustice ,

il envoya sur le champ un gros détachement de son armée contre Jérusalem, avec ordre à Rabfacès, qui commandoit ce détachement, de sommer Ezéchias & les habitans de la part du grand Roi, du Roi des Assyriens, de se rendre. Cet Officier s'acquitta de sa commission en des termes pleins de mépris pour le Roi de Juda, & d'insultes contre le Dieu d'Israël. Ezéchias l'ayant appris, déchira ses vêtemens, se couvrit d'un sac, & entra dans la maison du Seigneur, d'où il envoya ses principaux Officiers vers Isaïe, pour lui rapporter les paroles insolentes de Rabfacès. Le Prophète leur répondit : Vous direz ceci à votre maître : Voici ce que dit le Seigneur : Ne craignez point ces paroles que vous avez entendues, par lesquelles les serviteurs du Roi des Assyriens m'ont blasphémé. Je vais lui envoyer un souffle : il entendra un bruit : il retournera en son pays, & je l'y ferai périr par l'épée.

Pendant cet intervalle, Tharaca roi d'Ethiopie avoit envoyé des couriers à Jérusalem, pour assurer ses habitans qu'il marchoit à leur secours. Lui-même arriva bientôt après avec son armée, & celle des Egyptiens. A la première nouvelle qu'en reçut Sennacherib, il résolut de marcher contre lui. Mais auparavant il envoya ses Ambassadeurs à Ezéchias, pour lui remettre en main une lettre pleine de blasphèmes contre le Dieu d'Israël. Ce saint Roi, pénétré de douleur, alla aussitôt au temple, étendit cette lettre impie devant le Seigneur, & lui représenta par une prière vive & touchante que c'étoit lui-même qu'on attaquoit, qu'il s'agissoit de la gloire de son nom, & qu'il osoit, par cette raison, lui demander un miracle, afin, dit-il, que tous les royaumes de la terre sachent que c'est vous seul qui êtes le Seigneur & le vrai Dieu. Dans le moment même, Isaïe envoya dire à Ezéchias, que Dieu avoit exaucé sa prière, & que la ville ne seroit pas même assiégée. A qui, dit Dieu en s'adressant à Sennachérib, penles-tu avoir insulté ? Qui crois-tu avoir blasphémé ? Contre qui as-tu haussé la voix, & élevé tes yeux insolens ? C'est contre le Saint d'Israël. Tu m'as attaqué par tes insultes pleines d'impiété, & le bruit de ton orgueil est monté jusqu'à mes oreilles. Je

Jf. 18. 1-3

4. Reg. 19.  
9-34

te mettrai donc un anneau au nez, & un mors à la bouche, & je te ferai retourner par le même chemin par lequel tu es venu.

*Isai. c. 18.  
v. 19.*

Le Roi d'Ethiopie, plein de confiance dans les troupes innombrables qu'il amenoit, avoit cru qu'il n'auroit qu'à se montrer pour mettre en fuite les Assyriens & pour rendre la liberté à Jérusalem. Il ne savoit pas l'anathème que Dieu avoit prononcé contre lui, parce qu'il avoit osé se déclarer le protecteur & le libérateur de Jérusalem & du peuple de Dieu, comme si l'un & l'autre eussent été sans espérance & sans ressource s'il ne se hâtoit d'en prendre la défense. Son armée fut taillée en pièces. Le carnage fut si grand, & la fuite si prompte, qu'il ne resta personne pour enterrer les morts. Après le gain de la bataille, le Roi d'Assyrie porta la guerre dans l'Egypte même. Le trouble & la confusion s'y répandirent partout. Dieu enleva aux sages si renommés de l'Egypte le conseil & la prudence, & répandit parmi eux un esprit de vertige. Il ôta aux chefs toute force & tout courage. On ne fit aucune résistance, & tout le pays fut à la discrétion d'un Prince également avaré & cruel, qui emmena un nombre infini de captifs, comme Isaïe l'avoit prédit.

*Isai. c. 20.*

*Is. 22. v. 5-7.*

Quand Sennachérib eut ramené ses troupes victorieuses devant Jérusalem, on s'imagine aisément quelle fut la consternation des habitans de cette ville. Ils voioient une armée innombrable campée à leurs portes, & toutes les campagnes voisines couvertes de chariots de guerre. L'ennemi se préparoit à assiéger la ville, & pouffoit des cris contre la montagne de Sion. Le moment de leur perte paroissoit venu : mais c'étoit celui de la miséricorde divine, & de leur délivrance. La nuit même (qui sans doute précéda le jour où se devoit faire l'attaque générale) l'Ange du Seigneur vint dans le camp des Assyriens, & y tua cent quatre-vingts-cinq mille hommes. Sennachérib s'étant levé au point du jour, vit tous ces corps morts, & s'en retourna aussitôt à Ninive, où peu de tems après il fut tué par ses propres enfans dans le temple & sous les yeux de son dieu.

*4 Reg. 19.  
35-37.*



## R É F L E X I O N S.

1. *Sennachérib instrument de la colère de Dieu.*

Isaïe, en prédisant le départ de Sennachérib & de ses armées, parle de Dieu d'une manière digne de la grandeur & de la majesté du Tout-puissant. Il n'a qu'à donner un signal, à lever un étendard, & tous les Princes accourent. <sup>Is. 7. 18.</sup> <sup>10. 5. 6.</sup> Tous les Rois de la terre ne sont à son égard que comme des moucherons. Toute leur puissance n'est devant lui que foiblesse. D'un seul coup de sifflet il les fait marcher. C'étoit une grande consolation pour ceux qui avoient alors de la foi, de savoir certainement que tous les maux qui leur arrivoient étoient ordonnés par la divine providence; qu'ils étoient du côté de Dieu des remèdes, & non de purs supplices; que les hommes n'étoient que les ministres de sa justice; & qu'ils étoient conduits par sa sagesse, quoiqu'ils ne pensassent qu'à satisfaire leurs passions.

C'est Dieu même qui nous découvre les pensées extravagantes de Sennachérib, qui n'étant qu'un simple serviteur, croit être le maître, & qui, ne voyant pas la main qui l'emploie, attribue tout à la sienne, & ne craint point de se mettre à la place de Dieu. Un instrument, dit Dieu, a-t-il quelque vertu qui ne vienne pas de l'artisan qui l'emploie? Est-ce à l'instrument, & non à l'ouvrier, qu'il faut attribuer l'ouvrage? Quelle folie seroit comparable à celle qui porteroit l'instrument à s'élever contre la main & contre l'intelligence qui l'appliquent à certains usages? Voilà pourtant ce que pensoit & ce que faisoit le Roi d'Assyrie. <sup>Is. 10. 7. 15.</sup>

2. *Les Grands ont recours aux Rois d'Ethiopie & d'Egypte.*

On voit ici combien il est dangereux de préférer les

a Sibilabit Dominus musæ.... & api, quæ est in terra Assur. <sup>Is. 7. 18.</sup>

Q ij

vûes de la prudence humaine à celles de la foi. Dieu avoit promis de délivrer Jérusalem, pourvû que ses habitans se tinssent en repos, & missent en lui uniquement leur confiance : voila le point fixe auquel il falloit se tenir. Mais le secours de Dieu étoit invisible, & paroissoit éloigné. Le péril étoit présent, & augmentoit tous les jours. La ressource du côté d'Egypte étoit prochaine, & sembloit assurée. Selon toutes les règles de la politique humaine il falloit mettre tout en usage pour obtenir la protection de deux Rois aussi puissans que ceux d'Egypte & d'Ethiopie. D'ailleurs, n'étoit-ce pas tenter Dieu, que d'attendre un miracle ? & dans l'extrême danger où l'on étoit, n'y avoit-il pas une espèce de folie à demeurer dans l'inaction ? L'événement fera voir qui de ces politiques ou d'Ezéchias raisonnoit le plus juste.

3. *Discours impies & lettre blasphématoire de Sennachérib.*

4. *Reg. c. 19.* Le discours & la lettre de Sennachérib, nous paroissent avec raison impies, insensés, détestables, dans la bouche d'un ver de terre contre la majesté divine. Ce Roi, aveuglé par ses heureux succès dont il ignoroit la véritable cause, pensoit du Dieu de Juda ce qu'il croioit de tous les autres dieux, dont la puissance, selon lui, étoit bornée à certaines régions, & à certains effets particuliers ; & qu'on ne laissoit pas de bien battre malgré leur divinité. Il ne voioit rien dans le Dieu d'Israel qui le distinguât de la foule des dieux vaincus. Son Empire étoit renfermé dans les bornes étroites d'un petit pays, & relégué dans des montagnes. Son nom n'étoit guères connu que parmi les peuples voisins. Ce Dieu avoit déjà laissé enlever dix Tribus par les rois de Ninive. Il venoit de perdre toutes les villes fortes de la Tribu de Juda qui seule lui restoit ; & toute sa domination, tout son peuple, tous ses adorateurs, & toute sa religion étoient réduits à une seule ville sur la terre, sans qu'il parût qu'il eût la pensée ou le pouvoir de la garantir d'une ruine que Sennachérib regardoit comme assurée.

Il est beau de voir comment Dieu s'applique à confondre l'orgueil insolent de ce Prince , qui se faisoit appeler le grand Roi , le Roi par excellence ; qui se considéroit comme un Conquérant invincible , comme le maître de la terre , comme le vainqueur des hommes & des dieux. Ce Prince si fier & si orgueilleux , le Dieu d'Israël le traitera comme une bête féroce , & en lui mettant un cercle au nez , & un mors à la bouche , il le remenera couvert de honte & d'infamie par le même chemin par lequel il étoit venu plein de gloire & triomphant. Voilà où se termine l'orgueil des hommes.

#### 4. *Défaite du Roi d'Ethiopie.*

Il est aisé de reconnoître dans la punition du Roi d'Ethiopie la jalousie du Dieu des armées contre quiconque prétend être son rival , ou partager sa gloire , en osant venir à son secours pour lui conserver son héritage , ou pour le tirer d'un pas difficile dans lequel ses promesses l'auroient trop engagé ; & dans le triste sort des Israélites qui avoient eu recours à l'Egypte , la condamnation de tous ceux ou qui doutent des promesses faites à l'Eglise , dont Jérusalem est certainement la figure , ou qui pensent que dans certaines occasions dangereuses & difficiles elles ont besoin de la force & de la sagesse humaine.

#### 5. *Armée des Assyriens détruite par l'Ange exterminateur.*

La manière courte & simple dont les livres historiques racontent un événement si merveilleux , est véritablement digne de la grandeur de Dieu : *Cette même nuit l'Ange du Seigneur vint dans le camp des Assyriens , & y tua cent quatre-vingts-cinq mille hommes.* Qu'en conte-t-il à Dieu pour abbatre l'orgueil d'un Prince si fier , pour faire périr tant d'Officiers si braves , pour exterminer une armée si nombreuse & si formidable ? Un souffle. Et il l'avoit dit lui-même : *Je lui enverrai un souffle , & il retournera dans son pays.*

Mais la sublime grandeur qui paroît dans le stile du prophète qui a prédit toutes les circonstances de ce grand événement, n'est pas moins digne de la majesté du Dieu qui fait ici éclater sa toute-puissance d'une manière si merveilleuse. Que de nobles idées ne nous présentent point les expressions d'Isaïe ! Lorsque tout paroît désespéré : Je changerai en un instant la face de toutes choses, dit le Seigneur : *Eritque repente confestim*. Quand les ennemis de Jérusalem, qui ignorent que c'est moi qui les ai mandés, s'en regarderont comme les maîtres, je les réduirai en poudre dans une seule nuit. J'écarterai le reste comme un tourbillon dissipe une poussière légère. Au réveil on ne trouvera pas un seul Général, ni un seul Officier qui paroisse avec sa troupe : & la confiance qu'ils avoient que Jérusalem étoit à eux, sera semblable à l'imagination d'un homme affamé qui songe en dormant qu'il mange, & qui en s'éveillant ne trouve rien. *Sicut somniat esuriens, & comedit : cum autem fuerit expergescit, vacua est anima ejus.*

C'est l'orgueil insensé de Sennachérib, ce sont ses blasphèmes impies, qui réveillent le Seigneur qui paroît soit comme endormi. Et l'on comprend alors toute la force & toute l'énergie de ces paroles : *Nunc\* consurgam : nunc exaltabor : nunc sublevabor*. C'est du trône & du sanctuaire que Dieu a sur la montagne de Sion que sortent les éclairs & le bruit effrayant du tonnerre : c'est de l'autel même qu'il a dans Jérusalem, de ce brasier sacré où brûle à sa gloire un feu perpétuel, que sortent les flammes vengeresses qui dévorent les ennemis. *Hæc dicit Dominus cujus ignis est in Sion, & caminus ejus in Jerusalem.*

En effet, selon Isaïe, le massacre étonnant d'une armée entière immolée à la juste vengeance d'un Dieu jaloux qu'on avoit outragé si indignement, fut pour lui comme un sacrifice public & solennel. La main de Dieu, dit ce Prophète, frappera tout, écrasera tout, n'épargnera rien. Le bruit effroyable de son tonnerre sera pour lui &

\* La traduction françoise diminue beaucoup la vivacité de cet endroit, & ne rend pas la répétition du *nunc*. || „ Je me leverai maintenant, je signalerai ma grandeur, je serai  
„ éclater ma puissance.

pour les serviteurs dont il prendra la défense, comme un concert agréable de tambours, de harpes, & d'autres instrumens de musique qui accompagnent dans les grandes fêtes l'oblation des sacrifices ; & les Assyriens sacrifiés à sa vengeance seront pour lui comme une victime solennelle. *Auditam faciet Dominus gloriam vocis sue, & terrorem brachii sui ostendet in comminatione furoris, & flamma ignis devorantis : allides in turbine & in lapide grandinis. A voce enim Domini pavebit Assur, virgâ percussus. Et erit transitus virgæ fundatus, quam requiescere faciet Dominus super eum tympanis, & citharis ; & in bellis præcipuis expugnabis eos.* Le terme original est propre aux sacrifices. On peut traduire ainsi : & bellis, ou certamine, quod sacrificio solenni simile erit, expugnabis eos.

6. *Raisons de la patience de Dieu à souffrir Sennachérib, & de sa lenteur à délivrer Jérusalem.*

Personne ne connoit les desseins de Dieu avant qu'ils soient exécutés ; & lorsqu'ils s'accomplissent, on ne fait où se termineront mille événemens dont on ne voit ni les liaisons, ni les usages, ni les motifs, & qui paroissent devoir entraîner une ruine universelle.

Dès que les maux publics commencèrent à se faire sentir au tems d'Ezéchias, ils parurent extrêmes. Lorsque toute la campagne fut ruinée, & toutes les villes détruites, on regarda ces malheurs comme ne laissant plus aucune ressource, & comme n'étant plus capables de remèdes. Mais quand Jérusalem vit la formidable armée des Assyriens à ses portes, qu'elle se vit désolée au dedans par la famine & la peste, & sans espérance du côté des hommes après l'entière défaite des Egyptiens venus à son secours : alors il parut de la folie à attendre quelque protection miraculeuse, puisque Dieu lui-même s'opposoit à tous les moiens, & se déclaroit en tout pour les ennemis.

Une foible foi ne peut soutenir une si longue épreuve ; & ceux qui en eurent une plus ferme & plus persévérante, s'étonnèrent de la lenteur avec laquelle Dieu accom-

plissoit ses promesses , & de la patience avec laquelle il souffroit que tout pérît , & ne fût presque plus en état de profiter de son secours. Mais ce n'est point à l'argile à juger du tems qu'on emploie à la figurer. Ce ne sont point les premiers coups de ciseau qui polissent une pierre , ou qui en forment une belle statue : & ce n'est point un feu médiocre ou pour la durée ou pour l'activité qui fond l'or , & qui le purifie. Dieu est attentif à sa sagesse & à sa miséricorde , & non aux pensées des hommes , quand il fait son ouvrage. Il ne le laisse point imparfait , pour se mesurer sur leurs vûes bornées , ou sur leur impatience : & il continue dans son dessein , sans mépriser néanmoins les gémissemens & les larmes de ses serviteurs, jusqu'à ce que tout ce qu'il a résolu soit accompli.

Alors il fait cesser tout l'appareil , tous les mouvemens , tous les ressorts dont il s'étoit servi pour achever son ouvrage. Il arrête les mains qu'il conduisoit : il suspend l'action des instrumens devenus inutiles : il ne permet plus que le ciseau entame une figure dont tous les traits sont finis : & il brise beaucoup de choses qui n'ont été employées que pour un tems.

C'est ainsi que Dieu en usa à l'égard de Sennachérib. Il s'étoit servi de lui comme d'un instrument pour corriger son peuple , & pour purifier Jérusalem. Après qu'il eut réduit cette ville à un petit nombre de justes profondément humiliés sous sa main , pour lors il songea à punir les blasphèmes de ce Prince , que l'orgueil avoit conduit à l'impiété. *Lorsque le Seigneur aura accompli toutes ses œuvres sur la montagne de Sion & dans Jérusalem : je visiterai , dit-il , cette fierté du cœur insolent du Roi d'Assur , & cette gloire de ses yeux altiers.*

15. 10. 12.

#### 7. Confiance en Dieu , caractère dominant d'Ezéchias.

Il est remarquable que le Saint Esprit , seul bon juge du véritable mérite des hommes , pour faire l'éloge d'un Prince aussi saint qu'Ezéchias , se contente de dire qu'il a mis sa confiance dans le Seigneur le Dieu d'Israel : *In Domino Deo Israel speravit.* L'Ecriture ajoute qu'il porta cette

4. Reg. 18. 5.

cette vertu plus loin qu'aucun des rois de Juda qui l'ont suivi & qui l'ont précédé. En effet jamais foi ne fut mise à une si dure & si longue épreuve. Tout étoit contre lui. Il paroissoit de la folie à attendre encore le secours du ciel, lorsque tout étoit desespéré, & à refuser sur la parole d'un seul homme ou de se rendre aux Assyriens, ou d'implorer un secours étranger. Mais fortement appuyé sur la parole de Dieu, il demeura ferme comme s'il eût vu l'invisible, & il s'attacha à la promesse par l'immobilité d'une espérance invariable, sans se laisser affaiblir par aucun des motifs les plus pressans. L'événement justifia sa conduite. Quand la protection de Dieu eut enfin éclaté par la destruction entière de l'armée des Assyriens, celui qui la veille étoit regardé de tous comme un insensé & un imbécille, devint tout d'un coup aux yeux de ces mêmes censeurs l'homme du monde le plus sage, de s'être fié au Tout-puissant. Il en sera toujours ainsi, & quiconque espérera en Dieu, ne sera jamais confondu.

### 8. Jérusalem délivrée, figure de l'Eglise.

Le principal fruit qu'on doit tirer de cette histoire, est de comparer ce qui arrive ici à Jérusalem avec ce qui est arrivé à l'Eglise dans tous les tems : d'y voir ses périls, ses ressources, & la promesse d'une victoire assurée sur tous ses ennemis. Un verset du Pseaume 47. qui certainement est prophétique, & regarde cet événement, peut nous aider à faire cette comparaison : *Faites le tour de Sion, examinez son enceinte : faites le dénombrement de ses tours.* C'est le Prophète qui parle au nom du Prince & des chefs du peuple, qui après une délivrance si subite & si miraculeuse exhortent ce qui reste de citoyens à faire le tour au-dehors & au-dedans de Jérusalem pour être témoins eux-mêmes du bon état où sont ses fortifications. Voiez, leur disent-ils, si les ennemis y ont fait une seule brèche, s'ils en ont abbattu une seule tour, s'ils peuvent se vanter d'avoir prévalu en quelque cho-

v. 13.

\* C'est ainsi  
que S. Jérôme  
a traduit ce  
verset.

se sur la vigilance & sur la force de celui qui en est le protecteur : *Circumdate \* Sion , & circuite eam : numerate turres ejus.*

L'Eglise, depuis sa naissance, a été souvent attaquée, assiégée de toutes parts, près de périr selon les apparences. Mais tous les ennemis ont eu le sort de Sennachérib : & après beaucoup d'agitations & de craintes, sa foi est demeurée toujours pure, sa doctrine a prévalu sur toutes les erreurs; ses fondemens n'ont pas été ébranlés; & l'on n'a pu remarquer qu'elle ait fait aucune perte, ni qu'on l'ait obligé d'abandonner aucun de ses dogmes, ou de se départir de l'ancienne tradition qui lui sert de renipart contre les nouveaux ennemis qui se succèdent les uns aux autres.

Il en sera ainsi dans tous les siècles, & ce sera un égal malheur, ou d'attaquer l'Eglise, ou de désespérer de la protection de Dieu sur elle, & de croire qu'il ait besoin du secours des hommes pour la défendre. Tous ceux qui pensèrent ainsi de Jérusalem, périrent; mais la foi de ceux qui attendirent le secours de Dieu, & qui ne doutèrent point de ses promesses, les sauva, & les enrichit des dépouilles de leurs ennemis.

## ARTICLE QUATRIÈME.

### *Prophéties.*

ON PEUT distinguer deux sortes de Prophéties.

Les unes sont purement spirituelles, & ne regardent que Jesus-Christ, ou l'Eglise. Telle est la première & la plus ancienne de toutes, où Dieu, après le péché du premier homme, maudit le serpent, & déclara que de la femme naitroit celui qui lui écraseroit la tête; c'est-à-dire le Sauveur du monde, qui viendrait un jour détruire la puissance du démon. Telles sont aussi celle de Jacob, qui désigne le tems où le Messie doit venir; & celle de Daniel, qui marque dans un détail merveilleux le tems où ce même Messie sera mis à mort, & les suites de cette mort.

Gen. 3. 15.

Gen. 49. 10.

Dan. 9. 24.

29.



Il y a une autre espèce de Prophéties, qu'on peut appeller historiques, qui prédisent des événemens temporels ; lesquels, pour l'ordinaire, sont eux-mêmes une prédiction & une figure d'autres événemens plus importants & spirituels. On en a vû plusieurs de cette sorte dans l'histoire de Sennachérib, dont le Prophète Isaïe avoit marqué lontems auparavant un grand nombre de circonstances, qui ne se trouvent point dans les livres historiques. On a dans le même Prophète une autre prophétie fort célèbre, qui regarde la prise de Babylone par Cyrus désigné par son nom deux cens ans avant sa naissance, & qui prédit la délivrance du peuple Juif. Il est aisé de voir que ces deux grands événemens, qui renferment presque toutes les prophéties d'Isaïe, la délivrance miraculeuse de Jérusalem sous le saint roi Ezéchias, & la prise de Babylone suivie de la liberté des Juifs qui y étoient retenus captifs, étoient la figure & le gage d'autres événemens qui ont rapport à la religion.

On pourroit rapporter à une troisième espèce de prophéties celle que je vais exposer, dont une partie est purement historique, & l'autre purement spirituelle. C'est la célèbre prédiction de Daniel au sujet de la statue composée de différens métaux. Je la choisis préféablement aux autres, parce qu'elle a un rapport particulier à l'histoire profane dont je dois bientôt parler.

## PROPHÉTIE DE DANIEL

*Au sujet de la Statue composée de différens métaux.*

LORSQUE Daniel étoit encore fort jeune, le Roi de Babylone eut un songe mystérieux dont il perdit l'idée distincte, & conserva néanmoins un souvenir confus qui l'inquiétoit. Il voulut que tous ceux qui passaient pour habiles, lui dissent ce qu'il avoit oublié, & lui en donnaient l'explication, les condamnant tous à mourir s'ils ne le faisoient. Daniel, qui étoit compris dans cet or-

*Dan. ch. 2.*

R ij

dre général , se mit en prière avec trois jeunes Hébreux : qui couroient avec lui le même danger ; <sup>a</sup> & il apprit par une révélation divine ce qu'il ne pouvoit savoir par aucune voie naturelle : <sup>b</sup> & tous les sages de Babylone étoient convenus que tout autre moien étoit impossible.

» Voici donc , ô Roi , lui dit Daniel , ce que vous avez vû. Il vous a paru comme une grande statue. Cette statue grande & haute extraordinairement se tenoit debout devant vous , & son regard étoit effroiable. » La tête en étoit d'un or très pur : la poitrine & les bras étoient d'argent : le ventre & les cuisses étoient d'airain : les jambes étoient de fer , & une partie des piés étoit de fer , & l'autre d'argile. Vous étiez attentif à cette vision , lorsqu'une pierre d'elle-même , & sans la main d'aucun homme , se détacha de la montagne , & que frappant la statue dans ses piés de fer & d'argile , elle les mit en pièces. Alors , le fer , l'argile , l'airain , l'argent , & l'or se brisèrent tout ensemble , & devinrent comme la paille menue & légère que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été , & ils disparurent sans qu'il s'en trouvât plus rien en aucun lieu , mais la pierre qui avoit frappé la statue , devint une grande montagne qui remplit toute la terre.

A cette première révélation Daniel ajouta l'explication du songe. » C'est vous , dit-il au Roi , qui êtes la tête d'or. Il s'élèvera après vous un autre royaume : moindre que le vôtre , qui sera d'argent : & ensuite un troisième royaume qui sera d'airain , & qui commandera à toute la terre. Le quatrième royaume sera comme le fer : il brisera & réduira tout en poudre , comme le fer brise & domte toutes choses. « Il explique ensuite ce que signifioient les piés partie de fer & partie d'argile , & continue ainsi : » Dans le tems de ces

<sup>a</sup> Tunc Danieli mysterium per visionem nocte revelatum est. *Dan.*

<sup>b</sup> 2. v. 19.

Est Deus in cælo revelans mysteria. v. 28.

<sup>b</sup> Nec reperietur quisquam qui indicet sermonem in conspectu regis , exceptis diis , quorum non est cum hominibus conversatio. v. 11.

» roiaumes le Dieu du ciel suscitera un roiaume qui ne  
 » sera jamais détruit ; un roiaume qui ne passera point  
 » dans un autre peuple ; qui renversera , & qui réduira  
 » en poudre tous ces roiaumes , & qui subsistera éternel-  
 » lement.

Cette prophétie de Daniel renferme deux parties , & peut paroître mêlée d'historique & de spirituel. Dans la première il désigne clairement les quatre grandes monarchies , savoir des Babyloniens , dont Nabucodonosor étoit actuellement le roi ; des Perses & Médes ; des Grecs & Macédoniens ; des Romains ; & l'ordre seul de leur succession en est une preuve. Dans la seconde il décrit en termes magnifiques le règne de Jésus-Christ , c'est-à-dire de l'Eglise , qui doit survivre à la ruine de tous les autres , & subsister pendant toute l'éternité.

Combien un Maître chrétien est-il attentif à faire sentir aux jeunes gens dans ces sortes de prophéties la preuve évidente de la vérité de la religion ! Car où Daniel voioit-il cette succession & cet ordre des différentes monarchies ? <sup>a</sup> Qui lui decouvroit le changement des empires , sinon celui qui en est le maître aussi-bien que des tems , qui a tout réglé par ses décrets , & qui en donne la connoissance à qui il lui plaît par une lumière surnaturelle.

Comme on se propose d'instruire aussi les jeunes gens de l'histoire profane , on ne manque pas , à l'occasion de la prophétie dont je viens de parler , de leur faire observer que le même Prophète désigne encore dans un autre endroit les quatre grands empires sous la figure de quatre bêtes : & l'on insiste beaucoup sur une autre prédiction rapportée dans le chapitre suivant , qui regarde Alexandre le Grand , & qui est l'une des plus claires & des plus circonstanciées qui se trouvent dans l'Ecriture Sainte. Ch. 7.

Le Prophète , <sup>b</sup> après avoir marqué la monarchie

<sup>a</sup> Ipse mutat tempora & atates : || ta : & lux cum eo est. Dan. 2. 21.  
 transfert regna atque constituit. || 22.  
 Ipse revelat profunda & abscondi- || b Ecce aries unus habens cornua

des Perses , & celle des Macédoniens , sous la figure de deux bêtes , s'explique ainsi clairement : a » Le bœlier , » qui a deux cornes inégales , représente le Roi des Mé- » des & des Perses. Le bouc qui le renverse & le foule » aux piés , est le Roi des Grecs ; & la grande corne » que cet animal a sur le front , représente le premier au- » teur de cette monarchie.

Que peut opposer l'incrédulité la plus opiniâtre à une prophétie si expresse & si évidente ? Par quel moien Daniel a-t-il vu que l'empire des Perses seroit détruit par celui des Grecs : ce qui étoit contre toute vrai-semblance ? Comment a-t-il vu la rapidité des conquêtes d'Alexandre qu'il marque si dignement , en disant qu'il ne touchoit pas la terre ? *non tangebatur terram.* b Comment a-t-il vu qu'Alexandre n'auroit point de fils qui lui succédât : que son empire se démembrieroit en quatre principaux royaumes : que ses successeurs seroient de sa nation & non de son sang : & qu'il y auroit dans les débris d'une monarchie formée en si peu de tems , de quoi composer des Etats , dont les uns seroient à l'orient , les autres au couchant ; les uns au midi , & les autres au septentrion.

En expliquant cette prophétie aux jeunes gens , on ne doit pas oublier de leur faire remarquer ce que dit l'historien Josèphe à l'occasion de l'entrée d'Alexandre à Jérusalem. Ce Prince s'avançoit vers cette ville plein de colère contre les Juifs , qui étoient demeurés fidèles à Darius. Le Grand-Prêtre Jaddus , en conséquence d'une

*Josèph. hist.  
des Juifs , liv.  
11. ch. 8.*

excelsa , & unum excelsus altero...  
Ecce autem hircus caprarum venie-  
bat ab occidentem super faciem to-  
tius terræ , & non tangebatur ter-  
ram... Cumque appropinquasset  
prope arietem , effertus est in eum.  
Cumque misisset in terram , con-  
culcavit. *Dan. 8. 3. &c.*

a Arias quem vidisti habere cor-  
nuum , rex Medorum est atque Per-  
sitarum. Hircus caprarum , rex Gra-

corum est ; & cornu grande , ipse  
est rex primus. *Ibid. v. 10. & 21.*

b Surget rex fortis , & domina-  
bitur potestate multa... & regnum  
ejus dividetur in quatuor ventos  
caeli , sed non in posteros ejus , ne-  
que secundum potentiam illius qui  
dominatus est. *Dan. 11. 3. 4. &c.*

Quatuor reges de gente ejus con-  
surgent , sed non in fortitudine ejus.  
*Dan. 8. 22.*

révélation qu'il avoit eue , s'étoit avancé revêtu de ses habits pontificaux au-devant d'Alexandre , avec tous les autres Prêtres revêtus aussi de leurs habits de cérémonie , & tous les Lévités vêtus de blanc. Dès qu'Alexandre l'eut aperçu , il se prosterna devant lui , & adora le Dieu dont il étoit le ministre , & dont il portoit le nom respectable sur son front. Et comme un spectacle si inopiné avoit jeté tout le monde dans l'étonnement , le Roi déclara , que le Dieu des Juifs s'étoit apparu à lui en Macédoine sous le même habit que portoit son Grand-Prêtre , lui avoit dit de passer hardiment le détroit de l'Helléspont , & l'avoit assuré qu'il seroit à la tête de son armée , & lui seroit conquérir l'Empire des Perses. Alexandre , environné des Prêtres , entra à Jérusalem , monta au Temple , & offrit des sacrifices à Dieu en la manière que le Grand Sacrificateur lui dit qu'il le devoit faire. Ce souverain Pontife lui fit voir ensuite le livre de Daniel dans lequel il étoit écrit qu'un Prince Grec détruiroit l'Empire des Perses , ce qui causa une joie infinie à Alexandre.

Quand il n'y auroit qu'un simple motif de curiosité , une histoire si agréable & si variée , des prophéties si évidentes & si surprenantes ne méritent-elles pas bien d'être rapportées aux jeunes gens ? Mais quel fruit ne leur en peut-on pas faire recueillir par rapport à la religion , en leur faisant observer l'enchaînement merveilleux que Dieu a mis entre les différentes prédictions des Prophètes , dont les unes , comme je l'ai déjà remarqué , servent à autoriser les autres , & forment toutes ensemble un degré d'évidence & de conviction , auquel on ne peut rien ajouter. C'est la réflexion par où je terminerai cet article qui regarde les Prophéties.

## R É F L E X I O N

### *Sur les Prophéties.*

Si les Prophètes n'avoient prédit que des événemens fort éloignés , il auroit falu attendre longtems pour sa-

voir s'ils étoient Prophètes, & ils n'auroient pu avoir aucune autorité pendant leur vie.

Si d'un autre côté ils n'avoient prédit que des événemens fort prochains, on auroit pu les soupçonner d'en être instruits par des voies naturelles; & la persuasion qu'ils ne parloient que par l'Esprit de Dieu auroit paru moins fondée.

Et s'ils n'avoient mis une liaison entre les événemens prochains, & les événemens éloignés, par des prédictions qui devoient s'accomplir dans l'intervalle; la distance entre les deux extrémités auroit fait perdre le fruit de leurs Prophéties, les premières étant oubliées, & les dernières n'étant pas attendues.

Par l'accomplissement des premières le Prophète acqueroit une autorité légitime, & faisoit espérer l'accomplissement des suivantes. Celles-ci ajoutaient à son autorité une certitude entière que la lumière venoit de Dieu, & que tout ce qui lui étoit révélé pour des tems plus reculés, s'accompliroit aussi infailliblement que ce qu'il avoit prédit pour un tems plus voisin. Les monumens publics attestoient ce qui étoit accompli: l'instruction en faisoit passer la mémoire aux enfans: & ceux-ci joignant ce qui arrivoit de leurs jours, à ce qui étoit arrivé au tems de leurs peres, laissoient à leur postérité un profond respect pour les Prophètes qui l'avoient prédit, & une ferme espérance que tout ce qui étoit contenu dans leurs autres prédictions s'accompliroit.

C'est ainsi que leurs livres ont mérité d'être regardés comme des livres divins. La preuve étoit sûre & à la portée de tout le monde. On croioit l'avenir, parce qu'on voioit le présent. On étoit persuadé que la révélation étoit divine, parce qu'elle étoit infaillible, & au-dessus de toute connoissance humaine: & l'on auroit conclu tout le contraire, si quelques événemens n'avoient pas répondu à la prédiction. » Ecoutez-moi, disoit le prophète Jérémie à un homme qui se prétendoit envoyé de Dieu, » & que tout le peuple m'écoute aussi. Les Prophètes qui » ont été avant nous, ont prédit à divers pays, & à de grands

» grands royaumes , la guerre ; la famine , & d'autres calamités. Il y en a eu au contraire qui ont prédit la paix.  
 » C'a toujours été par l'événement qu'on a discerné quels  
 » étoient ceux que Dieu envoioit. «

Voilà l'unique règle qu'on observoit. Elle étoit simple & facile. Le petit peuple en faisoit l'application aussi sûrement que les plus habiles , & il n'étoit pas possible de s'y méprendre.

Le peu de tems que laissent aux jeunes gens les études ordinaires des classes , ne permet pas de leur expliquer avec beaucoup d'étendue un grand nombre d'histoires ou de prophéties. Mais si l'on en fait un choix judicieux , & que tous les ans on trouve le moyen de leur en faire lire quelques-unes , en les accompagnant de réflexions qui soient à leur portée , ce petit nombre pourra , ce me semble , beaucoup contribuer à leur inspirer un grand respect pour la religion , à leur donner beaucoup de goût pour l'Ecriture Sainte , & à leur apprendre dans quel esprit & avec quels principes ils devront un jour la lire quand ils en auront le loisir.





## TROISIÈME PARTIE.

D E

## L'HISTOIRE PROFANE.

**J**E SUIVRAI ici le même ordre que j'ai gardé en parlant de l'Histoire Sainte : c'est-à-dire , que j'établirai d'abord quelques principes , utiles pour conduire les jeunes gens dans l'étude de l'Histoire Profane ; & j'en ferai ensuite l'application à quelques faits particuliers par les réflexions que j'y joindrai.

## CHAPITRE PREMIER.

## RÈGLES ET PRINCIPES

## POUR L'ÉTUDE

D E

## L'HISTOIRE PROFANE.

**O**N PEUT réduire ces principes à six ou sept : Apporter beaucoup d'ordre dans cette étude ; Observer ce qui regarde les usages & les coutumes ; Chercher sur-tout & avant tout la vérité ; S'appliquer à découvrir les causes de l'aggrandissement & de la chute des Empires , du gain ou de la perte des batailles , & de pareils événemens ; Étudier le caractère des peuples & des grands hommes dont parle l'Histoire ; Être attentif aux instructions qui regardent les mœurs & la conduite de la vie ; Enfin remarquer avec soin tout ce qui a rapport à la religion.



§. I. *Ordre & clarté nécessaires pour bien étudier l'Histoire.*

UNE des choses qui peuvent le plus contribuer à mettre de l'ordre & de la clarté dans cette étude, est de distribuer tout le corps d'une histoire en certaines parties & certains intervalles, qui présentent d'abord à l'esprit comme un plan général de toute cette Histoire, qui en montrent les principaux événemens, & qui en fassent connoître la suite & la durée. Ces divisions ne doivent pas être trop multipliées, autrement elles pourroient causer de l'embarras & de l'obscurité.

Ainsi tout le tems de l'Histoire Romaine depuis Romulus jusqu'à Auguste, qui est de 723 ans, peut se diviser en cinq parties.

*An. de la  
fondation de  
Rome.*  
1.

LA PREMIÈRE est sous les sept Rois de Rome, & elle dure 244 ans.

LA SECONDE est depuis l'établissement des Consuls jusqu'à la prise de Rome, & elle dure 120 ans. Elle renferme l'établissement des Consuls, des Tribuns du peuple, des Décenvirs, des Tribuns militaires avec la puissance des Consuls: le siège & la prise de Veies.

245.

LA TROISIÈME est depuis la prise de Rome jusqu'à la première guerre Punique, & elle dure 124 ans. Elle renferme la prise de Rome par les Gaulois, la guerre contre les Samnites, & celle contre Pyrrhus.

364.

LA QUATRIÈME est depuis le commencement de la première guerre Punique jusqu'à la fin de la troisième, & elle dure 120 ans. Elle renferme la première & la seconde guerre Punique, les guerres contre Philippe Roi de Macédoine, contre Antiochus Roi d'Asie, contre Persée dernier Roi de Macédoine, contre les Numantins en Espagne, & enfin la dernière guerre Punique, terminée par la prise & la ruine de Carthage.

428.

LA CINQUIÈME est depuis la ruine de Carthage jusqu'au changement de la République Romaine en monarchie sous Auguste, & elle dure 115 ans. Elle renferme la guerre d'Achaïe, & la ruine de Corinthe: les troubles

608.

domestiques excités par les Gracques : les guerres contre Jugurtha , contre les Alliés , contre Mithridate : les guerres civiles entre Marius & Sylla , entre César & Pompée , entre Antoine & le jeune César , Cette dernière guerre se termina par la bataille d'Actium , & par l'autorité souveraine du jeune César , surnommé depuis Auguste.

J'ai déjà observé , en parlant de l'Histoire Sainte , l'usage qu'on devoit faire de la Chronologie. Je ne répète point ici ce que j'ai dit sur ce sujet.

La Géographie est aussi d'une nécessité absolue pour les jeunes gens , & , faute de l'avoir apprise dans ces premières années , beaucoup de gens l'ignorent tout le reste de leur vie , & s'exposent à tomber sur ce point dans des bêtises qui les rendent ridicules. Un quart d'heure employé régulièrement tous les jours à cette étude , mettra les enfans en état d'en être parfaitement instruits. Après qu'on leur en aura expliqué les principes les plus généraux , il ne faudra jamais laisser passer aucune ville un peu considérable , ni aucune rivière , dont il sera parlé dans leurs auteurs , sans les leur faire voir dans les cartes géographiques. Il faut qu'ils sachent orienter chaque ville , c'est-à-dire en marquer la situation par rapport aux différens endroits dont il sera question. Ainsi ils diront qu'Evreux est au couchant de Paris , Châlons sur Marne au levant , Amiens au nord , Orleans au midi. Ils suivront les rivières depuis leur source jusqu'à l'endroit où elles se jettent dans la mer , ou dans quelque fleuve , & marqueront les villes considérables qui se rencontrent sur leur passage. On peut , lorsqu'ils sont suffisamment instruits , les faire voyager sur la Carte , ou même de vive voix , en leur demandant par exemple quelle route ils tiendroient pour aller de Paris à Constantinople , & ainsi des autres provinces. Pour rendre cette étude moins sèche & moins désagréable , il est bon d'y joindre de courtes histoires , qui servent à fixer davantage dans l'esprit des enfans l'idée des villes , & qui en chemin faisant leur apprennent mille choses curieuses. Elles se trouvent dans plusieurs traités de géographie que nous avons en notre

langue , dont les maîtres peuvent facilement extraire celles qu'ils jugeront les plus convenables à la jeunesse.

§. II. *Observer ce qui regarde les loix , les usages , les coutumes des peuples.*

CE N'EST PAS une chose indifférente , en étudiant l'Histoire , que d'observer les divers usages des peuples , l'invention des arts , les différentes manières de vivre , de bâtir , de faire la guerre , de former ou de soutenir des sièges , de construire des vaisseaux , de naviger ; les cérémonies pour les mariages , pour les funérailles , pour les sacrifices ; en un mot tout ce qui regarde les coutumes & les antiquités. J'aurai lieu d'en dire quelque chose dans la suite.

Ce que j'ai marqué jusqu'ici n'est encore , pour ainsi dire , que le squelette de l'Histoire : les observations suivantes en font comme l'ame , & renferment ce qu'il y a de plus utile dans cette étude.

§. III. *Chercher sur tout la vérité.*

CE QUI FAIT la qualité la plus essentielle & le devoir le plus indispensable de l'Historien , marque en même tems ce qui doit faire la principale attention de celui qui s'applique à l'étude de l'Histoire. <sup>a</sup> Or personne n'ignore que ce qu'on exige d'un Historien avant toutes & sur toutes choses , est que libre de toute passion & de toute prévention , il n'ait jamais la témérité de rien avancer de faux , & qu'il ait toujours le courage de dire ce qui est vrai. On peut lui passer les négligences dans le stile , mais on ne lui pardonne point le défaut de sincérité ; <sup>b</sup> & c'est la différence qui se trouve entre le Poème & l'Histoire. Le Poème aiant pour principal but le divertisse-

<sup>a</sup> Quis nescit primam esse historiarum legem , ne quid falsi dicere audeat ; deinde , ne quid veri non audeat : ne qua suspicio gratiæ sit in scribendo , ne qua similitatis. *Lib.*

<sup>2.</sup> de Orat. n. 62.

<sup>b</sup> Intelligite , frater , alias in historia leges observandas putare , alias in poemate : quippe cum in illa ad veritatem cuncta referantur , in

ment du lecteur , blesse & choque nécessairement s'il est sans art & sans grace , au lieu que l'Histoire , de quelque manière qu'elle soit écrite , fait toujours plaisir si elle est vraie , parce qu'elle satisfait un desir naturel à l'homme , qui est avide de savoir , & toujours curieux d'apprendre quelque chose de nouveau , mais qui ne peut souffrir qu'on le trompe en substituant le mensonge à la vérité , & des imaginations creuses à la réalité des faits. Aussi voit-on qu'ordinairement les Historiens , pour mériter la créance du lecteur , commencent par faire profession d'une exacte & scrupuleuse sincérité , également exemte d'amour & de haine , d'espérance & de crainte , comme on le peut remarquer dans Salluste & dans Tacite.

Ce qu'on doit donc chercher dans l'Histoire préféralement à tout le reste , c'est la vérité. Les bons Ecrivains ont raison de tâcher de la rendre plus aimable , en s'appliquant à l'orner & à la parer ; & un habile maître ne manque pas de faire sentir toutes les graces & toutes les beautés qui se rencontrent dans un Historien : mais il ne souffre pas que ses disciples se laissent éblouir par un vain éclat de paroles , qu'ils préfèrent des fleurs aux fruits , qu'ils soient moins attentifs à la vérité même qu'à sa parure , ni qu'ils fassent plus de cas de l'éloquence d'un Historien , que de son exactitude & de sa fidélité à rapporter les faits. Quintilien , dans le portrait qu'il nous trace en deux mots d'un Historien Grec , nous apprend à faire ce discernement. « L'histoire , dit-il , que Clitar- » que a écrite , est admirée pour le stile , mais décriée » par le défaut de sincérité. « *Clitarchi probatur ingenium, fides infamatur.*

On doit donc avertir les jeunes gens d'être sur leur garde quand ils lisent des histoires écrites du vivant des Princes dont il y est parlé , parce qu'il est rare que ce soit la vérité seule qui les ait dictées , & que l'envie de plai-

hac ad delectationem pleraque. *Cic. lib. 1. de leg. n. 4. & 5.*

Orationi & carmini est parva gratia , nisi eloquentia sit summa : historia quoquomodo scripta dele-

ctat. Sunt enim homines natura curiosi , & qualibet nuda rerum cognitione capiuntur , ut qui sermunculis etiam fabelliisque ducantur. *Plin. Epist. 8. lib. 5.*

re à celui qui distribue les graces & les faveurs n'y ait influé en rien. Les meilleurs Princes même ne sont pas toujours insensibles à la flatterie, & il y a dans tous les hommes un secret desir de gloire & de louange qui doit rendre suspects de telles histoires. Si la flatterie rend méprisable un Historien, à la médisance doit le rendre haïssable. L'une & l'autre, dit Tacite, déguisent & altèrent également la vérité; avec certe différence, qu'il est aisé de se défendre de l'une, qui est odieuse à tout le monde, & ressent l'esclavage; au lieu qu'on se prête volontiers à l'autre, qui nous séduit par une fausse image de liberté, & s'insinue agréablement dans les esprits.

Il y a des Historiens, très estimables d'ailleurs, qui par le mauvais goût de leur siècle, ou par une trop grande crédulité, ont mêlé beaucoup de fables dans leurs écrits, comme Cicéron le remarque d'Hérodote & de Théopompe.

Tel est, par exemple, ce que dit le premier de la naissance de Cyrus, dont j'aurai lieu de parler dans la suite. On pardonne à l'antiquité, dit Tite-Live, d'avoir plus cherché le merveilleux que le vrai dans ses récits, & d'avoir voulu embellir & orner l'origine des grandes villes & des grands empires par des fictions plus convenables à la fable qu'à l'Histoire. Mais on doit accoutumer les jeunes gens, quand on leur fait lire ces sortes d'Auteurs, à faire le discernement du vrai & du faux; & il faut aussi les avertir que la raison & l'équité demandent qu'on ne rejette pas tout dans un Ecrivain, parce qu'il s'y trouve quelque chose de faux; & qu'on n'ajoute pas foi à tout, parce qu'il s'y rencontre plusieurs choses vraies.

Cet amour pour la vérité, qu'on tâchera de leur inspirer en tout, peut contribuer beaucoup à les garantir d'un mauvais goût, qui autrefois étoit si commun; je veux dire de la lecture des romans & des histoires fabu-

Lib. 1. de  
leg. n. 5.

In Prof. lib.

1.

a Veritas pluribus modis infra-  
cta... libidine assentandi, aut rur-  
sus odio adversus dominantes....  
Sed ambitionem scriptoris facile  
aversis: obreptatio & livor pro-

nis auribus accipiuntur, quippe adu-  
lationi scdum crimen servitutis,  
malignitati falsa species libertatis  
inest. Tacit. Annal. lib. 1. cap. 1.

leuses, qui étouffent peu à peu l'amour & le goût du vrai, & rendent l'esprit incapable des lectures utiles & sérieuses, qui parlent plus à la raison qu'à l'imagination.

On ne peut trop féliciter notre siècle, de ce que dès qu'on lui a fourni ou des traductions des célèbres Auteurs de l'antiquité, ou des ouvrages modernes dignes de son application, il a abandonné aussitôt, & même rejeté avec mépris, toutes ces fictions; & de ce qu'il a reconnu que rien en effet ne dégradoit davantage l'éminence de la raison humaine, qui est destinée à se nourrir de la vérité, que de se repaître des chimères d'une imagination déréglée, & de s'en rendre le jouet en la suivant dans tous ses égaremens. Que si quelquefois on hazarde encore quelques ouvrages de cette nature, on voit, à la gloire de notre tems, qu'ils tombent aussitôt dans l'oubli, qu'ils sont négligés de tous les gens sensés, & qu'ils ne deviennent le partage que de quelques esprits frivoles.

#### §. IV. *S'appliquer à découvrir les causes des événemens.*

*Polyb. hist.  
lib. 1.*

POLYBE, qui manioit la plume aussi habilement que l'épée, & qui n'étoit pas moins bon Ecrivain qu'excellent Capitaine, marque en plusieurs endroits de ses livres que la meilleure manière de composer & d'étudier l'Histoire est de ne se pas borner au simple récit des faits, du gain ou de la perte d'une bataille, de l'aggrandissement ou de la chute des Empires; mais d'en approfondir les raisons, & d'en lier ensemble toutes les circonstances & les suites; de démêler, s'il se peut, dans chaque événement les desseins secrets & les ressorts cachés; de remonter jusqu'à l'origine des choses; & aux préparations les plus éloignées; de bien discerner les causes véritables d'une guerre d'avec les prétextes spécieux dont on les

a Natura inest mentibus nostris  
invariabilis quædam cupiditas veri  
videndi. *Tusc. quæst. lib. 1. n. 44.*

|| Nihil est hominis menti veritatis  
lucè dulcius. *Acad. quæst. lib. 4.  
n. 31.*

couvrir;

œuvre ; & sur-tout d'être attentif à ce qui a décidé du succès d'une entreprise , du sort d'une bataille , de la ruine d'un Etat. <sup>a</sup> Sans cela , dit-il , l'Histoire fournit au lecteur un spectacle agréable , mais non une instruction utile ; elle sert à contenter la curiosité dans le moment , mais elle n'est de nul usage dans la suite pour la conduite de la vie.

Il remarque que la guerre des Romains en Asie contre Antiochus étoit une suite de celle qu'ils avoient faite auparavant contre Philippe Roi de Macédoine ; que ce qui avoit donné occasion à celle-ci , étoit l'heureux succès de la seconde guerre Punique ; dont la principale cause , du côté des Carthaginois , avoit été la perte de la Sicile & de la Sardaigne : qu'ainsi pour se former une juste idée des divers événemens de ces guerres , il ne faut pas les considérer séparément ni par parties , mais embrasser le tout ensemble , & en bien étudier les liaisons , les suites , & les dépendances.

Il observe au même endroit que ce seroit se tromper grossièrement que de regarder la prise de Sagonte par Annibal comme la véritable cause de la seconde guerre Punique. Le regret qu'eurent les Carthaginois d'avoir cédé trop facilement la Sicile par le Traité qui termina la première guerre Punique ; l'injustice & la violence des Romains , qui profitèrent des troubles excités dans l'Afrique pour enlever encore la Sardaigne aux Carthaginois , & pour leur imposer un nouveau tribut ; les heureux succès & les conquêtes de ces derniers dans l'Espagne : voilà quelles furent les véritables causes de la rupture du Traité ; comme Tite Live , suivant en cela le plan de Polybe , l'insinue en peu de mots dès le commencement de son histoire de la seconde guerre Punique.

Polybe prend de là occasion d'établir un principe fort utile pour l'étude de l'Histoire , qui est qu'on doit y distinguer exactement trois choses : les commencemens , les causes , les prétextes d'une guerre. Les commencemens sont les premières entreprises qui éclatent au dehors , &

Liv. lib. 21.  
n. 1.

<sup>a</sup> ἡ γένεσις μὲν, καὶ τὸ πρῶτον ἐκ τοῦ γένε- || μὲν δὲ ἐκ τῶν ἀφ' οὗ τὸ παράδειγμα  
ταῦτ' ἐκ παρασκευῆς μὲν τῶν τε, καὶ ἐκ τῶν

qui sont les suites des résolutions formées en secret : tel étoit le siège de Sagonte. Les causes sont les différentes dispositions des esprits, les mécontentemens particuliers, les injures qu'on a reçues, l'espérance de réussir dans les entreprises : telles étoient, dans le fait dont nous parlons, la perte de la Sicile & de la Sardaigne jointe à l'imposition d'un nouveau tribut, & l'occasion favorable d'un chef aussi habile & aussi aguerri qu'étoit Annibal. Les prétextes ne sont qu'un voile qui sert à cacher les véritables causes.

Il éclaircit encore ce principe par d'autres exemples. Croit-on, dit-il, que l'irruption d'Alexandre dans l'Asie fut la première cause de la guerre contre les Perses ? Il s'en faut bien que cela ne fût ainsi : & pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur les longs préparatifs qui avoient précédé cette irruption, laquelle fut le commencement & le signal non la cause de la guerre. Deux grands événemens avoient fait conjecturer à Philippe que la puissance des Perses, autrefois si formidable, commençoit à pancher vers sa ruine : le retour glorieux & triomphant des dix mille Grecs sous la conduite de Xénophon à travers les villes ennemies, sans qu'Artaxerxe victorieux eût osé s'opposer à la résolution hardie qu'ils formèrent de traverser en corps d'armée tout son Empire pour retourner en leur pays, & la généreuse entreprise d'Agésilas Roi de Lacédémone, qui avec une poignée de monde porta la guerre & la terreur jusques dans le sein de l'Asie mineure sans trouver aucun obstacle à ses desseins, & qui ne fut arrêté dans ses conquêtes que par les divisions de la Grèce. Philippe comparant cette lâcheté & cette nonchalance des Perses avec l'activité & le courage de ses Macédoniens, animé par l'espérance de la gloire & des avantages qui devoient être le fruit certain de cette guerre, après avoir su par une habileté incroyable, réunir en sa faveur tous les esprits & tous les suffrages de la Grèce, prit pour prétexte de la guerre qu'il méditoit contre les Perses les anciennes injures que les Grecs en avoient reçues, & travailla avec un soin infatigable aux préparatifs de la guerre, dont



Alexandre son fils , qui succéda à ses desseins aussi bien qu'à son royaume , profita sagement pour les mettre en exécution. La foiblesse & la nonchalance des Perses , furent donc la véritable cause de cette guerre : leurs anciennes entreprises contre la Grèce , en furent le prétexte : & l'entrée d'Alexandre dans l'Asie , en fut le commencement.

Il développe de la même manière les prétextes apparens & les véritables causes de la guerre des Romains contre Antiochus.

Denys d'Halicarnasse pose les mêmes principes que Polybe. Il déclare en plusieurs endroits que pour tirer de la lecture des histoires le profit qu'on en doit espérer , & pour la rendre utile au manieient des affaires publiques , il ne faut pas borner sa curiosité aux faits & aux événemens , mais qu'il en faut pénétrer les raisons , étudier les moïens qui les ont fait réussir , entrer dans les vûes & dans les desseins de ceux qui les ont conduits , examiner avec attention le succès que Dieu leur a donné , ( ces paroles sont remarquables dans un payen ) & n'ignorer aucune des circonstances qui ont donné le branle & le mouvement aux entreprises dont il s'agit.

Un homme d'esprit & de sens , dit-il ailleurs , se contente-t-il de savoir que dans la guerre contre les Perses , les Athéniens & les Lacédémoniens remportèrent contre eux trois victoires , deux sur mer , & l'autre sur terre ; & qu'avec une armée de cent dix mille soldats au plus , ils battirent celle du Roi des Perses , composée de plus de trois cens mille hommes ? Ne souhaite-t-il pas , outre cela , d'être instruit des endroits où ces batailles se donnèrent , des causes qui firent pancher la victoire du côté du petit nombre , & qui donnèrent lieu à un événement si surprenant , du nom & du caractère des Généraux qui se signalèrent de part & d'autre ; en un mot de toutes les circonstances mémorables & de toutes les suites d'une action si importante ? Car , ajoute-t-il , c'est un grand plaisir pour un homme sensé & judicieux , qui lit une histoire écrite de cette sorte , d'être conduit comme par la main au début & au terme de chaque action , & au lieu

*Denys Halicarn. lib. 9.  
an. 147. Rom.  
man.*

*Lib. 11. an.  
147. Rom.*

de simple lecteur qu'il seroit , de devenir comme le témoin & le spectateur de tout ce qui lui est raconté.

Ch. 1.

M. Bossuet, Evêque de Meaux , remarque de même dans son discours sur l'Histoire universelle , qu'il ne faut pas considérer seulement l'élévation & la chute des Empires , mais qu'il faut encore plus s'arrêter sur les causes de leurs progrès , & sur celles de leur décadence. » Car, » dit-il , ce même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'univers , & qui , tout-puissant par lui-même , a voulu , » pour établir l'ordre , que les parties d'un si grand tout » dépendissent les unes des autres : ce même Dieu a voulu aussi que le cours des choses humaines eût sa suite » & ses proportions. Je veux dire que les hommes & les » nations ont eu des qualités proportionnées à l'élévation à laquelle ils étoient destinés ; & , qu'à la réserve de certains coups extraordinaires où Dieu vouloit que sa main parût toute seule , il n'est point arrivé » de grands changemens qui n'aient eu leurs causes dans » les siècles précédens. Et comme dans toutes les affaires il y a ce qui les prépare , ce qui détermine à les » entreprendre , & ce qui les fait réussir : la vraie science de l'Histoire est de remarquer dans chaque tems ces » secrettes dispositions qui ont préparé les grands changemens , & les conjonctures importantes qui les ont » fait arriver. En effet , il ne suffit pas de regarder seulement devant ses yeux , c'est-à-dire de considérer ces » grands événemens qui décident tout-à-coup de la fortune des Empires. Qui veut entendre à fond les choses » humaines , doit les reprendre de plus haut ; & il lui faut observer les inclinations & les mœurs , ou , pour dire tout en un mot , le caractère , tant des peuples dominans en général , que des Princes en particulier , & enfin de tous les hommes extraordinaires , qui par l'importance du personnage qu'ils ont eu à faire dans le monde , ont contribué en bien ou en mal aux changemens des Etats & à la fortune publique. «

Cette dernière réflexion nous conduit naturellement à ce que j'ai dit qu'il falloit en cinquième lieu remarquer dans l'étude de l'Histoire.

§. V. *Etudier le caractère des peuples & des grands hommes dont parle l'Histoire.*

POUR ce qui regarde le caractère des peuples, je ne puis rien faire de mieux que de renvoyer le lecteur aux remarques que M. Bossuet a faites sur ce sujet dans la seconde partie de son discours sur l'Histoire universelle. Cet ouvrage est l'un des plus admirables qui aient paru de notre tems, je ne dis pas seulement par la beauté & par la sublimité du stile, mais encore plus par la grandeur des choses mêmes, par la solidité des réflexions, par la profonde connoissance du cœur humain, & par cette vaste étendue qui embrasse tous les siècles & tous les Empires. On y voit avec un plaisir infini passer comme en revue tous les peuples & toutes les nations du monde avec leurs bonnes & mauvaises qualités, avec leurs mœurs, leurs coutumes, leurs inclinations différentes : Egyptiens, Assyriens, Perses, Médes, Grecs, Romains. On y voit tous les Roiaumes du monde sortir comme de terre, s'élever peu à peu par des accroissemens insensibles, étendre ensuite de tous côtés leurs conquêtes, parvenir par différens moiens au faîte de la grandeur humaine, & par des révolutions subites tomber tout d'un coup de cette élévation, & aller, pour ainsi dire, se perdre & s'abîmer dans le même néant d'où ils étoient sortis. Mais, ce qui est bien plus digne d'attention, on y voit dans les mœurs mêmes des peuples, dans leurs caractères, dans leurs vertus & dans leurs vices, la cause de leur aggrandissement & de leur chute : on y apprend, non seulement à démêler ces ressorts secrets & cachés de la politique humaine, qui donnent le mouvement à toutes les actions & à toutes les entreprises ; mais à y reconnoître par-tout un Etre souverain, qui veille & préside à tout, qui régle & conduit tous les événemens, qui dispose & décide en maître du sort de tous les Roiaumes & de tous les Empires du monde. Je ne puis donc trop exhorter ceux qui sont chargés de l'éducation de la Jeunesse, à lire & à étudier avec attention cet excellent livre, si capable de former en mêm-

me tems & l'esprit & le cœur ; & , après l'avoir bien étudié eux-mêmes , à tâcher d'en inspirer le goût à leurs élèves.

Ce que j'ai dit des peuples , on doit l'entendre aussi des grands hommes , des personnages célèbres , qui se sont distingués en bien ou en mal dans chaque nation ; dont il faut s'appliquer avec soin à étudier le génie , le naturel , les vertus , les défauts , les qualités particulières & personnelles , en un mot un certain fonds d'esprit & de conduite qui domine en eux , & qui les caractérise : car c'est là proprement les connoître. Autrement on n'en voit que la surface & le dehors ; & ce n'est pas par l'habillement , ni même par le visage seul , qu'on discerne les hommes , & qu'on en peut juger.

Il ne faut pas croire non plus que ce soit principalement par les actions d'éclat qu'on les puisse connoître. Quand ils se donnent en spectacle au public , ils peuvent se contrefaire & se contraindre , en prenant pour un tems le visage & le masque qui convient au personnage qu'ils ont à soutenir. C'est dans le particulier , dans l'intérieur , dans le cabinet , dans le domestique , qu'ils se montrent tels qu'ils sont , sans déguisement & sans apprêt. C'est là qu'ils agissent & qu'ils parlent d'après nature. Aussi c'est sur-tout par ces endroits qu'il faut étudier les grands hommes , pour en porter un jugement certain : & c'est l'avantage inestimable qu'on trouve dans Plutarque , & par où l'on peut dire qu'il l'emporte infiniment sur tous les autres Historiens. Dans les vies qu'il nous a laissées des grands hommes célèbres parmi les Grecs & les Romains , il descend dans un détail qui fait un plaisir infini. Il ne se contente pas de montrer le capitaine , le conquérant , le politique , le magistrat , l'orateur : il ouvre à ses lecteurs l'intérieur de la maison , ou plutôt le fond du cœur de ceux dont il parle , & il leur y fait voir le pere , le mari , le maître , l'ami. On croit vivre & s'entretenir avec eux , être de leurs parties & de leurs promenades , assister à leurs repas & à leurs conversations. <sup>a</sup> Cicéron dit

<sup>a</sup> Quacumque ingredimur , in || mus. Usu autem evenit , ut acrius aliquam historiam vestigium poni- || aliquanto & attentius de claris vi-

quelque part qu'en marchant dans Athènes & dans les lieux circonvoisins, on ne pouvoit faire un pas sans rencontrer quelque ancien monument d'histoire, qui rappeloit dans l'esprit le souvenir des grands hommes qui y avoient autrefois vécu, & qui les rendoit en quelque sorte présens. Ici c'étoit un jardin, où l'on s'imaginoit voir encore les traces de Platon qui s'y promenoit en traitant des plus graves matières de Philosophie: là c'étoit le lieu des Assemblées publiques où Eschine & Démosthène sembloient encore plaider l'un contre l'autre. On croioit, en parcourant les bords de la mer, y entendre la voix de l'Orateur Grec qui apprenoit à vaincre le bruit tumultueux des Assemblées en surmontant celui des flots. Il me semble que la lecture des vies de Plutarque produit un effet à peu près semblable, en nous rendant comme présens les grands hommes dont il parle, & en nous donnant de leurs mœurs & de leurs manières une idée aussi vive & aussi animée que si nous avions vécu & conversé avec eux. On connoit plus parfaitement le fond du génie, de l'esprit, du caractère d'Alexandre par la vie assez courte & assez abrégée qu'en a fait Plutarque, que par l'histoire fort détaillée & fort circonstanciée qu'en ont écrit Quinte-Curce & Arrien.

Cette connoissance exacte du caractère des grands hommes fait une partie essentielle de l'Histoire: & c'est pour cela qu'ordinairement les bons Historiens ont soin de donner un précis & une idée générale des bonnes & des mauvaises qualités de ceux qui ont eu le plus de part aux événemens dont ils entreprennent de faire le récit. Tels sont dans Salluste les portraits de Catilina, de Marius, de Sylla: tels dans Tite-Live ceux de Furius Camillus, d'Annibal, & de tant d'autres.

C'est en étudiant avec attention les qualités dominantes & des peuples en général, & des grands Capitaines

ris, locorum admonitu, cogitemus .... velut ego nunc moveor. Venit enim mihi Platonis in mentem, quem accepimus primum hic (in Academia) disputare solitum: cuius

etiam illi hortuli propinqui non memoriam solum mihi afferunt, sed ipsum videntur in conspectu meo hic ponere, &c. *Lib. 5. de finib. n. 4. &c.*

en particulier, qu'on se met en état de bien juger de leurs desseins, de leurs actions, de leurs entreprises, & qu'on peut même prévoir quelle en sera la suite. Philopémen, ce Capitaine si sensé, voiant d'un côté la mollesse & la nonchalance d'Antiochus, qui s'amusoit à des festins & à des noces, & de l'autre l'attention & l'activité infatigable des Romains, n'eut pas de peine à deviner de quel côté tourneroit la victoire. Polybe, en plusieurs endroits de son histoire, a soin par de sages réflexions de rendre son lecteur attentif aux qualités personnelles des grands hommes dont il parle, & de faire remarquer que les conquêtes des Romains étoient l'effet d'un plan concerté de loin, & conduit à son exécution par des voies, dont l'habileté des Capitaines rendoit le succès presque inmanquable. C'est par cette étude profonde du génie & du caractère des hommes; c'est en examinant à fond la nature & la constitution des différentes sortes de gouvernemens, & des causes naturelles qui par la suite des tems en changent la forme; enfin, c'est en faisant de sérieuses réflexions sur la disposition présente des affaires & des esprits, que ce même Historien, dans le sixième livre de ses histoires, pousse la sagacité de la conjecture & la prévoiance de l'avenir jusqu'à déclarer nettement que tôt ou tard l'état de Rome retombera dans la monarchie. Lorsque je parlerai de l'Histoire Romaine, je donnerai un extrait & un précis de cet endroit de Polybe, l'un des plus curieux & des plus remarquables que nous fournisse l'antiquité.

*§. VI. Observer dans l'Histoire ce qui regarde les mœurs & la conduite de la vie.*

Les observations dont j'ai parlé jusqu'ici ne sont pas les seules, ni les plus essentielles : celles qui regardent le réglemeut des mœurs, sont encore plus importantes. » Ce qu'il y a, dit Tite-Live dans la belle préface de son ouvrage, » ce qu'il y a de plus avantageux dans la connoissance de l'Histoire, c'est que l'on y peut envisager des » exemples de toute espèce placés dans un grand jour.

» Vous

« Vous y trouvez des modèles à suivre, tant pour votre conduite particulière, que pour l'administration des affaires publiques : vous y trouvez aussi des actions vicieuses dans le projet, funestes pour le succès, qui avertissent d'éviter d'en faire de semblables. » *Hoc illud est præcipue in cognitione rerum salubre ac frugiferum, omnis te exempli documenta in illustri posita monumento intueri : inde tibi tuæque reipublicæ, quod imitere, capias ; inde sædum inceptu, sædum exitu, quod vites.*

Il en est à peu près de l'étude de l'Histoire, comme des voiajes. S'ils se bornent à parcourir beaucoup de pays, à voir beaucoup de villes, à examiner la beauté & la magnificence des édifices & des monumens publics, seront-ils d'un grand usage ? rendront-ils quelqu'un plus sage, plus réglé, plus tempérant ? lui ôteront-ils ses préjugés & ses erreurs ? Ils l'amuseront pour un tems comme un enfant par la nouveauté & la variété des objets, qui lui causeront une stupide admiration. En user ainsi, ce n'est pas voiajer, mais s'égarer, & perdre son tems & sa peine : *Non est hoc peregrinari, sed errare.* Il est dit d'Ulysse qu'il parcourut beaucoup de villes, mais ce n'est qu'après qu'on a remarqué qu'il s'appliquoit à étudier les mœurs & le génie des peuples.

*Qui mores hominum multorum vidit, & urbes.*

Les anciens entreprenoient de longs & fréquens voiajes, mais c'étoit pour s'instruire, pour voir des hommes, pour profiter de leurs lumières.

Tel est l'usage que nous devons faire de l'Histoire. Nous avons besoin d'instructions & de modèles pour embrasser la vertu malgré tous les périls & tous les obstacles dont elle est environnée : l'Histoire nous en fournit de toutes sortes. C'est là qu'on puise des sentimens de probité & d'honneur : *Hinc mibi ille iustitiæ hiansus bibat.* Il faut étudier avec soin les actions & les paroles des grands hommes de l'antiquité, & s'en occuper sérieusement.

Cicéron voulant porter son frere Quintus à la douceur & à la modération, le fait souvenir de ce qu'il avoit lu dans Xénophon sur Cyrus & sur Agésilas. Il nous marque

*Tome II.*

V

*Senes. Epist.  
410.*

*Horat. in  
Arce poet.*

*Quintil. lib.  
12. cap. 2.*

*Epist. 2. ad  
Quint.*

*Pro Arch.  
poet. n. 14.*

que c'étoit là l'usage que lui-même faisoit des lectures de sa jeunesse, & qu'il avoit appris dans l'Histoire à tout souffrir, à tout mépriser pour sa patrie. » Combien, dit-il, » les Ecrivains grecs & latins nous ont-ils laissé de modèles de vertus, qu'ils ne nous proposent pas pour les regarder seulement, mais pour les imiter ? Et c'est en les étudiant sans cesse, & en tâchant de les copier dans le maniement des affaires publiques, que je me suis formé l'esprit & le cœur par l'idée des grands hommes dont ces Ecrivains nous ont tracé de si admirables portraits. *Quàm multas nobis imagines, non solum ad imitandum, verum etiam ad imitandum, fortissimorum virorum expressas scriptores & greci & latini reliquerunt ? quas ego mihi semper in administranda rep. proponens, animam & mentem meam ipsa cogitatione hominum excellentium conformabam.*

Il faut donc, en apprenant l'Histoire aux jeunes gens, être fort attentif à leur en faire tirer un des principaux fruits, qui est le règlement des mœurs : y mêler pour cela de tems en tems de courtes réflexions : leur demander à eux-mêmes le jugement qu'ils forment des actions qui y sont rapportées : les accoutumer sur-tout à ne se point laisser éblouir par un vain éclat extérieur, mais à juger de tout selon les principes de l'équité, de la vérité, de la justice : leur faire admirer la modestie, la frugalité, la générosité, le désintéressement, l'amour du bien public, qui régnoient dans les bons tems des Républiques Grecques, & de celle de Rome. Quand de jeunes gens sont ainsi formés de bonne heure, & qu'ils sont accoutumés dès le plus bas âge par l'étude de l'Histoire à admirer les exemples de vertu, & à détester les vices, on peut espérer que ces premières semences, aidées d'un secours supérieur, sans lequel elles avorteroient bientôt, porteront leur fruit dans le tems : & qu'il leur arrivera quelque chose de pareil à ce qu'on rapporte d'un disciple de Platon, que ce sage philosophe avoit élevé avec grand soin dans sa maison. Quand il fut retourné dans celle de ses parens, étonné de la manière violente & emportée dont son pere parloit : » Jamais, dit-il, je n'ai rien vu de » tel chez Platon. » *Apud Platonem educatus puer, cum ad pa-*



*rentes relatus, vociferantem videret patrem: Nunquam, inquit, hoc apud Platonem vidi.*

**§. VII. Remarquer avec soin tout ce qui a rapport à la religion.**

Il reste une dernière observation à faire en étudiant l'Histoire, qui consiste à remarquer soigneusement tout ce qui regarde la religion, & les grandes vérités qui en sont une dépendance nécessaire. Car à travers ce cahos confus d'opinions ridicules, de cérémonies absurdes, de sacrifices impies, de principes détestables, que l'idolâtrie, fille & mere de l'ignorance & de la corruption du cœur, a enfantés à la honte de l'esprit humain & de la raison, on ne laisse pas d'entrevoir des traces précieuses de presque toutes les vérités fondamentales de notre sainte religion. On y reconnoit sur-tout l'existence d'un Etre souverainement puissant, souverainement juste, maître absolu des Rois & des Roiaumes, dont la Providence régle tous les événemens de cette vie, dont la justice prépare pour l'autre des récompenses & des châtimens aux bons & aux méchans, enfin dont la lumière pénètre dans les replis les plus cachés des consciences, & y porte malgré nous le trouble & la confusion. Comme j'ai déjà traité cette matière avec quelque étendue dans le discours préliminaire qui est à la tête du premier volume, je ne croi pas devoir ici m'y arrêter plus longtemps.

Voilà, ce me semble, les principales observations auxquelles on doit rendre attentifs les jeunes gens qui étudient l'Histoire, en se proportionnant néanmoins toujours à leur âge & à leur portée, & en ne leur proposant jamais des réflexions qui soient au-dessus de leurs forces. Il s'agit maintenant de faire l'application de ces principes généraux à des exemples particuliers: & c'est ce que je vais essayer de faire de la manière la plus nette & la plus intelligible qu'il me sera possible.

Pag.

xxxviii. 62.

## CHAPITRE SECOND.

*Application des règles précédentes à quelques faits d'histoire particuliers.*

P O U R faire l'application des principes que j'ai posés jusqu'ici, je choisirai, d'abord dans l'Histoire des Perses & des Grecs, & ensuite dans celle des Romains, quelques morceaux & quelques faits particuliers, auxquels je joindrai quelques réflexions.

## ARTICLE PREMIER.

*De l'Histoire des Perses & des Grecs.*

PREMIER MORCEAU tiré de l'Histoire des Perses.

## C Y R U S.

Je divise en trois parties ce que j'ai à dire sur Cyrus : son éducation ; ses premières campagnes ; la prise de Babylone par ce Prince, & ses dernières conquêtes. Je ne rapporterai que les circonstances les plus importantes de ces événemens, & celles qui me paroîtront les plus propres à l'instruction de la jeunesse. Je les tirerai de Xénophon, que je prens ici pour mon guide, comme l'auteur le plus digne de foi sur cette matière.

I. *Education de Cyrus.*

Cyrus étoit fils de Cambyse roi de Perse, & de Mandane fille d'Astyage roi des Mèdes. <sup>a</sup> Il étoit bien fait de corps, & encore plus estimable par les qualités de l'esprit : plein de douceur & d'humanité, de desir d'appren-

<sup>a</sup> Εἶδος μὲν κάλλους, φύξις δὲ φιλα- || τμητῶν.  
 ἡρώδης, ἡ φιλαμαθία, ἡ φιλο-

dre ; d'ardeur pour la gloire. Il ne fut jamais effraïé d'aucun péril , ni rebuté d'aucun travail , quand il s'agissoit d'acquérir de l'honneur. Il fut élevé selon la coutume des Perses , qui pour lors étoit excellente.

Le bien public , l'utilité commune , étoit le principe & le but de toutes leurs loix. L'éducation des enfans étoit regardée comme le devoir le plus important & la partie la plus essentielle du gouvernement. On ne s'en reposoit pas sur l'attention des peres & des meres , qu'une aveugle & molle tendresse rend souvent incapables de ce soin : l'Etat s'en chargeoit. Ils étoient élevés en commun d'une manière uniforme. Tout y étoit réglé : le lieu & la durée des exercices , le tems des repas , la qualité du boire & du manger , le nombre des maîtres , les différentes sortes de châtimens. Toute leur nourriture , aussi-bien pour les enfans que pour les jeunes gens , étoit du pain , du cresson , & de l'eau : car on vouloit de bonne heure les accoutumer à la tempérance & à la sobriété ; & d'ailleurs cette sorte de nourriture simple & frugale , sans aucun mélange de sauces ni de ragoûts , leur fortifioit le corps , & leur préparoit un fonds de santé capable de soutenir les plus dures fatigues de la guerre jusques dans l'âge le plus avancé , comme on le remarque de Cyrus , <sup>a</sup> qui dans la vieillesse se trouva aussi fort & aussi robuste qu'il l'avoit été dans ses premières années. Ils alloient aux ecoles pour y apprendre la justice , comme ailleurs on y va pour y apprendre les lettres : & le crime qu'on y punissoit le plus sévèrement étoit l'ingratitude.

La vûe des Perses , dans tous ces sages établissemens , étoit d'aller audevant du mal , persuadés qu'il vaut bien mieux s'appliquer à prévenir les fautes qu'à les punir : & au lieu que dans les autres Etats on se contente d'établir des punitions contre les méchans , ils tâchoient de faire en sorte que parmi eux il n'y eût point de méchans.

On étoit dans la classe des enfans jusqu'à 16 ou 17 ans , après cela on entroit dans celle des jeunes gens. C'est alors qu'on les tenoit de plus court , parce que cet âge en a plus

<sup>a</sup> Cyrus non fuit imbecillior in senectute , quàm in juventute. *Cic.* || *de Senec. n. 30.*

de besoin. Ils étoient dix années dans cette classe. Pendant ce tems ils passaient toutes les nuits dans les corps de garde, tant pour la sûreté de la ville, que pour les accoutumer à la fatigue. Pendant le jour ils venoient recevoir les ordres de leurs gouverneurs, accompagnoient le Roi lorsqu'il alloit à la chasse, ou se perfectionnoient dans les exercices.

La troisième classe étoit composée des hommes faits, & ils y demeuroient vingt-cinq ans. C'est de là qu'on tiroit tous les Officiers qui devoient commander dans les troupes, & remplir les différens postes de l'Etat, les charges, les dignités. Enfin ils passaient dans la dernière classe, où l'on choisissoit les plus sages & les plus expérimentés pour former le Conseil public.

Par là tous les citoyens pouvoient aspirer aux premières charges de l'Etat : mais aucun n'y pouvoit arriver qu'après avoir passé par ces différentes classes, & s'en être rendu capable par tous ces exercices.

Cyrus fut élevé de la sorte jusqu'à l'âge de 12 ans, & surpassa toujours ses égaux, soit par la facilité à apprendre, soit par le courage, ou par l'adresse à exécuter tout ce qu'il entreprenoit. Alors sa mere Mandane le mena en Médie chez Astyage son grand-pere, à qui tout le bien qu'il entendoit dire de ce jeune Prince avoit donné une grande envie de le voir. Il trouva dans cette Cour des mœurs bien différentes de celles de son pays. Le faste, le luxe, la magnificence y régnoient par-tout. Il n'en fut point ébloui, & sans rien critiquer ni condamner, il sut se maintenir dans les principes qu'il avoit reçus dès son enfance. Il charmoit son grand-pere par des saillies pleines d'esprit & de vivacité, & gagnoit tous les cœurs par ses manières nobles & engageantes. J'en rapporterai un seul trait qui pourra faire juger du reste.

Astyage, voulant faire perdre à son petit-fils l'envie de retourner en son pays, fit préparer un repas somptueux, dans lequel tout fut prodigué, soit pour la quantité, soit pour la qualité & la délicatesse des mets. Cyrus regardoit avec des yeux assez indifférens tout ce fastueux appareil. Et comme Astyage en paroissoit surpris : Les Per-

ses, dit-il, au lieu de tant de détours & de circuits pour apaiser la faim, prennent un chemin bien plus court pour arriver au même but : un peu de pain & de cresson les y conduisent. Son grand-pere lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mets qu'on avoit servis, il les distribua sur le champ aux Officiers du Roi qui se trouverent présents : à l'un, parce qu'il lui apprenoit à monter à cheval ; à l'autre, parce qu'il servoit bien Astyage ; à un autre, parce qu'il prenoit grand soin de sa mere. Sacas, Echanfon d'Astyage, fut le seul à qui il ne donna rien. Cet Officier, outre sa charge d'échanfon, avoit celle d'introduire chez le Roi ceux qui devoient être admis à son audience : & comme il ne lui étoit pas possible d'accorder cette faveur à Cyrus aussi souvent qu'il la demandoit, il eut le malheur de déplaire à ce jeune Prince, qui lui marqua dans cette occasion son ressentiment. Astyage témoignant quelque peine qu'on eût fait cet affront à un Officier pour qui il avoit une considération particulière, & qui la méritoit par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servoit à boire : Ne faut-il que cela, mon papa, reprit Cyrus, pour mériter vos bonnes grâces ? je les aurai bientôt gagnées : car je me fais fort de vous servir mieux que lui. Aussitôt on équipe le petit Cyrus en échanfon. Il s'avance gravement d'un air sérieux, la serviette sur l'épaule, & tenant la coupe délicatement de trois doits. Il la présenta au Roi avec une dextérité & une grace qui charmèrent Astyage & Mandane. Quand cela fut fait, il se jeta au cou de son grand-pere, & en le baisant il s'écria plein de joie : <sup>a</sup> O Sacas, pauvre Sacas, te voila perdu : j'aurai ta charge. Astyage lui témoigna beaucoup d'amitié. Je suis très content, mon fils, lui dit-il : on ne peut pas mieux servir. Vous avez cependant oublié une cérémonie qui est essentielle : c'est de faire l'essai. En effet l'échanfon avoit coutume de verser de la liqueur dans sa main gauche, & d'en goûter avant que de présenter la coupe au Prince. Ce n'est point du tout par oubli, reprit Cyrus, que j'en ai usé ainsi. Et pourquoi donc, dit Astyage ? C'est que j'ai appréhendé que cette

<sup>a</sup> Ω Σακας, ἀδελφάρας · ἐβόησεν οὕτως ἔχοντα.

liqueur ne fût du poison. Du poison ? & comment cela ? Oui, mon papa. Car il n'y a pas longtemps que dans un repas que vous donniez aux grands Seigneurs de votre Cour, je m'aperçus qu'après qu'on eut un peu bu de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives. On cria, on chantoit, on parloit à tort & à travers. Vous paroissiez avoir oublié, vous que vous étiez roi, & eux qu'ils étoient vos sujets. Enfin, quand vous vouliez vous mettre à danser, vous ne pouviez pas vous soutenir. Comment, reprit Astyage, n'arrive-t-il pas la même chose à votre père ? Jamais, répondit Cyrus. Et quoi donc ? Quand il a bu, il cesse d'avoir soif ; & voilà tout ce qui lui en arrive.

Sa mere Mandane étant sur le point de retourner en Perse, il se rendit avec joie aux instances répétées que lui fit son grand-pere de rester en Médie ; afin, disoit-il, que ne sachant pas encore bien monter à cheval, il eût le tems de se perfectionner dans cet exercice, inconnu en Perse, où la sécheresse & la situation du pays coupé par des montagnes, ne permettoient pas de nourrir des chevaux.

Pendant cet intervalle de tems qu'il passa à la Cour, il s'y fit infiniment estimer & aimer. Il étoit doux, affable, officieux, bienfaisant, libéral. Si les jeunes Seigneurs avoient quelque grace à demander au Prince, c'étoit lui qui la sollicitoit pour eux. Quand il y avoit contre eux quelque sujet de plainte, il se rendoit leur médiateur auprès du Roi. Leurs affaires devenoient les siennes, & il s'y prenoit toujours si bien, qu'il obtenoit tout ce qu'il vouloit.

Cambyse aiant rappelé Cyrus pour lui faire achever son tems dans les exercices des Perses, il partit sur le champ, pour ne donner par son retardement aucun lieu de plainte contre lui ni à son pere, ni à sa patrie. Ce fut alors qu'on connut combien il étoit tendrement aimé. A son départ tout le monde l'accompagna, ceux de son âge, les jeunes gens, les vieillards : Astyage même le conduisit à cheval assez loin ; & quand il falut se séparer, il n'y eut personne qui ne versât des larmes.

Ainsi Cyrus repassa en Perse, où il demeura encore un

an au nombre des enfans. Ses compagnons , après le séjour qu'il avoit fait dans une Cour aussi voluptueuse & remplie de faste qu'étoit celle des Médes , s'attendoient à voir un grand changement dans ses mœurs. Mais quand ils virent qu'il se contentoit de leur table ordinaire , & que s'il se rencontroit dans quelque festin , il étoit plus sobre & plus retenu que les autres , ils le regardèrent avec une nouvelle admiration.

Il passa de cette première classe dans la seconde , qui est celle des jeunes gens ; où il fit voir , qu'il n'avoit point son pareil en adresse , en patience , en obéissance.

## R É F L E X I O N S .

Je n'entreprends point d'en faire sur le récit qui précède : elles se présentent d'elles-mêmes en foule au lecteur , & ne peuvent échaper aux yeux même les moins pénétrants. On y voit combien une éducation mâle , robuste , vigoureuse , est propre en même tems à fortifier le corps , & à perfectionner l'esprit ; & que ce n'est point par des airs de grandeur , mais par des manières douces & honnêtes , que les jeunes gens de qualité peuvent se rendre estimables & aimables. Je me contente de faire remarquer l'habileté de l'Historien dans l'excellente leçon qu'il donne sur la sobriété. Il pouvoit la faire d'une manière grave & sérieuse , & prendre le ton de philosophe : car Xénophon , tout guerrier qu'il étoit , n'étoit pas moins philosophe que Socrate son maître. Au lieu de cela il la met dans la bouche d'un enfant , & la déguise sous le voile d'une petite histoire , racontée dans l'original avec tout l'esprit & toute la gentillesse possible. Je ne doute point qu'elle ne soit entièrement de son invention , & c'est en ce sens que je croi qu'il faut entendre ce que dit Cicéron de cet admirable ouvrage , que l'Auteur n'a point prétendu y suivre les loix rigoureuses de la vérité & de l'Histoire , mais qu'il a voulu donner aux Princes dans la personne de Cyrus un modèle parfait de la manière dont ils doivent gouverner les peuples. *Cyrus ille à Xenophonte non*

Qu. Fratr.  
lib. 1. cap. 1.

*ad fidem historiae scriptus, sed ad effigiem iusti imperii.* C'est-à-dire qu'il a ajouté au fond de l'histoire, très véritable en soi-même, comme j'aurai bientôt lieu de le faire remarquer, quelques circonstances particulières, pour en relever la beauté, & pour servir à l'instruction des hommes. Telle est, à ce que je pense, l'histoire du petit Cyrus devenu échançon : infiniment plus propre à montrer combien l'excès du vin deshonne les Princes, que tous les préceptes des philosophes.

## 2. Premières campagnes & conquêtes de Cyrus.

*Cyrus. lib. 1.  
4<sup>re</sup>.*

Astyage roi des Mèdes étant mort, Cyaxare son fils, frere de la mere de Cyrus, lui succéda. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il eut une rude guerre à soutenir. Il apprit que le Roi des Assyriens armoit puissamment contre lui, & qu'il avoit déjà engagé dans sa querelle plusieurs Princes, entre autres Crésus roi de Lydie. Aussitôt il dépêcha vers Cambyse pour lui demander du secours, & chargea ses Députés de faire en sorte que Cyrus eût le commandement de l'armée qu'on lui enverroit. Ils n'eurent pas de peine à l'obtenir. Ce jeune Prince étoit alors dans l'ordre des hommes faits, après avoir passé dix années dans la seconde classe. La joie fut universelle quand on fut que Cyrus marcheroit à la tête de l'armée. Elle étoit de trente mille hommes d'infanterie seulement : car les Perses n'avoient point encore de cavalerie. Dans ce nombre n'étoient point compris mille jeunes Officiers, l'élite de la nation, tous attachés à Cyrus d'une manière particulière.

Il partit, sans perdre de tems : mais ce ne fut qu'après avoir invoqué les dieux. Car sa grande maxime, & il la tenoit de son pere, étoit qu'on ne devoit jamais former aucune entreprise soit grande soit petite, sans consulter les dieux. Cambyse lui avoit souvent représenté que la prudence des hommes est fort courte, leurs vûes fort bornées, qu'ils ne peuvent pénétrer dans l'avenir, & que souvent ce qu'ils croient devoir tourner à leur avantage,



devient la cause de leur ruine : au lieu que les dieux étant éternels savent tout, l'avenir comme le passé, & \* inspirent à ceux qu'ils aiment ce qu'il est à propos d'entreprendre : protection qu'ils ne doivent à personne, & qu'ils n'accordent qu'à ceux qui les invoquent & les consultent.

Cambyse voulut accompagner son fils jusques aux frontières de la Perse. Dans le chemin il lui donna d'excellentes instructions sur les devoirs d'un Général d'armée. J'ai déjà remarqué ailleurs que Cyrus, qui croioit n'ignorer rien de tout ce qui regarde le métier de la guerre après les longues leçons qu'il en avoit reçues des maîtres les plus habiles qui fussent de son tems, reconnu pour lors qu'il ignoroit absolument tout ce qu'il y a de plus essentiel dans l'art militaire, mais qu'il en fut parfaitement instruit dans cet entretien familial, qui mérite bien d'être lu avec soin & d'être sérieusement médité par quiconque est destiné à la profession des armes. Je n'en rapporterai qu'un seul trait, par lequel on pourra juger des autres.

Il s'agissoit de savoir comment on pouvoit rendre les soldats soumis & obéissans. Le moien m'en paroît bien facile & bien sûr, dit Cyrus : il ne faut que louer & récompenser ceux qui obéissent, punir & noter d'infamie ceux qui refusent de le faire. Cela est bon, reprit Cambyse, pour se faire obéir par force : mais l'important est de se faire obéir volontairement. Or le moien le plus sûr d'y réussir, c'est de bien convaincre ceux à qui l'on commande qu'on fait mieux ce qui leur est utile qu'eux-mêmes : car tous les hommes obéissent sans peine à ceux dont ils ont cette opinion. C'est de ce principe que part la soumission aveugle des malades pour le médecin, des voyageurs pour un guide, de ceux qui sont dans un vaisseau pour le pilote. Leur obéissance n'est fondée que sur la persuasion où ils sont que le médecin, le guide, le pilote sont plus habiles & plus prudents qu'eux. Mais que faut-il faire, demanda Cyrus à son pere, pour paroître

\* On attribuoit à la divine Providence tout succès, même celui de la chasse. Venatio nobis hæc, amici, dit Cyrus, volente Deo prospera futura est. *Cyrop. lib. 1.*

plus habile & plus prudent que les autres ? Il faut , re-priit Cambyse , l'être effectivement : & pour l'être , il faut se bien appliquer à sa profession , en étudier sérieusement toutes les regles , consulter avec soin & avec docilité les plus habiles maîtres , ne rien négliger de ce qui peut faire réussir nos entreprises , & sur-tout implorer le secours des dieux , qui seuls donnent la prudence & le succès.

Quand Cyrus fut arrivé en Médie près de Cyaxare , la première chose qu'il fit après les complimens ordinaires , fut de s'informer de la qualité & du nombre des troupes de part & d'autre. Il se trouva , par le dénombrement qu'on en fit , que l'armée des ennemis montoit à soixante mille chevaux , & à deux cens mille hommes de pié ; & que par conséquent il s'en falloit plus des deux tiers que les Médes & les Perses joints ensemble n'eussent autant de cavalerie qu'eux , & qu'à peine avoient-ils la moitié d'infanterie. Une si grande inégalité jettâ Cyaxare dans un grand embarras & une grande crainte. Il n'imaginoit point d'autre expédient que de faire venir de nouvelles troupes de Perse , en plus grand nombre encore que les premières. Mais , outre que le remède auroit été fort lent , il paroissoit impraticable. Cyrus sur le champ proposa un moien plus sûr & plus court : ce fut de faire changer d'armes aux Perses , & au lieu que la plupart ne se servoient presque que de l'arc & du javelot , & ne combattoient par conséquent que de loin , genre de combat où le grand nombre l'emporte facilement sur le petit , il fut d'avis de les armer de telle sorte qu'ils pussent tout d'un coup combattre de près & en venir aux mains avec les ennemis , & rendre ainsi inutile la multitude de leurs troupes. On gouta fort cet avis , & il fut exécuté sur le champ.

Un jour que Cyrus faisoit la revue de son armée , il lui vint un courier de la part de Cyaxare l'avertir qu'il lui étoit arrivé des Ambassadeurs du Roi des Indes , & qu'il le prioit de le venir trouver promptement. Pour ce sujet , dit-il , je vous apporte un riche vêtement : car il souhaite que vous paroissiez superbement vêtu devant les Indiens , afin de faire honneur à la nation. Cyrus ne perdit point de tems : il partit sur le champ avec ses trou-

pes pour aller trouver le Roi , <sup>a</sup> sans avoir d'autre habit que le sien , qui étoit fort simple à la manière des Perses. Et comme Cyaxare en parut d'abord un peu mécontent : Vous aurois-je fait plus d'honneur , reprit Cyrus , si je m'étois habillé de pourpre , si je m'étois chargé de brassilets & de chaînes d'or , & qu'avec tout cela j'eusse tardé plus longtemps à venir , que je ne vous en fais maintenant par la sueur de mon visage & par ma diligence , en montrant à tout le monde avec quelle promptitude on exécute vos ordres ?

La grande attention de Cyrus étoit de s'attacher les troupes , de gagner le cœur des Officiers , de se faire aimer & estimer des soldats. Pour cela il les traitoit tous avec bonté & douceur , se rendoit populaire & affable , les invitoit souvent à manger avec lui , sur-tout ceux qui se distinguoient parmi leurs égaux. Il ne faisoit aucun cas de l'argent que pour le donner. Il distribuoit avec largesse des présens à chacun selon son mérite & sa condition. A l'un c'étoit un bouclier , à l'autre une épée , ou quelque chose de pareil. C'étoit par cette grandeur d'âme , cette générosité , & ce panchant à faire du bien qu'il croioit qu'un Général devoit se distinguer , & non par le luxe de la table , ou par la magnificence des habits & des équipages , & encore moins par la hauteur & la fierté.

Voiant toutes ses troupes pleines d'ardeur & de bonne volonté , il proposa à Cyaxare de les mener contre l'ennemi. On se mit donc en marche , après avoir offert des sacrifices aux dieux. Quand les armées furent à la vue l'une de l'autre , on se prépara au combat. Les Assyriens s'étoient campés en rase campagne : Cyrus au contraire s'étoit couvert de quelques villages & de quelques petites collines. On fut de part & d'autre quelques jours à se regarder. Enfin , les Assyriens étant sortis les premiers de leur camp en fort grand nombre , Cyrus fit avancer ses troupes. Avant qu'elles fussent à la portée du trait , il donna le mot du guet , qui fut , *Jupiter secourable & con-*

<sup>a</sup> Εὐχόμενος τοῦ θεοῦ τοῦ ὑποσχεμένου. || durus ; ornatu alieno minimè contentinatus. ||  
Belle expression ! Petrus veste in-

*duc*teur. Il fit entonner l'hymne ordinaire en l'honneur de Castor & de Pollux , & les soldats pleins d'une religieuse ardeur ( *ἑταίρους* ) y répondirent à haute voix. <sup>a</sup> Ce n'étoit dans toute l'armée de Cyrus qu'allégresse , qu'émulation , que courage , qu'exhortations mutuelles , que prudence , qu'obéissance , ce qui jettoit une étrange fraieur dans le cœur des ennemis. Car , dit ici l'Historien , on a remarqué qu'en ces occasions ceux qui craignent plus les dieux , ont le moins de peur des hommes. Du côté des Assyriens les archers , les frondeurs , & ceux qui lançoient des javelots , firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les Perses , animés par la présence & l'exemple de Cyrus , en vinrent tout d'un coup aux mains , & enfoncèrent les premiers bataillons. Les Assyriens ne purent soutenir un choc si rude , & prirent tous la fuite. La cavalerie des Médes s'ébranla en même tems pour attaquer celle des ennemis , qui fut aussi bientôt mise en déroute. Ils furent vivement poursuivis jusques dans leur camp. Il s'en fit un effroyable carnage , & le Roi des Assyriens y perdit la vie. Cyrus ne se crut pas en état de les forcer dans leurs retranchemens , & il fit sonner la retraite.

Cependant les Assyriens après la mort de leur Roi , & la perte des plus braves gens de l'armée , étoient dans une étrange consternation. Crésus , & tous les autres alliés , perdirent aussi toute espérance. Ainsi ils ne pensèrent plus qu'à se sauver à la faveur de la nuit.

Cyrus l'avoit bien prévu , & il se préparoit à les poursuivre vivement. Mais il avoit besoin pour cela de cavalerie , & , comme on l'a déjà remarqué , les Perses n'en avoient point. Il alla donc trouver Cyaxare , & lui proposa son dessein. Cyaxare l'improva fort , & lui représenta le danger qu'il y avoit de pousser à bout des ennemis si puissans , à qui l'on inspireroit peut-être du courage en les réduisant au désespoir : qu'il étoit de la sagesse d'user modérément de la fortune , & de ne pas perdre le fruit de la

<sup>a</sup> ἢ ἢ δὲ μὲν τὸ κράτος τοῦ Κίρου || ἢ τὴν ταύτην γὰρ δὲ δὲ δυνάμειν ἔχον  
 ἡγεμονίαν , φιλοτιμίαν , ἰσχύος , θάρρους , || τὴν αἰσχροῦς φιλίαντα.  
 παρακλινομένη , συσπρονται , οὐδὲν . . . . .

viçtoire par trop de vivacité : que d'ailleurs il ne vouloit pas contraindre les Mèdes, ni les empêcher de prendre un repos qu'ils avoient si justement mérité. Cyrus se réduisit à lui demander la permission d'emmener ceux qui voudroient bien le suivre, à quoi Cyaxare consentit sans peine : & il ne songea plus qu'à passer le tems en festin & en joie avec les Officiers, & à jouir de la viçtoire qu'il venoit de remporter.

Presque tous les Mèdes suivirent Cyrus, qui se mit en marche pour poursuivre les ennemis. Il rencontra en chemin des couriers qui venoient de la part des Hyrcaniens qui servoient dans l'armée ennemie, lui déclarer que dès qu'il paroîtroit ils se rendroient à lui, & en effet ils le firent. Il ne perdit point de tems, & aiant marché toute la nuit, il arriva près des Assyriens. Crésus avoit fait partir ses femmes durant la nuit pour prendre le frais, car c'étoit en été, & il les suivoit avec quelque cavalerie. La désolation fut extrême parmi les Assyriens quand ils virent l'ennemi si près d'eux. Plusieurs furent tués dans la fuite : tous ceux qui étoient demeurés dans le camp se rendirent : la viçtoire fut complète, & le butin immense. Cyrus se réserva tous les chevaux qui se trouvèrent dans le camp, songeant dès lors à former parmi les Perses un corps de cavalerie, ce qui leur avoit manqué jusques-là. Il fit mettre à part pour Cyaxare tout ce qu'il y avoit de plus précieux. Quand les Mèdes & les Hyrcaniens furent revenus de la poursuite des ennemis, il leur fit prendre le repas qui leur avoit été préparé, en les avertissant d'envoyer seulement du pain aux Perses, qui avoient d'ailleurs soit pour les ragoûts, soit pour la boisson, tout ce qui leur étoit nécessaire. Leur ragoût étoit la faim, & leur boisson l'eau de la rivière. C'étoit la manière de vivre à laquelle ils étoient accoutumés dès leur enfance.

La nuit même que Cyrus étoit parti pour aller à la poursuite des ennemis, Cyaxare l'avoit passée dans la joie & dans les festins, & s'étoit enivré avec ses principaux Officiers. Le lendemain à son réveil il fut étrangement étonné de se voir presque seul. Plein de colère

& de fureur il dépêcha sur le champ un courier à l'armée avec ordre de faire de violens reproches à Cyrus, & de faire revenir tous les Médes sans aucun délai. Cyrus ne s'effraia point d'un commandement si injuste. Il lui écrivit une lettre respectueuse, mais pleine d'une généreuse liberté, où il justifioit sa conduite, & le faisoit ressouvenir de la permission qu'il lui avoit donnée d'emmener tous ceux des Médes qui voudroient bien le suivre. Il envoya en même tems en Perse pour faire venir de nouvelles troupes, dans le dessein qu'il avoit de pousser plus loin ses conquêtes.

Parmi les prisonniers de guerre qu'on avoit faits, il se trouva une jeune Princesse d'une rare beauté, qu'on avoit réservée pour Cyrus. Elle se nommoit Panthée, & étoit femme d'Abradate Roi de la Susiane. Sur le récit qu'on fit à Cyrus de sa beauté, il refusa de la voir; dans la crainte, disoit-il, qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudroit, & ne le détournât des grands desseins qu'il avoit formés. Araspe, jeune Seigneur de Médie, qui l'avoit en garde, ne se défioit pas tant de sa foiblesse, & prétendoit qu'on est toujours maître de soi-même. Cyrus lui donna de sages avis, en lui confiant de nouveau le soin de cette Princesse. Ne craignez rien, reprit Araspe, je suis sûr de moi, & je vous réponds sur ma vie que je ne ferai rien de contraire à mon devoir. Cependant sa passion pour cette jeune Princesse s'alluma peu à peu jusqu'à un tel point, que la trouvant invinciblement opposée à ses desirs, il étoit près de lui faire violence. La Princesse enfin en donna avis à Cyrus, qui chargea aussitôt Artabaze d'aller trouver Araspe de sa part. Cet Officier lui parla avec la dernière dureté, & lui reprocha sa faute d'une manière propre à le jeter dans le desespoir. Araspe, outré de douleur, ne put retenir ses larmes, & demeura interdit de honte & de crainte. Quelques jours après Cyrus le manda. Il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part, & au lieu des violens reproches auxquels il s'attendoit, il lui parla avec la dernière douceur, reconnoissant que lui-même avoit eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi si redoutable. Une bonté

si inespérée rendit la vie à ce jeune Seigneur. La confusion, la joie, la reconnaissance, firent couler de ses yeux une abondance de larmes. Ah ! je me connois maintenant, dit-il, & j'éprouve sensiblement que j'ai deux ames, l'une qui me porte au bien, l'autre qui m'entraîne vers le mal. La première l'emporte, quand vous venez à mon secours, & que vous me parlez : je cède à l'autre, & je suis vaincu, quand je suis seul. Il répara avantageusement sa faute, & rendit un service considérable à Cyrus en se retirant comme espion chez les Assyriens, sous prétexte d'un prétendu mécontentement.

Cependant Cyrus se préparoit à avancer dans le pays ennemi. Aucun des Médes ne voulut le quitter, ni retourner sans lui vers Cyaxare, dont ils craignoient la colère & la cruauté. L'armée se mit en marche. Le bon traitement que Cyrus avoit fait aux prisonniers de guerre, en les renvoyant libres chacun dans leur pays, avoit répandu par-tout le bruit de sa clémence. Beaucoup de peuples se rendirent à lui, & grossirent le nombre de ses troupes. S'étant approché de Babylone, il fit faire au Roi des Assyriens un défi de terminer leur querelle par un combat singulier. Son défi ne fut pas accepté. Mais, pour mettre ses alliés en sûreté pendant son absence, il fit avec lui une espèce de trêve & de traité, par lequel on convint de part & d'autre de ne point inquiéter les laboureurs, & de leur laisser cultiver les terres avec une pleine liberté. Après avoir reconnu le pays, examiné la situation de Babylone, & s'être fait un grand nombre d'amis & d'alliés, il reprit le chemin de la Médie.

Quand il fut près de la frontière, il députa aussitôt vers Cyaxare, pour lui donner avis de son arrivée, & pour recevoir ses ordres. Celui-ci ne jugea pas à propos de recevoir dans son pays une armée si considérable, & qui alloit encore être augmentée de quarante mille hommes nouvellement arrivés de Perse. Le lendemain il se mit en chemin avec ce qui lui étoit resté de cavalerie. Cyrus alla au devant de lui avec la sienne, qui étoit fort nombreuse & fort leste. A cette vue la jalousie & le mécontentement de Cyaxare se réveillèrent. Il fit un ac-

cueil très froid à son neveu , détourna son visage pour ne point recevoir son baiser , & laissa même couler quelques larmes. Cyrus commanda à tout le monde de s'éloigner , & entra avec lui en éclaircissement. Il lui parla avec tant de douceur , de soumission , de raison ; lui donna de si fortes preuves de la droiture de son cœur , de son respect , & d'un inviolable attachement à sa personne & à ses intérêts , qu'il dissipa en un moment tous les soupçons , & rentra parfaitement dans ses bonnes grâces. Ils s'em brassèrent mutuellement , en répandant des larmes de part & d'autre. On ne peut exprimer quelle fut la joie des Perses & des Médes , qui attendoient avec inquiétude & tremblement de quelle façon se termineroit cette entrevue. A l'instant Cyaxare & Cyrus remontèrent à cheval : & alors tous les Médes se rangèrent à la suite de Cyaxare , comme Cyrus leur en avoit fait signe. Les Perses suivirent Cyrus , & les autres nations leur Prince particulier. Quand ils furent arrivés au camp , ils conduisirent Cyaxare dans la tente qu'on lui avoit dressée. Il fut aussitôt visité de la plupart des Médes , qui vinrent le saluer , & lui faire des présens , les uns de leur propre mouvement , les autres par ordre de Cyrus. Cyaxare en fut extrêmement touché , & commença à reconnoître que Cyrus ne lui avoit point débauché ses sujets , & que les Médes ne lui étoient pas moins affectionnés qu'auparavant.

### R É F L E X I O N S .

Tout est plein d'instructions dans le récit que nous venons de faire. On voit dans Cyrus toutes les qualités qui forment les grands hommes , & dans ses troupes tout ce qui rend une armée invincible. Ce jeune Prince , infiniment élevé au dessus des sentimens ordinaires à ceux de son rang & de son âge , ne met point sa gloire dans la magnificence des repas , des vêtemens , des équipages. Il ne fait ce que c'est que ces airs de hauteur & de fierté par lesquels souvent les jeunes gens de qualité croient devoir se distinguer. Il n'estime dans les richesses que le plaisir de les distribuer , & la facilité qu'elles donnent



de se faire des amis. Il possède merveilleusement l'art <sup>a</sup> important de gagner les cœurs, plus encore par ses manières honnêtes & prévenantes, que par ses libéralités. Instruit à fond de la science militaire, il est fécond en ressources & en expédiens, témoin le changement d'armes qu'il introduisit parmi les Perses, & l'établissement de la cavalerie qu'il y fit. Il est sobre, vigilant, endurci au travail, insensible aux attraites de la volupté; & le contraste de lui & de Cyaxare sert beaucoup à relever le prix de ces excellentes qualités.

Dans un âge où les passions sont ordinairement si vives, dans l'ardeur même de la victoire où tout semble permis, au milieu des louanges & des applaudissemens qu'il reçoit de toutes parts, il demeure toujours maître absolu de lui-même, & donne à un jeune Seigneur, qui lui ressembloit peu, des leçons de continence & de vertu, qui nous étonnent tout chrétiens que nous sommes, & qui nous paroissent à peine croiables, tant elles sont éloignées de nos mœurs.

Mais ce qui nous doit étonner encore davantage, c'est son respect infini pour les dieux, son exactitude à ne rien entreprendre sans les consulter & sans implorer leur secours, sa religieuse reconnaissance à leur égard en leur attribuant tous ses heureux succès, & la profession ouverte qu'il ne rougissoit point de faire en tout tems & en toute rencontre de piété & de religion, s'il est permis de se servir de ces termes à l'égard d'un Prince qui ignoroit le vrai Dieu.

Voilà ce que les jeunes gens doivent étudier dans Cyrus, & l'on ne manque pas de leur faire observer que c'est sur ce modèle que se forma un des plus grands Capitaines qu'ait porté la république Romaine, je veux dire Scipion l'Africain le second, qui avoit toujours en main les livres admirables de la Cyropédie: *Quos quidem libros non sine causa noster ille Africanus de manibus ponere non solebat. Nullum est enim prætermisum in his officium diligentis & moderati imperii.*

Cic. Epist.  
1. ad Quint.  
frat.

<sup>a</sup> Artificium benevolentiz colligenda, dit Cicéron, en parlant de || Cyrus. Epist. ad Quint. frat.

3. *Continuation de la guerre. Prise de Babylone.  
Nouvelles conquêtes. Mort de Cyrus.*

*Cyrop. lib.  
6. 41.*

Dans le conseil qui se tint en présence de Cyaxare , il fut résolu de continuer la guerre. On travailla aux préparatifs avec une ardeur infatigable. L'armée des ennemis étoit encore plus nombreuse qu'elle ne l'avoit été dans la première campagne , & l'Egypte seule leur avoit fourni plus de six vingts mille hommes. Leur rendez-vous étoit à Thymbrée , ville de Lydie. Cyrus , après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que son armée ne manquât de rien , & après être descendu dans un détail surprenant , que Xénophon rapporte fort au long , songea à se mettre en marche. Cyaxare ne le suivit point , & demeura avec la troisième partie des Mèdes seulement , pour ne pas laisser son pays entièrement dégarni.

Abradate , Roi de la Susiane , se préparant à prendre son armure , Panthée sa femme lui vint présenter un casque , des brassars , & des brasselets , tout cela d'or massif , avec une cotte d'armes de sa hauteur plissée par en bas , & un grand pannache de couleur de pourpre. Elle avoit fait la plupart de ces ouvrages elle-même à l'insçu de son mari , pour lui ménager le plaisir de la surprise. Quelque tendresse qu'elle eût pour lui , elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main , que de ne pas se signaler d'une manière digne de leur naissance , & digne de l'idée qu'elle avoit tâché de donner de lui à Cyrus. Nous lui avons , dit-elle , des obligations infinies. J'ai été sa prisonnière , & comme telle , destinée pour lui : mais je ne me suis point trouvée esclave entre ses mains , ni ne me suis point vue libre à des conditions honteuses. Il m'a gardée , comme il auroit gardé la femme de son propre frere ; & je lui ai bien promis que vous sauriez reconnoître une telle grace. Ne l'oubliez point. O Jupiter , s'écria Abradate en levant les yeux vers le ciel , fais que je paroisse aujourd'hui digne mari de Panthée , & digne ami d'un si généreux bienfaiteur. Cela dit , il monta sur son char. Panthée ne pouvant plus l'embrasser , voulut

encore baiser le char où il étoit , & le suivit quelque tems à pié ; après quoi elle se retira.

Quand les armées furent en présence , tout se prépara au combat. Après les prières publiques & générales , Cyrus fit des libations en particulier , & pria encore de nouveau le dieu de ses peres de vouloir être son guide , & de venir à son secours. Aiant entendu un coup de tonnerre , *Nous te suivons , \* souverain Jupiter* , s'écria-t-il ; & à l'instant même il s'avança vers les ennemis. Comme le front de leur bataille surpassoit de beaucoup celle des Perses , ils firent ferme dans le milieu , tandis que les deux ailes s'avancèrent en se courbant à droit & à gauche dans le dessein d'enveloper l'armée de Cyrus , & de l'assaillir en même tems par plusieurs endroits. Il s'y attendoit , & n'en fut pas surpris. Il parcourut tous les rangs pour animer ses troupes ; & lui qui en toute autre occasion étoit si modeste & si éloigné de tout air de vanité , au-moment du combat parloit d'un ton ferme & décisif : Suivez-moi , leur disoit-il , à une victoire assurée ; les dieux sont pour nous. Après avoir donné tous les ordres nécessaires , & fait entonner par toute l'armée l'hymne du combat , il donna le signal.

Cyrus commença par attaquer l'aile des ennemis qu'il s'étoit avancée sur le flanc droit de son armée , & l'ayant prise elle-même en flanc , la mit en desordre. On en fit autant de l'autre côté , où l'on fit d'abord avancer l'escadron des chameaux. La cavalerie ennemie ne l'attendit pas , & de si loin que les chevaux l'aperçurent , ils se renversèrent les uns sur les autres , & plusieurs se cabrant jetterent par terre ceux qui les montoient. Les chariots armés de faux achevèrent d'y mettre la confusion. Cependant Abradate qui commandoit les chariots placés à la tête de l'armée , les fit avancer à toute bride. Ceux des ennemis ne purent soutenir un choc si rude , & furent mis en desordre. Abradate les aiant percés , vint aux bataillons des Egyptiens. Mais son char s'étant malheureusement renversé , il fut tué avec les siens , après avoir

\* Il avoit effectivement pour guide un Dieu , mais un Dieu bien || différent de Jupiter.

fait des efforts extraordinaires de courage. Le combat fut violent de ce côté-là , & les Perses furent contraints de reculer jusqu'à leurs machines. Là les Egyptiens se trouvèrent fort incommodés des flèches qu'on leur tiroit de ces tours roulantes , & les bataillons de l'arrière-garde des Perses s'avançant l'épée à la main , empêchèrent les gens de trait de passer plus avant , & les contraignirent de retourner à la charge. Alors on ne vit plus que des ruisseaux de sang couler de tous côtés. Sur ces entrefaites Cyrus arrive , après avoir mis en fuite tout ce qui s'étoit présenté devant lui. Il vit avec douleur que les Perses avoient lâché le pié , & jugeant bien que les Egyptiens ne cesseroient de gagner toujours le terrain , il résolut de les aller prendre par derrière , & en un instant aiant passé avec sa troupe à la queue de leurs bataillons , il les chargea rudement. La cavalerie survint en même tems , & poussa vivement les ennemis. Les Egyptiens attaqués de tous côtés faisoient face par-tout , & se défendoient avec un courage merveilleux. A la fin Cyrus admirant leur valeur , & aiant peine à laisser périr de si braves gens , leur fit offrir des conditions honnêtes , leur représentant que tous leurs alliés les avoient abandonnés. Ils les acceptèrent , & servirent depuis dans ses troupes avec une fidélité inviolable.

Après la bataille perdue , Crésus s'ensuit en diligence avec ses troupes à Sardes , où Cyrus le suivit dès le lendemain , & se rendit maître de la ville sans y trouver aucune résistance.

De là il marcha droit vers Babylone , & subjuga en passant la grande Phrygie & la Cappadoce. Quand il fut arrivé devant cette ville , & qu'il en eut examiné avec soin la situation , les murailles , les fortifications , chacun jugea qu'il étoit impossible de s'en rendre maître par la force. Il parut donc se déterminer au dessein de la prendre par famine. Pour cela il fit creuser tout autour de la ville des fossés fort larges & fort profonds , pour empêcher , disoit-il , que rien ne pût y entrer ou en sortir. Ceux de la ville ne pouvoient s'empêcher de rire du dessein qu'il avoit pris de les assiéger , & comme ils se voient

des vivres pour plus de vingt ans , ils se mocquoient de toute la peine qu'il se donnoit. Tous ces travaux étant achevés, Cyrus apprit que bientôt on devoit célébrer une grande solennité , dans laquelle tous les Babyloniens passeroient la nuit entière à boire & à faire la débauche. Cette fête étant arrivée, & la nuit commençant de bonne heure , il fit ouvrir l'embouchure de la tranchée qui aboutissoit au fleuve , & à l'instant même l'eau entra avec impétuosité dans ce nouveau canal , & laissant à sec son ancien lit, ouvrit à Cyrus un passage libre dans la ville. Ses troupes y entrèrent donc sans trouver aucun obstacle. Elles pénétrèrent jusques dans le palais , où le Roi fut tué. Dès la pointe du jour la citadelle se rendit sur les nouvelles de la prise de la ville , & de la mort du Roi. Cyrus fit publier dans tous les quartiers que ceux qui voudroient avoir la vie sauve demeurassent dans leurs maisons , & lui envoiasent leurs armes : ce qui fut fait sur le champ. Voilà ce que couta à ce Prince la prise de la ville la plus riche & la plus forte qui fût alors dans l'univers.

Cyrus commença par remercier les dieux de l'heureux succès qu'ils venoient de lui accorder : il assembla les principaux Officiers , dont il loua publiquement le courage, la sagesse, le zèle & l'attachement pour sa personne , & distribua des récompenses dans toute l'armée. Il leur remontra ensuite que l'unique moyen de conserver ce qu'ils avoient acquis , étoit de persévérer dans leur ancienne vertu : Que le fruit de la victoire n'étoit pas de s'abandonner aux délices & à l'oisiveté : Qu'après avoir vaincu les ennemis par la force des armes , il seroit honteux de se laisser vaincre par les attraites de la volupté : Qu'enfin , pour conserver leur ancienne gloire , il falloit maintenir à Babylone parmi les Perses la même discipline qui étoit observée dans leur pays , & pour cela donner leurs principaux soins à la bonne éducation des enfans. Par là , dit-il , nous deviendrons nous-mêmes plus vertueux de jour en jour , en nous efforçant de leur donner de bons exemples , & il fera bien difficile qu'ils se corrompent , lorsque parmi nous ils ne verront & n'entendront rien qui ne les porte à la vertu , & qu'ils seront

continuellement dans une pratique d'exercices louables & honnêtes.

Cyrus confia à différentes personnes, selon les talens qu'il leur connoissoit, différentes parties & différens soins du gouvernement : mais il se réserva à lui seul celui de former des généraux, des gouverneurs de provinces, des ministres, des ambassadeurs, persuadé que, c'étoit proprement le devoir & l'occupation d'un Roi, & que de là dépendoit sa gloire, le succès de toutes les affaires, le repos & le bonheur de l'Empire. Il établit un ordre merveilleux pour la guerre, pour les finances, pour la police. Il avoit dans toutes les provinces des personnes d'une probité reconnue, qui lui rendoient compte de tout ce qui s'y passoit : on les appelloit les yeux & les oreilles du Prince. Il étoit attentif à honorer & à récompenser tous ceux qui se distinguoient par leur mérite, & qui excelloient en quelque chose que ce fût. Il préféroit infiniment la clémence au courage guerrier, parce que celui-ci entraîne souvent la ruine & la désolation des peuples, au lieu que l'autre est toujours bienfaisante & salutaire. Il savoit que les loix peuvent beaucoup contribuer au règlement des mœurs : mais, selon lui, le Prince devoit être par son exemple une loi vivante ; & il ne croioit pas qu'il fût digne de commander aux autres, s'il n'avoit plus de lumière & plus de vertu que ses sujets. La libéralité lui paroissoit une vertu véritablement roiale ; mais il faisoit encore plus de cas de la bonté, de l'affabilité, de l'humanité, qualités propres à gagner les cœurs & à se faire aimer des peuples, ce qui est proprement régner, outre que, d'aimer plus que les autres à donner quand on est infiniment plus riche qu'eux, est une chose moins surprenante, que de descendre en quelque sorte du trône pour s'égalier à ses sujets. Mais ce qu'il préféroit à tout, étoit le culte des dieux, & le respect pour la religion ; persuadé que quiconque étoit sincèrement religieux & craignant Dieu, étoit en même tems bon & fidèle serviteur des Rois, & inviolablement attaché à leur personne & au bien de l'Etat.

Quand Cyrus crut avoir suffisamment donné ordre aux affaires

affaires de Babylone, il songea à faire un voiage en Perse. Il passa par la Médie pour y saluer Cyaxare, à qui il fit de grands présens, & lui marqua qu'il trouveroit à Babylone un palais magnifique tout préparé quand il voudroit y aller, & qu'il devoit regarder cette ville comme lui appartenant en propre. Cyaxare, qui n'avoit point d'enfant mâle, lui offrit sa fille en mariage, & la Médie pour dot. Il fut fort sensible à une offre si avantageuse, mais il ne crut pas devoir l'accepter avant que d'avoir eu le consentement de son pere & de sa mere; laissant pour tous les siècles un rare exemple de la respectueuse soumission, & de l'entière dépendance que doivent montrer en pareille occasion à l'égard de pere & de mere tous les enfans, quelque âge qu'ils puissent avoir, & à quelque degré de puissance & de grandeur qu'ils soient parvenus. Cyrus épousa donc cette Princesse à son retour de Perse, & la mena avec lui à Babylone, où il avoit établi le siège de son empire.

Il y assembla ses troupes. On dit qu'il s'y trouva six vingts mille chevaux, deux mille chariots armés de faulx, & six cens mille hommes de pié. Il se mit en campagne avec cette nombreuse armée, & subjuga toutes les nations qui sont depuis la Syrie jusqu'à la mer des Indes: après quoi il tourna vers l'Egypte, & la rangea pareillement sous sa domination.

Il établit sa demeure au milieu de tous ces pays, passant ordinairement sept mois à Babylone pendant l'hiver, parce que le climat y est chaud; trois mois à Suse, pendant le printems; & deux mois à Ecbatane, durant les grandes chaleurs de l'été.

Plusieurs années s'étant ainsi écoulées, Cyrus vint en Perse pour la septième fois depuis l'établissement de sa monarchie. Cambyse & Mandane étoient morts il y avoit déjà longtems, & lui-même étoit fort vieux. Sentant approcher sa fin, il assembla ses enfans, & les Grands de l'Empire; & après avoir remercié les dieux de toutes les faveurs qu'ils lui avoient accordées pendant sa vie, & leur avoir demandé une pareille protection pour ses enfans, pour ses amis, & pour sa patrie, il déclara Cam-

byse son fils aîné son successeur, & laissa à l'autre plusieurs gouvernemens fort considérables. Il leur donna à l'un & à l'autre d'excellens avis, en leur faisant entendre que le plus ferme appui des trônes étoit le respect pour les dieux, la bonne intelligence entre les freres, & le soin de se faire & de se conserver de fidèles amis. Il mourut, également regretté de tous les peuples.

## R É F L E X I O N S.

J'EN ferai deux : dont l'une regardera le caractère & les qualités personnelles de Cyrus ; l'autre, la vérité de son histoire écrite par Xénophon.

### P R E M I E R E R É F L E X I O N.

ON PEUT regarder Cyrus comme le conquérant le plus sage & le héros le plus accompli dont il soit parlé dans l'Histoire profane. Aucune des qualités qui forment les grands hommes ne lui manquoit : sagesse, modération, courage, grandeur d'ame, noblesse de sentimens, merveilleuse dextérité pour manier les esprits & gagner les cœurs, profonde connoissance de toutes les parties de l'art militaire, vaste étendue d'esprit, soutenue d'une prudente fermeté, pour former & pour exécuter de grands projets.

Mais c'e qu'il y avoit en lui de plus grand & de plus véritablement roial, a c'est l'intime conviction où il étoit que tous ses soins & toute son attention devoient tendre à rendre les peuples heureux ; & que ce n'étoit point par l'éclat des richesses, par le faste des équipages, par le luxe & les dépenses de la table qu'un Roi devoit se distinguer de ses sujets, mais par la supériorité de mérite en tout genre, & sur-tout par une application infatigable à

α Εἰς μὲν οὖν αὐτῷ τῶν ἀρχόντων τῶν  
ἀρχαίων διαφίει, ὃ τὸν πολυτέλειαν  
δυσκῶν, ὃς πλείονες ἔχει χρόνους, ἀλλὰ  
τῷ προτιμῶν τι ὃ φιλοτιμῶν προτιμῶνται.  
Cyrus. lib. 1.

Ac mihi quidem videntur huc  
omnia esse referenda ab iis qui præ-  
sunt aliis, ut ii qui eorum in im-  
perio erunt, sint quàm beatissimi.  
Cic. epist. 1. lib. 1. ad Quint. frat.



veiller sur leurs intérêts , & à leur procurer le repos & l'abondance. En effet , c'est le fondement & comme la base de l'état des Princes , de n'être pas à eux. C'est le caractère même de leur grandeur , d'être consacrés au bien public. Il en est d'eux comme de la lumière , qui n'est placée dans un lieu éminent que pour se répandre par-tout. Ce seroit leur faire injure que de les renfermer dans les bornes étroites d'un intérêt personnel. Ils rentreroient dans l'obscurité d'une condition privée , s'ils avoient des vûes moins étendues que tous leurs Etats. Ils sont à tous , parce que tout leur est confié.

Ce fut par le concours de toutes ces vertus que Cyrus vint à bout de fonder en assez peu de tems un Empire qui embrassoit presque toutes les parties du monde ; qu'il jouit paisiblement pendant plusieurs années du fruit de ses conquêtes ; qu'il sut se faire tellement estimer & aimer , non seulement par ses sujets naturels , mais par toutes les nations qu'il avoit conquises , qu'après sa mort il fut généralement regretté comme le pere commun de tous les peuples.

Nous ne devons pas être étonnés que Cyrus ait été si accompli en tout genre , nous qui savons que c'est Dieu lui-même qui l'avoit formé pour être l'instrument & l'exécuteur des desseins de miséricorde qu'il avoit sur son peuple , & pour donner au monde en sa personne un modèle parfait de la manière dont les Princes doivent gouverner les peuples , & du véritable usage qu'ils doivent faire de la souveraine puissance.

Quand je dis que Dieu a formé lui-même ce Prince , je n'entends pas que ç'ait été par un miracle sensible , ni qu'il l'ait tout d'un coup rendu tel que nous l'admirons dans ce que l'Histoire nous en apprend. Dieu lui avoit donné un heureux naturel en mettant dans son esprit les semences de toutes les plus grandes qualités , & dans son cœur des dispositions aux plus rares vertus. Il eut soin qu'on cultivât cet heureux naturel par une excellente éducation , & qu'on le préparât ainsi aux grands desseins qu'il avoit sur lui. Comme il est la lumière des esprits , il dissipoit tous ses doutes , lui suggéroit les expédiens les

plus convenables, le rendoit attentif aux meilleurs conseils, étendoit ses vûes, & les rendoit plus nettes & plus distinctes. <sup>a</sup> Ainsi Dieu présida à toutes ses entreprises, le conduisit comme par la main dans toutes ses conquêtes, lui ouvrit les portes des villes, fit tomber devant lui les rampars les plus forts, & humilia en sa présence les Princes les plus puissans de la terre.

Pour mieux sentir le mérite de Cyrus, il ne faut que le comparer à un autre roi de Perse, je veux dire à Xerxès son petit fils, qui poussé par un motif absurde de vengeance, entreprit de subjuguier la Grèce. On voit autour de lui tout ce qu'il y a de plus grand & de plus éclatant selon les hommes, le plus vaste Empire qui fût alors sur la terre, des richesses immenses, des armées de terre & de mer dont le nombre paroît incroyable. Tout cela est autour de lui, mais non en lui, & n'ajoute rien à ses qualités naturelles. Mais par un aveuglement trop ordinaire aux Grands & aux Princes, né dans l'abondance de tous les biens avec une puissance sans bornes, dans une gloire qui ne lui avoit rien coûté, il s'étoit accoutumé à juger de ses talens & de son mérite personnel par les dehors de sa place & de son rang. Il méprise les sages conseils d'Artabane son oncle & de Démarate, pour n'écouter que les flatteurs de sa vanité. Il mesure le succès de ses entreprises sur l'étendue de son pouvoir. La soumission servile de tant de peuples ne pique plus son ambition, & devenu dédaigneux pour une obéissance trop prompte & trop facile, il se plaît à exercer sa domination sur les élémens, à percer les montagnes & à les rendre navigables, à châtier la mer pour avoir rompu son pont, à captiver ses flots par des chaînes qu'il y fait jeter. Plein d'une vanité puérile & d'un orgueil ridicule, il se regarde comme le maître de la nature & des élémens : il croit qu'aucun peuple n'osera attendre son arrivée : il compte

<sup>a</sup> Hæc dicit Dominus christo meo Cyro, ejus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes, & dorsa regum vertam, & aperiam coram eo januas, &

portæ non claudentur. Ego ante te ibo, & gloriosos terræ humiliabo, portas æreas conteram, & vectes ferreos confringam. *Isai. 45. 1. 2.*

avec une présumptueuse & folle assurance sur les millions d'hommes & de vaisseaux qu'il traîne après lui. Mais, quand après la bataille de Salamine il vit les tristes restes & les honteux débris de ses troupes innombrables répandus dans toute la Grèce, il reconnut quelle différence il y avoit entre une armée & une foule d'hommes : *Stratusque per totam passim Græciam Xerxes intellexit, quantum ab exercitu turba differat.*

Senec. lib. 6.  
de benef. cap.  
32.

Je ne puis m'empêcher d'appliquer ici deux vers d'Horace, qui semblent faits pour le double événement dont je viens de parler.

Od. 4. lib. 3.

*Vis consili experts mole ruit sua :*

*Vim temperatam Dii quoque provehunt :*

*In majus .*

En effet, est-il possible de mieux définir l'armée de Xerxès que par ces mots, *vis consili experts*, une puissance destituée de conseil & de prudence : ou d'en mieux exprimer le succès que par ces autres termes, *mole ruit sua*, qui marquent que cet énorme colosse tomba par son propre poids & par sa propre grandeur ; au lieu, dit Horace, que les dieux se plaisent à élever une puissance fondée sur la justice, & guidée par la raison, telle que fut celle de Cyrus : *Vim temperatam dii quoque provehunt In majus.*

## SECONDE RÉFLEXION.

UNE des règles que j'ai proposées pour conduire & former les jeunes gens dans l'étude des Historiens, a été d'y chercher avant tout & sur tout la vérité, & de s'accoutumer de bonne heure à en connoître & à en discerner les caractères. C'est ici le lieu naturel de faire l'application de cette règle. Hérodote & Xénophon, qui conviennent parfaitement dans ce que je considère comme l'essentiel & le fond de l'histoire de Cyrus, je veux dire son expédition contre Babylone, & ses autres conquêtes, suivent des routes toutes différentes dans le récit qu'ils font de plusieurs faits très importants, tels que sont

par exemple la naissance de ce Prince , & l'établissement de l'Empire des Perses.

On ne doit pas laisser ignorer aux jeunes gens ces différences. Hérodote , & après lui Justin , racontent qu'Astyage roi des Mèdes , sur un songe effrayant qu'il eut , donna sa fille Mandane en mariage à un homme de Perse d'une naissance & d'une condition obscure , nommé Cambyse. Un fils étant né de ce mariage , le Roi chargea Harpagus , l'un de ses principaux Officiers , de le faire mourir. Celui-ci le donna à un des bergers du Roi pour l'exposer dans une forêt : mais l'enfant aiant été sauvé miraculeusement , & nourri en secret par la femme du berger , fut dans la suite reconnu par son grand-pere , qui se contenta de le reléguer dans le fond de la Perse , & fit tomber toute sa colère sur le malheureux Harpagus , à qui il donna son propre fils à manger dans un festin. Le jeune Cyrus , plusieurs années après , averti par Harpagus de ce qu'il étoit , & animé par ses conseils & ses remontrances , leva une armée en Perse , marcha contre Astyage , le défit dans un combat , & fit ainsi passer l'empire des Mèdes aux Perses.

Le même Hérodote fait mourir Cyrus d'une manière peu digne d'un si grand Conquérant. Ce Prince , selon lui , aiant porté la guerre contre les Scythes , & les aiant attaqués dans un premier combat , fit semblant de prendre la fuite , après avoir laissé dans la campagne une grande quantité de vin & de viandes. Les Scythes ne manquèrent pas de se jeter dessus. Cyrus revint contre eux , & les aiant trouvés tous endormis & enivrés , les défit sans peine , & fit un grand nombre de prisonniers , parmi lesquels se trouva le fils de la Reine , nommée Tomyris , qui commandoit elle-même son armée. Ce jeune Prince , que Cyrus avoit refusé de rendre à sa mere , étant revenu de son ivresse , & ne pouvant souffrir de se voir captif , se donna la mort. Tomyris , animée par le desir de la vengeance , présenta un second combat aux Perses , & les aiant attirés à son tour dans des embûches par une fuite simulée , en tua plus de deux cens mille avec leur roi Cyrus. Puis aiant fait couper la tête de Cyrus , elle la

mit dans un outre plein de sang, en lui insultant par ces paroles : » Cruel que tu es, rassasie-toi après ta mort du » sang, dont tu as eu soif pendant ta vie, & dont tu as tous » jours été insatiable. « *Satia te, inquit, sanguine quem fisti, cujusque insatiabilis semper fuisti.*

*Justin. lib.  
1. cap. 8.*

IL S'AGIT de savoir lequel des deux Historiens, qui rapportent la même histoire d'une manière si différente, est le plus digne de foi. De jeunes gens même, conduits par les interrogations d'un habile maître, peuvent aisément prendre leur parti. Le récit que fait Hérodote des premiers commencemens de Cyrus, a bien plus l'air d'une fable, que d'une histoire. Pour ce qui regarde sa mort, quelle apparence qu'un Prince si expérimenté dans la guerre, & plus recommandable encore par sa prudence que par son courage, eût donné ainsi tête baissée dans des embûches qu'une femme lui auroit préparées ? Ce que le même Historien rapporte du brusque emportement & de la puérile vengeance de Cyrus contre un fleuve où l'un de ses chevaux sacrés s'étoit noyé, & qu'il fit couper sur le champ par son armée en trois cens soixante canaux, combat directement l'idée qu'on a de ce Prince, dont le caractère étoit la douceur & la modération. \* D'ailleurs est-il vraisemblable que Cyrus marchant à la conquête de Babylone, perdit ainsi un tems qui lui étoit si précieux, consumât l'ardeur de ses troupes dans un travail si inutile, & manquât l'occasion de surprendre les Babyloniens en s'amusant à faire la guerre à un fleuve, au lieu de la porter contre les ennemis ?

Mais ce qui décide sans réplique en faveur de Xénophon, est la conformité de son récit avec l'Ecriture Sainte, où l'on voit que, bien loin que Cyrus eût élevé l'Em-

\* *Cicéron remarque que pendant tout son gouvernement il ne lui échappa jamais une parole de colère & d'emportement : cujus summo in imperio nemo unquam verbum ullum asperius audivit. Epist. 2. ad Quint. frat.*

2 *Cum Babylonem oppugnatus festinatet ad bellum, cupus ma-*

*xima momenta in occasionibus sunt... huc omnem transtulit belli apparatus... Petit itaque & tempus, magna in magnis rebus jactura ; & militum ardor, quem inutilis labor fregit ; & occasio aggreendi imparatos, dum ille bellum indictum hosti cum flumine gerit. Senec. lib. 3. de Ira, cap. 21.*

pire des Perses sur la ruine de celui des Mèdes , comme le marque Hérodote , ces deux peuples de concert attaquèrent Babylone , & joignirent leurs forces pour abattre cette redoutable puissance.

D'où peut donc venir une si grande différence entre ces deux Historiens ? Hérodote nous l'explique. Dans l'endroit même où il rapporte la naissance de Cyrus , & dans celui où il parle de sa mort , il avertit que dès lors il y avoit différentes manières de raconter ces deux grands événemens. Hérodote a suivi celle qui étoit plus de son goût , & l'on voit qu'il aimoit les choses extraordinaires & merveilleuses , & qu'il y ajoutoit foi très facilement. Xénophon étoit plus sérieux , & moins crédule ; & il nous avertit dès le commencement de son histoire qu'il s'étoit informé avec grand soin de la naissance de Cyrus , de son caractère , & de son éducation.

Il ne faut pas conclure de ce que je viens de dire , qu'Hérodote ne soit croiable en rien , parce qu'il se trompe quelquefois ; la règle seroit fautive & contraire à l'équité : comme il y auroit de la témérité aussi à croire en tout un auteur , parce qu'il diroit quelquefois ce qui est vrai. La vérité & le mensonge peuvent se trouver ensemble : mais l'habileté & la prudence du lecteur consistent à savoir les démêler , à les reconnoître à certains traits qui leur sont propres , & à en faire le triage & la séparation. Et c'est à ce discernement du vrai & du faux qu'il faut accoutumer de bonne heure les jeunes gens.

## SECOND MORCEAU

### TIRÉ DE L'HISTOIRE GRECQUE.

#### *De la grandeur & de l'Empire d'Athènes.*

MON DESSEIN , dans ce second morceau d'Histoire , est de donner quelque idée de l'empire que les Athéniens ont eu pendant plusieurs années sur la Grèce , & d'exposer par quels degrés & par quels moyens Athènes parvint à une si haute élévation. Les Chefs qui , dans l'espace

pace du tems dont nous parlons , contribuèrent le plus à établir & à maintenir la grandeur & la puissance de cette République par des qualités toutes différentes, furent Thémistocle, Aristide, Cimon, Périclès.

En effet Thémistocle jeta les fondemens de cette nouvelle puissance par un seul conseil, en tournant toutes les forces & toutes les vûes des Athéniens vers la mer. Cimon mit ces forces navales en usage par ses expéditions maritimes, qui mirent l'Empire des Perses à deux doits de sa perte. Aristide fournit aux dépenses de la guerre par la sage économie avec laquelle il administra les deniers publics. Enfin Périclès maintint & augmenta par sa prudence ce que les autres avoient acquis, en mêlant les doux exercices de la paix aux tumultueuses expéditions de la guerre. Ainsi ce qui fit l'élévation des Athéniens fut l'heureux concours & le mélange de la politique de Thémistocle, de l'activité de Cimon, du désintéressement d'Aristide, & de la sagesse de Périclès: en sorte que si l'une de ces causes eût manqué, Athènes ne seroit pas parvenue au Commandement.

L'HEUREUX succès de la bataille de Marathon où Thémistocle s'étoit trouvé, commença d'allumer dans son cœur cette ardeur pour la gloire qui le suivit toujours, & qui le porta quelquefois trop loin. Les trophées de Milriade, disoit-il, ne lui laissoient de repos ni jour ni nuit. Il songea dès lors à illustrer son nom & sa patrie par quelque grande entreprise, & à la rendre supérieure à Lacédémone, qui depuis lontems dominoit sur toute la Grèce. Dans cette vûe il crut devoir tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer, voiant bien que foible par terre comme elle étoit, elle n'avoit que ce seul moien de se rendre nécessaire aux alliés, & formidable aux ennemis. Couvrant donc son dessein du prétexte plausible de la guerre contre les Eginètes, il fit construire une flotte de cent vaisseaux, qui peu de tems après contribua beaucoup au salut de la Grèce.

L'attachement inviolable d'Aristide à la justice l'obligea en plusieurs occasions de s'opposer à Thémistocle, qui ne se piquoit pas de délicatesse sur ce point, & qui

par ses intrigues & ses cabales vint à bout de le faire exiler. Dans cette sorte de jugement les citoyens donnoient leurs suffrages en écrivant le nom du particulier sur une coquille, appelée en grec *ostrakon*, d'où est venu le nom d'Ostracisme. Ici un paysan, qui ne savoit pas écrire, & qui ne connoissoit pas Aristide, s'adressa à lui-même pour le prier de mettre le nom d'Aristide sur sa coquille. Cet homme vous a-t-il fait quelque mal, lui dit Aristide, pour le condamner ainsi ? Non, répliqua l'autre, je ne le connois pas même : mais je suis fatigué & blessé de l'entendre par-tout appeler *le Juste*. Aristide, sans répondre une seule parole, prit tranquillement la coquille, y écrivit son nom, & la lui rendit. Il partit pour son exil, en priant les dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à sa patrie aucun accident qui le fît regretter. Le grand Camille, en un castout semblable, n'imita point la générosité, & fit une prière toute contraire : *In exilium abiit, precatus ab diis immortalibus, si innoxio sibi ea injuria fieret, primo quoque tempore desiderium sui civitati ingrata facerent*. J'examinerai dans la suite ce qu'on doit penser de l'Ostracisme. Aristide fut bientôt rappelé.

Liv. lib. 5.  
m. 32.

Ce fut l'expédition de Xerxès contre la Grèce qui hâta son retour. Tous les alliés réunirent leurs forces pour repousser l'ennemi commun. On sentit pour lors tout le prix de la sage prévoyance de Thémistocle, qui sous un autre prétexte avoit fait bâtir cent galères. On doubla ce nombre à l'arrivée de Xerxès. Quand il fut question de nommer un Généralissime pour commander la flotte, les Athéniens, qui eux seuls en avoient fourni les deux tiers, prétendirent que cet honneur leur appartenoit, & rien n'étoit plus juste que leur prétention. Cependant tous les suffrages des alliés se réunirent en faveur d'Eurybiade Lacédémonien. Thémistocle, quoique jeune & fort avide de gloire, crut que dans cette occasion il devoit oublier ses propres intérêts pour le bien commun de la patrie ; & ayant fait entendre aux Athéniens que pourvu qu'ils se conduisissent en gens de courage, bientôt tous les Grecs leur déféreroient d'eux-mêmes le commandement, il leur persuada de céder aussi-bien que lui



aux Lacédémoniens. J'ai raporté ailleurs avec quelle modération & quelle prudence ce jeune Athénien se conduisit & dans le Conseil de guerre, & dans la journée de Salamine, dont il eut tout l'honneur, quoiqu'il n'y eût pas commandé en Chef.

*Discours Prelimin. Tome premier pag. xxvii.*

Depuis cette glorieuse bataille, la réputation & le crédit des Athéniens étoient beaucoup augmentés. Ils n'en devinrent point plus fiers, & ils ne songèrent à accroître leur puissance que par les voies de l'honneur & de la justice. Mardonius qui étoit resté en Grèce avec un corps d'armée de trois cens mille hommes, leur fit, de la part de son Maître, des offres très avantageuses, pour les détacher du reste des alliés. Il leur promettoit de rétablir entièrement leur ville qui avoit été brûlée, de leur fournir de grandes sommes d'argent, & de leur donner le commandement sur toute la Grèce. Les Lacédémoniens effrayés de cette nouvelle avoient envoyé des Députés à Athènes, pour en détourner l'effet, & s'offroient de recevoir & de nourrir chez eux leurs femmes, leurs enfans, & leurs vieillards, & de leur fournir tout ce qui leur seroit nécessaire. Aristide étoit pour lors en charge. Il répondit qu'il pardonnoit aux Barbares, qui n'estimoient que l'or & l'argent, d'avoir espéré de pouvoir corrompre leur fidélité par de magnifiques promesses : mais qu'il ne pouvoit voir sans surprise & sans indignation que les Lacédémoniens, n'envisageant que la pauvreté & la misère présente des Athéniens, & oubliant leur courage & leur grandeur d'ame, vinsent les exhorter à combattre généreusement pour le salut commun de la Grèce par la vûe de quelques récompenses & de quelques nourritures qu'ils leur offroient : Qu'ils déclarassent à leur République que tout l'or du monde n'étoit pas capable de tenter les Athéniens, ni de leur faire abandonner la défense de la liberté commune : Qu'ils étoient sensibles, comme ils le devoient, aux offres obligeantes de Lacédémone, mais qu'ils seroient en forte de n'être à charge à aucun de leurs alliés. Puis se tournant vers les Députés de Mardonius, & leur montrant de sa main le soleil : » Sachez, leur dit-il, que tant que cet astre continuera

A a ij

» sa course, les Athéniens seront mortels ennemis des  
 » Perses, & qu'ils ne cesseront de venger sur eux le ra-  
 » vage de leurs terres, & l'incendie de leurs maisons &  
 » de leurs temples. «

Cependant Thémistocle ne perdoit point de vûe le grand projet qu'il avoit formé de supplanter les Lacédémoniens ; en substituant les Athéniens à leur place, & peu délicat sur le choix des moïens, il trouvoit bonne & légitime toute voie qui pouvoit le conduire à ce but. Un jour en pleine assemblée il déclara qu'il avoit un dessein important, mais qu'il ne pouvoit le communiquer au peuple, parce que pour le faire réussir il avoit besoin d'un profond secret, & il demanda qu'on lui nommât quelqu'un avec qui il pût s'en expliquer. Tous nommèrent Aristide, & s'en rapportèrent entièrement à son avis. Thémistocle l'ayant tiré à part, lui dit qu'il songeoit à bruler la flotte des Grecs, qui étoit dans un port voisin, moiennant quoi Athènes deviendrait certainement maîtresse de toute la Grèce. Aristide retourna à l'assemblée, & déclara simplement que rien ne pouvoit être plus utile que le projet de Thémistocle, mais qu'en même tems rien n'étoit plus injuste. Tout le peuple d'une commune voix défendit à Thémistocle de passer outre.

On voit par là que ce fut avec raison qu'on accorda à Aristide, de son vivant même, le surnom de Juste : surnom, dit Plutarque, infiniment préférable à tous ceux que les Conquérans recherchent avec tant d'ardeur, & qui approche en quelque sorte l'homme de la divinité. Un jour que l'on prononçoit sur le théâtre un vers d'Eschyle, où ce poète, en parlant d'Amphiaraus, dit qu'il *cherchoit non à paroître juste, mais à l'être* ; tout le peuple aussitôt jeta les yeux sur Aristide, & lui appliqua cet éloge si magnifique.

L'armée des Perses reçut un terrible échec dans la fameuse bataille de Platée. A peine Artabaze, de trois cens mille hommes qu'il avoit, en put-il sauver quarante mille. Pausanias, l'un des Rois de Sparte, commandoit l'armée des Grecs. Il fit paroître pour lors beaucoup d'équité & de modération, comme on le peut voir par deux

traits qu'en rapporte Hérodote, qui sont très particuliers. Lib. 9.

Après la victoire de Platée, un des premiers citoyens d'Egine l'exhorta à venger sur le cadavre de Mardonius la mort de tant de braves Spartiates qui avoient péri aux Thermopyles, & la manière indigne dont Xerxès & Mardonius lui-même avoient traité son oncle Léonide en faisant attacher son corps à une potence. « Quel conseil me don-  
 » nes-tu, lui dit-il, d'imiter dans les Barbares une condui-  
 » te que nous détestons ? Si c'est à ce prix qu'on achette  
 » l'estime des Eginiètes, je me contente de plaire aux La-  
 » cédémoniens, qui n'accordent la leur qu'à la vertu &  
 » au mérite. Pour Léonide & ses compagnons, ils se tien-  
 » nent sans doute assez vengés par le sang de tant de mil-  
 » liers de Perses qui ont été tués dans le combat.

Le second trait n'est pas moins remarquable. Pausanias, qui avoit trouvé un butin immense dans le camp des ennemis, fit préparer dans une même sale deux repas d'une espèce bien différente. Dans l'un on voioit étalée toute la magnificence des Perses ; des lits superbes, des tapis d'un très grand prix, des vases d'or & d'argent sans nombre, une prodigieuse variété de mets apprêtés avec toute la délicatesse possible ; des vins & des liqueurs de toutes sortes. L'autre repas n'avoit rien que de simple, à la manière de Sparte, c'est à-dire apparemment du pain, de l'eau, & tout au plus du brouet noir. « Alors Pausanias, s'adressant aux Officiers Grecs qu'il avoit mandés exprès ; & leur montrant ces deux tables si différemment servies :  
 » Voyez, leur dit-il, la folie du Chef des Mèdes, qui ac-  
 » coutumé à de tels repas, a cru pouvoir nous domter,  
 » nous qui menons une vie si dure. »

L'avantage que venoient de remporter les Grecs, les mit en état d'envoyer une flotte pour délivrer les Alliés qui étoient encore sous le pouvoir des Perses. Elle étoit commandée par Pausanias Lacédémonien. Aristide & Cimon y commandoient pour les Athéniens. Elle fit d'abord voile vers l'île de Chypre, puis vers Byzance, qu'elle prit ;

α Ἀριστος Ἐπίσταυρος, τῶν δὲ Ἀθηναίων  
 ναυάρχης, ἐπὶ τῇ ἑξῆς τῇ  
 Μέρου ἐπὶ τῇ Ἀρμενίᾳ ἐπὶ τῇ  
 ἑξῆς τῇ Ἀρμενίᾳ ἐπὶ τῇ

& par tout les Alliés furent rétablis dans leur liberté. Mais ils tombèrent bientôt dans une nouvelle espèce de servitude. Pausanias, dont l'orgueil s'étoit beaucoup accru depuis les victoires qu'il avoit remportées, quitta les manières & les mœurs de son pays, prit l'habillement & la fierté des Perses, & imita leur somptuosité & leur magnificence. Il traitoit les Alliés avec une dureté insupportable ; ne parloit aux Officiers qu'avec hauteur & menaces ; se faisoit rendre des honneurs extraordinaires, & par cette conduite rendoit odieux à tous les Alliés le gouvernement des Lacédémoniens. Les manières douces, honnêtes, & prévenantes d'Aristide & de Cimon ; l'humanité & la justice qui paroissent dans toutes leurs actions ; l'attention qu'ils avoient à n'offenser personne, & à faire du bien à tout le monde : tout cela contribuoit à faire encore sentir davantage la différence des caractères, & à augmenter le mécontentement. Enfin ce mécontentement éclata, & tous les Alliés passèrent sous le commandement des Athéniens, & se mirent sous leur protection. Ainsi, dit Plutarque, Aristide en opposant à la dureté & à la hauteur de Pausanias beaucoup de douceur & d'humanité, & inspirant à Cimon son collègue les mêmes sentimens, détacha des Lacédémoniens insensiblement & sans qu'ils s'en aperçussent l'esprit des Alliés, & leur enleva enfin le commandement, non de vive force en employant des armées & des flotes, & encore moins en usant de ruse & de perfidie ; mais en rendant aimable, par une conduite sage & douce, le gouvernement des Athéniens.

Les Lacédémoniens dans cette occasion firent paroître une grandeur d'ame & une modération qu'on ne peut assez admirer. Car s'apercevant que la trop grande autorité rendoit leurs Capitaines fiers & insolens, ils renoncèrent de bon cœur à la supériorité qu'ils avoient eue jusquelà sur les autres Grecs, & cessèrent d'envoyer de leurs Chefs pour avoir le commandement des armées, aimant mieux avoir des citoyens sages, modestes, & parfaitement

α Μάχης διπλάσιον ευφραίνεσθαι ἔχοντες ἢ ἢ Ἐμάχῃ ἔχοντες τὴν ἀρχὴν ἀνάεσθαι. Plut. in  
αὐτῷ ἴδιον ἡμῶντος τῶν πολέμων, ἢ τῶν ὕλ. Arist.

soumis à la discipline & aux loix du pays, que de conserver la prééminence sur tous les autres Grecs.

Jusques-là les villes & les peuples de la Grèce avoient bien contribué de quelques sommes d'argent pour subvenir aux frais de la guerre contre les Barbares : mais cette répartition avoit toujours causé de grands mécontentemens, parce qu'elle ne se faisoit pas avec assez d'égalité. On jugea à propos, sous le nouveau gouvernement, d'établir un nouvel ordre pour les finances, & de fixer une taxe qui seroit réglée sur le revenu de chaque ville & de chaque peuple, afin que les charges de l'Etat étant également réparties sur tous les membres qui le composoient, personne n'eût sujet de se plaindre. Il s'agissoit de trouver un homme capable de s'acquitter dignement d'une fonction si importante pour le bien public, si délicate, & si pleine de dangers & d'inconvéniens. Tous les Alliés jettèrent les yeux sur Aristide. Ils lui donnèrent un plein pouvoir, & s'en rapportèrent entièrement à sa prudence & à sa justice pour imposer à chacun sa taxe. On n'eut pas lieu de se repentir d'un tel choix. Il administra les finances avec la fidélité & le désintéressement d'un homme qui regarde comme un crime capital de toucher au bien d'autrui, avec l'attention & l'activité d'un pere de famille qui gouverne son propre revenu, avec la réserve & la religion d'une personne qui respecte les deniers publics comme sacrés. Enfin, chose très difficile & très rare, il vint à bout de se faire aimer dans un emploi, où c'est beaucoup que de ne se pas rendre odieux. C'est le glorieux témoignage que Sénèque rend à une personne chargée à peu près d'un pareil emploi, & le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un Surintendant ou Controlleur Général des Finances. Je rapporterai ses paroles mêmes en latin, n'ayant pu rendre dans notre langue, comme je l'aurois souhaité, l'énergique & élégante brièveté de Sénèque. *Tu quidem orbis terrarum rationes administras, tam abstinenter quàm alienas, tam diligenter quàm tuas, tam religiosè quàm publicas. In officio amorem consequeris, in quo odium vitare difficile est.* C'est à la lettre ce que fit Aristide. Il montra tant d'équité & de sagesse dans l'exercice de ce ministère, que

*Senec. lib.  
de Brev. vitæ  
cap. 18.*

personne ne se plaignit : & dans la suite on regarda toujours ce tems , comme le siècle d'or , c'est-à-dire , comme le bon & l'heureux tems de la Grèce. En effet la taxe qu'il avoit fixée à quatre cens soixante talens , fut portée par Périclès à six cens , & bientôt après jusqu'à treize cens talens , non que les frais de la guerre montassent plus haut , mais parce qu'on faisoit beaucoup de dépenses inutiles en distributions manuelles au peuple d'Athènes , en célébrations de jeux & de fêtes , en constructions de temples & d'édifices publics , & que d'ailleurs les mains de ceux qui touchoient les deniers publics , n'étoient pas toujours si pures & si nettes que celles d'Aristide.

Car il est remarquable que ce grand homme sortit d'un ministère , où l'on a coutume de s'enrichir , encore plus pauvre qu'il n'y étoit entré , de sorte qu'après sa mort on ne trouva point chez lui de quoi faire les frais de ses funérailles. Le peuple s'en chargea ainsi que du soin de nourrir & de marier les filles.<sup>a</sup> Aristide avoit embrassé cet état si vil aux yeux de la plupart des hommes , & s'y étoit toujours maintenu par goût & par estime ; & loin de rougir de sa pauvreté , il n'en tiroit pas moins de gloire que de tous ses trophées & de toutes les victoires qu'il avoit remportées. Plutarque en cite une preuve que je ne puis m'empêcher de rapporter ici.

Callias , très proche parent d'Aristide , & le plus opulent citoyen d'Athènes , fut appelé en jugement. Son accusateur , insistant peu sur le fond de la cause , lui faisoit sur-tout un crime de ce que , riche comme il étoit , il n'avoit pas de honte de voir Aristide , sa femme , & ses enfans dans l'indigence , & de les laisser manquer du nécessaire. Callias , voyant que ces reproches faisoient beaucoup d'impression sur l'esprit des Juges , somma Aristide de venir déclarer devant eux s'il n'étoit pas vrai qu'il lui avoit présenté de grosses sommes d'argent , & l'avoit pressé avec instance de vouloir les accepter , & s'il ne les avoit pas toujours constamment refusées , en lui répondant qu'il se pouvoit vanter à meilleur titre de

<sup>a</sup> *N'arrête d'éprouver τὴν ποίαν, ἀνὰ τὴν ἀσὴν τῶν ἀνδρῶν ὅπως δὲ τῶν ἀνδρῶν ἀνδρῶν τῶν ἀνδρῶν. Plut.*

sa pauvreté, que lui de son opulence : Que l'on pouvoit trouver assez de gens qui usoient bien ou mal de leurs richesses, mais qu'il n'étoit pas aisé d'en rencontrer un seul qui portât la pauvreté avec courage & générosité : & qu'il n'y avoit que ceux qui étoient pauvres malgré eux, qui pussent rougir de l'être. Aristide avoua que tout ce que son parent venoit de dire, étoit vrai, & il n'y eut personne dans l'assemblée qui n'en sortît avec cette pensée & ce sentiment intérieur, qu'il eût mieux aimé être pauvre comme Aristide, que riche comme Callias. Aussi Platon, en parcourant ceux qui ont été le plus renommés à Athènes, ne fait pas que d'Aristide. \* Car les autres, dit-il, comme Thémistocle, Cimon, Périclès, ont à la vérité embelli la ville de portiques, de bâtimens superbes ; l'ont remplie d'or & d'argent, & d'autres pareilles superfluités & curiosités : mais celui-ci a laissé le modèle d'un gouvernement parfait, en ne se proposant pour but dans toutes ses actions que de rendre ses citoyens plus vertueux.

Cimon avoit aussi de grandes qualités, qui servirent beaucoup à établir & à affermir la puissance des Athéniens. Outre les sommes d'argent auxquelles chacun des alliés étoit taxé, ils devoient encore fournir un certain nombre d'hommes & de vaisseaux. Plusieurs d'entre eux, qui depuis la retraite de Xerxès ne respiroient plus que le repos, & ne songeoient plus qu'à cultiver leurs terres, pour se délivrer des fatigues & des dangers de la guerre, aimoient mieux fournir de l'argent que des hommes, & laissoient aux Athéniens le soin de remplir de soldats & de rameurs les vaisseaux qu'ils étoient obligés de donner. D'abord on les chagrina fort, & on vouloit les réduire à l'exécution littérale du traité. Cimon garda une conduite toute opposée. Il les laissa jouir tranquillement de la paix, sentant bien que les Alliés, de braves guerriers qu'ils étoient auparavant, ne seroient plus propres qu'au labourage & au trafic ; pendant que les Athéniens, qui

*Plut. in vit.  
Cim.*

α θυματικία μὲν γὰρ, ἢ Κίμων, ἢ Περικλῆς, οὗτοι, ἢ χρημάτων, ἢ φλυσιουργίαις ἐμπελόμενοι τὰς πόλεις Ἀθηναίων || δὲ πολιεύματα πρὸς ἀρετήν. *Plat. in vit. Arist.*

auroient toujours la rame ou les armes à la main , s'aguerriroient de plus en plus , & deviendroient de jour en jour plus puissans. Cela ne manqua pas d'arriver , & ce furent ces peuples mêmes , qui à leurs propres frais & dépens se donnèrent des maîtres , & de compagnons & d'alliés qu'ils étoient ; devinrent en quelque sorte sujets & tributaires des Athéniens.

*Ibid.*

Il n'y eut jamais de Capitaine Grec qui rabaisât la fierté ni la puissance du grand Roi de Perse , comme le fit Cimon. Après que les Barbares eurent été chassés de la Grèce , il ne leur laissa pas le tems de respirer , mais il les poursuivit vivement avec une flotte de plus de deux cens voiles , leur enleva leurs plus fortes places , & leur débaucha tous leurs Alliés , en sorte qu'il ne demeura pas un homme de guerre pour le Roi de Perse dans toute l'Asie depuis le pays d'Ionie jusqu'en Pamphylie. Poussant toujours sa pointe , il eut la hardiesse d'aller attaquer la flotte ennemie , quoique beaucoup plus nombreuse que la sienne. Elle étoit à l'embouchure du fleuve Eurymédon. Il la défit entièrement , & prit plus de deux cens vaisseaux , sans compter ceux qui furent coulés à fond. Les Perses étoient sortis de leurs vaisseaux , pour aller joindre leur armée de terre qui étoit près de là , & cotoioit les riva- ges. Cimon , profitant de l'ardeur de ses soldats que ce premier succès avoit extrêmement animés , les fit aussi descendre de leurs vaisseaux , les mena droit contre les Barbares , qui les attendirent de pié ferme , & soutinrent le premier choc avec beaucoup de valeur. Mais enfin , obligés de plier , ils prirent la fuite. Le carnage fut grand : on fit un nombre infini de prisonniers , & un butin immense. Cimon aiant dans un seul jour remporté deux victoires , qui égaloient la gloire des deux journées de Salamine & de Platée , si elles ne la surpassoient pas , alla , pour y mettre le comble , au devant d'un renfort de quatre-vingts vaisseaux Phéniciens qui venoient pour joindre la flotte des Perses , & ne savoient rien de ce qui s'étoit passé. Ils furent tous pris ou coulés à fond , & presque tous les soldats , tués ou noyés. Cet exploit d'armes dom- ta tellement l'orgueil du Roi de Perse , qu'il fit ce Traité



de paix qui est si célèbre dans les anciennes histoires, par lequel il promet que désormais ses armées de terre n'approcheroient point plus près de la mer de Grèce que de 400 stades, qui font à peu près vingt lieues, & que ses galères ni autres vaisseaux de guerre ne pourroient avancer au-delà des îles Chélidoniennes & Cyanées.

Cimon plein de gloire revint à Athènes, & employa une partie des dépouilles à fortifier le port, & à embellir la ville. Pendant son absence Périclès s'étoit rendu fort puissant auprès du peuple. Il n'étoit pas naturellement populaire, mais il l'étoit devenu par politique, pour écarter les soupçons qu'on auroit pu avoir qu'il songeât à la tyrannie, & aussi pour contrebalancer l'autorité & le crédit de Cimon qui étoit soutenu par la faction des riches & des puissans. Périclès avoit eu une excellente éducation, & avoit été instruit & formé par les plus habiles Philosophes de son tems. Anaxagore, qui passoit pour avoir attribué le premier les événemens humains & le gouvernement du monde, non à une aveugle fortune ni à une fatale nécessité, mais à une intelligence \* supérieure qui régloit & conduisoit tout avec sagesse, l'instruisit à fond de cette partie de la philosophie qui regarde les choses naturelles, & qui pour cela est appelée physique. Cette étude lui donna une force & une élévation d'esprit extraordinaire, & au lieu des basses & timides superstitions qu'engendre l'ignorance, lui inspira, dit Plutarque, une piété solide à l'égard des dieux, accompagnée d'une fermeté d'ame assurée, & d'une tranquille espérance des biens qu'on doit attendre d'eux. Il fit usage de cette science dans la guerre même. Car dans le tems que la flotte des Athéniens se préparoit à partir pour aller contre le Péloponnèse, une éclipse de soleil étant survenue, & voyant le pilote de la galère qu'il montoit tout effrayé par cette subite obscurité, il lui jeta son manteau sur les yeux, & lui fit entendre qu'une pareille cause l'empêchoit de voir le soleil. Il s'étoit aussi fort exercé dans l'éloquence, qu'il regardoit comme un instrument nécessaire

*Plut. in vit.  
Percle.*

\* C'est pour cela qu'Anaxagore fut nommé *νῦν*, c'est-à-dire, l'intelligence.

à quiconque vouloit conduire & manier le peuple. <sup>a</sup> Les poëtes disoient de lui qu'il foudroioit, qu'il tonnoit, qu'il mettoit toute la Grèce en mouvement, tant il excelloit dans le talent de la parole. Il n'étoit pas moins prudent & réservé dans ses discours, que fort & véhément; & l'on remarque qu'il ne parla jamais en public sans avoir prié les dieux de ne pas permettre qu'il lui échapât aucune expression qui ne fût propre à son sujet. Eupolis disoit de lui que la déesse de la persuasion résidoit sur ses lèvres: & comme un jour on demandoit à Thucydide\*, son adversaire & son rival, qui de lui ou de Périclès lutoit le mieux: Quand je l'ai renversé par terre en lutant, répliqua-t-il, il assure le contraire avec tant de force, qu'il persuade en effet à tous les assistans, contre le témoignage de leurs propres yeux, qu'il n'est point tombé.

\* Ce n'est pas  
l'historien.

Plut. in vit.  
Cim.

Tel étoit l'adversaire avec qui Cimon fut obligé d'en venir souvent aux mains au retour de ses glorieuses campagnes. Mais comme Périclès, par ses manières flatteuses & par la force de son éloquence, s'étoit rendu maître du peuple, il l'emporta enfin sur Cimon, & le fit condamner à l'exil par l'Ostracisme. Au bout de cinq ans il en fut rappelé à cause du mauvais état des affaires d'Athènes par rapport aux Lacédémoniens: & Périclès, sacrifiant sa jalousie au bien public, ne rougit point d'écrire & de porter lui-même le décret du rappel de son adversaire. Dès qu'il fut revenu, il rétablit la paix, & réconcilia les deux peuples. Et pour ôter aux Athéniens, enflés par l'heureux succès de tant de victoires, l'envie & l'occasion d'attaquer leurs voisins & leurs alliés, il jugea nécessaire de les mener au loin contre l'ennemi commun, cherchant par cette voie d'honneur à aguerrir en même tems & à enrichir ses citoyens. Il mit donc en mer une flotte de deux cens vaisseaux. Il en envoya soixante contre l'Egypte, & alla avec le reste contre l'île de Chypre. Il battit la flotte ennemie; & dans le tems qu'il méditoit la perte entière de l'Empire des Perses, il fut blessé au siège d'une ville qu'il attaquoit en Chypre, & mourut de sa blessure. Il

<sup>a</sup> Ab Aristophane poeta fulgure, tonare, permiscere Graciam || dictus est. OTAS. n. 29.

avoit sagement averti les Athéniens de se retirer en bon ordre en cachant sa mort : ce qui fut exécuté , & ils retournèrent chez eux en toute sûreté sous la conduite encore & sous les auspices de Cimon , quoique mort depuis plus de trente jours. Depuis ce tems-là les Grecs ne firent plus rien de considérable contre les Barbares : la division se mit parmi eux : ils donnèrent à l'ennemi commun le tems de respirer , & ils se détruisirent eux-mêmes par leurs propres forces.

Cimon fut généralement regretté , & la suite fit encore mieux connoître quelle perte la Grèce avoit faite en sa personne. Il étoit riche & opulent : mais , dit<sup>a</sup> Plutarque , en citant les propres paroles de Gorgias , il possédoit de grands biens pour en user , & il en usoit pour se faire aimer & honorer. L'Histoire raconte de lui au sujet de sa libéralité des choses , qui à peine nous paroissent croiables , tant elles sont éloignées de nos mœurs. Il vouloit que ses vergers & ses jardins fussent ouverts en tout tems aux citoyens , afin qu'ils pussent y prendre les fruits qui leur conviendroient. Il avoit tous les jours une table servie frugalement , mais où il y avoit à manger pour beaucoup de personnes ; & tous les pauvres bourgeois de la ville y étoient reçus. Il se faisoit toujours suivre de quelques domestiques , qui avoient ordre de glisser secrètement quelque pièce d'argent dans la main des pauvres qu'on rencontroit , & de donner des habits à ceux qui en manquoient. Souvent aussi il pourvut à la sépulture de ceux qui étoient morts sans avoir de quoi se faire inhumer. Et il ne faisoit point tout cela pour se rendre puissant parmi le peuple , & pour acheter ses suffrages : car nous avons déjà remarqué qu'il s'étoit déclaré pour la faction contraire , c'est-à-dire des riches & des nobles. Il n'est pas étonnant qu'un homme de ce caractère ait été si fort honoré pendant sa vie , & si regretté après sa mort.

Depuis ce tems-là , & surtout après que Thucydide beau-pere de Cimon eut été banni par l'Ostracisme , per-

*Ibid.*

*Cornel. Nep.  
de Plur. in vit.  
ta Cim.*

<sup>a</sup> οὗτις τῶν κίμωνος τὰ χρημάτων ἀλλοδαμοὺς μὲν οὐκ ἐχρῆτο , χρῆσθαι δὲ οὐκ ἐμίσητο.

sonne ne balançant plus l'autorité de Périclès, il eut un souverain pouvoir à Athènes, disposant seul des finances, des troupes, des vaisseaux, & du maniement de toutes les affaires publiques. Il commença alors à changer de conduite, ne cédant plus, comme auparavant, aux caprices & aux fantaisies du peuple, mais substituant aux manières trop molles & trop complaisantes qu'il avoit eues jusquelà, un gouvernement plus ferme & plus indépendant, sans pourtant se départir jamais en rien de la droite raison, & de l'amour du bien public. Il engageoit souvent par remontrances & par raisons le peuple à faire volontairement ce qu'il proposoit : mais quelquefois aussi par une salutaire contrainte, il le menoit malgré lui à ce qui étoit le meilleur, imitant en cela la conduite d'un sage médecin, qui dans le cours d'une longue maladie, accorde de tems en tems quelque chose au goût du malade, mais souvent ordonne des remèdes qui le travaillent & le tourmentent pour le guérir. Se trouvant donc chargé seul du gouvernement d'une populace devenue extrêmement fière, comme il avoit une grande habileté & une dextérité merveilleuse à manier les esprits, il employoit selon les différentes conjonctures tantôt la crainte pour réprimer la fierté que lui inspiroient les heureux succès, tantôt l'espérance pour ranimer son courage abattu par l'adversité, montrant que la Rhétorique, comme dit Platon, n'est autre chose que l'art de manier & de maîtriser les esprits & les cœurs, & que le plus sûr moien pour y réussir est de savoir faire usage des passions soit douces, soit violentes, dont le succès est presque toujours inmanquable.

Ce qui donnoit un si grand crédit à Périclès parmi le peuple, n'étoit pas seulement la force victorieuse de son éloquence, mais la grande idée qu'on avoit de son mérite, de sa prudence, de son habileté dans les affaires, & surtout de son désintéressement : car il étoit regardé comme un homme incapable de se laisser corrompre par des présents, & gouverner par l'avarice. En effet, s'étant vu

α ἄπορρῶν πρὸς τὸν πῶλον, ὅς ἐστιν ἡμεῖς.

Intems seul maître de la République , aiant porté la grandeur d'Athènes au plus haut point où elle pût arriver , & amassé dans la ville des trésors immenses , il n'augmenta pas d'une seule dragme le bien que son pere lui avoit laissé. Il gouverna toujours son patrimoine avec économie , se faisant rendre un compte exact de l'emploi de ses revenus , & retranchant toute dépense folle & superflue , ce qui déplut beaucoup à sa femme & à ses enfans , qui auroient voulu plus d'éclat & de magnificence : mais il préféra à cette vaine & frivole gloire , <sup>a</sup> la solide joie d'aider un grand nombre de pauvres citoyens.

Il n'étoit pas moins bon Capitaine , qu'excellent politique. Les troupes avoient une pleine confiance en lui , & le suivoient avec une entière assurance. Sa grande maxime dans la guerre étoit de ne point hasarder un combat sans être presque assuré du succès , & de ménager le sang des citoyens. Il avoit coutume de dire que s'il ne tenoit qu'à lui , ils seroient immortels : que les arbres coupés & abbattus revenoient en peu de tems , mais que les hommes morts étoient perdus pour toujours. Une victoire , qui n'auroit été l'effet que d'une heureuse témérité , lui paroissoit peu digne de louange , quoique souvent elle fût fort admirée. Fortement attaché à cette maxime , il la suivit toujours avec une constance que rien ne put jamais ébranler , ce qui parut surtout lorsque les Lacédémoniens firent une irruption dans l'Attique. Semblable , dit Plutarque , à un Pilote , qui après avoir donné ordre à tout dans une tempête , méprise les prières & les larmes de l'équipage ; Périclès , aiant pris de sages mesures pour la sûreté de sa patrie , & étant résolu de ne point sortir de la ville pour aller à la rencontre des ennemis , <sup>b</sup> demeura ferme & inébranlable dans sa résolution , quoique plusieurs de ses amis le conjurassent par les prières les plus pressantes , que ses ennemis cherchassent à le troubler par leurs menaces & leurs accusations , que la plupart le décraissent par des chansons & des railleries , comme un homme sans cœur , & un traître qui livroit sa pa-

<sup>a</sup> Βούλομαι πολλὰς τῶν πτωχῶν.

<sup>b</sup> Ἐχρητο τοῖς ἀντὶ λόγουμαι , βραχίαι || φροντίζων τῇ καταβιβύτῃ & ἀνυπαίτις-  
των.

trie aux ennemis. Cette constance & cette grandeur d'ame est une qualité bien nécessaire pour quiconque est chargé du gouvernement des affaires.

Aussi toutes les expéditions militaires de Périclès, & elles furent en grand nombre, réussirent toujours parfaitement, & lui acquirent à juste titre la réputation d'un Général consommé dans l'art de la guerre.

Il ne s'en laissa pas éblouir, & ne suivit pas l'ardeur aveugle du peuple, qui enflé par tant d'heureux succès, & fier de sa puissance qui s'accroissoit de jour en jour, méditoit de nouvelles conquêtes, formoit de grands projets, songeoit de nouveau à attaquer l'Egypte, & à se soumettre les provinces maritimes de l'Empire des Perses. Plusieurs même dès lors commençoient à jeter les yeux sur la Sicile, & à se livrer au malheureux & fatal desir d'y envoyer une flotte : desir qu'Alcibiade ralluma bientôt après, & qui causa la perte entière d'Athènes. Périclès employoit tout son crédit & toute sa sagesse à réprimer ces fougueuses faillies, & cette avidité inquiète. Il vouloit qu'on se bornât à conserver & à assurer les anciennes conquêtes, estimant que c'étoit beaucoup faire que de contenir & d'arrêter les Lacédémoniens, qui regardoient d'un œil jaloux la grandeur & la puissance d'Athènes.

Cette grandeur n'éclatoit pas seulement au dehors par les victoires remportées sur les ennemis, mais brilloit encore plus au dedans par la magnificence des bâtimens & des ouvrages dont Périclès avoit orné & embelli la ville, qui jettoit les étrangers dans l'admiration & le ravissement, & leur donnoit une grande idée de la puissance des Athéniens.

C'est une chose étonnante de voir en combien peu de tems furent achevés tant de divers ouvrages d'architecture, de sculpture, de gravure, de peinture, & comment néanmoins ils furent tout d'un coup portés au plus haut point de perfection. Car ordinairement les ouvrages achevés avec tant de facilité & de promptitude n'ont point une grace solide & durable, ni l'exactitude régulière d'une beauté parfaite. Il n'y a que la longueur du tems,  
jointe

jointe à l'assiduité du travail, qui leur donne une force capable de les conserver, & de les faire triompher des siècles. Et c'est ce qui rend plus admirables les ouvrages de Périclès, qui furent achevés si rapidement, & qui ont pourtant duré si longtemps. Car chacun d'eux, dans le moment même qu'il fut achevé, avoit une beauté qui sentoient déjà son antique : & aujourd'hui encore, dit Plutarque plus de cinq cents ans après, ils ont une certaine fraîcheur de jeunesse, comme s'ils ne venoient que de sortir des mains de l'ouvrier ; tant ils conservent encore une fleur de grace & de nouveauté, qui empêche que le tems n'en amortisse l'éclat, comme si un esprit toujours rajeunissant & une ame exempte de vieillesse étoit répandue dans tous ces ouvrages.

Phidias, ce célèbre Sculpteur, présidoit à tout le travail, & en avoit l'intendance générale. Ce fut lui qui fit en particulier la statue d'or de Pallas, si estimée dans l'antiquité par les connoisseurs. Il y avoit parmi les ouvriers une ardeur & une émulation incroyable. Tous s'efforçoient à l'envi de se surpasser les uns les autres, & d'immortaliser leur nom par des chef-d'œuvres de l'art.

Ce qui faisoit l'admiration de toute la terre, excita la jalousie contre Périclès. Ses ennemis ne cessèrent de crier dans les assemblées que le peuple se deshonorait en s'attribuant l'argent comptant de toute la Grèce, qu'il avoit fait venir de Délos où il étoit en dépôt : que les Alliés ne pouvoient regarder une telle entreprise que comme une tyrannie manifeste, en voyant que les deniers qu'ils avoient fournis par force pour la guerre étoient employés par les Athéniens à dorer & à embellir leur ville, à faire des statues magnifiques, & à élever des temples qui coutoient des millions.

Périclès au contraire remontoit aux Athéniens qu'ils n'étoient pas obligés de rendre compte à leurs Alliés de l'argent qu'ils en avoient reçu : que c'étoit assez qu'ils les défendissent, & qu'ils éloignassent les Barbares, pendant que de leur côté ils ne fournissoient ni soldats, ni chevaux, ni navires, & qu'ils en étoient quittes pour quelques sommes d'argent, qui, dès qu'elles sont délivrées, n'ap-

partiennent plus à ceux qui les ont données , mais sont à ceux qui les ont reçues , pourvû qu'ils exécutent les conditions dont ils sont convenus , & pour lesquelles ils les ont touchées. Il ajoutoit que la ville étant suffisamment pourvûe de tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre , il étoit convenable d'employer le reste de ses richesses à des ouvrages , qui étant achevés produiroient une gloire immortelle ; & qui , dans le tems qu'on y travailloit , répandoient par-tout l'abondance , & faisoient subsister un grand nombre de citoiens. Un jour même , comme les plaintes s'échauffoient , il s'offrit de prendre tous les frais sur lui , pourvû que les inscriptions publiques marquassent que lui seul avoit fait cette dépense. A ces paroles le peuple , soit qu'il admirât sa magnanimité , ou que piqué d'émulation il ne voulût pas lui céder cette gloire , s'écria qu'il pouvoit prendre au Trésor de quoi fournir à tous les frais nécessaires sans rien épargner.

Les ennemis de Périclès , n'osant pas encore l'attaquer directement , firent appeler en jugement devant le peuple les personnes qui lui étoient le plus attachées : Phidias , Aspasia , Anaxagore. Périclès , qui connoissoit la légèreté & l'inconstance des Athéniens , craignit de succomber enfin aux complots & aux efforts de ses envieux. Pour conjurer donc cet orage , il alluma la guerre du Péloponnèse qui depuis lontems se préparoit , persuadé que par ce moien il dissiperoit les plaintes qu'on avoit faites contre lui , & qu'il appaiseroit l'envie , parce que dans un danger si pressant la ville ne manqueroit jamais de se jeter entre ses bras , & de s'abandonner à sa conduite , à cause de sa puissance & de sa grande réputation.

## R É F L E X I O N S.

J'EN FERAI trois. La première regardera le caractère de ceux dont il a été parlé dans ce morceau d'histoire : la seconde sera sur l'Ostracisme : & dans la dernière je dirai quelque chose de l'émulation qui régnoit dans la Grèce , & sur-tout à Athènes , par raport aux beaux Arts.



I. CARACTÈRES de *Thémistocle*, d'*Aristide*, de *Cimon*, & de *Périclès*.

ON NE DOIT point, ce me semble, passer ce morceau d'histoire, sans demander aux jeunes gens lequel de ces quatre illustres Chefs ils trouvent le plus estimable, & quelles sont leurs qualités bonnes ou mauvaises qui ont fait plus d'impression sur eux, & sans leur faire remarquer les principaux traits qui caractérisent ces grands hommes.

IL Y A dans THEMISTOCLE quelque chose qui frappe extrêmement, & la seule bataille de Salamine dont il eut tout l'honneur, lui donne droit de disputer de la gloire avec les plus grands hommes. Il y fit paroître un courage invincible, une connoissance parfaite de l'art militaire, une grandeur d'ame. extraordinaire, accompagnées d'une sagesse & d'une modération qui en relevent beaucoup le mérite: comme on le vit sur-tout lorsque pour le bien commun il porta les Athéniens à céder le commandement général de la flotte à ceux de Lacédémone, & lorsque lui-même souffrit avec une patience & un sang froid qui étoient au dessus de son âge le traitement injurieux d'Eurybiade.

Ce qu'il y a de plus admirable dans Thémistocle, & qui forme son principal caractère, c'est une pénétration & une présence d'esprit, à qui rien n'échappoit. Après une courte & rapide délibération, il prenoit sur le champ le meilleur parti. Il avoit une extrême habileté pour discerner dans l'occasion ce qui étoit le plus convenable, & il prévoyoit par des conjectures presque sûres ce qui devoit arriver. Le dessein qu'il forma & qu'il exécuta, de tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer, marquoit en lui un génie supérieur, capable des plus grandes vûes, pénétrant dans l'avenir, & saisissant dans les affaires le point décisif. Il comprit qu'Athènes, ne possédant qu'un territoire stérile & peu étendu, n'avoit que ce seul moyen pour s'enrichir & s'aggrandir, & pour se rendre nécessaire aux Alliés, & formidable aux ennemis. On peut regarder ce projet comme la source & la

*Corn. Nepos & Plut.*

cause de tous les grands événemens qui rendirent dans la suite la république d'Athènes si florissante.

Mais il faut avouer que le dessein noir & perfide que Thémistocle proposa, de bruler en pleine paix la flotte des Grecs pour accroître la puissance des Athéniens, oblige de rabattre infiniment de l'idée qu'on a de lui : car, comme nous l'avons souvent observé, c'est le cœur, c'est-à-dire la probité & la droiture, qui décide du vrai mérite. Et c'est ainsi que le peuple d'Athènes en jugea. Je ne sai si dans toute l'Histoire il y a un fait plus digne d'admiration que celui-ci. Ce ne sont point des Philosophes, à qui il ne coute rien d'établir dans leurs écoles de belles maximes & de sublimes règles de morale, qui décident que jamais l'utile ne doit l'emporter sur l'honnête. C'est un peuple entier, intéressé dans la proposition qu'on lui fait, qui la regarde comme très importante pour le bien de l'Etat, & qui néanmoins, sans hésiter un moment, la rejette d'un commun accord, par cette unique raison, qu'elle est contraire à la justice.

Les grandes qualités de Thémistocle furent aussi beaucoup ternies par un desir de gloire excessif, & par une ambition démesurée, qu'il ne put jamais contenir dans de justes bornes, qui le rendit ennemi de tout mérite qui pouvoit disputer de la gloire avec lui, qui le porta à faire exiler Aristide, & qui lui fit terminer ses jours d'une manière peu honorable dans un pays étranger, & parmi les ennemis de sa patrie.

PERICLE'S, lorsqu'il fut chargé du maniement des affaires publiques, trouva sa ville dans le plus haut point de grandeur où elle eût jamais été, & dans la fleur de sa puissance, au lieu que ceux qui l'avoient précédé l'avoient rendu telle. Si cela diminue quelque chose de sa gloire, en ce qu'il n'eut qu'à maintenir ce que d'autres avoient établi ; on peut dire aussi d'un autre côté que cela l'augmente, par la difficulté qu'il y a de maîtriser & de contenir dans le devoir des citoyens fiers, & devenus presque intraitables par la prospérité.

Il se maintint à la tête des affaires & dans un pouvoir presque absolu, non peu de tems, & par une faveur de

peu de durée , mais pendant l'espace de quarante ans , quoiqu'il eût à se soutenir contre un grand nombre d'illustres adversaires , ce qui est presque sans exemple. Rien ne fait sentir plus vivement l'étendue , la supériorité , la force de son génie , la solidité de sa vertu , la variété de ses talens , que ce seul fait , sur-tout dans une démocratie si jalouse , si remuante , & si remplie de mérite. Plutarque semble en montrer la cause , & faire son caractère en un mot , lorsqu'il dit que Périclès , aussi-bien que Fabius , se rendit très utile à sa patrie par sa douceur , par sa justice , & par la force & la patience qu'il eut de souffrir les imprudences & les injustices de ses collègues & de ses citoyens. Ses ennemis , qui pendant sa vie avoient été blessés de l'excessif crédit qu'il s'étoit acquis , furent obligés , après sa mort , à convenir que jamais homme n'avoit mieux su tempérer la force du commandement par la modération , ni relever la bonté & la douceur de son caractère par une majestueuse gravité ; & sa puissance , qui avoit excité l'envie contre lui , & à qui l'on donnoit le nom odieux de tyrannie , parut alors avoir été la plus sûre défense & le plus fort rempart de l'Etat , tant il se glissa depuis dans le gouvernement de méchanceté & de corruption , qui n'avoient osé éclater pendant sa vie , ou qu'il avoit toujours contenues en les tenant faibles & basses , & en les empêchant de croître & de monter à un excès sans remède , par la licence & par l'impunité.

Périclès , par la force de son éloquence , & par l'ascendant qu'il avoit pris sur les esprits , déconcerta plusieurs fois les projets du peuple qui ne respiroit que la guerre. Il rendit par là un grand service à sa patrie ; & il lui auroit épargné bien des malheurs , s'il avoit jusqu'à la fin tenu la même conduite. Il avoit de bonnes vues en dominant , mais il vouloit dominer seul ; & c'est ce qui le porta à faire exiler les meilleurs sujets , & les plus capables de servir la République , parce qu'ils balancoient son autorité. Enfin craignant pour lui-même un

α ἡτοιμασέν τι μετὰ τὴν αἰῶνα , ἢ ἐπὶ τῇ πόλει , καὶ ἐπὶ τῇ πατρίδι.

pareil sort , & sentant que son crédit diminueoit tous les jours , pour se mettre en sûreté il alluma une guerre , dont les suites furent très funestes à sa patrie.

On vante beaucoup les ouvrages magnifiques dont il embellit Athènes : mais je ne fai si c'est à juste titre. Etoit-il donc raisonnable d'employer en bâtimens superflus , & en vaines décorations , des sommes \* immenses , qui étoient destinées pour le fond de la guerre ; & n'auroit-il pas mieux valu soulager les Alliés d'une partie des contributions , qui sous le gouvernement de Périclès furent portées à près d'un tiers de plus qu'elles n'étoient auparavant ?

CIMON s'appliqua aussi à orner la ville. Mais , outre que l'argent qu'il y employa faisoit partie du butin qu'il avoit pris sur les ennemis , & n'étoit point le plus pur sang & la substance des peuples ; la dépense fut très médiocre , & il ne s'attacha qu'à des ouvrages , ou absolument nécessaires , comme étoient le port , les murailles , & les fortifications de la ville ; ou d'une grande commodité pour les citoyens , telles qu'étoient les galleries & les promenades publiques , les grandes places de la ville , les lieux d'exercice , comme l'Académie , séjour ordinaire des beaux esprits , & retraite célèbre des Philosophes. Ce fut particulièrement cet endroit qu'il s'appliqua à rendre plus commode & plus agréable ; & par cette légère dépense il donna occasion à ces entretiens savans , véritablement dignes d'hommes libres , & qui ont fait tant d'honneur à la ville d'Athènes dans tous les siècles.

Il avoit amassé de grands biens , mais il en faisoit un usage capable de faire rougir des chrétiens , donnant largement à tous les pauvres qu'il rencontroit , faisant distribuer des habits à ceux qui en manquoient , invitant à manger chez lui ceux des bourgeois d'Athènes qui étoient dans le besoin. Quelle comparaison , dit Plutarque , entre la table de Cimon , simple , frugale , populaire , & qui avec une dépense médiocre nourrissoit tous les jours un grand nombre de citoyens ; & celle de Luculle , magnifi-

\* Elles montoient à plus de dix millions.

quement servie , plus digne d'un Satrape Persan que d'un citoyen Romain , & destinée à satisfaire à grands frais la sensualité de quelques débauchés de profession , dont tout le mérite étoit de savoir goûter les morceaux friands , & sans doute de bien louer le maître de la maison !

Cimon égala , par ses expéditions militaires , la gloire des plus grands Capitaines grecs ; car aucun avant lui n'avoit porté si loin ses armes & ses conquêtes : & il joignit à la bravoure & au courage des autres , une prudence & une modération , qui ne furent pas moins utiles à la patrie.

Sa jeunesse ne fut pas sans reproche : mais tout le reste de sa vie en couvrit & en effaça parfaitement les fautes : & où trouve-t-on une vertu sans tache ?

S'IL POUVOIT y en avoir quelqu'une parmi les payens , ce seroit celle d'ARISTIDE. Une grandeur d'ame extraordinaire le rendoit supérieur à toutes les passions. Intérêt , plaisir , ambition , ressentiment , jalousie , l'amour de la vertu & de la patrie étouffoit en lui tous ces sentimens. C'étoit l'homme de la République. Pourvu qu'elle fût bien servie , il lui importoit peu par qui elle le fût. Le mérite des autres , loin de le blesser , devenoit le sien propre par l'approbation qu'il lui donnoit. Il eut part à toutes les grandes victoires que la Grèce remporta de son tems , mais sans s'en élever. Il ne songeoit point à dominer dans Athènes , mais à rendre Athènes dominante : & il en vint à bout , non , comme on l'a déjà remarqué , en équipant de grosses flotes , ou en mettant sur pied de nombreuses armées , mais en rendant aimable aux Alliés le gouvernement des Athéniens par sa douceur , sa bonté , son humanité , sa justice. Le désintéressement qu'il fit paroître dans le maniement des deniers publics , & l'amour de la pauvreté , porté , si on osoit le dire , presque jusqu'à l'excès , sont des vertus tellement au dessus de notre siècle , qu'à peine pouvons-nous les croire. En un mot , & c'est par où l'on peut juger de la solide grandeur d'Aristide , si Athènes avoit toujours eu des Chefs qui lui eussent ressemblé , maîtresse de la Grèce , & contente d'en faire le bonheur & d'y maintenir la paix , elle auroit été en mê-

me tems la terreur des ennemis, l'amour des Alliés, & l'admiration de tout l'univers.

Thémistocle ne faisoit point difficulté d'employer les ruses & les finesses pour arriver à ses fins, & ne montrait pas beaucoup de fermeté ni de constance dans ses entreprises. Mais pour Aristide, il étoit ferme & constant dans sa conduite & dans ses principes, inébranlable dans tout ce qui lui paroissoit juste, & incapable d'user du moindre mensonge & de la moindre ombre de flatterie, de déguisement, & de fraude, non pas même par manière de jeu.

*Plut.* Il avoit une maxime bien importante pour ceux qui veulent entrer dans les charges publiques, & dans le maniement des affaires, & qui souvent ne comptent que sur leurs patrons & sur l'intrigue. Cette maxime étoit, que le véritable citoyen, l'homme de bien, devoit faire consister tout son crédit à faire & à conseiller en tout & par tout ce qui étoit honnête & juste. Il parloit ainsi, parce qu'il voioit que le grand crédit des amis portoit la plupart de ceux qui étoient en place à abuser de leur pouvoir pour commettre des injustices.

Rien n'est plus admirable ni plus au dessus de notre siècle, au dessus de nos mœurs & de notre manière d'agir & de penser, que ce que fit Aristide avant la bataille de Marathon. Le commandement de l'armée roulant par jour entre dix Généraux Athéniens, Aristide fut le premier à céder le commandement à Miltiade comme au plus habile, & engagea ses Collègues à faire de même, en leur montrant qu'il n'est point honteux, mais grand & salutaire, de céder & de se soumettre à ceux qui ont un mérite supérieur. Et par cette réunion de toute l'autorité en un seul Chef, il mit Miltiade en état de remporter une grande victoire sur les Perses.

IL Y A une qualité infiniment rare, qui convient aux quatre grands hommes dont je viens de parler, & qui mérite bien qu'un maître y insiste avec soin, & la fasse remarquer à ses disciples : c'est la facilité avec laquelle ils sacrifient au bien de la patrie leurs querelles particulières. Leur haine n'a rien d'implacable, d'amer, d'outré, comme chez les Romains. Le salut de l'Etat les réconcilie,

concilie, sans qu'ils gardent de jalousie ni de rancune : & bien loin de traverser secrettement son ancien rival, chacun concourt avec zèle au succès de ses entreprises, & à sa gloire.

Ce trait, ce caractère, est ce que l'Histoire nous montre de plus grand, de plus difficile, de plus au dessus de l'homme, & je puis le dire, de plus important & de plus nécessaire pour ceux qui occupent les grandes places ; en qui il n'est que trop ordinaire de voir une petitesse d'esprit, qu'il leur plaît d'appeller grandeur & noblesse, qui les rend pointilleux, délicats & jaloux sur ce qui regarde le commandement, incompatibles avec leurs Collègues, uniquement attentifs à s'attirer la gloire de tout, toujours prêts à sacrifier les intérêts publics à leur intérêt particulier, & à laisser faire des fautes à leurs rivaux pour en profiter.

On voit une conduite toute contraire dans ceux dont j'examine ici le caractère.

Thémistocle, peu de tems avant la bataille de Salamine, sentant que les Athéniens regrettoient Aristide, & desiroient sa présence, n'hésita point, quoiqu'il fût le principal auteur de son exil, à le rappeler par un Décret commun à tous les bannis, qui leur permettoit de revenir dans leur patrie pour l'aider de leurs bons conseils, & la défendre par leur courage.

Aristide ainsi rappelé, vint quelque tems après trouver Thémistocle dans sa tente, pour lui donner un avis important, d'où dépendoit le succès de la guerre, & le salut de la Grèce. Le discours qu'il lui tint, mériteroit d'être gravé en caractères d'or. » Thémistocle, lui dit-il, si nous sommes sages, nous renoncerons désormais » à cette vaine & puérile dissension que nous a agitée jus- » qu'ici ; & par une plus noble & plus salutaire émulation nous combattrons à l'envi à qui servira mieux la » patrie, vous en commandant & en faisant le devoir » d'un bon & sage Capitaine, & moi en vous obéissant, » & en vous aidant de ma personne & de mes conseils. » Il lui communiqua ensuite ce qu'il jugeoit nécessaire dans la conjoncture présente. Thémistocle, étonné jusqu'à l'ex-

*Herod. lib. 8.  
Plut. in vit.  
Thémist. &  
Arist.*

cès d'une telle grandeur d'ame , & d'une si noble franchise , eut quelque honte de s'être laissé vaincre par son rival , & ne rougissant point d'en faire l'aveu , promit bien d'imiter sa générosité , & même , s'il se pouvoit , de la surpasser par tout le reste de sa conduite. Toutes ces protestations ne se terminèrent point à de vains complimens , mais elles furent soutenues par des effets constans : & Plutarque observe que pendant tout le tems du commandement de Thémistocle , <sup>a</sup> Aristide l'aida en toute occasion de ses conseils & de son crédit , travaillant avec joie à la gloire de son plus grand ennemi par le motif du bien public. Et lorsque dans la suite la disgrâce de Thémistocle lui eut donné une belle occasion de se venger , <sup>b</sup> au lieu de se ressentir des mauvais traitemens qu'il en avoit reçus , il refusa constamment de se joindre à ses ennemis , aussi éloigné de jouir avec une secrète joie de l'infortune de son adversaire , qu'il l'avoit été auparavant de s'affliger de ses heureux succès.

L'Histoire a-t-elle rien de plus achevé en tout genre , que ce que nous venons de rapporter ? & trouve-t-on même ailleurs quelque chose qu'on puisse comparer à cette noble & généreuse conduite d'Aristide ? <sup>c</sup> On admire avec raison , comme un des plus beaux traits de la vie d'Agricola , de ce qu'il employa tous ses talens & tous ses soins pour augmenter la gloire de ses Généraux : ici c'est pour augmenter celle de son plus grand ennemi. Quelle supériorité de mérite !

On a encore un grand exemple de la vertu dont je parle , dans Cimon , qui étant actuellement banni par l'Ostracisme , vint néanmoins se placer à son rang dans sa Tribu pour combattre contre les Lacédémoniens , qui avoient toujours été jusqu'à ce tems de ses amis , & avec qui on l'accusoit d'avoir des intelligences secrètes. Mais , sur

<sup>a</sup> Πόττα ενισχυθείς ἡ συνθήκη ἐνδοξότερον τοι αὐτῷ καὶ αὐτῷ τοῖς ἔχουσιν.  
*Plut. in vit. Arist.*

<sup>b</sup> Οὐκ ἐμνησκόμενος ... ἀπὸ δὲ τῶν αὐτῶν ἐχθρῶν δουλοῦμαι, ὥστε ἂν ἐννοήσῃς ὅτι οὐκ ἐχθρὸν ἐβίβην. *Ibid.*

<sup>c</sup> Nec Agricola unquam in suam

famam gestis exultavit , ad auctorem & ducem , ut minister , fortunam referebat. Ita virtute in obsequendo , verecundia in praedicando , extra invidiam , nec extra gloriam erat. *Tacit. in vit. Agric. c. 8.*



l'ordre que ses ennemis tirèrent du Conseil public pour lui défendre de se trouver à la bataille , il se retira en conjurant ses amis de prouver son innocence & la leur par des efforts. Ils prirent l'armure de Cimon , la placèrent dans le poste qu'il devoit occuper , & combattirent avec tant de valeur qu'ils se firent presque tous tuer , laissant aux Athéniens un regret infini de leur perte , & un grand repentir de les avoir accusés si injustement.

Les Athéniens aiant perdu une grande bataille , rappellèrent Cimon ; & ce fut , comme on l'a déjà remarqué , Périclès lui-même qui dressa & proposa le Décret de son rappel , quoiqu'il eût auparavant contribué plus que tout autre à le faire bannir. Sur quoi Plutarque fait une très belle réflexion , & qui confirme tout ce que j'ai dit jusqu'ici. Périclès , dit-il , emploia tout son crédit pour faire revenir son rival : « tant les querelles mêmes des ci- » toiens étoient tempérées par le motif de l'utilité pu- » blique , & leurs animosités toujours prêtes à s'apaiser » dès que le bien de l'Etat le demandoit ; & tant l'am- » bition , qui est la plus vive & la plus forte des passions , » cédoit & se conformoit aux besoins & aux intérêts de » la patrie. « Cimon après son retour , sans se faire prier , sans se plaindre ni faire l'important , & sans chercher à faire durer une guerre qui le rendoit nécessaire à sa patrie , lui rendit promptement le service qu'on attendoit de lui , & lui procura sans délai la paix dont elle avoit besoin.

Mais rien ne découvre plus clairement le fond du cœur de Périclès , sa douceur , son éloignement de toute haine & de toute vengeance , qu'une parole qu'il dit peu avant sa mort. Ses amis , qui ne croioient pas être entendus du malade , louant entr'eux son gouvernement & ses neuf trophées , il les interrompit en leur disant , qu'il s'étonnoit qu'ils s'arrêtassent à des choses qui dépendoient beaucoup de la fortune , & qui lui étoient communes avec beaucoup d'autres Généraux ; & qu'ils passassent sous silence ce qui étoit le plus beau & le plus grand , de n'avoir jamais fait porter le deuil à aucun Athénien.

Les différens traits que j'ai rapportés jusqu'ici en parlant des quatre grands hommes qui ont le plus illustré

la république d'Athènes , peuvent être , ce me semble , d'une grande utilité , non seulement pour les jeunes gens qui doivent occuper des places considérables dans l'Etat , mais pour toutes sortes de personnes de quelque condition qu'elles soient. Car ils nous montrent quelle petitesse d'esprit & quelle bassesse il y a à être envieux & jaloux de la vertu & de la réputation des autres , & au contraire combien il y a de noblesse & de grandeur d'ame à estimer , à aimer , à faire valoir le mérite de ses égaux , de ses collègues , de ses concurrens , & même de ses ennemis , si l'on en a. Tous ces traits d'Histoire doivent faire d'autant plus d'impression sur les esprits , que ce ne sont point des leçons spéculatives de philosophes , mais des devoirs réduits en pratique.

## 2. D E L' O S T R A C I S M E .

L'OSTRACISME , chez les Athéniens , étoit un jugement par lequel on condannoit un homme à une sorte d'exil qui duroit dix ans , à moins que le peuple n'en abrégât le tems. Il falloit qu'il y eût au moins six mille citoyens qui condamnassent à cette peine. Ils donnoient leur suffrage en écrivant le nom du particulier sur une coquille , appelée en grec *ὄστρεον* , d'où est venu le nom d'Ostracisme. Cette sorte de bannissement n'étoit point une punition ordonnée pour aucun crime , ni une peine infamante , & \* c'étoient les plus illustres citoyens , & souvent même les plus gens de bien , qui y étoient exposés. Je ne prétens point me rendre ici l'Avocat ou l'Apologiste de l'Ostracisme , qui pouvant être considéré sous différentes faces , peut aussi partager les esprits sur le jugement qu'on en doit porter. Comme cette loi sembloit n'attaquer que la vertu , & n'en vouloit qu'au mérite , il n'est pas étonnant , qu'à la regarder seulement de ce côté-là , elle paroisse extrêmement odieuse , & qu'elle révolte tout esprit raisonnable. C'est ce qui a porté Valère Maxime à taxer de folie & d'extravagance publique cette coutume & cette loi , qui punissoit les plus grandes vertus com-

\* *Aristide. Cimon. Aristide. Thémistocle , &c.*

me on punit ailleurs les crimes , & qui paioit par l'exil les services rendus à l'Etat. *Quid obest quin publica dementia sit existimanda , summo consensu maximas virtutes quasi gravissima delicta punire , beneficiisque injuriis rependere ?*

Valer. Max.  
lib. 5. cap. 3.

Sans donc vouloir justifier absolument l'Ostracisme , je demande qu'il me soit permis d'en approfondir les raisons , & d'en examiner les avantages. Car je ne puis m'imaginer qu'une République , aussi sage que celle d'Athènes , eût souffert si longtems & même autorisé une coutume , qui n'auroit été fondée que sur l'injustice & sur la violence. Et ce qui me confirme dans cette opinion , c'est que quand on abrogea cette loi à Athènes , ce ne fut point à titre d'injustice , mais parce qu'ayant eu lieu par rapport à un citoyen méprisé de toute la ville , ( il se nommoit Hyperbolus , & vivoit du tems de Nicias & d'Alcibiade )<sup>a</sup> on crut que désormais l'Ostracisme , flétri & dégradé par cet exemple , deshonoreroit un honnête homme , & seroit injurieux à sa réputation.

<sup>b</sup> Aussi voions-nous que Cicéron ne condamne pas cette loi avec autant de sévérité que Valère Maxime , & qu'en plaidant pour Sextius que l'on vouloit faire bannir , quoiqu'il eût intérêt de décrier les bannissemens , il se contente de taxer les Athéniens de légèreté & de témérité. Plutarque s'en explique en plusieurs endroits d'une manière assez favorable , ou du moins qui n'est pas dure ni injurieuse , comme on le verra dans la suite. C'est ce qui me porteroit à croire que Valère Maxime a jugé de cette loi trop superficiellement , & qu'il s'est trop laissé frapper de quelques inconvéniens , sans approfondir ce qu'elle pouvoit avoir d'avantageux. Examinons donc quels pouvoient être ces avantages.

1. C'étoit une barrière très utile contre la tyrannie dans un Etat purement démocratique , dont la liberté , qui en est l'ame & la loi souveraine , ne pouvoit subsister

α Ἐκ τούτων συνηγάγεται ὅτι οὐδὲν ἀπὸ κα-  
ταστάσεων τῆ πόλεως ἢ πολιτικῶν πραγ-  
μάτων , ἀλλὰ κατὰ τὴν φύσιν , ἢ κατὰ τὴν φύσιν. *Plus.*  
*in Arist.*

<sup>b</sup> Apud Athenienses , homines  
græcos , longè à nostrorum homi-

num gravitate disjunctos , non de-  
erant qui temp. contra populi te-  
meritatem defenderent , cum om-  
nes , qui ita focerant , è civitate ex-  
pellerentur. *Pro Sext. n. 141.*

que par l'égalité. Il étoit difficile que le peuple ne prît ombrage de la puissance des citoyens qui s'élevoient au dessus des autres, <sup>a</sup> & dont l'ambition, si naturelle au cœur de l'homme, donnoit de justes allarmes à une République extrêmement jalouse de son indépendance. Il convenoit de prendre de loin des mesures pour les faire rentrer dans l'ordre, d'où leurs grands talens ou leurs grands services sembloient les avoir tirés. <sup>b</sup> Ils se souvenoient encore de la tyrannie de Pisistrate & de ses enfans, qui n'avoient été que de simples citoyens comme les autres. Ils avoient devant les yeux Ephèse, Thèbes, Corinthe, Syracuse, & presque toutes les villes grecques, dont des Tyrans s'étoient emparé dans le tems que leurs citoyens ne craignoient rien pour leur liberté. Et qui oseroit assurer que Thémistocle, Ephialte, l'ancien Démosthène, Alcibiade, & même Cimon & Périclès eussent refusé de régner à Athènes, s'ils avoient pu l'entreprendre, comme Pausanias & Lyfandre le tentèrent à Lacédémone, & tant d'autres dans leurs républiques, & comme César le fit à Rome ?

2. Cette sorte de bannissement n'avoit rien de honteux & d'infamant. Ce n'étoit point, dit Plutarque, une punition de crime ou de malversation, mais une précaution jugée nécessaire contre un orgueil & une puissance qui devenoient à charge : c'étoit un remède doux & humain contre l'envie, à qui un trop grand mérite faisoit ombrage, & donnoit de violens soupçons : en un mot, c'étoit un moien sûr de mettre l'esprit du peuple en repos, sans se porter à aucune violence contre le banni. Car il conservoit la jouissance & la disposition de son bien : il possédoit tous les droits & tous les privilèges de citoyen, avec l'espérance d'être rétabli dans un tems fixe, qui pouvoit être abrégé par une infinité d'incidens. Ainsi on ne rompoit point par l'Ostracisme tous les liens qui attachoient l'exilé à sa patrie : on ne le pouffoit point au désespoir :

<sup>a</sup> τῶ ἐνὸς αὐτοῦ βλαπῆ, ὃ, ὅτε ἰστέον ἀποκατακτῆναι δεινότερον. *Plut. in vit. Themist.*

<sup>b</sup> Athenienses, propter Pisistra-

ti tyrannidem, quæ paucis annis ante fuerat, omnium civium suorum potentiam extimescebant. *Corn. Nep. in Milt. cap. 2.*

on ne le forçoit pas à prendre des partis extrêmes. Aussi voions-nous par l'événement que ni Aristide, ni Cimon, ni Thémistocle même, ni les autres, n'ont point pris des engagemens contre leur patrie, & qu'au contraire ils ont toujours conservé pour elle beaucoup de fidélité & de zèle. Au lieu que les Romains, faute d'avoir une loi pareille, ont forcé Camille à faire des imprécations contre sa patrie, ont engagé Coriolan à prendre les armes contre elle, comme le fit aussi depuis Sertorius contre son inclination. On en venoit d'abord à faire déclarer un citoyen ennemi de l'Etat, comme César, Marc-Antoine, & plusieurs autres : après quoi il ne restoit plus de ressource que dans le désespoir, ni d'assurance pour sa propre conservation que dans les violences & les guerres ouvertes.

3. C'est aussi par cette loi que les Athéniens se sont préservés des guerres civiles, qui ont si fort troublé & ébranlé la République Romaine. Avec une semblable loi on n'en seroit pas venu à assassiner les Gracques. On se seroit peut-être épargné la guerre de Marius & de Sylla, celle de César & de Pompée, & les funestes suites du Triumvirat. Mais Rome n'ayant point ce remède doux & humain, comme parle Plutarque, propre à calmer, à adoucir, à consoler l'envie, quand les deux factions du Sénat & du Peuple étoient un peu échauffées, il ne restoit plus d'autre parti ni d'autre issue, que de décider la querelle par les armes & par la violence. Et c'est ce qui a enfin attiré à Rome la perte de sa liberté.

Peut-être donc pourroit-on croire qu'il ne faut pas juger de cette loi de l'Ostracisme comme Valère Maxime & plusieurs autres, qui ne sont frappés que de l'abus de la loi, sans examiner à fond les véritables motifs de son établissement & ses utilités, & sans considérer qu'il n'y a point de si bonne loi qui n'ait ses inconvéniens dans l'application.

## 3. ÉMULATION pour les arts &amp; pour les sciences.

DIODORE de Sicile, dans la préface du douzième livre de ses histoires, fait une réflexion fort sentée sur les tems & sur les événemens dont je viens de parler. Il remarque que jamais la Grèce ne fut menacée d'un plus grand danger, que lorsque Xerxès, après s'être assujetti tous les Grecs Asiatiques, vint l'attaquer avec une armée formidable, qui sembloit devoir infailliblement lui faire subir le même sort. Cependant elle ne fut jamais plus glorieuse ni plus triomphante que depuis cette expédition de Xerxès, qui est à proprement parler l'époque où commence le beau tems de la Grèce, & qui fut en particulier pour Athènes l'occasion & la source de cette gloire qui a rendu son nom si célèbre. Pendant les cinquante années qui suivirent, on vit sortir du sein de cette ville une foule de grands hommes en tout genre, pour les arts, pour les sciences, pour la guerre, pour le gouvernement & la politique.

Pour me borner ici à ce qui regarde les beaux arts & les sciences, ce qui les porta en si peu de tems à un si haut degré de perfection, furent les récompenses & les distinctions proposées à ceux qui y excelloient, qui allumèrent parmi les beaux esprits & les habiles ouvriers une émulation incroiable.

Cimon, au retour d'une glorieuse campagne, ayant rapporté à Athènes les os de Thésée, le peuple, pour conserver la mémoire de cet événement, établit une dispute entre les Poètes Tragiques, qui devint fort célèbre. Des Juges, tirés au sort, décidoient du mérite des pièces, & ajugeoient la couronne au vainqueur au milieu des louanges & des applaudissemens de toute l'assemblée. Dans celle-ci, l'Archonte voyant parmi les spectateurs de grandes brigues & de grandes partialités, nomma pour Juges Cimon lui-même, & neuf autres Généraux. Sophocle, encore tout jeune, donna pour-lors sa première pièce, & il l'emporta sur Eschyle, qui jusques-là avoit fait l'honneur du théâtre, & y avoit toujours primé sans contestation.

contestation. Ce dernier ne put survivre à sa gloire. Il sortit d'Athènes, & se retira en Sicile, où bientôt après il mourut de chagrin. Pour Sophocle, sa gloire alla toujours en croissant, & ne l'abandonna pas, même dans son extrême vieillesse. Ses enfans l'ayant appelé en jugement pour le faire interdire, sous prétexte que son esprit s'affoiblissoit de jour en jour; pour toute apologie il lut devant les Juges une pièce; intitulée *Oedipus Coloneus*, qu'il venoit tout récemment d'achever, & d'une commune voix il gagna son procès.

La gloire de remporter le prix dans ces disputes, où toutes sortes de personnes s'efforçoient de produire des ouvrages d'esprit, étoit regardée comme un honneur si distingué, qu'elle faisoit même l'objet de l'ambition des Princes, comme l'histoire nous l'apprend des deux Denys de Syracuse.

Ce fut pour Hérodote une journée bien glorieuse, & un plaisir bien flatteur, lorsque toute la Grèce assemblée aux Jeux Olympiques crut, en lui entendant faire la lecture de ses histoires, entendre les Muses mêmes parler par la bouche de cet Historien, ce qui fit qu'on donna aux neuf livres qui composent son ouvrage le nom des neuf Muses. Il en étoit de même des Orateurs & des Poètes qui y prononçoient en public leurs discours, & y lisoient leurs poésies. Quel aiguillon de gloire n'excitoient point dans les esprits des applaudissemens reçus sous les yeux & par les acclamations de presque tous les peuples de la Grèce!

*Lucien. in  
Herodote.*

L'émulation n'étoit pas moindre parmi les habiles ouvriers, & ce fut par là que sous Périclès, dans un espace de tems assez court, tous les Arts furent portés à une souveraine perfection.

Ce fut lui qui bâtit l'Odeon, ou Théâtre de Musique, & qui fit le Décret par lequel il étoit ordonné qu'on célébreroit des jeux & des combats de Musique à la fête des Panathénées; & ayant été élu juge & distributeur des prix, il ne crut pas se deshonorer en réglant & marquant dans un grand détail les loix & les conditions de ces sortes de disputes.

*Plut. in vit.  
Perial.*

*Ibid.*

A qui le nom de Phidias , & la réputation de ses ouvrages ne sont-ils point connus ? Ce célèbre Sculpteur , infiniment plus sensible à la gloire qu'à l'intérêt , se hâta , malgré l'extrême délicatesse qu'il connoissoit au peuple d'Athènes sur ce point , d'insérer son nom , ou du moins la ressemblance de son visage , dans une fameuse statue , ne croiant pas qu'il pût y avoir pour lui de plus précieuse récompense de son travail , que de partager avec son ouvrage une immortalité dont lui-même étoit l'auteur & la cause.

On sait avec quelle ardeur les Peintres entroient en lice l'un contre l'autre , & avec quelle vivacité ils se disputoient la palme. Leurs ouvrages étoient exposés en public , & des juges également habiles & incorruptibles jugeoient la victoire à celui qui avoit le mieux réussi.

Parrhasius & Zeuxis disputèrent ainsi ensemble. Celui-ci avoit représenté dans un tableau des raisins qui étoient si ressemblans , que les oiseaux vinrent les becqueter. L'autre dans le sien avoit peint un rideau. Zeuxis , fier du puissant suffrage des oiseaux , le pressa comme en insultant de tirer le rideau afin qu'on vît son ouvrage. Il connut bientôt son erreur , & céda la palme à son émule , avouant ingénument qu'il étoit vaincu , puisque , s'il avoit trompé les oiseaux , Parrhasius l'avoit trompé lui-même tout maître en l'art qu'il étoit.

Ce que j'ai dit de l'ardeur qu'un seul homme excita à Athènes par rapport aux arts & aux sciences , nous montre combien l'émulation pourroit faire de bien dans un Etat , si elle étoit appliquée à des choses utiles au public , & si elle étoit retenue & renfermée dans de justes bornes. Quel honneur n'ont point fait à la Grèce les habiles ouvriers & les savans hommes qu'elle a produits en si grand nombre , & dont les ouvrages , supérieurs à l'injure des tems & à la malignité de l'envie , sont encore aujourd'hui regardés , & le seront toujours , comme la règle du bon goût , & le modèle de la perfection ! Des marques d'hon-

a Intellecto errore concessit palmam ingenio pudore , quoniam ipse volucres fecilisset , Partha-

sius autem se artificem. *Plin. lib. 35. cap. 10.*



neur, & de justes récompenses, attachées au mérite, piquent & réveillent l'industrie, animent les esprits, les tirent d'une espèce d'engourdissement & de léthargie, & remplissent en peu de tems un Roiaume d'hommes illustres en tout genre. Feu M. Colbert, Ministre d'Etat, avoit destiné par an quarante mille écus pour ceux qui se distingueroient dans quelque genre que ce fût, ou dans les arts, ou dans les sciences, & il disoit souvent à des personnes\* de confiance qu'il avoit chargées du soin de lui faire connoître les habiles gens, que s'il y avoit dans le Roiaume quelque homme de mérite qui souffrît & fût dans le besoin, il en chargeoit leur conscience, & les en rendoit responsables. Ce ne sont point ces sortes de dépenses qui ruinent un Etat; & un Ministre, qui aime véritablement son Prince & sa patrie, ne peut guères mieux les servir qu'en leur procurant par d'assez modiques sommes des avantages si précieux, & une gloire si durable. Car, pour appliquer ici ce que dit Horace sur un autre sujet, quand il manque quelque chose aux gens de bien, on peut acheter des amis à bon prix :

\* M. Parnault,  
& M. l'Abbé  
Galliot.

Horat. Epist.  
12. lib. 1.

Vilis amicorum est annona, bonis ubi quid deest.

### TROISIÈME MORCEAU

TIRÉ DE L'HISTOIRE GRECQUE.

*Du Gouvernement de Lacédémone.*

IL N'Y A peut-être rien dans toute l'Histoire profane de plus attesté, ni en même tems de plus incroyable, que ce qui regarde le gouvernement de Lacédémone, & la discipline que Lycurgue y avoit établie. Ce sage Législateur étoit fils de l'un des deux Rois qui commandoient ensemble à Sparte; & il lui eût été facile de monter sur le trône, après la mort de son frere aîné qui n'avoit point laissé d'enfant mâle. Mais il se crut obligé d'attendre les couches de la Reine sa belle-sœur, qui pour-lors étoit grosse; & après l'heureux accouchement de cette Prin-

E e ij

celle, il se rendit lui-même le tuteur & le protecteur de l'enfant contre les attentats de sa propre mere, laquelle, avant même que d'être accouchée, avoit offert de faire mourir son fils, si Lycurgue vouloit l'épouser.

Il conçut le hardi dessein de réformer en tout le gouvernement de Lacédémone : & , pour être en état d'y établir de plus sages réglemens, il jugea à propos de faire plusieurs voïages, afin de connoître par lui-même les différentes mœurs des peuples, & de consulter ce qu'il y avoit de personnes plus habiles & plus expérimentées dans l'art de gouverner. Il commença par l'Isle de Crète, dont les loix dures & austères étoient fort célèbres : il passa de là en Asie, où régnoit une conduite toute opposée : & enfin il se rendit en Egypte, le domicile des sciences, de la sagesse, & des bons conseils.

Sa longue absence ne servit qu'à le faire plus desirer de ses citoyens ; & les Rois mêmes pressèrent son retour, sentant bien qu'ils avoient besoin de son autorité pour contenir le peuple dans le devoir & dans l'obéissance. Dès qu'il fut retourné à Sparte, il travailla à changer toute la forme du gouvernement, persuadé que quelques loix particulières ne produiroient pas un grand effet. Il commença par gagner les principaux de la ville, à qui il communiqua ses vûes ; & s'étant assuré de leur consentement, il vint dans la place publique accompagné de gens armés, pour étonner & pour intimider ceux qui voudroient s'opposer à son entreprise.

On peut rappeler à trois principaux établissemens la nouvelle forme de gouvernement qu'il introduisit à Lacédémone.

#### P R E M I E R É T A B L I S S E M E N T.

##### *Sénat.*

DE TOUS les nouveaux établissemens de Lycurgue le plus grand & le plus considérable fut celui du Sénat, lequel, comme dit Platon, tempérant la puissance trop absolue des Rois par une autorité égale à la leur, fut la

principale cause du salut de cet Etat. Car, au lieu qu'auparavant il étoit toujours chancelant, & qu'il penchoit tantôt vers la tyrannie par la violence des Rois, tantôt vers la Démocratie par le pouvoir trop absolu du Peuple: ce Sénat lui servit comme d'un contrepoids qui le maintint dans l'équilibre, & qui lui donna une assiette ferme & assurée; les vingt-huit \* Sénateurs qui le composoient se rangeant du côté des Rois quand le Peuple vouloit se rendre trop puissant, & fortifiant au contraire le parti du Peuple quand les Rois vouloient porter trop loin leur autorité.

Lycurgue aiant ainsi tempéré le gouvernement, ceux qui vinrent après lui trouvèrent la puissance des Trente qui composoient le Sénat, encore trop forte & trop absolue: c'est pourquoi ils lui donnèrent un frein en lui opposant l'autorité des Ephores \*\* environ cent trente ans après Lycurgue. Les Ephores étoient au nombre de cinq, & ne demouroient qu'un an en charge. Ils avoient droit de faire arrêter les rois, & de les faire mener en prison, comme cela arriva à l'égard de Pausanias. Ce fut sous le roi Théopompe que commencèrent les Ephores. Sa femme lui aiant reproché qu'il laisseroit à ses enfans la Roiauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit reçue, il lui répondit: *Au contraire, je la leur laisserai plus grande, parce qu'elle sera plus durable.*

## SECOND ÉTABLISSEMENT.

### *Partage des terres, & décri de la monnoie d'or & d'argent.*

LE SECOND établissement de Lycurgue & le plus hardi, fut le partage des terres. Il le jugea absolument nécessaire pour établir dans la République la paix & le bon ordre. La plupart des habitans du pays étoient si pauvres, qu'ils n'avoient pas un seul ponce de terre, & tout

\* Ce Conseil étoit composé de trente personnes, en y comprenant les deux Rois.

\*\* Ephore signifie Controlleur, Inspecteur.

α Μοῦνα πρὸς τῶν τρεῶν ὑποτάκτων.

le bien se trouvoit entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour bannir donc l'insolence , l'envie , la fraude , le luxe ; & deux autres maladies du gouvernement encore plus anciennes & plus grandes que celles-là, je veux dire l'indigence & les excessives richesses , il persuada à tous les citoyens de remettre leurs terres en commun , & d'en faire un nouveau partage , pour vivre ensemble dans une parfaite égalité , ne donnant les prééminences & les honneurs qu'à la vertu & au mérite.

Cela fut aussitôt exécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts qu'il distribua à ceux de la campagne , & il fit neuf mille parts du territoire de Sparte qu'il distribua à autant de citoyens. On dit que quelques années après , Lycurgue , au retour d'un long voyage , traversant les terres de la Laconie qui venoient d'être moissonnées , & voyant les tas de gerbes parfaitement égaux , il se tourna vers ceux qui l'accompagnoient , & leur dit en riant : *Ne semble-t-il pas que la Laconie soit l'héritage de plusieurs freres qui viennent de faire leurs partages ?*

Après les immeubles , il entreprit de leur faire aussi partager également les autres biens , pour achever de bannir d'entr'eux toute sorte d'inégalité. Mais , voyant qu'ils le supporteroient avec plus de peine s'il s'y prenoit ouvertement , il y procéda par une autre voie en faisant l'avarice par les fondemens. Car premièrement il décria toutes les monnoies d'or & d'argent , & ordonna qu'on ne se serviroit que de monnoie de fer , qu'il fit d'un si grand poids & d'un si bas prix , qu'il falloit une charrette à deux bœufs pour porter une somme de dix \* mines , & une chambre entière pour la serrer.

\* Cinq cens  
deniers.

De plus , il chassa de Sparte tous les Arts inutiles & superflus : mais quand il ne les auroit pas chassés , la plupart seroient tombés d'eux-mêmes , & auroient disparu avec l'ancienne monnoie , parce que les artisans ne trouvoient pas à se défaire de leurs ouvrages , & que cette monnoie de fer n'avoit point de cours chez les autres Grecs , qui bien loin de l'estimer s'en mocquoient , & en faisoient des railleries.

## TROISIÈME ÉTABLISSEMENT.

*Repas publics.*

LYCURGUE, voulant encore faire plus vivement la guerre à la mollesse & au luxe, & achever de déraciner l'amour des richesses, fit un troisième établissement : ce fut celui des repas. Pour en écarter toute somptuosité & toute magnificence, il ordonna que tous les citoyens mangeroient ensemble des mêmes viandes qui étoient réglées par la Loi, & il leur défendit expressément de manger chez eux en particulier.

Par cet établissement des repas communs, & par cette frugale simplicité de la table, on peut dire qu'il fit changer en quelque sorte de nature aux richesses, <sup>a</sup> en les mettant hors d'état d'être désirées, d'être volées, & d'enrichir leurs possesseurs : car il n'y avoit plus aucun moyen d'user ni de jouir de son opulence, non pas même d'en faire parade, puisque le pauvre & le riche mangeoient ensemble en même lieu ; & il n'étoit pas permis de venir se présenter aux sales publiques, après avoir pris la précaution de se remplir d'autres nourritures, parce que tous les convives observoient avec grand soin celui qui ne buvoit & ne mangeoit point, & lui reprochoient son intempérance, ou sa trop grande délicatesse, qui lui faisoient mépriser ces repas publics.

Les riches furent extrêmement irrités de cette ordonnance ; & ce fut à cette occasion que dans une émeute populaire un jeune homme, nommé Alcandre, creva un œil à Lycurgue d'un coup de bâton. Le peuple, indigné d'un tel outrage, remit le jeune homme entre les mains de Lycurgue ; qui fut bien s'en venger ; car, par les manières pleines de bonté & de douceur avec lesquelles il le traita, de violent & d'emporté qu'il étoit, il le rendit en assez peu de tems très modéré & très sage.

Les tables étoient chacune d'environ quinze personnes, & pour y être reçu, il faloit être agréé de toute la compa-

<sup>a</sup> Τὴν πλὴν ἀνελαι, μὴτοι δὲ ἐξελαι, ἀν ἀλλήτοις ἀσπαρέοντα. Πλάτ.

gnie. Chacun apportoit par mois un boisseau de farine ; huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres & demie de figues, & quelque peu de leur monnoie pour l'apprêt & l'assaisonnement des vivres. On étoit obligé de se trouver au repas public ; & lontems après le Roi Agis, au retour d'une expédition glorieuse, aiant voulu s'en dispenser pour manger avec la Reine sa femme, fut réprimandé & puni.

Les enfans même se trouvoient à ces repas, & on les y menoit comme à une école de sagesse & de tempérance. Là ils entendoient de graves discours sur le gouvernement, & ne voioient rien qui ne les instruisît. La conversation s'égaioit souvent par des railleries fines & spirituelles, mais qui n'étoient jamais basses ni choquantes ; & dès qu'on s'apercevoit qu'elles faisoient peine à quelqu'un, on s'arrêtoit tout court. On les accoutumoit aussi au secret ; & quand un jeune homme entroit dans la sale, le plus vieux lui disoit, en lui montrant la porte : *Rien de tout ce qui se dit ici, ne sort par là.*

Le plus exquis de tous leurs mets étoit ce qu'ils appelloient *la sauce noire*, & les vieillards la préféroient à tout ce qu'on leur servoit sur la table. <sup>a</sup> Denys le Tyran s'étant fait apprêter\* un pareil mets par un cuisinier de Sparte, n'en jugea pas de même, & ce ragoût lui parut fort fade. Je ne m'en étonne pas, dit celui qui l'avoit préparé : l'assaisonnement y a manqué. Et quel assaisonnement, repartit le Tyran ? La course, la sueur, la fatigue, la faim, la soif. Car c'est là, ajouta le Cuisinier, ce qui assaisonne à Sparte tous nos mets.

<sup>a</sup> Ubi cùm tyrannus cœnavisset Dionysius, negavit se jure illo nigro, quod cœnæ caput erat, delectatum. Tum is, qui illa coxerat : Minimè mirum, inquit ; condimenta enim defuerunt. Quæ tandem, inquit ille ? Labor in venatu, sudor, cursus ab Eurota, fames,

fitis. His enim rebus Lacedæmoniorum epulæ condiuntur. *Tuscul.* 5. n. 98.

\* Stobée & Plutarque racontent ainsi ce fait : ce qui est plus vraisemblable : car il ne paroît pas que Denys ait jamais fait le voiage de Sparte, comme Cicéron le suppose.

#### 4. AUTRES

## 4. AUTRES ORDONNANCES.

LYCURGUE regardoit l'éducation des enfans comme la plus grande & la plus importante affaire d'un Législateur. Son grand principe étoit qu'ils appartenoint encores plus à l'Etat qu'à leurs peres : & c'est pour cela qu'il ne laissa pas ceux-ci maîtres de les élever à leur gré , & qu'il voulut que le public s'emparât de leur éducation , afin de les former sur des principes constans & uniformes , qui leur inspirassent de bonne heure l'amour de la patrie & de la vertu.

Sitôt qu'un enfant étoit né , les anciens de chaque tribu le visitoient ; & s'ils le trouvoient bien formé , fort & vigoureux , ils ordonnoient qu'il fût nourri , & lui assignoient une des neuf mille portions pour son héritage. Si au contraire ils le trouvoient mal fait , délicat & foible , & s'ils jugeoient qu'il n'auroit ni force ni santé , ils le condamnoient à périr , & le faisoient exposer.

On accoutumoit de bonne heure les enfans à n'être point difficiles ni délicats pour le manger ; à n'avoir point de peur dans les ténèbres ; à ne s'épouvanter pas quand on les laissoit seuls ; à ne point se livrer à la mauvaise humeur , ni à la crierie , ni aux pleurs ; à marcher nuds piés pour se faire à la fatigue ; à coucher durement ; à porter le même habit en hiver & en été , pour s'endurcir contre le froid & le chaud.

*Xenoph. de  
Laced. rep.*

A l'âge de sept ans on les distribuoit dans les classes , où ils étoient élevés tous ensemble sous la même discipline.<sup>a</sup> Leur éducation n'étoit , à proprement parler , qu'un apprentissage d'obéissance , le Législateur ayant bien compris que le moien le plus sûr d'avoir des Citoyens soumis à la Loi & aux Magistrats , ce qui fait le bon ordre & la félicité d'un Etat , étoit d'apprendre aux enfans dès l'âge le plus tendre à être parfaitement soumis aux Maîtres.

Pendant qu'on étoit à table , le Maître propoisoit des questions aux jeunes gens. On leur demandoit par exemple : *Qui est le plus homme de bien de la Ville ? Que dites-*

*αὐτὸν τὸν καλὸν καὶ μετὰ ἑαυτοῦ.*

*Tome II.*

Ff

*vous d'une telle action ?* Il falloit que la réponse fût prompte , & accompagnée d'une raison & d'une preuve conçue en peu de mots : car on les accoutumoit de bonne heure au stile Laconique , c'est-à-dire à un stile concis & serré. Lycurgue vouloit que la monnoie fût fort pesante & de peu de valeur ; & au contraire , que le discours comprît en peu de paroles beaucoup de sens.

Pour ce qui est des Lettres , ils n'en apprennoient que pour le besoin. Toutes les sciences étoient bannies de leur pays. Leur étude ne tendoit qu'à savoir obéir , à supporter les travaux , & à vaincre dans les combats. Ils avoient pour Surintendant de leur éducation un des plus honnêtes hommes de la ville & des plus qualifiés , qui établissoit sur chaque troupe des maîtres d'une sagesse & d'une probité généralement reconnues.

Le vol , non seulement n'étoit point interdit parmi ces jeunes gens , mais leur étoit commandé : j'entends le vol d'une certaine espèce , lequel , à proprement parler , n'en avoit que le nom ; & j'expliquerai dans mes réflexions les raisons & les vûes de Lycurgue pour le permettre. Ils se glissoient le plus finement & le plus subtilement qu'ils pouvoient dans les jardins & dans les sales à manger , pour y dérober des herbes ou de la viande : & s'ils étoient découverts , on les punissoit pour avoir manqué d'adresse. On raconte qu'un d'eux aiant pris un petit renard , le cacha sous sa robe , & souffrit , sans jeter un seul cri , qu'il lui déchirât le ventre avec les ongles & les dents , jusqu'à ce qu'il tomba mort sur la place.

La patience & la fermeté des jeunes Lacédémoniens éclatoient sur tout dans une fête qu'on célébroit en l'honneur de Diane surnommée *Orthia* , où les enfans , sous les yeux de leurs parens , & en présence de toute la Ville , se laissoient fouetter jusqu'au sang sur l'autel de cette inhumaine déesse , & quelquefois même expiroient sous les coups , sans pousser aucun cri , ni même aucun sou-

a Spartæ pueri ad aram sic verberibus accipiuntur , ut multus è visceribus sanguis exeat , nonnunquam etiam , ut cum ibi essent au-

diebam , ad necem : quorum non modò nemo exclamavit unquam , sed ne ingemuit quidem. *Cic. lib. 2. Tuscul. quest. n. 34.*



pir. <sup>a</sup> Et c'étoient leurs peres mêmes, qui les voient tout couverts de sang & de blessures, & près d'expirer, les exhortoient à persévérer constamment jusqu'à la fin. Plutarque nous assure qu'il avoit vû de ses propres yeux plusieurs enfans perdre la vie à ce cruel jeu. De là vient qu'Horace donne l'épithète de patiente à la Ville de Lacédémone, *patiens Lacedæmon*; & qu'un autre Auteur fait dire à un homme, qui avoit souffert trois bons coups de bâton sans se plaindre : *Tres plagas Spartana nobilitate concoxi.*

Od. 7. lib. 1.

L'occupation la plus ordinaire des Lacédémoniens étoit la chasse, & les différens exercices du corps. Il leur étoit défendu d'exercer aucun art mécanique. Les Ilotes, qui étoient une espèce d'esclaves, cultivoient leurs terres, & leur en rendoient un certain revenu.

Lycurgue vouloit que ses citoiens jouissent d'un grand loisir. Il y avoit des sales communes où l'on s'assembloit pour la conversation. Quoiqu'elle roulât assez souvent sur des matières graves & sérieuses, elle étoit assaisonnée d'un sel & d'un agrément qui instruisoit & corrigeoit en divertissant. Ils étoient rarement seuls : on les accoutumoit à vivre, comme les abeilles, toujours ensemble, toujours autour de leurs Chefs. <sup>b</sup> L'amour de la patrie & du bien commun, étoit leur passion dominante. Ils ne croioient point être à eux, mais à leur pays. Pédarete n'ayant pas eu l'honneur d'être choisi pour un des trois cens qui avoient un certain rang distingué dans la ville, s'en retourna chez lui fort content & fort gai, disant *qu'il étoit ravi que Sparte eût trouvé trois cens hommes plus honnêtes gens que lui.*

Tout inspiroit, à Sparte, l'amour de la vertu, & la haine du vice : les actions des citoiens, leurs conversations, & même les inscriptions publiques. Il étoit difficile que des hommes nourris au milieu de tant de préceptes & d'exemples vivans, ne devinssent vertueux, comme des

<sup>a</sup> *Ipsi illos patres adhortantur, ut ictus flagellorum fortiter perferant, & laceratos ac semianimes rogant, perseverent vulnera præbere*

*vulneribus. Senec. de Provid. cap. 4.*

<sup>b</sup> *ὁ δὲ Πέδαρετος τοὺς πολέτας, μὲντοι οὐκ ἔτι ἔτι-  
στῶτας ταυτῶν ἐπ' ἐλευθερωσὶν αἱ φιλονεικίαι,  
ὅλως ἦσαν τοῖς πατρίᾳ.*

payens peuvent l'être. Ce fut pour conserver en eux cette heureuse habitude que Lycurgue ne permit pas à toutes sortes de personnes de voyager, de peur qu'ils ne rapportassent des mœurs étrangères, & des coutumes licentieuses, qui leur auroient bientôt inspiré du dégoût pour la vie & pour les maximes de Lacédémone. Il chassa aussi de sa ville tous les étrangers qui n'y venoient pour rien d'utile ni de profitable, & que la curiosité seule y attirait; craignant que chacun n'y fit entrer avec lui les défauts & les vices de son pays, & persuadé qu'il étoit plus important & plus nécessaire de fermer les portes des villes aux mœurs corrompues, qu'aux malades & aux pestiférés.

A proprement parler, le métier & l'exercice des Lacédémoniens étoit la guerre. Tout tendoit là chez eux : tout respiroit les armes. Leur vie étoit bien plus douce à l'armée qu'à la ville; & il n'y avoit qu'eux au monde à qui la guerre fût un tems de repos & de rafraîchissement, parce qu'alors les liens de cette discipline dure & austère qui régnoit à Sparte étoient un peu relâchés, & qu'on leur laissoit plus de liberté. Chez eux, la première loi de la guerre & la plus inviolable, comme Démarate le déclara à Xerxès, étoit de ne jamais prendre la fuite quelque supérieure en nombre que pût être l'armée des ennemis; de ne jamais quitter son poste; de ne point livrer ses armes; en un mot, de vaincre ou de mourir. <sup>a</sup> De là vient qu'une mere recommançoit à son fils qui partoît pour une campagne, de revenir avec son bouclier, ou sur son bouclier; & qu'une autre apprenant que son fils étoit mort dans le combat en défendant sa patrie, répondit froidement : *Je ne l'avois mis au monde que pour cela*. Cette disposition étoit commune parmi les Lacédémoniens. Après la fameuse bataille de Leuctres qui leur fut si funeste, les peres & les meres de ceux qui étoient morts en combattant se félicitoient les uns les autres, & alloient dans les temples remercier les dieux de ce qu'e

Cic. lib. 3.  
Tusc. Quest.  
n. 102.

Plut. in vit.  
Agésil.

<sup>a</sup> Ἡ δὲ ἀποστολὴ τῶν πατρὶν τῶν ἀνδρῶν, ἡ παρακίνησις τῶν υἱῶν, (100) ἢ τῶν, ἢ τῶν υἱῶν. Plut. de virtut. mulier.

On raportoît quelquefois sur leurs boucliers ceux qui avoient été tués.

leurs enfans avoient fait leur devoir : au lieu que les parens de ceux qui avoient survécu à cette défaite étoient inconsolables. A Sparte, ceux qui avoient pris la fuite dans un combat, étoient diffamés pour toujours. Non seulement on les excluait de toutes sortes de charges & d'emplois, des assemblées, des spectacles; mais c'étoit encore une honte de leur donner sa fille en mariage, ou de recevoir une fille d'eux; & on leur faisoit impunément mille outrages en public.

Ils n'alloient au combat qu'après avoir imploré le secours des dieux par des sacrifices & des prières publiques: & pour lors ils marchaient à l'ennemi pleins de confiance, comme étant assurés de la protection divine, & pour me servir de l'expression de Plutarque, comme si Dieu étoit présent, & combattoit avec eux : *ὡς τὸ θεὸς συμμαχῶντος.*

Quand ils avoient rompu & mis en fuite leurs ennemis, ils ne les poursuivoient qu'autant qu'il le faisoit pour s'assurer la victoire : après quoi ils se retiroient, estimant qu'il n'étoit ni glorieux, ni digne de la Grèce; de tailler en pièces des gens qui cèdent & qui se retirent. Et cela ne leur étoit pas moins utile qu'honorable: car leurs ennemis, sachant que tout ce qui résistoit étoit passé au fil de l'épée, & qu'ils ne pardonnoient qu'aux fuyards, préféroient ordinairement la fuite à la résistance.

Quand les premiers établissemens de Lycurgue furent reçus & confirmés par l'usage, & que la forme du gouvernement qu'il avoit établie parut assez forte & assez vigoureuse pour se maintenir d'elle même & pour se conserver: comme Platon \* dit de Dieu, qu'après avoir achevé de créer le monde, il se réjouit lorsqu'il le vit tourner & faire ses premiers mouvemens avec tant de justice & d'harmonie; ainsi ce sage Législateur, charmé de la grandeur & de la beauté de ses loix, sentit un redoublement de plaisir quand il les vit, pour ainsi dire, marcher seules & cheminer si heureusement.

\* Ce passage de Platon est dans le *Timée*, & donne lieu de croire que ce Philosophe avoit lu ce que Moïse dit de Dieu quand il créa le monde: *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erat valde bona. Gen. 1. 31.*

Mais desirant, autant que cela dépendoit de la prudence humaine, de les rendre immortelles & immuables, il fit entendre au peuple qu'il lui restoit encore un point le plus important & le plus essentiel de tous, sur lequel il vouloit consulter l'oracle d'Apollon, & en attendant, il les fit tous jurer que jusqu'à ce qu'il fût de retour ils maintiendroient la forme de gouvernement qu'il avoit établie. Quand il fut arrivé à Delphes, il consulta le dieu pour savoir si ses loix étoient bonnes & suffisantes pour rendre les Spartiates heureux & vertueux. Apollon lui répondit qu'il ne manquoit rien à ses loix, & que tant que Sparte les observeroit, elle seroit la plus glorieuse ville du monde, & jouiroit d'une parfaite félicité. Lycurgue envoya cette réponse à Sparte, & croiant son ministère consommé, il mourut volontairement à Delphes, en s'abstenant de manger. Il étoit persuadé que la mort même des grands personnages & des hommes d'Etat ne doit pas être oisive ni inutile à la République, mais une suite de leur ministère, une de leurs plus importantes actions, & celle qui leur doit faire autant ou plus d'honneur que toutes les autres. Il crut donc qu'en mourant de la sorte il mettoit le sceau & le comble à tous les services qu'il avoit rendus pendant sa vie à ses citoyens, puis que sa mort les obligeroit à garder toujours ses ordonnances, qu'ils avoient juré d'observer inviolablement jusqu'à son retour.

C'étoit une chose commune chez les payens, de croire qu'on étoit maître de se donner la mort quand on le vouloit.

## RÉFLEXIONS SUR LE GOUVERNEMENT DE SPARTE, ET SUR LES LOIX DE LYCURGUE.

### 1. *Choses louables dans les loix de Lycurgue.*

IL FAUT bien, à n'en juger même que par l'événement, qu'il y eût dans les loix de Lycurgue un grand fond de sagesse & de prudence, puisque tant qu'elles furent observées à Sparte, & elles le furent pendant plus

de cinq cens ans , cette ville fut si puissante & si florissante. <sup>a</sup> C'étoit moins , dit Plutarque en parlant des loix de Sparte , le gouvernement & la police d'une ville ordinaire , que la conduite & le réglemeut d'un homme sage qui passe toute sa vie dans les exercices de la vertu. Ou plutôt , continue ce même auteur , comme les Poëtes seignent qu'Hercule , avec sa peau de lion & sa massue seulement , parcouroit le monde , & le purgeoit de voleurs & de tyrans : Sparte de même , avec une simple bande \* de parchemin & une méchante cape , donnoit la loi à toute la Grèce volontairement soumise à son empire , étouffoit les tyrannies & les injustes dominations dans les cités , terminoit à son gré les guerres , & calmoit les séditions , le plus souvent sans remuer un seul bouclier , & en envoyant un seul Ambassadeur , qui ne paroissoit pas plutôt , que tous les peuples soumis se rangeoient autour de lui , comme les abeilles autour de leur roi , tant la justice de cette ville & son bon gouvernement imprimoient de respect à tous les hommes.

ON TROUVE à la fin de la vie de Lycurgue une réflexion de Plutarque , qui seule seroit un grand éloge de ce sage Législateur. Il dit que Platon , Diogène , Zénon , & tous ceux qui ont entrepris de parler de l'établissement d'un Etat politique , ont pris pour modèle la république de Lycurgue : avec cette différence , qu'ils se sont bornés à des paroles & à des discours , mais que Lycurgue , sans s'arrêter à des idées & à des projets , a mis en œuvre & produit au grand jour une police inimitable , & a formé une ville entière de philosophes.

Pour y réussir , & pour établir une forme de république la plus parfaite qui fût possible , il avoit comme fondé & mêlé ensemble ce que chaque espèce de gouvernement paroïsoit avoir de plus utile pour le bien public , en tempérant l'une par l'autre , & balançant les inconvéniens de chacune en particulier par les avantages que pro-

1.  
Nature du  
gouvernement  
de Sparte.

<sup>a</sup> Οὐ πόλις ἡ Σπάρτη πολέμιος, ἀλλ' αἰσθητὴ δουρεὶ ἢ σφιδῆρίδι ὅμοια.

\* C'étoit ce que les Lacédémoniens appelloient Scytale , une bande de

cuir ou de parchemin roulée autour d'un bâton , où les ordres que la République envoyoit aux Généraux étoient écrits comme en chiffre.

curoit la réunion de toutes ensemble. Sparte tenoit quelque chose de l'Etat Monarchique par l'autorité de ses Rois : Le Conseil des Trente , autrement dit le Sénat , étoit une véritable Aristocratie : & le pouvoir qu'avoit le Peuple de nommer les Sénateurs , & de donner force aux loix , étoit un craion du gouvernement Démocratique. L'établissement des Ephores corrigea dans la suite ce qu'il pouvoit y avoir de défectueux dans ces premiers réglemens , & suppléa ce qui pouvoit y manquer. Platon , en plus d'un endroit , admire la sagesse de Lycurgue dans l'établissement du Sénat , qui fut également salutaire aux Rois & au Peuple : a parce que par ce moien la loi devint l'unique maîtresse des rois , & que les rois ne devinrent pas les tyrans de la loi.

2.  
Partage égal  
des terres : et  
d'argent ban-  
nis de Sparte.

LE DESSEIN que forma Lycurgue de faire un partage égal des terres parmi les citoyens , & de bannir entièrement de Sparte le luxe , l'avarice , les procès , les dissensions , en même tems qu'il en banniroit l'usage de l'or & de l'argent , nous paroîtroit un plan de république sagement imaginé , mais impraticable dans l'exécution , si l'Histoire ne nous apprenoit que Sparte a subsisté dans cet état pendant plusieurs siècles. Concevons-nous qu'on ait pu persuader à des citoyens , auparavant riches & opulens , de renoncer à tous leurs biens & à tous leurs revenus , de se confondre en tout avec les plus pauvres , de s'assujettir à un régime de vivre très dur & très gênant , de s'interdire en un mot l'usage de tout ce qui est regardé ailleurs comme faisant la douceur & la félicité de la vie ? Voila pourtant de quoi Lycurgue est venu à bout.

Un tel établissement seroit moins merveilleux , s'il n'avoit subsisté que pendant la vie du Législateur : mais on fait qu'il lui survécut de plusieurs siècles. Xénophon dans l'éloge qu'il nous a laissé d'Agésilas , & Cicéron dans l'une de ses harangues , remarquent que Lacédémone étoit la seule ville du monde qui eût conservé immuablement sa discipline & ses loix pendant un si grand nombre d'années. Sali , dit le dernier en parlant des Lacé-

Pro Flacco ,  
num. 63.

α Νόμος ἰσχυρὸς κέρδις ἔστιν ἀν- || πρὸς νόμον. Plat. Epist. 8.  
ταύτης τῆς ἀρχαίας , ἀλλ' οὐκ ἀλλοιωμένης ||

démoniens ,

démoniens, *toto orbe terrarum septingentos jam annos amplius unis moribus & nunquam mutatis legibus vivunt*. Je croi bien que du tems de Cicéron la discipline de Sparte, aussi bien que sa puissance, étoit fort affoiblie & diminuée : mais tous les Historiens conviennent qu'elle se maintint dans toute sa vigueur jusques au règne d'Agis, sous lequel Lysandre, incapable lui-même de se laisser éblouir & corrompre par l'or, remplit sa patrie de luxe & d'amour pour les richesses, en y apportant des sommes immenses d'or & d'argent, qui étoient le fruit de ses victoires, & en renversant par là les loix de Lycurgue. Cet événement, qui fut le commencement de la décadence de Sparte, mérite bien d'être ici rapporté.

Lysandre aiant fait un riche butin dans la prise d'Athènes, envoya à Lacédémone tout l'or & l'argent qu'il avoit pris. On tint conseil pour savoir si l'on devoit le recevoir : rare & belle délibération, dont toute l'Histoire ne fournit aucun autre exemple : Les plus sages & les plus sensés des Spartiates, se tenant rigoureusement à la loi, furent d'avis<sup>a</sup> d'écarter de la ville avec horreur & anathème cet or & cet argent, comme une peste fatale, & une amorce dangereuse de tout mal. D'autres, & ce fut le plus grand nombre, proposèrent un milieu & un tempérament, qui fut suivi. L'on ordonna qu'on retiendroit l'or & l'argent, mais que cette monnoie ne seroit employée que par le Trésor public, & n'auroit cours que pour les propres affaires de l'Etat, & que tout particulier qui s'en trouveroit saisi, seroit mis à mort sur l'heure. Ce fut là une faute essentielle, & qui avec la ruine des loix de Lycurgue causa celle de l'Etat. <sup>b</sup> Ils furent, dit Plutarque, assez imprudens & assez aveugles de croire qu'il suffisoit de placer comme en sentinelle à la porte des maisons la loi & la crainte du supplice pour empêcher l'or & l'argent d'y entrer : pendant qu'ils laissoient le cœur de leurs citoyens ouvert à l'admiration & au desir

Plut. in vit.  
Lys.

<sup>a</sup> Ἀποδομινομένης πᾶσι τῷ ἀργύρῳ ἢ τῷ χρυσῷ, ὥστε κῆρας ἐκαστοῦ ἐστί.

<sup>b</sup> Οἱ δὲ τοῖς μὲν αἰσῶσι τοῦ πλοῦτος, τῷ δὲ πλείοντι οὐ παύσονται οἱ δοῦναι τίματα, τῷ φέβῳ τ' ἐκείνων φύλακα ἢ τῷ τίμασι· αὐτοὶ δὲ

δὲ τὰς ψυχὰς ἀπεκονίζοντες ἢ ἀναθεὶς πρὸς ἀργύρου ἢ χρυσίου, ἱερβαλλοῦσι οἱ ἕλαν, οἱ μὲν δὲ τοῖς ἢ μεγάλῳ, τῷ πλείοντι ἀνατίτται.

des richesses , & qu'ils y introduisoient eux-mêmes une violente passion d'en amasser , en faisant regarder comme une chose grande & honorable de devenir riche.

Mais l'introduction de la monnoie d'or & d'argent ne fut pas la première plaie que les Lacédémoniens firent aux loix de leur Législateur. Elle fut la suite du violent d'une autre loi encore plus fondamentale. L'ambition fraia le chemin à l'avarice. Le desir des conquêtes entraîna celui des richesses , sans lesquelles on ne pouvoit songer à étendre sa domination. Le principal but de Lycurgue dans l'établissement de ses loix , & sur tout de celle qui interdisoit l'usage de l'or & de l'argent , étoit , comme l'ont judicieusement observé Polybe & Plutarque , de réprimer & de réfréner l'ambition de ses citoyens , de les mettre hors d'état de faire des conquêtes , & de les forcer en quelque sorte de se renfermer dans l'enceinte étroite de leur pays , sans porter plus loin leurs vûes ni leurs prétentions. En effet le gouvernement qu'il avoit établi suffisoit pour défendre les frontières de Sparte : mais il ne suffisoit pas pour la rendre maîtresse des autres villes.

Le dessein de Lycurgue n'avoit donc pas été de former des Conquérans. Pour en ôter jusqu'à la pensée à ses citoyens , <sup>a</sup> il leur défendit expressément , quoiqu'ils habitassent un pays environné de la mer , de s'exercer à la marine , d'avoir des flotes , & de combattre sur mer. Ils furent religieux observateurs de cette défense pendant près de cinq siècles , & jusqu'à la défaite de Xerxès. A cette occasion ils songèrent à s'emparer de l'empire de la mer , pour éloigner un ennemi si redoutable. Mais s'étant bientôt aperçu que ces commandemens éloignés & maritimes corrompoient les mœurs de leurs Généraux , ils y renoncèrent sans peine , comme nous l'avons remarqué à l'occasion du roi Pausanias.

*Plut. in vit.  
Lycurg.*

Quand Lycurgue avoit armé ses citoyens de boucliers & de lances , ce n'avoit point été pour les mettre en état de commettre plus impunément des injustices , mais pour

<sup>a</sup> *Αὐτοὶ οὐκ ἔδειξαν πολεμικὴν ἀρετὴν ἢ ναυπλοῦν. Plut. in moribus Lacæd.*



s'en défendre. \* Il en avoit fait un peuple de soldats & de guerriers , afin qu'à l'ombre des armes ils vécuſſent dans la liberté , dans la modération , dans la juſtice , dans l'union , dans la paix , en ſe contentant de leur terrain ſans uſurper celui des autres , & en ſe perſuadant qu'une ville , non plus qu'un particulier , ne peut eſpérer un bonheur ſolide & durable que par la vertu. Des hommes corrompus, dit encore Plutarque , qui ne voient rien de plus beau que les richèſſes , & qu'une domination puiſſante & étendue , peuvent donner la préférence à ces vaſtes Empires qui ont aſſujetti l'univers par la violence : mais Lycurgue étoit convaincu qu'une ville n'avoit beſoin de rien de tout cela pour être heureuſe. Sa politique , qui a fait avec juſtice l'admiration de tous les ſiècles , avoit pour principal but l'équité , la modération , la liberté , la paix ; & elle étoit ennemie de l'injuſtice , de la violence , de l'ambition , de la paſſion de dominer & d'étendre les bornes de la république de Sparte. Ces ſortes de réflexions que Plutarque ſème de tems en tems dans ſes vies , & qui en font la plus grande & la plus ſolide beauté , peuvent contribuer infiniment à donner aux jeunes gens une véritable notion de ce qui fait la ſolide gloire d'un Etat réellement heureux , & à les détromper de bonne heure de l'idée qu'on ſe forme de la vaine grandeur de ces Empires qui ont englouti les Roiaumes , & de ces fameux Conquérans qui ne doivent ce qu'ils ſont qu'à la violence & à l'uſurpation.

Plut. ibid. &  
in vit. Ageſt.

LA LONGUE durée des Loix établies par Lycurgue , eſt certainement une choſe bien merveilleuſe : mais le moiſen qu'il emploia pour y réuſſir , n'eſt pas moins digne d'admiration. Ce moiſen fut le ſoin extraordinaire qu'il prit de faire élever les enfans des Lacédémoniens dans une exacte & ſévère diſcipline. Car , comme le fait remarquer Plutarque , la religion du ſerment auroit été un ſoi-  
ble lien , ſi par l'éducation & la nourriture il n'eût im-

Excellente  
éducation de  
la jeunſſe.

\* α Οὐ μὲν γὰρ οὐκ ἀνέχοντο κεφάλαιον ἢ τίνα πλοῦτος ἡγεῖται ἀναλυσὶς τὸν πλοῦτον· ἀλλ' ὥστερ' ἰσὶς ἀνδρὶς βίη ἢ πλοῦτος ἵνα μὴ οὐκ ἐνταυτοῖς ἀπ' ἀπαιτοῦ ἡγεῖται· ἢ

ἐμμενὲς τῶν πρὸς αὐτὸν , πρὶς οὗτοι ἐνέταξαι ἢ ἐκτρέφοντο , ἵνασι ἡλιθιοὶ ; ἢ ἀνδράκων γενέσθαι ἢ εὐφροσύνης διὰ πλοῦτον χρεῖται διακρίνω. Plut. in vit. Lys.

Cicér. pro  
Flacco. n. 63.

primé les Loix dans leurs mœurs, & ne leur eût fait sucer presque avec le lait l'amour de sa police. Aussi vit-on que les principales ordonnances se conservèrent plus de cinq cents ans, <sup>a</sup> comme une bonne & forte teinture qui a pénétré jusqu'au fond. Et Cicéron fait la même remarque, en attribuant le courage & la vertu des Spartiates, non pas tant à leur bon naturel, qu'à l'excellente éducation qu'on recevoit à Sparte : *Cujus civitatis spectata ac nobilitata virtus, non solum naturâ corroborata, verum etiam disciplinâ putatur.* Ce qui fait voir de quelle importance il est pour un Etat de veiller à ce que les jeunes gens soient élevés d'une manière propre à leur inspirer l'amour des Loix de la patrie.

Le grand principe de Lycurgue, & <sup>b</sup> Aristote le répète en termes formels, étoit que, comme les enfans sont à l'Etat, il faut qu'ils soient élevés par l'Etat, & selon les vûes de l'Etat. C'est pour cela qu'il vouloit qu'ils fussent élevés en public & en commun, & non abandonnés au caprice des parens, <sup>c</sup> qui pour l'ordinaire par une indulgence molle & aveugle, & par une tendresse mal entendue, énervent en même tems & le corps & l'esprit de leurs enfans. A Sparte, dès l'âge le plus tendre, on les endurecissoit au travail & à la fatigue par les exercices de la chasse & de la course : on les accoutumoit à supporter la faim & la soif, le chaud & le froid. Et, ce que les meres auroient bien de la peine à se persuader, c'est que ces exercices durs & pénibles tendoient à leur procurer une forte & robuste santé, capable de soutenir les fatigues de la guerre, à laquelle ils étoient tous destinés, & la leur procuroient en effet.

<sup>d</sup>  
Obeïssance.

MAIS ce qu'il y avoit de plus excellent dans l'éducation de Sparte, c'est qu'elle enseignoit parfaitement aux jeunes gens à obeïr. De là vient que le poëte Simonide donne à cette ville une épithète <sup>e</sup> bien magnifique qui marque

<sup>a</sup> ὡς ἐν τῇ φύσει ἀπὸ τοῦ ἡμετέρου κατὰ φύσιν.

<sup>b</sup> ὅτι γὰρ τὰ πρῶτα ἀπὸ τοῦ ἡμετέρου κατὰ φύσιν καὶ ἀπὸ τοῦ κατὰ νόμον, ἀπὸ τοῦ κατὰ νόμον καὶ ἀπὸ τοῦ κατὰ φύσιν. Ἀριστ. lib. 1. Polit.

<sup>c</sup> Mollis illa educatio, quam indulgentiam vocamus, nervos omnes & mentis & corporis frangit. Quinrid. lib. 1. cap. 2.

<sup>d</sup> ἀνυπακούσιον. c'est-à-dire, domptieuse d'hommes.

qu'elle seule favoit domter les esprits , & rendre les hommes souples & soumis aux loix , comme les chevaux que l'on forme & que l'on dresse dès leurs plus tendres années. C'est pour cela qu'Agésilas conseilla à Xénophon de faire venir ses enfans à Sparte , <sup>a</sup> afin qu'ils y apprissent la plus belle & la plus grande de toutes les sciences , qui est celle de commander & d'obéir. Il l'avoit bien apprise lui-même , & il en sentoît toute l'importance. Plutarque observe qu'il ne parvint pas , comme les autres <sup>b</sup> Rois , à commander , sans avoir auparavant parfaitement appris à obéir ; & <sup>b</sup> que ce fut pour cela que de tous les Rois de Lacédémone il fut celui qui fût le mieux s'accorder avec ses sujets , ayant ajouté à la grandeur véritablement royale , & aux manières nobles qui lui étoient naturelles , un air de bonté , d'humanité , d'affabilité populaire , qu'il tenoit de l'éducation.

Il donna dans la suite le plus mémorable exemple de soumission à la Loi & à l'autorité publique qui soit dans l'Histoire , & ce n'est pas sans raison que Xénophon & Plutarque mettent cette action au dessus de tout ce qu'il a fait de plus glorieux. Après les grandes victoires qu'il avoit remportées contre les Perses , toute l'Asie étant déjà émue , & la plupart des provinces prêtes à se révolter , il songeoit à aller attaquer le Roi de Perse dans le cœur de ses Etats , & il se préparoit à partir pour cette grande expédition. Sur ces entrefaites arrive un courier , qui lui annonce que Sparte est menacée d'une furieuse guerre , & que les Ephores le rappellent , & lui ordonnent de venir au secours de sa patrie. Agésilas , sans délibérer un moment , partit , en s'écriant : *O malheureux Grecs , plus ennemis de vous-mêmes que les Barbares ! Il faut être bien maître de soi , & bien respecter l'autorité publique , pour renoncer avec une si prompte obéissance à toutes les conquêtes qu'il avoit déjà faites , & aux magnifiques espérances qu'un avenir presque assuré lui présentait.*

<sup>a</sup> Μαθητεία τῶν παιδῶν τὴν καὶ δόξαν, ἀρχαῖον ἔστιν ὄνομα.

\* A Sparte, les enfans destinés au trône, étoient dispensés de la sévérité de la discipline.

<sup>a</sup> Δὲν ἔστι τὰς τῶν βασιλέων ἐκπαίδευσις ἀπὸ τῶν δυνάμεων παρθεῖν, τὸ φησὶν Ἰσχυροῦς ἢ βασιλεὺς ὑπερκαταβεῖται δὲ τῶν ἀρχῶν τὸ δεινότερον ἢ φιλοτιμότερον.

*Plut. ad Prin-  
cipem indo-  
cum.*

Les Princes , dit Plutarque , font confister ordinairement leur grandeur en ce qu'ils commandent à tous , & n'obéissent à personne. Souvent même , dans la crainte qu'une raison trop éclairée ne vienne à les maîtriser , & n'éteuille , pour ainsi dire , la pointe & la force d'une autorité à laquelle ils ne veulent point mettre de bornes , ils affectent de demeurer dans l'ignorance de leurs devoirs. Qui sera donc , ajoute Plutarque , le maître des Rois qui n'en ont point ? Ce sera la Loi , cette Reine souveraine des dieux & des hommes , comme l'appelle Pindare : mais une Loi , non écrite dans les livres , mais gravée dans le cœur , qui les suivra par tout , qui ne les abandonnera jamais , & qui exercera sur leur esprit un doux mais souverain empire. Un Officier disoit tous les matins au roi des Perses en l'éveillant : Souvenez-vous , Seigneur , d'accomplir les ordonnances d'Oromasde : c'étoit le Législateur des Perses. L'amour du bien public & de la justice en dit autant à un Prince bien sensé & bien instruit.

POUR mieux faire connoître le caractère des Lacédémoniens , & leur parfaite soumission aux Loix , je rapporterai ici un endroit d'Hérodote bien digne d'être remarqué. Xerxès , près d'entrer dans la Grèce , demanda à Démarate l'un des Rois de Sparte qui s'étoit réfugié auprès de lui , s'il croioit que les Grecs osassent l'attendre , & il lui recommanda sur tout de lui parler avec sincérité. » Puisque vous me l'ordonnez , lui répondit Démarate , » la vérité va vous parler par ma bouche. \* Il est vrai » que de tout tems la Grèce a été nourrie dans la pauvreté : mais on a introduit chez elle la vertu , que la » sagesse cultive , & que la vigueur des Loix maintient. » C'est par l'usage que la Grèce sait faire de cette vertu , qu'elle se défend également des incommodités de » la pauvreté , & du joug de la domination. Mais pour » ne vous parler que de mes Lacédémoniens , soyez sûr » que nés & nourris dans la liberté , ils ne préteront ja-

\* J'insérerai à la fin de cet article le texte grec de ce passage d'Hérodote , avec quelques remarques sur || une expression de ce passage qui n'est point sans difficulté.

» mais l'oreille à aucune proposition qui tende à la servi-  
 » tude. Fussent-ils abandonnés par tous les autres Grecs,  
 » & réduits à une troupe de mille soldats, ou à un nom-  
 » bre encore moindre, ils viendront au-devant de vous, &  
 » ne refuseront point le combat. « Le Roi, entendant un  
 tel discours, se mit à rire : & comme il ne pouvoit com-  
 prendre que des hommes libres & indépendans, tels qu'on  
 lui dépeignoit les Lacédémoniens, qui n'avoient point de  
 maîtres qui pussent les contraindre, fussent capables de  
 s'exposer ainsi aux dangers & à la mort. <sup>a</sup> » Ils sont li-  
 » bres & indépendans de tout homme, reprit Démarate.  
 » te ; mais ils ont au dessus d'eux la Loi qui les domine,  
 » & ils la craignent plus, que vous-même n'êtes craint  
 » de vos Sujets. Or cette Loi leur défend de fuir jamais  
 » dans le combat, quelque grand que soit le nombre des  
 » ennemis ; & elle leur commande, en demeurant fermes  
 » dans leur poste, ou de vaincre, ou de mourir. « La  
 chose arriva comme Démarate l'avoit prédit. Trois cens  
 Lacédémoniens, aiant à leur tête Léonide l'un des rois  
 de Sparte, osèrent disputer le passage des Thermopyles  
 à l'armée innombrable des Perles. Enfin, après avoir fait  
 des efforts incroyables de courage, accablés par le nom-  
 bre plutôt que vaincus, ils périrent tous avec leur Chef,  
 excepté un seul qui se sauva à Lacédémone, où il fut traité  
 comme un lâche, & comme un traître à la patrie. On  
 éleva dans la suite un superbe tombeau dans ce lieu-là  
 même à ces braves défenseurs de la Grèce, <sup>b</sup> avec cette  
 inscription, qui étoit du Poëte Simonide :

Ω ξεῖν, ἀγγέλων Λακεδαιμονίους, ὅτι τῇ δὲ  
 κείμῃα, τοῖς κείων πύθμενοι τοίμοις.

<sup>a</sup> Ἐπειδὴ οὐ γὰρ ἴσταν ἐν πάσῃ ἐλευ-  
 θερῇ ἀντὶ τούτου γὰρ οὐκ ἐκτρέπον, ἐκτρέπον  
 τῇ δουλείᾳ οὐδὲν ἴσταν ἴσταν, ὅτι ἐν  
 αὐτῇ οὐκ ἴσταν γὰρ τὰ αὐτῇ ἴσταν  
 αὐτῇ οὐκ ἴσταν αὐτῇ, ἐν τῇ αὐτῇ ἴσταν

αὐτῇ οὐκ ἴσταν ἐν τῇ αὐτῇ, ἀλλὰ μόνον  
 ἐν τῇ αὐτῇ, ἐκτρέπον, ὅτι ἐκτρέπον  
<sup>b</sup> Pari animo Lacedaemonii in  
 Thermopylis occiderunt, in quos  
 Simonides :

*Dic, hospes, Sparta, nos te hic vidisse jacentes,  
 Dum sanctis patria legibus obsequimur. Cic. lib. 1. Tull.  
 Quæst. n. 101.*

c'est-à-dire : *Passant, va annoncer à Lacédémone que nous sommes morts ici, pour obéir à ses saintes Loix.* Il est bon de faire remarquer aux jeunes gens la simplicité des inscriptions antiques.

## OBSERVATIONS CRITIQUES

## Sur un passage d'Hérodote.

Herod. lib.  
9. pag. 473.  
edit. Henr.  
Steph. ann.  
1592.

Τῇ Ἑλλάδι πένον μὲν αἰνί κατὰ συντεσφόρ ἐστι· ἀρετὴ δὲ ἑταίρος ἐστι, ἀπὸ τοῦ σοφίης κατεργασμένη ἡ νόμος ἰχθυεῖν τῇ δια-  
χρισμένη ἡ Ἑλλάς, τῆτι πένον ἀπαμύνεται, ἡ τῇ διαπορεύει.

Valla traduit ainsi ce passage : *Græcia semper quidem alumna fuit paupertatis, hospes virtutis, quam à sapientia accivis & à severa disciplina; quam usurpans Græcia, & paupertatem tuetur, & dominatum.* Henri Estienne, au lieu de *paupertatem tuetur*, a substitué à la marge *paupertatem propulsat*, ce qui est conforme au texte grec, τῇ πένον ἀπαμύνεται.

Ce passage m'a embarrassé : & certainement il n'est point sans difficulté. Il semble présenter une contradiction évidente, en disant d'abord que la pauvreté a toujours été en honneur dans la Grèce; & ensuite que la même Grèce rejette & écarte loin d'elle la pauvreté. C'est pour-quoi la traduction de Valla me plaisoit assez, & en la suivant je trouvois un fort beau sens dans ce passage : « La » Grèce, disoit Démarate à Xerxès, jusqu'ici a toujours » été le domicile de la pauvreté, & l'école de la vertu. » Instruite par les leçons de ses sages, & soutenue par » une rigide observation de ses Loix, elle s'est toujours » conservée jusqu'ici & dans l'amour de la pauvreté, & » dans l'honneur du commandement, & *paupertatem* » *tuetur*, & *dominatum*. » Mais, pour donner ce sens au passage d'Hérodote, il falloit changer le texte, & supposer qu'il y avoit *ἐπαμύνεται* au lieu de *ἀπαμύνεται*, comme apparemment Valla l'avoit supposé.

Me trouvant dans cet embarras, je proposai ma difficulté à un ami absent, fort versé dans la connoissance des Auteurs grecs & latins, & dont les observations & les

les conseils m'ont été d'un grand secours dans l'ouvrage que j'ai donné au Public. J'insérerai ici sa réponse, qui pourra être utile aux jeunes maîtres, en leur montrant comment il faut s'y prendre pour expliquer des endroits obscurs & difficiles.

Je croi, m'écrit cet ami, avoir rencontré le vrai sens du passage d'Hérodote. J'en donnerai la traduction françoise, après avoir établi les fondemens qui la justifient.

La principale difficulté consiste dans le sens qu'on doit donner à ἀπαμύνεται. Si l'on y trouve de l'équivoque en le construisant avec πένιμ, cette équivoque est levée par διοικούν, que le même verbe gouverne également. Or διοικούν ne signifie point ici l'honneur du commandement, comme vous le traduisez.

Car 1°. pour soutenir cette version, il faudroit changer ἀπαμύνεται en ἐπαμύνεται de son autorité, & contre la foi des manuscrits & des imprimés, qu'il n'est jamais permis d'abandonner, à moins que d'y être forcé par l'évidence du sens que forme le texte.

2. Le caractère propre des Grecs, sur tout dans ces premiers tems, étoit l'amour de la liberté, de l'indépendance, de l'affranchissement de tout joug, l'ἀντιστοιμία; & non pas le desir de la domination, l'ambition du commandement, la gloire des conquêtes.

3. Que l'on nomme, si l'on peut, non un peuple, mais une seule ville, sur laquelle les Grecs eussent alors étendu leur empire, & sur laquelle ils affectassent l'honneur du commandement. Démarate se seroit donc rendu ridicule de vanter à Xerxès le commandement des Grecs, pendant qu'il ne pouvoit montrer un village sur lequel ils l'exercassent.

4. Quand on accorderoit pour un moment que ce Lacédémonien auroit voulu exagérer la jalousie des Grecs pour l'honneur du commandement, capable de leur faire tout sacrifier pour se conserver cette glorieuse possession, jamais il ne se seroit servi du mot διοικούν pour exprimer cette pensée. Il lui auroit préféré certainement ἡγεμονία, ἀρχή, δυνάμει, κράτος, & peut-être κοίρανή, s'il avoit voulu parler comme Homère. Car διοικούν ne signifie que la

domination d'un maître sur ses esclaves : *dominatio herilis in servos*. C'est un terme odieux , qui emporte l'idée de servitude dans celui qui y est soumis , & qui donne une idée entièrement opposée au génie des Grecs , lesquels dans la suite , quoique leur ambition eût été allumée par leurs grandes victoires sur les Perses , ne pensèrent néanmoins jamais à établir nulle part cet empire despotique : *Δομοσύνη*. Les Athéniens & les Lacédémoniens , qui partageaient tour à tour l'honneur du commandement , affectèrent dans leurs conquêtes , les premiers d'introduire dans toutes les villes la *Démocratie* , & les autres l'*Aristocratie* , & à les animer contre la servitude des Perses par cette image flatteuse de la liberté. Je ne m'arrête point à le prouver : toute l'histoire y est formelle.

3. Ce que Démarate ajoute immédiatement des Lacédémoniens , pour prouver par cet exemple particulier sa thèse générale , montre clairement qu'il ne s'agit pas ici d'une *Δομοσύνη* active qu'ils veuillent se conserver sur les autres , mais d'une *Δομοσύνη* passive que Xerxès exigeoit d'eux , mais à laquelle jamais les Spartiates ne pourroient se résoudre , quand ils seroient abandonnés de tous les Grecs , & qu'ils resteroient seuls livrés à une mort certaine. C'est le but du raisonnement : c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue.

Je ne voi donc pas comment on peut recevoir une traduction , qui combat en même tems le texte formel de l'original , la propriété des termes , le vrai caractère des peuples , l'évidence des faits , & la suite du raisonnement de celui qui parle.

Voici la traduction que j'ose substituer.

» Il est vrai que de tout tems la Grèce a été nourrie  
» dans la pauvreté. Mais on a introduit chez elle la vertu ,  
» que la sagesse cultive , & que la vigueur des loix maintient. C'est par l'usage que la Grèce sait faire de cette vertu , qu'elle se défend également des incommo-  
» dités de la pauvreté , & du joug de la domination. «

2. *Choses blâmables dans les loix de Lycurgue.*

SANS ENTRER ici dans un détail exact de tout ce qui



pourroit être blâmé dans les ordonnances de Lycurgue, je me contenterai de quelques légères réflexions, que le Lecteur sans doute, justement blessé & révolté par le simple récit de quelques-unes de ces ordonnances, aura déjà faites avant moi.

EN EFFET, pour commencer par le choix des enfans qui devoient être élevés ou exposés, qui ne seroit choqué de l'injuste & barbare coutume de prononcer un arrêt de mort contre ceux des enfans qui avoient le malheur de naître avec une complexion trop foible & trop délicate pour pouvoir soutenir les fatigues & les exercices auxquels la République destinoit tous ses Sujets ? Est-il donc impossible, & cela est il sans exemple, que des enfans, foibles d'abord & délicats, se fortifient dans la suite de l'âge, & deviennent même très robustes ? Quand cela seroit, n'est-on en état de servir sa patrie que par les forces du corps ? & compte-t-on pour rien la sagesse, la prudence, le conseil, la générosité, le courage, la grandeur d'ame, & toutes les qualités qui dépendent de l'esprit ? *Omnino illud honestum, quod ex animo excelso magnificoque querimus, animi efficitur non corporis viribus.*

1. Sur le choix des enfans qui devoient être élevés ou exposés.

Cic. lib. 1.  
Offic. n. 79.

Ibid. n. 76.

Lycurgue lui-même a-t-il rendu moins de service & fait moins d'honneur à Sparte par l'établissement de ses loix, que les plus grands Capitaines par leurs victoires ? Agésilas étoit d'une taille si petite, & d'une mine si peu avantageuse, qu'à sa première vûe les Egyptiens ne purent s'empêcher de rire : & cependant il avoit fait trembler le grand Roi de Perse jusques dans le fond de son palais.

Mais, ce qui est bien plus fort que tout ce que je viens de rapporter, un autre a-t-il quelque droit sur la vie des hommes, que celui de qui ils l'ont reçue, c'est-à-dire que Dieu même ? & un Législateur n'usurpe-t-il pas visiblement son autorité, quand indépendamment de lui il s'arroge un tel pouvoir ? Cette ordonnance du Décalogue, qui n'étoit autre chose que le renouvellement de la loi naturelle, *Tu ne tueras point*, condamne généralement tous ceux des anciens qui croioient avoir droit de vie & de mort sur leurs esclaves, & même sur leurs enfans.

LE GRAND défaut des loix de Lycurgue, comme Pla-

2. Soit anti-que des corps.

H h ij

ton & Aristote l'ont remarqué, c'est qu'elles ne tendoient qu'à former un peuple de soldats. Ce Législateur paroît en tout occupé du soin de fortifier les corps, nullement de celui de cultiver les esprits. Pourquoi bannir de sa République tous les arts & toutes les sciences, <sup>a</sup> dont un des fruits le plus avantageux est d'adoucir les mœurs, de polir l'esprit, de perfectionner le cœur, & d'inspirer des manières douces, civiles, honnêtes, propres en un mot à entretenir la société, & à rendre le commerce de la vie agréable ? De là vient que le caractère des Lacédémoniens avoit quelque chose de dur, d'austère, & souvent même de féroce, défaut qui venoit en partie de leur éducation, & qui aliéna d'eux l'esprit de tous les Alliés.

3. Cruauté  
barbare à l'é-  
gard des en-  
fans.

C'ÉTOIT une excellente pratique à Sparte d'accoutumer de bonne heure les jeunes gens à souffrir le chaud, le froid, la faim, la soif ; & <sup>b</sup> d'assujettir par différens exercices durs & pénibles le corps à la raison, à laquelle il doit servir de ministre pour exécuter ses ordres, ce qu'il ne peut faire, s'il n'est en état de supporter routes sortes de fatigues. Mais faloit-il porter cette épreuve jusqu'au traitement inhumain dont nous avons parlé ? & n'étoit-ce pas une brutalité & une barbarie dans des peres & des meres de voir de sang froid couler le sang des plaies de leurs enfans, & de les voir même souvent expirer sous les coups de verges ?

4. Fermeté  
pro humaine  
dans les meris.

ON ADMIRE le courage des meres Spartaines, à qui la nouvelle de la mort de leurs enfans tués dans un combat non seulement n'arrachoit aucunes larmes, mais caufoit une sorte de joie. J'aimerois mieux que dans une telle occasion la nature se fit entrevoir davantage, & que l'amour de la patrie n'étoufât pas tout-à-fait les sentimens de la tendresse maternelle. Un de nos Généraux, à qui dans l'ardeur du combat on apprit que son fils venoit d'être tué, parla bien plus sagement. » Songeons, dit-il, maintenant à vaincre l'ennemi, demain je pleurerai mon fils.

Omnes artes, quibus ætas puerilis ad humanitatem informari solet. *Pro. Arch. n. 4.*

b Exercendum corpus, & ita affi-

ciendum est, ut obedire consilio rationique possit in exequendis negotiis & labore tolerando. *Lib. 1. de off. n. 79.*

JE NE VOI pas comment on peut excuser la loi qu'imposa Lycurgue aux Lacédémoniens de passer dans l'oïfiveté tout le tems de leur vie, excepté celui où ils faisoient la guerre. Il laissa tous les arts & tous les métiers aux esclaves & aux étrangers qui habitoient parmi eux, & ne mit entre les mains de ses citoiens que le bouclier & la lance. Sans parler du danger qu'il y avoit de souffrir que le nombre des esclaves, nécessaires pour cultiver les terres, s'accrût à un tel point, qu'il passât de beaucoup celui des maîtres, ce qui fut souvent parmi eux une source de séditions, dans combien de désordres un tel loisir devoit-il plonger des hommes toujours desœuvrés, sans occupation journalière, & sans travail réglé ? C'est un inconvénient qui n'est encore aujourd'hui que trop ordinaire parmi la noblesse, & qui est une suite naturelle de la mauvaise éducation qu'on lui donne. Excepté le tems de la guerre, la plupart de nos gentilshommes passent leur vie dans une entière inutilité. Ils regardent également l'agriculture, les arts, le commerce audeffous d'eux, & ils s'en croiroient deshonorés. Ils ne savent souvent manier que les armes. Ils ne prennent des sciences qu'une légère teinture, & seulement pour le besoin : encore plusieurs d'entr'eux n'en ont aucune connoissance, & se trouvent sans aucun goût pour la lecture. Ainsi il n'est pas étonnant que la table, le jeu, les parties de chasse, les visites réciproques, des conversations pour l'ordinaire assez frivoles, fassent toute leur occupation. Quelle vie pour des hommes qui ont quelque esprit !

MAIS ce qui rend Lycurgue plus condamnable, & ce qui fait mieux connoître dans quelles ténèbres & dans quels désordres le paganisme étoit plongé, c'est de voir le peu d'égard qu'il a eu à la pudeur & à la modestie. Un maître chrétien ne manque pas d'opposer à cette licence effrénée la sainteté & la pureté des loix de l'Evangile ; & par ce contraste il leur fait sentir quelle est la dignité & l'excellence du christianisme.

Il le fait encore d'une manière qui n'est pas moins avantageuse, par la comparaison même de ce que les loix de Lycurgue ont de plus louable, avec celles de l'Evan-

H h üj ,

*5. Excessif loisir.*

*6. Pudeur & modestie absolument négligées.*

gile. C'est une chose bien admirable , il faut l'avouer ; qu'un peuple entier ait consenti à un partage de terres qui égaloit les pauvres aux riches , & que par le changement de monnoie il se soit réduit à une espèce de pauvreté. Mais le Législateur de Sparte , en établissant ces loix , avoit les armes à la main. Celui des chrétiens ne dit qu'un mot , *Bienheureux les pauvres d'esprit* ; & des milliers de fidèles dans la suite de tous les siècles , renoncent à leurs biens , vendent leurs terres , quittent tout , pour suivre Jésus-Christ pauvre.

*Sur le vol permis chez les Lacédémoniens.*

J'AI CRU devoir traiter cet article séparément & avec quelque étendue , parce que dans le jugement qu'on en porte , il me semble qu'on n'est pas assez attentif à examiner le fond des choses. On condamne durement cette coutume des Lacédémoniens , comme pouvant porter les jeunes gens à peu respecter en d'autres occasions le bien d'autrui , & comme étant contraire à la loi naturelle & au décalogue. Dans le dénombrement qu'on fait des crimes permis chez différentes nations , de l'inceste parmi les Perses , du meurtre des peres vieux ou infirmes chez les Indiens , de l'adultère chez d'autres peuples , on ne manque pas d'y faire entrer le vol des Lacédémoniens , & de faire remarquer que <sup>a</sup> chez les Scythes , nation regardée ordinairement comme barbare , & qui déstituée de loix ne connoissoit & ne cultivoit la justice que par une espèce d'instinct naturel , le vol étoit condamné & puni comme un des plus grands crimes.

Mais peut-on raisonnablement présumer que le plus grand des Législateurs ait autorisé formellement un désordre aussi grossier que le vol , pendant que les plus petits Législateurs dans tous les pays & dans tous les siècles ont eu soin de le punir sévèrement & même de mort ?

Plutarque , qui rapporte cette coutume dans la vie de

<sup>a</sup> *Justitia gentis ingeniis culta , || eos furto gravius. Justin. lib. 2. non legibus. Nullum scelus apud || cap. 2.*

Lycurgue, dans les mœurs des Lacédémoniens, & dans plusieurs autres endroits, n'y donne jamais le moindre signe d'improbation, quoiqu'il soit ordinairement un juge si équitable & si éclairé dans la morale : & je ne me souviens pas qu'aucun des anciens en ait fait un crime aux Lacédémoniens ni à Lycurgue.

D'où peut donc être venu le jugement peu favorable qu'en portent souvent les modernes ? De ce qu'ils ne se donnent pas la peine d'en peser les circonstances, ni d'en pénétrer les motifs.

1. Les jeunes gens à Lacédémone ne font ces Larcins *Plut. in vit. Lyr.* que par ordre de leur commandant.

2. Ils ne les font que dans un tems marqué, & en *Apophtheg. Lacen.* vertu de la loi.

3. Ils ne voloient jamais que des légumes, & des vivres, comme des supplémens au peu de nourriture qu'on leur donnoit exprès en très petite quantité. Ainsi tous ces larcins n'étoient regardés que comme des tours de souplesse qu'on leur permettoit publiquement pour chercher de quoi vivre plus au large. *Instit. Lacen.*

4. Le Législateur avoit eu plusieurs motifs en permettant cette sorte de vol.

C'étoit pour rendre les possesseurs plus vigilans à serrer & à garder leur bien.

On vouloit par là inspirer aux jeunes gens plus de hardiesse & d'adresse, comme étant destinés à la guerre.

On leur donnoit peu de nourriture afin qu'ils ne fussent jamais rassasiés, jamais réplets & chargés d'embonpoint ; qu'ils fussent alertes & légers ; qu'ils apprissent à supporter la faim, & eussent une santé plus forte & plus égale.

Mais le principal motif étoit, que tous ces jeunes gens étant sans exception destinés à la guerre, il jugeoit important de les accoutumer de bonne heure à la vie de soldat ; de leur apprendre à vivre de peu, à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance sans avoir besoin du pain de munition, à soutenir de grandes fatigues à jeun, à se maintenir longtems avec peu de vivres dans un pays où les ennemis, accoutumés à une grande consommation, mourroient de faim dès les premiers jours, & étoient obligés

*Instit. Lacen.*

d'abandonner le terrain , chassés par l'impuissance où ils étoient d'y vivre , au lieu que le Lacédémonien y trouvoit de quoi subsister sans peine. C'est à quoi le Législateur , tout guerrier , & uniquement attentif à former des soldats , avoit voulu pourvoir de loin par l'éducation , en les accoutumant à une grande frugalité & à une grande sobriété , faute desquelles la plupart des desseins échouent à la guerre , & les plus fortes armées sont dans l'impossibilité de maintenir leurs conquêtes. De sorte qu'aujourd'hui , où par la bonne chère & par la somptuosité des tables on a multiplié les besoins des armées , le plus embarrassant des soins de ceux qui les commandent est de pourvoir aux vivres , & le premier obstacle qui les empêche d'avancer dans le pays ennemi , est le défaut de subsistance. Aussi , ce que nos meilleurs Généraux regardent comme ce qu'il y a de plus singulier & de plus incroyable dans l'ancienne histoire , c'est la facilité & la promptitude avec lesquelles les plus grosses armées se transportoient d'un pays dans un autre.

Ce sont ces avantages que Lycurgue a voulu procurer à un peuple tout guerrier : & il ne pouvoit choisir un moien plus efficace ni plus certain. C'est jusques-là qu'il faut aller pour entendre sa loi , & pour lui rendre justice. Après toutes ces observations , je ne sais si l'on fera encore aux jeunes Lacédémoniens un grand scrupule de leurs vols , & si on les croira obligés à restitution. En ce cas , il est aisé de les justifier par des raisons encore plus solides & plus foncières.

C'est un principe constant , que depuis le premier partage des biens nous ne possédons plus rien que dépendamment des loix & selon la disposition des loix ; & qu'en abandonnant à chaque particulier la jouissance de la portion du bien qui lui est échue , elles peuvent y faire les réserves , les restrictions , & y imposer les servitudes & les charges qu'elles jugent convenables. Or tout le corps de l'Etat de Sparte , en acceptant les loix de Lycurgue , étoit convenu solennellement que sur les trente-neuf mille lots distribués aux Spartiates , il seroit permis aux jeunes gens de prendre parmi les légumes & les vivres ce que le possesseur ne garderoit pas avec assez de soin , sans qu'il pût  
se

se plaindre de la rapine, ni avoir action contre le ravisseur. Aussi il est clair, que lorsque le jeune homme étoit surpris, il n'étoit jamais puni comme aiant fait une injustice & pris le bien d'autrui, mais seulement comme aiant manqué d'adresse.

Rien n'est plus ordinaire dans tous les Etats que ces sortes de réserves, & de semblables droits accordés sur le bien d'autrui. C'est ainsi que Dieu, non seulement avoit donné aux pauvres le pouvoir de cueillir du raisin dans les vignes, & de glaner dans les champs, & d'en emporter même les gerbes entières, mais avoit encore accordé à tout passant, sans distinction, la liberté d'entrer autant de fois qu'il lui plaisoit dans la vigne d'autrui, & d'en manger autant de raisin qu'il vouloit malgré le maître de la vigne. Dieu en rend lui-même la première raison : c'est que la terre d'Israel étoit à lui, & que les Israélites n'en étoient que les fermiers qui en jouissoient à cette condition onéreuse.

De semblables servitudes sont établies dans les autres républiques, sans qu'on s'avise d'y soupçonner la moindre injustice. Les soldats ont droit de logement chez les particuliers ; droit d'y prendre leur subsistance dans les marches ou dans les quartiers d'hiver, de se faire fournir des chariots & d'autres besoins. Un Seigneur a droit de s'emparer, comme il lui plaît & quand il lui plaît, de tout le gibier & des bêtes fauves qui sont chez ses vassaux, quoique les terres qui nourrissent ces bêtes ne lui appartiennent point, & même d'empêcher les propriétaires de toucher à ces bêtes, quoiqu'ils les aient vû naître chez eux.

C'est ainsi que tout le corps de l'Etat Lacédémonien, composé de tous les particuliers, avoit transporté publiquement aux jeunes gens le droit de venir prendre dans les jardins & dans les sales les vivres qui les accommodoient. Et ces jeunes gens n'étoient pas plus criminels en se servant de cette liberté, que les bourgeois d'Athènes en allant prendre dans les jardins & dans les vergers de Cimon ce qui leur convenoit, parce que tous les particuliers de Sparte étoient censés avoir donné unanimement

aux jeunes gens, qui après tout étoient leurs propres enfans, la même permission que Cimon avoit accordée aux Athéniens, qui n'étoient que ses citoiens.

Pour ce qui regarde l'exemple des Scythes, chez qui le vol étoit sévèrement puni, la raison de la différence est sensible. C'est que la loi, qui seule décide de la propriété & de l'usage des biens, n'avoit rien accordé chez les Scythes à un particulier sur le bien d'un autre particulier : & que la loi chez les Lacédémoniens avoit fait tout le contraire. C'eut été un véritable vol d'aller prendre du fruit dans les jardins de Périclès, de Thémistocle, d'Alcibiade, parce qu'ils s'en étoient réservé la propriété : mais ce n'en étoit point un d'en aller cueillir dans les vergers de Cimon & de Pélopidas, parce qu'ils avoient associé à la jouissance de ces biens tous leurs citoiens.

Il n'étoit nullement à craindre que la coutume reçue à Sparte n'apprit aux jeunes gens à ne pas respecter en d'autres cas le bien d'autrui. Car les établissemens de Lyncurque, qui avoient banni de Sparte l'usage de l'or & de l'argent, & qui obligeoient tous les citoiens de vivre & de manger ensemble, avoient rendu le vol des meubles & de la monnoie ou inutile, ou même impossible. Aussi ne voit-on point que pendant tant de siècles on ait jamais découvert un seul vol à Lacédémone.

#### QUATRIÈME MORCEAU

TIRÉ DE L'HISTOIRE GRECQUE.

*Beaux jours de Thèbes, & délivrance de Syracuse.*

CE N'EST que dans le dessein d'être court, que je joins ces deux morceaux d'histoire, quoiqu'ils soient tout-à-fait séparés ; & que par la même raison, sans presque faire aucun récit, je me contenterai de faire connoître le caractère de ceux qui y ont eu le plus de part.



1. *Beaux jours de Thèbes.*

NUL TRAIT de l'histoire ne fait mieux sentir, ce me semble, ce que peut le vrai mérite, & de quelle ressource sont pour un Etat de grands Capitaines, que ce qui arriva à Thèbes dans un assez court espace d'années. Cette ville par elle-même étoit très foible, & elle venoit tout récemment d'être comme réduite en servitude. Lacédémone au contraire étoit depuis longtemps en possession du commandement, & maitrisoit toute la Grèce. Deux Thébains, par leur courage & par leur sagesse, abbattirent le pouvoir formidable de Sparte, & portèrent leur patrie au plus haut point de gloire. Je ne ferai presque que montrer cet événement, sans entrer dans un grand détail.

Ces deux Thébains furent Pélopidas & Epaminondas; tous deux sortis des plus illustres familles de leur ville. Le premier étoit né avec de grands biens, qu'il augmenta beaucoup étant devenu seul héritier d'une maison très riche & très florissante. Pour l'autre, la pauvreté lui étoit domestique, & il l'avoit reçue comme un héritage de pere en fils : mais il se la rendit encore plus familière & plus facile à supporter, par l'étude sérieuse qu'il fit de la philosophie, & par le genre de vie simple qu'il suivit toujours d'une manière constante & uniforme. L'un montra l'usage qu'on devoit faire des richesses, & l'autre celui qu'on pouvoit faire de la pauvreté. Pélopidas faisoit part de ses biens à tous ceux qui avoient besoin d'être secourus, & qui méritoient de l'être, faisant voir, dit Plutarque, qu'il étoit le maître & non l'esclave de ses biens. N'ayant pu jamais porter Epaminondas son ami à accepter ses offres, & à user de son bien : il apprit de lui à vivre comme pauvre au milieu des richesses. Il faisoit à dessein la visite des maisons des pauvres, pour apprendre d'eux à se passer de beaucoup de choses. Il auroit eu honte, disoit-il, de dépenser plus pour sa table & pour ses habits que le dernier des Thébains. Et il n'étoit si sévère contre lui-même, que pour être en état de partager son bien avec un plus grand nombre d'honnêtes gens qui en avoient besoin.

Ils étoient tous deux également nés pour les grandes choses , avec cette différence pourtant , que Pelopidas s'appliquoit davantage à exercer son corps , & Epaminondas à cultiver son esprit. Ils emploioient tout leur loisir, l'un aux exercices de la lutte & à la chasse , l'autre à la conversation & à l'étude de la philosophie.

Mais ce que les personnes les plus sensées ont admiré par dessus tout en eux , a été cette amitié & cette union inaltérable qu'ils conservèrent pendant tout le cours de leur vie , quoiqu'ils se trouvaient presque toujours employés ensemble soit dans le commandement des armées, soit dans le gouvernement de la République : union , fondée sur une estime mutuelle de part & d'autre , & encore plus sur l'amour du bien public , qui faisoit que chacun d'eux regardoit les succès de l'autre comme les siens propres. Cette intelligence & ce bon accord , qualités infiniment rares parmi ceux qui tiennent ensemble le timon de l'Etat , comme on le peut voir par l'exemple des plus grands hommes d'Athènes , ne peut être que l'effet d'une véritable grandeur d'ame , & d'une vertu solide , qui ne cherchant ni la gloire , ni les richesses , sources funestes des dissensions & de l'envie , mais le bien & l'aggrandissement de la patrie , est bien au dessus des petitesse & des foiblesses d'une basse jalousie , pour qui le mérite d'autrui est un tourment.

La première & la plus éclatante preuve que Pélopidas donna de son courage & de sa prudence , fut le dessein hardi qu'il conçut & qu'il exécuta , quoiqu'il fût encore fort jeune , de délivrer sa patrie du joug de la domination des Lacédémoniens , qui par surprise s'étoient emparé de la citadelle de Thèbes. Il fut formé en peu de tems une conspiration considérable contre les tyrans. Quoique cette affaire eût été conduite avec tout le secret possible , un moment avant l'exécution , un courier , qui avoit fait grande diligence , demanda Archias chef des tyrans , qui tous ensemble étoient à table & se réjouissoient , & il lui remit entre les mains une lettre qu'il disoit être fort pressée , & regarder des affaires sérieuses. En effet on fut depuis qu'elle marquoit un détail circon-

stancié de toute la conjuration. <sup>a</sup> Archias, se mettant à rire, *A demain donc*, dit-il, *les affaires sérieuses*; & il mit la lettre sous le coussin sur lequel il étoit appuyé. Mais il n'y eut point de lendemain pour lui. Il fut tué la nuit même avec tous les tyrans, & la citadelle reprise. On peut dire que le changement qui arriva bientôt après dans les affaires, & que la guerre qui rabaisa l'orgueil de Sparte, & qui lui ôta l'empire de la Grèce, fut l'ouvrage de cette seule nuit, dans laquelle Pélopidas, sans prendre ni château, ni place, mais avec une petite poignée de gens, délia, pour ainsi dire, & rompit les nœuds de la domination des Lacédémoniens, qui paroissoient ne pouvoir jamais être ni rompus, ni déliés.

Il eut part dans la suite à toutes les victoires que Thébès remporta contre Lacédémone. Après de si grandes & de si heureuses expéditions, toutes les villes de Thessalie appellent Pélopidas contre le tyran qui les opprime. Il marche aussitôt, & leur rend la liberté par sa présence. Les deux Princes qui se disputoient la couronne de Macédoine, le prennent pour arbitre de leur querelle: Il leur prescrit les conditions de la paix, & exige d'eux des otages pour sûreté de leur parole: tant étoit grande la renommée de la puissance de Thébès, & la confiance qu'on avoit en sa justice. Il va ensuite en qualité d'Ambassadeur auprès du Roi de Perse, & il en est reçu avec les plus grandes marques de distinction & d'estime: & pendant que les Députés des autres Républiques s'empres sent d'en tirer des avantages particuliers, il n'est occupé que du bien général de la Grèce, & sans rien demander pour sa patrie, il ne veut que la liberté parfaite de tous les Grecs, & leur entière indépendance. Content de l'avoir obtenue, & peu touché des présents magnifiques que le Roi lui offre, il n'accepte que ceux, qui, sans l'enrichir, marquoient simplement la bienveillance du Prince, & sa faveur.

Tant de belles actions furent terminées par une mort fort glorieuse à la vérité, mais qui laisse pourtant quel-

<sup>a</sup> *Καὶ τὸ Ἀρχίας πρὸς τοὺς Ὀυαῖς ἐκείνους (ἴδε) τὰς συντάξεις.*

que chose à desirer. Car Pélopidas poursuivant trop vivement le Tyran de Phères qui fuioit devant lui , & qui s'étoit retiré dans le bataillon de ses gardes , succomba enfin sous le grand nombre , après avoir fait des actions héroïques de courage. Il auroit dû se souvenir que les grands hommes sont redevables de leur vie à leur patrie , & que c'est pour elle seule , & non pour eux-mêmes , qu'ils doivent mourir.

POUR CE QUI REGARDE Epaminondas , <sup>a</sup> ce n'est point sans raison qu'il a été considéré comme le premier homme de la Grèce. <sup>b</sup> Il seroit difficile de dire s'il fut plus grand Capitaine , qu'homme de bien. Il réunissoit en lui seul , comme le remarque Diodore de Sicile , toutes les belles qualités des plus fameux Généraux , & n'en avoit point les vices. Il étoit également insensible à l'ambition & à l'avarice. Il chercha , non à commander lui-même , mais à procurer le commandement à sa patrie. Les richesses , loin de le tenter , ne purent jamais approcher de lui ; il semble qu'il se seroit cru deshonoré en devenant riche , & sa pauvreté l'accompagna jusqu'au tombeau , où il ne put être porté qu'aux dépens du public. Etant né pauvre , il voulut toujours le demeurer : & jamais son ami Pélopidas ne put vaincre sa résistance. » Je » ne rougis point , lui disoit-il , d'une pauvreté qui ne m'a » point empêché de mériter les premiers emplois de la » République , & le commandement de ses armées. Elle » ne m'a point fait de honte , & je ne veux pas non plus » lui en faire en l'abandonnant.

<sup>c</sup> Il ne fut pas plus avide de gloire que d'argent. Jamais il ne brigua les premières places : ce furent les dignités qui allèrent le chercher , & elles furent souvent obligées de faire violence à sa modestie. Il s'en acquitta tou-

<sup>a</sup> Thebanum Epaminondam ,  
haud scio an summum virum Graeciae. *Cic. lib. 3. de Orat. n. 139.*

<sup>b</sup> Fuit incertum , vir melior an dox esset. Nam & imperium non sibi semper , sed patriæ quæsit : & pecuniæ adeo parvus fuit , ut sumptus funeri defuerit. *Justin. lib.*

*6. cap. 8.*

<sup>c</sup> Glorix quoque non cupidior ; quàm pecuniæ : quippe recusanti omnia imperia ingesta sunt ; honoresque ita gessit ut ornamentum non accipere , sed dare ipsi dignitati videretur. Jam literarum studium , jam philosophiæ doctrina

jours de telle sorte, qu'il parut leur faire plus d'honneur que lui même n'en étoit honoré.

Sa droiture, sa sincérité, son amour invincible pour la justice, lui attiroient une pleine confiance des citoyens, & même des ennemis. On ne pouvoit s'empêcher d'aimer & d'admirer en lui un caractère de bonté & de douceur constante, que rien n'étoit capable d'altérer, & qui ne diminuoit rien de la haute estime & de la vénération que ses grandes qualités lui attiroient.<sup>a</sup> C'est en ces sortes de vertus que Plutarque fait consister la véritable grandeur d'Epaminondas. Rien en effet n'est plus rare que ces qualités dans un pouvoir presque souverain, au milieu des guerres & des victoires, à la tête des grandes affaires; & il n'y a rien qu'il soit plus nécessaire de bien montrer aux gens de qualité, qui sont souvent tentés d'y substituer l'artifice, la dissimulation, les airs de hauteur & de faste.

L'élévation de ses sentimens lui fit toujours porter avec douceur & avec patience la jalousie de ses égaux, la mauvaise humeur de ses citoyens, les calomnies de ses ennemis, & l'ingratitude de sa patrie après ses grands services.<sup>b</sup> Il étoit persuadé que la grandeur d'ame consiste principalement à souffrir ces épreuves sans se troubler, sans se plaindre, sans rien rabattre de son zèle; <sup>c</sup> parce qu'il en est de la patrie comme de ceux qui nous ont donné la vie, dont nous devons endurer les mauvais traitemens avec soumission.

Jamais personne ne fut mieux que lui le métier de la guerre. Il joignoit à un courage intrépide une prudence consommée. Et toutes ces vertus ne furent pas moins l'effet de l'excellente éducation qu'il avoit reçue, que de son heureux naturel. Dès sa plus tendre jeunesse il avoit témoigné un goût merveilleux pour l'étude & pour le

tanta, ut mirabile videretur, unde tam insignis militia scientia homini inter literas nato. *Justin. ibid.*

<sup>a</sup> ἦν δὲ αὐτοῦ μέγας θυράτης, ἡ δικαιοσύνη, ἡ μεγαθυρία, ἡ ἀναισθησία, ἡ περὶ τὸν πόλεμον.

<sup>b</sup> Τὸ δὲ συνεκείνηται ἡ τὸν πόλεμον ἔχοντα.

μεγαλὴν θυρίαν ἀνδρείαν, ἡ μεγαθυρίαν τὴν ἐν τοῖς πολέμοις ἀνέκτικαίς συνίσταται. *Ibid.*

<sup>c</sup> Ut parentum savitiam, sic patriam, patiundo ac ferendo leniendam esse. *Liv. lib. 37. n. 34c.*

travail , en sorte qu'on pourroit s'étonner comment un homme né parmi les lettres , & nourri dans le sein de la philosophie , avoit pu acquérir une science si parfaite de l'art militaire.

Lib. 3. de  
Orat. n. 137-  
141.

Voilà ce qui fait les grands hommes , & comment ils se forment ; & l'on ne sauroit trop en avertir les jeunes gens destinés à la guerre , aux premières places de l'Etat , & généralement à quelque emploi que ce soit , dont plusieurs regardent l'étude comme inutile pour eux , & presque deshonorante. Cicéron dans le troisième livre de l'Orateur fait un long dénombrement des Capitaines les plus illustres de la Grèce , qui tous avoient pris grand soin de cultiver leur esprit par l'étude des sciences , & en particulier par celle de la philosophie : Pisistrate , Périclès , Alcibiade , Dion de Syracuse dont nous parlerons bientôt , Timothée fils de Conon , Agésilas , & Epaminondas. C'est un grand malheur , quand ceux qui entrent dans les charges & dans le maniement des affaires publiques , y entrent , pour me servir des termes de Cicéron , nuds & defarmés , c'est-à-dire sans connoissances , sans lumières , & presque sans aucune teinture des sciences qui servent à orner & à embellir l'esprit. *Nunc contra plerique ad honores adipiscendos , & ad rempublicam gerendam nudi veniunt atque inermes , nulla cognitione rerum , nulla scientia ornati.*

Ibid. n. 136.

## 2. Délivrance de Syracuse.

DEUX hommes fort illustres travaillèrent à rétablir la liberté dans Syracuse , Dion & Timoléon. Le premier en jeta les fondemens , & le second acheva entièrement ce grand ouvrage.

### 1. D I O N.

JE NE SAI si parmi les vies des hommes illustres que Plutarque nous a laissées , il y en a aucune plus belle & plus curieuse que celle de Dion ; mais il n'y en a point certainement qui marque davantage quel est le prix de la bonne éducation , & de quelle utilité peut être la conversation

versation des gens savans & vertueux. C'est presque l'unique point auquel je m'arrêterai , en faisant quelques réflexions sur les circonstances de la vie de Dion qui y ont le plus de rapport.

## PREMIÈRE RÉFLEXION.

*Conversation des gens de lettres & de probité infiniment utile aux Princes.*

DION étoit frere d'Aristomaque , que le premier Denys avoit épousée. Une espèce de hazard , ou plutôt , dit Plutarque , une providence particulière , qui jettoit de loin les fondemens de la liberté de Syracuse , y avoit amené Platon le plus célèbre des philosophes. Dion devint son ami & son disciple , & profita bien de ses leçons. Car , quoiqu'élevé dans des mœurs basses sous un Tyran , quoiqu'accoutumé à une sujettion craintive & servile , quoique nourri dans le faste & les délices , en un mot dans un genre de vie qui fait consister le souverain bien dans la volupté & dans la magnificence : il n'eut pas plutôt entendu les discours de ce philosophe , & goûté de cette philosophie qui mène à la vertu , qu'il sentit son ame enflammée d'amour pour elle.

Le second Denys avoit succédé à son pere dans un âge , où , comme le dit Tite-Live d'un autre Roi de Syracuse , à peine étoit-il capable d'user modérément de sa liberté , loin de pouvoir gouverner avec sagesse. Dès qu'il fut monté sur le trône , le premier soin des courtisans fut de s'emparer de son esprit , & d'obséder ce jeune Prince par des flateries continuelles. Ils ne pensoient qu'à lui fournir tous les jours de vains amusemens , le tenant toujours occupé à des festins , à des commerces de femmes , & à tous les autres plaisirs les plus honteux. Dion , persuadé que tous les vices du jeune Denys ne venoient que de la mauvaise éducation qu'il avoit eue , chercha à le

a Puerum , vix dum libertatem ,  
nedum dominationem , modicè la-  
turum. Latè id ingenium tutores

|| atque amici ad præcipitandum in  
omnia vitia acceperunt. Liv. lib.  
24. n. 4.

Tome II.

K k

jetter dans des conversations honnêtes , & à lui faire goûter des discours capables de former les mœurs. Pour cela il l'engagea à faire venir à sa Cour Platon. Quelque répugnance qu'eût le Philosophe pour ce voyage , dont il n'espéroit pas un grand fruit , il ne put résister aux vives sollicitations qu'on lui fit de toutes parts. Il arriva donc à Syracuse , & y fut reçu avec des marques d'honneur & de distinction extraordinaires.

Platon trouva les plus heureuses dispositions du monde dans le jeune Denys , qui se prêta sans réserve à ses leçons & à ses conseils. Mais , comme il avoit lui-même infiniment profité des avis & des exemples de Socrate son maître , le plus habile homme qu'ait eu le paganisme pour faire goûter la vérité , il eut soin de manier l'esprit du jeune Tyran avec une adresse merveilleuse , évitant de heurter de front ses passions , travaillant à gagner sa confiance par des manières douces & insinuates , & sur-tout s'étudiant à lui rendre la vertu aimable , pour la rendre en même tems victorieuse du vice , qui ne retient les hommes dans ses liens qu'à force d'attraits , de douceurs , de plaisirs , & de délices qu'il leur présente.

Le changement fut prompt & étonnant. Le jeune Prince , plongé jusques-là dans l'oïiveté , dans la mollesse , & dans l'ignorance de tous ses devoirs qui en est une suite inévitable , sortant comme d'un sommeil létargique , commença à ouvrir les yeux , à entrevoir la beauté de la vertu , à goûter les douceurs & les charmes d'une conversation également solide & agréable , & il se livra avec autant d'empressement au desir d'apprendre & de s'instruire , qu'il en avoit eu auparavant d'éloignement & d'horreur. La Cour , qui est le singe des Princes , & qui suit en tout leurs inclinations , entra dans les mêmes sentimens. Toutes les sales du palais , comme autant d'écoles de géométrie , étoient pleines de la poussière dont les géomètres se servent pour tracer leurs figures ; & en très peu de tems l'étude de la philosophie & des plus hautes sciences , devint le goût dominant & général.

Le grand fruit de ces études , par rapport à un Prince , n'est pas seulement de lui remplir l'esprit d'une infinité



de connoissances très curieuses, très utiles, & souvent très nécessaires; mais encore plus de le retirer de l'oïfiveté, de l'indolence, & des vains amusemens de la Cour; de l'accoutumer à une vie appliquée & sérieuse; de lui faire naître le desir de s'instruire des devoirs de la roiauté, & de connoître ceux qui ont excellé dans l'art de régner; en un mot, de le mettre en état de gouverner par lui-même, & de voir tout par ses propres yeux, c'est-à-dire d'être véritablement Roi. Mais c'est à quoi s'opposeront toujours les courtisans & les flatteurs, comme cela ne manqua pas d'arriver sous le jeune Denys.

## SECONDE REFLEXION.

*Flatteurs, peste funeste des Cours, & ruine des Princes.*

CE QUE dit Cicéron de la flatterie par raport à l'amitié, n'est pas moins vrai par raport à la Cour des Princes, qu'elle en est le poison le plus mortel : *Sic habendum est, nullam in amicitia pestem esse majorem, quam adulationem.* De amicis, n. 91.  
Il entend par flatteurs ces hommes faux & doubles, Ibid. n. 91-93.  
d'un esprit souple & pliant, qui vrais Protées prennent mille formes différentes selon le besoin, uniquement attentifs à plaire au Prince, toujours occupés à étudier ses goûts & ses inclinations, & à lire sur son visage ce qu'il desire, se faisant une loi de ne lui présenter jamais aucune vérité choquante, de ne le contredire en rien, & de parler toujours le même langage que lui. Les gardes veillent autour du palais des Rois, dit un Ancien, pour écarter des ennemis moins dangereux que n'est la flatterie. <sup>a</sup> Elle trompe les sentinelles : elle pénètre, non seulement dans le cabinet, mais dans le cœur du Prince, & elle travaille à lui enlever ce qu'il y a de plus précieux & de plus essentiel à son bonheur : c'est - à - dire, un

<sup>a</sup> Sola quippe hæc, (adulatio) nequicquam vigilantibus satellitibus imperium depradatur; regum-

Tome II.

que nobilissimam partem, animam nimirum, aggreditur. *Synef. de regno.*

esprit sage & équitable, le discernement du vrai & du faux, l'amour de la justice & du bien public.

Il <sup>a</sup> n'est pas étonnant qu'un jeune Prince comme Denys, qui avec le plus excellent naturel & au milieu des meilleurs exemples auroit eu bien de la peine à se soutenir, ait enfin succombé à une tentation si délicate dans une Cour infectée depuis longtemps, où il n'y avoit d'émulation que pour le vice, & où il étoit environné d'une troupe de flatteurs qui ne cessoient de le louer & de l'applaudir en tout. Ils commencèrent par jeter un ridicule parfait sur la vie retirée qu'on lui faisoit mener, & sur les études auxquelles on l'appliquoit, comme si il s'agissoit d'en faire un philosophe. Ils allèrent plus loin, & travaillèrent de concert à lui rendre suspect, & même odieux, le zèle de Dion & de Platon, en les lui représentant <sup>b</sup> comme d'incommodes censeurs & d'impérieux pédagogues, qui prenoient sur lui une autorité qui ne convenoit ni à son âge ni à son rang. Enfin Dion & Platon, sous différens prétextes, & en différens tems, furent éloignés de la Cour, qui se trouva de nouveau abandonnée à toutes sortes de désordres & d'excès.

On voit par-là combien il est difficile à un Prince d'éviter les pièges qui lui sont tendus par la conspiration d'un petit nombre de personnes qui occupent les premières places auprès de lui & les premiers emplois; qui ont intérêt à se ménager les uns les autres, à lui cacher une partie de ce qui devoit lui être connu; & à s'accorder sur divers points malgré leurs intérêts différens, leurs jalousies, leurs haines secrètes, pour se rendre seuls les maîtres des affaires, pour borner à eux seuls la confiance du Prince, & pour le tenir comme captif dans l'étroite enceinte dont

*Lamprid. in  
vita Alex.*

ils l'ont environné. *Claudentes principem senem, & agentes ante omnia ne quid sciat.*

<sup>a</sup> Vix artibus honestis pudor  
retinetur, nedum inter certami-  
na vitiorum pudicitia, aut mo-  
destia, aut quidquam probi mo-  
ris servaretur. *Tacit. Annal. lib.*

<sup>14. cap. 15.</sup>

<sup>b</sup> Tristes & superciliosos alienæ  
vitæ censores, publicos pedago-  
gos. *Senec. epist. 123.*

## TROISIÈME RÉFLEXION.

*Grandes qualités de Dion mêlées de quelques légers défauts.*

IL EST difficile de trouver réunies dans une seule personne autant d'excellentes qualités qu'on en voit dans le Prince dont nous parlons. Grandeur d'ame, noblesse de sentiment, générosité à répandre ses biens, valeur héroïque dans les combats accompagnée d'un sang froid & d'une prudence peu communes, un esprit vaste & capable des plus grandes vues, une fermeté inébranlable dans les plus grands dangers & dans les revers de fortune les plus inopinés, un amour de la patrie & du bien public porté presque jusqu'à l'excès; voilà une partie des vertus de Dion. Il faisoit les préceptes de la philosophie avec une ardeur, dont Platon témoigne avoir vu peu d'exemples: & il l'étudia, non par curiosité, ou par vanité, mais pour s'instruire de ses devoirs, & pour en faire la règle de sa conduite.

Quelque passionné qu'il fût pour la philosophie, cette étude ne le détourna jamais de son devoir, & il sut contenir son ardeur dans de justes bornes. Après que Denys l'eut obligé de quitter Syracuse & la Sicile, il menoit dans son exil la vie la plus agréable qu'il soit possible d'imaginer pour un homme qui a bien goûté une fois la douceur de l'étude; jouissant tranquillement de la conversation des philosophes, assistant à leurs disputes, y brillant d'une manière toute particulière par la beauté de son génie & par la solidité de son jugement, parcourant les villes de la docte Grèce, pour y cueillir, s'il est permis de parler ainsi, la fleur des beaux esprits, & pour y consulter les plus habiles politiques, laissant partout des marques de sa libéralité & de sa magnificence, également aimé & respecté de tous ceux qui le connoissoient, & recevant dans tous les lieux où il passoit des honneurs ex-

a Retinuerque, quod est difficile. || *cir. in vit. Agric. n. 4.*  
 sumum, ex sapientia modum. Ta-

traordinaires, qu'on rendoit encore plus à son mérite qu'à sa naissance. C'est du milieu d'une vie si douce qu'il s'arracha pour aller secourir sa patrie qui imploroit sa protection, & pour la délivrer du joug de la tyrannie sous lequel elle gémissoit depuis lontems.

Jamais peut-être entreprise ne fut plus hardie, & n'eut en même tems un succès plus heureux. Il partit avec huit cens hommes seulement, & deux vaisseaux de charge, pour aller attaquer à main armée une puissance aussi redoutable que celle de Denys. » Qui auroit jamais cru, dit » un Historien, qu'un homme avec deux vaisseaux de charge fût venu à bout de détrôner un Prince qui avoit quatre cens navires de guerre, cent mille hommes de pié, dix mille chevaux, une aussi grande provision d'armes & de blé, & autant de richesses qu'il en faisoit pour entretenir & pour soudoyer des troupes si nombreuses? qui outre cela étoit maître d'une des plus grandes villes de Grèce; qui avoit des ports, des arseaux, des citadelles imprenables, & qui étoit soutenu & fortifié par un grand nombre d'Alliés très puissans? La cause des grands succès de Dion fut sa magnanimité & son courage, & l'affection de ceux à qui il devoit procurer la liberté.

*Diod. Sic.  
hist. lib. 16.*

Mais ce que je trouve de plus beau dans la vie de Dion, de plus digne d'admiration, & s'il étoit permis de parler ainsi, de plus au dessus de l'humain, c'est cette grandeur d'ame & cette patience inouïe avec laquelle il souffrit l'ingratitude de ses citoyens. Il avoit tout quitté pour venir à leur secours: il avoit réduit la tyrannie aux abois, & touchoit au moment où il devoit les rétablir dans une entière liberté. Pour prix de tant de services, ils le chassent honteusement de leur ville accompagné d'une poignée de soldats étrangers dont ils n'ont pu corrompre la fidélité, ils le chargent d'injures, & ajoutent à la perfidie les plus durs outrages. Il n'a, pour punir ces ingrats & ces rebelles, qu'à faire un mouvement: il n'a qu'à laisser agir l'indignation de ses soldats. Maître de leur ame comme de la sienne, il arrête leur impétuosité, & sans leur fermer leurs mains il met un frein à leur juste colère, ne

leur permettant, dans le feu même & dans l'ardeur du combat, que d'effraier & non de tuer ses ennemis, parce qu'il les regardoit toujours comme ses concitoyens & comme ses freres.

Il disoit, dans une autre occasion, » que les Capitaines passaient ordinairement leur vie à s'exercer aux armes, & à apprendre le métier de la guerre : que pour lui il avoit passé un fort long tems à Athènes dans l'Académie, pour y apprendre à domter la colère, l'envie, & le ressentiment : que la marque de la victoire que l'on a remportée sur ses passions, ce n'est pas d'être doux & affable à ses amis & aux gens de bien, mais de se montrer humain à ceux qui nous ont fait injustice, & d'être toujours prêt à leur pardonner... Il est vrai, disoit-il, que selon les loix humaines, il est plus pardonnable & plus permis de se venger quand on a été maltraité, que de commettre le premier une injustice contre les autres. Mais, si on consulte la nature, on trouvera que l'une & l'autre de ces fautes viennent de la même source, & qu'il y a autant de foiblesse à se venger d'une injure, qu'à la faire le premier.

Toutes les injustices & les ingrattitudes de sa patrie ne furent pas capables de ralentir son zèle. Après beaucoup d'aventures il la rétablit dans sa liberté, & en chassa les Tyrans. Il n'eut pas la consolation de jouir du fruit de ses travaux. Un traître forma un complot contre lui, & l'égorgea dans sa propre maison. Sa mort replongea Syracuse dans de nouveaux malheurs.

On ne pouvoit, ce me semble, reprocher à Dion qu'un défaut ; c'est qu'il avoit quelque chose de dur & d'austère dans l'humeur, qui le rendoit moins accessible & moins sociable, & qui éloignoit un peu de lui jusqu'aux plus gens de bien, & jusqu'à ses meilleurs amis. Platon l'avoit souvent averti de ce défaut. Il avoit tâché même de l'en corriger en le liant particulièrement avec un philosophe qui avoit du jeu & de l'agrément dans l'esprit, & qui étoit fort propre à lui inspirer des manières douces & insinuantes. Il l'en fit encore depuis souvenir dans

une lettre qu'il lui écrivit, où il lui parle ainsi :<sup>a</sup> » Faites  
 » réflexion, je vous prie, qu'on trouve que vous manquez  
 » de douceur & d'affabilité ; & mettez-vous bien dans  
 » l'esprit que le moi en le plus sûr de faire réussir les af-  
 » faires, c'est de se rendre agréable à ceux avec qui l'on  
 » a à traiter. La fierté écarte le monde, & réduit un hom-  
 » me à la solitude. »<sup>b</sup> Malgré les reproches qu'on lui fai-  
 soit de la gravité trop austère, & de l'inflexible sévérité  
 avec laquelle il traitoit le peuple, il se piqua toujours de  
 n'en rien relâcher, soit que son naturel fût entièrement  
 éloigné des traits de l'insinuation & de la persuasion,  
 soit que dans le dessein qu'il avoit de corriger & de ra-  
 mener les Syracusains gâtés & corrompus par les discours  
 flatteurs & complaisans des Orateurs, il crût devoir em-  
 ployer des manières plus fermes & plus mâles.

Dion se trompoit dans le point le plus essentiel du gou-  
 vernement. A compter depuis le trône jusqu'à la derni-  
 ère place de l'Etat, quiconque est chargé du soin de gou-  
 verner & de conduire les autres, doit avant tout étudier \*\*  
 l'art de manier les esprits, de les fléchir, de les tourner

<sup>a</sup> Εἰς τοῦτο δὲ ἡ τοῦ δαμίου τοῦτο ἐπιστολή.  
 οὗ τῷ ὑπομνήματι διπλωματικῶς ἔχει· οὐ  
 δὲ λαοφιλίαν οἱ ἱστορικοὶ τῷ ἀπέναντι τοῦ  
 ἀνθρώπου, ἡ τῷ ὑπομνήματι ἐστὶν.

<sup>b</sup> ἢ δὲ διδασκαλία, ἡ ἡγεμονία.

Cette pensée de Platon est parfaite-  
 ment belle, mais ne se fait pas sen-  
 tir tout d'un coup. M. Dacier l'a  
 traduite ainsi : La fierté est toujours  
 compagne de la solitude ; ce qui  
 n'offre aucune idée, ou plutôt en  
 présente une absolument contraire à  
 la vérité. Car il n'est point vrai que  
 la fierté se trouve toujours dans la  
 solitude. Un homme seul, & réduit  
 à lui-même, en est peu susceptible,  
 & n'a point d'occasion de la faire  
 paroître. Ce vice demande des té-  
 moins & des spectateurs. Aussi n'est-  
 ce pas là la pensée de Platon. Il veut  
 dire que la fierté écarte tout le mon-  
 de : qu'elle éloigne de nous ceux qui  
 nous devroient être le plus unis ;  
 qu'au lieu que l'affabilité attire du

monde de tous côtés auprès des grands,  
 & les fait comme habiter au milieu  
 d'une foule de personnes, même in-  
 connues & étrangères, qui les ap-  
 prochent volontiers, & qui s'empres-  
 sent de s'attacher à eux : au contrai-  
 re la fierté fait autour d'eux un de-  
 sert, met tout en fuite, & les ré-  
 duit à demeurer seuls comme dans  
 une solitude ; & par là les prive du  
 secours des hommes dont ils ont be-  
 soin pour le succès de leurs affaires.  
 ἢ δὲ διδασκαλία, ἡ ἡγεμονία. La  
 fierté réduit un homme à la soli-  
 tude.

<sup>c</sup> ἢ ἂν δὲ οὐκ ἔστιν ἡ φιλοφροσύνη τῷ ἄνθρωπῳ  
 οὐκ ἀποφύγει· καὶ οὐκ ἀποφύγει· ἀποφύγει  
 τοῦ ὑπομνήματος ἂν ἀποφύγει ἡ ἀπο-  
 φύγει· ἀποφύγει· ἀποφύγει· ἀποφύγει.  
 Dion.

\*\* C'est ce qu'un ancien poëte  
 appelloit, flexanima atque omnium  
 regina rerum oratio. Cic. lib. 1. de  
 Divinat. n. 80.

à son

à son gré , de les amener à son point ; ce qui ne se fait point en voulant les maîtriser durement , en leur commandant avec hauteur , en se contentant de leur montrer la règle & le devoir avec une rigidité inflexible. Il y a , dans le bien même & dans la vertu , & dans l'exercice de toutes les charges , une exactitude & une fermeté , ou plutôt une sorte de roideur , qui souvent dégénère en vice , quand elle est poussée trop loin. Je sais qu'il n'est jamais permis de courber la règle : mais il est toujours louable , & souvent nécessaire , de l'amollir & de la rendre plus maniable ; ce qui se fait sur tout par des manières douces & insinuanes , en n'exigeant pas toujours le devoir avec une extrême rigueur , en fermant les yeux sur beaucoup de petites fautes qui ne méritent pas d'être relevées , en avertissant avec bonté de celles qui sont plus considérables ; en un mot en tâchant par tous les moyens possibles de se faire aimer , & de rendre la vertu & le devoir aimables.

## 2. TIMOLEON.

TIMOLEON , qui étoit de Corinthe , acheva à Syracuse ce que Dion y avoit commencé si heureusement ; & il se signala dans cette expédition par des exploits inouis de valeur & de sagesse , qui égalèrent sa gloire à celle des plus grands hommes de son tems. Après avoir obligé Denys de se retirer hors de la Sicile , il rappella tous les citoyens que la tyrannie avoit dispersés en différentes contrées : il en rassembla jusqu'à soixante mille pour repeupler la ville déserte : il leur partagea les terres : il leur donna des loix , & il établit une police avec les commissaires de Corinthe : il purgea toute la Sicile des tyrans qui l'avoient si longtems infestée , rétablit partout la sûreté & la paix , & fournit aux villes ruinées par la guerre tous les moyens de se relever.

Après de si glorieuses actions , qui lui avoient donné un crédit sans bornes , il se déposa lui-même de son autorité , & passa le reste de sa vie à Syracuse en simple particulier , goûtant la douce satisfaction de voir tant de vil-

les , & tant de milliers d'hommes lui devoir le repos & la félicité dont ils jouissoient. Mais il fut toujours respecté & consulté comme l'oracle commun de la Sicile. Il n'y avoit ni traité de paix , ni établissement de loi , ni partage de terres , ni réglemeut de police , qui fussent bien faits , si Timoléon ne s'en étoit mêlé , & ne les avoit finis lui-même.

Sa vieillesse fut éprouvée par une affliction bien sensible , qu'il supporta avec une patience étonnante ; je veux dire par la perte de la vûe. Cet accident , loin de rien diminuer de la considération & du respect qu'on avoit pour lui , ne servit qu'à les augmenter. Les Syracusains ne se contentèrent pas de lui rendre de fréquentes visites : ils lui menoient encore à la ville & à la campagne tous les étrangers qui passoient chez eux , afin qu'ils vissent leur bienfaiteur & leur libérateur. Quand ils avoient à délibérer dans l'assemblée publique sur quelque affaire importante , ils l'appelloient à leur secours : & lui , sur un char à deux chevaux , il traversoit la place , se rendoit au théâtre , & monté sur ce char , il étoit introduit dans l'assemblée , avec des cris & des acclamations de joie de tout le peuple. Après qu'il avoit dit son avis , qui étoit toujours religieusement suivi , ses domestiques le ramenoient au travers du théâtre , & tous les citoyens le reconduisoient jusques hors des portes avec les mêmes acclamations & les mêmes battemens de main.

On lui rendit encore de plus grands honneurs après sa mort. Rien ne manqua à la magnificence de son convoi , dont le plus bel ornement furent les larmes mêlées aux bénédictions dont chacun s'empressoit de combler le défunt , & qui n'étoient accordées ni à la coutume , ni à la bienfaisance , mais partoient d'une affection sincère , & de la plus vive reconnoissance. Il fut ordonné qu'à l'avenir toutes les années le jour de son trépas on célébreroit en son honneur des Jeux de musique & des Jeux gymniques , & qu'on feroit des courses de chevaux.

Nous n'avons encore rien vu de plus accompli que ce que l'histoire nous apprend de Timoléon. Je ne parle pas seulement de ses exploits guerriers , & de l'heureux suc-



cès de toutes ses entreprises. Ce que j'admire le plus en lui, c'est son amour vif & désintéressé pour le bien public, ne se réservant que le plaisir de voir les autres heureux par ses services : c'est son extrême éloignement de tout esprit de domination & de hauteur, sa retraite à la campagne, sa modestie, sa modération, sa fuite des honneurs, & ce qui est encore plus rare, son aversion pour toute flatterie, & même pour les plus justes louanges. <sup>a</sup> Quand on relevoit en sa présence sa sagesse, son courage, & la gloire qu'il avoit eue de chasser les tyrans, il ne répondoit autre chose, sinon qu'il se sentoit obligé de témoigner une grande reconnaissance envers les dieux, de ce qu'ayant résolu de rendre à la Sicile la paix & la liberté, ils avoient bien voulu pour cela se servir principalement de son ministère : car il étoit bien persuadé que tous les événemens humains sont conduits & réglés par les ordres secrets de la Providence divine.

JE NE PUIS finir cet article qui regarde le gouvernement de la Sicile, sans prier le Lecteur de comparer l'heureuse & paisible vicillesse de Timoléon, estimé, honoré, aimé généralement de tous les peuples, avec la vie misérable que traînoit Denys le Tyran, (je parle du pere) toujours agité de troubles & de fraieurs qui ne lui laissoient aucun repos, & devenu l'horreur & l'exécration du public. Pendant tout le tems de son règne, qui fut de trente-huit ans, il porta toujours sous sa robe une cuirasse d'airain. Il ne haranguoit son peuple que du haut d'une tour. N'osant se fier à aucun de ses amis ni de ses proches, il se faisoit garder par des étrangers & des esclaves, & sortoit le plus rarement qu'il pouvoit, la crainte l'obligeant de se condamner lui-même à une espèce de prison. Pour ne point confier sa tête & sa vie à la main d'un barbier, il chargea ses filles encore très jeunes de ce vil ministère : & quand elles furent plus âgées, il leur

*Cic. lib. 5.  
Tusc. Quest.  
n. 38 62.*

<sup>a</sup> Cum suas laudes audiret prædicari, nunquam aliud dixit, quam se in ea re maximas diis gratias agere, atque habere, quòd, cum Siciliam recreare constituissent,

tum se potissimum ducem esse voluissent. Nihil enim rerum humanarum sine deorum numine agi putabat. *Cornel. Nep. in Timol. cap. 4.*

Lib. 3. de  
Off. n. 25.

Plut. in vit.  
Dion.

Lib. 5. Tust.  
Quæst. n. 63-  
66.

ôta des mains les ciseaux & le rasoir, & leur apprit à lui brûler la barbe & les cheveux avec des cocquilles de noix : & enfin il se rendit lui-même ce service, n'osant plus apparemment se fier à ses propres filles. Il n'alloit jamais de nuit dans la chambre de ses femmes, sans avoir fait fouiller partout auparavant avec grand soin. Le lit étoit environné d'un fossé très large & très profond avec un petit pont levis, qui en ouvroit le passage. Après avoir bien fermé & bien verrouillé les portes de sa chambre, il levoit ce pont levis, afin de pouvoir dormir en sûreté. Ni son frere, ni son fils même, n'entroient dans sa chambre sans avoir changé d'habits, & sans avoir été visités par les gardes. Est-ce régner, est-ce vivre que de passer ainsi ses jours dans une défiance & une fraieur continuelles ? a Un roi véritablement digne de ce nom, n'a besoin de gardes que pour la bienséance, & pour l'éclat extérieur de la majesté ; b parce qu'il vit au milieu de sa famille, qu'il ne voit par-tout où il va que ses enfans, qu'il ne visite que ses amis, qu'il ne marche que dans un pays confié à ses soins & à sa bonté, & que tous ses sujets, loin de le craindre, ne craignent que pour lui.

Quelle comparaison, dit Cicéron dans un de ses livres des Tusculanes, entre la vie malheureuse & tremblante de Denys le tyran, & celle que menoit un Platon, un Architas, & tant d'autres philosophes qui vivoient du même tems ! Ce Prince, au milieu du faste & de la grandeur, condamné par son propre choix à une espèce de cachot, exclus du commerce des honnêtes gens, passoit sa vie avec des esclaves, des scélérats, des barbares, regardant comme ennemis quiconque savoit faire cas de la liberté, ne s'occupant que de meurtres & de carnages, & passant les jours & les nuits dans une fraieur continuelle. Les autres, liés ensemble par l'estime & le goût des mêmes biens & des mêmes études, formoient entr'eux la

a Princeps, suis beneficiis tutus, nihil præsidio eget : arma ornamenti causa habet. Senec. lib. 1. de Clem. cap. 13.

b Quod tutius imperium est,

quàm illud, quod amore & caritate munitur ? Quis securior quàm rex ille, quem non metuunt, sed cui metuunt subditi ? Synes. de regno.

plus douce & la plus agréable société qu'il soit possible d'imaginer, exemts de tout soin & de toute inquiétude, & ne connoissant d'autre plaisir que celui qui vient de la contemplation de la vérité, & de l'amour de la vertu, en quoi ces philosophes faisoient consister tout le bonheur de l'homme.

C'est dans leur école & dans leurs conversations que Dion avoit puisé ces principes & ces sentimens qu'il s'efforçoit d'inspirer au jeune Denys, en l'exhortant à gouverner ses sujets avec bonté & douceur, comme un bon pere gouverne sa famille. » Pensez, lui disoit-il, que les  
 » liens qui maintiennent & affermissent la domination  
 » monarchique, & que votre pere se vançoit d'avoir ren-  
 » du aussi difficiles à rompre que le diamant, ne sont ni  
 » la crainte, ni la force, comme il l'a cru ; ni le grand  
 » nombre de galères, ni ces milliers de barbares qui com-  
 » posent votre garde : mais l'affection, l'amour, & la re-  
 » connoissance que font naître dans le cœur des peuples  
 » la vertu & la justice des Princes ; & que des liens, for-  
 » més par de tels sentimens, quoique plus doux & moins  
 » serrés que ces autres si roides & si durs, sont pourtant  
 » plus forts pour la durée & pour le maintien des Etats.  
 » Que d'ailleurs un Prince n'est ni honoré, ni estimé, par-  
 » ce qu'il est habillé magnifiquement, qu'il a de grands  
 » équipages & des meubles somptueux, qu'il entretient  
 » sa maison dans le luxe, dans la délicatesse, dans les  
 » délices, & dans tous les plaisirs les plus recherchés,  
 » pendant que du côté de l'esprit & de la raison il n'a au-  
 » cun avantage sur le moindre de ses sujets, & qu'uni-  
 » quement occupé à parer & à enrichir ses appartemens,  
 » il dédaigne de tenir le palais de son ame décentement  
 » & roialement orné.

*Plut. in vit.  
 Dem.*

## ARTICLE SECOND.

### DE L'HISTOIRE ROMAINE.

QUELQUE prévenu que paroisse Tite Live en faveur du peuple dont il écrit l'histoire, on ne peut nier que le

Tite. Liv.  
en Pref.

magnifique éloge qu'il en fait dès l'entrée de son ouvrage n'ait de très justes fondemens, & l'on doit reconnoître avec lui qu'il n'y a jamais eu de république ni plus puissante, ni gouvernée avec plus de justice, ni plus riche en grands exemples; & qu'il n'y en a point eu non plus où l'avarice & le luxe soient entrés si tard, & où la pauvreté & la frugalité aient été en si grand honneur, & pendant un si longtems. *Ceterum*, dit Tite Live, *aut me amor negotii suscepti fallit, aut nulla unquam respublica nec major, nec sanctior, nec bonis exemplis ditior fuit; nec inquam tam sece avaritia luxuriaque immigraverint; nec ubi tantus ac tandiu paupertati ac parsimonie honos fuerit.*

La Providence, après avoir montré dans Nabucodonosor, dans Cyrus, dans Alexandre, avec quelle facilité elle renverse les plus grands empires, & en forme de nouveaux, a pris plaisir à en établir un d'un genre tout différent, qui ne tint rien de cette impétueuse précipitation des premiers, & de ce tumulte où le hazard paroît plus dominer que la sagesse; qui s'étendit par mesure & par degrés; qui fût conquérant par méthode; qui s'affermît par la sagesse des conseils & par la patience; dont la puissance fût le fruit de toutes les plus grandes vertus humaines; & qui par tous ces titres méritât de devenir le modèle de tous les autres gouvernemens. Dans cette vue elle a jetté de loin les fondemens capables de porter ce grand édifice. Elle y a préparé par une longue suite de grands hommes, & par un enchaînement d'événemens singuliers, que les payens n'ont pu s'empêcher d'admirer, & auxquels ils ont été forcés d'avouer que la Divinité présidoit. Tite Live, dès le commencement de son histoire, dit<sup>a</sup> que l'origine & la fondation du plus grand empire qui fût sur la terre, ne pouvoit être que l'ouvrage des destins, & l'effet d'une protection particulière des dieux. <sup>b</sup> Il fait déclarer par Romulus, dans le moment qu'il est admis dans le ciel, que les dieux veulent que

<sup>a</sup> Debeatur, ut opinor, satis tantæ origo urbis, maximeque secundum decorum opes impetii principum. Liv. lib. 1. n. 4.

<sup>b</sup> Abi : nuncia Romanis, Cælestes ita velle, ut mea Roma caput orbis terrarum sit.... Sciantque, & ita posteris tradant, nullas opes hu-

Rome devienne la capitale de l'univers, & que nulle puissance humaine ne pourra lui résister. <sup>a</sup> Il rapporte avec soin les prodiges qui dès la fondation de cette ville en attestoient la future grandeur, & fait remarquer dans plusieurs de ceux qui la gouvernèrent d'abord comme un secret instinct & un pressentiment assuré de la puissance à laquelle elle étoit destinée. Enfin Plutarque dit en termes exprès, que pour peu d'attention que l'on fasse sur la conduite & sur les actions des Romains, on reconnoitra clairement qu'ils ne seroient jamais parvenus à ce haut point de gloire, si les dieux n'en avoient pris soin dès le commencement, & si leur origine n'avoit eu quelque chose de miraculeux & de divin. Et dans un autre endroit, qui m'a paru bien digne d'attention, <sup>b</sup> il attribue cette rapidité incroyable de conquêtes qui étonna l'univers, non à des efforts humains de prudence & de valeur, mais à une protection spéciale des dieux, dont la faveur, comme un vent impétueux, sembloit s'être hâté d'accroître par de prompts succès, & de porter au loin la puissance Romaine.

Plut. in vit.  
Rom.

C'est de l'histoire de ce peuple que j'entreprends de donner ici quelque idée. J'en rapporterai pour cela quelques morceaux détachés, comme j'ai fait en traitant de l'histoire grecque; & je choisirai ceux qui font mieux connoître le caractère & l'esprit du peuple Romain, & qui présentent de plus grandes vertus, & de plus beaux modèles. J'y joindrai aussi quelques réflexions, pour apprendre aux jeunes gens à tirer de leurs lectures tout le fruit qu'on en doit attendre.

Le premier morceau de cette histoire traitera de la fondation de l'empire Romain par Romulus & Numa: le second de l'expulsion des rois, & de l'établissement de la liberté: le troisième aura beaucoup plus d'étendue, quoiqu'il ne renferme que l'espace d'environ 50 ans, depuis

manas armis Romanis resistere possent. *Ibid.* n. 16.

<sup>a</sup> Inter principia condendi hujus operis, (Capitolii) movisse numen ad indicandam tanti imperii molem traditur deos. *Ibid.* n. 55.

<sup>b</sup> Η ἰσχυρία τῶν πραγμάτων ἐν τῇ πόλει τῇ αἰετῶντος δύναμις ἐν δυνάμει θεῶν, ἐν χειρὶ ἀνθρώπων ἴδις θεοῖς προσηύσαν θεομυσίας, ὅσα δὲ πνεύσῃ ἐν πνεύματι τῶν ἐπιταχουμένων ἐνδείκνυται τοῖς ἑσπῶς λαοῖς γινώσκουσιν. *Plut. de fort. Rom.*

le commencement de la seconde guerre Punique, jusqu'à la défaite de Persée roi de Macedoine, qui est le tems des plus grands événemens de l'histoire Romaine. Enfin, le quatrième & dernier morceau aura pour matiere le changement de la République Romaine en Monarchie, prévu & marqué par l'historien Polybe.

## P R E M I E R M O R C E A U

### D E L' H I S T O I R E R O M A I N E.

#### *Fondation de l'Empire Romain par Romulus & Numa.*

ON TROUVE réunis dans Romulus & dans Numa tous les principes & les fondemens de la puissance de Rome, les causes de son agrandissement & de sa durée, les maximes de sa politique, les règles de son gouvernement, le génie particulier de son peuple, & l'esprit dont il a été animé dans toute sa conduite & dans toutes ses différentes situations pendant plus de douze siècles. C'est dans ces deux régnes que le peuple Romain a puisé les caractères propres & singuliers qu'il a portés depuis avec tant d'éclat & de succès : & l'impression en a été si intime & si profonde, qu'elle a duré sans altération, non seulement du tems des Rois & de la République, mais sous les Empereurs, & jusqu'à la décadence de l'Empire.

### I. C A R A C T E R E D E S R O M A I N S.

#### *La valeur.*

UN des caractères dominans du peuple Romain, a été d'être belliqueux, entreprenant, conquérant ; de se consacrer tout entier à la profession des armes, & de préférer à tout la gloire qui revient des exploits guerriers. Romulus, son fondateur, semble lui avoir inspiré ce caractère. Ce Prince ; endurci dès son enfance par les pénibles exercices de la chasse, & accoutumé à combattre  
contre

contre les voleurs ; obligé ensuite de défendre les franchises de l'asyle qu'il avoit ouvert ; n'ayant pour sujets de son nouveau royaume qu'un assemblage de gens hardis , déterminés , féroces , qui n'espéroient de sûreté pour leurs personnes que par la force , & qui ne possédant rien ne pouvoient trouver de subsistance qu'à la pointe de l'épée : ce Prince , dis-je , s'accoutuma à avoir toujours les armes à la main , & il passa son règne à faire successivement la guerre aux Sabins , aux Fidénates , aux Veïens , & à tous les peuples voisins.

Il mit fort en honneur la bravoure militaire par les fréquentes victoires qu'il remporta , & par ses exploits personnels. Et l'éclat avec lequel on le vit entrer deux fois dans Rome portant un trophée à la tête de ses troupes victorieuses au milieu d'une foule de captifs , & parmi les acclamations de tout le peuple , donna lieu aux triomphes qui furent en usage dans la suite , & qui étoient en même tems l'éguillon le plus puissant de l'ambition des Généraux , & le dernier comble de la grandeur à laquelle ils pouvoient aspirer. Romulus ne fut pas moins attentif à animer le courage des simples soldats par les récompenses & les différens honneurs militaires , & par l'amorce des terres conquises qu'il leur partageoit.

## II. CARACTERE DES ROMAINS.

### *Mesures sages pour étendre l'Empire.*

UN AUTRE grand caractère des Romains consiste dans les sages mesures qu'ils ont toujours prises pour étendre & aggrandir leur empire , & dont Romulus leur a donné l'exemple. Ce Prince , persuadé qu'un Etat n'est puissant qu'à proportion de la multitude des sujets qui le composent , employa deux moïens pour augmenter le nombre des siens.

Le premier fut l'usage modéré & prudent qu'il fit de ses victoires & de ses conquêtes. Au lieu de traiter les vaincus en ennemis , selon la coutume des autres conquérans , en les exterminant , en les dépouillant , en les

réduisant en servitude, ou en les forçant par la dureté du joug qu'on leur impose de haïr le nouveau gouvernement; il les regarda tous comme ses sujets naturels, les fit habiter avec lui dans Rome, leur communiqua tous les privilèges des anciens citoyens, adopta leurs fêtes & leurs sacrifices, leur ouvrit indifféremment l'entrée à tous les emplois civils & militaires; & en les intéressant par tous ces avantages au bien de l'Etat, il les y attacha par des liens si puissans & si volontaires, qu'ils ne furent jamais tentés de les rompre.

Les Romains portant au fond du cœur un pressentiment secret de la grandeur à laquelle ils étoient destinés, furent en tout tems fidèles à suivre cette maxime d'une politique si profonde & si salutaire. On sait que c'étoit ordinairement le Général même qui avoit fait la conquête d'une ville ou d'une province, qui en devenoit le protecteur, qui plaidoit leur cause dans le Sénat, qui défendoit leurs droits & leurs intérêts, & qui, oubliant sa qualité de vainqueur, ne se souvenoit que de celle de patron & de pere, pour les traiter tous comme ses cliens & ses enfans.

Le second moien que Romulus employa, fut de ne pas dédaigner des bergers, des esclaves, des gens sans biens & sans naissance, pour augmenter le nombre de ses sujets & de ses citoyens. Il savoit que les commencemens des villes & des Etats, aussibien que de toutes les autres choses humaines, étoient foibles & obscurs, & que c'est ce qui avoit donné lieu aux fondateurs des villes de feindre que leurs premiers habitans étoient nés & sortis de la terre. Il reçut donc dans son asyle tous les fugitifs que l'amour de la liberté, & les poursuites pour dettes ou pour d'autres raisons, obligeoient de chercher une retraite. Ce premier bienfait, joint à la fête des Saturnales que Numa introduisit depuis, & où les maîtres admettoient leurs

a *Urbes quoque, ut cetera, ex infimo nasci: deinde, quas sua virtus ac dii juvent, magnas sibi opes magnamque nomen facere.... Adjicienda multitudinis causa, vetere*

*consilio condentium urbes, qui obsecutam atque humilem conciendo ad se multitudinem, natam è terra sibi prolem ementiebantur; asylum aperit. Liv. lib. 1. n. 8. & 9.*



esclaves aux mêmes festins , & vivoient avec eux dans une parfaite égalité , inspira aux Romains plus de douceur & de bonté pour leurs esclaves que n'en a eu aucun peuple policé. Chaque citoyen avoit le pouvoir , en donnant la liberté à ses esclaves , de les rendre citoyens Romains comme lui , de leur en accorder le rang & tous les droits , & de les unir à l'Etat d'une manière si étroite & si honorable , qu'on n'a point vu d'affranchi qui n'ait préféré cette nouvelle patrie à son pays natal & à sa famille.

C'est par ces deux moïens que Rome se renouvelloit sans cesse , & se fortifioit. C'est par là qu'elle réparoit ses pertes , qu'elle remplaçoit les anciennes familles qui s'éteignoient par les accidens de la guerre , qu'elle trouvoit dans son sein des recrues toujours prêtes à remplir les légions , & des sujets capables d'occuper tous les emplois de la paix & de la guerre , & que se sentant surchargée par une multiplication trop féconde , elle étoit en état d'envoyer au loin de nombreux essains , & d'établir sur ses frontières de puissantes colonies , qui servoient de rempars contre les ennemis , & faisoient la sûreté des nouvelles conquêtes.

En s'incorporant sans cesse des étrangers , & les transformant en citoyens & en membres , elle leur communiquoit ses mœurs , ses maximes , son esprit , la noblesse de ses sentimens , son zèle pour le bien public , & en les associant à sa puissance , à ses avantages , & à sa gloire , elle formoit un Etat toujours florissant , que le dehors & le dedans contribuoient également à fortifier & à aggrandir.

Les Romains évitèrent en tout tems la faute capitale que fit Périclès , quoique d'ailleurs un des plus grands politiques qu'ait eu la Grèce , en déclarant qu'on ne tiendrait pour Athéniens naturels & véritables que ceux qui seroient nés de pere & de mere Athéniens. Par ce seul décret , qui excluait plus du quart de ses citoyens , il affoiblit extrêmement sa République. Il la mit hors d'état de faire des conquêtes , ou de les conserver ; & forcé de se contenter d'avoir les villes conquises pour alliées ou pour tributaires , au lieu de les unir à soi comme membres du corps de l'Etat , & comme parties de sa Répu-

*Plur. in vit.  
Péricl.*



déjà remarqué, que le plus étendu de tous les Empires fit un corps dont toutes les parties étoient liées, beaucoup plus par l'affection que par la crainte. Les Romains avoient des colonies dans tous les pays : & les peuples de toutes les provinces étoient admis au gouvernement de l'Etat, sans qu'il y eût presque de différence entre eux & les vainqueurs. Les Gaules étoient pleines de familles consulaires. Les charges civiles & militaires étoient également remplies ou par les Romains, ou par des hommes du pays. Saint Augustin remarque en quelque endroit qu'on distinguoit peu à Carthage si elle étoit libre ou vaincue, tout étant commun entre ses citoyens & ceux de Rome, & le gouvernement étant égal pour l'une & pour l'autre.

Ce principe de politique à l'égard des peuples vaincus, observé exactement à Rome dans tous les tems, est bien digne d'attention, & peut être d'un grand usage. Les voies dures & hautes ne sont propres qu'à entretenir une division dangereuse, qui éclate à la première occasion. Le bon traitement au contraire fait aimer le vainqueur, attache au nouveau gouvernement, efface les anciennes impressions : & comme les peuples conquis servent ordinairement de frontière, leur fidélité devient une barrière plus ferme & plus sûre que tous les remparts.

### III. CARACTERE DES ROMAINS.

#### *Sagesse des délibérations dans le Sénat.*

LE TROISIEME caractère est la sagesse du Sénat, qui commença sous Romulus à prendre une forme arrêtée & fixe. Le Sénat étoit le Conseil public de la nation toujours subsistant, composé, non de membres arbitraires,

a Cetera in communi sita sunt : (disoit Céréal Général de l'armée Romaine à ceux de Trèves & de Langres.) Ipsi plerumque legionibus nostris præsidetis : ipsi has aliasque provincias regitis. Nihil separatum, clausumve.... Proinde pacem & urbem, quam victi-victo-

resque eodem jure obtrinemus, amate, colite. Tacit. Hist. lib. 4. cap. 74.

a Majores nostri, cum regum potestatem non nulsissent, ita magistratus annuos creaverunt, ut consilium Senatus reipublicæ præponerent sempiternum : deligerentur au-

M m. iij,

mais de personnes tirées des plus considérables familles. Les Sénateurs intéressés par leurs fortunes & par leurs dignités au succès du gouvernement, capables par la maturité de l'âge & par une longue expérience de gouverner sagement, tenoient le milieu & la balance entre l'autorité souveraine du Prince & la foiblesse du peuple, & fournissoient une foule de Magistrats, formés au bien & préparés aux plus grands emplois par une excellente éducation, remplis de lumières & de sentimens supérieurs à ceux du vulgaire. On les appelloit *Peres*, *Patres*, afin que d'un côté ce nom les fit souvenir qu'ils étoient en place, & tenoient un rang distingué, pour devenir les protecteurs du peuple, dont ils devoient procurer les avantages avec une vigilance, un désintéressement, un zèle de peres; & que d'un autre côté le peuple fût averti du respect & de l'affection qu'il étoit obligé de leur témoigner, & de la confiance avec laquelle il devoit faire usage de leur conseil, de leur crédit, & de leur protection.

Ce Sénat fut dans tous les siècles suivans le plus ferme appui, la principale force, la plus grande ressource de l'Etat, même sous les Empereurs. On fait la célèbre parole de Cinéas, que Pyrrhus avoit député vers les Romains. Quand il fut de retour, <sup>a</sup> il dit à son Maître que le Sénat de Rome lui avoit paru une assemblée de Rois, tant il y avoit reconnu de grandeur & de majesté. Ce <sup>b</sup> n'est point dans les édifices, ( dit l'Empereur Orthon à l'occasion d'une émeute où il craignoit pour le Sénat ) ni dans la magnificence extérieure que consiste la gloire

tem in id consilium ab universo populo, aditusque in illum summum ordinem omnium civium industria ac virtuti pateret. Senatum temp. custodem, prælidem, propugnatorem collocaverunt. Hujus ordinis auctoritate uti magistratus, & quasi ministros gravissimi consilii esse voluerunt: Senatum autem ipsum proximorum ordinum splendore confirmari, plebis libertatem & commoda tueri atque augere voluerunt. *Cic. Orat. pro Sext. n. 137.*

<sup>a</sup> Quem qui ex regibus constare dixit, unus veram speciem Romani senatus cepit. *Liv. lib. 9. n. 17.*

<sup>b</sup> Quid? Vos pulcherrimam hanc urbem domibus & rectoribus, & congestu lapidum stare creditis? Muta ista & inanima interciderent ac repatari promiscua sunt; æternitas rerum, & pax gentium, & mea cum vestra salus, incolumitas senatus firmatur. *Tacit. Hist. lib. 1. cap. 84.*

& la durée de l'Empire. Tout ce qui n'est que matériel est peu de chose : il peut se détruire & se rétablir, sans que l'essentiel souffre aucun changement. Mais c'est attaquer le fond de l'Etat & le Prince même, que de donner atteinte à l'autorité du Sénat.

J'aurai lieu de parler encore ailleurs du Sénat, lorsque j'examinerai plus en détail la forme du gouvernement établi dans la république Romaine.

#### IV. CARACTERE DES ROMAINS.

##### *Union étroite de toutes les parties de l'Etat.*

LE PEUPLE Romain n'étoit d'abord qu'une multitude confuse, formée par l'assemblage tumultueux & fortuit de plusieurs peuples, opposés de caractères & d'intérêts, différens d'inclinations & de professions, pleins de jalousies & d'animosités. Pour faire cesser cette diversité nuisible à l'affermissement solide de l'Etat, Romulus commença par distribuer tous les citoyens en tribus & en légions : & ensuite Numa, allant encore plus loin au devant du mal, rassembla tous ceux d'un même art & d'un même métier, & les réunit dans une même confrairie, en leur assignant des jours de fêtes & des cérémonies propres, pour leur faire oublier par ces nouveaux liens de religion & de plaisir la diversité de leur ancienne origine.

*Plut. in viis.  
Num.*

Mais ce qui contribua le plus à établir une parfaite concorde dans ce peuple naissant, fut le droit de patronage établi par Romulus ; parce qu'en unissant par des liens très étroits & très sacrés les Patriciens avec les Plébéiens, les riches avec les pauvres, il sembloit ne faire du peuple entier qu'une seule famille. On appelloit les premiers Patrons ou Protecteurs, & les autres Cliens. Les Patrons étoient engagés par leur nom même à protéger en toute occasion leurs Cliens, comme un pere soutient ses enfans ; à les aider de leur conseil, de leur crédit, de leurs soins ; à conduire & poursuivre leurs procès, s'ils en avoient ; en un mot, à leur rendre toutes sortes de bons offices. Les Cliens de leur côté rendoient toutes sortes d'hon-

*Dionys. Halicarn. Antiq. Rom. lib. 2.*

neurs à leurs Patrons, les respectoient comme de seconds peres, contribuoient de leurs biens à marier leurs filles si elles étoient pauvres, à racheter leurs enfans s'ils avoient été pris par l'ennemi, à les faire subsister eux-mêmes s'ils tomboient dans quelque disgrâce. On a déjà remarqué que dans les tems postérieurs ce n'étoit pas seulement des particuliers, mais des villes & des provinces entières, que l'on mettoit sous la protection des Grands de Rome.

Cette union des citoyens, comme l'observe Denys d'Halicarnasse, formée ainsi dès le commencement & cimentée avec soin par Romulus, s'affermir de telle sorte dans la suite, que pendant l'espace de plus de six cens ans, quoique la République fût continuellement agitée par les divisions intestines qui exercèrent si longtems le Peuple & le Sénat, jamais on n'en vint jusqu'à prendre les armes & à répandre le sang; <sup>a</sup> mais les disputes, quelque échauffées & violentes qu'elles fussent, se pacifioient toujours à l'amiable sur les remontrances qui se faisoient de part & d'autre, chacun cédant mutuellement de son côté, & relâchant quelque chose de ses droits ou de ses prétentions.

#### V. CARACTERE DES ROMAINS.

*Amour de la simplicité, de la frugalité, de la pauvreté, du travail, de l'agriculture.*

UN des premiers soins de Numa, quand on l'eut choisi pour Roi, fut d'inspirer à ses nouveaux sujets l'amour du travail, de la simplicité, de la frugalité, de la pauvreté, dont le goût & l'eslime ont duré si longtems parmi les Romains. La manière dont il étoit monté sur le trône lui donnoit droit de recommander fortement toutes ces vertus à ses citoyens.

*Plat. in vit.  
Numa.*

Numa étoit né & faisoit sa résidence ordinaire à Cures, principale ville des Sabins, d'où les Romains, unis avec cette nation, s'appellèrent *Quirites*. Porté naturel-

<sup>a</sup> Πόλεμος ἢ διαμάχητος ἀνάσσει, ἢ τὸ || τῆτος, πολέμου δὲ ἐκείνου οὐκ αὐτὸς ἔχων-  
πολὺ δύνανται, τὸ δὲ πρὸς ἐκείνους λαμβάνει || μᾶλλον δουλοῦνται. Dionys. Halicarn. lib. 2.  
lement

lement à la vertu , il avoit encore cultivé son esprit par l'étude de toutes les sciences dont son siècle étoit capable , & sur-tout de la philosophie. Il en mit les règles en pratique dans toute sa conduite. La campagne & la solitude faisoient ses délices. Il s'y occupoit à cultiver la terre , & à étudier dans les ouvrages de la nature les merveilles de la puissance divine.

Il jouissoit d'un si doux repos , lorsque les Ambassadeurs des Romains vinrent lui annoncer que les deux partis qui divisoient Rome , s'étoient enfin réunis à le choisir pour leur Roi. Cette nouvelle le troubla , mais ne le déconcerta pas. Il leur représenta combien il étoit dangereux à un homme qui étoit heureux & content dans la vie qu'il menoit , de passer brusquement à un genre de vie tout opposé. » J'ai été nourri & élevé , leur dit-il , dans » la discipline dure & austère des Sabins , & hors le tems » que je donne à étudier & à connoître la divinité , je ne » m'occupe qu'à cultiver la terre , & à nourrir des trou- » peaux. Si l'on croit voir en moi quelque chose d'esti- » mable , ce sont toutes qualités qui doivent m'éloigner » du trône : l'amour du repos , une vie retirée & appli- » quée à l'étude , une extrême aversion de la guerre , & » une grande passion pour la paix. Me sieroit-il bien , en- » trant dans une ville qui ne retentit que du bruit des » armes , & qui ne respire que les combats , de vouloir » enseigner & inspirer le respect des dieux , l'amour de la » justice , la haine des violences & de la guerre à un peu- » ple , qui semble desirer beaucoup plus un Capitaine » qu'un Roi ? «

Le refus de Numa ne servit qu'à redoubler les instances des Romains. Ils le prièrent & le conjurèrent de ne pas les rejeter dans une nouvelle sédition , qui aboutiroit à une guerre civile , puisqu'il n'y avoit que lui seul qui fût au gré des deux partis.

Quand ces Ambassadeurs se furent retirés , son pere & Martius son parent n'oublièrent rien pour le porter à accepter le sceptre. » Si vous n'êtes sensible , lui disoient-ils , » ni au plaisir d'amasser de grands biens , parce que vous » vous contentez de peu , ni à l'ambition de commander ,

» parce que vous jouissez d'une gloire plus grande & plus  
 » réelle, qui est celle de la vertu : considérez que, bien  
 » régner, c'est rendre à Dieu l'hommage & le culte qui  
 » lui est le plus agréable. C'est Dieu qui vous appelle, ne  
 » voulant pas laisser inutile & oisif le grand fonds de  
 » justice qu'il a mis en vous. Ne vous dérobez donc point  
 » à la roiauté, puisque c'est à un homme sage le plus  
 » vaste champ du monde pour faire de belles & de gran-  
 » des actions. C'est là qu'on peut servir magnifiquement  
 » les dieux, & adoucir insensiblement l'esprit des hom-  
 » mes, & les plier sous le joug de la religion : car les su-  
 » jets se conforment toujours aux mœurs de leurs Prin-  
 » ces. Les Romains ont aimé Tatius, quoiqu'il fût étran-  
 » ger : & ils ont consacré par des honneurs divins la mé-  
 » moire de Romulus, qu'ils adorent. Que fait-on si ce  
 » peuple victorieux n'est pas las de guerres, & si, plein  
 » de triomphes & de dépouilles, il ne desire pas un Chef  
 » plein de douceur & de justice, qui le gouverne en paix  
 » sous de bonnes loix & sous une bonne police ? Mais quand  
 » il continueroit d'aimer la guerre avec la même fureur,  
 » ne vaut-il pas mieux tourner ailleurs cette fougue, en  
 » prenant en main ses rênes, & unir par des nœuds d'a-  
 » mitié & de bienveillance votre patrie & toute la nation  
 » des Sabins avec une ville si puissante & si florissante ? »

*Diuyf. Ha-  
 bit. lib. 2.*

Numa ne put résister à de si fortes & de si sages re-  
 montrances, & il se mit en marche. Le Sénat & le Peup-  
 le, pressés d'un merveilleux desir de le voir, sortirent  
 de Rome, & allèrent au devant lui. L'idée qu'ils avoient  
 conçue depuis lontems de sa probité s'étoit beaucoup  
 accrue par ce que les Ambassadeurs leur avoient rapporté  
 de sa modération. Ils comprenoient qu'il faloit qu'il y eût  
 un grand fonds de sagesse dans un homme capable de  
 refuser la roiauté, & qui regardoit avec indifférence, &  
 même avec mépris, ce que le reste des hommes considé-  
 re comme le comble de la grandeur & de la félicité hu-  
 maine.

Numa conserva sur le trône les vertus qu'il y avoit por-  
 tées. Autant que les bienséances de son rang le pouvoient  
 permettre, il vécut avec la simplicité & la modestie qu'il



avoit choisies dès le tems de sa vie privée. On voit en lui un modèle parfait de la roiauté. Il tempère la majesté du Prince par la modération du Philosophe, ou plutôt il la relève par un nouvel éclat, & la rend plus aimable & plus assurée. Content de s'attirer le respect par ses qualités vraiment roiales, il bannit le vain appareil de la grandeur, qui n'impose qu'aux sens, & dont sa vertu n'avoit pas besoin. Il est sans faste, sans luxe, sans gardes. Dès le premier jour de son règne il casse la cohorte que Romulus tenoit toujours auprès de sa personne, <sup>a</sup> en déclarant qu'il ne vouloit ni se défier de ceux qui se fioient à lui, ni commander à des hommes qui se défieroient de lui.

Il partage entre les pauvres citoiens les terres conquises, afin de les éloigner de l'injustice par les fruits légitimes de leur travail, & afin de les porter à l'amour de la paix par les soins de l'agriculture qui en a besoin. Il arrête & il charme leur ardeur trop bouillante pour la guerre par les douceurs d'une vie tranquille & utilement occupée. Pour les attacher à la culture des terres d'une manière plus intéressante & plus fixe, il les distribue par bourgades, leur donne des inspecteurs & des surveillans, visite souvent lui-même les travaux de la campagne, juge des maîtres par l'ouvrage, élève aux emplois ceux qu'il reconnoit laborieux, appliqués, industrieux, réprime les négligens & les paresseux. Et par ces différens moyens, soutenus de son exemple, & appuyés par la persuasion, il met l'agriculture si fort en honneur, que <sup>b</sup> dans les siècles suivans les Généraux d'armée & les premiers Magistrats, bien loin de regarder comme au-dessous d'eux les occupations rustiques, faisoient gloire de cultiver leurs

<sup>a</sup> Οὐκ ἔτι δυνεὶ πρὸς αὐτὸν, ὅτε βασιλεὺς δυνάμενος ἦν. *Plus.*

<sup>b</sup> Pluribus monumentis Scriptorum admoneor, apud antiquos nostros fuisse gloriæ curam rusticationis : ex qua Quintius Cincinnatus obsessi Consulis & exercitus liberator, ab aratro vocatus ad dictatam venerit ; ac rursus, fascibus

depositis, quos festinantiùs victor reddiderat quàm sumpserat imperator, ad eòdem juvenecis & quatuor iugerum avium heretiolium redierit. Itemque C. Fabricius & Corius Dentatus, alter Pyrrho finibus Italiz pulso, domitis alter Sabinis, accepta quæ viriūm dividebantur captivi agri septem jugera

champs de ces mêmes mains victorieuses & triomphantes qui avoient domté l'ennemi ; & le peuple Romain ne rougissoit pas de donner le commandement de ses armées & de confier le salut de l'Etat à ces illustres laboureurs qu'il alloit prendre à la charue , & leur faisoit quitter le soin de leurs terres pour prendre celui de l'Empire.

<sup>a</sup> Scipion l'Africain , après avoir vaincu Annibal , bechoit lui-même la terre , selon l'usage des anciens , plantoit & greffoit ses arbres , & s'occupoit de travaux rustiques. Personne n'ignore combien Caton l'ancien , surnommé le Censeur , s'étoit appliqué à l'agriculture , dont il nous a même laissé des préceptes. Cicéron , <sup>b</sup> dans son beau plaidoyer pour Roscius d'Amérie , entre dans une juste indignation contre l'accusateur de sa partie , qui aiant dégénéré de l'ancien goût , décrioit le séjour de Roscius à la campagne , & vouloit qu'on le prît comme une preuve de la haine de son pere contre lui ; & qui par le même principe auroit dû regarder comme un homme dégradé & deshonoré un Atilius , que les Députés du peuple Romain trouvèrent dans son champ occupé actuellement à semer ses terres. » Nos ancêtres , dit-il , pensoient » bien autrement. Et c'est par une telle conduite que de » foible & de médiocre qu'étoit notre République , ils » l'ont rendu si puissante & si florissante. Ils cultivoient » leurs propres terres avec soin , & ne desiroient point » celles d'autrui par le sentiment d'une basse & insatiable

non minùs industriè coluerit , quàm fortiter armis quaesierat. Et ne singulos intempestivè nunc persequar , cùm tot alios Romani generis intuear memorabiles duces hoc semper duplici studio floruisse , vel defendendi vel colendi patrios quaesitosque fines. *Colum. de re rust. lib. 1.*

<sup>a</sup> In hoc angulo ille Carthaginis horror Scipio , abluebat corpus laboribus rusticis fessum : exercebat enim opere se , terramque ( ut mos fuit patris ) ipse subigebat. *Senec. Epist. 86.*

<sup>b</sup> Næ tu , Eruci , accusator esses

ridiculus , si illis temporibus natus esses , cùm ab aratro arceffebantur qui consules fierent. Etenim , qui præesse agro colendo flagitium putet , profectò illum Atilium , quem sua manu spargentem semen , qui missi erant , convenerant , hominem turpissimum atque inhonestissimum judicates. At hercule majores nostri longè aliter & de illo & de ceteris talibus viris existimabant. Itaque ex minima tenuissimaque republica maximam & florentissimam nobis reliquerunt. Suos enim agros studiosè colebant , non alienos cu-

» avarice ; & par là ils ont enrichi la République & grossi  
 » l'Empire Romain de tant de terres , de villes , & de na-  
 » tions. «

Mais cet amour du travail & de la vie champêtre n'a pas seulement contribué aux conquêtes & à l'agrandissement de l'empire Romain : il a servi aussi à y conserver pendant tant de siècles cette noblesse de sentimens, cette générosité, ce désintéressement, qui ont encore plus illustré le nom Romain que toutes les plus fameuses victoires. Car, il faut l'avouer, <sup>a</sup> cette vie innocente de la campagne a une liaison bien étroite avec la sagesse dont elle est comme la sœur ; <sup>b</sup> & l'on peut avec raison la regarder comme une excellente école de simplicité, de frugalité, de justice, & de toutes les vertus morales.

Numa, élevé dans cette école, inspira le même goût & les mêmes sentimens, non seulement à ses propres sujets, mais aux villes voisines, comme l'observe Plutarque dans la magnifique description qu'il nous a laissée de son règne. Car le peuple Romain n'étoit pas le seul qui fût adouci & calmé par la justice & l'humeur pacifique de ce bon Roi, mais aussi les villes des environs, dans lesquelles, comme si un doux zéphyre eût soufflé du côté de Rome, on aperçut un admirable changement de mœurs, & l'on vit succéder à la fureur de la guerre un ardent desir de vivre en paix, de cultiver la terre, d'élever tranquillement ses enfans, & de servir les dieux en repos. Dans tout le pays ce n'étoient que fêtes, que jeux, sacrifices, festins, & réjouissances de gens qui se visitoient, & qui alloient les uns chez les autres, sans aucune crainte ; comme si la sagesse de Numa eût été une riche source d'où la vertu & la justice eussent coulé dans l'esprit de tous les peuples, & répandu dans leur cœur la même tranquillité qui régnoit dans le sien.

pidè appetebant : quibus rebus & agris, & urbibus, & nationibus rempublicam, atque hoc imperium, & populi R. nomen auxerunt. *Orat. pro S. Rosc. Amer. n. 50.*

a Res rustica, sine dubitatione,

proxima & quasi consanguinea sapientix est. *Colum. de re rust. lib. 1.*

b Vita rustica parsimonix, diligentiæ, justitiæ magistra est. *Orat. pro Rosc. Amer. n. 75.*

Lib. 5. de Rep.

En effet pendant le règne de Numa on ne vit ni guerre, ni esprit de révolte ; & l'ambition de régner ne porta personne à conspirer contre lui. Mais, soit que le respect pour son éminente vertu, ou la crainte de la divinité qui le protégeoit si visiblement, eût désarmé le crime ; soit que le ciel par une faveur singulière prît plaisir à préserver cet heureux règne de tout attentat qui pût en souiller la gloire, ou en troubler la joie ; il a servi de preuve & d'exemple à cette grande vérité, que \* Platon oia prononcer lontems depuis, lorsqu'en parlant du gouvernement, il dit : *Les villes & les hommes ne seront à livrés de leurs maux, que lorsque, par une protection particulière des dieux, la souveraine puissance & la philosophie se trouvant réunies dans un même homme, rendront la vertu victorieuse du vice.* Car le sage n'est pas seulement heureux, mais il rend encore heureux tous ceux qui écoutent les paroles qui sortent de sa bouche. Il n'a presque jamais besoin d'en venir à la force & aux menaces pour réduire ses sujets, qui voient éclater la vertu dans un modèle aussi illustre & aussi exposé aux yeux qu'est la vie de leur Prince, se portent naturellement à l'imiter, & à mener comme lui une vie irrépréhensible & heureuse, ce qui est le fruit le plus doux d'un sage gouvernement : comme d'un autre côté la plus solide gloire d'un Prince est de pouvoir inspirer à ses sujets une si noble inclination, & de les conduire à une vie si parfaite ; ce que personne n'a su si bien faire que Numa.

J'ai cru devoir exposer avec quelque étendue les raisons de Numa pour refuser la couronne, les motifs qui le déterminèrent à l'accepter, les excellentes règles qu'il suivit dans son gouvernement, & la belle description que fait Plutarque des merveilleux effets que produisit son règne, fondé sur la justice & sur l'amour de la paix. Ce cara-

a Atque ille quidem princeps ingenii & doctrinæ Plato, tum denique fore beatas respublicas putavit, si, aut docti & sapientes homines eas regere cœpissent ; aut, qui regerent, omne suum studium in

doctrina ac sapientia collocassent. Hanc conjunctionem videlicet potestatis & sapientiæ saluti cœsulis civitatibus esse posse. Cic. Epist. 1. ad Quint. frat. lib. 1.

Atère est grand , & presque unique dans l'histoire : & il me semble que le devoir d'un maître est de bien faire sentir à ses disciples des endroits si pleins de beaux sentimens , & si propres à former en même tems & l'esprit & le cœur.

## VI. CARACTERE DES ROMAINS.

### *Sagesse des Loix.*

NUMA comprit dès le commencement de son règne que la justice , qui est la base des empires & de toute société , étoit encore plus nécessaire à un peuple élevé dans l'exercice des armes , accoutumé à subsister par la violence , & à vivre sans discipline & sans police. Pour adoucir la férocity de ces esprits , & pour réduire à l'uniformité tant de caractères différens , il établit des loix sages , & les rendit aimables par sa modération & sa douceur , par l'exemple des plus grandes vertus , par un amour invariable pour l'équité envers les étrangers aussi bien qu'à l'égard des citoyens. Par cette conduite il inspira à ses sujets un si grand respect pour la justice , qu'il changea toute la face de la ville. Et le zèle pour observer des loix si utiles & si saintes , & pour en perpétuer l'esprit , fut si grand , que l'on vit toujours à Rome jusques sous les derniers Empereurs une tradition suivie de jurisprudence , une espèce d'école de sages Législateurs & de célèbres Jurisconsultes , qui formant leurs décisions sur les plus pures lumières de la raison , & sur les plus sûres maximes de l'équité naturelle , composèrent ce corps de droit & de jurisprudence , qui est devenu l'admiration de tout l'univers , & que toutes les nations policées ont adoptée , ou du moins imitée , en y puisant les loix les plus salutaires.

## VII. CARACTERE DES ROMAINS.

### *La Religion.*

LE SEPTIEME caractère est un grand respect pour la

religion, une exacte fidélité à tout commencer par elle, & à y rapporter tout. Romulus avoit déjà montré beaucoup d'attachement pour la religion, comme Plutarque l'observe : mais Numa le porta beaucoup plus loin, & s'appliqua à lui donner plus de lustre & plus de majesté. Il en prescrivit les règles particulières : il en marqua en détail les exercices & les rites, & les accompagna de tout ce que les cérémonies pouvoient avoir de plus auguste, & les fêtes de plus agréable & de plus attirant. Par ces spectacles nouveaux de religion, & par ce commerce fréquent avec les choses saintes qui sembloient rendre la divinité présente par tout, il rendit les esprits plus dociles, plus traitables, plus humains, & tourna insensiblement le panchant qu'ils avoient à la violence & à la guerre, vers l'amour de la justice, & vers le desir de la paix qui en est le fruit. Cette habitude de faire entrer la religion dans toutes les actions, remplit le peuple d'une vénération pour la divinité si profonde & si durable, que dès lors, & dans tous les siècles suivans, on ne créoit point de magistrats, on ne déclaroit point la guerre, on ne donnoit point de bataille, on n'entreprenoit rien en public, & l'on ne faisoit rien en particulier, ni mariages, ni funérailles, ni voyages, sans l'avoir consacré par la religion. Le soin qu'il eut de bâtir un temple à la Foi, & de la faire regarder comme la dépositaire sacrée des paroles données & des promesses, & comme la vengeresse inexorable de leurs violemens, rendit le peuple si fidèle à ses engagemens, que jamais dans aucune nation la sainteté du serment ne fut plus inviolable.

Polybe & Tite-Live rendent sur cela un glorieux témoignage aux Romains. <sup>a</sup> Le premier dit que quand ils avoient une fois prêté serment, ils gardoient inviolablement leur parole, sans qu'il fût besoin ni de cautions, ni de témoins, ni de promesses par écrit : au lieu que toutes ces précautions étoient inutiles chez les Grecs. Le second remarque <sup>b</sup> que » les différens & continuel ex-

<sup>a</sup> Δι' αὐτῶν τῆς κατὰ τὸ ἔργον πίστεως  
την ἐν τῇ κατὰ φύσιν. Polyb. lib. 6.

<sup>b</sup> Deorum assidua infidens cura, || cùm interesse rebus humanis cele-  
ste Numen videretur, ea pietate  
omnium pectora imbuerat, ut fides  
» cices

» cices de religion , établis par Numa , qui faisoient in-  
 » tervenir la divinité à toutes les actions humaines , avoient  
 » rempli d'une si grande religion tous les esprits , qu'une pa-  
 » role donnée & un serment n'avoient pas moins de poids &  
 » d'autorité à Rome , que la crainte des loix & des châti-  
 » mens. Et non seulement les Romains prirent le caractère  
 » & les mœurs pacifiques de Numa , se formant sur leur Roi  
 » comme sur un modèle parfait : mais les nations voisi-  
 » nes , qui auparavant avoient regardé Rome , moins  
 » comme une ville , que comme un camp destiné à trou-  
 » bler la paix de tous les peuples , conçurent une si pro-  
 » fonde vénération pour le Prince & pour ses sujets , qu'ils  
 » auroient cru que ç'eût été commettre un crime & une  
 » espèce de sacrilège , que d'attaquer une ville toute oc-  
 » cupée du culte & du service des dieux.

En commençant à parler de l'histoire Romaine , il m'a paru nécessaire de donner d'abord une idée de ce fameux peuple , dont les principaux caractères , qui l'ont rendu si célèbre & l'ont si fort élevé au-dessus de tous les autres peuples , se trouvent heureusement réunis dans Romulus & Numa ses deux fondateurs. On voit par là de quelle conséquence sont , non seulement pour les particuliers , mais même pour des nations entières , les premières impressions qu'on leur donne ; & il est visible que ce furent ces grandes & solides vertus , établies dans Rome dès sa naissance , & toujours cultivées de plus en plus & infiniment accrues dans la suite des siècles , qui la rendirent victorieuse & maîtresse de l'univers.<sup>a</sup> Car , selon la judicieuse remarque de Denys d'Halicarnasse , c'est une loi immuable , & fondée dans la nature même , que ceux qui sont supérieurs en mérite , le deviennent aussi en pou-

ac iusjurandum proximè legum ac  
 poenarum metum civitatem rege-  
 rent. Et cum ipsi se homines ad reg-  
 is , vclut unici exempli , mores  
 formarent ; tum finitimi etiam po-  
 puli , qui antè , castra , non urbem  
 postam in medio , ad sollicitandam  
 omnium pacem crediderant , in eam

verecundiam adducti sunt , ut civi-  
 tatem totam in cultum versam deo-  
 rum violari ducerent nefas. *Liv. lib.*  
*1. n. 21.*

<sup>a</sup> Φόνος γάρ ἐστι νόμος ἄνθρωποις ,  
 ὅς ἐστι δαδίου χρίσθαι , ἀρχαὶ δὲ τῶν  
 πόλεων οὗτοι γράβονται. *Dionys. Halic. lib.*  
*1. Antiq. Rom.*

voir & en autorité ; & que les peuples qui ont plus de vertu & de courage , l'emportent tôt au tard sur ceux qui en ont moins.

## SECON D MORCEAU

### DE L'HISTOIRE ROMAINE.

#### *Expulsion des Rois , & établissement de la liberté.*

L'ÉPOQUE de l'expulsion des Rois , & de l'établissement de la liberté à Rome , est trop considérable pour ne s'y pas arrêter. Cet événement mémorable est la base de la plus fameuse République qui ait jamais été : c'est la source de ses beaux jours , & de tout ce qu'on a admiré en elle de plus grand & de plus merveilleux. De là le Peuple Romain contracta encore deux caractères singuliers : l'un de haine irréconciliable contre la roiauté , & contre tout ce qui en présentait la moindre apparence ; l'autre d'un violent amour de sa liberté , dont il fut jaloux dans tous les tems presque jusqu'à l'excès. La modération réciproque que le Sénat & le Peuple gardèrent dans leurs disputes , fait encore un troisième caractère , bien digne d'être remarqué.

### I. C A R A T È R E.

#### *Haine de la roiauté.*

PLUSIEURS circonstances & divers motifs concoururent à faire naître cette haine implacable de la roiauté , & à la fortifier.

1. Le mécontentement & l'aversion que le Peuple Romain couvoit depuis lontems contre les violences & le gouvernement tyrannique des Tarquins , éclatèrent enfin à l'occasion de l'outrage fait à Lucrece , & de la manière funeste dont elle punit sur elle-même le crime du Prince en se donnant la mort de sa propre main.

2. Ces dispositions augmentèrent infiniment par la fermeté inouïe avec laquelle le consul Brutus fit en sa pré-



sence trancher la tête à ses enfans, pour être entrés dans un complot qui tendoit au rétablissement des Rois. Le sang de deux fils répandu par un pere avec le faisissement & l'effroi de tous les assistans, fit sentir plus vivement quel étrange malheur c'étoit que le joug des Tarquins, puisqu'il en falloit acheter l'affranchissement à un si grand prix. Cette exécution sanglante, & la fin tragique de Lucrèce, qui faisoient également horreur à la nature, gravèrent si avant dans tous les esprits l'aversion de la roiauté, que même dans les siècles suivans ils n'en purent souffrir jusqu'à l'ombre, & ils crurent, à l'exemple de leurs ancêtres, devoir sacrifier ce qu'ils avoient de plus cher, & tenter ce qu'il y a de plus extrême, pour écarter un mal qu'ils étoient accoutumés dès la jeunesse à regarder comme le plus grand & le plus insupportable de tous les maux.

3. En livrant au pillage les biens du Roi, en abbatant son palais & sa maison de campagne, en consacrant au dieu Mars ses champs près de Rome, afin d'en rendre la restitution impossible, en jettant dans le Tibre la moisson de ses terres, ils achevèrent de rendre la rupture irréconciliable; & tout le peuple qui avoit pris part à l'insulte & au pillage, comprit qu'il ne pouvoit trouver l'impunité que dans une résistance inflexible.

4. L'acharnement opiniâtre des Tarquins à fatiguer les Romains par une longue & rude guerre, & à soulever contre eux tous leurs voisins, les mit dans la nécessité de se défendre sans ménagement. Les attaques réitérées, les fréquentes batailles, la mort d'un de leurs Consuls tué dans le combat avec les plus considérables des citoyens, entretenirent & échauffèrent leur animosité, & firent passer en habitude la crainte & la haine de la roiauté. On peut juger de l'horreur qu'ils en avoient conçue dès le commencement par la réponse qu'ils firent aux Ambassadeurs du roi Perséna, qui sollicitoit fortement le rétablissement des Tarquins. <sup>a</sup> Ils déclarèrent qu'ils étoient disposés à

<sup>a</sup> Ita induxisse in animum, hostibus potius quam regibus portas patefacere; eam esse voluntatem om-

nium, ut qui libertati erit in illa urbe finis, idem urbi sit. Liv. lib. 2. n. 15.

ouvrir plutôt leurs portes aux ennemis qu'aux Rois, & qu'ils aimeroient mieux perdre leur ville que leur liberté.

5. La loi qui donnoit pouvoit de prévenir quiconque tenteroit de se rendre maître de la République, & de le tuer avant qu'il fût juridiquement condamné, pourvu qu'après le meurtre on apportât des preuves de l'attentat, sembloit armer indifféremment la main de tous les citoyens contre l'ennemi commun, établir tous les particuliers comme également dépositaires de la liberté publique, & les rendre responsables de sa conservation.

6. La valeur héroïque d'Horatius Coclès, avec les récompenses & les honneurs extraordinaires qu'il reçut, pour avoir arrêté seul sur le pont l'armée auxiliaire des Tarquins : l'audace intrépide de Scévola, qui punit sa main pour avoir manqué son coup : le courage de Clélie & de ses compagnes : les triomphes décernés à Publicola & à Marcus son frere à cause des victoires remportées sur les Rois : l'éloge funèbre, & les honneurs solennels rendus à Brutus comme au pere de la liberté, & ceux qu'on rendit ensuite à Publicola en reconnaissance de son amour constant pour la République : tous ces objets enflammèrent de plus en plus le zèle pour la liberté, & la haine de la tyrannie ; & en attirant l'admiration de tous les esprits vers ces grands modèles, leur inspirèrent un ardent desir de les imiter.

7. <sup>a</sup> Le serment solennel que fit le Peuple sur les autels en son nom, & au nom de toute la postérité, que jamais, sous quelque prétexte que ce pût être, il ne souffriroit qu'on rétablît à Rome la roiauté, fut toujours dans la suite des siècles aussi présent à ce peuple, que s'il eût tout récemment secoué le joug d'une servitude également dure & honteuse.

Cette aversion, cimentée par tant de sang, & fortifiée par de si puissans motifs, a passé d'âge en âge, non seulement pendant que la République a subsisté, mais sous

a *Omnium primum avidum novæ libertatis populum, ne postmodum sceleris precibus aut donis regis* || posset, jurejurando adexit (Brutus,) *neminem Romæ passuros regnare.*  
*Liv. lib. 2. n. 1.*

les Empereurs mêmes, & n'a pu s'éteindre qu'avec l'Empire. <sup>a</sup> L'entreprise de Manlius, qui aspirait à la roiauté, effaça le souvenir de toutes ses grandes actions, & le fit précipiter impitoyablement du haut de ce roc même qu'il avoit sauvé d'entre les mains des ennemis. Rien ne hâta plus la mort de César que le soupçon qu'il avoit donné qu'il pensoit à se faire déclarer Roi. Ses successeurs, outre la puissance Tribunitienne, accumulèrent les titres de César, d'Auguste, de Grand Pontife, de Proconsul, d'Empereur, de Pere de la patrie : mais ni leur ambition, ni la flatterie des peuples n'osa aller plus loin, ni trancher le mot. Et quoiqu'ils fussent, autant qu'aucun Roi de la terre, en possession d'une puissance absolue ; quoique quelques-uns même, comme Caligula, Néron, Domitien, Commode, Caracalla, Héliogabale, poussassent l'abus de la souveraineté jusqu'à la plus cruelle tyrannie ; aucun ne s'est hasardé à prendre le diadème, parce qu'il étoit regardé comme la marque d'un titre dont huit ou dix siècles n'avoient pu effacer ce qu'il avoit d'odieux : & ce qui est étrange, & paroît presque incroyable, pendant que leur religion impie leur permettoit de se donner pour des dieux, une politique plus réservée leur défendoit de se donner pour des Rois.

## II. C A R A C T E R E.

*Amour excessif de la liberté, & application à en étendre les droits.*

ON SAIT que le corps entier de la République Romaine étoit composé de deux Ordres, qui avoient chacun leurs magistrats particuliers, aussi bien que leurs intérêts différens, & qui furent toujours opposés entre eux. L'un s'appelloit le *Sénat*, & il étoit comme le chef & le conseil de l'Etat : l'autre étoit le simple peuple, nommé en

a Damnum tribuni de saxo  
Tarpeio dejecerunt : locusque idem  
in uno homine & eximie glorie  
monimentum, & poenæ ultimæ || fuit.... Ut sciant homines quæ &  
quanta decora fœda cupiditas regni,  
non ingrata solum, sed invita etiam  
reddiderit. Liv. lib. 6. n. 20.

O o iij

latin, *plebs* ou *plebes* ; qui étoit distingué de la noblesse & des familles patriciennes. Ces deux ordres réunis ensemble formoient ce qu'on appelle proprement le Peuple Romain, *populus Romanus* : dont les assemblées générales se tenoient ou par Centuries, & étoient nommées *centuriata comitia*, & le Sénat y étoit plus puissant ; ou par Tribus, *tributa comitia*, & le Peuple y dominoit davantage.

Ce Peuple, à qui les victoires fréquentes & les conquêtes sur ses voisins avoient déjà fort élevé le cœur, prit encore des sentimens plus hauts, & conçut plus d'amour pour la liberté par la part qu'on lui donna à l'autorité & aux affaires publiques : & par les complaisances que le Sénat fut obligé d'avoir pour lui dans les premiers tems qui suivirent la révolution.

Rien ne fut plus capable de flater ce Peuple que la promittitude avec laquelle le consul Publicola fit raser dans une nuit sa maison sur quelques murmures qu'on faisoit contre sa situation élevée, & contre la grandeur de l'édifice que l'on traitoit de citadelle.

Le même Publicola, pour ôter au gouvernement consulaire ce qu'il monroit de terrible, & pour le rendre plus populaire & plus doux, fit ôter dans la ville les haches des faisceaux qu'on portoit devant les Consuls ;<sup>a</sup> & en se présentant à l'assemblée du peuple, il fit baisser les faisceaux, comme s'il les lui soumettoit, & lui faisoit hommage de son autorité.

Il augmenta encore extrêmement le pouvoir du Peuple & ses immunités par la loi qui permettoit d'appeller au Peuple du jugement des Consuls & du Sénat : par celle qui condannoit à mort ceux qui prendroient quelque charge sans la recevoir du Peuple : par la loi qui affranchissoit des impôts les pauvres citoyens : par celle qui exemptoit de punition corporelle ceux qui désobéiroient aux Consuls, & qui réduisoit toute la peine de leur désobéissance à une amende pécuniaire.

Il crut aussi, pour affermir davantage l'autorité du Peu-

<sup>a</sup> *Gratum id multitudinî spectaculum fuit, summissâ sibi esse impetii insignia, confessionemque fa-*

*ctam populi quàm consulis majestatem vimque majorem esse. Liv. lib. 2. n. 7.*

ple, devoir se décharger de la garde & de la dispensation des deniers publics, & en interdire le maniement à ses proches & à ses amis. Il les mit donc en dépôt dans le temple de Saturne, & en permettant au Peuple de choisir lui-même deux Gardes du trésor, il lui donna beaucoup de part à l'administration des finances, qui sont la force d'un Etat, le nerf de la guerre, & la matière des récompenses.

Le Peuple aiant pris goût pour le gouvernement & pour l'autorité, fut toujours attentif dans la suite à porter plus loin les anciennes bornes, & l'on ne pouvoit le flater plus agréablement qu'en lui donnant des ouvertures & des prétextes pour étendre ses prérogatives & ses droits.

La plus forte barrière qu'il opposa aux entreprises du Sénat & des Consuls, & le plus ferme appui de son crédit & de sa liberté, fut l'établissement des Tribuns du Peuple, <sup>a</sup> qui fut une des conditions de sa réunion avec le Sénat & de son retour dans la ville lors de sa retraite sur le mont sacré. La personne de ces Tribuns, qui étoient proprement les hommes du Peuple, fut déclarée inviolable & sacrée. On en créa d'abord deux, & ils furent multipliés dans la suite jusqu'au nombre de dix. L'entrée dans cette charge fut absolument interdite aux Patriciens : <sup>b</sup> & pour les mettre hors d'état d'influer par leur crédit dans l'élection des Tribuns, il fut ordonné que tous les magistrats plébéiens seroient nommés dans les assemblées qui se faisoient par Tribus, où les Sénateurs avoient moins d'autorité. La violence & l'injustice des Décemvirs, qui fut l'occasion de la seconde retraite du Peuple sur le mont Aventin, donna lieu aussi à fortifier de nouveau la puissance des Tribuns. Il fut arrêté que les loix portées par le Peuple dans les assemblées

<sup>a</sup> Agi deinde de concordia cep-  
tum, concessumque in conditio-  
nes, ut plebi sui magistratus essent  
sacrosancti, quibus auxilii latio ad-  
versus consules esset, neve cui pa-  
trum capere eum magistratum li-  
ceret. *Liv. lib. 2. n. 33.*

<sup>b</sup> Volero, tribunus plebis, ro-

gationem tulit ad populum, ut ple-  
bei magistratus tributis comitiis  
fierent. Haud parva res, sub titulo  
prima specie minimè atroci, fere-  
batur; sed quæ patriciis omnem  
potestatem per clientium suffragia  
creandi quos vellent tribunos au-  
ferret. *Ibid. n. 36.*

par Tribus, obligeroient le Peuple Romain entier, & par conséquent le Sénat comme le reste, <sup>a</sup> ce qui arma les Tribuns d'une grande autorité : Qu'on ne créeroit aucune magistrature dont il ne fût permis d'appeller, & l'on donnoit pouvoir à tout particulier de tuer impunément quiconque contreviendrait à cette ordonnance : Que la personne des Tribuns seroit de nouveau déclarée plus que jamais sacrée & inviolable. Leur pouvoir en effet alloit fort loin, & s'étendoit jusques sur les Consuls mêmes, qu'ils prétendoient avoir droit de faire mettre en prison, <sup>b</sup> comme ils le déclarèrent publiquement dans une occasion où le Sénat eut recours à leur autorité pour réduire à leur devoir des Consuls qui refusoient de lui obéir.

Après que le Peuple eut ainsi affermi son autorité, il ne cessa de former de nouvelles entreprises, que les Tribuns, par complaisance ou par zèle, ne manquoient pas de seconder avec chaleur. Il n'y a point d'efforts qu'il ne fit pour s'ouvrir le chemin à toutes les dignités, & sur-tout au Consulat qui étoit la première charge de l'Etat, dans laquelle résidoit presque toute l'autorité publique, & qui étoit réservée aux seuls Patriciens. Après de longues & de vives contestations, il y parvint enfin, & une légère aventure en fit naître l'occasion. Qu'il me soit permis d'en inférer ici le récit, l'un des plus beaux & des plus naturels qui se trouvent dans Tite-Live.

Fabius <sup>c</sup> Ambustus avoit marié sa fille aînée à Serv. Sulpicius de race patricienne, & la cadette à un jeune homme plébéien, nommé Licinius Stolo. Un jour que celle-ci étoit allée rendre visite à sa sœur, pendant qu'elles s'entretenoient ensemble, Sulpicius, alors Tribun des soldats avec la puissance Consulaire, revenant chez lui,

<sup>a</sup> *Qua lege tribunicis rogationibus rerum accerrimum datum est. Liv. lib. 3. n. 55.*

<sup>b</sup> *Pro collegio pronunciant, placere consules senatui dicto audientes esse : si adversus consensum amplissimi ordinis ultra tendant, in vincula se duci eos iussuros. Liv. lib. 4. n. 26.*

<sup>c</sup> *M. Fabii Ambusti, potentis viri, filiz duæ nupæ, Serv. Sulpicio major, minor, C. Licinio Stoloni erant... Fortè ita incidit, ut in Ser. Sulpicii tribuni militum domo sorores Fabia, cum inter se (ut fit) sermonibus tempus reterent, licitor Sulpicii, cum is de foro se domum reciperet, forem (ut mos est) vir-*  
le

le premier des liſteurs frapa à la porte avec la verge qu'il portoit à la main , comme c'étoit l'ordinaire , & fit grand bruit. La jeune Fabia , pour qui cette coutume étoit nouvelle , aiant fait paroître quelque fraieur , ſa ſœur ſe mit à rire d'une telle ſimplicité , s'étonnant que cet uſage lui fût inconnu. Comme ſouvent les moindres choſes font impreſſion ſur les perſonnes du ſexe , cette innocente plaiſanterie piqua juſqu'au vif la cadette. La foule des perſonnes qui accompagnoient le Tribun militaire par honneur , & qui lui demandoient ſes ordres , lui fit ſans doute regarder le fort de ſon ainée comme beaucoup plus heureux que le ſien ; & une ſecrete jaloûſie , qui fait qu'on ne peut voir ſans peine ſes proches au-deſſus de ſoi , lui fit regretter d'être alliée comme elle l'étoit. Dans le trouble que cette plaie de ſon cœur encore toute récente lui cauſoit , ſon pere l'aiant trouvée plus triſte qu'à l'ordinaire , lui en demanda la cauſe. Mais , comme elle ne pouvoit l'avouer ſans paroître manquer d'amitié pour ſa ſœur , & de reſpect pour ſon mari , elle diſſimula quelque tems. Enfin Fabius , par ſa douceur & ſes careſſes , tira d'elle le ſujet de ſon chagrin , & l'obligea à lui avouer qu'elle avoit de la peine de ſe voir engagée par une alliance inégale dans une maiſon , où jamais ne pouvoit entrer ni charge ni crédit. Son pere la conſola & lui dit de prendre courage , l'aſſurant que bientôt elle verroit dans ſa maiſon ces mêmes dignités , qui lui faiſoient trouver ſa ſœur ſi heureuſe. C'eſt à quoi , depuis ce moment , il travailla

ga petcueret. Cum ad id , moris ejus inſueta , expaviſſet minor Fabia , riſui ſorori fui , miranti ignorare id ſororem. Ceterum , is riſus ſtimulos parvis mobili rebus animo muliebri ſubdidit : frequentia quoque proſequentium rogantiumque numquid vellet , credo fortunatum matrimonium ei ſororis viſum ; ſuique ipſam malo arbitrio , quo à proximis quiſque minimè anteciri vult , pœnituiſſe. Confuſam eam ex recenti morſu animi cum pater forte vidiffet , percunctatus

*ſatin' ſalva* , avertentem cauſam doloris ( quippe nec ſatis piam advertſus ſororem , nec admodum in virum honorificam ) elicit , comiter ſciſcitando , ut fateretur eam eſſe cauſam doloris , quod juncta impari eſſet , nupta in domo , quam nec honos nec gratia intrare poſſet. Conſolans inde filiam Ambuſtus , bonum animum habere juſſit , coſdem propediem domi viſuram honores , quos apud ſororem viderat. *Liv. lib. 6. n. 34.*

de toutes ses forces avec son gendre Licinius. Aiant associé à leur dessein L. Sextius, jeune homme entreprenant, à qui il ne manquoit, pour mériter les plus hautes dignités, que le rang de Patricien, ils saisirent l'occasion favorable que la conjoncture du tems leur présentoit, & après avoir livré aux Patriciens bien des attaques, ils les forcèrent enfin d'admettre les Plébéiens au Consular. L. Sextius fut le premier à qui cet honneur fut accordé.

Depuis cette victoire, rien ne demeura inaccessible au Peuple. Préture, Censure, Dictature même, & Sacerdoce, tout lui fut ouvert, tout lui fut accordé; <sup>a</sup> le Sénat jugeant bien, qu'après s'être vu forcé de céder pour le Consular, il feroit d'inutiles efforts pour conserver le reste. C'est ainsi qu'un peuple, presque esclave sous les Rois, & foible client sous les Patriciens, devint par degrés égal à ses patrons, & leur associé dans toutes les dignités de la République.

### III. C A R A C T E R E.

#### *Modération réciproque du Sénat & du Peuple dans leurs disputes.*

Les disputes entre le Peuple & le Sénat au sujet des charges publiques durèrent fort longtemps, & furent poussées avec une force & une vivacité qui sembloit ne pouvoir se terminer que par la ruine de l'un des deux partis. Les Tribuns du Peuple, fort violens pour l'ordinaire, & fort emportés, ne cessoient d'animer la multitude par des discours pleins de fiel & d'amertume contre les Consuls & le Sénat. Au sujet des mariages avec les Patriciens qu'on avoit interdits à ceux du Peuple : <sup>b</sup> « Sentez-vous, leur disoient-ils, dans quel mépris vous vivez ? Ils vous ôteroient, s'ils le pouvoient, une partie de cette lumière qui vous éclaire. Ils souffrent avec peine que vous respiriez avec eux un même air, que vous parliez un mê-

<sup>a</sup> *Senatu, cum in summis imperiis id non obtinisset, minus in prætura tendente. Liv. lib. 8. n. 15.*

<sup>b</sup> *Ecquid sentitis in quanto con-*

*temtu vivatis? Lucis vobis hujus partem, si liceat, adimant. Quod spiratis, quod vocem mittitis, quod formas hominum habetis,*



„ me langage , & que vous ayiez la figure d'homme aussi-  
 „ bien qu'eux. Y a-t-il donc rien de plus outrageux &  
 „ de plus infamant , que de déclarer une partie de la  
 „ ville indigne de s'allier avec les Patriciens , comme  
 „ étant souillée & impure ? Et quant aux dignités , la  
 „ République a-t-elle lieu d'être mécontente du service  
 „ des Plébéiens dans toutes les charges qui leur ont été  
 „ confiées ? Il ne leur reste donc plus que le Consulat.  
 „ C'est en ce point désormais qu'ils doivent faire consister  
 „ leur salut & leur liberté , & ce n'est que du jour qu'ils y  
 „ seront parvenus , qu'ils peuvent compter être devenus  
 „ libres , & avoir secoué le joug de la servitude & de la  
 „ tyrannie. »

Du côté du Sénat il n'y avoit pas quelquefois moins de violence & d'emporement. <sup>a</sup> Tout ce qu'on accordoit au Peuple pour affermir sa liberté , ils croioient que c'étoit autant de perdu pour eux : <sup>b</sup> & quoiqu'ils reconnussent que leur Jeunesse étoit souvent trop vive & trop échauffée , cependant , s'il faloit que de part ou d'autre on sortit des bornes , ils aimoient mieux voir l'audace poussée trop loin du côté de leurs partisans , que de celui de leurs adversaires : tant , dit Tite-Live , il est difficile dans ces sortes de disputes , où l'on croit ne vouloir qu'établir une parfaite égalité entre les deux partis , de tenir la balance dans un équilibre si juste qu'elle ne panche ni de côté ni d'autre ; chacun travaillant insensiblement à s'élever pour abaisser son adversaire , & à se

indignantur... An esse ulla major aut insignior contumelia potest , quam partem civitatis , velut contaminatam , indignam connubio haberi ? *Liv. lib. 4. n. 3. & 4.*

Nullius eorum ( qui ex plebe creati sint tribuni militum ) populum Romanum pœnituisse. Consilium superesse plebeiis. Eam esse arcem libertatis , id columen. Si eò perventum sit , tum populum Romanum verè exactos ex urbe reges , & stabilem libertatem suam existimaturum. *Lib. 6. n. 37.*

Tome II.

<sup>a</sup> Quicquid libertati plebis cave-  
 retur , id Patres decedere suis opi-  
 bus credebant. *Liv. lib. 3. n. 55.*

<sup>b</sup> Seniores Patrum , ut nimis feroces suos credere juvenes esse , ita malle , si modus excedendus esset , suis quam adversariis superesse animos. Adeo moderario tuenda libertatis , dum æquari velle simulando ita se quisque extollit , ut deprimat alium , in difficili est ; cavendoque ne metuant homines , metuendos ultro se efficiunt : & injuriam à nobis repulsam , tanquam aut facere

P ij

rendre formidable pour n'être point soi-même en état de le craindre, comme s'il n'y avoit point de milieu entre faire & souffrir l'injure.

Cependant, il faut l'avouer à la gloire du Peuple Romain, <sup>a</sup> cette disposition prochaine ce semble à en venir aux dernières extrémités, & à éclater par de sanglantes féditiions, qui est la source & la cause ordinaire de la ruine des grands Empires, fut lontems arrêtée & comme suspendue, partie par la sagesse des Sénateurs, partie par la patience du Peuple; & pendant plus de six cens ans, comme on l'a déjà remarqué, jamais ces disputes domestiques ne dégénérèrent en guerres civiles.

Il se trouvoit toujours dans le Sénat de ces hommes graves & sages, amateurs zélés du bien public, qui <sup>b</sup> évitant également les deux excès contraires, ou de trahir les intérêts du Sénat pour se rendre agréables au Peuple, ou d'aigrir & d'irriter le Peuple en se déclarant trop vivement pour le Sénat, savoient ramener doucement les esprits à la paix & à l'union, & par de prudentes condescendances prévenir les suites funestes qu'une résistance trop ferme auroit infailliblement attirées. <sup>c</sup> Ils représentoient à leurs Consuls trop échaufés & trop violens, tel qu'étoit un Appius, qu'ils ne devoient pas prétendre porter la majesté Consulaire au-delà des justes bornes que demandoit le bien commun de la paix & de la concorde : que pendant que les Tribuns & les Consuls tiroient tout chacun de leur côté, la République ainsi di-

aut pati necesse fit, injungimus aliis. *Liv. lib. 3. n. 65.*

<sup>a</sup> *Æternas esse opes Romanas, nisi inter semetipfos seditionibus sevant. Id unum venenum, eam labem civitaribus opulenti reperit, ut magna imperia mortalia essent. Diu sustentatum id malum, partim Patrum consiliis, partim patientia plebis. Liv. lib. 2. n. 44.*

<sup>b</sup> *Alios consules, aut per prodicionem dignitatis Patrum plebi adulatos, aut acerbè tuendo jura ordinis, asperiores domando multi-*

*tudinem fecisse. T. Quintium orationem memorem majestatis Patrum concordique ordinum habuisse. Liv. lib. 3. n. 69.*

<sup>c</sup> *Ab Appio petitur ut tantam consularem majestatem esse vellet, quanta in concordia civitate esse posset. Dum tribuni consulesque ad se quisque omnia trahant, nihil relictum esse virium in medio : distractam laceratamque rempublicam magis quorum in manu sit, quam ut incolumis sit, quærit. Liv. lib. 2. n. 57.*

visée & déchirée demouroit sans force, les deux parts fongeant moins à la conserver qu'à s'en rendre maîtres. <sup>a</sup> Ils repréſentoient auſſi aux Tribuns, qu'il ne ſeroit ni glorieux ni utile pour eux de vouloir établir & accroître leur autorité ſur la ruine de celle du Sénat, qui étoit le Conſeil public : & que l'unique moien d'affermir la liberté dans Rome, & de maintenir l'égalité entre les citoyens, étoit de conſerver à chaque corps & à chaque ordre ſes droits, ſes privilèges, & ſa majeſté.

Le Peuple de ſon côté monroit quelquefois une modération étonnante, & ſe piquoit d'une généroſité dont on auroit de la peine à croire qu'une multitude fût ſuſceptible : témoin ce qui arriva dans une aſſemblée où les eſprits auoient paru plus échaufés que jamais. Le Peuple paroifſoit déterminé à ne point prendre les armes pour repouſſer les ennemis qui étoient en campagne, ſi l'on reſuſoit de l'admettre dans les charges publiques. Le Sénat voiant qu'il faloit céder ou au Peuple, ou aux ennemis, après s'être inutilement relâché ſur ce qui regardoit les mariages, crut le devoir faire auſſi ſur les honneurs ; & aiant propoſé de nommer des Tribuns militaires au lieu de Conſuls, il conſentit que les Plébéiens fuſſent admis à cette charge. <sup>b</sup> L'événement montra qu'après la chaleur & le feu des diſputes, lorſque les eſprits tranquilles & raiſſés ſont en état de juger ſainement des choſes, le Peuple étoit tout autre que dans les diſputes mêmes. Content de la condeſcendance qu'auoit eu pour lui le Sénat, il ne nomma pour Tribuns militaires que des Patriciens, par une modération, dit Tite-Live, une équité, & une grandeur d'ame, qui ſe trouvent rarement même dans des particuliers. *Hanc modeſtiam, æquitatemque, & altitudinem animi, ubi nunc in uno inueneris, quæ tunc populi uniuerſi fuit ?*

a Ne ita omnia tribuni poteſtatis ſux implerent, ut nullum publicum conſilium ſinerent eſſe. Ita demum liberam civitatem fore, ita æquatas leges, ſi ſua quiſque jura ordo, ſuam majeſtatem teneat. *Liv.*

*lib. 3. n. 63.*

b Eventus eorum comitiorum docuit, alios animos in contentione libertatis dignitatiſque, alios ſecundum depoſita certamina incorrupto judicio eſſe. *Liv. lib. 4. n. 6.*

## T R O I S I È M E M O R C E A U

D E L'HISTOIRE ROMAINE.

*Espace de 53 ans , depuis le commencement de la  
seconde guerre Punique , jusqu'à la défaite  
de Persée.*

JE PRENS pour troisième morceau de l'histoire Romaine , ce que Polybe avoit choisi pour sujet de celle qu'il avoit composée : je veux dire les 53 années qui se passèrent depuis le commencement de la seconde guerre Punique , jusqu'à la fin de la guerre de Macédoine , qui se termina par la défaite & la prise de Persée , & par la destruction de son royaume.

Polybe regarde cet intervalle comme le beau tems de la République Romaine , où parurent les plus grands hommes , où l'on vit briller les plus solides vertus , où se passèrent les plus grands & les plus importans événemens ; en un mot , où les Romains commencèrent à entrer en possession de ce vaste Empire , qui dans la suite embrassa presque toutes les parties du monde connues pour lors , & qui parvint par des progrès suivis & fort rapides à ce degré de grandeur & de puissance , qui a fait l'admiration de tout l'univers.

*Polyb. lib. 1.*

Or l'établissement de l'Empire Romain étant , selon Polybe , le plus merveilleux ouvrage de la providence divine parmi les hommes , & ne pouvant être regardé comme l'effet du hazard & d'une fortune aveugle , mais comme la suite d'un plan & d'un dessein formé de loin , concerté avec poids & mesure , & conduit à sa fin avec une sagesse qui ne s'est jamais démentie : n'est-ce pas , remarque encore le même Auteur , une curiosité bien louable , & bien digne d'un esprit solide , de vouloir connoître en quel tems , par quels préparatifs , par quels moïens , & par le ministère de quels hommes , une si belle & si grande entreprise a été exécutée ?

C'est ce que Polybe , l'Historien le plus sensé que nous

ayions , & qui étoit lui-même grand homme de guerre & grand politique , avoit montré fort au long dans l'Histoire qu'il avoit composée , dont le peu qui nous en reste doit faire extrêmement regretter la perte. C'est aussi ce que j'entreprends de tracer dans ce morceau de l'histoire Romaine , mais d'une manière fort courte & fort abrégée , en tâchant pourtant d'y faire entrer une partie de ce qui me paroitra de plus beau dans Polybe , dans Titè-Live , & dans Plutarque , qui sont les sources où je puiserai presque tout ce que j'ai à dire sur ce sujet , soit pour les faits mêmes , soit pour les réflexions que j'y joindrai.

## CHAPITRE PREMIER.

## RECIT DES FAITS.

**J**E COMMENCERAI par le récit des principaux faits arrivés dans l'espace du tems dont il s'agit , pour en donner quelque idée légère à ceux des Lecteurs à qui cette Histoire sera moins connue.

*Commencemens de la seconde guerre Punique , & heureux succès d'Annibal.*

LE COMMENCEMENT de la seconde guerre Punique , à ne considérer que la date des tems , fut la prise de Sagonte par Annibal , & l'irruption qu'il fit sur les terres des peuples situés au delà de l'Ebre , & alliés du Peuple Romain : mais la véritable cause de cette guerre fut le dépit des Carthaginois de s'être vû enlever la Sicile & la Sardaigne par des traités auxquels la seule nécessité des tems & le mauvais état de leurs affaires les avoient fait consentir. La mort prématurée d'Amilcar l'empêcha d'exécuter le dessein qu'il avoit formé depuis longtems de se venger de ces injures. Son fils Annibal , à qui , lorsqu'il n'avoit encore que neuf ans , il avoit fait jurer sur les autels qu'il se déclareroit ennemi du Peuple Romain

*Liv. lib. 22.  
n. 1-20.*

dès qu'il seroit en âge de le faire, entra dans toutes ses vûes, & fut l'héritier de sa haine contre les Romains, aussibien que de son courage. Il prépara tout de loin pour ce grand dessein : & quand il se crut en état de l'exécuter, il le fit éclore par le siège de Sagonte. Soit paresse & lenteur, soit prudence & sagesse, les Romains consumèrent le tems en différentes ambassades, & laissèrent à Annibal celui de prendre la ville.

*Ibid.* n. 21-  
38.

Pour lui, il sut bien mettre le tems à profit. Après avoir donné ordre à tout, & laissé son frere Asdrubal en Espagne pour défendre le pays, il partit pour l'Italie avec une armée de quatre-vingts dix mille hommes de pié, & dix ou douze mille de cavalerie. Les plus grands obstacles ne furent point capables de l'effraier, ni de l'arrêter. Les Pyrénées, le Rhône, une longue marche au travers des Gaules, le passage des Alpes rempli de tant de difficultés, tout céda à son ardeur & à sa constance infatigable. Vainqueur des Alpes, & en quelque sorte de la nature même, il entra donc en Italie, qu'il avoit résolu de rendre le théâtre de la guerre. Ses troupes étoient extrêmement diminuées pour le nombre, ne montant plus qu'à vingt mille hommes de pié, & six mille chevaux ; mais elles étoient pleines de courage & de confiance.

Une rapidité si inconcevable étonna & déconcerta les Romains. Ils avoient compté de faire la guerre au dehors, & qu'un de leurs Consuls tiendrait tête à Annibal en Espagne, pendant que l'autre irait droit en Afrique pour attaquer Carthage. Il falut changer de mesures, & songer à défendre leur propre pays. Publius Scipion Consul, qui croioit Annibal encore dans les Pyrénées, lorsqu'il avoit déjà passé le Rhône ; n'ayant pu l'atteindre, fut obligé de revenir sur ses pas pour l'attendre, & l'attaquer à la descente des Alpes ; & cependant il envoya son frere Cneius Scipion en Espagne contre Asdrubal.

*Ibid.* n. 39-  
42.

La première bataille se donna près de la petite rivière du Tésin. Il est beau de lire les harangues des deux Chefs à leur armée, que Tite-Live a copiées d'après Polybe, mais en maître habile, c'est-à-dire en y ajoutant des traits qui égalent la copie à l'original. Les Carthaginois rempor-

remportèrent la victoire. Le Consul Romain fut blessé dans le combat ;<sup>a</sup> & son fils , âgé pour lors à peine de 17 ans , lui sauva la vie. C'est le même qui vaincra dans la suite Annibal , & sera surnommé l'Africain.

Sur la première nouvelle de cette défaite , Sempronius l'autre Consul , qui étoit en Sicile , accourut promptement par l'ordre du Sénat au secours de son Collègue , qui n'étoit pas encore bien remis de sa blessure. Ce fut pour lui une raison de hâter le combat contre le sentiment de Scipion , parce qu'il espéroit en avoir seul toute la gloire. Annibal , bien informé de tout ce qui se passoit dans le camp des Romains , & aiant exprès laissé emporter un léger avantage à Sempronius pour amorcer sa témérité , lui donna lieu d'engager la bataille près de la rivière de Trébie. Il avoit placé son frere Magon en embuscade dans un lieu fort favorable , & avoit fait prendre à son armée toutes les précautions nécessaires contre la faim & contre le froid , qui étoit alors extrême. On n'avoit songé à rien de tout cela chez les Romains. Leurs troupes furent donc bientôt renversées , & mises en fuite ; & Magon étant sorti de son embuscade en fit un grand carnage.

Annibal , pour profiter du tems & de ses premières victoires , alloit toujours en avant , & s'approchoit de plus en plus du centre de l'Italie. Pour arriver plus promptement près de l'ennemi , il lui falut passer un marais , où son armée essua des fatigues incroyables , & où lui-même perdit un œil. Flaminius , l'un des deux Consuls qu'on avoit nommés depuis peu , étoit parti de Rome sans prendre les auspices ordinaires.<sup>b</sup> C'étoit un homme vain , téméraire , entreprenant , plein de lui-même , & dont la fierté naturelle s'étoit beaucoup accrue par les heureux succès de son premier consulat , & par la faveur déclarée du

<sup>a</sup> Neque illum atatis infirmitas interpellare valuit , quo minus duplici gloria conspicuam coronam , imperatore simul & patre ex ipsa morte rapto , mereretur. *Val. Max. lib. 4. cap. 2.*

<sup>a</sup> Consul ferox ab consulatu priore , & non modò legum ac Patrum majestatis , sed ne deorum quidem satis metuens erat. Hanc insitam ingenio ejus temeritatem fortuna prospero civilibus bellicisque rebus

Peuple. On jugeoit aisément que ne consultant ni les hommes ni les dieux, il se laisseroit aller à son génie impétueux & bouillant; & Annibal, pour seconder encore son panchant, ne manqua pas de piquer & d'irriter sa témérité par les dégats & les ravages qu'il fit faire à sa vûe dans toutes les campagnes. Il n'en salut pas davantage pour déterminer le Consul au combat, malgré les remontrances de tous les Officiers, qui le prioient d'attendre son Collègue. Le succès fut tel qu'ils l'avoient prévu. Quinze mille Romains demeurèrent sur la place avec leur Chef, & rendirent célèbre à jamais par leur sanglante défaite le lac de Thrasymène.

## F A B I U S D I C T A T E U R.

*Ibid.* n. 7-30.

*Prodicator.*

CETTE triste nouvelle, quand on l'eut apprise à Rome; y jeta une grande allarme. On s'attendoit à tout moment d'y voir arriver Annibal. Fabius Maximus fut nommé Dictateur. Après avoir satisfait aux devoirs de la religion, & donné les ordres nécessaires pour la sûreté de la ville, il se rendit à l'armée, bien résolu de ne point hazarder de combat sans y être forcé, ou sans être bien assuré du succès. Il conduisoit ses troupes par des hauteurs, sans perdre de vûe Annibal, ne s'approchant jamais assez de l'ennemi pour en venir aux mains; mais ne s'en éloignant pas non plus tellement, qu'il pût lui échapper. Il tenoit exactement ses soldats dans son camp, ne les laissant jamais sortir que pour les fourages, où il ne les envoyoit qu'avec de fortes escortes.<sup>a</sup> Il n'engageoit que de légères escarmouches, & avec tant de précaution, que ses troupes y avoient toujours l'avantage. Par ce moien il rendoit insensiblement au soldat la confiance que la perte de trois batailles lui avoit ôtée, & le met-

successu aluerat. Itaque satis apparebat, nec deos nec homines consulentem, ferociter omnia ac praeproperè acturum: quòque pronior esset in viria sua, agitare cum atque irritare Pœnus parat. *Lib.* 22.

n. 7.

<sup>a</sup> Neque universo periculo summa rerum committebatur: & parva momenta levium certaminum ex tuto ceptorum, finitimo recepta, affluaciabant tertium pristi-



toit en état de compter comme autrefois sur son courage & sur son bonheur. L'ennemi s'aperçût bientôt que les Romains, instruits par leurs défaites, avoient enfin trouvé un Chef capable de tenir tête à Annibal; & celui-ci comprit dès-lors qu'il n'auroit point à craindre de la part du Dictateur des attaques vives & hardies, mais une conduite prudente & mesurée.

<sup>a</sup> Minucius, Général de la cavalerie des Romains, souffroit avec plus d'impatience encore qu'Annibal même la sage conduite de Fabius. Emporté & violent dans ses discours comme dans ses desseins, il ne cessoit de décrier le Dictateur : il le traitoit d'homme irrésolu & timide, au lieu de prudent & de circonspect qu'il étoit, donnant à ses vertus le nom des vices qui en approchoient le plus : & par un artifice qui ne réussit que trop souvent, il établissoit sa réputation en ruinant celle de son supérieur. Enfin, par ses intrigues & ses cabales auprès du Peuple, il vint à bout de faire élever son autorité à celle du Dictateur, ce qui étoit sans exemple. <sup>b</sup> Fabius, bien persuadé que le Peuple, en les égalant dans le commandement, ne les égaloit pas de même dans l'art de commander, souffrit cette injure avec une modération, qui fit bien voir qu'il n'étoit pas moins invincible à ses citoyens, qu'à ses ennemis.

Minucius en conséquence de l'égalité de pouvoir qu'on venoit de mettre entre lui & Fabius, lui proposa de commander chacun leur jour, ou même un plus long espace de tems. Fabius refusa ce parti, qui exposoit toute l'armée au danger, pendant le tems qu'elle seroit commandée par Minucius; & il aima mieux partager les troupes,

nis cladihus militem, minus jam tandem aut virtutis aut fortunæ poenitere suæ. *Liv. lib. 22. n. 12.*

a Sed non Annibalem magis infestum tam sanis consiliis habebat, quam magistrum equitum... Ferox rapidusque in consiliis, ac linguis immodicus, pro cunctatore segnem, & cauto timidum, affingens vicina virtutibus vitia, compella-

bat; premendorumque superiorum arte (quæ pessima ars nimis prosperis multorum successibus crevit) se extollebat. *Ibid. n. 12.*

b Satis fidens haud quaquam cum imperii jure artem imperandi æquatam, cum invicto à civibus hostibusque animo ad exercitum rediit. *Ibid. n. 26.*

pour se mettre en état de conserver au moins la partie qui lui seroit échue.

Ce que Fabius avoit prévu , arriva bientôt. Son Collègue , avide & impatient de combattre , avoit donné tête baissée dans des embûches que lui avoit dressé Annibal , & son armée alloit être entièrement défaite. <sup>a</sup> Le Dictateur , sans perdre de tems en d'inutiles reproches : » Marchons , dit il à ses soldats , au secours de Minucius , & arrachons aux ennemis la victoire , & à nos citoyens l'aveu de leur faute. <sup>b</sup> Il arriva fort à propos , & obligea Annibal de sonner la retraite. <sup>c</sup> Ce dernier en se retirant disoit , » que cette nuée , qui depuis longtems paroissoit sur le haut des montagnes , avoit enfin crevé avec un grand fracas , & causé un grand orage. <sup>d</sup>

Un service si important , & placé dans une telle conjoncture , ouvrit les yeux à Minucius , & lui fit reconnoître sa faute. Pour la réparer sans délai , il alla dans le moment même avec son armée à la tente de Fabius , & l'appellant son pere & son libérateur , lui déclara qu'il venoit se remettre sous son obéissance , & qu'il castoit lui-même un decret dont il se trouvoit plus chargé qu'honoré. Les soldats de leur côté en firent autant , & ce ne furent plus de part & d'autre qu'embrassemens & marques de la reconnoissance la plus vive : <sup>d</sup> & le reste de ce jour , qui avoit pensé être si funeste à la République , se passa dans la joie & les divertissemens.

### Bataille de Cannes.

L'ACTION la plus célèbre d'Annibal , & qui devoit ce semble renverser pour toujours la puissance Romaine , fut la bataille de Cannes. On avoit nommé à Rome pour

Liv. lib. 22.  
n. 34-35.

a Aliud jurgandi succensendique tempus erit : nunc signa extra valum proferte. Victoriâ hosti extorqueamus , confessionem erroris civibus. *Ibid.* n. 29.

b Annibalem ex acie redeuntem dixisse ferunt , tandem eam nubem , quæ sedere in jugis montium solita

est , cum procella imbrem dedisset. *Ibid.* n. 30.

c Plebiscitum , quo oneratus magis quàm honoratus sum , primus antiquo abrogoque. n. 30.

d Lætusque dies , ex admodum tristi paulò antè ac propè execrabili , factus , n. 30.

Consuls L. Æmilius Paulus, & C. Terentius Varro. Ce dernier, \* d'une basse & vile naissance, par les grands biens que son pere lui avoit laissés, & par son adresse à gagner les bonnes grâces du Peuple en se déclarant contre les Grands, avoit trouvé le moien de parvenir au Consulat, sans y porter d'autre mérite que celui d'une ambition démesurée, & d'une estime de lui-même sans bornes. Il disoit hautement » que le moien de perpétuer » la guerre, étoit de mettre des Fabius à la tête des armées : que pour lui, dès le premier jour qu'il verroit l'ennemi, il sauroit bien la terminer. « Son Collègue, qui savoit que la <sup>a</sup> témérité, outre qu'elle est destituée de raison, avoit toujours été jusques-là très malheureuse, pensoit bien autrement. Fabius le voiant près de partir pour la campagne, le confirma encore dans ces sentimens, & lui répéta bien des fois que le seul moien de vaincre Annibal, étoit de temporiser, & de traîner la guerre en longueur. <sup>b</sup> » Mais, lui dit-il, les citoyens, encore plus que les ennemis, travailleront à vous rendre ce moien impraticable. Vos soldats en cela conspireront avec ceux des Carthaginois : Varron & Annibal penseront de même sur ce point. Il faut que vous seul teniez tête & résistiez à ces deux Chefs. Le moien de le faire, c'est de demeurer ferme contre les bruits & les discours populaires, & de ne vous laisser ébranler ni par la fausse gloire de votre Collègue, ni par la fausse honte dont on tâchera de vous couvrir. Souffrez qu'au lieu d'homme précautionné, circonspect, & habile dans le métier de la guerre, on vous fasse passer pour un Chef timide.

<sup>a</sup> Temeritatem, præterquam quòd stulta sit, infelicem etiam ad id locorum fuisse. *Liv. lib. 22. n. 18.*

<sup>b</sup> Hæc una salutis via, L. Paule : quam difficilem infestamque cives sibi magis quam hostes facient. Idem enim tui, quod hostium milites, volent : idem Varro Consul Romanus, quod Annibal Pænus imperator, cupiet. Duobus duobus unus resistas oportet. Resistes

autem, adversus famam rumorisque hominum si satis firmus steteris : si te neque collegæ vana gloria, neque tua falsâ infamia moverit... Sine timidum pro cauro, tardum pro considerato, \*\* imbellem pro perito belli vocent. Malo te sapiens hostis metuat, quam stulti cives laudent. *Ibid. n. 39.*

\* *Je croi qu'il faut lire, tibi.*

\*\* Inbellis, dont signifie ici tu dis in bello, imperitus belli.

» de, lent, sans connoissance de l'art militaire. J'aimé  
 » mieux vous voir craint par un ennemi sage, que loué  
 » par des citoyens imprudens.

*Polyb. lib. 3.  
 pag. 257.*

Chez les Romains, en tems de guerre, on levoit chaque année quatre légions, dont chacune étoit composée de quatre mille hommes de pié, & de trois cens cavaliers. Les Alliés, c'est-à-dire les peuples voisins de Rome, fournissoient un pareil nombre de fantassins, avec le double & quelquefois le triple de cavalerie. Et pour l'ordinaire on partageoit ces troupes entre les deux Consuls, qui faisoient la guerre séparément, & en différens pays. Ici, comme l'affaire étoit décisive, les deux Consuls marchèrent ensemble, & le nombre des troupes tant Romaines que Latines fut doublé, & les légions augmentées chacune de mille hommes de pié, & de cent cavaliers.

Le fort de l'armée d'Annibal étoit dans la cavalerie : c'est pourquoi L. Paulus vouloit éviter de combattre en rase campagne. D'ailleurs les Carthaginois manquoient absolument de vivres, & ne pouvoient pas encore subsister dix jours dans le pays, de sorte que les troupes Espagnoles étoient près de se débânder. Les armées furent quelques jours à se regarder : enfin après divers mouvemens, Varron, malgré les remontrances de son Collègue, engagea la bataille près du petit village de Cannes. Le terrain étoit fort favorable aux Carthaginois, & Annibal, qui savoit profiter de tout, avoit rangé ses troupes de sorte que le vent \* Vulture, qui se leve dans un certain tems réglé, devoit souffler directement contre le visage des Romains pendant le combat, & les inonder de poussière. La bataille se donna. Je n'entreprends point d'en marquer le détail. Le lecteur curieux peut en voir la description dans Polybe & dans Tite-Live, sur tout dans le premier, qui étant lui-même homme de guerre, a dû mieux réussir que l'autre à raconter toutes les circonstances d'une si mémorable action. La victoire fut lontems disputée, & tourna enfin pleinement du côté des Carthaginois. Le Consul L. Paulus fut blessé à mort, & plus de cinquante

\* C'est un vent qui venoit du midi, vers lequel les Romains étoient tournés.

mille hommes demeurèrent sur la place, parmi lesquels étoit l'élite des Officiers. Varron, l'autre Consul, se retira à Venouse avec soixante & dix cavaliers seulement.

Maharbal, l'un des Généraux Carthaginois, vouloit que sans perdre de tems l'on marchât droit à Rome, promettant à Annibal de le faire souper à cinq jours de-là dans le Capitole. Et sur ce que celui-ci répliqua qu'il falloit prendre du tems pour délibérer sur cette proposition : <sup>a</sup> « Je voi bien, dit Maharbal, que les dieux n'ont pas donné au même homme tous les talens à la fois. » Vous savez vaincre, Annibal, mais vous ne savez pas profiter de la victoire. « En effet plusieurs croient que ce délai sauva Rome & l'Empire.

Il est aisé de comprendre quelle fut la consternation à Rome, quand cette funeste nouvelle s'y fut répandue. Cependant on n'y perdit point courage. Après avoir imploré le secours des dieux par des prières publiques, & par des sacrifices, les Magistrats rassurés par les sages conseils & par la ferme contenance de Fabius, donnèrent ordre à tout, & pourvurent à la sûreté de la ville. On leva sur le champ quatre légions, & mille cavaliers, en accordant dispense d'âge à plusieurs, qui n'avoient pas dix-sept ans. Les Alliés firent aussi de nouvelles levées. Dix Officiers Romains, qu'Annibal avoit laissé sortir sur leur parole, arrivèrent à Rome, pour demander qu'on rachetât les prisonniers. Quelque besoin qu'eût la République de soldats, elle refusa constamment de racheter ceux-ci, pour ne point donner d'atteinte à la discipline Romaine, qui punissoit sans pitié quiconque se rendoit volontairement à l'ennemi, & elle aima mieux armer des esclaves qu'elle acheta des particuliers jusqu'au nombre de huit mille, & des prisonniers qui étoient arrêtés pour dettes, ou pour crimes, qui montèrent jusqu'à six mille ; <sup>b</sup> l'honnête, dit l'historien, cédant à l'utile dans ces tristes conjonctures.

<sup>a</sup> Tum Maharbal : Non omnia nimirum eidem dii dedere. Vincere scis, Annibal, victoria uti nescis. Liv. lib. 22. n. 51.

Tome II.

Mora ejus diei satis credidit saluti fuisse urbi atque imperio. Ibid.

<sup>b</sup> Ad ultimum propè desperatæ reipublicæ auxilium, cum honesta

A Rome, le zèle des particuliers & l'amour du bien public éclatèrent alors d'une manière merveilleuse. Il n'en fut pas ainsi des Alliés. Les défaites précédentes n'avoient pu ébranler leur fidélité ; mais ce dernier coup, qui selon eux devoit abattre l'Empire, les renversa, & plusieurs se rangèrent du côté du Vainqueur. Cependant ni la perte de tant de troupes, ni la défection de tant d'Alliés, ne purent porter le Peuple Romain à entendre parler d'accommodement. <sup>a</sup> Loin de perdre courage, jamais il ne fit paroître tant de grandeur d'ame : & lorsque le Consul, après une si grande défaite dont il avoit été la principale cause, revint à Rome, tous les Corps de l'Etat allèrent au-devant de lui, & lui rendirent grâces de ce qu'il n'avoit point désespéré de la république ; au lieu qu'à Carthage, après une telle disgrâce, il n'y avoit point de supplice auquel un Général n'eût dû s'attendre.

Capoue fut une des villes alliées qui se rendit à Annibal. Mais le séjour qu'y firent ses troupes pendant les quartiers d'hiver, leur devint bien funeste. <sup>b</sup> Ce courage mâle, que nuls maux, nulles fatigues n'avoient pu vaincre, fut entièrement énérvé par les délices de Capoue, où les soldats se plongèrent avec d'autant plus d'avidité, qu'ils y étoient moins accoutumés. Cette faute d'Annibal, selon les connoisseurs, fut plus grande que celle qu'il avoit commise, en ne marchant pas droit contre Rome après la bataille de Cannes. Car ce délai pouvoit paroître n'avoir que différé la victoire : au lieu que cette dernière faute le mit absolument hors d'état de

utilibus cedunt, descendit. *Liv. lib. 23. n. 14.*

<sup>a</sup> Adco magno animo civitas fuit, ut consuli ex tanta clade, cuius ipse causa maxima fuisset, redeunti, & obviam itum frequenter ab omnibus ordinibus sit, & gratiæ actæ quòd de republica non desperasset : cui, si Carthaginensium ductor fuisset, nihil recusandum supplicii foret. *Lib. 22. n. 61.*

<sup>b</sup> Quos nulla mali vicerat vis, perdidit nimia bona ac voluptates immodicæ : & eo impensius, quo avidius ex insolentia in eas se mercent. .... Majusque id peccatum ducis apud petitos artium militarium habitum est, quàm quòd non ex Cannensi acie protinus ad urbem Romanam duxisset. Illa enim cunctatio distulisse modò victoriam videti potuit ; hic error vâincere.

vaincre. Ainſi Capoue fut pour Annibal , ce que Cannes avoit été pour les Romains.

*Scipion élu Général , rétablit les affaires d'Eſpagne.*

LA MORT des deux Scipions , pere & oncle de celui dont nous entreprenons de parler , paroifſoit devoir ruiner entièrement les affaires des Romains en Eſpagne , qui juſques-là avoient eu un heureux ſuccès. On ne peut dire ſi cette mort cauſa un plus grand deuil à Rome , qu'en Eſpagne. Car enfin la déſaite de deux armées, la perte preſque aſſurée d'une province ſi conſidérable , la vûe des maux publics , entroient pour quelque choſe dans la douleur des citoyens :<sup>a</sup> mais les Eſpagnes ne regrettoient & ne pleuroient que leurs Chefs, ſur tout Cn. Scipion, qui les avoit gouvernées lontems , & leur avoit le premier fait connoître & goûter les doux fruits de la juſtice, du deſintéreſſement , & de la modération Romaine.

Les larmes coulèrent de nouveau à Rome, quand il s'agit de donner un ſucceſſeur à ces deux grands hommes. Perſonne n'oſoit ſe préſenter pour demander leur place , tant les affaires de cette province paroifſoient deſeſpérées ; & le morne ſilence qui régnoit dans toute l'aſſemblée, ſit encore regretter & ſentir davantage la perte qu'on avoit faite. Dans cette conſternation univerſelle , P. Cornelius Scipion, âgé ſeulement de vingt-quatre ans , fils de Publius qui venoit d'être tué , ſe leve , & paroifſant dans un lieu éminent ſ'offre pour aller commander en Eſpagne, ſi le Peuple agrée ſon ſervice. Cette offre ſi courageuſe rend la vie & la joie à l'aſſemblée , & tous, ſans exception, le nomment d'une voix commune pour Général. Mais lorſque cette première chaleur ſe fut un peu rallentie, le Peuple faiſant réflexion à l'âge de Scipion, commença à

*Liv. lib. 26.  
n. 18. & 19.*

vires ademiſſe ad vincendum. *Lib.*  
23. n. 18.

Capuam Annibali Cannas fuiſſe.  
*Ibid. n. 45.*

a Hiſpaniæ ipſos lugebant deſiderabantque duces : Cnæum tamen

magis, quo diutius præfuerat eis,  
priorque & favorem occupaverat,  
& ſpecimen juſtitiz temperantiæ-  
que Romanæ primus dederat. *Lib.*  
25. n. 36.

*Tome II.*

R r

le repentir de ce qu'il avoit fait. Quelques-uns tiroient même un mauvais présage de son nom & de sa famille, lorsqu'ils considéroient qu'on l'envoioit dans une province où il lui faudroit combattre entre les tombeaux de son pere & de son oncle. Scipion s'étant aperçu de ce refroidissement, fit un discours si plein de confiance, & parla avec tant de sagesse & de son âge, & de l'honneur qu'on lui avoit fait, & de la guerre qu'il entreprenoit, qu'il dissipa tout-à-fait les allarmes du Peuple, & ralluma cette ardeur qui l'avoit porté à lui donner le commandement. Le même Scipion, quelques années auparavant, ayant demandé l'Edilité avant le tems marqué par les loix, & les Tribuns par cette raison s'opposant à sa demande: « Si le Peuple, dit-il, juge à propos de me nommer » Edile, mon âge est compétant.

L'arrivée de Scipion en Espagne rendit le courage aux troupes. <sup>b</sup> Elles reconnoissoient avec joie sur son visage les traits & la ressemblance de son pere & de son oncle: & dans le premier discours qu'il leur fit, il dit qu'il espéroit que bientôt elles reconnoitroient aussi en lui le même esprit, le même courage, & la même droiture.

Ses promesses ne furent pas vaines. La première entreprise qu'il forma fut le siège de Carthagène, ville en même tems la plus riche & la plus forte de toute l'Espagne. C'étoit-là la place d'armes des ennemis, leur arsenal, leur magasin, leur trésor, & le lieu de sûreté, où ils tenoient tout ce qui étoit nécessaire pour la subsistance de leurs armées; sans compter que tous les otages des Princes & des peuples y étoient renfermés. Ainsi la prise de cette unique ville devoit le rendre maître en quelque sorte de toute l'Espagne. Cette expédition si importante, si difficile, & jugée jusqu'à lors impossible, ne lui coûta qu'un jour. <sup>c</sup> Le butin fut immense, en sorte que, dans la

a Si me, inquit, omnes Quirites  
Ædilem facere volunt, satis anno-  
rum habeo. *Lib. 25. n. 2.*

b Brevi faciam, ut quemadmo-  
dum nunc noscitis in me patris  
patrique similitudinem oris vultus-  
que, & lineamenta corporis; ita

ingenii, fidei, virtutisque exem-  
plum expressam ad effigiem vobis  
reddam. *Lib. 26. n. 3.*

c Ut minimum omnium, inter  
tantas opes belli captas, Carthago  
ipâ fuerit. *Lib. 26. n. 47.*



prise de cette ville, Carthagène même fut regardée comme la moindre partie du gain qu'on y fit. Scipion commença par remercier les dieux, non seulement de l'avoir rendu maître en une seule journée de la plus opulente de toutes les villes du pays, mais d'y avoir auparavant rassemblé les forces & les richesses de presque toute l'Afrique & de toute l'Espagne. Puis il marqua sa reconnoissance aux troupes, qu'il combla de louanges, de récompenses, & de marques d'honneur, chacun selon son état & son mérite.

<sup>a</sup> Alors, aiant fait venir les otages, il leur parla avec bonté, & les rassura, en leur représentant, « Qu'ils étoient » tombés entre les mains du Peuple Romain, qui aimoit » mieux gagner les cocurs par des bienfaits, que de les » assujettir par la crainte; & s'attacher les peuples étrangers par la qualité honorable d'amis & d'alliés, que » de les réduire à la triste & honteuse condition d'esclaves.

Ce fut en cette occasion qu'une Dame, respectable par son âge & par sa naissance, femme de Mandonius frere d'Indibilis, roi des Ilergetes, vint se jeter aux piés de Scipion avec plusieurs jeunes Princesses, filles d'Indibilis & d'autres de même qualité, pour le prier d'ordonner à ses gardes d'en prendre un soin particulier. Scipion, qui ne comprit pas d'abord sa pensée, répondit que rien ne leur manqueroit. Alors cette Dame reprenant la parole : <sup>b</sup> « Ce n'est pas là, dit-elle, ce qui nous occupe; car » dans l'état où la fortune nous a réduites, de quoi ne » devons-nous pas nous contenter ? Une autre inquiétude » me trouble & m'allarme, quand je considère la jeunesse & la beauté de ces captives : ( car pour moi mon âge » me met hors du danger & de crainte « ) & elle lui montra en même tems ces jeunes Princesses, qui toutes la res-

<sup>a</sup> Scipio, vocatis obsidibus, universos bonum animum habere jussit: venisse eos in populi Romani potestatem, qui beneficio quam metu obligare homines malit; exterisque gentes fide ac societate junctas habere, quam tristi subje-

ctas servitio. *Liv. lib. 26. n. 49.*

<sup>b</sup> Haud magni ista facimus, inquit: quid enim huic fortunæ non satis est? Alia me cura, ætatem harum intuentem, (nam ipsa jam extra periculum injuriæ muliebris sum) stimulat. *Liv. lib. 26. n. 49.*

pectoient comme leur mere. »<sup>a</sup> Ma gloire , & celle du  
 » Peuple Romain , répliqua Scipion , m'engageroient à  
 » faire respecter parmi nous ce qui doit être respecté en  
 » quelque lieu du monde que ce soit. Mais vous me four-  
 » nissez un nouveau motif d'y veiller encore avec plus de  
 » soin , par l'attention vertueuse que je remarque en vous  
 » à ne penser qu'à la conservation de votre honneur au  
 » milieu de tant d'autres sujets de crainte. » Après cet en-  
 » tretien , il les confia à un Officier d'une sagesse recon-  
 » nue , & lui ordonna d'avoir pour elles les mêmes égards ,  
 » que si elles appartenotent à des amis , ou à des alliés des  
 » Romains.

Après cela , on lui amena une Princesse d'une rare beau-  
 » té. Elle étoit fiancée avec Allucius , Prince des Celtibé-  
 » riens. Il fit aussitôt venir ses parens , avec celui qui lui  
 » étoit destiné pour époux. Il marqua à ce dernier que son  
 » épouse avoit été dans sa maison , comme elle auroit pu  
 » être dans celle de son pere. »<sup>b</sup> J'en ai usé ainsi , ajouta-  
 » t-il , » pour être en état de vous faire un présent digne  
 » de vous & de moi. Je ne vous demande d'autre marque  
 » de reconnaissance , sinon que vous deveniez ami du Peu-  
 » ple Romain. Si vous me croiez homme de bien , tels  
 » qu'ont été parmi ces nations mon pere & mon oncle ,  
 » sachez qu'il y en a beaucoup d'autres dans Rome qui  
 » nous ressemblent , & qu'il n'y a point de peuple aujour-  
 » d'hui sur la terre , dont vous deviez rechercher avec  
 » plus de soin l'amitié pour vous & pour les vôtres , ni  
 » dont vous deviez plus redouter l'inimitié. » Comme les

<sup>a</sup> Tum Scipio : Meæ populique  
 Romani disciplinæ causâ facerem ,  
 inquit , ne quid , quod sanctum us-  
 quam esset , apud nos violaretur.  
 Nunc , ut id cûrem impensius , ve-  
 stra quoque virtus dignitasque fa-  
 cit , quæ ne in malis quidem obli-  
 tæ decoris matronalis estis. *Ibid.*

<sup>b</sup> Fuit sponsa tua apud me eadem ,  
 qua apud soceros tuos parentisque  
 suos , vetecundia. Servata tibi est ,  
 ut inviolatum & dignum me teque

dari tibi donum posset. Hanc mer-  
 cedem unam pro eo munere pacif-  
 cor ; amicus populo Romano sis ;  
 & , si me virum bonum credis esse ,  
 quales patrem patruumque meum  
 jam antè hæ gentes norant , scias  
 multos nostri similes in civitate Ro-  
 mana esse : nec ullum in tetrîs po-  
 pulum hodie dici posse , quem mi-  
 nus tibi hostem tuisque esse velis ,  
 aut amicum malis. *Liv. lib. 26. n.*  
 50.

parens de la fille pressoient Scipion d'accepter la somme considérable qu'ils avoient apportée pour la racheter, aiant fait mettre à ses piés tout cet or & cet argent : » J'a-  
 » joute, dit-il, en s'adressant à Allucius, cette somme  
 » à la dot que vous devez recevoir de votre beau-pere ;  
 & il l'obligea de l'emporter. Ce Prince ne fut pas plutôt de retour dans son pays, qu'il publia par tout les grandes qualités de Scipion, en disant, <sup>a</sup> » Qu'il étoit venu dans  
 » l'Espagne un jeune homme semblable aux dieux, qui se  
 » soumettoit tout par la force de ses armes, & encore plus  
 » par sa bonté & par ses bienfaits. « Peu de tems après, aiant fait des levées parmi ses vassaux, il revint le trouver avec quinze cens Cavaliers.

Scipion, après avoir employé l'hiver à se concilier l'esprit des peuples, partie en leur faisant des présens, partie en leur renvoyant les otages & les prisonniers, se mit en campagne dès que la saison le permit. Les deux Princes dont nous avons parlé, Indibilis & Mandonius, vinrent à sa rencontre avec leurs troupes, <sup>a</sup> & l'assurant que jusques-là leur corps seul étoit demeuré parmi les ennemis, mais que leur cœur avoit été où ils savoient que la vertu la & justice étoient en honneur, ils se rendirent à lui, & se mirent sous sa protection. On fit ensuite venir devant eux leurs femmes & leurs enfans ; & la joie de part & d'autre, étouffant la voix & les paroles, ne s'expliqua longtemps que par les pleurs & les embrassemens.

Asdrubal, effrayé des succès rapides de l'armée Romaine, crut que l'unique moyen de les arrêter étoit de donner une bataille. C'est ce que demandoit Scipion, & à quoi il s'étoit bien préparé. Elle se donna en effet. Les Carthaginois furent vaincus, & laissèrent sur la place plus de huit mille hommes. Asdrubal prit sa route vers les Pyrénées, d'où il partit ensuite pour aller joindre en Italie son frere Annibal. Ce fut après cette victoire de Sci-

*Liv. lib. 27.  
n. 19.*

<sup>a</sup> Venisse diis simillimum juvenem, vincentem omnia cum armis, tum benignitate ac beneficiis. *Liv.* 26. n. 50.

b Itaque corpus duntaxat suum

ad id tempus apud eos (Carthaginenses) fuisse : animum jamptidem ibi esse, ubi jus ac fas crederet coli. *Liv.* 27. n. 17.

pion que les peuples , charmés de sa valeur & de sa modération lui donner le nom de Roi. Scipion leur représenta que ce nom , si estimé par tout ailleurs , étoit détesté chez les Romains. Que pour lui il se contentoit d'avoir les inclinations roiales. Que s'ils les regardoient comme ce qu'il y a de plus capable de faire honneur à l'homme , qu'ils se contentassent de les lui attribuer en secret , sans lui en donner le nom. Ces peuples , quoique barbares , sentirent quelle grandeur d'ame il y avoit à mépriser une qualité qui faisoit l'objet de l'admiration & de l'envie du reste des mortels.

Liv. lib. 28.  
n. 4.

Scipion , deux ans après , envia son frere à Rome , pour y porter la nouvelle de la conquête des Espagnes. Mais il portoit ses vûes bien plus loin , & ne regardoit cette conquête que comme un prélude & une préparation à celle de toute l'Afrique.

Liv. lib. 28.  
n. 18.

La valeur n'étoit pas la seule qualité de Scipion. Il avoit une merveilleuse dextérité à manier les esprits , & à les amener à son but par la voie de l'insinuation , comme il le fit voir dans la célèbre entrevûe qu'il eut avec Syphax roi de Numidie , où se trouva Asdrubal\* , qui avoua que quelque idée qu'il eût des vertus militaires de Scipion , il lui avoit encore paru plus grand & plus admirable dans cette conférence.

\* Cet Asdrubal n'étoit pas le frere d'Annibal.

*SCIPION retourne à Rome , est nommé Consul , & se prépare à la conquête de l'Afrique.*

Liv. lib. 28.  
n. 38-46.

LE BRUIT des victoires & des grandes vertus de Scipion l'avoit devancé à Rome ; & avoit disposé tous les esprits en sa faveur. Dès qu'il y fut arrivé , on le nomma Consul d'un consentement général , & on lui donna pour département la province de Sicile. C'étoit un acheminement certain pour passer en Afrique , & il ne dissimuloit pas que c'étoit là sa vûe & son dessein.

Fabius Maximus , soit circonspection excessive , qui approchoit assez de son caractère , soit jalousie secrète , employa tout son crédit & toute son éloquence dans le Sénat pour le traverser , & alléqua contre lui plusieurs raisons

très fortes en apparence. Scipion les réfuta toutes ; & aiant fini cette dispute , en déclarant qu'il s'en tiendrait à l'avis du Sénat , il fut arrêté qu'il auroit pour province la Sicile , avec permission de passer en Afrique , s'il le jugeoit utile au bien de la République.

Il ne perdit point de tems , & partit aussitôt pour la Sicile , <sup>a</sup> ne quittant point de vûe le dessein qu'il avoit de porter la guerre chez les ennemis. Lélius étoit passé en Afrique avec quelques troupes. Le bruit se répandit que c'étoit Scipion lui-même qui y étoit arrivé avec son armée. Carthage trembla , & se crut perdue. Elle fut bientôt détrompée , mais elle ne laissa pas de dépêcher des courriers vers les Généraux qu'elle avoit en Italie , avec ordre de faire tous leurs efforts pour obliger Scipion d'y revenir. Masinissa , qui avoit embrassé le parti des Romains , & qui étoit fort puissant en Afrique , le pressoit vivement d'y passer , & lui faisoit faire des reproches de ce qu'il frustrait si longtems l'attente des Alliés. Scipion n'avoit pas besoin d'être animé par de telles remontrances. Il travailloit sans relâche aux préparatifs de la guerre , & hâtoit son départ avec toute la vivacité possible.

Pendant les ennemis de Scipion avoient fait courir le bruit à Rome qu'il passoit le tems à Syracuse dans la bonne chère & dans les plaisirs ; que la garnison de la ville à son exemple étoit plongée dans la débauche , & que la licence & le désordre régnoient dans toute l'armée. Fabius , ajoutant foi à ces bruits , se porta aux dernières violences contre Scipion , & fut d'avis qu'on le rappellât sur le champ. Le Sénat , plus sage & plus modéré , voulut avant toutes choses être éclairci de la vérité. Il nomma des Commissaires , qui s'étant transportés sur les lieux , trouvèrent tout dans un merveilleux ordre ; les troupes parfaitement disciplinées , les magasins fournis de vivres , les arsenaux remplis d'armes & d'habits , les galères bien équipées , & prêtes à mettre à la voile. Ce spectacle les remplit de joie & d'admiration. Ils conclurent que si Carthage pouvoit être vaincue , ce devoit être par un tel Chef

*Liv. lib. 29;  
n. 19-25.*

<sup>a</sup> *Nihil parvum , sed Carthaginis jam excidia agitabat animo. Liv. 29. n. 1.*

& une telle armée, & ils pressèrent Scipion au nom du Sénat, de qui ils avoient reçu cet ordre, de hâter son départ, & de remplir au plutôt l'attente & les vœux du Public.

*Ibid. n. 16. 17.*

Il partit donc. La Sicile accourut en foule pour être témoin de son départ. Scipion, déjà si célèbre par ses victoires, & destiné dans l'esprit des peuples aux plus grands événemens, attiroit les yeux & l'attention de tout le monde. On admiroit sur-tout la hardiesse du dessein, dont lui seul étoit auteur, & qui n'étoit venu dans l'esprit à aucun des autres Chefs, d'arracher Annibal de l'Italie, en allant attaquer Carthage, & de transporter & finir la guerre en Afrique même. Scipion, après avoir fait du haut de la poupe des prières & des libations aux dieux, s'avança en pleine mer, suivi des cris de joie, des vœux, & des bénédictions de tout le peuple.

*n. 18.*

La navigation fut courte & heureuse. Dès que Scipion aperçut les bords de l'Afrique, levant les yeux & les mains vers le ciel, il pria les dieux de favoriser son entreprise. Le bruit de son débarquement jeta l'alarme sur toute la côte, & dans Carthage même.

Scipion, après avoir ravagé tout le plat pays, se rendit maître d'une ville d'Afrique assez opulente, où il fit huit mille prisonniers. Mais ce qui lui donna plus de joie, fut l'arrivée de Masinissa, Prince fort brave, qui lui amena un corps de cavalerie considérable.

*n. 19.*

Les Carthaginois avoient mandé promptement Asdrubal, qui leva une armée de plus de trente mille hommes. Mais leur grande ressource étoit dans Syphax, qui arriva effectivement bientôt après avec cinquante mille hommes de pié, & dix mille chevaux. Son arrivée obligea Scipion d'interrompre le siège d'Utique, ville maritime, qu'il avoit commencé d'attaquer.

*Lib. 30. n. 1-17.*

Quand l'hiver fut passé, Scipion reprit le siège. Asdrubal étoit campé assez près de lui, & Syphax n'en étoit pas fort éloigné. Celui-ci proposa quelques conditions de paix, dont la principale étoit que les Romains sortiroient d'Afrique, & qu'Annibal abandonneroit l'Italie. Rien n'étoit plus contraire aux vûes & aux desseins de Scipion : mais il feignit de ne pas s'éloigner des propositions qu'on lui

lui faisoit , & traîna exprès la négociation en longueur, faisant naître tous les jours quelque nouvelle difficulté. Dans les différentes entrevûes qui se firent de part & d'autre , il avoit fait déguiser en valets quelques Officiers de mérite, avec ordre, lorsqu'ils seroient chez les ennemis, d'examiner avec soin tous les dehors des deux camps, leur étendue, la distance qu'il y avoit entre l'un & l'autre, & la matière dont étoient fabriquées les baraqucs des soldats : outre cela la discipline qui s'y observoit, & l'ordre de la garde pendant le jour, & des veilles pendant la nuit. Lorsqu'il fut instruit de tout ce qu'il vouloit savoir, il rompit la trêve, sous prétexte que son Conseil ne vouloit la paix qu'avec Syphax. Et pour ôter tout soupçon aux ennemis, il fit mine de vouloir attaquer Utrique du côté de la mer. Quand il jugea qu'il étoit tems d'exécuter l'entreprise, il chargea Lélius & Masinissa d'aller bruler le camp de Syphax, pendant que lui-même iroit mettre le feu à celui d'Asdrubal. Ils partirent à l'entrée de la nuit avec des feux. Les mesures que Scipion avoit prises étoient si justes, que son dessein réussit au-delà de ce qu'il pouvoit espérer. Le fer ou le feu détruisit les deux puissantes armées des ennemis ; & de plus de cinquante mille hommes dont elles étoient composées, à peine s'en sauva-t-il trois mille. Ceux qui voulurent passer d'un camp dans l'autre, s'imaginant être les seuls qu'on eût surpris, tombèrent dans une embuscade qu'il avoit disposée au milieu de l'espace qui séparoit les deux camps. Le butin fut immense. Plusieurs villes aussitôt se rendirent à lui volontairement. Une seconde victoire remportée sur les mêmes Chefs, & sur la nouvelle armée qu'on avoit mise sur pié avec grande peine, rendit Scipion maître absolu de la campagne. Lélius & Masinissa poursuivirent Syphax, qui fut fait prisonnier dans un combat : après quoi ils assiégèrent & prirent la capitale de son royaume. Ce fut pour lors qu'arriva la fameuse histoire de Sophonisbe. Syphax fut mené à Rome. Dès qu'on y eut appris la nouvelle d'un succès si complet, le Peuple se répandit aussitôt dans tous les temples pour en rendre grâces aux dieux.

Lib. 30. n.  
10.

Annibal reçut en même tems des ordres de Carthage, qui l'obligeoient de partir sur le champ. La face des affaires étoit bien changée en Italie. Il y avoit reçu plusieurs échecs, qui l'avoient extrêmement affoibli. Il avoit eu la douleur de voir prendre presque à ses yeux Capoue par les Romains, sans que la marche vers Rome eût pu les arracher de ce siège. Il s'en approcha inutilement, & cette parole alors lui échapa : » Que les dieux lui » ôtoient tantôt la pensée, tantôt le pouvoir de prendre Rome. « Ce qui lui fit plus de peine, fut d'apprendre que dans le tems même qu'il étoit aux portes de la ville, il étoit parti une recrue pour l'Espagne. Mais ce qui acheva de le déconcerter, fut la défaite entière de l'armée d'Asdrubal son frere, qu'il n'apprit que par la tête de ce Général, qui fut jettée dans son camp. Il fut donc forcé de se retirer dans les extrémités de l'Italie. C'est là qu'il reçut les ordres de Carthage, qu'il ne put entendre sans pousser des soupirs, & sans presque verser des larmes, frémissant de colère de se voir ainsi forcé d'abandonner sa proie. Jamais exilé ne témoigna plus de regret en quittant son pays natal, qu'Annibal en sortant d'une terre ennemie. Il tourna souvent les yeux vers les côtes de l'Italie, accusant les dieux & les hommes de son malheur, & prononçant contre lui-même mille exécutions, de ce qu'au sortir de la bataille de Cannes, il n'avoit pas conduit à Rome ses soldats, encore tout fumans du sang des Romains.

Lib. 30. n.  
29. 30.

Quand il fut arrivé en Afrique, il proposa à Scipion une entrevûe. On convint du tems & du lieu. Ces deux Capitaines, non seulement les plus illustres de leur tems, mais dignes d'être mis en parallèle avec ce qu'il y avoit

a Audita vox Annibalis fertur,  
Potiundæ sibi urbis Romæ modò  
mentem non dari, modò fortunam.  
Lib. 26. n. 11.

b Frendens, gemenſque, ac vix  
lacrymis temperans, dicitur lega-  
torum verba audiſſe. Rarè quem-  
quam alium, patriam exilii cauſa  
relinquentem, magis mœſtum ab-

iſſe ferunt, quàm Annibalem hoſ-  
tium terra excedentem. Reſpexiſſe  
ſæpè Italiz littora, Deos homineſ-  
que accuſantem, in ſe quoque ac  
ſuum ipſius caput execratum,  
Quod non cruentum ab Can-  
nenſi victoria militem Ro-  
mam duxiſſet. Lib. 30. n. 10.



jamais eu de plus grands Princes & de plus fameux Généraux, demeurèrent quelque tems en silence, comme étonnés à la vûe l'un de l'autre, & occupés d'une mutuelle admiration. Enfin Annibal prit le premier la parole, & après avoir loué Scipion d'une manière fine & délicate, il lui fit une vive peinture des desordres de la guerre, & des maux qu'elle avoit causés, tant aux victorieux, qu'aux vaincus. Il l'exhortoit à ne se laisser pas éblouir par l'éclat de ses victoires. Que quelque heureux qu'il eût été jusques-là, il devoit appréhender l'inconstance de la fortune. Que sans en chercher bien loin des exemples, il en étoit, lui-même qui lui parloit, une preuve éclatante. Que Scipion étoit alors ce qu'Annibal avoit été à Thrasymène & à Cannes. Qu'il profitât de l'occasion mieux qu'il n'avoit fait lui-même, en faisant la paix dans un tems, où il étoit le maître des conditions. Il finit en déclarant que les Carthaginois vouloient bien céder aux Romains la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, & toutes les îles qui sont entre l'Afrique & l'Italie. Qu'il falloit bien se résoudre, puisque les dieux en ordonnoient ainsi, à se renfermer dans les bords de l'Afrique, tandis qu'ils verroient les Romains maîtres sur mer & sur terre de tant de royaumes étrangers.

Scipion répondit en moins de paroles, mais non avec moins de dignité. Il reprocha aux Carthaginois la perfidie avec laquelle ils venoient de piller quelques galères Romaines avant que la trêve fût expirée. Il rejetta sur eux seuls & sur leur injustice tous les maux des deux guerres. Après avoir remercié Annibal des conseils qu'il lui donnoit sur l'incertitude des événemens humains, il finit en l'avertissant de se préparer au combat, s'il n'aimoit mieux accepter les conditions qu'il avoit déjà proposées, auxquelles néanmoins on en ajouteroit encore quelques-unes pour punition d'avoir rompu la trêve.

Chacun des Généraux exhorta donc ses troupes. Annibal rapportoit toutes les victoires qu'il avoit remportées sur les Romains, tous les Chefs qu'il avoit tués, toutes les armées qu'il avoit taillées en pièces. Scipion représentoit aux siens la conquête des Espagnes, les succès

qu'il avoit eus dans l'Afrique, & l'aveu que les ennemis faisoient de leur foiblesse en venant demander la paix : <sup>a</sup> & il disoit tout cela d'un air & d'un ton de vainqueur. Jamais motifs de bien combattre ne furent plus puissans. Ce jour alloit mettre le comble à la gloire de l'un ou de l'autre des Chefs, <sup>b</sup> & décider qui de Rome ou de Carthage donneroit la loi aux nations.

<sup>a</sup> 34 35.

Je n'entreprends point de décrire l'ordre de la bataille, ni la valeur des deux armées. Il est aisé d'imaginer que deux Capitaines si expérimentés n'oublièrent rien de ce qui devoit contribuer au gain de la bataille. Les Carthaginois après un combat fort opiniâtre, furent enfin obligés de prendre la fuite, en laissant vingt mille des leurs sur le champ de bataille; & les Romains firent un pareil nombre de prisonniers. Annibal se sauva pendant le tumulte; & étant rentré dans Carthage, après trente-six ans d'absence, il avoua qu'il étoit vaincu sans ressource, & que Carthage n'avoit plus d'autre parti à prendre que de demander la paix à quelques conditions que ce fût. Scipion lui donna de grands éloges, & assura qu'Annibal s'étoit surpassé lui-même dans cette journée, quoique le succès n'eût pas répondu à son courage.

<sup>a</sup> 36 38.

Pour lui il fut bien profiter de sa victoire, & de la consternation des ennemis. Il ordonna à un de ses Lieutenans de mener son armée de terre à Carthage, pendant que lui-même alloit conduire la flotte jusqu'aux piés de ses murailles. Il n'en étoit pas éloigné, lorsqu'il rencontra un vaisseau couvert de banderoles & de branches d'oliviers. Il portoit dix Ambassadeurs des plus considérables de Carthage, qui venoient implorer sa clémence. Il les renvoya sans réponse, avec ordre de le venir trouver à Tunis, où il devoit s'arrêter. Les Députés de Carthage vinrent au nombre de trente trouver Scipion au lieu marqué, & lui demandèrent la paix en des termes très soumis. Il assembla son Conseil. La plupart étoient assez d'avis qu'il rasât Carthage, & qu'il traitât ses habitans

<sup>a</sup> Celsus hæc corpore, vulnè que  
ita læto, ut vicisse jam crederes,  
dicebat. *Lib. 30. n. 32.*

<sup>b</sup> Roma an Carthago jura gen-  
tibus darent, ante crastinam noctem  
scituros. *Ibid. n. 32.*

avec la dernière sévérité. Mais la vue du tems que durerait le siège d'une ville si bien fortifiée, & la crainte qu'avoit Scipion qu'on ne lui envoiât un successeur pendant qu'il seroit occupé à ce siège, le firent pancher vers la douceur. Il leur accorda une trêve, pour leur laisser le tems d'envoyer à Rome.

Les Députés y étant arrivés, & aiant exposé le sujet de leur voiage, le Sénat & le Peuple donnèrent un plein pouvoir à Scipion, & lui permirent de ramener son armée après la conclusion du traité. La paix fut donc conclue. Les Carthaginois remirent à Scipion plus de cinq cens vaisseaux, qu'il fit bruler à la vue de Carthage : spectacle bien triste pour les habitans de cette malheureuse ville. Il fit trancher la tête aux Alliés du nom latin, & pendre les citoyens Romains, qui lui furent rendus comme transfuges.

Ainsi fut terminée la seconde guerre Punique, après avoir duré dix-sept ans. Scipion retourna à Rome à travers une multitude infinie de peuples, que la curiosité attiroit sur son passage. On lui décerna le triomphe le plus magnifique qu'on eût encore vu. Il n'y manqua que la présence du Roi Syphax, qui étoit mort à Tivoli quelques jours auparavant. Le surnom d'*Africain* lui fut donné; on ne fait si ce fut par l'armée, ou par le peuple, ou par ses amis, & ceux de sa famille. Quoiqu'il en soit, il est le premier, à qui l'honneur de prendre le nom d'une nation vaincue, ait été accordé.

### GUERRE contre Philippe roi de Macédoine.

CETTE guerre commença immédiatement après que celle de Carthage eut été terminée, & elle ne dura que l'espace de quatre ans. La seconde guerre Punique fut l'occasion & la cause de celle-ci. <sup>a</sup> Philippe, selon la coutume des Princes politiques, qui régient leur conduite sur leurs intérêts, & qui dans leurs entreprises consultent

a In hanc dimicationem duorum  
opulentissimorum in terris populo-  
rum omnes reges gentesque animos || intenderant : inter quos Philippus  
Macedonum rex..... Is, utrius  
populi mallet victoriam esse, in-

S f iij

n. 40 43.

n. 45.

moins l'équité que l'utilité, voiant aux mains deux peuples aussi puissans qu'étoient les Carthaginois & les Romains, avoit atrendu pour se déclarer, que la fortune elle-même se déclarât, bien résolu de se ranger du côté du plus fort. Il étoit d'autant plus intéressé dans cette guerre, que l'Italie se trouvoit assez près de ses Etats, qui n'en étoient séparés que par la mer d'Ionie. Trois victoires considérables remportées de suite par Annibal, lui firent juger que la guerre se termineroit à son avantage, & le déterminèrent à embrasser le parti de ce dernier. Il lui envoya donc des Ambassadeurs. Le bonheur des Romains voulut qu'à leur retour ils fussent surpris chargés des lettres d'Annibal pour Philippe, & conduits à Rome. C'étoit peu de tems après qu'on y avoit appris la sanglante défaire de Cannes. Le Sénat comprit quel surcroît de danger ce seroit que la guerre de Macédoine, ajoutée à celle de Carthage. Cependant, loin de succomber à une telle crainte, les Romains ne songèrent qu'aux moyens de porter la guerre en Macédoine, pour empêcher Philippe de passer en Italie. La prise des Ambassadeurs leur en donna le tems. Il falut que Philippe en envoiât de seconds, qui lui rapportèrent enfin le traité qu'ils avoient conclu avec Annibal. Polybe nous l'a conservé tout entier : il mérite d'être lu. Il y est fait mention de tous les dieux de l'un & de l'autre parti, sous les yeux desquels se faisoit ce traité, & il y est marqué expressément, que c'étoit du secours des dieux qu'Annibal attendoit l'heureux succès de la guerre.

Les Romains ne manquèrent pas d'envoier contre Philippe une flotte, qui lui fit perdre l'envie de passer en Italie, en l'obligeant de songer à défendre son propre pays. Tout le tems que dura la guerre Punique se passa en différentes expéditions que ce Prince fit dans la Grèce,

*certis adhuc viribus, fluctuatus animo fuerat. Posteaquam tertia jam pugna, tertia victoria cum Pœnis erat, ad fortunam inclinavit, legatosque ad Annibalem misit. Liv. lib. 23. n. 33.*

*a Gravis cura Patres incescit, cer-*

*nentes quanta vix tolerantibus Punicum bellum Macedonici belli moles instaret. Cui tamen adeo non succubuerunt, ut extemplo ageretur quemadmodum ultro inferendo bello averterent ab Italia hostem. Liv. 23. n. 38.*

*Liv. lib. 23.  
n. 33. 34. &  
38. 39.*

*Polyb. lib. 7.  
pag. 502.*

où, sous prétexte de soutenir les Achéens contre les Éoliens leurs ennemis, il se rendit maître de plusieurs villes assez considérables.

Dès qu'à Rome la paix eut été conclue avec les Carthaginois, la première affaire qu'on y mit en délibération, fut celle qui regardoit Philippe. Les plaintes d'Athènes, qui imploroit le secours des Romains, y donnèrent lieu. Il fut décidé qu'on déclareroit la guerre à Philippe. <sup>Liv. lib. 31. n. 1. &c.</sup> Rome, toujours attentive à ce qui regarde la religion, sur tout dans le commencement des nouvelles guerres, ne manqua à rien de ce qui avoit coutume de se pratiquer en pareille occasion, & ordonna des prières publiques, & des sacrifices dans tous les temples des dieux.

Le Consul, chargé du département de la Macédoine, partit dès le commencement du printems. Je ne rapporterai ici aucun détail de tout ce qui se passa pendant le cours de cette guerre. On parla plusieurs fois de paix, & il y eut plusieurs entrevûes, mais toujours inutilement. Une dernière action décida du sort de Philippe : ce fut la bataille de Cynoscéphale. T. Quintius Flaminius Pro- <sup>Liv. lib. 33. n. 7-10.</sup> consul commandoit l'armée des Romains. Celle des Macédoniens fut vaincue, & le Roi obligé de prendre la fuite. Son premier soin, dans ce moment de trouble & de confusion, fut d'envoyer à Larisse brûler tous ses papiers, de peur qu'ils ne nuisissent à ses alliés & à ses amis, si les Romains venoient à s'en rendre les maîtres : & Polybe fait <sup>Liv. 17. pag. 767.</sup> remarquer cette attention comme une preuve de la sagesse & de la prudence de ce Prince dans l'adversité ; au lieu que d'abord ses succès heureux l'ayant rempli de vanité & d'orgueil, avoient fait dégénérer sa conduite, si sage & modérée dans les commencemens, en un gouvernement violent & tyrannique.

Philippe songea alors véritablement à faire la paix. Il y trouva beaucoup de disposition de la part de Flaminius, parce qu'on savoit, à n'en pouvoir douter, qu'Antiochus roi de Syrie songeoit à passer en Europe, & à déclarer la guerre aux Romains. Les conditions furent les

a Civitas religiosa, in principiis || vit supplicationes, &c. <sup>Liv. lib. 31. n. 9.</sup>  
maximè novorum bellorum, decre-

mêmes que celles qu'on avoit déjà proposées auparavant, & entre autres, que toutes les villes des Grecs, tant en Europe, qu'en Asie, jouiroient de la liberté, & que Philippe feroit sortir les garnisons de celles dont il s'étoit emparé. Ce traité fut ratifié à Rome, où son fils Démétrius, qu'il y avoit envoyé en ôtage, demeura encore quelques années après que cette grande affaire eut été conclue, & s'y lia d'une amitié particulière avec les Romains.

n. 30-33.

Le courier, qui étoit chargé de la ratification du traité, arriva fort à propos en Grèce, dans le tems qu'on étoit près de célébrer les Jeux solennels à Corinthe. La curiosité naturelle aux Grecs pour ces sortes de spectacles, & la situation commode du lieu où l'on pouvoit aborder par mer des deux côtés, rendoient toujours l'assemblée fort nombreuse : mais l'impatience d'apprendre quel seroit à l'avenir le sort de toute la Grèce, y avoit attiré pour lors un concours incroyable de peuples. Quand les Romains, au jour marqué, eurent pris séance, le héraut s'avança dans l'arène, & après que par le son de la trompette on eut imposé silence à toute l'assemblée, il prononça à haute voix les paroles suivantes : LE SÉNAT ET LE PEUPLE ROMAIN, ET T. QUINTIUS GENERAL, AIAINT VAINCU LE ROI PHILIPPE ET LES MACÉDONIENS, ORDONNENT QUE LES PEUPLES DE LA GRECE VIVRONT DESORMAIS SOUS LEURS LOIX LIBRES ET EXEMTS DE TOUTE SERVITUDE ; & il fit en même tems le dénombrement de tous les peuples qui avoient été assujettis à Philippe. Une nouvelle si heureuse & si inespérée, paroissoit plutôt un songe qu'une réalité. On n'osoit en croire ni ses yeux ni ses oreilles, & chacun vouloit voir encore & entendre le héraut, pour s'assurer par soi-même de son propre bonheur. Quand la chose fut bien certifiée, il s'éleva de si grands cris de joie, & ils furent tant de fois réitérés, <sup>a</sup> qu'il parut évidemment que de tous les biens il n'y en a aucun dont les hommes soient plus vivement touchés que

<sup>a</sup> Ut facile apparet, nihil omnium bonorum multitudini gratius, || quam libertatem, esse. Ludicrum deinde ita raptim peractum est, ut de

de la liberté. On célébra les Jeux à la hâte & fort rapidement, personne ne s'y intéressant plus, & ne daignant y prêter la moindre attention, tant une seule joie avoit étouffé dans les esprits le sentiment de tout autre plaisir. Quand les Jeux furent finis, tous presque coururent en foule vers le Général Romain, en sorte que chacun s'empresant d'approcher de son libérateur, de le saluer, de lui baiser la main, & de jeter sur lui des couronnes & des festons de fleurs, il auroit été dans quelque danger pour sa santé, si la vigueur de l'âge, (car il n'avoit guères que 33 ans) & la joie d'une journée si glorieuse, ne l'avoient soutenu, & mis en état de résister à toutes ces fatigues.

### GUERRE contre Antiochus, roi de Syrie.

LES ROMAINS, qui jusques là avoient prudemment dissimulé leur mécontentement, & fermé les yeux sur plusieurs entreprises d'Antiochus, pour ne point avoir en même tems deux ennemis puissans sur les bras, commencèrent à lui parler plus nettement dès qu'ils se virent délivrés de la guerre contre les Macédoniens, & lui firent dire qu'il eût à sortir des villes d'Asie qui avoient appartenu à Philippe, ou à Ptolémée; qu'il laissât les villes grecques vivre en liberté, & qu'il ne songeât point à entrer en Europe, ni à y faire passer des troupes.

Ce Prince, déjà assez porté de lui-même à la guerre, y étoit encore poussé fortement par les sollicitations violentes des Etoliens, & par les conseils d'Annibal, qui s'étoit retiré chez lui, depuis que les Romains, avertis de ses intrigues secrètes & de ses intelligences avec le Roi de Syrie, avoient, contre le sentiment de Scipion, demandé aux Carthaginois de leur livrer cet ennemi implacable de Rome, qui ne pouvoit souffrir la paix, & qui causeroit infailliblement la ruine de sa patrie. Enfin Antiochus se déclara ouvertement, fit entrer ses troupes dans la Grèce, & prit plusieurs villes.

nulius nec animi nec oculi spectaculo intenti essent; adeo unum gaudium preoccupaverat omnium || aliarum sensum voluptatum. Liv. lib. 33. n. 32.

Lib. 36. n. 1.  
 &c.

Alors les Romains, qui s'attendoient depuis longtemps à cet événement, lui déclarèrent la guerre dans les formes, après avoir consulté les dieux sur le succès de cette entreprise, & avoir imploré leur secours par des prières publiques & des sacrifices.

L'avis d'Annibal, dans un Conseil général qui se tint sur les résolutions qu'il falloit prendre, avoit été qu'Antiochus fit partir sur le champ sa flotte pour débarquer des troupes en Italie, & il s'offroit de la commander, pendant que le Roi demeureroit en Grèce avec son armée, faisant toujours mine, & se tenant effectivement toujours prêt à y passer, lorsqu'il en seroit tems. Cet avis fut négligé, aussi bien que tous ceux qu'il donna encore depuis; & soit défiance, soit jalousie & crainte qu'un étranger n'eût toute la gloire de cette entreprise, il ne fit aucun usage d'Annibal, qui auroit dû lui tenir lieu d'une armée entière.

Lib. 36. n. 11.

Outre cela, ce Prince, enflé mal à propos du premier succès de ses armes, & oubliant tout d'un coup les deux grands projets qu'il avoit formés, de faire la guerre aux Romains, & de délivrer la Grèce, se laissa emporter à une passion qu'il conçut pour une fille de Chalcis, passa le quartier d'hiver dans cette ville à célébrer ses noces au milieu des festins & des réjouissances, & énerma par ce séjour les forces & le courage de ses troupes.

La campagne suivante s'en ressentit. Ces troupes, amolies par les plaisirs & la bonne chère, ne purent tenir devant celles des Romains, & furent battues en plusieurs occasions. Le Roi lui-même, fuyant de ville en ville & de contrée en contrée, & toujours vivement poursuivi, fut enfin obligé de repasser en Asie. Sa flotte sur mer n'eut pas un meilleur succès.

Lib. 37. n. 1.  
 &c.

L'année suivante, on nomma pour Consuls L. Cornélius Scipion, & C. Lélius. Scipion l'Africain s'offrit de servir sous son frere en qualité de Lieutenant, au cas qu'on voulût lui donner pour département la Grèce, sans tirer les provinces au sort, comme c'étoit la coutume. Cette proposition causa une grande joie au Peuple, persuadé qu'il étoit que Scipion vainqueur seroit d'une plus gran-



de ressource pour le Consul & l'armée Romaine, qu'Antibal vaincu pour Antiochus. Sa demande lui fut donc accordée presque d'un consentement universel, & cinq mille vieux soldats, qui avoient servi sous lui, le suivirent en qualité de volontaires.

L'effet répondit à l'espérance. Le Consul se prépara à porter la guerre en Asie. Il falloit auparavant s'assurer des dispositions de Philippe, par le pays duquel l'armée devoit passer. On le trouva très bien intentionné. Il fournit aux troupes tous les rafraîchissemens nécessaires. Il se piqua sur tout de traiter les Généraux & les Officiers avec une magnificence royale. Il les accompagna non seulement dans la Macédoine, mais dans la Thrace, & jusqu'à l'Helléspont.

Antiochus fit beaucoup d'efforts pour engager dans son parti Prusias roi de Bithynie, en lui faisant craindre pour lui-même les suites des conquêtes de Scipion, <sup>a</sup> & lui représentant que le dessein des Romains étoit de détruire tous les royaumes de la terre, pour y établir leur seul empire. Les lettres des Scipions qui lui furent rendues dans ce même tems, & l'arrivée de l'Ambassadeur Romain, qui survint fort à propos lorsqu'il délibéroit, firent plus d'impression sur son esprit, que les raisons & les promesses d'Antiochus. Il sentit combien il étoit & plus sûr & plus utile pour lui d'entrer en alliance avec les Romains, & il la conclut sur le champ.

Plusieurs échecs qu'Antiochus avoit reçus & par terre & par mer, le firent songer sérieusement à la paix. <sup>b</sup> La grandeur d'ame de Scipion l'Africain, la modération avec laquelle il avoit usé de ses victoires en Espagne, & en Afrique, & le haut point de gloire où il étoit parvenu, & dont il devoit être rassasié, lui faisoient espérer de trouver par son canal plus de facilité dans sa négociation :

<sup>a</sup> Venire eos ad omnia regna tollenda, ut nullum usquam orbis terrarum nisi Romanum impetium esset. *Liv. lib. 37. n. 25.*

<sup>b</sup> In Scipione Africano maximam spem habebat; præterquam quod

& magnitudo animi, & fatietas gloriæ, placabilem eum maxime faciebat: notumque erat gentibus qui victor ille in Hispania, qui deinde in Africa fuisset. *n. 34.*

outre qu'il avoit entre les mains le fils de ce Général, qui apparemment avoit été fait prisonnier dans quelque combat, & il offroit de le rendre à son pere sans rançon, si la paix se concluoit. Les Romains, accoutumés à ne jamais rien rabattre des conditions qu'ils avoient une fois proposées, s'en tinrent à celles qui avoient été offertes au Roi dès le commencement de la guerre. Ainsi la négociation fut sans effet. Scipion, pour répondre à l'honnêteté d'Antiochus, lui fit dire, que comme pere & particulier, il ne manqueroit aucune occasion de lui marquer sa reconnoissance; mais qu'il ne devoit rien attendre de lui comme homme public & commandant. Qu'au reste, le seul conseil qu'il pouvoit lui donner comme ami, étoit de renoncer à la guerre, & de ne refuser aucune des conditions de paix qu'on lui offroit.

\* 37.

Les Romains firent une marche de plusieurs jours, pour chercher & atteindre l'ennemi. Le Roi étoit campé à Thyatire. Il apprit que Scipion l'Africain étoit demeuré malade à Elée: il lui renvoia son fils.<sup>a</sup> La joie de revoir un fils tendrement aimé, ne fit pas moins d'impression sur le corps que sur l'esprit de ce pere. Après l'avoir tenu longtemps embrassé, & satisfait sa tendresse: » Allez, dit-il aux Députés, assurer le Roi de ma reconnoissance, » & dites-lui que pour le présent, je ne puis lui en donner d'autre marque, que de lui conseiller d'attendre, » pour donner le combat, que je sois retourné au camp. »

\* 38 44.

Cependant le Consul avançoit toujours. Enfin il arriva près de l'armée d'Antiochus. Celui-ci la tint plusieurs jours dans son camp, sans vouloir hasarder la bataille. L'hiver étoit proche, & le Consul craignoit que la victoire ne lui échapât des mains. Voiant donc ses troupes pleines d'ardeur, il les mena contre l'ennemi. Le combat fut long & opiniâtre: mais enfin la victoire tourna entièrement du côté des Romains. Le Roi perdit en cette journée cinquante mille hommes de pié, & quatre mille de cavalerie, sans compter les prisonniers. Il se retira en désordre avec le peu de troupes qui lui restoit, d'abord

<sup>a</sup> Non solum animo patrio gratum munus, sed corpori quoque sa- || lubre gaudium fuit. n. 37.

à Sardes , puis à Apamée. Cette victoire fut suivie de la reddition des plus fortes villes de l'Asie.

Il arriva bientôt après des Députés de la part d'Antiochus , qui avoient ordre d'accepter telles conditions de paix qu'il plairoit aux Romains de lui imposer. Ce furent les mêmes qui avoient été proposées dès le commencement : Que le Roi céderoit tout ce qu'il possédoit en Europe , & toutes les villes qu'il avoit dans l'Asie en deça du mont Taurus , qui serviroit désormais de borne à son royaume : qu'il paieroit au Peuple Romain pour les frais de la guerre quinze mille talens Euboïques , & quatre mille au Roi Eumène : mais qu'avant tout il livreroit Annibal , sans quoi les Romains n'écouteront aucune proposition : mais Annibal trouva le moyen de s'échaper. Ce traité fut ratifié à Rome. L'honneur du triomphe fut accordé à L. Scipion , & il prit le surnom d'*Asiatique*.

*Fin de la mort de Scipion.*

QUELQUE droiture & quelque désintéressement que Scipion eût fait paroître dans la guerre d'Antiochus , il ne laissa pas d'être accusé d'avoir eu des intelligences avec ce Prince. Quelque tems après son retour à Rome les deux Petillius Tribuns du Peuple l'appellèrent en jugement. Ils disoient qu'Antiochus lui avoit rendu son fils sans rançon , & lui avoit fait la cour comme à celui qui décidoit seul à Rome de la paix & de la guerre : Que dans la province il avoit eu auprès du Consul l'autorité d'un Dictateur , plutôt que la soumission d'un Lieutenant : Que son motif , en partant pour cette guerre , avoit été de persuader à la Grèce , à l'Asie , & à tous les peuples de l'Orient , ce qu'il avoit déjà fait connoître à l'Espagne , à la Gaule , à la Sicile , & à l'Afrique : savoir , qu'un homme seul étoit l'appui & le soutien de l'Empire , que Rome , maîtresse de l'univers , devoit sa gloire & sa sûreté à Sci-

*Liv. lib. 38.*

*n. 50 53.*

a Unum hominem caput columenque Imperii Romani esse : sub umbra Scipionis civitatem dominam orbis terrarum latere : nutus

ejus pro decretis Patrum , pro populi iussis esse. Infamia intactum , invidia , qua possunt , urgent. *Liv. lib. 38. n. 51.*

T t iij

pion ; qu'un seul mot de sa bouche avoit plus d'autorité ; que ni les arrêts du Sénat , ni les ordres du Peuple. Enfin , ne trouvant point de prise sur sa vie qui étoit irréprochable , ils tâchèrent de rendre sa puissance odieuse.

Scipion , sans dire un seul mot des chefs dont il étoit accusé , fit un discours si magnifique sur les grandes entreprises qu'il avoit heureusement terminées , que tout le monde convint que jamais éloge n'avoit été ni plus pompeux , ni plus véritable. <sup>a</sup> Car il raportoit ces actions avec la même élévation d'esprit , & la même grandeur d'ame qu'il avoit montrée en les faisant ; & l'on n'étoit point blessé de l'entendre lui-même se louer , parce que c'étoit la nécessité de se défendre , & non le desir de se faire valoir , qui le faisoit parler de la sorte. Tout le tems se passa en discours , & la nuit étant survenue , le jugement fut remis à un autre jour.

Quand ce jour fut arrivé , Scipion parut avec une foule de cliens & d'amis ; & ayant fait faire silence : » Ce fut » à pareil jour que celui-ci , dit-il en s'adressant aux Tribuns du Peuple & aux citoyens , » que je vainquis Annibal » & les Carthaginois auprès de Carthage. Comme donc » il n'est pas juste de le passer en disputes & en contestations , je vais de ce pas au Capitole rendre grâces de » cette victoire à Jupiter , à Junon , à Minerve , & à tous » les dieux qui habitent le Capitole. Accompagnez-moi » dans ce devoir de religion & de reconnaissance , tous » tant que vous êtes qui en avez le tems ; & priez les » dieux de vous donner des Chefs qui me ressemblent : » s'il est vrai que depuis l'âge de dix-sept ans , de même que » vous avez prévenu en moi les années par vos dignités , » j'ai tâché aussi de prévenir vos suffrages par mes services. « Après avoir ainsi parlé , il prit le chemin du Capitole , où toute l'assemblée le suivit , jusques aux greffiers & aux huissiers des Tribuns , qui se virent abandonnés de tout le monde , excepté de leurs esclaves. Ce fut là le jour le plus glorieux de la vie de Scipion ; & , à juger

<sup>a</sup> Dicebantur enim ab eodem animo ingenioque , à quo gesta erant : pro periculo , non in gloriam , reſerebantur. n. 50.  
& aurium fastidium aberat , quia

de ce qui fait la véritable grandeur, il avoit quelque chose de plus éclatant & de plus mémorable que celui où il entra dans Rome triomphant de Syphax & des Carthaginois.

Depuis ce jour, qu'on peut regarder comme le dernier d'une si belle vie, il se retira à Litterne pour éviter la jalousie & la malignité de ses accusateurs, avec résolution de ne se point trouver au jugement de sa cause qui avoit été remise. <sup>a</sup> Il avoit l'ame trop haute, & avoit jusques là soutenu un trop grand personnage dans la République, pour pouvoir s'abaisser à celui de suppliant & d'accusé.

Quand le jour du jugement fut venu, L. Scipion son frere rejetta la cause de son absence sur une maladie fâcheuse, qui ne lui permettoit pas de venir à Rome. Ses accusateurs, prenant occasion de sa retraite pour le rendre encore plus odieux au Peuple, demandèrent qu'on l'arrachât de sa maison de campagne, & qu'on l'amenât de force à Rome pour y venir répondre aux accusations dont il étoit chargé. Tib. Sempronius Gracchus, l'un des Tribuns du peuple, & qui avoit toujours été ennemi de Scipion, ne pouvant souffrir une telle indignité, se déclara en sa faveur, & plein d'indignation contre ses Collègues: » Quoi, Tribuns, dit-il, ce vainqueur de l'Espagne » & de l'Afrique sera sous vos piés! N'a-t-il défait qua- » tre Généraux Carthaginois, taillé en pièces & mis en » suite quatre grandes armées dans l'Espagne, vaincu Sy- » phax, Annibal, & Antiochus, ( car son frere veut bien » lui laisser partager avec lui l'honneur de cette dernière » victoire ) que pour succomber à la haine & à l'envie des » deux Petillius? <sup>b</sup> N'y a-t-il donc point de mérites, point » d'honneurs, qui puissent procurer aux grands hommes » une retraite assurée & comme un asyle sacré & invio-

<sup>a</sup> Major animus & fortuna erat, ac majori fortunæ assuetus, quam ut reus esse sciret, & summittere se in humilitatem causam dicentium.

Lib. 18. n. 52.

<sup>b</sup> Nullis-ne meritis suis, nullis

Tome II.

vestris honoribus, unquam in arcem tutam, & velut sanctam, clari viri pervenient: ubi, si non venerabilis, inviolata saltem senectus eorum consistat? Lib. 38. n. 53.

» lable, où leur vieillesse, si l'on ne peut se résoudre à la  
 » respecter, soit au moins à couvert d'insulte & d'outra-  
 » ge ? « Ce discours fut reçu avec un applaudissement gé-  
 » néral ; & le Sénat peu après fit faire des remerciemens à  
 Sempronius, de ce qu'il avoit préféré l'intérêt public à  
 son ressentiment particulier. Les accusateurs, ne pouvant  
 soutenir les reproches qu'on leur faisoit de tous côtés, se  
 délistèrent de leur poursuite.

Scipion passa le reste de sa vie à Litterne, sans regret-  
 ter le séjour de Rome, & il s'y fit lui-même élever un  
 tombeau, pour n'être point inhumé dans une patrie in-  
 grate.

### *Mort d'Annibal.*

*Liv. lib. 39.  
 n. 51.*

ANNIBAL, ne se croiant plus en sûreté dans les Etats  
 d'Antiochus, s'étoit retiré chez Prusias roi de Bithynie.  
 Mais les Romains ne l'y laissèrent pas en repos, & dé-  
 putèrent Quintius Flaminius vers ce Roi, pour se plain-  
 dre de ce qu'il lui donnoit une retraite. Il ne fut pas diffi-  
 cile à Annibal de deviner quel étoit le sujet de cette am-  
 bassade, & il n'attendit pas qu'on le livrât à ses ennemis.  
 D'abord il essaya de se sauver par la fuite : mais il s'aper-  
 çut que les sept issues cachées qu'il avoit fait faire à son  
 palais, étoient occupées par les soldats de Prusias, qui  
 vouloit faire sa cour aux Romains, en trahissant son hô-  
 te. Il se fit donc apporter le poison qu'il gardoit depuis  
 longtemps pour s'en servir dans l'occasion, & le tenant en-  
 tre ses mains : « Délivrons, dit-il, le Peuple Romain d'une  
 » inquiétude qui le tourmente depuis longtemps, puisqu'il  
 » n'a pas la patience d'attendre la mort d'un vieillard.  
 » La victoire que remporte Flaminius sur un homme dé-  
 » sarmé & trahi, ne lui fera pas beaucoup d'honneur. Ce  
 » jour seul fait voir combien les Romains ont dégénéré.  
 » Leurs peres avertirent Pyrrhus de se garder d'un traî-  
 » tre qui vouloit l'empoisonner, & cela dans le tems que  
 » ce Prince leur faisoit la guerre dans le cœur de l'Italie : &  
 » ceux-ci ont envoyé un homme Consulaire pour engager  
 » Prusias à faire mourir par un crime abominable son ami  
 » &

» & son hôte. « Après avoir fait des imprécations contre Prusias, & invoque contre lui les dieux protecteurs & vengeurs des droits sacrés de l'hospitalité, il avala le poison, & mourut.

Telle fut la fin des deux plus grands hommes de leur siècle, qui tous deux succombèrent à la jalousie de leurs ennemis, & éprouvèrent l'ingratitude de leur patrie.

### GUERRE contre Persée, dernier roi de Macédoine.

PERSÉE avoit succédé à Philippe son pere dans le royaume de Macédoine. Il s'étoit écoulé près de vingt ans depuis la paix accordée à Antiochus.

Les Romains, après avoir lontems dissimulé plusieurs sujets de mécontentemens qu'ils avoient contre Persée, résolurent enfin de lui faire la guerre, s'il ne leur donnoit satisfaction. \* Ce Prince étoit sans honneur & sans religion; & pour parvenir à ses fins, il ne craignoit point d'employer les calomnies, les meurtres, & les empoisonnemens. Aveuglé & corrompu par les flateries des Courtisans, il se croioit un grand homme de guerre, capable de tenir tête aux Romains. C'est pourquoi il répondit à leurs Députés avec une hauteur & une fierté, qui les obligea de lui déclarer la guerre sur le champ. Quelques heureux succès qu'il eut dans la première campagne, ne servirent pas peu à lui enfler le courage. Cependant il suivit le conseil qu'on lui donna de <sup>b</sup> profiter de l'avantage qu'il avoit remporté dans un combat pour obtenir des conditions de paix plus favorables, plutôt que de tout risquer sur une espérance incertaine. Il fit donc faire au Consul \* des offres assez avantageuses. <sup>c</sup> Dans le Conseil de guerre qu'on tint sur ce sujet, la constance Romaine l'em-

*Liv. lib. 42.  
n. 25-31.*

*n. 62.*

*\* Publius Licinius Crassus.*

a Hunc per omnia clandestina grassari scelera latrociniorum ac veneficiorum cernebant. *Liv. lib. 42. n. 18.*

b Ausi sunt quidam amicorum consilium dare, ut secunda fortuna in conditiones honestæ pacis uteretur, potius quàm spe vana erectus

in casum irrevocabilem se daret. *Lib. 42. n. 62.*

c Romana constantia vicit in concilio. Ita tum mos erat, in adversis vultum secundæ fortunæ gerere, moderari animos in secundis. *Ibid.*

porta. Le caractère de la nation pour lors étoit de montrer beaucoup de courage & de grandeur d'ame dans les disgrâces, comme aussi l'on se piquoit dans la prospérité de faire paroître beaucoup de modération. La réponse qu'on donna au Roi fut donc, qu'il n'avoit de paix à espérer, qu'en s'abandonnant entièrement à la discrétion du Peuple Romain, & en lui laissant la décision de son sort. Toute espérance d'accommodement étant perdue, on se prépara de part & d'autre à continuer la guerre. Le nouveau Consul pénétra jusques dans la Macédoine, & alla attaquer le Roi dans son propre pays. Cependant, comme les choses traînoient beaucoup plus en longueur qu'on ne s'y étoit attendu, les Romains entrèrent dans une grande inquiétude.

Lib. 44. n. 1.  
67.

n. 17 22.

Paul Emile aiant été nommé Consul, & chargé de la guerre contre Persée, on conçut de meilleures espérances. Il se mit en état de les remplir. Avant son départ, il crut devoir parler au Peuple; & il le pria de vouloir bien ne point ajouter foi aux bruits vagues qui se répandroient contre sa conduite. Qu'il étoit une espèce de gens oisifs & desœuvrés, qui du fond de leur cabinet faisoient la guerre fort à leur aise; & qui, si l'on ne suivoit pas leurs vûes & leur plan, censuroient le Général dans les cercles & dans les assemblées, & lui faisoient son procès. Qu'il ne refusoit pas de recevoir des avis, mais qu'il faisoit être sur les lieux pour les lui donner.

n. 36.

Quand il fut arrivé en Macédoine, & qu'il se vit tout près des ennemis, les troupes pleines d'ardeur demandèrent à les attaquer sur le champ; & un jeune Officier de grand mérite, nommé Nasica, le pressa de profiter de l'occasion, pour ne pas laisser échaper un ennemi, dont les fuites & les retraites précipitées avoient donné tant d'exercice à ses prédécesseurs. Il loua l'ardeur du jeune Officier & des soldats, mais il ne se rendit pas à leur desir. La marche avoit été longue & pénible, dans un jour d'été fort chaud, où la poussière, la soif, la lassitude, & l'ardeur du soleil en plein midi, avoient extrêmement fatigué l'armée. Il ne jugea donc pas à propos d'envoyer au combat des troupes ainsi affoiblies & épuisées, contre des



ennemis , qui étant frais & reposés , avoient toute leur force.

Quelques jours après , la bataille se donna. Paul Emile y fit paroître toute la sagesse & tout le courage qu'on devoit attendre d'un Chef si expérimenté. L'opiniâtre résistance des ennemis , montra qu'ils n'avoient pas entièrement dégénéré de leur ancienne réputation. Le grand choc fut contre la phalange Macédonienne , qui étoit une espèce de bataillon carré , hérissé de piques & de lances , & qu'il étoit presque impossible d'enfoncer , tant ils étoient accoutumés à joindre tous ensemble leurs boucliers , & à présenter à l'ennemi comme un mur de fer. Paul Emile avouoit dans la suite que ce rempart d'airain , & cette forêt de piques , l'avoient rempli d'étonnement & de crainte , & que , quelque bonne contenance qu'il fit , il n'avoit pu d'abord s'empêcher de sentir quelque doute & quelque inquiétude sur le succès du combat. En effet toute la première ligne étant mise en desordre , la seconde découragée commençoit aussi à plier. Le Consul s'étant aperçu que l'inégalité du terrain obligeoit la phalange de laisser des ouvertures & des intervalles , sépara ses troupes par pelotons , & leur ordonna de se jeter dans les espaces vuides de la bataille des ennemis , & de ne les plus attaquer tous ensemble de front , mais par troupes détachées , & par différens endroits tout à la fois. Cet ordre , donné à propos , fut cause de la victoire. La phalange , ainsi désunie & séparée , ne put soutenir l'effort des Romains. Ce ne fut plus que meurtre & que carnage ; & l'on croit qu'il périt dans ce combat du côté des Macédoniens plus de vingt-cinq mille hommes.

Persee n'avoit pas attendu la fin du combat pour se retirer. Après quelques vains efforts , il se laissa prendre prisonnier , & se rendit au vainqueur. Il le fit avec une bassesse & une lâcheté , qui lui attira le mépris de tous ceux qui en furent témoins , au lieu que dans un tel état il sembloit ne devoir exciter que leur compassion. Il fut mené à Rome avec ses enfans , & servit d'ornement au triomphe de Paul Emile.

n. 37-42.  
Plus. in vit.  
Emil. Pauli.

Lib. 45 n.  
48.

n. 40.  
Plus. in vit.  
Pauli.

## CHAPITRE SECOND.

## R É F L E X I O N S .

**J**E NE SAÏ si le Lecteur, en voiant que je m'ingère de parler de guerre & de politique, ne sera pas tenté de m'appliquer un mot que dit Annibal, dans une occasion assez semblable: ce fut dans le tems qu'il s'étoit retiré à Ephèse chez Antiochus. Chacun s'empressant de lui procurer quelque partie de plaisir qui pût lui être agréable, on lui proposa un jour d'aller entendre un Philosophe nommé Phormion, qui faisoit grand bruit dans la ville, & passoit pour un beau parleur. Il eut la complaisance de s'y laisser conduire. Le Philosophe parla sur les devoirs d'un Général d'armée, & sur les règles de l'art militaire, & son discours fut fort long. Tout l'auditoire fut charmé de son éloquence. On ne manqua pas de demander à Annibal ce qu'il en pensoit. Sa réponse, qu'il fit en grec, fut peu polie pour le langage, mais pleine d'une liberté militaire. » J'ai bien vû, dit-il, des vieillards qui manquoient » de sens & de jugement, mais je n'en ai point vû de moins » sensé & de moins judicieux que celui-ci. « Quelle extravagance en effet à un Philosophe, qui n'avoit jamais vû ni camp ni armée, de vouloir entretenir un Annibal des préceptes de l'art militaire! Je mériterois un pareil reproche, & peut-être à plus juste titre encore, si les réflexions que je fais ici venoient de mon fonds. Mais comme je les tire presque toutes des plus sçavans hommes de l'antiquité, dont quelques-uns étoient très habiles & très versés dans l'art militaire, je me croi en sûreté à l'ombre de ces grands noms, & je puis avec eux parler guerre & politique.

Mes réflexions rouleront sur deux points. D'abord je tâcherai de faire connoître le caractère, les vertus, &, quand l'occasion s'en présentera, les défauts même de ceux qui ont eu le plus de part aux événemens dont j'ai parlé, tels que sont Annibal, Fabius, Scipion, Paul Emi-

*Cic. l. 1. 2.  
de Orat. n.  
75. & 76.*

le , Antiochus , Philippe , Persée. Ensuite j'essaierai d'entrer dans les principes du gouvernement & de la politique des Romains, sur tout pour ce qui regarde la manière dont ils se conduisoient pendant la guerre , par rapport à leurs citoiens , à leurs alliés , à leurs ennemis. Je ne puis avoir pour tout cela un meilleur garant , ni un plus sûr guide , que Polybe , qui a été témoin oculaire d'une partie des événemens dont il s'agit ici , qui a étudié avec tant de soin le caractère & la constitution du Peuple Romain , & qui a servi lui-même de guide & de maître à Tite-Live , des réflexions duquel je ferai aussi grand usage.

## ARTICLE PREMIER.

DIVERSES QUALITÉS de ceux dont il est parlé  
dans ce troisième morceau de l'Histoire Romaine.

ON reconnoît ici clairement , que ce ne sont ni les richesses , ni la gloire des ancêtres , ni la majesté du trône , qui rendent les hommes véritablement estimables , & que , quelque brillant & quelque éblouissant que puisse paroître tout ce vain éclat , il est entièrement obscurci & effacé par le vrai mérite & la solide vertu. Quelle idée l'histoire que nous venons de rapporter , nous laisse-t-elle des Princes dont il y est parlé.

## ANTIOCHUS , Roi de Syrie.

SANS RELEVER les autres défauts de ce Prince , un seul trait peut faire juger de son caractère. \* Tite-Live dit , que le premier degré de mérite pour un homme qui commande , est de pouvoir par lui-même prendre un bon parti : que le second est de savoir au moins suivre un bon

a Saepe ego audiui , milites , eum  
primum esse virum , qui ipse con-  
sular quid in rem sit ; secundum  
eum , qui bene monenti obediat :  
qui nec ipse consulere , nec alteri  
 parere sciat , eum extremi ingenii

esse. Liv. lib. 22. n. 29.

La même pensée se trouve dans  
Hésiode, Op. & Dies, v. 291. Dans  
Hérodote , liv. 7. & dans Cicéron,  
Pro Cluent. n. 84.

conseil : mais que de ne pouvoir faire ni l'un ni l'autre, c'est la marque d'un petit esprit, sans vûe, sans étendue, sans prudence. Sur ce principe, que faut-il penser d'Antiochus ? Il avoit entrepris de faire la guerre au peuple du monde le plus puissant, le plus belliqueux, le plus heureux. Le hazard lui avoit adressé Annibal. C'étoit le plus grand Capitaine qu'on eût vû jusques-là. Dans une si longue guerre contre les Romains, il avoit fait preuve de courage, de prudence, & d'une parfaite science de l'art militaire. A ces grandes qualités, il joignoit une haine personnelle contre les Romains, & un vif desir de se venger d'eux. Quel usage un Prince un peu sensé n'auroit-il pas fait d'un tel homme ?

Antiochus avoit d'abord reçu avec joie Annibal, & lui avoit fait tous les honneurs que méritoit un Général d'une si haute réputation. Dans le Conseil de guerre qui se tint, Annibal persista dans l'opinion où il avoit toujours été, qu'on ne pouvoit vaincre les Romains que dans l'Italie. Il appuya son avis de raisons, auxquelles il n'y avoit rien à répliquer ; & offrit ses services pour aller faire cette descente en Italie, pendant que le Roi demeureroit dans la Grèce pour donner de l'inquiétude aux Romains, par la crainte d'une puissante diversion. Cet avis plut assez à Antiochus. Mais on lui représenta qu'il ne falloit pas se fier à Annibal : que c'étoit un exilé & un Carthaginois, à qui sa fortune ou son génie pouvoient suggérer dans un même jour mille projets différens : que d'ailleurs cette réputation même qu'il avoit acquise dans la guerre, & qui étoit comme son apanage, étoit trop grande pour un simple Lieutenant. Que le Roi devoit être seul Chef, seul Général : qu'il devoit seul attirer sur lui les yeux & l'attention ; au lieu que si Annibal étoit employé, cet étranger auroit seul la gloire de tous les heureux succès.

Il n'en falut pas davantage pour faire tourner la tête à Antiochus. C'étoit le prendre par son foible. Un bas sentiment de jalousie, qui est la marque & le défaut des petits esprits, étouffa en lui toute autre pensée & toute autre réflexion. Il ne fit plus aucun cas ni aucun usage d'Annibal. Le succès vengea bien celui-ci, & montra quel

malheur c'est pour un Prince que d'ouvrir son cœur à l'envie, & ses oreilles aux discours empoisonnés des flatteurs.

PHILIPPE ET PERSÉE, *Rois de Macédoine.*

CES PRINCES, en montant sur le trône de Macédoine, autrefois si illustre, & succédant aux Etats de l'ancien Philippe & de son fils Alexandre deux des plus grands Rois qui aient jamais été, soutinrent bien mal la gloire de leurs prédécesseurs, & montrèrent qu'il y a une grande différence entre régner, & être véritablement Roi.

Philippe, selon Polybe, avoit toutes les qualités propres à former un grand Roi, & à faire de grandes entreprises. Sans parler de sa taille avantageuse, & d'un air de majesté qui régnoit en lui, il avoit un esprit vif, pénétrant, capable des plus grandes choses; \* une grace admirable dans ses discours; une mémoire à laquelle rien n'étoit échappé; une science parfaite de l'art militaire, avec un courage & une hardiesse que rien n'étonnoit. Mais toutes ces belles qualités dégénérèrent bientôt en lui, & firent place aux plus grands vices, tels que sont l'injustice, la fourberie, la perfidie, la cruauté, l'irréligion; & d'un grand Prince qu'il auroit pu être, en firent un Tyran insupportable à ses sujets.

Polyb. pag.  
339.

Son fils Persée n'héritait de lui que ses défauts, auxquels il en ajouta un qui lui fut particulier & personnel, je veux dire une sordide & insatiable avarice. Il porta à un excès incroyable cette passion, la plus basse & la plus indigne d'un Roi. De peur de tirer quelque argent de ses coffres, il laissa perdre & ruiner tous les grands préparatifs que l'on avoit fait avec tant de soin pour soutenir la guerre contre les Romains, & renversa les espérances qu'en avoient conçu les Macédoniens. Il renvoia, par le même motif,

\* Ce fut apparemment ce talent naturel qu'il avoit pour la parole, qui le fit tomber dans un défaut, condamnable dans les particuliers; même, mais infiniment plus dangereux dans des Princes, & tout à fait

indigne de la majesté royale, qui est de se piquer de bons mots & de raillerie: *Etat dicacior naturâ, quam regem decet; & neimer scia quidem, risu satis temperans. Liv. lib. 32. n. 34.*

vingt mille hommes de troupes choisies , que lui-même avoit mandées à son secours , mais à qui il ne put se résoudre de paier la solde dont on étoit convenu. Il manqua aussi de parole à Gentius Roi des Illyriens , & il se crut fort habile , en l'amusant par l'espérance de trois cens talens , qu'il refusa enfin de lui donner , & avec lesquels il auroit pu acheter contre les Romains toutes les forces de l'Illyrie. Il ne se montrait point en cela , dit Plutarque , l'héritier & l'imitateur d'Alexandre le grand ni de Philippe , qui , en pratiquant toujours cette maxime , *que l'on doit acheter la victoire par l'argent , & non pas l'argent par la victoire* , avoient presque subjugué le monde entier.

Trois cens  
mille écus.

Plut. in  
Emil. Paul.

On sait quelle fut sa fin. Il avoit fait prier Paul Emile de ne le pas donner en spectacle aux Romains , & de lui épargner l'affront d'être mené en triomphe. *La grace qu'il demande est en son pouvoir* , répliqua le Romain , voulant lui faire entendre qu'il n'avoit qu'à se donner la mort à lui-même ; adion , que les ténèbres du paganisme faisoient regarder comme la preuve d'une grande ame. Il ne put s'y résoudre , & il orna le triomphe de son vainqueur. Ce fut un objet de mépris pour tous les spectateurs , qui daignoient à peine jeter les yeux sur lui. Toute la compassion fut pour ses enfans , d'autant plus dignes de pitié , que leur bas âge ne leur permettoit pas encore de sentir tout leur malheur.

#### P A U L E M I L E .

CE GENERAL étoit fils de l'illustre Paul Emile , qui mourut à la bataille de Cannes. Il vécut , dit Plutarque , dans un siècle fécond en grands hommes , & il travailla à ne le céder à aucun d'eux. Pour arriver aux dignités , il ne s'appliqua pas , comme c'étoit alors la coutume , à briller dans le barreau par l'éloquence , ni à gagner la faveur du Peuple par de flatteuses complaisances , quoiqu'il fût fort propre à y réussir. Il crut devoir s'ouvrir une route plus honorable & plus digne de lui , qui étoit de se rendre recommandable par la valeur , par la justice ,

ce , & par un ferme attachement à tous ses devoirs , en quoi il surpassa tous les jeunes gens de son âge.

Aiant été associé au Collège des Augures , il étudia à fond , & rétablit les anciennes pratiques du culte divin , persuadé qu'en matière de religion rien n'est plus dangereux que d'innover , & que c'est la négligence dans les petites choses qui conduit au violement des régles les plus importantes.

Il ne fut ni moins exact , ni moins sévère à rétablir & à faire observer tous les anciens réglemens de la discipline militaire , se montrant terrible & inexorable à ceux qui désobéissoient , <sup>a</sup> & tenant pour maxime , que vaincre ses ennemis , n'est presque que l'accessoire & la suite du soin de former ses citoyens par une exacte discipline.

Un intervalle de tems assez long qui se trouva entre ses deux Consuls , lui donna lieu de s'appliquer particulièrement à l'éducation de ses enfans. Il leur donna les plus habiles maîtres en tout genre , n'épargnant pour cela aucune dépense , quoiqu'il n'eût qu'un bien très médiocre. Il assistoit à tous leurs exercices , autant que les affaires publiques le lui permettoient , voulant par là devenir lui-même leur premier maître , & laissant aux peres , même les plus occupés , ce grand exemple , de regarder l'éducation de leurs enfans comme le plus essentiel de leurs devoirs ; & par cette raison de ne s'en reposer pas entièrement sur le soin & la bonne foi des autres.

Le grand théâtre , où parut dans tout son jour le mérite de Paul Emile , fut la Macédoine. Quand on l'eut obligé d'accepter le Consulat , il commença par demander qu'on envoyât sur les lieux des Commissaires habiles & intelligens , pour s'informer par eux-mêmes de la situation des affaires de Macédoine , du nombre & de la qualité des troupes de terre & de mer , tant Romaines qu'ennemies , de l'état des vivres , des magasins , des arsenaux , de la disposition des Alliés ; en un mot de tout ce qui concernoit l'armée : <sup>b</sup> sans quoi il étoit impossible de prendre

<sup>a</sup> Μονὴ δὴ πάμπαν ἡμέτερον ἐὶ νῦν καὶ τὸ πλεονέκτημα, τὸ πλεονέκτημα τοῦ πολέμου.  
Plut.

<sup>b</sup> Ex his bene cognitis , certa in futurum consilia capi posse ratus,  
Liv. lib. 44. n. 18.

*Xenoph. lib.  
II. Cyropæd.*

de justes mesures. C'étoit l'une des importantes instructions que Cambyse Roi de Perse donna à Cyrus son fils, lorsqu'il partit pour sa première campagne, lui recommandant de ne jamais s'engager dans aucune entreprise, sans s'être auparavant assuré de tous les moyens & de tous les secours nécessaires pour la faire réussir.

*Liv. lib. 44.  
n. 22.*

*Lib. 44 n.  
36.*

Nous avons dit que Nasica avoit pressé Paul Emile de donner la bataille, dès qu'on fut arrivé près du camp des Macédoniens, dans la crainte que l'ennemi n'échappât encore à leur poursuite. Il ne fut point choqué de la liberté que prit cet Officier de lui faire cette remontrance. Car son grand principe, & il l'avoit déclaré en partant de Rome, étoit qu'un Commandant, plus que tout autre, doit écouter les conseils. » Je suis bien éloigné, leur avoit-il » dit, de croire que les Généraux ne doivent pas recevoir d'avis : au contraire, je pense qu'il y a plus d'orgueil que de sagesse à vouloir tout faire de sa tête. « Il répondit donc avec bonté à ce jeune Officier. » Je pensois autrefois, lui dit-il, comme vous pensez aujourd'hui, » & vous penserez aussi un jour, comme je fais maintenant. » L'expérience m'a appris quand il faut donner le combat, » & quand il faut le différer. Vous apprendrez, quand il en sera tems, les raisons de ma conduite : pour le présent, reposez-vous-en sur votre Général. « Je raporte avec plaisir ces sortes d'endroits, qui me paroissent tout-à-fait propres à former les jeunes gens de qualité dans quelque élévation qu'ils doivent se trouver, & qui leur apprennent à éviter à l'égard de leurs inférieurs ces airs de hauteur & de fierté, dans lesquels souvent on fait consister mal-à-propos l'autorité & la grandeur, & à recevoir avec bonté & docilité les avis qu'on leur donne.

Un homme qui n'a qu'une lumière médiocre, est tout plein de ses pensées ; & plus il est borné, moins il est docile. » Il lui semble qu'en voulant lui donner conseil, on lui reproche de manquer de lumière : & il s'offense comme d'une injure, de ce qu'on ne paroît pas persuadé, qu'étant le maître, il est aussi le plus clairvoiant. Un hom-

a Ne alienæ sententiæ indigens || transibat. *Tacit. Annal. lib. 15. cap. videretur, in diversâ ac deteriora ||* 10.



me d'un génie supérieur pense bien autrement. Il fait qu'un mot dit par un autre, donne quelquefois une grande ouverture. Il est toujours prêt à tout écouter, à faire cas de ce qu'on lui dit, à le comparer avec ce qu'il a pensé : & c'est en cela qu'il fait consister le bon esprit & le jugement.

On a pu remarquer dans la description du combat qui termina la guerre de Macédoine, ce que Polybe observe en plus d'un endroit, que la qualité propre d'un Général, sur tout dans le feu & l'ardeur du combat, c'est le sang-froid & la sagesse ; & que ce n'est point de cent mille bras qui composent une armée que dépend la victoire, mais de la tête du Commandant. En effet, on voit dans la bataille dont je parle, que l'ordre donné à propos par le Chef, de s'insinuer dans les vuides de la phalange Macédonienne, & de ne l'attaquer que par pelotons, sauva l'armée Romaine, & lui valut la victoire. C'est à ces sortes d'endroits que Polybe veut qu'un lecteur soit principalement attentif ; & il remarque avec raison, qu'un moien des plus surs de se perfectionner dans la science de l'art militaire, est d'étudier dans l'Histoire les actions & le génie des grands hommes.

L'usage que fit Paul Émile de sa victoire & de son loisir, est un grand modèle pour les Généraux, pour les Intendans, & pour toutes les personnes constituées en autorité ; & il leur apprend comment on doit user du pouvoir, de la grandeur, & du commandement. Il partit, dit l'Historien, pour aller visiter la Grèce ; & passant dans les villes, il mettoit tout son plaisir à soulager les peuples, à réformer les désordres, à répandre par tout des libéralités : occupation, ajoute le même Historien, également douce & glorieuse, & qui ne peut être l'effet que d'un fonds merveilleux d'humanité. Διαγωγὴν ἐπέειχεν αὐτὰ ἐν φιλοδωροῦντων.

Au retour de ce voyage, il fit célébrer des Jeux publics, auxquels il avoit fait inviter les peuples, & les Rois d'Asie, & il leur donna des Fêtes superbes, tirant abondamment, comme dit Plutarque, des trésors du Roi de quoi fournir à cette grande dépense, mais ne tirant que de lui-même le bon ordre qu'il y fit observer. On admira

sur tout sa politesse, ses manières agréables & caressantes, son attention à traiter chacun selon son rang, & à faire plaisir à tous; & l'on avoit peine à comprendre comment un homme qui faisoit de si grandes choses; pouvoit ainsi réussir dans les petites. Mais le fruit le plus doux qu'il tira de sa magnificence, fut de voir qu'au milieu de tant de choses rares, & de tant de spectacles si capables d'attirer les yeux, on ne trouvoit rien de si digne d'attention & d'admiration que lui-même. Ce fut pour lors que, comme on vantoit avec étonnement la belle ordonnance de ses Fêtes & de ses Jeux, il dit cette parole célèbre : » Que c'étoit du même fond d'esprit que partoît l'habilé & à bien ranger une armée en bataille, & à bien ordonner un festin, de sorte que l'une fût formidable aux ennemis, & l'autre agréable aux conviés. »

Tout ce que je viens de rapporter du caractère honnête & insinuant de Paul Emile, est un grand éloge pour un Général, & une grande leçon pour tous ceux qui gouvernent. Le langage des manières obligeantes est entendu de tout le monde : celui du mérite n'est pas si universel. Il n'est pas non plus possible de répandre ses bienfaits sur tous : on s'épuîseroit, si l'on donnoit toujours. Mais la bonté, l'humanité, la douceur, sont des bienfaits perpétuels, généraux, dont la source ne tarit jamais, & dont personne n'est exclus. C'est un grand avantage que de trouver dans un heureux naturel, perfectionné par l'étude & par les réflexions, une fécondité & une variété inépuisable d'attraits & de graces, pour toutes sortes d'hommes de toute condition, & de tout caractère : <sup>a</sup> de savoir les employer, les mêler, les diversifier, afin que chacun y trouve quelque chose qui lui soit propre : de dispenser à tous des marques communes d'affection & de bonté, <sup>b</sup> en mettant sur son visage un air aimable, & qui, par une espèce d'éloquence muette, mais publique, gagne & charme tous ceux à qui l'on a affaire. Ces manières dou-

<sup>a</sup> Apud subjectos, apud proximos, apud collegas, variis illecebris potens. C'est ce que dit Tacite, en parlant de Mucien Gouverneur

de Syrie. Hist. lib. 1. cap. 10.

<sup>b</sup> Vultu, qui maximè populos demeretur, amabilis. Senec. de clem. lib. 1. cap. 13.

ces & populaires, loin de faire tort à la dignité des Grands, servent à la relever, & la rendent encore plus respectable. *Comitate & alloquiis officia provocans... incorrupto Ducis honore*, dit Tacite en parlant du Prince le plus aimable qui fut jamais.

*Hist. lib. 5.  
cap. 1.  
L'Empereur  
Tite.*

On ne peut trop faire lire aux jeunes gens les beaux discours que Tite Live & Plutarque mettent dans la bouche de Paul Emile après sa victoire, qui nous apprennent comment un Prince doit soutenir sa mauvaise fortune, & les réflexions que l'on doit faire dans le tems d'une grande prospérité. J'en rapporterai ici une partie.

Perfée, lorsqu'il parut pour la première fois devant son vainqueur, prosterné humblement à ses piés, laissa échapper des paroles lâches & des supplications indignes, que Paul Emile ne put ni souffrir ni entendre: mais le regardant avec un visage où étoient peintes la tristesse & l'indignation: » Malheureux que vous êtes, lui dit-il, pour-  
» quoi déchargez-vous la fortune du plus grand reproche  
» que vous puissiez lui faire, & pourquoi la justifiez-vous  
» en faisant des choses qui prouvent que vous êtes digne  
» de vos malheurs, & que vous étiez indigne de vos prof-  
» pérités passées? Pourquoi dégradez vous ma victoire,  
» & ternissez-vous la gloire de mes exploits, en vous mon-  
» trant si petit, que les Romains ne peuvent que rougir  
» d'avoir un tel adversaire? Apprenez donc que la vertu  
» malheureuse attire le respect de ses ennemis, & que la  
» lâcheté, quelque heureuse qu'elle puisse être, n'attire  
» que le mépris des Romains. « Cependant il le releva,  
& lui ayant tendu la main, il le donna en garde à Tu-  
béron.

*Plut.*

Il entra ensuite dans sa tente avec ses fils, ses gendres, & quelques jeunes Officiers de son armée; & là, après avoir été longtemps recueilli en lui-même sans parler, rompant enfin le silence: » Se peut-il faire, dit-il, mes enfans,  
» qu'un homme se laisse tellement aveugler à la prospé-  
» rité, qu'il s'élève & s'enorgueillisse pour avoir domté  
» des nations, ruiné des villes, & subjugué des royaumes?  
» Peut-on, après le grand exemple que la fortune vient  
» de donner à tous les guerriers de l'inconstance des cho-

» ses humaines , penser que dans ses plus grandes faveurs  
 » il y ait rien de permanent & de solide ? Quel est le tems  
 » où l'on puisse se flater d'être en sûreté , puisque le mo-  
 » ment même de la victoire est souvent celui où l'on a  
 » le plus à craindre ; & que c'est dans le comble de la  
 » joie que la fatale destinée , qui renverse aujourd'hui  
 » celui-ci , & demain celui-là , prépare souvent les plus  
 » grandes disgrâces ? Quand la moindre partie d'une heu-  
 » re a suffi pour abattre le trône d'Alexandre , qui étoit  
 » parvenu au plus haut degré de la puissance , & qui avoit  
 » assujetti la plus grande partie de l'Univers , & que nous  
 » voyons ses successeurs , naguères environnés d'armées si  
 » formidables , réduits maintenant à recevoir chaque jour  
 » leur pain de la main même de leurs ennemis : oserons-nous  
 » compter que notre bonheur sera toujours constant &  
 » durable , & à l'épreuve des vicissitudes du tems ? Pour  
 » vous , mes enfans , l'incertitude de ce que les dieux nous  
 » préparent , & de l'issue qu'aura une fortune aussi riante  
 » que la nôtre , doit bien modérer l'épanouissement de  
 » joie , & l'ensure de cœur , qui sont une suite naturelle  
 » de la victoire.

Ces dernières paroles étoient un pressentiment & une  
 espèce de prédiction du malheur qui pendoit sur sa tête.  
 En effet , de quatre fils qu'avoit Paul Emile , les deux du  
 premier lit , nommés Scipion & Fabius , étoient passés  
 dans d'autres familles ; & des deux autres , qui faisoient  
 toute la ressource de la sienne , l'un mourut cinq jours  
 avant son triomphe , & l'autre trois jours après. Il n'y eut  
 personne qui ne fût touché jusqu'au fond du cœur d'un  
 si funeste accident , & à qui le sort de ce malheureux pere  
 n'arrachât des larmes. Paul Emile seul , renfermant en lui-  
 même toute sa douleur , montra une constance qui le fit  
 paroître encore plus grand que jamais. Il dit , en parlant  
 au Peuple , qu'effraïé à la vue de tant de succès inouis ,  
 & s'attendant à quelque grand revers , il avoit prié les  
 dieux de le faire tomber plutôt sur sa famille , que sur la  
 République. » La Fortune , ajouta-t-il , en plaçant mon  
 » triomphe entre les funérailles de mes deux enfans , com-  
 » me pour se jouer des événemens humains , me remplie

» à la vérité de douleur & d'amertume , mais procure à  
 » ma patrie une pleine sécurité , aiant épuisé contre nous  
 » tous les traits. Elle a pris plaisir à exposer également le  
 » vainqueur & le vaincu en spectacle à tout l'Univers ; avec  
 » cette différence pourtant , que Persée vaincu a encore  
 » ses enfans , & que Paul Emile vainqueur a perdu les siens.  
 » Mais le bonheur public me console de mes disgraces  
 » domestiques.

Il est aisé de juger combien un tel citoien , si plein d'amour & de zèle pour sa patrie , fut regretté après sa mort. Ce fut alors qu'on connut jusqu'où avoit été le généreux mépris qu'il avoit toujours fait de l'argent , ce qu'on peut dire avoir été sa vertu dominante. Ce grand homme , issu d'une des plus nobles & des plus anciennes familles de Rome , & forti d'une maison illustrée par les plus grandes charges & les plus grands emplois ; ce vainqueur de la Macédoine , <sup>a</sup> qui par les dépouilles immenses qu'il en rapporta , avoit enrichi pour longtems \* le trésor public , laissa pour tout bien à ses enfans , l'ancien & médiocre patrimoine qu'il avoit reçu de ses aïeux , sans l'avoir jamais augmenté , dit Plutarque , d'une seule dragme.

Voilà comment pensoient ces vieux Romains. Et ce noble desintéressement n'étoit pas la vertu de Paul Emile seul : c'étoit celle de toute sa famille , & je pourrois ajouter , de presque tous les grands hommes de son tems. Lorsqu'il se fut rendu maître des trésors immenses que Persée avoit amassés , il donna à son gendre Tubéron , pour tout présent , une coupe d'argent du poids de cinq livres. Plutarque observe que cette coupe fut la première pièce de vaisselle d'argent qui entra dans la maison des Elius : encore salut-il que la vertu & l'honneur l'y introduisissent.

<sup>a</sup> Bis millies centies HS. *xtario* contulit. *Vell. Patere. lib. 1. cap. 9.* Cette somme pouvoit monter à vingt-cinq millions de notre monnoie.

\* Le peuple Romain fut déchargé de tout impôt , jusqu'à la guerre d'Antoine , & du jeune César. *Plut.*

Pag. 355.

POLYBE nous peint admirablement en deux mots le caractère de Fabius, lorsque rapportant ce qu'on pensa de lui après la belle action par laquelle il avoit sauvé Minucius, son rival & son ennemi, il dit : « Qu'alors on » reconnut évidemment à Rome quel avantage la pruden- » ce d'un Général, & un jugement ferme & plein de » sens, ont sur la témérité & la folle présomption d'un » homme qui n'est que soldat. « Voila en effet ce qu'on doit sur tout admirer dans Fabius, & ce qui fait proprement le Général : une sage prévoyance, un profond raisonnement, un plan suivi, un dessein formé, non au hazard, mais sur des principes fixes & certains : *πραγματικὴ πρόνοια, & λογισμὸς νέησις* ; qualité dont Polybe, dans un autre endroit, fait dépendre le succès des grandes entreprises : *ὅς οὐ γὰρ τις πρᾶτ' ἢ τὸ προνοήν* ; & que Fabius lui-même dit devoir dominer dans un commandant : *Prope diem effecturum, ut sciant homines, bono imperatori haud magis fortunam momenti esse ; mentem rationemque dominari.*

Pag. 355.

Liv. lib. 22.  
n. 25.

A cette première qualité, Fabius en joignoit une autre, qui le caractérise encore davantage : c'est une fermeté à se tenir au parti qu'il avoit pris sur de bonnes raisons ; fermeté que rien dans la suite n'étoit capable d'ébranler ; *λογισμὸς ἱσχύς* : & Plutarque l'exprime à peu près dans les mêmes termes, en disant que Fabius persista toujours dans ses premiers desseins & les premières résolutions, sans que rien pût ébranler sa fermeté. Annibal, qui étoit un bon juge du mérite & de la science militaire, rendit bientôt justice à Fabius, & commença, dit Tite-Live, à craindre, lorsqu'il vit que les Romains lui avoient enfin opposé un Chef qui faisoit la guerre, non au hazard, mais par principes & par règles : *qui bellum ratione, non fortuna, gereret.*

Liv. 22. n.  
25.

Pour mieux comprendre la prudence de Fabius, il faut se remettre devant les yeux l'état des deux armées. Annibal avoit battu trois fois les Romains. Ses troupes, pleines d'ardeur & de courage, ne demandoient qu'à combattre.

battre. Elles étoient dans un pays ennemi : l'argent & les vivres leur manquoient : leur nombre diminueoit tous les jours : toute communication avec Carthage , pour en tirer du secours , leur étoit coupée. Ainsi elles n'avoient de ressource que dans la victoire. Pour les Romains , les trois défaites précédentes leur avoient presque entièrement abattu le courage , & à peine osoient-ils regarder les Carthaginois. Les mener au combat dans cette disposition , c'étoit les conduire à la boucherie. Il falloit peu à peu , par de légères escarmouches , dissiper leur crainte , leur rendre le courage , les remplir de confiance , & les mettre en état de soutenir leur ancienne réputation. D'ailleurs ni les vivres , ni les troupes ne leur manquoient , & tout leur étoit fourni à point nommé. Voila ce qui fit prendre à Fabius la sage résolution de ne point hasarder de combat. *στρατηγικὴ πρόνοια , ἢ λογισμὸς νικητής.*

Mais de quelle fermeté n'eut-il pas besoin , pour persévérer constamment dans cette résolution ? Les ennemis le raillent : ses propres Officiers & ses soldats lui insultent : Rome entière se déclare contre lui , en lui égalant en autorité son Général de la cavalerie , ce qui étoit sans exemple. Tout cela ne l'ébranle point. Il demeure ferme comme un rocher. Ces railleries , ces insultes , ces traitemens injurieux ne sont point des raisons , & ne changent rien dans la situation des affaires ; & pour changer de plan , il lui faut des raisons : *λογισμὸς ἐστὶν.*

Le succès justifia pleinement sa conduite. La justice que lui rendirent & ses citoyens , & les ennemis même , le récompensa bien avantageusement de tous les bruits qu'on avoit répandus contre lui. Parce qu'il consentit à passer pendant quelque tems pour un homme timide & lâche , il a mérité d'être regardé par toute la postérité comme le Chef le plus sage & le plus prudent que Rome ait porté. Ainsi il éprouva la vérité de ce que dit Tite-Live dans une autre occasion , que la gloire qu'on a su mépriser dans le tems , revient avec usure & avec avantage : *Spreta in tempore gloria , etiam cumulatior redit.*

Mais ce que je trouve de plus admirable dans Fabius , c'est la manière noble & généreuse dont il agit à l'égard

Tom. II.

Y y

Liv. lib. 2.

" 47.

d'un ennemi déclaré, de qui il avoit reçu l'affront le plus sensible : action véritablement grande, comme l'observe Plutarque, & dans laquelle éclatent en même tems la valeur, la prudence, & la bonté. Il pouvoit laisser périr Minucius dans une occasion où sa témérité l'avoit engagé, & le punir par la main des ennemis de l'affront qu'il en avoit reçu. Voila ce qu'auroit pensé un petit esprit, & une ame basse. Fabius vole au secours de son rival, & le tire de danger. Qu'on compare la gloire que Fabius s'est acquise par cette action, la joie qu'il eut d'avoir sauvé la République, le plaisir qu'il sentit de voir son ennemi à ses piés reconnoître sa faute, & toute l'armée le saluer comme son libérateur & son pere, avec la lâche & honteuse satisfaction d'un vindicatif, qui sacrifie tout, & le bien public même, à son ressentiment.

La conduite de Fabius à l'égard de Scipion ne paroît pas si pure ni si noble, & il est difficile de justifier d'un peu de jalousie l'opposition constante qu'il marqua au dessein que ce jeune Romain avoit formé de porter la guerre en Afrique. Il y a de l'apparence, dit Plutarque, qu'il se détermina d'abord à contredire Scipion par un excès de prudence & de précaution, épouvanté du danger auquel il croioit qu'on exposoit la République : mais qu'enfin il se roidit trop, & alla plus loin qu'il ne falloit, poussé par une émulation démesurée, pour arrêter la gloire & la grandeur d'un jeune Chef qui lui faisoit ombrage.

Plusieurs choses donnent lieu de croire que Fabius, dans cette dispute, agit moins par raison, que par passion. Il avoit d'abord fait tous ses efforts pour engager Crassus, Collègue de Scipion dans le Consulat, à tirer les provinces au sort selon la coutume & selon son droit, à ne point céder volontairement à Scipion le commandement de l'armée de Sicile, & à se tenir prêt à passer lui-même en Afrique, si enfin on le jugeoit à propos. N'ayant pu réussir dans cette première tentative, il employa tout son crédit pour empêcher qu'on n'assignât à Scipion les fonds nécessaires pour la guerre. Lorsque dans la suite les ennemis de Scipion, qui étoit pour lors en



Sicile, portèrent des plaintes contre lui au Sénat, Fabius, sans rien approfondir, donna un avis tout-à-fait violent & outré, qui étoit de le rappeler sur le champ, & de lui ôter le commandement. Il se trouva néanmoins que les plaintes n'avoient aucun fondement. Enfin, quand Scipion fut passé en Afrique, & que Rome retentit du bruit de ses glorieux exploits & de ses victoires, Fabius tint toujours le même langage & la même conduite, & ne rougit point de demander qu'on lui envoiât un successeur, apportant pour toute raison, dit Plutarque, *qu'il étoit dangereux de confier de si grandes choses à la fortune d'un seul homme, & qu'il étoit difficile qu'un même Général fût toujours également heureux.*

On ne peut disconvenir que Fabius n'ait été un des plus grands hommes qu'ait porté la république Romaine : mais ces sentimens de pique & d'envie contre la gloire naissante d'un jeune guerrier qui donnoit tant d'espérance, sont une tache à sa réputation, & une preuve sensible de ce que nous avons dit ailleurs, qu'il n'y a rien de plus rare, ni en même tems de plus héroïque, que de voir d'un œil tranquille, & même avec joie, les actions glorieuses & les heureux succès de ceux qui sont avec nous dans la même carrière. Il falloit en effet à Fabius un plus grand fonds de vertu pour se défendre de la jalousie ; à la vûe d'un mérite qui pouvoit effacer le sien, qu'il ne lui en avoit falu dans l'affaire de Minucius, pour garder la modération envers un rival, sur lequel il sentoît qu'il avoit tout l'avantage du côté du mérite.

## ANNIBAL ET SCIPION.

J'AI CRU devoir joindre ici ces deux grands hommes, & pour ainsi dire les mettre encore aux prises ensemble, parce qu'ayant l'un & l'autre de grandes qualités qui leur sont communes, en les rapprochant ainsi, il sera plus facile de connoître leurs caractères, & de juger auquel des deux on doit donner la préférence. Je n'entreprends pas néanmoins d'en faire une comparaison exacte, mais seulement d'en marquer les principaux traits.

Y y ij

dans ce parallèle les vertus militaires, & les vertus morales & politiques : ce qui fait le grand Capitaine, & ce qui fait l'honnête homme.

### §. I. VERTUS MILITAIRES.

#### 1. *Etendue d'esprit pour former & exécuter de grands desseins.*

JE COMMENCE par cette qualité, parce que c'est, à proprement parler, celle qui fait les grands hommes, & qui a le plus de part au succès des affaires : c'est ce que Polybe appelle, comme j'en ai déjà remarqué, *ὁν τὸ πρῶτον τὸ ποταθῆναι*. Elle consiste à avoir de grandes vues ; à se former de loin un plan ; à se proposer un but & un dessein dont on ne s'écarte jamais ; à prendre toutes les mesures, & à préparer tous les moyens nécessaires pour le faire réussir ; à savoir saisir les momens favorables de l'occasion, qui passent rapidement, & ne se remontrent plus ; à faire rentrer dans son plan les accidens même subits & imprévus ; en un mot, à prévoir tout, & à veiller à tout, sans se troubler, ni se déconcerter par aucun événement. Car, comme le remarque le même Polybe, à peine le concours de toutes les mesures le plus sagement concertées & exécutées, est-il suffisant pour faire réussir un dessein ; au lieu que souvent l'omission d'une seule, quelque légère qu'elle paroisse, suffit pour en empêcher le succès.

Tel fut le caractère d'Annibal & de Scipion. Tous deux formèrent un projet grand, hardi, singulier, d'une vaste étendue, d'une longue suite, capable de troubler les plus fortes têtes, mais seul salutaire, & seul décisif.

Annibal, dès le commencement de la guerre, comprit que le seul moyen de vaincre les Romains, étoit de les aller attaquer dans leur propre pays. Il disposa tout de loin pour ce grand dessein. Il prévint toutes les difficultés & tous les obstacles. Le passage des Alpes ne l'arrêta point. Un Capitaine si sage, comme l'observe Polybe, n'auroit eu garde de s'y engager, si auparavant il ne s'étoit assuré

que ces montagnes n'étoient point impraticables. Le succès répondit à ses vûes. On fait quelle fut la rapidité de ses victoires, & combien Rome se vit près de la perte.

Scipion forma un dessein qui ne paroïsoit guères moins hardi, mais qui eut un succès plus heureux : ce fut d'attaquer l'Afrique dans l'Afrique même. Que d'obstacles sembloient s'opposer à ce dessein ? N'étoit-il pas naturel, disoit-on, de défendre son pays, avant que d'attaquer celui de l'ennemi, & d'assurer la paix dans l'Italie, avant que de porter la guerre en Afrique ? Quel le ressource resteroit-il à l'Empire, si Annibal vainqueur marchoit contre Rome ? Seroit-il tems pour lors de rappeler à son secours le Consul ? Que deviendrait Scipion & son armée, s'il venoit à perdre une bataille ? & que ne devoit-on pas craindre des Carthaginois & de leurs Alliés réunis tous ensemble, & combattant pour leur liberté & pour leur vie sous les yeux de leurs femmes, de leurs enfans, & de leur patrie ? C'étoient les réflexions de Fabius, qui paroïsoient fort plausibles, mais qui n'arrêtèrent point Scipion ; & le succès de l'entreprise fit assez voir avec quelle sagesse elle avoit été formée, & avec quelle habileté elle fut conduite : & l'on reconnut que dans les actions de ce grand homme, rien ne venoit du hazard, mais que tout étoit l'effet d'un solide raisonnement, & d'une prudence consommée, ce qui fait le capitaine, au lieu que les coups de main ne font que le soldat.

## 2. *Profond secret.*

UN DES MOIENS les plus sûrs de faire réussir une entreprise, est le secret ; & Polybe veut qu'un Général soit tellement impénétrable sur cet article, que non seulement l'amitié ni la familiarité la plus intime ne puisse jamais arracher de lui une seule parole indiscrete, mais qu'il ne soit pas possible même à la plus subtile curiosité de rien découvrir sur son visage, ni dans son air, de ce qu'il a dans l'esprit.

Le siège de Carthagène fut la première entreprise de

Y y iij

Scipion en Espagne, & comme le premier degré à toutes les autres conquêtes. Il ne s'en ouvrit qu'à Lelius seul, & il ne le mit dans sa confiance, que parce que cela étoit absolument nécessaire. Ce ne put être aussi que par le silence, & par un profond secret, que réussit une autre entreprise encore plus importante, & qui entraîna la conquête de l'Afrique, lorsque Scipion brula de nuit les deux camps, & tailla en pièces les deux armées des ennemis.

Les fréquens succès qu'eut Annibal à dresser des embuscades aux Romains, & à y faire périr tant de Généraux avec leurs meilleures troupes; à leur dérober ses marches; à les surprendre par des attaques imprévûes; à se porter d'un endroit de l'Italie à l'autre, sans y trouver d'obstacles de la part des ennemis, sont une preuve du profond secret avec lequel il concertoit & exécutoit toutes ses entreprises. La ruse, la finesse, le stratagème, étoit son talent dominant; & tout cela ne peut réussir que par un secret impénétrable.

### 3. Bien connoître le caractère des Chefs contre qui l'on a à combattre.

C'EST une grande habileté, & une partie importante de la science militaire, de bien connoître le caractère des Généraux qui commandent l'armée ennemie, & de savoir profiter de leurs défauts. Car, dit Polybe, c'est l'ignorance ou la négligence des Chefs qui fait échouer la plupart des entreprises. Annibal possédoit cette science en perfection; & l'on peut dire que son attention continuelle & suivie à étudier le génie des Généraux Romains, fut l'une des principales causes qui lui firent gagner les batailles de Trébie & de Thrasymène. <sup>a</sup> Il savoit ce qui se passoit dans le camp ennemi, comme ce qui se faisoit dans le sien. Quand on eut envoyé contre lui Paul & Varron, il fut bientôt informé du différent caractère

<sup>a</sup> Omnia ei hostium haud secus, quàm sua, nota crant. Liv. lib. 22. n. 41.

|| Nec quicquam eorum, quæ apud hostes agebantur, eum fallebat. Ibid. n. 28.

de ces deux Chefs, & de leurs divisions : *diffimiles discordesque imperitare* ; & il ne manqua pas de profiter du caractère vif & bouillant de Varron , en jettant un appas & une amorce à fa témérité , par quelques légers avantages qu'il lui laissa remporter , qui furent suivis de la fameuse défaite de Cannes.

Ce que Scipion apprit du peu de discipline que les Généraux des ennemis faisoient garder dans leurs camps , fut ce qui lui donna la pensée d'y mettre le feu pendant la nuit : entreprise , dont le succès lui valut la conquête de l'Afrique. *Hæc relata Scipioni spectecerant , castra hostium per occasionem incendendi.*

Lib. 30. 4.  
3.

#### 4. *Entretenir dans les troupes une discipline exacte.*

LA DISCIPLINE militaire est comme l'ame de l'armée , qui en lie & unit ensemble toutes les parties , qui les met en mouvement ou les tient en repos selon le besoin , qui marque & distribue à chacune ses fonctions , & qui les contient toutes dans le devoir.

On convient que nos deux Généraux excellèrent dans cette partie : mais il faut avouer que dans ce genre le mérite d'Annibal doit paroître fort supérieur à celui de Scipion. Aussi l'on a toujours regardé comme le dernier effort , & comme le chef-d'œuvre de l'habileté militaire , qu'Annibal pendant seize ans qu'il fit la guerre dans une terre étrangère , si loin de sa patrie , avec des succès si différens , à la tête d'une armée composée , non de citoyens Carthaginois , mais d'un amas confus de plusieurs nations , qui n'étoient unies entr'elles ni par les coutumes , ni par le langage ; dont les habits , les armes , les cérémonies , les sacrifices , les dieux même étoient différens : qu'Annibal , dis-je , les ait tellement liées ensemble , qu'il ne se soit jamais élevé de sédition ni entr'elles , ni contre lui , quoique souvent les vivres leur eussent manqué , & que le paiement de leur solde eût été plusieurs fois différé. Combien faloit-il pour cela que la discipline fût solidement établie , & inviolablement observée parmi les troupes :

Liv. lib. 28.  
n. 12.

*5. Vivre d'une manière simple , modeste , frugale , laborieuse.*

C'EST un bien mauvais goût , & qui marque peu d'élevation d'esprit , & peu de noblesse d'ame , que de faire consister la grandeur d'un Officier ou d'un Général dans la magnificence des équipages , des meubles , des habits , de la table. Comment des choses si frivoles ont-elles pu devenir des vertus militaires ? Que supposent-elles , sinon de grandes richesses ? & ces richesses sont-elles toujours la preuve d'un mérite solide , & le fruit de la vertu ? C'est la honte de la raison & du bon sens ; c'est la dégradation d'un peuple aussi belliqueux que le nôtre , que de nous réduire aux mœurs & aux coutumes des Perses , en introduisant le luxe des villes dans le camp & dans les armées. Le tems , les soins , les dépenses que tout cet attirail entraîne nécessairement après soi , un Officier , un Commandant , ne trouvent-ils point à quoi les mieux employer , & ne les doivent-ils pas à leur patrie ? Les anciens Capitaines pensoient & agissoient bien autrement.

Tite-Live fait d'Annibal un éloge , dont je ne sai si plusieurs de nos Officiers ne croiroient pas devoir rougir. » Il » n'y avoit point de travail , dit-il , qui pût lasser son corps , » ou abattre son esprit. Il supportoit également le froid » & le chaud. C'étoit la nécessité & le besoin , non le plaisir , qui régloient son boire & son manger. Il n'avoit point d'heure marquée pour dormir : il donnoit au sommeil le tems que lui laissoient les affaires , & il ne se procurait point par le silence , ni par la mollesse de son lit. On le trouvoit souvent couché par terre dans une casaque de soldat parmi les sentinelles & les corps de garde. Il se distinguoit de ses égaux , non par la magnificence de ses habits , mais par la bonté de ses chevaux & de ses armes. «

Polybe , après avoir loué Scipion sur les vertus éclatantes qu'on admiroit en lui , sa libéralité , sa magnificence , sa grandeur d'ame ; ajoute que ceux qui le connoissoient de

de près, n'admiroient pas moins en lui la vie sobre & frugale qu'il menoit, qui le mettoit en état de donner toute son application aux affaires publiques. Il n'étoit pas fort occupé de sa parure. Elle étoit mâle & militaire, fort convenable à sa taille, qui étoit grande & majestueuse. *Præterquam quod suapte natura multa majestas inerat, adornabat Liv. lib. 28, 35.*  
*promissa casuræ habitusque corporis, non cultus munditiis, sed virilis verè ac militaris.* Ce que Sénèque nous dit de la simplicité de ses bains, & de sa maison de campagne, nous laisse à juger de ce qu'il étoit dans le camp, & à la tête des troupes. *Senec. Epist. 86.*

C'est en menant de la sorte une vie sobre & frugale, que les Généraux peuvent remplir cette partie de leur devoir, que Cambyse recommande à son fils Cyrus avec tant de soin, comme extrêmement propre à animer les troupes, & à leur faire aimer leurs Chefs, qui est de donner l'exemple du travail aux soldats, en supportant comme eux, & même plus qu'eux, le froid, le chaud, & la fatigue : *b* en quoi, dit-il, la différence sera toujours fort grande entre le Général & le soldat, parce que celui-ci dans le travail n'y sent que le travail & la peine, au lieu que l'autre, exposé en spectacle aux yeux de toute l'armée, y trouve l'honneur & la gloire ; motifs qui diminuent beaucoup du poids de la fatigue, & qui la rendent plus légère.

*Xenoph. in  
Cyrus. lib. 1.*

Ce n'est pas que Scipion fût ennemi d'une joie sage & modérée. *c* Tite-Live, en parlant de la réception honorable que lui fit le Roi Philippe, lorsqu'il passa avec son frère par ses Etats pour marcher contre Antiochus, remarque que Scipion y fut très sensible, & qu'il admira

*a* ἡ ἀρετή, ἡ δὲ τοῦ σώματος ἀρετή, ἡ δὲ τοῦ πνεύματος ἀρετή. Polyb. pag. 377.

*b* Itaque semper Africanus (c'est le second Scipion) Socraticum Xenophontem in manibus habebat : cuius imprimis laudabat illud, quod diceret, eosdem labores non esse æquè graves imperatori & militi, quod ipse bonos laborem leviores

faceret imperatorum. Cic. lib. 2. Tuscul. Quæst. n. 62.

*c* Venientes regio apparatu accipit, & prosecutus est Rex. Multa in eo & dexteris & humanitas visâ, quæ commendabilia apud Africanum erant ; vitum, sicut ad cetera egregium, ita à comitate, quæ sine luxuria esset, non aversum. Liv. lib. 37, n. 7.

dans le Roi de Macédoine les manières gracieuses & insinuant, dont il sut assaisonner les repas qu'il lui donna ; qualités, ajoute Tite-Live, que cet illustre Romain, si grand dans tout le reste, trouvoit estimables, pourvu qu'elles ne dégénéraissent point en luxe & en faste.

### 6. Savoir également employer la force & la ruse.

CE QUE DIT Polybe est bien vrai, qu'en fait de guerre la ruse & la finesse peuvent beaucoup plus que la force ouverte, & les desseins déclarés.

C'est ici le fort d'Annibal. Dans toutes ses actions, dans toutes ses entreprises, dans toutes les batailles qu'il donna, la ruse & la finesse y eurent toujours la plus grande part. La manière dont il trompa le plus avisé & le plus prudent de tous les Chefs, en faisant allumer de la paille aux cornes de deux mille bœufs, pour se tirer d'un mauvais pas où il s'étoit engagé, suffisoit seule pour montrer combien Annibal étoit habile dans la science des stratagèmes. Elle n'étoit pas non plus inconnue à Scipion ; & ce qu'il fit pour bruler les deux camps des ennemis en Afrique, en est une grande preuve.

### 7. Ne hasarder jamais sa personne sans nécessité.

POLYBE établit comme une maxime essentielle & capitale pour un Commandant, que jamais il ne doit exposer sa personne, quand l'action n'est point générale & décisive, & qu'alors même il doit s'éloigner du danger le plus qu'il lui est possible. Il fortifie cette maxime par l'exemple contraire de Marcellus, dont la bravoure téméraire, peu convenable à un Chef de son âge & de son expérience, lui coûta la vie, & pensa ruiner l'Empire. C'est à cette occasion qu'il remarque qu'Annibal, qu'on ne soupçonnera pas sans doute de timidité, & d'un trop grand amour de la vie, dans tous les combats qu'il donna, eut toujours soin de mettre sa personne en sûreté. Et il fait la même remarque au sujet de Scipion, qui dans le siège de Carthagène fut obligé de paier de sa personne, & de

Liv. lib. 22.  
n. 16. & 17.

Lib. 30. n.  
55.

Fig. 603.

Fig. 507.



s'exposer au danger , mais qui le fit avec sagesse & circonspection.

Plutarque , dans la comparaison qu'il fait de Pélopidas & de Marcellus , dit que la blessure ou la mort d'un Général ne doit pas être simplement un accident , mais un moien qui contribue au succès , & qui influe dans la victoire & le salut de l'armée : *ὃ καὶ πρὸς , ἀλλὰ πρὸς* ; & il regrette que les deux grands hommes dont il parle , aient sacrifié à leur valeur toutes leurs autres vertus , en prodiguant sans nécessité leur sang & leur vie , & qu'ils soient morts pour eux-mêmes , & non pour la patrie , à laquelle les Généraux sont comptables de leur mort , aussi bien que de leur vie.

### 8. *Art & habileté dans les combats.*

IL FAUDROIT être du métier , pour faire remarquer dans les différens combats qu'ont donné Annibal & Scipion , leur habileté , leur adresse , leur présence d'esprit , leur attention à profiter de tous les mouvemens de l'ennemi , de toutes les occasions subites que le hazard présente , de toutes les circonstances du tems & du lieu , en un mot de tout ce qui peut contribuer à la victoire. Je comprends bien qu'un homme de guerre doit prendre un grand plaisir à lire dans les bons Auteurs la description de ces fameuses batailles qui ont décidé du sort de l'univers , aussi-bien que de la réputation des anciens Capitaines , & que c'est un grand moien de se perfectionner dans la science militaire , que d'étudier sous de tels maîtres , & de se mettre en état de profiter autant de leurs fautes , que de leurs bonnes qualités. Mais de telles réflexions passent mes forces , & ne me conviennent point.

### 9. *Avoir le talent de la parole , & savoir manier adroitement les esprits.*

JE METS cette qualité parmi les vertus guerrières , parce qu'un Général doit l'être en tout , & que pour en remplir les fonctions , la langue , aussi bien que la tête & la

main , est souvent pour lui un instrument nécessaire. C'est une des choses qu'Annibal estimoit le plus dans Pyrrhus : *Lib. lib. 35. artem etiam conciliandi sibi homines miram habuisse* ; & il mettoit ce talent de pair avec la parfaite connoissance de l'art militaire , par laquelle Pyrrhus se distinguoit le plus.

*Lib. lib. 35. n. 14.*

A juger de nos deux Capitaines par les harangues que les Historiens nous en ont laissées , ils excelloient tous deux dans le talent de la parole : mais je ne sai si ces Historiens ne leur ont pas un peu prêté de leur éloquence. Quelques reparties fort ingénieuses d'Annibal , que l'Histoire nous a conservées , montrent qu'il avoit un fonds d'esprit excellent , & que la nature seule avoit fait en lui ce que l'art & l'étude font dans les autres. Pour Scipion , il avoit l'esprit cultivé ; & quoique son siècle ne fût pas encore aussi poli que celui du second Scipion , surnommé l'Africain comme lui , son intime liaison avec le poëte Ennius , avec qui il voulut avoir un tombeau commun , fait juger qu'il ne manquoit pas de goût pour les Belles-Lettres. Quoiqu'il en soit , Tite-Live remarque que , lorsqu'il fut arrivé en Espagne pour y commander les troupes , dans la première audience qu'il donna aux Députés de la province , il parla avec un certain air de grandeur qui attire le respect , & en même tems avec un air simple & naturel qui persuade & qui inspire la confiance , de sorte que sans laisser échaper aucune parole qui ressentit le moins du monde la fierté , il rassura d'abord tous les esprits , que la vue des maux passés tenoit encore dans l'inquiétude & dans la crainte. Dans une autre occasion , où Scipion se trouva avec Asdrubal chez Syphax pour traiter d'affaires , le même Historien observe que Scipion savoit manier les esprits , & les tourner comme il lui plaisoit avec tant de dextérité , qu'il charma également son hôte & son ennemi par la force & par les attrails de son éloquence. Et le Carthaginois avoua depuis , que cet entretien particulier lui avoit donné une plus haute idée de Scipion , que ses victoires & ses conquêtes ; & qu'il ne doutoit point que Syphax & son royaume ne fussent déjà au pouvoir des Romains , tant Scipion avoit d'art & d'habileté pour gagner les esprits. Un seul fait comme celui-ci marque assez

*Lib. 26. n. 19.*

*Lib. 28. n. 18.*

combien il importe aux personnes destinées à la profession des armes, de cultiver avec soin le talent de la parole : & il est difficile de comprendre comment des Officiers, qui d'ailleurs peuvent avoir de grands talens pour la guerre, paroissent quelquefois avoir honte de savoir quelque chose au delà de leur métier.

## CONCLUSION.

IL S'AGIROIT maintenant de décider entre Annibal & Scipion, pour ce qui regarde les qualités militaires : mais une telle décision n'est point de mon ressort. J'entens dire qu'au jugement des bons connoisseurs, Annibal est le Capitaine le plus consommé qu'on ait vû dans la science de la guerre. C'est à son école en effet que les Romains se sont perfectionnés, après avoir fait leur premier apprentissage contre Pyrrhus. Jamais Général, il faut l'avouer, ne fut mieux ni profiter de l'avantage du terrain pour ranger une armée en bataille, ni mettre ses troupes à l'usage où elles étoient les plus propres, ni dresser une embuscade, ni trouver des ressources dans ses disgraces, ni maintenir la discipline parmi tant de nations différentes. Il tiroit de lui seul la subsistance de ses troupes, la solde de ses soldats, la remonte de sa cavalerie, les recrues de son infanterie, & toutes les munitions nécessaires pour soutenir une grosse guerre dans un pays éloigné, contre de puissans ennemis, pendant l'espace de seize années consécutives, & malgré une puissante faction domestique qui lui refusoit tout, & le traversoit en tout. Voila certainement ce qu'on appelle un grand Général.

J'avoue aussi, qu'à faire une juste comparaison du dessein d'Annibal, & de celui de Scipion, on doit convenir que le dessein d'Annibal étoit plus hardi, plus dangereux, plus difficile, plus destitué de ressources. Il lui falloit traverser les Gaules, qu'il devoit regarder comme ennemies, passer les Alpes, qui auroient paru insurmontables à tout autre ; établir le théâtre de la guerre au milieu du pays ennemi, & dans le sein même de l'Italie, où il n'avoit ni places, ni magasins, ni secours assuré, ni espérance de

retraite. Ajoutez à cela qu'il attaquoit les Romains dans le tems de leur plus grande vigueur, lorsque leurs troupes toutes fraîches, encore fieres & animées par le succès de la guerre précédente, étoient pleines de courage & de confiance. Pour Scipion, il n'avoit qu'un court trajet à faire de Sicile en Afrique. Il avoit une puissante flotte, & il étoit maître de la mer. Il conservoit une communication libre avec la Sicile, d'où il tiroit à point nommé toutes les munitions de guerre & de bouche. Il attaquoit les Carthaginois sur la fin d'une guerre, où ils avoient fait de grandes pertes, dans un tems où leur puissance panchoit déjà vers son déclin, & où ils commençoient à être épuisés d'argent, d'hommes, & de courage. L'Espagne, la Sardaigne, la Sicile leur avoient été enlevées, & ils n'y pouvoient plus faire de diversion contre les Romains. L'armée d'Asdrubal venoit d'être taillée en pièces : celle d'Annibal étoit extrêmement affoiblie par plusieurs échecs, & par une disette presque générale de toutes choses. Toutes ces circonstances paroissent donner un grand avantage à Annibal au dessus de Scipion.

Mais deux difficultés m'arrêtent : l'une tirée des Chefs qu'il a vaincus, l'autre des fautes qu'il a commises.

Ne peut-on pas dire que ces fameuses victoires, qui ont rendu si célèbre le nom d'Annibal, il les a dûes autant à l'imprudence & à la témérité des Généraux Romains, qu'à sa valeur & à sa sagesse ? Quand on lui eut opposé un Fabius, puis un Scipion, le premier l'arrêta tout court, & l'autre le vainquit.

On prétend que les deux fautes que commit Annibal : la première, en ne marchant pas droit à Rome aussitôt après la bataille de Cannes, supposé pourtant que s'en soit une ; la seconde, en laissant ses troupes s'amollir & s'énerver à Capoue, doivent beaucoup diminuer de sa réputation. Car ces fautes paroissent à quelques-uns essentielles, décisives, irréparables, & toutes deux opposées à la principale qualité d'un Général, qui est la tête & le jugement. Pour Scipion, je ne sache point que dans tout le tems qu'il a commandé les armées Romaines, on lui ait reproché rien de semblable.

Je ne m'étonne donc pas de ce qu'Annibal, dans le jugement qu'il porta des Généraux les plus accomplis, s'écartant jugé à lui-même la troisième place après Alexandre & Pyrrhus, & Scipion lui ayant demandé ce qu'il diroit donc s'il l'avoit vaincu, il lui répartit : « Alors je prendrois le pas au dessus d'Alexandre & de Pyrrhus, » & de tous les Généraux qui ont jamais été. «<sup>a</sup> Louange fine & délicate, & bien flatteuse pour Scipion, qu'elle distinguoit de tous les autres Capitaines, comme supérieur à tous, & comme ne devant être mis en comparaison avec aucun :

## §. II. VERTUS MORALES ET CIVILES.

C'EST ICI le triomphe de Scipion, dont on vante avec raison la bonté, la douceur, la modération, la générosité, la justice, la chasteté même, & la religion : c'est ici, dis-je, son triomphe, ou plutôt celui de la vertu, infiniment préférable à toutes les victoires, les conquêtes, les dignités du monde. C'est la belle pensée de Tite-Live, lorsqu'il parle de la délibération du Sénat assemblé, pour décider qui de tous les Romains étoit le plus homme de bien. *Haud parvæ rei judicium Senatum tenebat, qui vir optimus in civitate esset. Verum certè victoriam ejus rei sibi quisque mallet, quàm ulla imperia honoresve suffragio seu Patrum seu plebis delatos.* Liv. lib. 29; n. 14

Le Lecteur ne balancera pas beaucoup ici en faveur de qui il doit se déclarer, sur tout s'il consulte l'affreux portrait que Tite Live nous a laissé d'Annibal. « De grands vices, dit cet Historien, après avoir fait son éloge, égaient loient de si grandes vertus : une cruauté inhumaine, une perfidie plus que Carthaginoise, nul égard pour la vérité ni pour ce qu'il y a de plus saint, nulle crainte des dieux, nul respect pour les sermens, nulle religion. *Hæc tantas viri virtutes ingentia vitia æquabant : inhumana cru-* Liv. lib. 22. n. 4

<sup>a</sup> Et perplexum Punico astu refponsum, & improvisum assentionis genus Scipionem movit, quod è grege se Imperatorum velut inestimabilem secrevisset. Liv. lib. 35. n. 14.

*delitas, perfidia plusquam Punica, nihil veri, nihil sancti : nullus deum metus, nullum iurjurandum, nulla religio.*

\* Nulle crainte des dieux, nulle religion.

Liv. lib. 21. n. 21.

Ibid. n. 22.

Lib. 28. n. 46.

Lib. 25. n. 11.

Voilà un étrange portrait. Je ne sai s'il est fidèlement tiré d'après nature, & si la prévention n'en a point beaucoup noirci les couleurs. Car en général on peut soupçonner les Romains de n'avoir pas rendu assez de justice à Annibal, & d'en avoir dit beaucoup de mal, parce qu'il leur en a beaucoup fait. Ni Polybe, ni Plutarque, qui a souvent occasion de parler d'Annibal, ne lui donnent les vices horribles que Tite-Live lui impute. Les faits même rapportés par Tite-Live démentent son portrait. Pour ne parler que de ce seul défaut, \* *nullus deum metus, nulla religio*, il y a preuve du contraire. Avant que de partir d'Espagne, il se transporte jusqu'à Cadix pour s'acquitter des vœux qu'il a faits à Hercule; & il lui en fait de nouveaux, si ce dieu favorise son entreprise. *Annibal Gades profectus, Herculi vota exolvit, novisque se obligat votis, si cetera prosperè evenissent.* Est-ce là la démarche d'un homme sans religion & sans dieu? Qu'est-ce qui l'obligeoit de quitter son armée, pour entreprendre un si long pèlerinage? Si c'étoit hypocrisie, pour imposer à des peuples superstitieux, il y auroit eu plus de gain pour lui à prendre ce masque de religion à la vue de toutes ses troupes assemblées, comme faisoient les Romains dans les lustrations de leurs armées. Bientôt après Annibal a une vision, qu'il croit lui venir de la part des dieux qui lui annoncent l'avenir, & le succès de son entreprise. Il passa plusieurs années près du riche temple de Junon Lacinia; & non seulement il n'en enleva rien dans les plus pressans besoins de son armée, mais il en prit tant de soin, quoiqu'il fût hors de la ville, que jamais aucun de ses soldats n'en tira rien furtivement: & lui-même, avant que de partir d'Italie, y laissa un superbe monument. Il eut le même respect pour tous les autres temples; & il n'est marqué nulle part, ce me semble, que ses troupes en aient jamais pillé aucun dans la confusion d'une guerre mêlée de tant d'événemens. C'étoit reconnoître bien clairement la puissance de la divinité, que de déclarer, comme il fit, que les dieux lui

lui étoient tantôt la pensée, tantôt le pouvoir de prendre Rome. Dans le traité qu'il fait avec Philippe, \* après avoir attesté ses dieux, il marque clairement que c'est de leur protection qu'il attend tout le succès de ses armes. Et enfin, en mourant, il invoque tous les dieux vengeurs de l'hospitalité. Tous ces faits, & plusieurs autres, détruisent absolument le crime d'irréligion, dont Tite-Live le charge. Il en est de même de ses parjures & de ses infidélités dans les traités. Je ne sache pas qu'il en ait violé aucun, quoique cela soit arrivé aux Carthaginois, mais sans sa participation. Quoiqu'il en soit, je ne ferai point ici le parallèle de ces deux Capitaines, par rapport aux vertus civiles & morales. Je me contenterai d'en rapporter quelques-unes de celles qui ont le plus brillé dans Scipion.

*Liv. 21. n. 33.*

\* Polybe rapporte cette circonstance.

*Liv. 39. n. 51.*

### 1. Générosité, libéralité.

C'EST-LA la vertu des grandes ames, comme l'amour de l'argent est le vice des ames basses & sans honneur. Scipion connoissoit le véritable prix de l'argent, qui est de s'en faire des amis, & d'acheter des hommes. Les largesses qu'il sut faire à propos, les rançons qu'il rendit généreusement à ceux qui venoient racheter leurs enfans ou leurs proches, lui gagnèrent presque autant de peuples, que ses victoires. Il entroit par là dans les vûes & dans le caractère du peuple Romain, qui aimoit mieux, comme il le dit lui-même, s'attacher les hommes par les bienfaits, que par la crainte : *qui beneficio quàm metu obligare homines malit.*

*Liv. lib. 26. n. 50.*

### 2. Bonté, douceur.

ON NE PEUT pas faire du bien à tous, mais on peut témoigner de la bonté à tous. C'est une monnoie dont plusieurs se contentent, & qui n'épuise point les trésors du Général.

Scipion avoit un talent merveilleux pour se concilier les esprits, & pour gagner les cœurs, par des manières douces, honnêtes, prévenantes.

Il traitoit les Officiers avec politesse, faisoit valoir leurs services, relevoit leurs belles actions, les combloit de présens ou de louanges, & en uisoit ainsi avec ceux-là même qui auroient pu exciter en lui quelque mouvement de jalousie, s'il en eût été capable. Il tint toujours auprès de lui avec honneur Marcius, ce célèbre Officier, qui après la mort de son pere & de son oncle, avoit maintenu les affaires d'Espagne, montrant par là, dit l'Historien, combien il étoit éloigné de craindre que quelqu'un ne lui fit ombrage : *ut facile appareret nihil minus quàm vereri, ne quis obstaret gloriæ suæ.*

Lib. 26. n. 20.

Il savoit assaisonner les réprimandes même d'un air de bonté & de cordialité, qui les rendoit aimables. Celle qu'il fut obligé de faire à Masinissa, qui aveuglé par sa passion, avoit épousé Sophonisbe l'ennemie déclarée du peuple Romain, est un modèle achevé de la manière dont on doit se conduire & parler dans des conjonctures aussi délicates. On y voit employées toutes les finesses de l'éloquence, toutes les précautions de la prudence & de la sagesse, tous les ménagemens de l'amitié, toute la dignité & la noblesse du commandement, sans aucun air de fierté.

Lib. 30. n. 14.

Sa bonté éclatoit jusques dans les châtimens. Il ne les emploia qu'une fois, & bien malgré lui. Ce fut dans la sédition de Sucrone, qui demandoit nécessairement qu'on en fit un exemple. <sup>a</sup> Il avoit cru, dit-il, s'arracher à lui-même ses propres entrailles, lorsqu'il se vit obligé d'ex-pier par la mort de trente hommes la faute de huit mille. Il est remarquable que Scipion ici ne se sert pas de ces mots, *scelus, crimen, facinus*, mais du mot *noxæ*, qui est beaucoup plus doux, & signifie une faute. Encore n'ose-t-il décider si c'est une faute, & il laisse la liberté de penser que ce n'a été qu'une imprudence & une légèreté : *octo millium seu imprudentiam, seu noxam.*

Il estimoit infiniment plus de contribuer à la conservation d'un seul citoien, que de faire mourir mille enne-

<sup>a</sup> Tum se haud secus quàm viscera secantem sua, cum gemitu & lacrymis triginta hominum capiti-

bus expiassè octo millium seu imprudentiam, seu noxam. Lib. 28. n. 32.



mis. <sup>a</sup> Capitolin remarque que l'Empereur Antoninus Pius répétoit souvent cette maxime de Scipion, & la mettoit en pratique.

### 3. Justice.

L'EXERCICE de cette vertu est proprement la fonction de ceux qui sont constitués en dignité & en autorité. C'est par elle que Scipion rendit la domination Romaine si douce & si agréable aux Alliés & aux nations conquises, & qu'il se fit lui-même aimer si tendrement par les peuples, qui le regardoient comme leur protecteur & leur pere. Il falloit qu'il eût un grand zèle pour la justice, puisqu'il se piqua de la rendre aux ennemis mêmes, après une action qui les en rendoit tout-à-fait indignes. Les Carthaginois, pendant une trêve qu'on avoit accordée à leurs instantes prières, prirent & pillèrent au sù & par l'ordre de la République, quelques vaisseaux Romains, qui s'étoient mis en mer : & pour mettre le comble à l'insulte, les Ambassadeurs qu'on avoit envoyés à Carthage pour en porter les plaintes, furent attaqués à leur retour, & presque pris par Asdrubal. Les Ambassadeurs de Carthage, qui revenoient de Rome, étoient tombés entre les mains de Scipion. On le pressoit d'user du droit de représailles. <sup>a</sup> » Non, » dit il. Quoique les Carthaginois aient violé non seule- » ment la foi de la trêve, mais encore le droit des gens » dans la personne de nos Ambassadeurs, je ne traiterai » point les leurs d'une manière qui soit indigne, ou des » principes de la grandeur Romaine, ou des règles de mo- » dération que j'ai toujours suivies jusqu'ici.

### 4. Grandeur d'ame.

ELLE éclatoit dans toutes les actions, & presque dans toutes les paroles de Scipion. Mais les peuples d'Espagne

<sup>a</sup> Antoninus Pius Scipionis sententiam frequentabat, qua ille dicebat, malle se unum civem servare, quam mille hostes occidere. *Capitol. cap. 9.*

<sup>b</sup> Et si non induciarum modò fides

à Carthaginienſibus, ſed etiam juſgentium in legatis violatum eſſet; tamen ſe nihil nec iſtituris populi Romani nec ſuis moribus indignum in iis facturum eſſe. *Lib. 30. n. 25.*

A a a ij

en furent sur tout frappés, lorsqu'il refusa le nom de Roi qu'ils lui offroient, charmés de sa valeur & de sa générosité.<sup>a</sup> Ils sentirent, dit Tite-Live, quelle grandeur d'ame il y avoit à regarder ainsi avec mépris & dédain un titre, qui est l'objet de l'admiration & des desirs du reste des mortels.

Lib. 38.

C'est avec ce même air de grandeur, qu'étant obligé de se défendre devant le peuple, il parla si noblement de ses expéditions militaires; & qu'au lieu de faire une timide apologie de sa conduite, il marcha vers le Capitole, suivi de tout le Peuple, pour y remercier les dieux des victoires qu'ils lui avoient fait remporter.

### 5. Chasteté.

A PEINE pouvons nous comprendre qu'un payen ait porté l'amour de cette vertu, aussi loin que l'a fait Scipion. L'histoire de cette jeune Princesse d'une si rare beauté, qui fut gardée chez lui comme elle l'auroit été dans la maison de son pere, est connue de tout le monde. Je l'ai rapportée ailleurs, aussi bien que le beau discours qu'il tint à Masinissa sur la même matière.

### 6. Religion.

J'AI SOUVENT cité le célèbre entretien de Cambyse roi de Perse, avec son fils Cyrus, que l'on regarde avec raison comme un abrégé des plus utiles leçons qu'on puisse donner à quiconque doit commander les armées, ou être employé au gouvernement. Cet excellent discours commence & finit par ce qui regarde la religion, comme si tous les autres avis sans celui-là devoient être inutiles. Cambyse recommande à son fils avant tout, & sur tout de s'acquiescer religieusement de tous les devoirs que la Divinité exige des hommes: de ne former jamais aucune entreprise petite ou grande, sans consulter les dieux:

<sup>a</sup> Senfere etiam barbari magnitudinem animi, cujus miraculo nominis alii mortales stupuerent, id ex

tam alto fastigio aspernantis. Lib. 27. n. 19.

de commencer toutes ses actions par implorer leur secours, & de les faire suivre par des actions de grâces ; tout bon succès venant de leur protection, qui n'est dûe à personne, & devant par conséquent leur être rapporté. C'est en effet ce que Cyrus pratiqua toujours très exactement, comme nous l'avons déjà remarqué en parlant de ce Prince : & il avoue lui-même dans l'entretien dont ceci est tiré, qu'il part pour sa première campagne plein de confiance dans la bonté des dieux, parce qu'il peut se rendre à lui-même ce témoignage qu'il n'a jamais négligé leur culte.

Je ne sai si notre Scipion avoit lu la Cyropédie, comme cela est certain du second, qui en faisoit son étude ordinaire : mais il est visible qu'il a imité en tout Cyrus, & sur tout dans le culte religieux. Depuis qu'il eut pris la robe virile, c'est-à-dire depuis l'âge de dix-sept ans, il ne commença jamais aucune affaire, soit publique, soit particulière, sans avoir auparavant été au Capitole, pour implorer le secours de Jupiter. On voit dans Tite-Live la prière solennelle qu'il fit aux dieux en partant de Sicile pour l'Afrique : & le même Historien ne manque pas de faire remarquer qu'aussitôt après la prise de Carthagène, il remercia publiquement les dieux de l'heureux succès de cette entreprise : *Postero die, militibus navalibusque sociis convocatis, primum diis immortalibus laudesque & gratias egit.*

Lib. lib. 26.  
n. 19.

Lib. 29. n. 27.

Lib. 26. n.  
48.

Il ne s'agit pas ici d'examiner quelle étoit cette religion, ou de Cyrus, ou de Scipion. On fait bien qu'elle ne pouvoit être que fautive. Mais l'exemple qu'il donne à tous les Commandans & à tous les hommes de commencer & de terminer toutes leurs actions par la prière & par l'action de grâces, n'en est que plus fort. Car que n'aurôient-ils point dit & fait, s'ils avoient été comme nous éclairés des lumières de la vraie religion, & s'ils avoient eu le bonheur de connoître le véritable Dieu ? Après de tels exemples, quelle honte seroit-ce pour des Généraux Chrétiens, de n'oser paroître aussi religieux que ces anciens Capitaines du paganisme !

## ARTICLE SECOND.

*Principaux caractères & principales vertus des Romains par rapport à la guerre.*Polyb. pag.  
160.

L'ESPACE de tems dont j'ai rapporté l'histoire en abrégé, & que Polybe avoit choisi pour celle qu'il a écrite, a été, comme je l'ai déjà dit, le beau tems de la République Romaine, qui a rendu Rome la maîtresse de l'univers; & qui a forcé toutes les nations à reconnoître qu'un peuple si supérieur en mérite & en vertu, devoit l'être aussi en puissance & en autorité. C'est en effet après ce tems que la puissance Romaine, qui avoit lutté plusieurs siècles avec ses voisins dans un terrain assez étroit, se répandit au dehors comme un fleuve & comme une mer qui a rompu ses digues, & inonda presque les trois parties du monde avec une rapidité incroyable.

Plutarque, dans un traité qui a pour titre *De la fortune des Romains*, fait un magnifique portrait de la grandeur de l'Empire Romain, dont on ne sera pas fâché de voir ici une partie. Les plus puissantes nations du monde, dit-il, s'étant disputé l'empire avec les derniers efforts, une confusion horrible a longtemps régné dans l'univers, jusqu'à ce que la République Romaine aiant réuni sous elle les peuples & les royaumes, tout enfin a pris une assiette ferme & une consistance assurée sous un gouvernement, qui embrassant presque toutes les parties de la terre, les a fait jouir à son ombre des fruits du bon ordre & de la paix, par le ministère des grands hommes qu'elle a portés, en qui brilloient toutes les vertus.... Après avoir dit que la rapidité avec laquelle Rome s'est étendue, ne vient pas des hommes, mais de Dieu, il ajoute : Rome ne mesure plus ses victoires sur la multitude des morts, sur la grandeur des dépouilles, sur le nombre des villes emportées. Ses exploits désormais se terminent à asservir des nations, à assujettir des royaumes, à conquérir de grandes îles & de vastes contrées. On n'y voit plus que triomphes sur triomphes, & conquêtes sur conquêtes. Un seul coup abbat

Philippe. Un autre coup chasse d'Asie le grand Antiochus. Dans la même année un mois lui suffit pour faire la conquête de la Macédoine, un autre pour faire celle du royaume d'Illyrie, & pour mettre aux fers leurs \* deux rois. Un \*\* seul de ses Capitaines, dans le cours d'une même expédition, soumet à son pouvoir l'Arménie, le Pont, la Syrie, la Palestine, l'Arabie, les Albaniens, les Ibères, & porte les bornes de sa domination jusqu'à la mer Caspienne & à la mer Rouge. Et ce qui est bien remarquable, ajoute le même Auteur, c'est que cet heureux Génie de Rome ne l'a pas favorisée seulement pour quelques jours, & pour un court espace de tems, ni simplement ou par terre ou par mer, ni après de lents efforts & de longs délais, & ne l'a point quittée rapidement, comme tout cela est arrivé dans les autres Empires : mais né en quelque sorte & accru avec Rome, il y a établi & fixé sa demeure, a toujours présidé à son gouvernement, en a toujours réglé la conduite, & lui a constamment procuré de glorieux succès, en guerre & en paix, par terre & par mer, contre les Barbares & contre les Grecs.

\* *Persia & Græciæ.*  
\*\* *Pompey.*

Cet établissement de l'Empire Romain, le plus grand & le plus puissant qui ait jamais été, ne fut point, dit Polybe, l'effet du hazard. Ce fut le fruit du mérite & de la vertu : ce fut la suite de desseins concertés avec sagesse, exécutés avec courage, & conduits à leur fin avec une habileté & une attention qui ne se démentit jamais. Il est donc utile & important, continue-t-il, d'examiner quels furent du côté des vainqueurs les principes de conduite avant & après la victoire, quelles furent les dispositions des peuples à leur égard, & ce qu'on pensoit de ceux qui tenoient le gouvernail de la République.

*Pag. 64.*

Nous avons vu quels ont été les grands hommes qui ont contribué pendant cet intervalle de tems à l'aggrandissement de l'Empire Romain. Il nous reste à considérer quel a été l'esprit & le caractère du Peuple Romain même.

*Pag. 160.*

Nous en trouvons un magnifique portrait dans Salluste.  
» Il ne faut pas croire, fait-il dire à Caton, que ce soit par

a *Nolite existimare majores nostros armis temp. ex parva magnam || fecisse. .... Alia fuere, quæ illos majores fecere, quæ nobis nulla sunt.*

» de nombreuses armées que nos ancêtres ont si fort augmenté la puissance de Rome. D'autres avantages les ont rendu véritablement grands, & la République avec eux : au dedans, une vie laborieuse, au dehors, un gouvernement juste & sage, dans les délibérations, un esprit exempt de passions & de vices.... Dans le camp, comme dans la ville, dit ailleurs le même Historien, les bonnes mœurs & les bonnes maximes dominoient ; & le souverain empire qu'avoient sur les Romains la justice & la vertu, étoit moins l'effet des loix, que de leur bon naturel. Enfin ils se soutenoient eux & la République par deux moiens : en guerre, par la hardiesse & le courage, en paix, par la justice & la modération.

Il ne faut pas conclure de ce que dit ici Salluste de ces belles années de la République, & de ce que nous en dirons nous-mêmes dans la suite, que tous les Romains alors, ni même le plus grand nombre, fussent tels. C'étoit-là l'esprit de la République, l'esprit de ceux qui gouvernoient : & ce petit nombre entraînoit tous les autres, & produisoit ces merveilleux effets.

Il ne faut pas non plus s'imaginer que les vertus que nous faisons tant valoir ici, fussent bien pures & bien solides. Nous les donnons pour ce qu'elles valent, c'est-à-dire pour des vertus Romaines, & non pour des vertus chrétiennes. Et cependant quelque imparfaites qu'elles fussent, Dieu, selon la remarque de S. Augustin, les a couronnées par l'empire du monde : récompense digne des Romains, qui n'en attendoient point d'autre, & aussi vaine que leurs vertus. *Receperunt mercedem suam*, dit l'Evangile : *vani vanam*, pourroit-on ajouter avec un Pere, qui parle ainsi de ces illustres payens.

Après avoir pris ces précautions, & employé ces pré-

domi industria, foris justum imperium ; animus in consulendo liber, neque delicto neque lubrico obnoxius. *Sallust. in bello Catilin.*

Domus inlicitisq; boni mores colabantur... Jus bonumque apud eos non legibus magis quam natu-

ra valebat... Duabus his artibus, audacia in bello, ubi pax evenerat aequitate, seque remque publicam curabant. *Ibid.*

a Ac mihi multa agitantem constabat, paucorum civium egregiam virtutem cuncta patravisse. *Ibid.*

servatifs,

servatifs, il ne me reste plus qu'à rapporter les principales vertus des Romains dans la guerre. Je le ferai le plus succinctement qu'il me sera possible.

1. *Equité & sage lenteur pour entreprendre & pour déclarer la guerre.*

LES ROMAINS ne s'engageoient pas légèrement ni témérairement dans une guerre. Avant tout, ils songeoient à se rendre les dieux favorables, n'attendant le succès que de leur protection, <sup>a</sup> & persuadés que, comme ils présidoient d'une manière particulière à l'événement des guerres, ils faisoient toujours pancher la victoire du côté qui avoit pour lui la justice & le bon droit. De là venoit que jamais ils ne prenoient les armes, sans avoir envoié chez les ennemis des hérauts, qu'on nommoit *Féciales*, pour leur exposer leurs griefs, & leurs sujets de plainte, & ce n'étoit que sur le refus qu'ils faisoient de donner satisfaction, qu'on leur déclaroit la guerre. Ce fut pour ne point manquer à ces cérémonies, qui chez eux faisoient partie de la religion, qu'ils laissèrent périr misérablement Sagonte, dont la ruine, comme l'avoit prédit un sage Carthaginois, retomba sur Carthage même, & entraîna sa perte. Les Romains usèrent de la même retenue à l'égard de Philippe, d'Antiochus, & de Persée, quoique ces Princes fussent les agresseurs, & qu'ils eussent depuis longtemps violé les traités par plusieurs infractions manifestes.

2. *Fermeté & constance dans une résolution une fois prise & arrêtée.*

b PLUS les Romains agissoient d'abord avec lenteur & maturité, plus ils étoient vifs & persévérans dans l'exé-

<sup>a</sup> Victrunt dii hominesque ; & id, de quo verbis ambigebatur, uter populus fœdus rupisset, eventus belli, velut æquus judex, unde jus stabat, ei victoriam dedit. *Liv. lib.*

21. n. 10.

<sup>b</sup> Quo lenius agunt, segnius incipiunt ; eo, cum coeperint, vereor ne perseverantius sciant. *Lib. 21. n. 10.*

cution. Le siège de Capoue seul en seroit une grande preuve. Il avoit été résolu chez les Romains d'attaquer cette importante ville, dont la révolte laissée impunie depuis plusieurs années, sembloit être la honte de Rome. Dans le tems que l'Italie étoit ravagée par un ennemi tel qu'Annibal, & que les horreurs de la guerre s'y faisoient le plus sentir, ils abandonnèrent tout, & quittèrent Annibal lui-même pour assiéger Capoue, & ils y envoient les deux Consuls avec chacun une armée. Le siège dura plus d'un an. Il n'y eut point d'efforts que ne fit Annibal pour sauver cette ville qui devoit lui être si chère. Enfin, pour dernière tentative, il marche vers Rome avec une armée nombreuse. » Il n'y a point, dit un citoyen, » de Capoue, de bête si acharnée à sa proie, à qui on ne » la fasse lâcher, si l'on va vers son antre pour enlever ses » petits. Mais pour les Romains, ni le siège de Rome, » ni les cris & les gémissemens de leurs femmes & de » leurs enfans qu'ils entendoient presque de leur camp, » n'ont pu les arracher du siège de Capoue. La prise & la punition exemplaire de cette ville rebelle, firent connoître à l'univers la persévérance des Romains à poursuivre la vengeance d'Alliés infidèles, & l'impuissance d'Annibal pour secourir une ville qui s'étoit mise sous sa protection.

*Liv. lib. 26.  
n. 13.*

*Ibid. n. 16.*

Mais où ce caractère de fermeté & de confiance me paroit le plus admirable dans les Romains, c'est lorsqu'il s'agissoit de traiter de paix avec les ennemis. Dès le commencement de la guerre ils en marquoient les conditions, & nul événement ensuite n'étoit capable d'y apporter aucun changement. Ni des échecs qu'ils recevoient quelquefois, n'en faisoient rien relâcher, ni des victoires considérables qu'ils remportoient, n'y faisoient rien ajouter : tant ce Peuple étoit ferme & invariable dans ses résolutions, parce qu'il les croioit fondées en raison & en équité. Les traités qu'ils firent avec les Carthaginois, & avec les trois Princes dont la défaite suivit celle des Carthaginois, furent tous de cette sorte,



3. *Accoutumance aux pénibles travaux & aux exercices militaires ; sévérité incroyable pour la discipline ; diverses récompenses du mérite.*

ON PEUT bien dire que les Romains étoient un peuple de soldats , né & formé pour la guerre , dont il tiroit toute sa gloire & toute sa puissance , comme il en faisoit sa principale occupation. Ce n'étoient point des troupes ramassées au hazard , mais des citoyens établis à Rome ou à la campagne , qui combattoient pour eux-mêmes en combattant pour l'Etat. Ils étoient endurcis aux travaux militaires dès l'âge le plus tendre : *Robustus acri militia puer discit* , &c. C'est une chose étonnante de voir de quels fardeaux ils étoient chargés dans une marche. Chaque soldat portoit des vivres pour plusieurs jours , un pieu & quelquefois plusieurs , & tout ce qui lui étoit nécessaire pour l'usage de la vie , sans parler du bouclier , de l'épée , du casque , qu'on ne comptoit point parmi les fardeaux , parce que les armes faisoient comme partie du soldat & étoient regardées comme ses membres. Les longs sièges , les marches pénibles , les expéditions éloignées , le poids extraordinaire de leurs armes , de leurs bagages , & de leurs munitions , le travail ordinaire de fortifier le camp pour des séjours très courts , & plusieurs exercices de cette nature très fatigans , ne pouvoient vaincre leur amour pour la gloire de leur patrie , & une patience si invincible les mettoit en état de vaincre toute la terre.

IL EST aisé de juger quelle impression avoient fait sur les esprits ces sanglantes exécutions ,<sup>a</sup> où des peres & des Consuls , pour maintenir & assurer la discipline militaire , qu'ils regardoient comme le principal appui de l'Etat , s'étoient cru obligés de répandre le sang de leurs propres enfans , & des premiers Officiers de l'armée. Après

Horat.  
Cic. Tust.  
quest. lib. II.  
n. 37.

a Quemadmodum... quantum in te fuit, disciplinam militarem, qua steterit ad hanc diem Romana res, solvisti.... nos potius nostro delicto plectemur, quam respu-

blica tanto suo damno nostra peccata: luat. Triste exemplum, sed in posterum salubre juventuti erimus. Lib. 8. n. 7.

de tels exemples, un simple soldat ne pouvoit pas se flater que sa désobéissance pût demeurer impunie.

Lib. 22. n.  
60.

Polyb. pag.  
500.

Mais ce qui rendoit les armées Romaines invincibles, étoit ce grand principe établi anciennement & gardé inviolablement parmi les troupes, que c'étoit une honte ineffaçable & un crime impardonnable pour un Romain, que de livrer ses armes, & de se rendre volontairement à l'ennemi : principe qui ne laissoit aucun milieu entre la victoire & la mort. Aussi, quand après la bataille de Cannes on proposa dans le Sénat de racheter les soldats qui s'étoient rendus à Annibal au nombre de plus de huit mille, quelque instance que fissent leurs parens, & quelque besoin qu'eût alors de troupes la République, on s'en tint à la maxime ancienne de ne point racheter les captifs, comme absolument nécessaire dans la conjoncture présente pour affermir & conserver la discipline militaire, & l'on aima mieux armer un pareil nombre d'esclaves, que de donner la moindre atteinte à un principe qui faisoit la sûreté de l'Etat. On comprit bien, dit Polybe, que la vue d'Annibal, dans l'offre qu'il faisoit de rendre les prisonniers pour une certaine rançon, n'étoit pas tant de tirer une somme d'argent considérable, dont pourtant il avoit un extrême besoin, que d'ôter aux troupes Romaines ce sentiment & cet éguillon d'honneur & de gloire qu'elles portoient au combat, en leur faisant entrevoir une ressource & une espérance de salut pour ceux qui cédoient à l'ennemi. Mais le Sénat, en rejetant absolument cette proposition, voulut par ce refus confirmer authentiquement la loi ancienne des Romains, ou de vaincre, ou de mourir dans le combat. Une telle fermeté, ajoute Polybe, & une telle grandeur d'ame, déconcertèrent Annibal, & lui causèrent plus de crainte & de fraieur, que sa victoire ne lui avoit causé de joie & d'espérance.

AJOUTEZ à ces différens motifs les marques d'honneur & les récompenses qui se donnoient publiquement après une bataille ou après quelque action importante, les louanges que les Généraux se faisoient un devoir d'accorder

α Τὸν παρ' αὐτοῦ ἐρημνίσαντος ὁ παρ' ἡμῶν μαχημένης, ὁ βίβλια. Ibid.

aux Officiers & même aux simples soldats, comme Tite-Live le remarque de Scipion, les témoignages glorieux qu'ils rendoient en plein Sénat au retour de la campagne à ceux qui s'étoient le plus distingués. Tout cela jettoit dans les troupes une ardeur, une émulation, un courage qu'on ne peut exprimer. Par là de simples Officiers acqéroient le mérite d'un Général, comme on le vit dans une occasion importante, qui conserva l'Espagne aux Romains. Après la mort des deux Scipions, les affaires paroissoient absolument désespérées. Un simple Chevalier Romain, encore fort jeune, mais d'un courage & d'une grandeur d'ame au-dessus de son âge & de sa condition, qui avoit servi plusieurs années sous Cn. Scipion, & avoit appris sous lui la science militaire, fut choisi d'un commun consentement pour Chef, & par une hardiesse accompagnée de prudence sauva l'armée. C'est ce Marcius, dont notre Scipion fit tant de cas quand il fut arrivé en Espagne, & qu'il distingua toujours dans la suite d'une manière particulière. Voilà comment d'habiles Officiers se formoient sous d'habiles Commandans.

Lib. 25. n.

37.

#### • 4. Clémence & modération dans la victoire.

C'ÉTOIT la maxime des Romains, de traiter avec bonté & avec clémence les peuples & les Princes qui se soumettoient, comme aussi de faire sentir tout le poids de leur grandeur & de leur puissance à ceux qui osoient résister. C'est ce que le Poète a si bien marqué par ce vers, qu'on peut regarder comme la devise du peuple Romain :

Parcere subjectis, & debellare superbos.

Æn. lib. 6.  
v. 253.

1°. Quelque irrités qu'ils fussent contre les Carthaginois, quand leurs Députés parurent dans le Sénat en qualité de supplians, & que d'un ton humble & touchant ils implorèrent la miséricorde du Peuple Romain, alors les sentimens de vengeance & de colère firent place à ceux de bonté & de clémence, & la paix leur fut accordée, quoiqu'assurément il n'eût pas été difficile aux Romains de détruire Carthage, & d'achever la conquête de l'Afri-

B b b iij

que. Ce fut dans cette occasion qu'Afdrubal, surnommé Hœdus, qui portoit la parole comme Chef des Députés, fit un discours si flatteur pour le Peuple Romain. « Il est » bien rare, dit-il, que la prospérité & la modération se » rencontrent ensemble, & qu'il soit donné aux hommes » d'être en même tems heureux & sages. Le Peuple Ro- » main est invincible, parce qu'il ne se laisse point aveu- » gler par la bonne fortune. Et il faudroit, ajouta-t-il, » s'étonner, s'il agissoit autrement. Car la prospérité ne » transporte de joie & n'éblouit que ceux pour qui elle » est nouvelle; au lieu que les Romains sont si accoutu- » més à vaincre, qu'ils ne sont presque plus sensibles au » plaisir que cause la victoire; & qu'on peut dire à leur » honneur, qu'ils ont en un sens plus augmenté leur em- » pire en pardonnant aux vaincus, qu'en remportant des » victoires.

*Liv. lib. 33. n. 30.* 2°. Les Romains ne retinrent rien des conquêtes qu'ils avoient faites sur Philippe de Macédoine. Pour tout fruit de leurs victoires ils ne se réservèrent que le plaisir d'enrichir leurs Alliés, & la gloire de rendre la liberté à la Grèce. Et afin que ce présent si magnifique, si délicat, si inoui, n'eût rien de suspect, & ne pût être sujet au repentir, ils retirèrent leurs garnisons de toutes les villes sans en excepter une seule.

3°. Ils usèrent de la même modération après avoir vaincu Antiochus. Ils affranchirent du joug de ce Prince tous les peuples de l'Asie jusqu'au mont Taurus. Ils gratifièrent leurs Alliés de flotes, de ports de mer, de villes, de provinces entières, sans conserver pour eux ni galère, ni ville, ni tribut, ni juridiction, ni hommage sur tant de pays conquis ou affranchis par leurs armes.

*Liv. lib. 45. n. 18.* 4°. Aussitôt qu'ils eurent soumis la Macédoine, ils réduisirent à la moitié tous les tributs & tous les impôts

a Ratò simul hominibus bonam fortunam bonamque mentem dari. Populum Romanum eo invictum esse, quòd in secundis rebus sapere & consulere meminerit. Et hercule mirandum fuisse, si aliter facerent. Ex insolenia, quibus nova bona

fortuna sit, impotentes lætitiæ insanire: populo Romano usitata ac propè jam obsoleta ex victoriæ gaudia esse; ac plus penè parcendo victis, quàm vincendo, impetium auxilic. *Lib. 30. n. 42.*

qu'elle paioit à ses Rois. Ils renoncèrent aux profits immenses que rendoient les mines d'or & d'argent , par la seule raison qu'ils étoient onéreux aux habitans. Ils accordèrent à toutes les villes le droit de se gouverner par leurs loix , de créer leurs Magistrats & leurs Officiers , de tenir des assemblées provinciales pour régler souverainement les affaires publiques , & ils accordèrent à ces peuples , qui avoient été si longtemps ennemis , tous les privilèges d'une parfaite liberté.

50. Les Romains traitèrent avec la même humanité & la même modération le royaume d'Illyrie qu'ils venoient de conquérir sur Gentius. Ils le firent jouir des mêmes exemptions & de la même liberté , quoiqu'il leur eût fait une si longue guerre ; & après en avoir retiré toutes les troupes Romaines , ils y établirent la même forme de gouvernement qu'en Macédoine. Liv. lib. 45: n. 26.

### 5. *Courage & grandeur d'ame dans l'adversité.*

C'EST ICI le caractère le plus marqué du Peuple Romain , & qui montre davantage une force & une constance que rien ne peut abattre , ni ébranler.

Jamais ce caractère n'a paru d'une manière plus merveilleuse qu'après la bataille de Cannes. Elle mit le comble aux défaites précédentes , qui avoient déjà extrêmement affoibli l'Etat. Deux Consuls avec leurs armées , avoient été entièrement défaits. La République se trouvoit sans soldats & sans chefs. Plusieurs des Alliés s'étoient rangés du côté du vainqueur. Annibal étoit maître de la Pouille , du Samnium , & de presque toute l'Italie. Un tel coup , un tel malheur , auroit accablé tout autre peuple. Cependant ni la défaite de tant d'armées , ni la défection des Alliés , ne purent porter le Peuple Romain à vouloir entendre parler de paix. Nulle trace de foiblesse , nul signe de découragement ne parut. On vit une conspiration générale au bien public. La résolution fut aussi promptement qu'unanime , de se défendre , & de ne prêter l'oreille à aucune proposition d'accommodement. Liv. 22. 30. 61.

Ce que dit Polybe , à l'occasion d'une autre bataille , se Polyb. p. 227.

vérifia bien pour lors : Que les Romains , soit en général , soit en particulier , ne font jamais plus terribles , que lorsqu'ils se trouvent dans les plus grands dangers , & qu'ils paroissent tout près de leur perte.

6. *Justice & bonne foi , principes du gouvernement Romain : Sources de l'amour & de la confiance des citoyens , des alliés , & des peuples conquis.*

C'EST une opinion bien anciennement établie parmi beaucoup de personnes , & que le christianisme même n'a pas entièrement détruite , que la justice & la politique ne peuvent guères s'allier ensemble , qu'un homme destiné à gouverner ne doit point se rendre l'esclave des loix ; qu'une exacte probité , & un scrupuleux attachement à sa parole & à des engagements pris solennellement , jetteroient souvent un Prince & un Ministre dans de grands embarras ; que l'intérêt de l'Etat doit toujours être la règle & le mobile du gouvernement ; en un mot , qu'il est impossible de conduire les affaires publiques , sans commettre quelque injustice : *Rempubicam regi sine injuria non posse.*

Cicéron , dans les livres intitulés , *De la République* , qui étoient un extrait de l'admirable ouvrage de Platon sur le même sujet , avoit pleinement réfuté cette opinion. Non seulement , selon lui , c'est une prétention fautive & insoutenable , de croire qu'on ne puisse réussir dans le maniement des affaires publiques , sans commettre quelquefois des injustices : mais il regarde le principe opposé comme une vérité incontestable , & comme la base & le fondement de toutes les règles qu'on peut donner en matière de politique , savoir , QU'ON NE PEUT BIEN GOUVERNER UN ETAT SANS GARDER EN TOUT UNE EXACTE JUSTICE. \* *Nihil est quod adhuc de rep. putem dictum , & quo possim longius progredi , nisi sit confirmatum , non modò falsum esse illud , sine injuria non posse , sed hoc verissimum , sine summa justitia rep. regi non posse.*

Pour donner plus de poids & d'autorité à ses raisons , il

\* *Fragm. Cic. apud S. Aug. lib. 2. cap. 21. de Civit. Dei.*

Il les avoit mises dans la bouche de Lélius & de Scipion l'Africain, petit-fils par adoption de celui dont nous avons tant parlé. Il est aisé de sentir combien l'on doit regretter la perte d'un tel ouvrage, copié par une main si habile d'après un si parfait original. Ces deux illustres amis, Lélius & Scipion, l'admiration de leur siècle, & qu'on peut bien proposer au nôtre comme des modèles de grands Capitaines & de grands Politiques, établissent cette maxime comme un principe indubitable en fait de gouvernement : Qu'il n'y a rien de plus pernicieux à un État que l'injustice, & que sans un grand fond de justice une République ne peut point être bien conduite, ni même subsister : *Nihil tam inimicum quàm injustitiam civitati, nec omnino nisi magna justitia geri aut stare posse rempublicam.*

Voilà quelles étoient les règles & les maximes du Peuple Romain dans ces beaux jours dont nous venons de parler. C'étoit là l'idée qu'en avoient & les alliés, & les peuples conquis. Tite-Live remarque que la perte des trois premières batailles que gagna Annibal, qui répandit par tout la terreur & l'alarme, n'ébranla pas néanmoins la fidélité des Alliés : *nec tamen is terror, cum omnia bello flagravent, fide socios dimovit.* La raison qu'il en apporte est bien glorieuse au Peuple Romain, & nous donne en peu de mots l'idée d'un parfait gouvernement. » C'est, » dit-il, que ces Alliés se trouvant sous un empire juste » & modéré, obéissoient sans peine à un peuple qui leur » étoit infiniment supérieur en mérite, ce qui est l'unique » lien de la fidélité : *Videlicet quia justo & moderato regerantur imperio, nec abnuebant, quod unum vinculum fidei est, melioribus parere.* Les peuples conquis pensoient de même, & comparant la domination Romaine avec celle sous laquelle ils avoient toujours vécu, & les Généraux Romains avec leurs anciens maîtres, ils regardoient ces premiers comme des hommes descendus du ciel, tant ils faisoient paroître à leur égard de justice, de bonté, d'humanité, & ils se félicitoient » d'être tombés sous la puissance » ce d'un peuple qui songeoit à s'attacher les hommes plus » par les bienfaits que par la crainte, & qui s'appliquoit » à mériter par un doux & juste gouvernement l'amour

Lib. 22. n.  
13.

» & la confiance des nations étrangères , au lieu de leur  
 Lib. 26. n. 49. » faire porter le joug d'une triste servitude. « *Venisse eos in populi Romani potestatem , qui beneficio quàm metu obligare homines malit , exterarumque gentes fide ac societate junctas habere , quàm tristi subjeetas servitio.*

Mais peut-être qu'une politique intéressée portoit le Sénat Romain à ménager ainsi au loin les alliés & les peuples conquis , & qu'on avoit moins d'égard pour les citoyens & les sujets naturels , qui par cette raison étoient moins attachés & moins affectionnés à la République. C'est par cet endroit-là même que le Peuple Romain est le plus admirable ; & ce que je vais dire , montrera clairement que la plus grande ressource d'un Etat est l'affection des peuples , l'amour qu'ils ont pour le gouvernement , & la confiance qu'ils prennent dans la foi publique ; & que d'y donner la plus légère atteinte , c'est , en fait de politique , la faute la plus capitale , la plus pernieuse , & la plus irréparable.

Après la bataille de Cannes tout paroissoit désespéré. La fidélité de la plupart des Alliés fut abbatue par un tel coup. L'Etat se trouvoit sans chefs , sans troupes , sans argent : & cependant il falloit faire de nouvelles levées & des recrues , équiper des flotes , acheter des vivres , des armes , des habits. Tout manquoit à l'Etat , mais le crédit ne lui manquoit pas ; & il trouva de promptes & de sûres ressources dans l'affection des citoyens.

Lib. 26. n. 36. Le Consul représenta que les Magistrats devoient donner l'exemple au Sénat , & le Sénat au Peuple , d'aider la République dans l'extrémité où elle se trouvoit : Que le moien d'engager les inférieurs à contribuer de leurs biens au soutien de l'Etat , étoit de commencer par le faire foi-même : Qu'ainsi ils devoient tous porter au trésor public leur or & leur argent. Cela fut exécuté sur le champ , & avec un tel zèle , qu'à peine les Receveurs & les Greffiers pouvoient-ils suffire à l'empressement public , chacun ambitionnant l'honneur de se faire inscrire des premiers. L'Ordre des Chevaliers , & ensuite le Peuple , en firent autant , sans qu'il fût besoin pour cela d'aucun Edit public.



Des trente Colonies qui se trouvoient dans l'Italie, dix-huit \* envoient des Députés à Rome, pour marquer qu'elles étoient prêtes à fournir les troupes qu'on leur demandoit, & encore plus si on le jugeoit à propos: que graces aux dieux elles ne manquoient, pour le faire, ni de moiens, ni de courage: *ad id sibi neque opes desse, animam etiam superesse*. Ces Députés furent reçus & par le Sénat & par le Peuple avec des acclamations & des marques de joie & d'honneur extraordinaires. Tite Live a cru devoir conserver dans son histoire les noms de ces colonies, \* pour ne pas les frustrer, dit-il, après tant de siècles d'une gloire qui leur est si justement dûe. Pour les douze autres Colonies qui refusèrent de faire des levées, le Sénat crut qu'il étoit plus de la dignité du Peuple Romain de ne les punir qu'en ne faisant aucune mention d'elles. *Ea tacita castigatio magis ex dignitate populi Romani visa est*.

\* Ce fut quel-  
que tems après.

On avoit reçu dans ce même tems des lettres des deux Scipions qui commandoient en Espagne, par lesquelles, se chargeant de trouver par eux mêmes dans le pays de quoi paier les troupes, ils demandoient qu'on leur envoiât au plutôt des vivres & des habits, sans quoi il leur étoit impossible de conserver la province. Il ne l'étoit pas moins à la République de leur en fournir dans l'état où elle se trouvoit. Le Préteur convoqua l'assemblée. Il représenta au Peuple les nécessités publiques, b & l'impossibilité où étoit l'État d'y subvenir, si le crédit lui manquoit aussi bien que les fonds. Il exhorta ceux qui avoient par le passé grossi leur patrimoine en tenant les fermes du Peuple Romain, à prêter maintenant à la République une partie des biens dont ils lui étoient redevables, & à faire les avances pour l'Espagne, avec promesse que ces sommes leur seroient exactement rendues dès qu'on le pourroit. Trois puissantes Compagnies se présentèrent, & tout fut fourni aux armées d'Espagne aussi abondamment que dans les tems de la plus grande opulence.

c Ce noble desintéressement & ce zèle ardent régnoient

a Ne nunc quidem post tot seculorum  
la sileantur, fraudentur-ve laude  
sua. *Lib. 27. n. 12.*

b Ita que, nisi fide statet respublica,  
opibus non staturam. *Lib. 23. n. 48.*

c Hi mores eaque caritas patriæ

également dans tous les Ordres & dans tous les Corps de l'Etat.

Lib. 24. n. 11.

La flotte manquoit de matelots & de vivres. On convint d'imposer sur les particuliers une taxe, qui seroit réglée sur le rang & sur les revenus de chacun, & la chose s'exécuta sans délai & sans murmure.

n. 12.

Les bâtimens publics tomboient en ruine, parce que les fonds manquoient pour les réparations. Des entrepreneurs s'en chargèrent avec joie, sans demander d'argent qu'après que la guerre seroit finie.

Dans cette émulation commune & ce mouvement général de tous les Corps de l'Etat pour aider & soulager le trésor public, on y porta d'abord l'argent des pupilles, puis celui des veuves, & ceux qui en étoient chargés ne croiant pas pouvoir le déposer dans aucun autre asyle plus sûr ni plus sacré que dans celui de la foi publique.

n. 13.

Cette générosité passa de la ville dans le camp. Aucun Cavalier, aucun Centurion, aucun Officier ne voulut recevoir de paie, & l'on auroit regardé comme un mercenaire quiconque en auroit reçu.

L'événement montra qu'on avoit eu raison de se fier à la République. Toutes les dettes, toutes les avances, toutes les obligations furent acquittées avec la dernière exactitude. On voulut même pour quelques-unes prévenir le terme, & malgré la rareté de l'argent on offrit aux maîtres des esclaves qui avoient été affranchis, de leur en paier le prix : mais tous déclarèrent qu'ils ne le recevroient qu'après la fin de la guerre.

n. 14.

Ce sont de tels faits qui doivent nous donner une juste idée du gouvernement Romain. Ce seul mot que j'ai rapporté, & qui mériteroit d'être gravé en caractères d'or, *Qu'on ne trouva point d'asyle plus sûr ni plus sacré pour y déposer les biens des pupilles & des veuves que celui de la foi publique* ; ce seul mot, dis-je, fait l'éloge le plus magnifique qu'on puisse imaginer du caractère Romain. Il nous apprend que si, selon la maxime constante de tous les

per omnes ordines velut tenore uno  
pertinebat. Lib. 23. n. 49.

a Nusquam eas tutius sanctius

que deponere credentibus, qui de-  
ferebant, quam in publica fide. Lib.  
24. n. 13.

grands hommes de l'antiquité, des plus fameux Législateurs, & des plus sages Politiques, le but & la loi souveraine du gouvernement est l'utilité publique & le salut du peuple, *Salus populi suprema lex esto*; l'affection des peuples aussi, & la confiance qu'ils prennent dans la justice & la bonne foi de ceux qui les gouvernent, sont le plus ferme appui, & quelquefois le salut & l'unique ressource des Etats.

*Cir. lib. 1.  
de leg. n. 18.*

### 7. Respect pour la Religion.

IL NE FAUT qu'ouvrir les Historiens pour voir que chez les Romains la religion dominoit en tout. S'agissoit-il d'entreprendre une guerre, ou de donner un combat, on consultoit les dieux, on imploroit leur secours, on employoit tous les moyens propres à se les rendre favorables. Avoit-on remporté quelque victoire, ou quelque avantage; on indiquoit aussitôt des actions de grâces publiques, des sacrifices, des jours de fête, & le concours du peuple dans tous les temples étoit incroiable. A peine Annibal s'étoit-il mis en chemin pour retourner en Afrique, qu'à Rome on se reprocha la lenteur avec laquelle on remercioit les dieux d'un bienfait si lontems attendu, & si peu espéré.<sup>a</sup> Leur grand principe étoit que la piété envers les dieux étoit la cause de tous les heureux succès, comme la négligence dans leur culte attiroit tous les malheurs. De là vient, dit Polybe, que les Romains, dans les grandes nécessités, s'appliquent avec tant de soin à se rendre les dieux & les hommes favorables, & que dans toutes les cérémonies de la religion qu'exigent ces sortes de conjonctures, ils ne trouvent rien de bas, ni d'indigne de leur grandeur. Et dans un autre endroit il remarque, que ce qui relève infiniment le Peuple Romain au dessus de tous les autres peuples, c'est le respect de la religion, & la crainte des dieux, qui ailleurs est souvent traitée de petitesse d'esprit & de bassesse. Chez les Grecs, ajoute-t-

*Lib. 30. n. 224.*

*Pag. 262.*

*Pag. 452.*

<sup>a</sup> Intuemini horum deinceps antorum vel secundas res vel adversas, invenietis omnia prosperè evenisse sequentibus deos, adversa spectantibus. *Lib. 5. n. 51.*

il, on a beau vouloir lier les mains de ceux qui manient les deniers publics par mille précautions de signatures, de témoins, de répondans, de surveillans; la mauvaïse foi l'emporte toujours : au lieu que chez les Romains la seule religion du serment conserve les mains pures dans l'administration de sommes infiniment plus considérables, rien n'étant plus rare à Rome que d'y voir un Général ou un Gouverneur convaincu de péculat.

### 8. Amour de la gloire.

*De Civ. Dei  
lib. 5. cap. 12.*

JE FINIS par cet article, parce que la disposition dont je parle ici, étoit l'ame de toutes les actions des Romains. C'est saint Augustin qui fait cette réflexion en plus d'un endroit; & il remarque que cette passion, je veux dire le desir de la gloire, étouffoit souvent en eux toutes les autres passions, & que c'est elle qui leur a fait faire toutes ces actions si belles & si éclatantes, qui leur ont mérité l'admiration de tous les peuples & de tous les siècles. Le desir d'être estimés, d'être loués comme défenseurs & protecteurs de la liberté, de la justice, des loix; comme ennemis de l'injustice, de la violence, de la tyrannie; ce desir, dis-je, étoit une espèce de frein qui retenoit & modéroit leur ambition, & qui leur inspiroit ces sentimens de bonté, de clémence, de générosité, dont le simple récit nous charme & nous enlève encore aujourd'hui après tant de siècles.

Y eut-il jamais une journée plus glorieuse à l'Empire Romain, que celle où par son ordre la liberté fut rendue à tous les peuples de la Grèce, & où l'Edit en fut publié au milieu des cris de joie & des applaudissemens de tant de peuples? Quel éloge que celui dont toute la Grèce rerentit alors, & dont le bruit se répandit bientôt dans tout l'univers : « Qu'il y avoit sur la terre une nation, » qui se piquoit de prendre sur elle les frais, les fatigues, » les dangers de longues & pénibles guerres pour procu-

a Esse aliquam in terris gentem, quæ sua impensa, suo labore ac periculo, bella gerat pro libertate alio-

rum : nec hoc finitimis aut propin-  
quæ vicinitatis hominibus, aut ter-  
ris continenti junctis præstet : ma-

» rer la liberté à des peuples éloignés de leur contrée ,  
 » & qui traversoit les mers pour empêcher qu'il n'y eût  
 » dans quelque endroit du monde un gouvernement & un  
 » empire injuste , & pour faire régner par tout la justice,  
 » l'équité , & les loix :

Voilà ce qui faisoit agir les Romains dans les beaux siècles de la République : voilà l'esprit qui animoit leurs Consuls & leurs Généraux. Ils aspiraient à la domination, mais par des voies d'honneur & de gloire , & pour cela ils observoient exactement la justice & les loix : au lieu que dans la suite l'ambition n'étant plus retenue ni modérée par ce frein , se porta aux derniers excès d'injustice , de violence , & de cruauté , comme on le vit sous Marius , Sylla , César & Antoine.

Le Saint Esprit , qui est fort sobre dans les louanges , n'a pas dédaigné de nous marquer en détail dans un des livres de l'Ecriture les vertus par lesquelles les Romains ont porté leur République à un si haut point de gloire & de puissance. Il loue principalement leur conseil & leur sagesse ; leur conspiration pour le bien public ; leur désintéressement particulier ; leur obéissance aux loix & à l'autorité légitime ; leur fidélité dans les traités , leur patience dans le travail ; leur fermeté dans leurs résolutions ; leur courage & leur valeur ; & plus que tout cela , l'amour de l'égalité , & l'éloignement de toute ambition. Ces vertus , quoique défectueuses du côté du motif & de la fin , puisqu'elles n'étoient point rapportées à Dieu , mais à la vaine gloire , ne laissent pas d'être fort estimables en elles-mêmes eu égard aux règles & aux devoirs de la société civile.

Je ne puis mieux terminer cet article que par la solide réflexion de saint Augustin sur les causes de la puissance des Romains. » Quoiqu'ils fussent privés , dit-il , de la vé-  
 » ritable piété , qui consiste dans le culte sincère du vrai  
 » Dieu , ils observoient néanmoins certaines règles de pro-  
 » bité & de justice , qui sont le fondement d'un Etat , qui  
 » contribuent à l'augmenter , & qui servent à l'affermir.

ria trajiciat , ne quod toto orbe ter- || ubique jus , fas , lex potentissimu-  
 rarum injustum imperium sit , & || sint. Liv. lib. 33. n. 33.

*Sallust. in  
bello Catilin.*

*Maccab. lib.  
1. cap. 8.*

v. 3.  
v. 15.  
v. 16.  
v. 12.  
v. 3.  
v. 2.  
v. 14.

*S. Aug. Ep.  
138. ad Marc.  
cell. cap. 3.*

» Et Dieu a bien voulu leur accorder un succès incroyable, pour faire voir par l'exemple d'un si grand & si puissant Empire de quelle utilité sont les vertus civiles & politiques, lors même qu'elles sont séparées de la vraie religion; & pour faire comprendre par là aux autres hommes de quel prix elles deviennent lorsque la vraie religion les relève & les annoblit, & comment ils peuvent par elle devenir citoyens d'une autre patrie, dont le roi est la vérité, dont la loi est la charité, dont la durée est l'éternité. *Cujus rex veritas, cujus lex caritas, cujus modus aeternitas.*

## QUATRIÈME MORCEAU

### DE L'HISTOIRE ROMAINE.

*Changement de la République Romaine en Monarchie, prévu & marqué par l'Historien Polybe livre sixième de son Histoire.*

JE DIVISERAI en deux parties ce que j'ai à dire sur ce sujet. Dans la première je rapporterai en abrégé les principes que Polybe établit sur les différentes sortes de gouvernemens, & d'où il a tiré des conjonctures pour prévoir le changement qui devoit arriver dans la République Romaine. Dans la seconde j'exposerai le plus succinctement qu'il me sera possible comment en effet ce changement est arrivé de la manière & pour les raisons que Polybe avoit marquées.

Je me croi obligé d'avertir les Lecteurs dès l'entrée de cette petite dissertation, que lorsque je parle des différentes sortes de gouvernemens, & du jugement qu'on en doit porter, je ne fais que rapporter le sentiment de Polybe. Pour moi, je m'en tiens à la décision qui se trouve dans Hérodote, où l'on donne la préférence à l'état Monarchique au-dessus des deux autres.

*Hérod. lib. 2  
cap. 82.*

## CHAPITRE

## CHAPITRE PREMIER.

*Principes de Polybe sur les différentes sortes de gouvernemens , & en particulier sur celui des Romains.*

ON RÉDUIT ordinairement les différentes sortes de gouvernemens à trois espèces : l'une où c'est le Roi qui gouverne , & Polybe l'appelle βασιλευς , *domination roiale* ; l'autre où les grands , les puissans ont l'autorité , & on l'appelle *aristocratie* ; une troisième enfin , nommée *démocratie* , où le peuple a tout le pouvoir.

Chacun de ces gouvernemens en a un autre qui lui ressemble fort , qui en est tout voisin , & dans lequel souvent il dégénère. Il en sera fait mention dans la suite.

Un gouvernement parfait seroit celui qui réuniroit en lui tous les avantages des trois premiers , & qui en éviteroit les dangers & les inconvéniens.

Tel étoit celui de Sparte. Lycurgue sachant que les trois sortes de gouvernemens dont nous avons parlé avoient chacune de grands inconvéniens presque inévitables : que la roiauté dégénéroit quelquefois en pouvoir arbitraire & tyrannique , l'aristocratie en un gouvernement injuste de quelques particuliers , & le pouvoir du peuple en une domination aveugle & sans règle ; Lycurgue , dis-je , crut devoir faire entrer ces trois gouvernemens dans celui de Sparte , & comme les fondre en un seul , de sorte que l'autorité roiale fût balancée par le pouvoir du peuple ; & qu'un troisième Ordre , composé des anciens & des plus sages de la République , servît comme de contrepoids aux deux premiers , pour les tenir toujours dans une espèce d'équilibre , & empêcher l'un de s'élever trop au-dessus de l'autre. Ce sage Législateur ne se trompa point dans ses vûes , & nulle République n'a conservé si longtems ses loix , ses usages , & sa liberté , que celle de Sparte. Il est vrai que les établissemens de Lycurgue n'étoient pas pro-

pres pour un Etat qui auroit songé à faire des conquêtes , & à s'aggrandir. Aussi n'avoit-ce pas été là son plan ni son dessein , parce que ce n'étoit point en cela que ce sage Législateur faisoit consister le solide bonheur d'un peuple. Il vouloit que les Spartiates , se renfermant dans les bornes naturelles de leur pays , sans songer jamais à envahir les terres d'autrui , devinssent par leur justice & par leur modération , encore plus que par leur pouvoir , les maîtres & les arbitres du sort de tous les autres peuples de la Grèce ; ce qui , selon lui , n'étoit pas moins glorieux que de faire des conquêtes au dehors. Ils ne déchurent de leur gloire que pour s'être écartés des sages vûes de leur Législateur. Car quand il falut trouver des vivres hors de leur territoire , équiper des flotes , paier des matelots , & fournir à tous les frais d'une longue guerre , leur monnoie de fer ne leur étoit plus d'aucun usage. Et ce fut ce qui les obligea , tout fiers qu'ils étoient , de faire servilement la cour aux Satrapes des Rois de Perse pour tirer d'eux une monnoie qui fût par tout de mise , & de devenir esclaves volontaires , en attendant qu'ils fussent assujettis par la force.

Si l'on fait consister , dit Polybe , la gloire d'un Etat à s'aggrandir , à s'étendre , à faire des conquêtes , à dominer sur beaucoup de peuples , & à attirer sur soi les yeux de toute la terre ; il faut avouer que jamais gouvernement n'a eu tant d'avantages & n'a été si propre pour arriver à ce but , que celui des Romains. Il réunissoit , comme celui de Sparte , les trois espèces d'autorité dont nous avons parlé. Les Consuls tenoient la place des Rois : le Sénat formoit le Conseil : & le Peuple avoit beaucoup de part dans l'administration des affaires. Il y a seulement cette différence , que ce ne fut point par un plan & par un dessein concerté dès les commencemens , comme à Sparte , mais par la suite même des événemens , que Rome fut amenée à cette sorte de gouvernement. Chacune de ces trois parties , qui composoient le corps de l'Etat , avoit un pouvoir distingué. On ne sera pas fâché d'en voir ici la description , qui peut beaucoup contribuer à l'intelligence de l'histoire Romaine. Polybe entre sur ce sujet dans un grand détail.



*Pouvoir des Consuls.*

TANT QUE les Consuls résidoient à Rome, ils avoient l'administration de toutes les affaires publiques. Tous les autres Magistrats, excepté les Tribuns du Peuple, leur étoient soumis, & obligés de leur obéir. C'étoit sur eux que rouloit tout ce qui regarde les délibérations du Sénat. Ils y admettoient les Ambassadeurs : ils propoisoient les affaires : ils formoient & faisoient rédiger par écrit les résolutions. C'étoit eux qui les portoient au Peuple, qui pour cet effet convoquoient ses assemblées où l'on devoit délibérer des affaires communes de la République, qui lui présentoient les Décrets du Sénat pour les examiner, & qui, selon l'importance des choses, après un examen qui demandoit encore beaucoup de formalités, concluoient à la pluralité des suffrages. Ils présidoient à la création des Magistrats de la République. C'est pour cela qu'on les rappelloit si souvent de l'armée ; & qu'on ne permettoit pas ordinairement qu'ils sortissent tous deux de l'Italie.

Pour ce qui regarde la guerre & les expéditions militaires, les Consuls avoient un pouvoir presque souverain. Ils étoient chargés du soin de lever les armées, de faire la répartition des troupes que chacun des peuples alliés devoit fournir, & de nommer les principaux Officiers qui devoient servir sous eux. Lorsqu'ils étoient en campagne, ils avoient droit de condamner & de punir sans appel. Ils dispoisoient des deniers publics à leur gré, & faisoient telle dépense qu'ils jugeoient à propos, le Questeur les accompagnant par tout, & leur fournissant sur le fonds qui leur avoit été mis entre les mains les sommes qu'ils demandoient. De sorte qu'en considérant la République Romaine par cet endroit, on auroit presque cru qu'elle étoit gouvernée par une autorité roiale & monarchique.

*Pouvoir du Sénat.*

LE SÉNAT dispoisoit presque absolument des finances,  
Tome II. D d d j

& du trésor public. On lui rendoit compte de tous les revenus & de toutes les dépenses de l'Etat, & les Questeurs ne pouvoient délivrer aucune somme, excepté aux Consuls, sans un Décret du Sénat. Il en étoit de même de toutes les dépenses que les Censeurs étoient obligés de faire pour l'entretien & la réparation des édifices publics.

Le Sénat nommoit des Commissaires pour connoître & juger de tous les crimes extraordinaires qui se commettoient à Rome & dans l'Italie, & qui demandoient l'attention & l'autorité publique; trahison, conjuration, empoisonnement, meurtre. Les affaires & les causes des particuliers ou des Villes qui avoient rapport à l'Etat, lui étoient aussi réservées. C'étoit le Sénat qui envoioit des Ambassades, qui faisoit déclarer la guerre aux ennemis de l'Etat, qui accorderoit audience & donnoit réponse aux Députés & aux Ambassadeurs des peuples & des Princes. C'étoit lui aussi qui envoioit des Commissaires sur les lieux pour écouter les plaintes des peuples alliés, pour régler les limites & les frontières, pour mettre le bon ordre dans les provinces, pour juger des querelles des Etats & des Rois. Ainsi un étranger qui seroit venu à Rome dans l'absence des Consuls, auroit cru que le gouvernement de la République étoit entièrement aristocratique, c'est-à-dire dans la main des anciens & des sages.

### *Pouvoir du Peuple.*

Cependant le pouvoir du Peuple étoit fort considérable. Il étoit seul maître & arbitre des récompenses & des châtimens, ce qui fait la partie essentielle du gouvernement. Il condannoit souvent à des amendes pécuniaires ceux même qui avoient été dans les plus grandes charges : & il avoit seul le droit de condamner à mort les citoyens Romains. Et dans ce dernier cas on observoit à Rome une coutume fort louable selon Polybe, & digne d'être remarquée, qui étoit de laisser à celui qui étoit accusé d'un crime capital le pouvoir de prévenir le jugement, & de se retirer dans quelque ville voisine, où il passoit le reste de sa vie en paix & en liberté dans un exil volontaire. C'é-

roit le Peuple qui par ses suffrages conféroit toutes les charges & toutes les dignités, qui sont dans une République la plus belle récompense du mérite & de la probité. Il avoit seul le droit d'établir & d'abroger des loix : & ce qui est encore plus considérable, c'étoit lui qui délibéroit de la paix & de la guerre, qui décidoit des alliances, des traités de paix, des conventions avec les peuples & les Princes étrangers. Qui n'auroit pensé qu'un tel gouvernement étoit absolument populaire & démocratique ?

*Mutuelle dépendance des Consuls, du Sénat, & du Peuple.*

C'EST cette dépendance mutuelle des différentes parties d'une République qui en fait la sûreté, la force, & la beauté. De ce besoin réciproque résulte une espèce d'harmonie entre les différens membres, & un concours unanime, qui les tenant tous étroitement unis entre eux par le lien de l'intérêt commun, rend le corps de l'Etat invulnérable & invincible à toute force étrangère.

Nous avons dit que le pouvoir du Consul en tems de guerre étoit presque souverain. Il dépendoit néanmoins absolument en plusieurs choses & du Sénat, & du Peuple. Car d'un côté ce n'étoit que sur l'ordre du Sénat qu'on délivroit les sommes nécessaires pour les vivres, pour les habits, pour la paie des soldats, & le refus ou le délai de ces secours mettoit le Général hors d'état de rien entreprendre, ou de pousser ses entreprises aussi loin qu'il l'auroit désiré. Le même Sénat, au bout de l'année, pouvoit nommer un successeur au Consul, ou lui continuer le commandement des armées ; & par là il étoit maître de lui laisser ou de lui enlever la gloire d'avoir terminé la guerre. Enfin il dépendoit du Sénat de ternir les exploits des Généraux, ou d'en relever l'éclat : car c'étoit lui qui discernoit l'honneur du triomphe, & qui régloit les dépenses nécessaires pour cette auguste pompe. D'un autre côté, comme c'étoit le Peuple qui ordonnoit les guerres, qui confirmoit ou cassoit les traités avec les Princes & les peuples étrangers, & qui au retour de la campagne faisoit

rendre compte aux Généraux de leur conduite ; il est aisé de voir combien ils devoient être attentifs à se concilier les bonnes grâces du Peuple.

Pour le Sénat, quoique sa puissance d'ailleurs fût si grande, elle ne laissoit pas en plusieurs chefs d'être assujettie & soumise à celle du Peuple. Dans les grandes affaires, & dans celles sur tout où il s'agissoit de la vie des citoyens, il falloit que son autorité intervînt. Quand on proposoit quelques loix, même celles qui alloient à diminuer les droits, les honneurs, les prérogatives du Sénat & les biens des Sénateurs, le Peuple étoit maître de les recevoir ou non. Mais, ce qui marquoit le plus son pouvoir, c'est qu'il suffisoit qu'un seul de les Tribuns s'opposât aux résolutions & aux entreprises du Sénat pour les arrêter tout court, en sorte qu'après cette opposition le Sénat ne pouvoit passer outre.

Enfin le Peuple aussi de son côté avoit grand intérêt de ménager les Sénateurs, soit en général, soit en particulier. Les Receveurs des impôts, des tributs, des entrées, en un mot de tous les droits & de tous les revenus de l'Etat, les Entrepreneurs, qui se chargeoient de fournir les vivres à l'armée, de faire les réparations des temples & des autres édifices publics, d'entretenir les grands chemins ; ces personnes formoient de nombreuses sociétés, qui toutes étoient tirées du Peuple, & faisoient subsister un grand nombre de citoyens, les uns étant employés à faire les recettes, les autres servant de cautions aux fermiers, d'autres prêtant leur argent pour faire les avances, & le mettant ainsi à profit. Or c'étoient les Censeurs qui jugeoient ces fermes aux Compagnies qui se présentoient pour cet effet, & qui jugeoient aussi aux Entrepreneurs les différens ouvrages qu'il y avoit à faire : & c'étoit le Sénat qui soit par lui-même soit par des Commissaires nommés, jugeoit sans appel des contestations qui pouvoient naître sur toutes ces matières, soit qu'il s'agit de casser quelquefois des marchés qui devenoient impraticables, & d'accorder des délais pour le paiement ; ou qu'il falût diminuer le prix des baux à cause de quelque fâcheux accident. Et ce qui étoit le plus capable d'inspirer au Peu-

ple de la retenue & du respect pour les décrets du Sénat, c'est qu'on tiroit de ce corps \* les Juges pour la plupart des affaires publiques & particulières qui étoient de quelque importance. Les citoyens étoient de même obligés de ménager les Consuls, de qui ils dépendoient tous, principalement en tems de guerre, & lorsqu'ils servoient sous eux à l'armée.

\* Dans la suite la forme des jugemens changea.

C'est ce rapport mutuel & ce concert de tous les Ordres de la République qui a rendu le gouvernement de Rome le plus accompli qu'on ait jamais vu.

Quand on lit dans les commencemens de la République naissante, & dans les années qui suivirent, ces séditions presque continuelles qui divisèrent si longtems le Sénat & le Peuple, & cette espèce de guerre intestine entre les Tribuns & les Consuls, on est étonné, & avec raison, comment un Etat agité par de si fréquentes & de si violentes secousses, non seulement a pu subsister, mais a vaincu dans ce tems-là même tous les peuples voisins, & bientôt après a porté ses conquêtes dans des pays fort éloignés. Polybe en rapporte une raison bien solide, & qui fait beaucoup d'honneur au Peuple Romain. C'est que lorsque la République étoit attaquée par un ennemi du dehors, la crainte du danger commun, & le motif du bien public, suspendoient les querelles particulières, & réunissoient tous les esprits. Alors l'amour de la patrie étoit comme l'ame qui mettoit en mouvement toutes les parties & tous les membres de l'Etat, chacun se piquant à l'envi de remplir ses fonctions & de faire son devoir, soit qu'il s'agit de prendre des résolutions avec maturité & sagesse, soit qu'il falût les mettre à exécution avec promptitude & vivacité. Et c'est cette bonne intelligence & cette unanimité qui rendirent toujours la République invincible, & qui firent que toutes les entreprises furent toujours suivies d'un heureux succès.

C'est cette même constitution du gouvernement Romain qui maintint encore pendant quelque tems & fit subsister la République, lors même que les citoyens, délivrés de la crainte des ennemis étrangers, devenus fiers & insolens par leurs victoires, amollis par les délices &

par les richesses , corrompus par les louanges & les flatteries , commencèrent à abuser de leur pouvoir , & à commettre mille injustices & mille violences. Car dans cet état , l'autorité du Sénat , & celle du Peuple , étant toujours contrebalancées l'une par l'autre , quand l'un des deux partis songeoit à s'élever , l'autre aussitôt réunissoit ses forces pour le rabaisser & le tenir dans l'ordre. Ainsi , par cette égalité réciproque , & par ce balancement de pouvoir & de crédit , la République se maintenoit toujours dans sa liberté & dans son indépendance.

*Causes du changement d'une République en Monarchie.*

IL EN EST , dit Polybe , d'un Etat & d'une République , comme du corps humain , qui a ses progrès & ses accroissemens , son point de force & de maturité , sa décadence & sa fin ; & pour l'ordinaire , quand un Etat est parvenu au comble de la grandeur & de la puissance , il dégénère ensuite par des déclins plus ou moins sensibles , & tombe enfin en ruine.

\* Les Rois ,  
autrement  
nommés Suffe-  
tes , le Sénat ,  
le Peuple.

C'est ainsi , dit Polybe , que Carthage , pendant que son gouvernement , aussi bien que celui de Sparte & de Rome , fut mêlé des trois \* sortes de pouvoir dont nous avons parlé , étoit si puissante & si florissante. Mais au commencement de la seconde guerre Punique , & du tems d'Annibal , on peut dire en quelque sorte qu'elle étoit sur le retour. Sa jeunesse , sa fleur , sa vigueur étoient déjà flétries. Elle avoit commencé à déchoir de sa première élévation , & elle panchoit vers sa ruine : au lieu que Rome alors étoit , pour ainsi dire , dans la force & dans la vigueur de l'âge , & s'avançoit à grands pas vers la conquête de l'univers. La raison que Polybe rend de la décadence de l'une , & de l'accroissement de l'autre , est tirée du fond même des principes qu'il avoit établis sur les révolutions successives des Etats : c'est que chez les Carthaginois le Peuple avoit pour lors la principale autorité dans les affaires publiques , & qu'au contraire à Rome , c'étoit le tems où le Sénat , c'est-à-dire cette compagnie composée d'hommes

d'hommes si sages , avoit plus de crédit que jamais. De là il conclut qu'il falloit nécessairement qu'un peuple conduit par la prudence des anciens l'emportât sur un Etat gouverné, ou plutôt précipité par les conseils téméraires de la multitude. Rome en effet , qui à proprement parler commençoit alors à s'étendre & à essaiier ses forces contre les étrangers , guidée par les sages conseils du Sénat , l'emporta enfin dans le gros de la guerre , quoiqu'en détail elle eût eu du désavantage dans plusieurs combats , & elle établit sa puissance & la grandeur sur les ruines de sa rivale.

Mais toutes choses dans le monde ont leur affoiblissement & leur fin, les Républiques les plus sages & les mieux policées comme tout le reste. Or la ruine des Etats vient ou des causes intérieures & qui sont dans l'Etat même, ou des causes étrangères & qui naissent du dehors. Il est difficile à la sagesse humaine la plus pénétrante de prévoir celles-ci, qui dépendent de mille événemens incertains & obscurs ; au lieu que les premières ont, s'il est permis de parler ainsi, un ordre fixe , & des indices presque certains.

Pour bien connoître la cause du changement des Etats, il n'y a qu'à faire quelque attention à la manière dont ordinairement ces Etats se forment & s'établissent ; & l'on verra avec étonnement que par des révolutions imprévues & inespérées les choses reviennent presque toujours au premier point d'où elles étoient parties.

Il est naturel \* qu'une multitude d'hommes étant réunie ensemble dans une même contrée , mais encore sans loix , sans police , sans aucune subordination , & se trouvant par une conséquence nécessaire exposée à beaucoup d'injustices & de violences , le plus fort d'entre eux , comme il arrive toujours parmi les animaux , devienne le maître. Cet homme ensuite employant son pouvoir & son autorité pour protéger & secourir les autres , pour les défendre contre l'injustice & la violence , pour leur procurer le repos & la tranquillité , pour favoriser constamment ceux qui sont regardés comme les plus gens de bien , & pour être exact à traiter chacun de ses sujets selon son mérite,

\* On voit chez Hérodote , liv. 1. || blis le royaume des Mèdes dans la que ce fut à peu près ainsi que s'éta- || personne de Déjoc.

on lui assure d'un consentement unanime une autorité qu'il avoit d'abord usurpée, & que de violence il a rendu juste & raisonnable; & on lui jure une obéissance entière & une soumission parfaite, d'autant plus ferme & stable, qu'elle est fondée sur l'intérêt même de ceux qui s'y engagent. Telle est ordinairement l'origine de la Monarchie, & tels sont les degrés par lesquels elle se convertit en une roiauté, <sup>2</sup> qui pour gouverner des sujets volontaires, aime mieux employer la sagesse des conseils, que la terreur & la force. Ce furent de pareils motifs qui contribuèrent le plus à faire Romulus roi.

Dans la suite des tems, les successeurs de cette autorité si juste d'abord, si douce, si salutaire, voyant leur puissance bien affermie, & se trouvant dans l'abondance de toutes sortes de biens & d'honneurs, commencent à abuser de leur pouvoir; commettent mille violences & mille cruautés, & deviennent l'objet de la haine des peuples. Il est aisé de reconnoître ici le caractère de Tarquin le superbe, dernier roi des Romains.

La roiauté se changeant ainsi en tyrannie, il se forme des conspirations contre les tyrans: & ce sont ceux qui ont le plus d'élévation, de courage, & de hardiesse, qui se mettent à la tête des conjurés; parce que ce sont les hommes de ce caractère qui portent le plus impatiemment les injustes traitemens de leurs maîtres. Le Peuple se voyant donc redevable à leur courage de son repos & de sa liberté, s'abandonne volontiers à leur domination, & leur confie avec joie le commandement; comme cela arriva en effet lorsque les Tarquins eurent été chassés de Rome. Et voila comment se forme l'Aristocratie, c'est à dire le gouvernement des sages & des anciens, tels qu'étoient ces graves vieillards qui composèrent le Sénat.

Cette sorte de gouvernement peut avoir plus de durée & de stabilité, mais enfin elle dégénère à son tour comme les autres; & au lieu de ces vieillards prudents, expérimentés, désintéressés, & qui n'avoient en vue que le bien de la patrie, un petit nombre de personnes, qui ne se di-

<sup>2</sup> Μίσην τὴν ἐξ ἐκείτης συγχυμένην, ἢ τῇ γούρῳ τοῦ πλοῦτος ἢ φόβῳ ἢ βίῃ κυβερνῶμενες.



stinguent des autres que par l'ambition, l'orgueil, l'avarice, cherchent à s'attirer l'autorité, & c'est ce qui fraie le chemin à l'Oligarchie; dont on vit déjà des essais & une image dans la conduite violente des Décemvirs, & dans l'avarice cruelle des plus riches Sénateurs, qui força plus d'une fois le peuple à se mettre à couvert de leurs vexations par ces fameuses retraites sur le mont Sacré & sur le mont Aventin : & c'est ce qu'on appelle l'Oligarchie.

La République étant dans cet état, & les citoyens se trouvant également las & fatigués de tous les gouvernemens qui ont précédé, il est naturel qu'ils tournent leurs vûes & leurs desirs vers la Démocratie, en s'efforçant d'augmenter en tout le pouvoir du peuple, & d'égaliser ses droits & ses privilèges à ceux de la Noblesse. Pendant que dure encore le sentiment & le souvenir des maux passés, le bon ordre subsiste quelque tems, & l'égalité entre les citoyens se maintient. Mais ceux qui viennent après, peu touchés des avantages de l'ancienne liberté & de l'égalité populaire dont le goût est usé, cherchent à s'élever au-dessus des autres. Et ce sont ordinairement ceux qui ont le plus de richesses qui prennent ce parti. Comme souvent l'entrée légitime aux honneurs, qui est la vertu & le mérite, leur est fermée; ils emploient leurs grands biens pour acheter les suffrages du Peuple, & ils ne songent plus qu'à le corrompre à force de présens & de largesses. Quand une fois ces hommes ambitieux, & dévorés par le desir de dominer, ont gagné & amorcé la multitude par l'appas du gain, il n'y a plus d'excès dont elle ne soit capable. La République tombe ainsi dans le plus grand des maux, qui est que la populace soit maîtresse des affaires, ce qui s'appelle Ochlocratie.

Polybe observe que ce changement de mœurs, qui entraîne après soi celui du gouvernement, est la suite ordinaire des heureux succès & de la longue prospérité d'un Etat. Lors, dit-il, qu'une République, après avoir essuï de grands dangers, est sortie victorieuse de longues & pénibles guerres, & qu'arrivée au comble de la gloire & de la puissance, elle n'a plus d'ennemis qui lui disputent l'empire, mais que tout lui est soumis & assujetti, une telle

prospérité , si elle est longue & persévérante , ne manque jamais d'introduire dans cette République le luxe & l'ambition , qui causent infailliblement la ruine des Etats les plus florissans. Le luxe , pour fournir aux dépenses , qui deviennent de jour en jour plus grandes & plus énormes , dégénère bientôt en avarice , & est forcé d'avoir recours aux injustices & aux rapines : & l'ambition , pour parvenir à ses fins , n'oublie rien de ce qui peut gagner la faveur du Peuple , flateries , complaisances , largesses , corruptions. Il arrive de là que la multitude , d'un côté irritée par les exactions injustes des riches , & de l'autre gâtée , & devenue insolente par les flateries & par les largesses des ambitieux , ne consulte plus que sa passion & ses caprices dans les délibérations publiques , refuse d'écouter la voix des premiers Magistrats , & de se soumettre à leur autorité , & se parant du beau nom de liberté & de démocratie , s'abandonne à une licence effrénée , & secoue entièrement le joug des loix. Accoutumée à vivre du bien d'autrui , & à s'engraïsser dans le repos & l'oïveté , si elle trouve un Chef , qui ne soit pas en état de l'enrichir par lui-même , mais qui étant hardi & entreprenant lui paroisse capable de remplir d'ailleurs ses desirs , elle s'attache à lui , elle le soutient , elle l'élève. Et de là naissent les séditions , les meurtres , les exils , les proscriptions , les nouveaux partages de terres , l'abolition des dettes , jusqu'à ce qu'enfin il survienne quelqu'un plus fort & plus puissant que tous les autres , qui s'empare de toute l'autorité , & qui seul se rende maître du gouvernement. Ainsi le trop vif désir de la liberté , ou , pour parler plus juste , l'abus qu'en fait le Peuple , se termine par la perte de cette même liberté , & par l'établissement d'une nouvelle domination , souveraine , & despotique.

Telles furent en effet les révolutions qui firent changer de face & de nature à la République Romaine ; & c'est ce qu'il nous reste à montrer.

## CHAPITRE SECOND.

*Changement de la République Romaine en Monarchie.*

C'EST QUE Polybe avoit prévu, arriva de la manière & pour les causes qu'il avoit marquées. Ce fut la grandeur même & la prospérité de Rome qui causèrent la perte de sa liberté. Dès que la République Romaine fut arrivée à ce haut point de gloire où le courage & la vertu de ses anciens Généraux & de ses anciens Magistrats l'avoient portée, elle commença à déchoir par des déclins d'abord imperceptibles, plus marqués dans la suite, & qui se terminèrent enfin par le violement ouvert des anciennes maximes du gouvernement, & par l'infraction des loix fondamentales de l'Etat.

Lors que la République, dit Salluste, se fut accrue par de laborieux efforts & par la justice, que des Rois puissans eurent été vaincus dans la guerre, que des nations féroces & des peuples fort nombreux eurent été soumis par la force, que Carthage, la rivale de Rome, eut été vaincue de fond en comble; en un mot, que par terre & par mer tout eut été assujetti à l'Empire Romain: il se fit une révolution étonnante dans tout le corps de l'Etat. Ceux que ni les travaux, ni les dangers, ni tant d'adversités n'avoient pu vaincre, succombèrent à la douceur du repos, & aux attraites de l'abondance & de la prospérité. L'avarice & l'ambition, sources funestes de tous les maux, s'accrurent à proportion que la puissance de Rome prit de nouveaux accroissemens. L'avarice bannit de la République la bonne foi, la probité, & toutes les autres vertus, & substitua en leur place l'orgueil, le faste, le mépris des dieux, & un commerce honteux qui mettoit tout à prix, & vendoit tout. L'ambition de son côté introduisit la dissimulation, la fourberie, la perfidie, &, bientôt après, les violences, les cruautés, les meurtres.

C'est ainsi, selon la belle pensée de Juvénal, que le lu-

Ecc iij.

*Sallust. in  
bell. Catilin.*

xe, fléau plus funeste & plus cruel que la guerre, ravagea l'Empire Romain, & vengea l'univers vaincu.

Savior armis

Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

Il ne me reste donc plus, pour montrer la justesse des sages conjectures de Polybe sur le changement qu'il avoit prévu devoir arriver dans la République, qu'à rapporter en détail les principales causes qui ont entraîné cette révolution, telles que nous les trouvons dans les Auteurs contemporains, ou qui ont écrit peu de tems après ce grand événement. Par là on verra clairement la différence étonnante qui se rencontre entre les premiers siècles de la République Romaine, & ceux qui précédèrent sa ruine; & l'on aura une idée plus parfaite de tous les états par lesquels elle a passé.

*Richesses, suivies du luxe dans les bâtimens, les meubles, la table, &c.*

JE NE RÉPÉTERAI point ici ce que j'ai dit dans le volume précédent sur le noble desintéressement des anciens Romains, & sur le cas qu'ils faisoient de la pauvreté, de la simplicité, de la frugalité, de la modestie : vertus si communes alors, & si généralement pratiquées, qu'on les attribuoit moins au mérite particulier des citoyens qu'au génie de la nation, & à l'heureux caractère de ces premiers tems; mais en même tems vertus si sublimes, & portées à un si haut point de perfection, que dans les derniers siècles de la République elles passoient pour des faibles & pour des fictions, tant elles étoient éloignées du goût qui dominoit alors, & tant elles paroissoient supérieures à la foiblesse humaine.

<sup>a</sup> Depuis que les richesses eurent été mises en honneur,

a Postquam divitiarum honori esse ceperunt, & eas gloria, imperium, potentia sequebatur; hebescere virtus, paupertas probro haberi, inno-

centia pro malivolentia duci cepit. Igitur ex divitiis juvenutem luxuria, atque avaritia, cum superbia invasere. Sallust. in bello Jugurth.

& que seules elles ouvrirent l'entrée au commandement, à la puissance, à la gloire ; on ne fit plus de cas de la vertu, on regarda la pauvreté comme une honte, & l'innocence des mœurs comme l'effet d'une humeur mélancolique : & le fruit de ces richesses fut le luxe, l'avarice, l'orgueil.

L'époque de ce changement chez les Romains, fut celle de l'aggrandissement de leur Empire. Le premier Scipion avoit jetté les solides fondemens de leur grandeur future : le dernier par ses conquêtes ouvrit la porte au luxe. Depuis que Carthage, qui tenoit Rome en haleine en lui disputant l'empire, eut été entièrement détruite, la décadence des mœurs n'alla plus lentement ni par degrés, mais fut prompte & précipitée. La vertu aussitôt fit place aux vices, l'ancienne discipline au relâchement, la vie occupée & laborieuse à l'oïiveté & aux plaisirs.

Au lieu que les anciens Romains se piquoient d'honorer les dieux plus par la piété que par la magnificence, *colebantur religiones piè magis quam magnificè* : les richesses immenses, qui étoient le fruit des dernières conquêtes, furent employées à construire des temples superbes pour décorer & embellir Rome.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, que ce qui fait l'objet de l'admiration publique, ne devienne tôt ou tard le goût des particuliers. Aussi un Historien remarque-t-il, que dès qu'on eut commencé à faire entrer le marbre dans la construction des temples, qu'on eut bâti des théâtres & des portiques, le luxe des particuliers suivit de près la magnificence publique : *publicamque magnificentiam secuta privata luxuria est*. On fait à quel excès la fureur des bâtimens fut portée, & comment de simples particuliers se firent un jeu, & en même tems une gloire, de venir à bout à force de dépenses de raser des montagnes, & de combler les mers.

Le luxe fut égal pour tout le reste, & ce fut l'armée revenue victorieuse d'Asie qui l'introduisit dans Rome, ou du moins qui l'y rendit beaucoup plus commun. Tite-Live fait un dénombrement de tous les meubles précieux qui depuis ce tems-là devinrent en usage. Les comédiennes,

Vell. Patern.  
lib. 2. n. 1.

Liv. lib. 36.  
n. 57.

Vell. Patern.  
lib. 2. n. 1.  
Sallust. in  
bello Catilin.

Liv. lib. 39.  
n. 6.

les chanteuses, les joueuses d'instrument, commencèrent aussi alors à faire l'agrément des repas. Les repas même ne se sentirent plus de l'ancienne simplicité, & ne se faisoient plus qu'à grands frais & avec un grand appareil. Un cuisinier, qui n'étoit regardé chez les anciens que comme un vil esclave, fut alors en estime & en honneur, comme un officier dont on ne pouvoit plus se passer; & ce qui jusques-là n'avoit été qu'un bas ministère, devint un art fort recherché & fort estimé. Tout cela cependant n'étoit encore rien en comparaison de l'excès où les choses furent portées dans la suite.

Liv. lib. 34.  
44

Caton le Censeur ne s'étoit point lassé de représenter dans le Sénat les suites funestes du luxe qui commençoit de son tems à s'introduire dans la République. Voiant qu'on avançoit dans la Grèce & dans l'Asie, provinces remplies des amorces & des attraites dangereux de tous les plaisirs, & qu'on commençoit à porter la main sur les trésors des Rois: <sup>a</sup> « Je crains, disoit il, que nous ne devenions les esclaves de ces richesses, au lieu d'en être les » maîtres; & que les nations vaincues ne nous vainquent à » leur tour, en nous communiquant leurs vices. » Ses craintes n'étoient pas imaginaires, & tout ce qu'il avoit prévu arriva.

### *Goût pour les statues, les tableaux, &c.*

<sup>b</sup> CE FUT la prise de Syracuse qui produisit ce malheureux effet. Quoique les statues & les tableaux, dont cette grande ville étoit remplie, fussent des dépouilles justement acquises par le droit de la guerre, & que Marcellus eût eu la retenue de n'en enlever que la moindre partie pour orner seulement un temple à Rome, sans en rien réserver ni pour ses jardins, ni pour sa maison: ces ou-

<sup>a</sup> Hæcego, quo melior lætiorque in dies fortuna Reip. est, imperiumque crescit; & iam in Græciam Asiamque transcendimus, omnibus libidinum illecebris repletas; & regias etiam attrahimus gazas: eo plus horreo, ne illæ magis res nos

ceperint, quàm nos illas. Liv.

<sup>b</sup> Hostium quidem illa spolia, & parta belli jure: ceterum inde primum mirandi gratiarum artium opera, licentiaque huic sacra profanaque omnia vulgò spoliandi, factum est. Liv. lib. 25. n. 40.

vrages

vrages de l'art si estimés & si recherchés devinrent funestes à l'Empire, en inspirant aux Romains de l'admiration & du goût pour ces vains ornemens.

Fabius, par le généreux mépris qu'il en fit après la prise de Tarente, montra plus de prudence que Marcellus n'avoit fait à Syracuse. Car un Officier demandant à Fabius ce qu'il vouloit qu'on fit d'un grand nombre de statues qui se trouvoient dans la ville, (c'étoient autant de dieux, tous de grande taille, représentés comme combattans chacun dans une attitude particulière : ) *Qu'en laisse aux Tarentins*, dit Fabius, *leurs dieux irrités.* Liv. lib. 27.  
n. 16.

Le second Scipion, dans la prise de Carthage, se conduisit d'une manière encore plus digne de l'ancienne grandeur Romaine. Après avoir fait une sévère défense à ses gens de rien prendre, ni même de rien acheter des dépouilles, il fit dire aux habitans de Sicile qu'ils vinssent chacun reconnoître & reprendre les statues que les Carthaginois leur avoient autrefois enlevées. Et en rendant à ceux d'Agrigente le fameux taureau de Phalaris, il leur dit que ce monument de la cruauté de leurs anciens Rois & de la bonté de leurs nouveaux Maîtres, devoit leur apprendre s'il leur étoit plus avantageux d'être sous le joug des Siciliens que sous le gouvernement du Peuple Romain. Ce n'est pas, dit Cicéron, que ce grand homme, d'un esprit si cultivé, manquât ou d'endroits pour y placer ces ouvrages de l'art, ou de discernement pour en sentir toutes les beautés. Mais c'est que surpassant, non-seulement en desintéressement mais en délicatesse de goût tous nos connoisseurs qui se piquent de l'avoir le plus fin, il jugeoit que ces ouvrages avoient été faits, non pour satisfaire la vaine curiosité, & encore moins le luxe des hommes, mais pour servir d'ornemens dans les temples & dans les villes. Et, selon la judicieuse remarque d'un Historien, il auroit été à souhaiter pour le bien & pour l'honneur de la République, qu'elle eût toujours conservé pour ces beautés de l'art le noble mépris de Scipion, ou même l'ignorance & la grossièreté de Mummius. Ce dernier, en faisant transporter à Rome ce qui s'étoit trouvé de plus rare parmi les dépouilles de Corinthe, con-

Cic. Verr. 4.  
n. 86.

Verr. 6. n.  
73.

Verr. 4. n.  
87. & Verr. 6.  
n. 98.

Vell. Patern.  
lib. 1. n. 13.

noissoit si peu le prix & l'excellence de ces fortes d'ouvrages, qu'il dit aux Entrepreneurs qui étoient chargés de les voiturer, que s'ils les perdoient, ils seroient tenus d'en fournir d'autres à leurs dépens. La République auroit été heureuse, si on n'y eût jamais introduit ce prétendu bon goût, qui ouvrit la porte à des rapines & à des violences, qui deshonorèrent infiniment le Peuple Romain chez les étrangers.

Verr. 6. n.  
134

A peine peut-on croire ce que Cicéron rapporte des excès horribles auxquels cette passion d'amasser des vases & des tableaux de grand prix porta Verrès pendant le tems de sa Préture en Sicile. La plupart des autres Gouverneurs ne lui cédoient guères dans cette espèce de brigandage. Quelle différence entre de tels Magistrats, & les anciens Romains, qui se faisoient un devoir & un honneur de laisser aux Alliés, & même aux peuples tributaires, ces fortes d'ornemens, pour faire sentir aux uns la douceur du gouvernement Romain, & pour consoler les autres de leur servitude :

*Avarice insatiable : injustices : rapines : mauvais  
traitemens à l'égard des Alliés & des  
peuples conquis.*

Lib. 2. de off.  
n. 77.

C'EST une réflexion fort judicieuse de Cicéron, que cet oracle d'Apollon qui déclara que Sparte ne périroit jamais que par l'avarice, est une prédiction pour tous les peuples qui sont dans l'opulence, aussi bien que pour les Lacédémoniens. Cet oracle s'est vérifié par rapport à la République Romaine plus que dans aucun autre État. Tous les Historiens qui parlent de sa ruine, conviennent que l'avarice en fut la cause, & que cette avarice fut allumée par les richesses & le luxe. En effet dès qu'on vient à désirer passionnément la magnificence, les grands équipages, les beaux meubles, l'abondance & la délicatesse de

a Delectant magnifici apparatus, || infinita pecuniarum cupiditas efficit. De  
vitaque cultus cum elegantia & co- || Off. lib. 2. n. 25.  
pia : quibus rebus effectum est, ut ||



la table , c'est une suite naturelle & nécessaire qu'on aime sans bornes & sans mesure l'argent , qui est le prix de toutes ces choses , & sans lequel on ne peut se les procurer.

Salluste reconnoit après avoir fait beaucoup de réflexions sur les causes de la grandeur & de la puissance des anciens Romains , qui souvent avec peu de troupes ont défait de nombreuses armées , & avec un revenu très médiocre ont soutenu de longues guerres contre les Rois les plus opulens , sans que jamais aucune adversité ait pu abattre leur courage : Salluste , dis-je , reconnoit que Rome n'a été redevable de cette grandeur & de cette puissance qu'à un petit nombre d'illustres citoiens , dont le rare mérite & la solide vertu avoient rendu la pauvreté victorieuse des richesses , & le petit nombre des soldats supérieur à des troupes innombrables. Mais , ajoute-t-il , depuis que les citoiens se sont laissé corrompre par le luxe & par l'oisiveté , Rome , comme une mère épuisée , a cessé de produire de grands hommes ; & si elle a encore subsisté quelque tems , ce n'a été que par une suite & par un effet de son ancienne grandeur , qui continuoit de soutenir la République malgré la foiblesse & les vices de ses Magistrats.

Il est beau de comparer ces heureux tems où la pauvreté étoit généralement en honneur dans la République , avec les derniers siècles où l'on vit régner le faste , le luxe , la magnificence , & en même tems une basse & fordide avarice. Quels hommes que ces Consuls & ces Dictateurs qu'on alloit prendre à la charrue ! Quelle noblesse , quelle grandeur d'ame dans les deux Scipions , dans Fabius , dans Paul Emile ! L'argent étoit-il compté pour quelque chose chez ces anciens Romains ? Quand Pyrrhus entreprit de corrompre le Sénat par des présens , se trouva-t-il dans la ville une seule personne qui fût tentée d'en recevoir ? Les choses étoient bien changées du tems de Jugurtha , qui avoit su gagner à force d'argent les suffrages de presque tous les Sénateurs. Aussi lorsqu'il fut forcé de sortir de Rome , tournant les yeux de tems en tems vers cette ville , il dit que , prête à se vendre au plus offrant , elle ne manquoit que d'un acheteur.

F f f ij

*Sallust. in  
bello Catilin.*

*Liv. lib. 34.  
\*. 4.*

*Sallust. in  
bello Jugurth.*

Tant que dura ce noble desintéressement, ceux qui avoient le commandement des troupes ou le gouvernement des provinces, loin de songer à s'enrichir des dépouilles des Alliés ou de celles des peuples conquis, s'en regardoient comme les tuteurs & les peres. C'est qu'alors le principe du Peuple Romain étoit de se soumettre les peuples moins par la force des armes que par les bienfaits, & d'aimer mieux se faire des amis que des esclaves. Ni la marche des troupes, ni le campement des armées, ni les quartiers d'hiver, ni le séjour des Commandans dans une ville, n'étoit à charge à personne. Et voila ce qui faisoit tant d'honneur, & attiroit tant de respect à l'Empire Romain. Le Sénat alors, dit Cicéron, étoit le recours & l'asyle des Rois, des peuples, des nations. Nos Magistrats & nos Généraux faisoient consister leur plus grande gloire à défendre les provinces, & à soutenir les Alliés avec une justice & une fidélité inviolable. <sup>a</sup> Ainsi nous étions les protecteurs plutôt que les maîtres du monde.

*Verr. 4. n. 207.*

*Pro lege Manil. n. 65.*

Écoutons le même Cicéron, & il nous apprendra combien de son tems les choses étoient changées. Toutes les provinces, dit-il, gémissent, tous les peuples libres sont dans la désolation, tous les royaumes se plaignent hautement des violences & des vexations qu'ils souffrent de notre part. Il n'y a maintenant dans tout l'espace des contrées qui s'étendent jusqu'à l'océan, aucun endroit ni si éloigné, ni tellement à l'écart, où l'avarice & l'injustice de nos Généraux & de nos Magistrats n'aient pénétré. Il n'est plus possible de soutenir, je ne dis pas la force, les armes, les attaques des nations, mais leurs cris, leurs plaintes, leurs reproches. Il est difficile, dit-il ailleurs, de vous exprimer combien la conduite injuste & violente de ceux que nous envoyons dans les provinces avec autorité, nous a rendu odieux à toutes les nations étrangères. Nul temple n'a été sacré pour eux, nulle ville ne leur a paru respectable, nulle maison particulière n'a pu être fermée & inaccessible à leur avarice. Voila ce qu'étoit la

<sup>a</sup> Ita que illud patrociniū orbis terrarū verius, quā imperiū potest terat nominari. *De Off. lib. 2. n. 27.*

République Romaine dans les derniers tems : & , si l'on cherche quelle fut la première cause & l'origine de tous ces desordres , on trouvera ( je ne puis le répéter trop souvent ) que ce fut l'amour des richesses & du luxe.

*Ambition démesurée , desir effréné de dominer , suivis de factions , de séditions , de meurtres , de proscriptions , & de la ruine entière de la liberté.*

CICÉRON , après Platon , prescrit deux règles essentielles à ceux qui sont chargés du gouvernement. La première est de n'avoir en vûe que le bien public , sans jamais regarder ce qui seroit de leur avantage particulier : & la seconde d'étendre leurs soins également sur tout le corps de l'Etat , & de n'en pas négliger une partie , en faisant du bien à l'autre. Car , ajoute-t-il , il en est de celui qui gouverne comme d'un tuteur , & il doit en cette qualité faire le bien de ceux dont les intérêts lui ont été confiés , & non le sien propre. Et celui qui n'auroit soin que d'une partie des citoyens , & qui négligeroit les autres , exciteroit la discorde & la sédition , qui sont ce qu'il y a de plus pernicieux à toutes les Républiques.

On peut dire que ce sont là les loix fondamentales de tout bon & sage gouvernement : & c'est l'observation exacte de ces loix qui avoit toujours fait le caractère des bons citoyens & des grands hommes de la République , parce que c'étoit sur ce plan & sur ces principes que la République avoit d'abord été formée & établie. Lorsque à la puissance des Rois qui étoit devenue insupportable , on substitua celle des Magistrats annuels , le Sénat fut considéré comme le Conseil perpétuel & public de l'Etat , pour être en quelque sorte l'ame & la tête de la République , le gardien & le défenseur des loix , le protecteur de la liberté & des privilèges du peuple , & l'entrée dans cet illustre Corps fut ouverte à tous les citoyens , sans autre distinction que celle du mérite & de la vertu. Les Magistrats faisoient gloire de respecter l'autorité du Sénat , & étoient regardés comme les ministres de cet au-

guste Conseil : & les différens Ordres de l'Etat contribuoient par leur éclat particulier à relever la gloire de la première & de la plus noble Compagnie. C'est ce concert & cette union pour le bien public , qui conservèrent si longtems la bonne intelligence dans la République : qui firent réussir toutes les guerres qu'on entreprit , & qui répandirent par tout la gloire & la terreur du nom Romain. Une conduite opposée produisit un effet tout contraire.

*Sallust. in  
bello Jugurth.*

Avant la destruction de Carthage , les disputes entre les citoyens pour la domination & la puissance , n'étoient point portées jusqu'aux dernières violences : la crainte des forces étrangères étoit un frein qui les retenoit dans la modération , & qui leur faisoit respecter les loix.<sup>a</sup> Jusques-là les Romains n'avoient pas eu encore assez de courage pour répandre le sang des citoyens , & le dernier excès des dissensions civiles étoit de sortir de la ville , & de se retirer sur quelque montagne voisine. Quand Rome se vit délivrée de toute crainte au dehors , la licence & l'orgueil , suites ordinaires de la prospérité , troublèrent bientôt le concert & l'union qui avoient régné jusques-là. La Noblesse & le Peuple , sous prétexte de défendre , l'une sa dignité , l'autre sa liberté , ne songèrent plus , chacun de leur côté , qu'à attirer tout à eux , & à se rendre maîtres de tout.<sup>b</sup> La plupart de ceux qui se mirent à la tête de ces deux partis , sous le beau nom de défenseurs du bien public , ne travaillèrent en effet qu'à établir leur puissance particulière : & au milieu de ces deux factions , la République déchirée par ce partage , & livrée à l'ambition de ses citoyens , suivoit toujours la loi du plus puissant.<sup>c</sup> Il ne faut point demander qui parmi ces chefs de parti avoit

<sup>a</sup> Nondum erant tam fortes ad sanguinem civilem , nec præter externa noverant bella ; ultimaque rabies secessio ab suis habebatur. *Liv. lib. 7. n. 40.*

<sup>b</sup> Per illa tempora , quicumque rempublicam agitavere , honestis nominibus , alii sicuti jura populi defendentes , pars quo Senatus auctoritas maxima foret , bonum pu-

blicum simulantes , pro sua quisque potentia certabant. *Sallust. in bello Catilin.*

<sup>c</sup> Boni & mali cives appellati , non ob metum in rempublicam , omnibus pariter corruptis ; sed uti quisque locupletissimus , & injuria validior , quia præsentia defendebat , pro bono ducebatur. *Sall. in fragm.*

pour lui la justice & le bon droit. Tous étoient injustes, tous étoient usurpateurs : mais celui qui étoit le plus fort, & qui demeurait le vainqueur, étoit toujours sûr d'être applaudi.

<sup>a</sup> On voit par là que, ce qu'il y a de plus capable de faire oublier la justice & les loix, c'est la passion de dominer, & de se rendre maître des autres : passion d'autant plus dangereuse, qu'elle est couverte d'une apparence de vertu & de gloire, & que par cette raison elle entraîne ordinairement ceux qui passent pour avoir plus d'élévation & de grandeur d'âme.

Nous allons voir ces funestes dispositions se développer peu à peu, croître comme par degrés avec le tems, & causer enfin la ruine entière de la liberté.

## I. LES GRACQUES.

TIBERIUS & Caius Gracchus, descendus par leur mere du fameux Scipion, soutinrent par un rare mérite l'éclat de leur naissance. Ils avoient l'un & l'autre l'esprit grand, l'âme haute, un désintéressement parfait, une éloquence véhémence & propre à entraîner les esprits, un zèle vif & ardent pour la justice, une compassion naturelle pour les misérables, une haine irréconciliable contre toute oppression, que la résistance faisoit dégénérer en animosité personnelle contre les oppresseurs. On ne peut nier que ces deux illustres freres n'eussent des intentions fort droites, que dans leurs entreprises ils ne se proposassent pour but une réformation qui paroïssoit nécessaire, & qu'en effet ils n'aient remédié par de sages réglemens à plusieurs désordres. Mais des engagemens formés d'abord par de bonnes vûes, & poussés ensuite avec trop de chaleur, les portèrent plus loin qu'ils n'avoient pensé. Ils poursuivirent avec une opiniâtreté inflexible ce qu'ils avoient com-

<sup>a</sup> Maximè adducuntur plerique ut eos justitiz capiat oblivio, cum in imperiorum, honorum, gloriæ cupiditatem inciderunt. . . Est autem in hoc genere molestum, quod

in maximis animis splendidissimæque ingenii plerumque existunt honoris, imperii, potentiz, gloriæ cupiditates. *Offic. lib. 1. n. 26.*

mencé par un sentiment de vertu : & par là de grandes qualités, qui auroient pu être fort utiles à l'Etat si elles avoient été conduites par une sage modération, lui devinrent funestes & pernicieuses.

Ce qui fournit le principal sujet des discordes fut la Loi qu'ils proposèrent au sujet de la distribution des terres, qui pour cette raison étoit appelée *la Loi Agraire*. Quand les Romains avoient conquis des terres sur leurs voisins, ils avoient coutume d'en vendre une partie, d'ajouter les autres au domaine de la République, & de donner ces dernières aux plus pauvres des citoyens pour les faire valoir, à condition qu'ils en paieroient tous les ans une petite rente au trésor public. Les riches aiant commencé à enchérir sur eux & à porter beaucoup plus haut ces rentes, & à chasser par ce moien les pauvres de leurs possessions, on fit une loi qui portoit qu'aucun citoyen ne pourroit posséder que jusqu'à cinq cens arpens de terre. Cette loi réprima pour quelque tems l'avarice des riches : mais ceux-ci dans la suite aiant trouvé le moien de frauder la loi, en se faisant ajuger la ferme de ces terres sous des noms empruntés, & enfin les tenant ouvertement eux-mêmes, les pauvres étoient réduits à une extrême misère, & l'Italie étoit en danger de se voir remplie d'esclaves & de barbares dont les riches se servoient pour cultiver ces terres d'où ils avoient écarté les citoyens.

Rien n'étoit plus criant qu'un tel désordre, & rien aussi ne paroissoit plus raisonnable que la loi proposée par les Gracques. Ils s'étoient contentés d'abord d'ordonner que les riches qui avoient usurpés des terres en fortiroient, après avoir reçu du public le prix de ces terres qu'ils retenoient si injustement ; & que les citoyens qui avoient besoin d'être soulagés, y entreroient en leur place. » Quoi, » disoient-ils au Peuple, les bêtes sauvages trouvent dans » les montagnes & dans les forêts de l'Italie des forts & » des tanières pour s'y retirer : & ces braves Romains qui » combattent & qui s'exposent à la mort pour la défense de l'Italie, ne jouissent que de la lumière & de l'air » qu'on ne peut leur ravir, & sont sans maisons & sans » retraites, obligés d'errer dans les campagnes avec leurs » femmes

*Plut. in vit.  
Gracch.*

» femmes & leurs enfans. Ils ne font la guerre & ne meurent que pour augmenter le revenu & entretenir le luxe des riches : & ces prétendus maîtres de l'univers ( car on les appelle ainsi ) n'ont pas un seul pouce de terre qui leur appartienne. »

Il est quelquefois de certains désordres dans un Etat , auxquels on ne peut remédier sans ruiner l'Etat même : comme il est des maladies dans le corps humain , dont on ne peut tenter la guérison sans un danger presque certain de mort. Les plus gens de bien à Rome , & les Sénateurs les mieux intentionnés pour le bien public , voioient clairement les suites funestes des loix proposées par les Gracques : & le malheur de ceux-ci , comme le remarque Cicéron , fut de n'être pas demeurés unis de sentimens & de conduite avec cette portion de la République la plus saine & la plus sage. Il leur en couta la vie à l'un & à l'autre : & leur fin tragique sembla lever l'éclatant des discordes sanglantes , & donner aux citoyens le signal de combattre entr'eux à main armée pour satisfaire l'ambition de quelques particuliers. Depuis ce tems les loix cédèrent à la violence : le plus puissant , devint le maître : les dissensions civiles , qui jusques-là s'étoient terminées par des traités pacifiques , ne furent plus décidées que par la voie des armes : & comme les mauvais exemples vont toujours en croissant , on vit bientôt le sang des citoyens couler à grands flots dans Rome , & les armées Romaines marcher enseignes déployées les unes contre les autres.

*Cic. Orat. de Harusp. resp. n. 41.*

*Vell. Patern. lib. 2. n. 1.*

## 2. MARIUS ET SYLLA.

MARIUS & Sylla , nés tous deux avec les plus rares qualités , montrèrent à quels excès de fureur & de cruauté se peut porter l'ambition , quand elle n'est point retenue dans de justes bornes par des sentimens d'honneur & de probité , & par l'amour du bien public. Rien ce semble de ce qui fait les grands hommes ne leur manquoit.

Le défaut de naissance dans Marius étoit couvert par les plus grandes vertus. Accoutumé dès l'enfance à une

*Salust. in bello Jugurth.*

*Tome II.*

Ggg

vie dure , & nourri ensuite , non dans l'étude des lettres grecques , ni dans la délicatesse de Rome , mais dans les pénibles exercices de la guerre , il saisit bientôt la science de l'art militaire , & la porta aussi loin que personne eût jamais fait. Capable des plus grandes entreprises dans la guerre , modéré dans sa conduite particulière , infiniment éloigné de la volupté & de l'avarice , il n'avoit d'autre passion que celle de la gloire. Il se conduisit de telle sorte dans toutes les charges qu'il exerça , qu'il parut toujours digne d'en obtenir de plus considérables. Le reste de sa vie répondit à de si beaux commencemens. Plusieurs Consuls qui lui furent déferés de suite , la guerre de Jugurtha heureusement terminée , des armées innombrables de Barbares qui venoient fondre sur l'Italie taillées en pièces dans deux combats , où il y en eut plus de trois cens mille tués ou pris , montrent ce qu'étoit Marius.

*Sallust. ibid.*

Sylla , quoique d'un caractère tout différent , ne lui céda en rien. Il étoit de famille Patricienne , & avoit été parfaitement instruit dans l'étude des Belles-Lettres. Il avoit le cœur grand. Il aimoit les plaisirs , mais il aimoit encore plus la gloire. Les délices remplissoient les momens de loisir qu'il pouvoit avoir , sans pourtant que jamais elles retardassent l'expédition des affaires. Il étoit éloquent , d'un esprit fin , ami commode , d'un secret & d'une dissimulation impénétrables , toujours prêt à donner , & sur tout prodigue d'argent. Quoiqu'avant les guerres civiles on pût le regarder comme le plus fortuné des Romains , jamais son mérite ne parut au-dessous de sa fortune , & l'on ne peut dire s'il fut plus heureux que brave. Quelles preuves de courage , de hardiesse , de prudence , d'habileté ne donna t-il point dans toutes les guerres dont il fut chargé , & sur tout dans celle qu'il eut à soutenir contre Mithridate le plus redoutable ennemi des Romains !

Voilà certainement de grands hommes , & bien dignes d'estime , s'il falloit juger de la grandeur & de la gloire par les dignités , par les talens , par les actions éclatantes. Mais c'est ici qu'on peut toucher au doigt cette vérité que j'ai tâché d'établir au commencement de ce volume , que



l'homme est par le cœur tout ce qu'il est, & que le défaut de droiture & de probité ne se peut couvrir par les qualités les plus brillantes.

Quel honteux personnage le désir violent d'obtenir le Consulat fit-il faire d'abord à Marius ! Parce que Métellus, sous qui il servoit en qualité de Lieutenant, sembloit improuver ce dessein, piqué vivement contre lui, & ne consultant plus que son ressentiment & son ambition, il travailla d'abord secrètement à le décrier dans l'esprit des soldats ; & devenu bientôt l'ennemi déclaré & le calomniateur de son Général, il vint à bout par ces voies indignes de le supplanter, & de se faire nommer en sa place pour terminer la guerre contre Jugurtha. Il n'en eut pourtant pas toute la gloire. Sylla son Questeur, entre les mains de qui Jugurtha fut remis, lui en enleva une grande partie ; & fier d'un événement qui lui étoit si glorieux, il en fit graver l'image sur un anneau dont il se servit toujours pour cachet : ce qui causa un dépit mortel à Marius, & fut la première source de leurs divisions.

Paterculus peint merveilleusement en trois mots le caractère de Marius. C'étoit, dit-il, un homme avide & insatiable de gloire, violent dans ses desirs, & dévoré d'une ambition inquiète : *Immodicus glorie, insatiabilis, impotens, semperque inquietus*. Aspirant à un sixième Consulat, il n'y eut point de bassesse qu'il ne fit devant le Peuple, point de voie indigne & criminelle qu'il n'employât, jusqu'à s'associer deux citoyens\* les plus scélérats qui fussent dans la ville, pour écarter du Consulat Métellus\*\* l'un de ses compétiteurs, le plus homme de bien de la République ; & il alla jusqu'à le faire exiler, n'épargnant pour cela ni le mensonge, ni le parjure<sup>a</sup>, qui, selon lui, faisoient partie du mérite & de l'habileté des grands hommes.

A quels tourmens un ambitieux n'est-il point livré ! Tant d'honneurs accumulés sur la tête de Marius, six Consuls qui lui furent déferés de suite, \* (ce qui étoit sans exemple) des richesses immenses acquises en assez peu de

Lib. 2. n. 11.

\* Glauca & Saturninus.

\*\* C'est le même dont il a été parlé auparavant.

\* Il y eut seulement deux années entre le premier & le second.

<sup>a</sup> Ἀντίς τις ἀπὸ τῶν δι' αὐτὸν τῶν μισθῶν τὴν ψήφου τῆς ἀρχῆς. *Plut. in vit. Mar.*

tems, des victoires sans nombre & sur toutes sortes d'ennemis, plusieurs triomphes plus glorieux les uns que les autres: tout cet amas de grandeurs & de prospérités ne faisoit plus qu'une impression légère sur le cœur de cet ambitieux, au lieu que la gloire naissante de Sylla qui alloit toujours en croissant, le bruloit au dedans de lui-même, le dévorait de chagrins, & le tourmentoit comme un forcené.

*T. Luc. in vit.  
Mar.*

Ce qui réveilla sa jalousie, fut le choix d'un Général pour aller tenir tête à Mithridate. Il ne put souffrir que ce commandement fût donné à son rival. Quoiqu'usé de fatigues, affoibli par l'âge, & devenu très pesant, il fit un effort pour paroître au champ de Mars parmi les jeunes gens qui s'y exerçoient à la course des chevaux, & à faire des armes: spectacle qui faisoit pitié à tous les gens de bien, & à toutes les personnes sensées. On ne pouvoit comprendre qu'à l'âge où il étoit, après tant de triomphes & tant de gloire, il pût encore songer à aller en Cappadoce & à l'extrémité du Pont Euxin, traîner les restes de sa vieillesse, & combattre contre les Satrapes de Mithridate. Cependant il fut nommé par le Peuple pour commander dans cette guerre, & Sylla obligé de prendre la fuite, pour mettre sa vie en sûreté.

Mais Sylla revint bientôt à Rome à la tête d'une armée nombreuse. Marius, après une foible résistance, se vit à son tour contraint de fuir. Sa tête fut mise à prix, & le Tribun Sulpitius égorgé. Sylla, sans s'arrêter plus longtemps à Rome, marcha droit contre Mithridate, bien sûr que les victoires qu'il remporteroit contre un ennemi si formidable, serviroient plus que toute autre chose à affermir son autorité.

L'absence de Sylla donna lieu à Marius de revenir. Il avoit essuyé d'étranges aventures, obligé de fuir en tremblant de ville en ville, de se cacher tantôt dans des forêts, tantôt dans le fond d'un marais. Son entrée dans Rome fut suivie du meurtre d'un nombre infini de citoyens, & de ce qu'il y avoit dans la ville de plus gens de bien attachés au parti de Sylla.

Cependant le bruit se répandit que Sylla, ayant terminé la guerre contre Mithridate, revenoit à Rome avec

une grosse armée. Marius, qui s'étoit fait nommer Consul pour la septième fois, fut tellement allarmé de cette nouvelle, qu'il en perdit le sommeil, & tomba dans une maladie dont il mourut bientôt après. On dit que dans les délires, qui ne le quittèrent point, il jetoit des cris, & faisoit des gestes comme s'il eût combattu contre Mithridate, <sup>a</sup> tant son envie de commander, & sa jalousie naturelle, avoient profondément imprimé dans son cœur une forte & violente passion d'avoir cette guerre à conduire.

La cruauté de Marius ne parut rien en comparaison de celles qu'on vit ensuite exercer à Sylla. Il remplit Rome de meurtres sans fin & sans mesure. Le sang des citoyens ne lui couloit rien. Il en proscrivit à différentes reprises un très grand nombre, avec peine de mort contre ceux qui auroient reçu chez eux ou sauvé un pros crit, sans excepter celui qui auroit sauvé un frere, un fils, un pere; & proposant même une récompense pour l'homicide, fut-ce un esclave qui eût tué son maître, ou un fils qui eût égorgé son propre pere. La mort des pros crits étoit suivie de la confiscation de leurs biens. <sup>b</sup> Ainsi l'avarice donna lieu à la cruauté, les richesses devinrent un crime, chacun paroissant criminel à proportion des biens qu'il possédoit, qui faisoient en même tems le danger des riches, & la récompense des meurtriers. Sylla se nomma & se déclara lui-même Dictateur, dignité qui depuis six-vingts ans étoit inconnue à Rome. Il se fit donner une abolition générale de tout le passé, & un plein pouvoir pour l'avenir de faire mourir les citoyens à sa volonté, de confisquer les biens, de distribuer les terres, de ruiner des villes, d'en bâtir d'autres, d'ôter les royaumes, & de les donner à qui il voudroit.

Mais, ce qu'on a peine à comprendre, c'est qu'après avoir fait mourir tant de milliers d'hommes, après avoir

<sup>a</sup> Οὗτος διετίε ἀντὶ τοῦ δουρασαμένου ἐν τῇ φιλαργίᾳ ἐν ἐλευθερίᾳ ἵμαι ἐν τῇ ἐκείνῃ τῶν πλείων δυνάμει. *Plut. in vit. Mari.*

<sup>b</sup> d quoque accessit, ut scivitis causam avaritia præberet, & modus

culpar ex pecuniæ modo constituetur, & qui fuisset locuples fieret nocens, siquæ quisque periculi merces foret. *Vell. Pat. lib. 2. n. 22.*

introduit dans la République des nouveautés si étranges & des changemens si inouis, il osa se démettre de la Dictature pour vivre en simple particulier, & qu'il termina ses jours dans son lit, sans que parmi tant de citoyens dont il avoit fait égorger les peres, ou les freres, ou les enfans, il s'en trouvât aucun qui entreprit d'attenter à sa vie. La divine Justice s'en étoit réservé la punition. Elle le frapa d'une horrible maladie, & le livra en proie à une honteuse & cruelle vermine, qui renaissant sans cesse de ses chairs corrompues, sans que rien en pût arrêter la source intarissable, & infectant toute la maison d'une insupportable odeur, le fit enfin périr misérablement.

Marius & Sylla nous montrent combien peuvent être funestes les suites d'une ambition mal réglée. On est moins étonné que Marius, qui avoit toujours eu dans l'humeur quelque chose de dur, d'austère, & de farouche, *hirtus atque horridus*, qui étoit sans étude, sans éducation, sans politesse, ait porté la vengeance & la cruauté aussi loin qu'on l'a vû. Mais de tels excès sont presque incroyables dans un homme du caractère de Sylla, qui avoit toujours paru doux, humain, tendre, capable de pitié pour le malheur des autres jusqu'à verser des larmes; qui dès sa jeunesse avoit aimé la joie & les plaisirs; & qui avoit usé d'abord de sa fortune avec tant de sagesse & de modération. Seroit-ce, demande Plutarque, un changement de naturel & de mœurs, causé par de grands honneurs & de grandes prospérités; ou plutôt un simple développement d'une dépravation cachée dans le fond du cœur, à laquelle le souverain pouvoir donne liberté de se manifester? Quoiqu'il en soit, il faut conclure que l'ambition, quand il s'agit d'écarter un rival, est capable des crimes les plus noirs, & des cruautés les plus inhumaines.

Celle de Sylla produisit les effets les plus funestes pendant plusieurs siècles. Possédé par une passion démesurée de dominer, il fut le premier, qui, pour gagner l'affection des troupes, les corrompit par les lâches complaisances qu'il eut pour elles, & par les largesses excessives qu'il leur fit. Il leur apprit qu'elles pouvoient donner des maîtres à l'Empire: & c'est depuis ce premier exemple

*Pater.*

*Plus, in Syl.*

que les légions s'accoutumèrent à regarder comme un droit qui leur appartenait, à l'exclusion même du Sénat, de disposer absolument de l'Empire, de faire & de défaire les Empereurs selon leurs caprices, sans respecter le mérite des plus grands & des meilleurs Princes.

## 3. CÉSAR. POMPÉE.

VOICI deux autres ambitieux, d'un caractère tout différent des premiers : dont l'ambition, couverte & soutenue des qualités les plus éclatantes, paroît moins digne de blâme, & ne fut pas cependant moins pernicieuse à la République.

L'antiquité n'a rien au-dessus de ces deux grands hommes, si l'on ne considère que leurs vertus guerrières, leurs entreprises, leurs victoires, qui remplirent l'univers de la gloire de leur nom.

César, en moins de dix ans qu'il fit la guerre dans les Gaules, prit de force plus de huit cens villes, domta trois cens nations, combattit à diverses fois en bataille rangée contre trois millions d'ennemis, dont il en tailla en pièces un million, & en fit un million de prisonniers. C'est pourquoi un Historien dit que par la grandeur de ses vûes, par la rapidité de ses conquêtes, par son courage & son intrépidité dans les dangers, il pouvoit être comparé à Alexandre le Grand, mais à Alexandre exempt des excès du vin & de la colère : *Magnitudine cogitationum, celeritate bellandi, patientia periculorum, Magno illi Alexandro, sed sobrio neque iracundo, simillimus.* Plut. in  
Cesar.

Rien n'égale les éloges que Cicéron donne en mille endroits au mérite de Pompée. Dès sa jeunesse il se signala par de grands commandemens, & par d'importantes expéditions. Il eut part à plus de combats, que ceux de son rang & de son âge n'ont coutume d'en avoir lu. Il remporta autant de triomphes, que le monde a de différentes parties; autant de victoires, qu'il y a de diverses sortes de guerres. Le bonheur & le courage l'avoient par tout accompagné avec tant de constance, qu'on peut dire qu'il étoit en quelque sorte élevé au-dessus de la condi- Pro Cornel.  
Balb. n. 9.  
Pro leg. Man.  
nil. n. 28. &  
41.

tion humaine. Enfin toutes les vertus morales, la probité, l'intégrité, le desintéressement, la religion, l'avoient rendu infiniment respectable aux peuples étrangers, & leur avoient fait croire que ce qu'on racontoit de la vertu des anciens Romains, n'étoit point une fable ni une fiction.

*Vell. Patere.*  
*lib. 2. n. 29.*

*Cic. lib. 3.*  
*Offic. n. 82.*

Otez à ces deux rivaux l'ambition, & substituez-y un véritable amour de la patrie; je le répète, l'antiquité n'a point eu de plus grands hommes. Mais l'un ne pouvoit souffrir de supérieur, ni l'autre d'égal. Pompée, dit un Historien, étoit exempt de presque tous les défauts, si ce n'en étoit pas un des plus grands de ne pouvoir souffrir, étant né dans une ville libre & maîtresse des nations, où de droit tous les citoyens étoient égaux, de ne pouvoir souffrir qu'aucun l'égalât en dignité & en puissance. Et César, voulant à quelque prix que ce fût dominer & être le maître, répétoit sans cesse des vers d'Euripide qui insinuent que pour monter sur le trône les plus grands crimes ne doivent rien coûter :

Nam si violandum est jus, regnandi gratia  
Violandum est : aliis rebus pietatem colas.

*Patere. lib.*  
*2. n. 44*

*Cic. lib. 3.*  
*de Offic. n. 82.*

*Plut. in*  
*Pomp.*

Le Triumvirat formé entre Pompée, César, & Crassus, uniquement pour leurs intérêts particuliers, & qui entraîna leur ruine aussi bien que celle de la République, montre ce qu'il faut penser de la probité si vantée du grand Pompée. Il alla plus loin, & pour affermir sa puissance, il ne rougit point de prendre César pour son beau-père, adoptant par cette alliance toutes ses vûes & tous ses desseins criminels, dont il connoissoit l'injustice mieux qu'un autre. Aussi Caton, répondant à ceux qui disoient que les différens survenus entre Pompée & César avoient ruiné la République : *Non*, dit-il, *mais leur union.*

Caton ne s'y étoit point trompé. Il avoit prévu tout ce qui arriva. En voyant toutes les loix renversées, l'autorité du Sénat méprisée, le Peuple corrompu par les largesses des Grands, les premières charges de la République vendues publiquement à prix d'argent, au sçu & du consentement même de Pompée, il ne cessoit d'avertir le Sénat & le Peuple qu'ils travailloient eux-mêmes à se don-

ner

ner un maître , & à se dépouiller du plus précieux de leurs biens, qui étoit la liberté.

La chose arriva comme il l'avoit prédit. On vit enfin éclater la discorde. Les deux partis prirent les armes. L'un paroïsoit avoir pour lui la justice, l'autre avoit la force. Là les prétextes étoient spécieux, ici les mesures prises plus sagement. Pompée avoit pour lui l'autorité du Senat, César comptoit sur la valeur de ses soldats. Le parti que prit Pompée d'abandonner Rome & l'Italie, rabattit beaucoup de l'estime qu'on avoit conçue de son mérite.

Le succès de cette guerre civile fut tel que tout le monde sait. Après beaucoup de sang répandu, & le plus pur sang de la République, César demeura le maître, & s'attribua une puissance souveraine, à laquelle, pour assouvir son ambition, il ne manquoit que le diadème, & le titre de Roi, qu'il essaya en vain plusieurs fois par ses émissaires de se faire accorder. C'est ce qui hâta sa mort, & qui, par un dernier effort de la liberté expirante, arma contre lui les mains de ses meilleurs amis, & de ceux qu'il avoit le plus comblés de bienfaits. On regarda comme un effet de la vengeance divine, de ce que cet usurpateur, qui après s'être servi du crédit de Pompée pour établir sa tyrannie l'avoit fait périr, étoit tombé mort & percé de coups aux piés de la statue de ce même Pompée.

#### 4. LE JEUNE OCTAVIUS.

LES CHOSES en étoient venues dans la République Romaine à ce point de désordre & de confusion dont parle Polybe, où l'unique remède des maux présents est l'autorité souveraine d'un homme puissant, seule capable de rétablir l'ordre & la règle. Le jeune Octavius fut cet homme, destiné pour introduire une nouvelle forme de

a Alterius ducis causa melior videbatur, alterius erat firmior. Hic omnia speciosa, illic valentia. Pom-

peium Senatus auctoritas, Cæsarem militum armavit fiducia. *Patetc. lib. 2. n. 49.*

*Tome I I.*

H h h

gouvernement. Il étoit fils de la nièce de Jule César, qui l'avoit adopté & déclaré son héritier par son testament, & il n'avoit pas encore alors vingt ans accomplis. Dès qu'il eut appris sa mort, il se rendit à Rome, prit le nom de César, distribua aux citoyens tout l'argent que le défunt lui avoit laissé, & par là se fit un puissant parti contre Antoine qui aspirait à la domination.

Ce fut Cicéron qui contribua le plus à élever le jeune César. Qu'il me soit permis d'exposer ici avec quelque étendue la part qu'eut Cicéron à ce grand événement. J'ai tâché dans le premier Tome de donner quelque idée de son génie & de son éloquence : il ne sera peut-être pas hors de propos de le montrer maintenant comme politique & comme homme d'Etat. Un Auteur, qui ne sort presque jamais des mains de la jeunesse, mérite d'en être connu de toute manière.

Cicéron étoit alors tout puissant dans la République. Tous les yeux étoient tournés sur lui, comme sur le plus fort appui & le plus ferme défenseur de la liberté. Sa haine contre Antoine, dont il avoit tout à craindre, contribua beaucoup à le faire pencher du côté d'Octavius : mais il s'attacha aussi à lui, dit Plutarque, par un mouvement secret de vanité & d'ambition, dans l'espérance que les armes de ce jeune homme assureroient & augmenteroient sa puissance & son autorité dans le gouvernement pour le bien de la République.

C'avoit toujours été là le foible de Cicéron, qui lui fit faire tant de bassesses à l'égard de César depuis sa victoire, & qui l'empêcha même de se défier de Pompée comme il auroit dû faire, & comme on l'y exhortoit en l'avertissant qu'il ne falloit pas toujours compter sur ses paroles, & qu'il étoit aisé, à travers ses beaux discours, de découvrir ce qu'il pensoit & ce qu'il desiroit. Mais Cicéron vouloit être loué, flaté, considéré, employé. Un éloge où il paroîssoit quelque réserve, étoit

a Pompeius solet aliud sentire & ingenio, ut non appareat quid cupiat. *Epist. 1. lib. 2. ad Famil.*

De vis. Cic.



capable, sinon de le brouiller, du moins de le refroidir à l'égard de ses meilleurs amis; comme effectivement cela arriva par raport à Brutus, <sup>a</sup> qui s'étoit contenté dans une occasion de l'appeller *un excellent Consul*. Quoi: dit Cicéron, un ennemi parleroit-il plus sèchement? Au contraire on obtenoit tout de lui par des louanges & des caresses. Et le jeune César ne les lui épargna point. Il le combloit d'honnêtetés & de flateries: il l'appelloit son pere: il vouloit dépendre en tout de lui, & ne rien faire sans son conseil. Voila pourquoi Cicéron, qui étoit extrêmement vif dans tout ce qu'il prenoit à cœur, <sup>b</sup> l'exalta si fort dans le Sénat & devant le Peuple, & lui fit accorder tant de privilèges, tant de dispenses, tant d'honneurs extraordinaires, en relevant au-dessus des actions les plus glorieuses le courage avec lequel il s'étoit opposé à Antoine. Et comme les gens sensés, qui entrevoioient sans doute dans le jeune César avec beaucoup de mérite un grand fond d'ambition, craignoient que des distinctions si marquées n'eussent des suites fâcheuses, & que la liberté publique n'en souffrît: Cicéron, pour les rassurer, ne cessoit de répéter que bien loin d'en devoir prendre aucune allarme, on devoit au contraire tout attendre de ce jeune homme, dont il connoissoit à fond les sentimens, & pour qui il n'y avoit rien de plus cher que la République, rien de plus respectable que l'autorité du Sénat, rien de plus précieux que l'estime des gens de bien, rien enfin de plus doux ni de plus sensible que la véritable gloire.

*Philip. 5. n.  
50. 51.*

Brutus, quoiqu'éloigné de Rome & du centre des affaires, lui marquoit les mêmes craintes & les mêmes allarmes. Il lui représentoit que placé dans le haut de-

*Brut. Epist.  
3. ad Cic.*

<sup>a</sup> Hic autem (Brutus) se etiam tribuere multum mihi putat, quod scripserit optimum consulem. Quis enim jejuniis dixit inimicus? *Ad Att. lib. 12. Epist. 22.*

<sup>b</sup> Laudo, laudo vos, Quirites, cum gratissimis animis prosequimini nomen clarissimi adolescen-

tis, vel potius pueri: sunt enim facta ejus immortalitatis, non ætatis. Multa memini, multa auidi, multa legi: nihil tale cognovi, &c. *Philip. 4. n. 3.* Qui nisi in hac teporatus esset, temp. scelete Antonii nullam haberemus. *Philip. 3. n. 5.*

H h h ij

gré d'autorité & de crédit où pût être un citoyen dans une ville libre , & où on le voioit avec joie , il devenoit en quelque sorte responsable de tous les événemens ; que pour un homme comme lui les bonnes intentions ne suffisoient pas , qu'elles devoient être accompagnées de prudence ; & que dans la conjoncture présente le principal effet de la prudence étoit de modérer les honneurs à l'égard de ceux qui rendoient service à la République , le Sénat ne devant jamais rien accorder à un particulier qui pût devenir pour les mal-intentionnés un exemple pernicieux , ou même leur fournir des armes & des forces contre l'Etat.

*Epist. 17. Cic.  
ad Brutum.*

Cicéron ne connut bien la sagesse & l'importance de ces avis , que quand le jeune César commença à lui échapper. Il sentit alors quel poids c'étoit pour lui que de s'être rendu sa caution envers la République , & il appréhenda de se trouver hors d'état de lui tenir parole : Ce n'est pas qu'il désespérât encore entièrement ; il croioit voir de la ressource dans son bon naturel : mais il craignoit la légèreté & la flexibilité de son âge , & il redoutoit encore plus cette foule de flatteurs qui ne cessoient de l'obséder , & qui travailloient à lui renverser l'esprit par de fausses idées d'une vaine & frivole grandeur.

Les conjurés , à la tête desquels étoit Brutus , avoient d'abord été comblés de louanges & d'honneurs ; & le jeune César même , en poursuivant Antoine comme ennemi de la République , avoit paru se déclarer hautement en leur faveur. Mais quand il vit son pouvoir entièrement affermi , il ne dissimula plus , & se démasqua. Ce changement fit une peine extrême à Cicéron , qui en prévoioit bien les suites qu'il n'étoit plus en état d'empêcher. Il lui écrivit à ce sujet une lettre , dans laquelle il imploroit sa protection pour les Conjurés , mais d'une manière qui blessa vivement la délicatesse de Brutus , à qui , de concert sans doute avec Cicéron , Atticus , leur ami commun , avoit envoyé une copie de cette lettre. Brutus en témoigna son étonnement & sa douleur à l'un & à l'autre dans deux lettres qui méritoient bien

d'être lûes , & qui montrent , par la noblesse & la grandeur des sentimens qu'on y voit , que c'est avec raison que ce généreux défenseur de la liberté fut appelé le dernier des Romains. J'espère qu'on ne me saura pas mauvais gré si j'en raporte ici quelques traits.

Dans celle qui est adressée à Cicéron , après les premiers complimens il lui ouvre son cœur sur la manière basse & rampante dont il a écrit à Octavius , qui seroit presque soupçonner que Cicéron croit n'avoir que changé de maître , & non secoué le joug de la domination. *On ne lui demande* , lui dites-vous , *& on n'attend de lui qu'une chose , qui est qu'il veuille protéger & conserver les citoyens qui sont estimés & chéris des gens de bien , & du peuple Romain.* Quoi ! nous voila donc à la discrétion d'Octavius ! & s'il ne lui plaît pas de nous protéger , c'en est fait de nous ! Il vaudroit mieux cent fois mourir , que de lui être redevable de la vie. Je ne croi point les dieux assez ennemis de Rome , pour vouloir qu'on demande par grace à Octavius la conservation d'aucun citoyen , & bien moins encore des libérateurs de l'univers : car il nous convient de prendre ce ton avec des personnes qui ne savent ni ce qu'il faut craindre pour gens d'un certain caractère , ni ce qu'il faut demander pour eux , & à qui. Ne s'agit-il donc plus que de convenir des conditions de la servitude , & non de repousser la servitude même ? Qu'importe que ce soit ou César , ou Antoine , ou Octavius , qui domine ? N'avons-nous pris les armes que pour changer de maître , & non pour devenir libres ? Les dieux m'arracheront plutôt cent fois la vie , que de m'arracher la résolution où je suis de ne point souffrir , je ne dis pas que l'héritier de celui que j'ai tué régné en sa place , mais que mon pere même , s'il revenoit en vie , se rendit le maître des loix & du Sénat. Vous suppliez

*Lib. Epist ad Brut. Lp. 15.*

a Ego medius fidius non existimo tam omnes deos aversos esse à salute populi Romani , ut Octavius orandus sit pro salute cujusquam civis , non dicam pro liberatori-

bus orbis terrarum. Juvat enim magnifice loqui ; & certè decet adversus ignorantes quid pro quoque timendum , aut à quoque petendum sit.

» pour notre sûreté & pour notre retour à Rome. Mais  
 » croiez-vous que nous fassions aucun cas ni de l'une ni de  
 » l'autre, s'il les faut acheter au prix de l'honneur & de  
 » la liberté ? <sup>a</sup> Vivre pour moi, ce sera de me trouver cloi-  
 » gné de la servitude, & de ceux qui n'en sont point en-  
 » nemis. Tout endroit où je pourrai être libre, me tien-  
 » dra lieu de Rome. <sup>b</sup> Gardez-vous donc bien à l'avenir  
 » de me recommander ainsi à votre César ; & si vous m'en  
 » croiez, de vous y recommander vous-même. Le peu d'an-  
 » nées qu'il vous reste à vivre, ne mérite pas que vous fas-  
 » siez à ce jeune homme des supplications si basses & si  
 » rampantes. Pour moi, je suis bien résolu de ne me point  
 » laisser entraîner par la foiblesse ni par la désertion des  
 » autres. Je tenterai tout, j'entreprendrai tout, pour tirer  
 » notre patrie commune de la servitude ; <sup>c</sup> & je regarde-  
 » rai avec pitié ceux en qui ni leur âge avancé, ni la gloi-  
 » re de leurs actions passées, ni l'exemple de courage que  
 » d'autres leur donnent, ne peuvent diminuer l'amour de  
 » la vie. Si le succès répond à nos vœux & à la justice de  
 » notre cause, nous serons tous contents. Si les choses tour-  
 » nent autrement, je ne m'en jugerai pas moins heureux :  
 » car je croi n'être né, & ne devoir vivre, que pour dé-  
 » fendre & délivrer mes citoyens.

*Ibid. Epist.*  
 16.

Il parle d'une manière encore plus forte & plus libre  
 dans la lettre qu'il écrit à Atticus. » Je conviens, lui dit-  
 » il, que Cicéron, dans tout ce qu'il a fait, a eu les meil-  
 » leures intentions du monde. Personne ne connoit mieux  
 » que moi son affection & son zèle pour la République.  
 » Mais dans cette occasion, dirai-je qu'il a été ou peu clair-  
 » voiant, lui qui est si sage : ou trop politique, lui qui n'a  
 » point craint pour le salut de l'Etat de se faire un ennemi  
 » d'Antoine ? Ce que je sai, c'est qu'en ménageant trop Octa-

<sup>a</sup> Ego verò longè à servientibus  
 abero, mihi que judicabo esse Ro-  
 mam, ubicumque locorum esse li-  
 cebit.

<sup>b</sup> Me verò post hac ne commen-  
 daveris Cæsari tuo, ne te quidem  
 ipsum, si me audies. Valde carè

æstimas tot annos, quot ista ætas  
 recipit, si propter eam causam puo-  
 ro isti supplicaturus es.

<sup>c</sup> Ac vestri miserebor, quibus  
 nec ætas, neque honores, neque vir-  
 tus aliena dulcedinem vivendi mi-  
 nuere potuerit.

« vius, il n'a fait que nourrir & irriter sa cupidité & son  
 « audace. Il se vante d'avoir terminé, sans sortir de Rome,  
 « la guerre contre Antoine : n'a-c'éte que pour lui donner  
 « un succelléur ? Je vous écris ceci avec la plus vive dou-  
 « leur : mais vous avez exigé de moi que je vous parlasse  
 « avec une ouverture de cœur entière. Quelle impruden-  
 « ce, d'aller par une crainte aveugle au-devant des maux  
 « qu'on appréhende, & qu'on auroit peutêtre pu éviter !  
 « <sup>a</sup> Nous craignons trop la mort, l'exil, & la pauvreté. Il  
 « semble que Cicéron regarde toutes ces choses comme les  
 « derniers des malheurs : & pourvû qu'il trouve des per-  
 « sonnes qui le considèrent & le louent, & de qui il ob-  
 « tienne ce qu'il souhaite, la servitude ne lui fait point de  
 « peur pour peu qu'elle soit honorable : si pourtant il peut  
 « y avoir quelque chose d'honorable dans la dernière des  
 « infamies, accompagnée en même tems des misères les  
 « plus extrêmes. Octavius a beau appeller Cicéron son pe-  
 « re, paroître vouloir dépendre de lui en tout, lui don-  
 « ner des louanges, le combler d'honnêtetés : on verra  
 « bientôt les effets détruire ce langage. Y a-t-il en effet  
 « rien de plus contraire au sens commun que de donner  
 « le nom de pere à celui que l'on ne regarde pas comme  
 « un homme libre ? Mais il est aisé de voir que le bon Ci-  
 « céron ne songe & ne travaille qu'à se rendre Octavius  
 « favorable. <sup>b</sup> Je ne fais plus aucun cas de toute sa phi-  
 « losophie. De quel usage lui sont ces sentimens si nobles  
 « & si magnifiques dont il a rempli ses livres, en par-  
 « lant de la mort, de l'exil, de la pauvreté, de la soli-  
 « tude de gloire, du véritable honneur, & du zèle qu'on doit  
 « avoir pour la liberté de sa patrie ? <sup>c</sup> Que Cicéron vive

a Nimiùm timemus mortem,  
 exilium, & paupertatem. Hæc mi-  
 hi videntur Ciceroni ultima esse in  
 malis : & , dum habeat à quibus  
 impetret quæ velit, & à quibus co-  
 latur ac lauderetur, servitutem, ho-  
 norificam modò, non aspernatur :  
 si quicquam in extrema ac miserrima  
 contumelia potest honorificum  
 esse.

b Ego verò jam iis artibus nihil  
 tribuo, quibus scio Ciceronem in-  
 structissimum esse. Quid enim illi  
 profunt quæ pro libertate patriæ,  
 quæ de dignitate, de morte, exilio,  
 paupertate scripsit copiosissimè ?

c Vivat hercule Cicero, qui po-  
 test, supplex & obnoxius, si neque  
 ætatis, neque honorum, neque ro-  
 rum gestarum pudet.

» dans la soumission & dans la servitude , puisqu'il en est  
 » capable , & que ni son âge , ni ses dignités , ni ses ac-  
 » tions passées ne le font point rougir de prendre un tel  
 » parti. Pour moi nulle condition de la servitude , quel-  
 » que honorable qu'elle puisse paroître , ne m'empêchera  
 » de déclarer la guerre à la tyrannie , aux commande-  
 » mens accordés contre les règles , à la domination in-  
 » juste , & à toute puissance qui voudra s'élever au-dessus  
 » des loix. « Il finit sa lettre en avouant , que sans rien  
 diminuer de son amitié pour Cicéron , il ne peut pas  
 ne point rabattre beaucoup de l'estime qu'il en fai-  
 soit : parce qu'il ne nous est pas libre de juger autre-  
 ment des personnes que selon l'idée que nous en avons  
 conçue.

Les choses tournèrent comme Brutus l'avoit prévu.  
 Le jeune César s'aperçut bientôt que les gens de bien,  
 tous zélés pour la liberté , songeoient à resserrer son  
 autorité dans les justes bornes d'un pouvoir légitime.  
 Il apprit aussi que Cicéron , qui avoit de la peine à re-  
 tenir un bon mot , & qui se piquoit d'exceller en rail-  
 lerie ; ( dangereux talent pour quiconque gouverne )  
 que Cicéron , dis-je , en jouant sur l'équivoque d'une  
 expression latine qu'on ne peut faire sentir en françois ,  
 parloit de lui comme d'un jeune homme qu'il falloit com-  
 bler de louanges & d'honneurs , puis s'en défaire : *laudand-*  
*um adolescentem , ornandum , tollendum.* Mais il fut bien  
 dire qu'il donneroit bon ordre que cela n'arrivât pas :  
*se non esse commissurum ut tolli possit.*

Epist. 11. lib.  
 20. ad Famil.

Il y pourvut en effet , & s'étant déclaré tout d'un  
 coup contre les Conjurés , il les fit appeller en juge-  
 ment. Alors César , Lépidus , & Antoine , s'étant rac-  
 commodés , & ayant fait entr'eux cette fameuse ligue  
 si connue sous le nom de second Triumvirat , partagè-  
 rent les provinces , & firent cette horrible proscription  
 de plus de deux cens des plus illustres citoïens de Rome ,  
 dont ils mirent la tête à prix. On vit ici une seconde  
 fois combien l'ambition , dans les personnes qui paroîs-  
 sent du naturel le plus doux , est violente & cruelle , &  
 comment

comment elle éteint dans le cœur tout sentiment d'honneur, de probité, de reconnaissance. César, pour parvenir à ses fins, après une foible & molle résistance, sacrifia à la haine d'Antoine son bienfaiteur, l'artisan de sa fortune, en un mot celui qu'il appelloit son pere. Celui qui pendant tant d'années avoit employé sa voix pour défendre les intérêts des particuliers & du public, mourut sans trouver aucun défenseur.

Quel spectacle ! On vit la tête de Cicéron placée entre les deux mains sur cette même tribune aux harangues, où comme Consul, & depuis en qualité de Consulair, il avoit tant de fois fait entendre sa voix ; & où cette année-là même il avoit déclamé contre Antoine avec une éloquence plus qu'humaine, & des applaudissemens sans exemple. Il avoit vécu soixante & trois ans, & sa mort auroit pu ne point paroître prématurée, si elle n'avoit point été violente. Son génie éclata également & par les Ouvrages qui en furent le fruit, & par les honneurs qui en furent la récompense. Son état de prospérité, qui dura longtems, fut entremêlé d'épreuves fort dures : l'exil, la ruine du parti qu'il avoit embrassé, la mort d'une fille qu'il aimoit tendrement, une fin si tragique & si funeste. De tant de rudes coups, la mort fut le seul qu'il souffrit en homme de courage. Après tout, si l'on veut compenser le bien & le mal, on peut dire que ce fut véritablement un grand personnage, d'une vaste étendue de génie, qui mérite l'admiration de tous les siècles : & pour le louer dignement, il lui faudroit un autre Cicéron.

Saint Augustin, en parlant de cet événement, fait remarquer combien les vûes des hommes les plus prudents sont bornées, & combien ils sont peu clairvoians dans l'avenir. Cicéron avoit embrassé avec chaleur le parti du jeune César, dans l'espérance de surmonter par son crédit celui d'Antoine son ennemi, & de rétablir par son moien la liberté : & c'est précisément tout le contraire qui arriva. Ce fut ce jeune homme qui le livra lui-même à la fureur d'Antoine, & qui peu de

tems après envahit la domination , & se rendit maître de la République.

*Diod. lib. 52.  
M. de Tillem.  
vie d'Aug.*

Pour reprendre la suite du récit & le terminer, César délivré de ses deux rivaux par des événemens qu'il feroit trop long de rapporter ici , se trouva seul maître de tout ce qui obéissoit aux Romains. Alors il délibéra avec Agrippa & Mécène , ses plus intimes amis , s'il rétablirait la République en son ancienne liberté , en remettant l'autorité entre les mains du Sénat & du Peuple ; ou s'il se maintiendrait dans la puissance souveraine. Agrippa , quoiqu'il fût le compagnon de sa fortune , & mari de sa nièce , lui conseilla le premier. Mécène lui représenta par beaucoup de raisons que l'Etat ne pouvoit plus subsister que sous un Monarque ; qu'il ne pouvoit lui-même se démettre de son autorité sans être en danger de sa vie ; mais qu'il trouveroit sa gloire aussi bien que sa sûreté dans un gouvernement sage & équitable. César se rendit donc à ce dernier avis. On trouve dans M. de Saint Evremont un portrait de son gouvernement & de son génie , qui mérite d'être lu. J'en insérerai ici un extrait.

» Après la tyrannie du Triumvirat , & la désolation  
» qu'avoit apporté la guerre civile , il voulut enfin gouverner par la raison un peuple qu'il avoit assujetti par  
» la force ; & dégouté d'une violence où l'avoit peut-être obligé la nécessité de ses affaires , il fut établir  
» une heureuse sujétion , plus éloignée de la servitude  
» que de l'ancienne liberté.

» Un des grands soins qu'il eut toujours , fut de bien  
» faire goûter aux Romains le bonheur du gouvernement , & de leur rendre , autant qu'il put , la domination insensible. Il rejetta jusqu'aux noms qui pouvoient déplaire , & sur toutes choses la qualité de Dictateur , détestée dans Sylla , & odieuse en César même.

» La plupart des gens qui s'élèvent , prennent de nouveaux titres pour autoriser un nouveau pouvoir. Il voulut cacher une puissance nouvelle sous des noms



» connus , & sous des dignités ordinaires. Il se fit appel-  
 » ler \* Empereur de tems en tems pour conserver son  
 » autorité sur les légions. Il se fit créer Tribun \*\* pour  
 » disposer du peuple , Prince du Sénat pour le gouver-  
 » ner. Mais quand il réunit en sa personne tant de pou-  
 » voirs différens , il se chargea aussi de divers soins ; &  
 » il devint l'homme des Armées , du Peuple & du Sé-  
 » nat , quand il s'en rendit le maître. Encore n'usa-t-il  
 » de son pouvoir que pour ôter la confusion qui s'étoit  
 » glissée en toutes choses. Il remit le Peuple dans ses  
 » droits , & ne retrancha que les brigues aux élections  
 » des Magistrats. Il rendit au Sénat son ancienne splen-  
 » deur , après en avoir banni la corruption. Car il se  
 » contenta d'une puissance tempérée , qui ne lui laissoit  
 » pas la liberté de faire le mal : mais il la voulut abso-  
 » lue , quand il s'agit d'imposer aux autres la nécessité  
 » de faire le bien. Ainsi le peuple ne fut moins libre , que  
 » pour être moins séditieux : le Sénat ne fut moins puis-  
 » sant , que pour être moins injuste. La liberté ne perdit  
 » que les maux qu'elle peut causer , rien du bonheur qu'el-  
 » le peut produire.

Il eut la joie de voir , dès les premiers jours de son  
 autorité souveraine , le temple de Janus fermé , ce qui  
 ne se faisoit que lorsque les guerres avoient cessé dans  
 tout l'Empire. Monsieur de Tillemont remarque , après  
 Eusèbe , que le Fils de Dieu étant près de se faire hom-  
 me pour nous apporter du ciel la paix véritable avec  
 Dieu , avec nous-mêmes , & avec les autres hommes , a  
 voulu donner en même tems une image de cette paix  
 intérieure en établissant sur la terre une paix extérieure  
 & visible. Cette paix & cette réunion d'un grand nom-  
 bre de provinces en une même monarchie , étoit favo-  
 rable aux desseins de Dieu par la facilité qu'elle don-  
 noit aux prédicateurs de l'Evangile de passer de provin-  
 ce en province pour porter par tout la lumière de la

*M. de Tillem.  
 vie d'Aug.*

\* Il transmet à ses successeurs le titre d'Empereur , aussi bien que celui d'Auguste , qu'il avoit reçu après la fameuse journée d'Actium.  
 \*\* Il eut la puissance Tribunicienne , mais il ne fut point Tribun.

436 *III. Partie. DE L'HISTOIRE PROFANE.*

foi : & les peuples n'étant point occupés par le trouble & le tumulte des guerres, écoutoient avec liberté ce qu'on leur prêchoit , & l'embrassoient avec joie lorsque Dieu ouvroit leurs cœurs par sa grace.

C'est ainsi que Dieu , unique arbitre de tous les événemens humains , décide en maître du sort des Empires , en prescrit la forme , en régle les limites , en marque la durée , faisant servir les passions & les crimes mêmes des hommes à l'exécution de ses desseins sur le genre humain pleins de bonté & de justice ; & que par les ressorts cachés d'une sagesse qu'on ne peut trop admirer , il dispose de loin , & sans que les hommes s'en aperçoivent , les préparatifs de la grande œuvre à laquelle tout le reste se rapporte , qui est l'établissement de l'Eglise , & le salut des Élus.





## QUATRIÈME PARTIE.

## DE LA FABLE.

E T

## DES ANTIQUITÉS.

**I**L me reste , dans cette quatrième Partie , à parler de la Fable & des Antiquités. Je le ferai en très peu de mots.

### CHAPITRE PREMIER.

### DE LA FABLE.

**I**L N'Y A guères de matière , dans ce qui regarde l'étude des Belles-Lettres , qui soit ni d'un plus grand usage que celle dont je parle ici , ni plus susceptible d'une profonde érudition , ni plus embarrassée d'épines & de difficultés. Mon dessein n'est pas de percer ces obscurités , ni de les éclaircir , mais seulement d'exhorter les jeunes gens à ne pas négliger une étude , dont ils peuvent retirer beaucoup de fruit. Pour cela je me bornerai à deux réflexions , que je ne toucherai même que fort légèrement : dont l'une regardera l'origine de la Fable , & l'autre son utilité.

### ARTICLE PREMIER.

#### *De l'origine de la Fable.*

LA FABLE , qui est un mélange & un composé de Faits

I i iij.

réels & de mensonges embellis & ornés, est née de la vérité, c'est-à-dire de l'Histoire tant sacrée que profane, dont plusieurs événemens ont été altérés en différentes manières & en différens tems, soit par les opinions populaires, soit par les fictions poétiques.

*Première source de la Fable. Altération des Faits de l'Histoire Sainte.*

Je dis que la Fable est née en partie de l'Histoire Sainte, & c'est là sa première & sa principale origine. La famille de Noé, instruite parfaitement de la religion par ce saint Patriarche, conserva quelque tems le culte du vrai Dieu dans toute sa pureté. Mais lorsqu'après avoir inutilement entrepris la construction de la tour de Babel elle se fut séparée, & qu'elle se répandit en différentes contrées, la diversité de langage & de demeure fut bientôt suivie de l'altération du culte. La vérité, qui jusques-là n'avoit été confiée qu'au canal seul de la vive voix sujet à mille variations, & qui n'étoit point encore fixée par l'écriture gardienne sûre des faits, la vérité, dis-je, s'obscurcit par un nombre infini de fables, dont les dernières augmentèrent beaucoup les ténèbres que les plus anciennes y avoient déjà répandues.

La tradition des grands principes & des grands événemens se conserva parmi tous les peuples, non sans quelque mélange de fictions, mais avec des traces de vérité évidentes & tout-à fait reconnoissables : preuve certaine que ces peuples étoient tous sortis de la même origine.

De là ce sentiment, répandu chez tous les peuples, d'un Dieu souverain, tout-puissant, maître & créateur de l'univers : &, ce qui en est une suite, de la nécessité d'un culte extérieur par des cérémonies & des sacrifices. De là le consentement uniforme & général sur certains faits : la création de l'homme par les mains de Dieu même ; son état de bonheur & d'innocence, marqué par le siècle d'or, où la terre, sans être arrosée de ses sueurs, ni cultivée par un pénible travail, lui fournissoit tout en abondance ; la chute du même homme ; source de tous ses malheurs, suivie d'un déluge de crimes, qui attira celui des eaux ; le genre humain sauvé par une arche qui s'arrêta sur une montagne ; & ensuite la propagation du genre humain par un seul homme & par ses trois fils.

Mais le détail des actions particulières étant moins important, & par cette raison moins connu, fut bientôt altéré par des fables & des fictions, comme on le voit clairement dans la famille même de Noé. Comme il fut père de trois enfans, & que les peuples qui en étoient descendus se répandirent après le déluge dans les trois différentes parties de la terre, cette histoire a donné lieu à la fable de Saturne, dont les trois enfans, si on en croit les poètes, partagèrent entr'eux l'empire du monde.

*Cham* est le même qu'*Ammon*, c'est-à-dire *Jupiter*. *Japhet*, connu sous ce nom dans les poètes, fut aussi adoré sous celui de *Neptune*, parce que les pays maritimes lui échurent. La postérité de *Sem*, plus religieuse dans plusieurs de ses descendans, a laissé son nom dans un oubli, qui l'a fait prendre pour le Dieu des morts & de l'oubli.

Il est aisé de voir sur quoi est fondée l'histoire scandaleuse de Saturne, traité injurieusement par l'un de ses fils.

Il est aisé aussi de comprendre que la licence des Saturnales, venoit d'une mémoire peu respectueuse de l'ivresse de Saturne, c'est-à-dire de Noé.

La sévère punition de celui qui avoit vu la nudité de Noé, a laissé parmi les payens la mémoire de l'indignation de Saturne, qui, selon *Callimaque*, fit une loi irrévocable; que quiconque auroit une pareille témérité à l'égard des dieux, perdrait aussitôt la vue.

*Callimach.  
hymn. de Αἰθήρα  
v. 1. v. 2. 3.*

Quels rapports ne trouve-t-on point entre Moïse & Bacchus: & ainsi de beaucoup d'autres?

Voilà donc certainement une des sources de la Fable, qui est l'altération des faits & des événemens de l'Histoire Sainte.

LE MINISTÈRE des Anges à l'égard des hommes, en a été un autre. Dieu, qui avoit associé les Anges à sa nature spirituelle, à son intelligence, à son immortalité, a voulu encore les associer à sa providence dans le gouvernement du monde, soit en ce qui concerne la nature & les élémens, soit en ce qui a rapport à la conduite des peuples. L'Écriture nous parle d'Anges qui président aux eaux, aux vents, aux foudres, aux tonnerres, aux trem-

*Seconde source  
de la Fable.  
Ministère des  
Anges.*

*Apoc. c. 7.  
v. 1. c. 8. v. 1. 5.  
c. 7. c. 16. v. 5.*

Dtn. ch. 10.  
v. 10. & 21.

blemens de terre. Elle nous en montre d'autres , qui armés d'une épée foudroiante ravagent toute l'Egypte , font périr par la peste dans Jérusalem un peuple innombrable , exterminent l'armée d'un Prince impie. Il y est fait aussi mention d'un Ange prince & protecteur de l'empire des Perses ; d'un autre , prince de celui des Grecs ; de l'Archange Michael , prince du peuple de Dieu. Le ministère extérieur des Anges est aussi ancien que le monde , comme on le voit par l'exemple du Chérubin placé à la porte du Paradis terrestre pour en garder l'entrée.

Noé , & les Patriarches , étoient parfaitement instruits de cette vérité qui les intéressoit très vivement , & ils avoient eu soin sans doute d'en instruire leurs familles ; qui peu à peu perdant les idées plus pures & plus spirituelles d'une Divinité cachée & invisible , ne furent plus attentifs qu'aux ministres de ses bienfaits & de ses vengeances. Il a pu arriver de là que les hommes se soient formé l'idée de dieux , dont les uns présidoient aux fruits de la terre , d'autres aux fleuves , ceux-là à la guerre , ceux-ci à la paix , & ainsi de tout le reste ; de dieux , dont le pouvoir & le ministère étoient bornés à certaines contrées , & à certains peuples : mais qui tous étoient soumis à l'autorité d'un Dieu suprême.

Troisième  
source de la  
Fable , D'ail-  
lors entre la  
Providence  
dans le gou-  
vernement du  
monde.

S. Aug. de  
Civité. Des. lib.  
4. cap. 8.

UN AUTRE principe de religion , gravé généralement dans l'esprit de tous les peuples , a donné lieu encore à la multiplicité des divinités payennes : c'est la persuasion où l'on a toujours été , que la providence divine préside à tous les événemens humains grands ou petits , & qu'aucun , sans exception , n'échappe à son attention ni à ses soins. Mais les hommes , effrayés du détail immense où il faloit que la Divinité descendit , ont cru la devoir soulager , en donnant à chaque dieu en particulier une fonction propre & personnelle : *singulis rebus propria dispersontes officia numinum*. Le soin de toute la campagne auroit donné trop d'affaires à un dieu seul : les terres étoient confiées à l'un , les montagnes à l'autre , les collines à un troisième , les vallées à un autre encore. Saint Augustin compte une douzaine de divinités différentes , toutes occupées autour d'un chalumeau de blé , dont chacune d'elles ,

les ; selon sa destination , prend un soin particulier dans les différens tems , depuis le premier moment que la semence a été jettée en terre , jusqu'à ce que le blé soit parfaitement mûri.

Outre <sup>a</sup> la foule de dieux du bas étage destinés à ces menues fonctions , il y en a d'autres , dit saint Augustin , <sup>b</sup> plus considérables , & d'un rang plus élevé , parce qu'apparemment ils ont une plus noble part au gouvernement du monde.

<sup>c</sup> MAIS , ajoute le même Pere , ce sont ces dieux-là même plus importans & plus renommés que la Fable a le plus décriés & diffamés , en leur attribuant les crimes les plus honteux & les désordres les plus détestables , des meurtres , des adultères , des incestes ; au lieu que par rapport à ces petits dieux , leur obscurité & leur bassesse , en les laissant dans l'oubli , a mis leur honneur en sûreté. Et ceci a encore été une source féconde de fictions , que la corruption du cœur de l'homme a fournie à la Fable , pour pallier & excuser les désordres les plus affreux par l'exemple des dieux mêmes.

Il n'y avoit point d'infamie qui ne fût autorisée , & même consacrée , par le culte qu'on rendoit à certains dieux. On chantoit dans la solennité de la Mere des dieux des chansons , dont la mere d'un Comédien auroit rougi : & Scipion Nasica , qui fut choisi par le Sénat comme le plus honnête homme de la République pour aller recevoir sa statue , auroit été bien fâché que sa mere eût été déesse à ce prix , & eût tenu la place de Cybèle.

<sup>d</sup> Les Philosophes blâmoient toutes ces impures cérémonies , mais timidement , à voix basse , & seulement dans l'enceinte de leurs écoles. Religieux parmi leurs disciples , ils suivoient le peuple dans les temples & aux théâ-

a Illam quasi plebeiam numinum multitudinem minutis opusculis destinatam.

b Numina selecta dicuntur. .... quia opera majora ab his administrantur in mundo.

c Illam infimam turbam ipsa ignobilitas texit , ne obrueretur oppro-

briis. ... Vix selectorum quispiam , qui non in se notam contumeliaz insignis acceperit. *Lib. 7. cap. 4.*

d Et si non liberè prædicando , saltem utcumque in disputationibus musitando , talia se improbare testati sunt. *Lib. 6. cap. 1.*

*Quatrième source de la Fable , Corruption du cœur humain , qui a voulu autoriser ses crimes & ses passions.*

*Id. lib. 2. cap. 4. & 5.*

Lib 6. cap.  
10.

tres, où ces abominations avoient lieu : & Sénèque, dans un ouvrage que nous avons perdu, où il invectivoit avec la dernière force contre ces superstitions sacrilèges, déclare pourtant que le Sage s'y conformera au dehors pour suivre les loix de l'Etat, quoiqu'il sache bien qu'un tel culte, loin de plaire aux dieux, n'est capable que de les irriter : *Quæ omnia sapiens servabit, tanquam legibus jussa, non tanquam diis grata.*

Cinquième  
source de la  
Fable, Héros  
rendus  
aux parcs,  
aux inventeurs  
des arts, aux  
Héros, &c.

JE NE ME propose pas de rapporter ici toutes les sources d'où la Fable est sortie, mais d'en indiquer seulement quelques-unes des plus connues. On peut mettre dans ce nombre le sentiment d'admiration ou de reconnaissance qui a porté les hommes à attacher l'idée de divinité à tout ce qui frapoit leur vûe, ou qui les touchoit de près, ou qui paroissoit leur procurer quelque utilité ; tels que sont le soleil, la lune, les étoiles ; les peres à l'égard de leurs enfans, & les enfans à l'égard de leurs peres ; les personnes qui avoient ou inventé, ou perfectionné les arts utiles au genre humain ; les Héros qui s'étoient distingués dans la guerre par un courage extraordinaire, ou qui avoient purgé la terre des brigands ennemis du repos public ; enfin tous ceux qui par quelque vertu ou quelque action éclatante paroissoient au dessus du commun des hommes. Et l'on sent bien, sans que j'en avertisse, que l'Histoire profane, aussi bien que la sacrée, a donné lieu à tous ces demi-dieux & à ces Héros que la Fable a placés dans le ciel, en réunissant souvent sur la tête & sous le nom d'un seul des actions très séparées & pour les tems, & pour les lieux, & pour les personnes.

## ARTICLE SECOND.

### *De l'utilité de la Fable.*

CE QUE j'ai dit jusqu'ici de l'origine des Fables, qui doivent leur naissance à la fiction, à l'erreur, au mensonge, à l'altération des faits historiques, & à la corruption du cœur humain, peut donner lieu à une question, & faire demander s'il est fort à propos d'instruire des enfans



chrétiens de toutes les folles inventions, & des réveries absurdes, dont il a plu au paganisme de remplir les livres de l'antiquité.

Cette étude, quand elle est faite avec les précautions & la sagesse que demande & qu'inspire la religion, peut être d'une grande utilité pour les jeunes gens.

PREMIÈREMENT elle leur apprend ce qu'ils doivent à Jesus-Christ leur Libérateur, qui les a arrachés de la puissance des ténèbres, pour les faire passer à l'admirable lumière de l'Evangile. Avant lui qu'étoient les hommes, même les plus sages & les plus réglés; ces célèbres Philosophes, ces grands Politiques, ces fameux Législateurs de la Grèce, ces graves Sénateurs de Rome, en un mot toutes les nations du monde les mieux policées & les plus éclairées? La Fable nous l'apprend. C'étoient des adorateurs aveugles du démon, qui fléchissoient le genou devant l'or, l'argent, & le marbre; qui offroient de l'encens & des prières à des statues sourdes & muettes; qui reconnoissoient pour dieux des animaux, des reptiles, des plantes même; qui ne rougissoient point d'adorer un Mats adultère, une Vénus prostituée, une Junon incestueuse, un Jupiter souillé de tous les crimes, & digne par cette raison de tenir le premier rang parmi les dieux.

Quelles impuretés, quelles abominations ne régnoient point dans leurs cérémonies, dans leurs solennités, dans leurs mystères: Les temples des dieux étoient des écoles de désordre: leurs tableaux, des invitations au crime: leurs bois sacrés, des lieux de prostitution: leurs sacrifices, un mélange affreux de superstitions & de cruautés.

Voilà ce qu'ont été tous les hommes, à l'exception du peuple Juif, pendant plus de deux mille ans. Voilà ce qu'ont été nos peres, & ce que nous serions encore nous-mêmes, si la lumière de l'Evangile n'eût dissipé nos ténèbres. Chaque histoire de la Fable, chaque circonstance de la vie des dieux, doit nous remplir en même tems de confusion, d'admiration, de reconnoissance, & semble nous crier à haute voix, ce que saint Paul disoit aux Ephésiens: *Souvenez-vous*, & ne l'oubliez jamais, *qu'étant* Gentils par votre origine... vous n'aviez point l'espérance des

Eph. 2. 11.

12.

K k k ij

*biens promis , & que vous étiez sans Dieu en ce monde :*

UN SECOND avantage de la Fable , c'est qu'en nous découvrant les cérémonies absurdes & les maximes impies du paganisme , elle doit nous inspirer un nouveau respect pour l'auguste majesté de la religion chrétienne , & pour la sainteté de sa morale. L'Histoire Ecclésiastique nous apprend qu'un saint Evêque \* , pour achever de décrier l'idolâtrie dans l'esprit des fidèles , produisit à la lumière , & exposa aux yeux du public , tout ce qui se trouva dans l'intérieur d'un temple qu'il avoit fait démolir ; des ossemens d'hommes , des membres d'enfans immolés aux démons , & beaucoup d'autres vestiges du culte sacrilège que les payens rendoient à leurs divinités. C'est à peu près l'effet que doit produire dans l'esprit de toute personne sensée l'étude de la Fable : & c'est aussi l'usage qu'en ont fait les saints Peres , & tous les Apologistes de la religion chrétienne.

IL EST impossible d'entendre les livres qu'ils ont composés sur ce sujet , sans avoir quelque connoissance des Fables. Le grand ouvrage de saint Augustin , qui a pour titre de la Cité de Dieu , & qui a fait tant d'honneur à l'Eglise , est en même tems & une preuve de ce que j'avance , & un parfait modèle de la manière dont on doit sanctifier les études profanes. Il en faut dire autant des autres Peres qui ont travaillé sur le même plan dès les premiers siècles de l'Eglise , Théophile d'Antioche , Tatien , Arnobe , Lactance , Théodore , Eusèbe de Césarée , & sur tout saint Clément d'Alexandrie , dont les Stromates sont un livre fermé & inaccessible à quiconque n'est point versé dans cette partie de l'ancienne érudition : au lieu que la connoissance des Fables en facilite infiniment l'intelligence ; ce qui ne doit pas être compté pour un médiocre avantage.

C'EN EST encore un d'une fort grande étendue , & particulier aux jeunes gens pour qui j'écris , que l'intelligence des Auteurs soit grecs , soit latins , soit françois même , dans la lecture desquels on est souvent arrêté tout court , si l'on n'a quelque teinture de la Fable. Je ne parle pas seulement des Poètes , dont on sait qu'elle est comme le

\* Théophile  
Evêque d'Alexandrie.

Theodor. 5. c.

22. Ruff. 11. c.

22. & 23. Soer.

5. c. 16.

langage naturel : elle est souvent employée aussi par les Orateurs, & elle leur fournit quelquefois par d'heureuses applications des traits fort vifs & fort éloquens. Tel est, par exemple, entre beaucoup d'autres, celui qu'on trouve dans une harangue de Cicéron au sujet de Mithridate roi de Pont. L'Orateur marque que ce Prince, fuyant devant les Romains après la perte d'une bataille, trouva le moyen d'échapper aux mains avarés des vainqueurs en répandant sur la route d'espace en espace une partie des trésors & des dépouilles que lui avoient acquis ses conquêtes passées : à peu près, dit-il, comme on rapporte que Médée, poursuivie par son pere dans la même région, répandit sur les chemins les membres de son frere Absyrte dont elle avoit coupé le corps en pièces, afin que le soin de ramasser ces membres épars, & la douleur dont un si triste spectacle pénétreroit un pere, retardassent la vivacité de sa poursuite. La ressemblance est parfaite ; si ce n'est, comme le remarque Cicéron, que ce fut la tristesse qui arrêta Aëta pere de Médée, & la joie les Romains.

*Pro Leg. Mai.  
lib. II. c. 22.*

IL EST d'autres espèces de livres, exposés aux yeux de tout le monde : les tableaux, les estampes, les tapisseries, les statues. Ce sont autant d'énigmes pour ceux qui ignorent la Fable, qui souvent en est l'explication & le dénouement. Il n'est pas rare que dans les entretiens on parle de ces matières. Ce n'est point, ce me semble, une chose agréable, que de demeurer muet & de paroître stupide dans une compagnie, faute d'avoir été instruit pendant la jeunesse d'une chose, qui coûte fort peu à apprendre.

Toutes ces raisons m'ont toujours fait souhaiter qu'on travaillât à une Histoire de la Fable, qui pût être mise entre les mains de tout le monde, & qui fût faite exprès pour les jeunes gens. Le livre du Pere Gauruche est à peu près de ce genre : mais il n'a pas assez d'étendue, non plus que le traité du Pere Jouvenci, dont le titre est *Appendix de Diis*, & qui d'ailleurs est excellent. Celui de M. l'Abbé Banier renferme en trois tomes une grande partie de ce qu'on peut desirer sur la Fable, dont il tire le fond de l'histoire même, ce qui est en ce genre le meilleur sy-

stème , & dont il explique les différentes sources avec beaucoup de solidité & d'érudition : mais cet ouvrage est trop savant & trop étendu pour de jeunes gens ; comme le seroit aussi celui du Pere Tournemine , dont il nous a tracé un plan , qui feroit désirer que l'ouvrage fût achevé. On a donné depuis peu un Livre , qui a pour titre Dictionnaire de la Fable. Il peut être fort utile pour s'éclaircir soi-même sur les difficultés qu'on trouve dans les lectures sur la Fable : mais ce n'en est pas une histoire suivie.

On pourroit en donner une , renfermée en un seul tome ; qui fût d'une raisonnable étendue ; où l'on rapporteroit les faits les plus considérables & les plus connus , & qui peuvent le plus contribuer à l'intelligence des Auteurs. Il seroit bon , ce me semble , d'éviter ce qui n'a rapport qu'à l'érudition , & qui rendroit l'étude de la Fable plus difficile , & moins agréable ; ou du moins de rejeter dans de courtes notes les réflexions qui seroient de ce genre. Mais avant tout , il faudroit en écarter avec une sévérité inflexible tout ce qui pourroit nuire à la pureté des mœurs , & n'y laisser , non seulement aucune histoire , mais aucune expression , qui pût blesser le moins du monde des oreilles chastes & chrétiennes.

## CHAPITRE SECOND. DES ANTIQUITÉS.

**O**UTRE les événemens contenus dans l'Histoire , & les réflexions qui en sont une suite naturelle , cette étude renferme encore une autre partie , moins nécessaire & moins agréable à la vérité , mais qui peut être fort utile , si elle se fait avec goût & discernement : je veux dire la connoissance des usages , des coutumes , & de tout ce qu'on entend par le nom d'Antiquités. Il me semble qu'il en est à peu près de ceux qui étudient l'Histoire ,

#### IV. Partie. DES ANTIQUITE'S. 447

comme des voyageurs. Ceux-ci pour l'ordinaire se proposent un certain but , qui est d'arriver dans leur patrie , ou dans quelque autre lieu où leurs affaires & leurs intérêts les appellent : & c'est ce but , ce motif , qui les fait agir , & les met en mouvement. Ils ne laissent pas néanmoins , s'ils en ont le loisir , & s'ils se piquent de curiosité , d'examiner chemin faisant ce qui se rencontre sur leur route de plus remarquable , & d'en faire des espèces de journaux & de mémoires pour leur usage particulier. Voilà ce qu'on doit aussi pratiquer en étudiant l'Histoire ; c'est-à-dire , qu'outre la suite des faits & des événemens , & les sages réflexions auxquelles ils donnent lieu , on doit encore y ramasser avec sointout ce qui regarde les usages , les coutumes , les loix , les arts , & mille autres connoissances curieuses , qui servent à orner l'esprit , & qui contribuent aussi beaucoup à l'intelligence parfaite de l'Histoire.

#### *Utilité de l'étude des Antiquités.*

CETTE ÉTUDE est , jusqu'à un certain point , d'une nécessité absolue pour tous les maîtres. Sans elle il y a dans tous les Auteurs beaucoup d'expressions , d'allusions , de comparaisons , qu'on ne peut entendre : sans elle il n'est presque pas possible de faire un pas dans la lecture même de l'Histoire , qu'on ne se trouve arrêté par des difficultés , dont souvent une légère connoissance de l'Antiquité donneroit la solution. Qu'on parcoure seulement le premier livre de Tite-Live , qui avec l'origine du Peuple Romain confirme celle de presque toutes ses loix & ses coutumes , & l'on reconnoitra de quelle utilité & de quel secours est l'étude dont je parle.

Je sai que cette étude , comme toutes les autres , si on la pousse trop loin , a ses dangers & ses écueils. Il y a une sorte d'érudition obscure & mal conduite , qui ne s'occupe que de questions également vaines & épineuses , qui dans chaque matière cherche ce qu'il y a de plus abstrus & de plus inconnu , & qui se borne presque à la découverte de choses absolument superflues , qu'il seroit souvent

plus utile d'ignorer que de savoir. <sup>a</sup> Sénèque, en plus d'un endroit, se plaint que ce mauvais goût, qui avoit pris naissance chez les Grecs, étoit passé chez les Romains; & commençoit à flétrir la nation. <sup>b</sup> Il remarque qu'il y a, en matière d'étude, comme dans le reste, un excès & une intempérance vicieuse: Qu'il n'est pas moins blâmable de faire à grands frais un amas de connoissances inutiles, que de meubles superflus: Que cette sorte d'érudition n'est propre qu'à faire d'importuns discoureurs, sortement entêtes de leur mérite, & qui dans le fond sont de vrais ignorans. Il parle de Didyme, ce fameux Grammairien, qui avoit composé quatre mille volumes, où il examinoit une infinité de questions inutiles, qui n'étoient bonnes qu'à être oubliées. Je le trouverois, dit Sénèque, bien malheureux, s'il avoit été condamné, je ne dis pas à composer, mais seulement à lire un si grand nombre de livres: *Quatuor millia librorum Didymus Grammaticus scripsit; miser, si tam multa supervacua legisset.*

Juvenal <sup>c</sup> se moque aussi avec raison du mauvais goût de ceux de son tems, qui exigeoient qu'un Précepteur fût en état de répondre sans préparation sur mille questions absurdes & ridicules. En effet, c'est bien peu connoître le prix du tems, & bien mal placer sa peine & son travail, que de les employer à l'étude de choses obscures &

<sup>a</sup> Ecce Romanos quoque invasit  
Inane studium supervacua discendi.  
*Lib. de brev. vit. cap. 14.*

<sup>b</sup> Plus être velle, quam sit satis,  
intemperantix genus est.... An tu  
existimas reprehendendum, qui su-  
pervacua usu sibi comparat, &  
pretiosarum rerum pompam in do-

mo explicat? non putas eum, qui  
occupatus est in supervacua litera-  
rum suppellectile? Quid quodd ista  
liberalium artium consecratio mo-  
lestos, verbosos, intempestivos,  
sibi placentes facit, & ideo non di-  
centes necessaria, quia supervacua  
didicerunt. *Epist. 88.*

<sup>c</sup> Sed vos severas imponite leges,  
Ut præceptori verborum regula constet;

Ut legat historias; auctores noverit omnes.  
Tanquam ungues digitosque suos, ut fortè rogatus  
Dum petit aut thermas, aut Phœbi balnea, dicat  
Nutricem Anchisæ, nomen patriamque noverce  
Anchemoli; dicat, quot Acestes vixetit annos,  
Quot Siculus Phrygibus vini donaverit urnas. *Juven. lib. 3. Sat. 7.*

difficiles,

#### IV. Partie. DES ANTIQUITE'S. 449

difficiles , & en même tems , comme le dit<sup>a</sup> Cicéron ,  
non nécessaires , & quelquefois même vaines & frivoles.

Turpe est difficiles habere nugas,  
Et stultus labor est ineptiarum.

Marial.

Un maître sensé évitera avec soin ce défaut. En s'appliquant à l'Histoire & aux Antiquités , il ne poussera point trop loin ses recherches , & gardera dans cette étude une sage sobriété. Il se souviendra de ce que dit Quintilien , que c'est une sorte & pitoiable vanité que de se piquer de savoir sur un sujet tout ce qu'en ont dit les auteurs les moins estimables , qu'une telle occupation use & consume mal à propos un tems & des efforts que l'on doit réserver pour de meilleures choses , & qu'entre les vertus & les perfections d'un bon maître , celle de savoir ignorer certaines choses n'est pas la moindre. *Ex quo mihi inter virtutes Grammatici habebitur , aliqua nescire.*

Quintil. lib.  
1. cap. 8.

Il y a un art de faire entrer de l'agrément dans ces matières sèches pour l'ordinaire & rebutantes , de les assaisonner par de courtes histoires ou réflexions qu'on y mêle , d'en écarter presque toutes les difficultés & les épineuses , de n'en laisser cueillir aux jeunes gens pour ainsi dire que la fleur , de réveiller leur goût & de piquer leur curiosité par des traits singuliers & frapans : en un mot de leur faire desirer & attendre avec quelque impatience cette sorte d'exercice.

Avec ces précautions on ne peut trop recommander l'étude des Antiquités ni aux écoliers , ni aux maîtres. Ceux-ci la doivent regarder comme un de leurs devoirs essentiels. Elle fait partie d'une érudition qui est non seulement convenable , mais absolument nécessaire à des personnes destinées par leur état à étudier & à enseigner les Belles-Lettres. L'Université dans tous les tems s'est distinguée par cet endroit autant que par tous les autres. On y a toujours vu sortir de son sein des Savans en tout genre ,

<sup>a</sup> Alterum est vitium , quòd quidam nimis magnum studium multamque operam in res obscuras at-

que difficiles conferunt , eisdemque non necessariis. *Offic. lib. 1. n. 19.*

450 *IV. Partie. DES ANTIQUITÉS.*

qui ont fait honneur à la littérature & à la Nation par les doctes ouvrages qu'ils ont donnés au public : Turnebe, Muret, Buchanan, Scaliger, Casaubon, & tant d'autres, qui ont enseigné ou étudié dans l'Université de Paris.

C'est à nous à soutenir leur gloire, & à regarder leur réputation comme un riche & précieux patrimoine que nous devons transmettre à nos successeurs dans son entier, & ne pas souffrir qu'il diminue ou se dissipe par notre paresse & notre indolence. Nous voions plusieurs de nos confrères se distinguer dans l'Université, chacun selon son goût & son attrait, en différens genres de littérature : composition en prose ou en vers grecs & latins ; étude profonde de la Rhétorique & des anciens Rhéteurs, de la Poétique & des Maîtres qui en ont traité, de la Grammaire en général, & de toutes ses parties ; connoissance exacte des Auteurs anciens, de l'Histoire tant Grecque que Romaine, & des Antiquités de l'une & de l'autre nation. Une noble émulation nous est permise en ce point. Nous devons, tous tant que nous sommes, faire effort pour atteindre, & même, s'il se peut, pour passer ceux qui jusqu'ici nous ont devancés.

Il ne s'agit pas seulement de la gloire de l'Université, mais de l'honneur de la Nation, qui doit nous toucher sensiblement. Il semble que certains peuples voisins travaillent à nous enlever la gloire de l'érudition par l'application extraordinaire qu'ils donnent aux sciences, & par les grands & doctes ouvrages dont ils enrichissent le public. Ils ne peuvent disputer aux François celle d'exceller dans ce qui regarde l'éloquence & la poésie, l'étude des Belles-Lettres, la finesse & la délicatesse de la composition ; le siècle de Louis le Grand ayant été pour nous, ce que fut autrefois celui d'Auguste pour les Romains, c'est à dire la règle & le modèle du bon goût en tout genre. En conservant avec soin & avec jalousie cette glorieuse partie de notre ancien héritage, il n'en faut pas négliger une autre, qui doit aussi nous être fort précieuse ; & la perfection de notre état est de joindre ensemble ces deux choses, le bon goût des Belles-Lettres, & celui de l'érudition.



#### IV. Partie. DES ANTIQUITE'S. 451

Ces deux parties, quoique bien différentes, ne sont point incompatibles, & elles doivent se prêter un mutuel secours. En effet l'érudition brille tout autrement, quand elle est soutenue d'une composition fine & délicate, telle qu'on la voit dans les ouvrages de Muret, de Manuce, & de beaucoup d'autres illustres Savans qui ont fait tant d'honneur à la littérature : & d'un autre côté la délicatesse de la composition est infiniment relevée par la solidité & la multiplicité des pensées & des choses que l'érudition lui fournit.

Je ne sais si l'amour de la patrie, & la prévention pour un corps dont j'ai l'honneur d'être, m'aveuglent : mais il me semble que les deux caractères dont je viens de parler se trouvent heureusement réunis dans la plupart des Mémoires qu'a donné au public l'Académie Royale des Inscriptions & des Belles-Lettres. On y trouve une grande partie des Antiquités expliquées avec beaucoup de netteté & d'élégance. J'en ai fait grand usage dans le peu que j'en raporte ici. Le double titre d'Inscriptions & de Belles-Lettres que porte cette Académie, marque assez que son but est de joindre la délicatesse de la littérature à la profondeur de l'érudition. Pour ne point parler de beaucoup d'autres savans Académiciens, tels qu'étoient M. l'Abbé Fraguier & M. l'Abbé Maffieu, elle a perdu depuis peu un excellent sujet, qui réunissoit dans un degré éminent ces deux qualités : je parle de M. Bavin le jeune, Professeur Royal en langue Grecque, Garde de la Bibliothèque du Roi, & l'un des Quarante de l'Académie Française. Il avoit une vaste érudition, & je ne sais si dans toute l'Europe il y avoit un homme qui possédât la langue Grecque plus parfaitement que lui. Mais en même tems il composoit dans les trois langues, grecque, latine, & française, soit en prose, soit en vers, avec une extrême délicatesse. Plusieurs de nos plus habiles Professeurs de l'Université ne manquoient jamais de lui montrer leurs compositions, & ils se trouvoient toujours bien de sa critique, également modeste & judicieuse. Pour moi, quoiqu'il fût mon cadet pour l'âge, je l'ai toujours regardé comme mon maître pour les Belles Lettres, fut

#### 452 IV. Partie. DES ANTIQUITÉS.

tout pour le grec ; & je lui dois une grande partie du peu que je fai.

C'est à cette érudition que doivent rendre les jeunes maîtres qui songent à faire des études sérieuses , & à conduire celles des autres. La longueur & la difficulté du travail ne doivent point les rebuter. En consacrant tous les jours un certain tems réglé à la lecture des anciens Auteurs, ils feront peu-à-peu un amas de richesses, dont ils seront eux-mêmes étonnés dans la suite. Il ne s'agit que de commencer, de mettre le tems à profit, & de faire ses remarques avec ordre & clarté. Pour savoir ce qu'il est à propos d'observer dans ses lectures, il faudroit déjà avoir quelque goût & quelque teinture d'érudition. Ainsi, pour me renfermer dans celle dont il s'agit ici, il seroit à souhaiter qu'un maître, avant que de s'engager dans l'étude des anciens Historiens, eût parcouru au moins ce que Rosinus a écrit sur les antiquités Romaines. Ce travail n'est pas de longue haleine, & il peut cependant être d'un grand usage pour les jeunes maîtres dans la lecture des Auteurs, en les rendant attentifs à plusieurs choses, qui sans cela pourroient leur échapper. On a un petit traité latin du P. Cantel. Jésuite, intitulé *De Romana Republica*, qui est fort propre pour les commençans. Il y en a un françois, \* mais fort abrégé, qui a pour titre, *Abrégé des Antiquités Romaines*, qu'on pourroit mettre entre les mains des jeunes gens, jusqu'à ce qu'on en ait fait un exprès pour eux : & j'espère que quelque habile maître voudra bien se charger de ce petit ouvrage.

\* Il est imprimé chez Jean-Luc Nyon, près le Collège Mazarin.

On peut rapporter à sept ou huit chefs une bonne partie de ce qui regarde les Antiquités : La religion ; le gouvernement politique ; la guerre ; la navigation ; les monumens & édifices publics ; les jeux ; les combats ; les spectacles ; les arts & les sciences ; les usages de la vie commune, comme les repas, les habits, les monnoies, &c.

Chacune de ces parties en renferme beaucoup d'autres. Par exemple, sous le titre de religion sont compris, les dieux ; les prêtres ; les temples ; les vases, meubles, instrumens employés à divers actes de religion ; les sacrifi-

#### IV. Partie. DES ANTIQUITÉS. 453

ces ; les fêtes ; les vœux & les oblations ; les oracles & les présages. Sous le titre de gouvernement politique, les Comices ou Assemblées, les différentes Magistratures, les Loix, les Jugemens. Et ainsi de tout le reste.

Il y a mille choses curieuses, & dignes certainement d'être observées, qu'un maître un peu versé dans cette étude fait remarquer à ses disciples selon que l'occasion s'en présente ; & à la longue il leur remplit l'esprit d'un grand nombre de connoissances utiles & agréables, qui ne leur coûtent presque aucun travail. Quelques exemples en feront la preuve, & montreront combien l'étude des Antiquités peut servir soit pour exciter la curiosité des jeunes gens & leur inspirer du goût pour la lecture, soit même pour leur insinuer d'utiles principes par rapport aux mœurs & à la religion. Je me bornerai ici à un seul article qui regarde les Arts, & je n'en traiterai qu'une très médiocre partie.

#### FAITS ET RÉFLEXIONS *sur ce qui regarde l'invention des Arts.*

IL EST important, en lisant les Auteurs, d'y remarquer soigneusement l'origine des arts & des sciences, leurs différens progrès, leur décadence & leur chute, les faits rares & curieux qu'on y trouve sur ce sujet, les hommes illustres qui y ont excellé, les Princes qui en ont fait fleurir l'étude en accordant leur protection aux personnes qui se distinguoient en quelque genre que ce fût ; & l'on ne doit pas omettre les découvertes qui ont échappé aux recherches des anciens, & qui étoient réservées pour les siècles postérieurs. Je ne toucherai que les deux derniers articles, & je me contenterai d'en indiquer seulement quelques exemples. J'y joindrai quelque chose sur les mesures & les monnoies.

##### §. I. *Découvertes échappées aux Anciens.*

LES JEUNES GENS entendent souvent parler de cavalerie dans les descriptions de combats dont les auteurs

454 *IV. Partie. DES ANTIQUITÉS.*

sont pleins, mais il est rare qu'ils fassent attention à une chose fort étonnante en elle même, & qu'on a de la peine à comprendre : c'est qu'anciennement les cavaliers ne se servoient point d'étriers. Il falloit donc, quand l'âge les appesantissoit, qu'ils se fissent mettre à cheval par leurs Écuiers s'ils en avoient, ou qu'ils prissent l'avantage d'un terrain plus élevé, ou de quelque pierre, ou d'un tronc d'arbre. Plutarque observe que Gracchus fit mettre sur les grands chemins d'espace en espace des pierres pour aider les cavaliers à monter à cheval.

*In vit. Gracch.*

On est surpris avec raison que les Anciens n'aient point employé le verre pour leurs fenêtres. Le verre cependant étoit en usage chez eux. Sans parler des glaces & des miroirs dont les chambres étoient parées, on employoit le verre pour faire des vases, des tasses, des gobelers, qui imitoient parfaitement le crystal, & qui n'étoient pas un des moindres ornemens des buffets. Quoi de plus facile que d'en faire des vitres ? Cependant les anciens ne s'en étoient point avisés.

Ils n'usoient point non plus de lin pour les chemises, qui contribuent beaucoup pourrant à la propreté & à la santé : & c'est une des raisons qui rendoient chez eux le bain absolument nécessaire.

On fait de même observer aux jeunes gens que plusieurs inventions des plus nécessaires à la vie, telles que sont les moulins à eau, les moulins à vent, les lunettes, la boussole, l'imprimerie, & d'autres choses pareilles n'étoient point connues des Anciens, & que nous devons la plupart de ces rares & précieuses inventions à des siècles de barbarie, où régnoient encore la grossièreté & l'ignorance que l'irruption des peuples du Nord, ennemis & destructeurs de tous les ouvrages de l'art, avoient répandues dans toute l'Europe. Quelles découvertes n'a-t-on point fait dans l'astronomie par le moyen des lunettes d'approche ! Quel changement la boussole n'a-t-elle point apporté dans la navigation !

On ne manque pas, à cette occasion, de faire remarquer aux jeunes gens que l'invention des arts ne doit point être attribuée à l'industrie humaine seule, mais à une pro-

vidence particulière , qui se cachant pour l'ordinaire sous des rencontres qui ne paroissent que l'effet du hazard , a conduit les hommes par degrés à des découvertes merveilleuses , pour leur procurer dans les tems marqués les nécessités & les commodités de la vie. C'est une vérité que les payens même ont reconnue ; & Cicéron , parcourant ce qu'il y a de plus utile & de plus précieux dans la nature , avoue que tout cela seroit demeuré enseveli dans l'oubli , & caché dans les entrailles de la terre , si Dieu n'en avoit donné la connoissance & l'usage à l'homme.

*Cic. lib. 1. de  
Divin. n. 116.*

Pour appuyer cette réflexion , & rendre cette vérité plus sensible , on explique en détail aux jeunes gens ce qui regarde la boussole , & un tel récit ne peut que leur faire beaucoup de plaisir. La Boussole , leur dit-on , est une boëtte où il y a une aiguille aimantée , & soutenue de telle sorte qu'elle peut tourner de tous côtés. Cette aiguille , par la vertu de l'aimant dont on l'a frotée , se dirige toujours d'une manière fixe à peu de chose près sur la ligne méridienne , tournant une de ses extrémités vers le nord , & l'autre vers le midi , & par ce moien elle découvre au Pilote de quel côté est porté le vaisseau. Les Anciens , avant l'invention de la boussole , ne pouvoient naviger fort loin en pleine mer , parce qu'ils n'avoient pour se conduire que le soleil & les étoiles , & quand ce secours leur manquoit , ils alloient au hazard , & ne savoit de quel côté le vaisseau avançoit. C'est pour cela qu'ils ne s'éloignoient pas beaucoup des côtes , & qu'ils n'osoient entreprendre des voies de long cours. La boussole a levé ces difficultés , parce que quelque tems qu'il fasse pendant le jour , & quelque obscurité qu'il y ait pendant la nuit , elle montre toujours où est le nord & le midi , & par une suite nécessaire où est l'orient & l'occident , & fait connoître sûrement la route que tient le vaisseau.

La découverte du nouveau monde , & par conséquent le salut d'une infinité d'ames , dépendoit de l'invention de la boussole : & il est étonnant qu'elle ait été ignorée si longtemps , car elle n'est connue en Europe que depuis environ trois cens ans. Des deux vertus spécifiques qu'a

la pierre d'aimant, les Anciens en connoissoient une parfaitement, savoir celle d'attirer & de soutenir le fer. Comment ne sont-ils point parvenus à découvrir l'autre, qui est de se tourner & de se fixer toujours vers le nord & le midi, découverte qui nous paroît maintenant si facile & si naturelle ? Qui ne voit clairement que Dieu, qui rend les hommes attentifs ou distraits sur les effets de la nature selon ses vûes & son bon plaisir, avoit réservé dans ses décrets éternels cette importante découverte pour les tems où il vouloit que l'Evangile fût porté dans ces terres, inaccessibles jusques-là à nos vaisseaux, parce qu'elles étoient séparées de nous par des espaces immenses de mer qu'ils ne pouvoient traverser, & que Dieu n'avoit point encore levé les barrières qui nous en avoient fermé l'entrée.

En parlant aux jeunes gens des vaisseaux des Anciens ; on les avertit qu'il y a une grande difficulté entre les Savans, pour expliquer comment les rangs de rames étoient disposés. Il y en a, dit le P. de Montfaucon, qui veulent qu'ils fussent mis en long, & à peu près comme sont aujourd'hui les rangs de rames dans les galères. D'autres, & il est lui-même de ce nombre, soutiennent que les rangs des birèmes, des trirèmes, des quinquerèmes, ou pentères, & d'autres, multipliés jusqu'au nombre de quarante en certains vaisseaux, étoient les uns sur les autres, non perpendiculairement, ce qui auroit été impossible, mais obliquement, & comme par degrés ; & ils le prouvent par une infinité de passages d'Auteurs. Mais ce qu'il y a de plus fort pour ce sentiment, c'est que les anciens monumens, sur tout la colonne Trajane, nous représentent ces rangs les uns sur les autres. Cependant, ajoute le P. de Montfaucon, nos plus habiles gens de marine prétendent que cela est impossible. Tous ceux, dit-il, à qui j'en ai parlé, dont quelques-uns sont de la première distinction, & d'une habileté reconnue de tout le monde, parlent de même.

Sans être fort habile dans la marine, on conçoit aisément qu'il devoit y avoir une difficulté presque insurmontable dans la manœuvre des vaisseaux d'une grandeur

#### IV. Partie. DES ANTIQUITES. 457

deur extraordinaire, tels que ceux \* de Ptolémée Philopator roi d'Égypte, & d'Hiéron roi de Syracuse. Le vaisseau d'Hiéron, fabriqué sous la direction d'Archimède, avoit vingt rangs de rames, & l'autre quarante. Celui-ci étoit long de 280 coudées, large de 38, & en avoit de hauteur environ 50. Les rames de ceux qui tenoient le plus haut rang, avoient de longueur 38 coudées. Il paroît par la colonne Trajane que dans les birèmes & dans les trirèmes, il n'y avoit qu'un rameur à chaque rame : il n'est pas aisé de décider pour les autres. Aussi Plutarque remarque-t-il que le vaisseau de Ptolémée, plus semblable à un bâtiment immobile qu'à un navire, n'étoit que pour la pompe & le spectacle, & non pour l'usage. Tite-Live dit à peu près la même chose du navire de Philippe roi de Macédoine, qui avoit seize rangs de rames, *Jussus Philippus naves omnes testas trade-re; quin & regiam unam inhabilis prope magnitudinis, quam sexdecim versus remorum agebant.* Végèce ne compte entre les vaisseaux de raisonnable grandeur, & propres pour la guerre, que les quinquerèmes, & ceux de moindre rang; & il n'est guères parlé que de ceux-là dans les Auteurs. Il paroît même que depuis Auguste on n'a guères employé d'autres vaisseaux à plusieurs rangs de rames que les trirèmes & les birèmes.

Mais, pour bien juger de la manœuvre de ces vaisseaux d'une grandeur extraordinaire, il faudroit l'avoir vû de ses propres yeux. L'Histoire parle des navires de Démétrius surnommé le Poliorcète, qui étoient à seize rangs de rames : avant lui on n'en avoit point encore vû de tels. Leur agilité, dit Plutarque, leur vitesse, & leur adresse à tourner, étoient encore plus admirables que leur grandeur énorme. Tout cela étoit de l'invention de ce Prince, qui avoit un merveilleux génie pour les arts, & qui inventa bien des choses inconnues aux architectes. Ces navires faisoient l'admiration des gens de son tems, qui n'auroient jamais pu croire que cela fût possible, s'ils ne l'avoient vû.

J'ai fait ces remarques, pour montrer combien il est important, en lisant les Auteurs grecs & latins, d'être

\* On en peut voir la description dans Athénée. l. 5.

In vit. Demetr.

Liv. lib. 33. n. 30.

Plut. in vit. Demetr. Diod. Sic. l. 10. 20.

#### 458 IV. Partie. DES ANTIQUITES.

attentif à y observer exactement dans les descriptions qu'on y trouve de flotes & de combats sur mer , tout ce qui a raport à la construction des vaisseaux , à leurs formes , & à leurs espèces différentes , & aux différens changemens qui sont arrivés dans la marine par raport à la navigation.

Je dois pourtant avertir les jeunes gens en général qu'il y a certains faits merveilleux raportés par les anciens, sur lesquels il est bon de suspendre un peu sa croiance, jusqu'à ce qu'on les ait examinés avec plus de soin. Pline dit que du tems de Tibère on avoit trouvé le secret de rendre le verre malléable, mais qu'on avoit étouffé entièrement cette invention, de peur qu'elle ne fit perdre le prix & l'estime à l'or, à l'argent, & à toutes sortes de métaux. Dion rapporte l'histoire d'un ouvrier, qui ayant laissé tomber à dessein devant Tibère un vase de verre qu'il lui présentoit, en ramassa sur le champ les morceaux, & après les avoir un peu maniés, montra le vase entier & sans aucune fracture. D'autres Auteurs, sur la foi de Pline, ont raconté le même fait. Cependant les savans assurent que la prétendue *malléabilité* du verre est une chimère, que la saine physique dément absolument. Aussi Pline avoue que ce qu'on en disoit, avoit plus de cours que de fondement: *Ea fama crebrior din quam certior fuit.*

Je ne sai si l'on peut faire plus de fond sur ce que le même Pline raconte d'un petit poisson appelé par les Grecs *Echeneis*, & par les Latins *Remora*, qui s'étant attaché sous le gouvernail de la galère qui portoit l'Empereur Caligula, l'arrêta tout court, sans que quatre cens rameurs qui y étoient la pussent faire avancer.

#### §. II. Honneurs rendus aux Savans.

IL Y AUROIT beaucoup de choses à observer dans l'Histoire ancienne sur ce qui regarde les honneurs rendus à ceux qui ont inventé ou perfectionné les arts, & en général aux Savans du premier ordre qui se sont distingués d'une manière particulière: mais mon dessein ne me permet pas de m'étendre beaucoup sur ce sujet, quelque intéressant qu'il fût pour nous.

Lib. 36. cap. 26.

Lib. 37. pag. 617.

Lib. 31. cap. 1.



#### IV. Partie. DES ANTIQUITES. 459

On ne peut lire la lettre que Philippe Roi de Macédoine écrivit à Aristote, sans être ravi d'admiration en voyant que ce Prince préféreroit à la joie que lui avoit causé la naissance d'un fils, celle qu'il auroit de lui donner pour maître le premier Philosophe de son tems, & le plus habile homme qui eût jamais été.

L'estime singulière que fit Alexandre le Grand des poésies d'Homère, & les égards qu'il eut dans le sac de la Ville de Thèbes pour la mémoire de Pindare, ne lui ont guères moins acquis de réputation que toutes ses conquêtes : & on l'admire presque autant, lorsque, déchargé du faste de la roiauté, il aime à s'entretenir familièrement avec les célèbres Peintres & Sculpteurs de son tems, que lorsque marchant à la tête de ses armées il porte par tout la terreur.

La protection éclatante que Mécène accorda aux gens de lettres, employant pour leur faire du bien tout le crédit qu'il avoit auprès du Prince, a rendu son nom immortel, & a procuré au siècle d'Auguste la gloire d'être regardé à jamais comme l'âge d'or de la littérature, & la règle du bon goût en tout genre d'érudition.

Quand on lit que le Roi Catholique & le Cardinal Ximénès, allant un jour à un Aste public qui se tenoit dans la nouvelle Université d'Alcala, voulurent que le Recteur marchât au milieu d'eux, (prérogative que cette Université a toujours conservée depuis,) on sent bien que ce n'étoit point à la personne du Recteur qu'ils rendoient cet hommage public, mais qu'en grand Roi & en grand Ministre ils vouloient par là inspirer le goût des Lettres & des Sciences, qui rendent toujours avec usure aux Princes la gloire qu'elles en reçoivent.

Les privilèges singuliers que nos Rois accordèrent autrefois à l'Université de Paris, la mere & le modèle de toutes les autres, partoient du même principe : & la réputation qu'elle s'est acquise à elle-même & au Roiaume dans tout le monde chrétien, montre que les Rois nos fondateurs n'ont point été trompés dans leurs vûes, qu'elle a remplies au dela de toutes leurs espérances. Il en sera ainsi dans tous les tems. Les arts & les sciences

M m m ij

*Ant. Gel. lib.  
9 cap. 3.*

*Hist. de Xi-  
ménès, par M.  
Fleischer, l. 6.*

fleuriront toujours dans les Etats où elles seront honorées: & à leur tour elles honoreront infiniment les Etats & les Princes qui les auront fait fleurir.

Je ne puis m'empêcher d'insérer ici un fait arrivé tout récemment & presque sous nos yeux, qui mérite d'être célébré dans toutes les langues, & inscrit en caractères éclatans dans tous les fastes de la Littérature. C'est ce qui s'est fait en Angleterre dans les obsèques du célèbre M. Newton, l'Archimède de notre siècle par la sublimité de ses raisonnemens dans la théorie, & par la force de son génie industrieux & inventif dans la pratique. Je ne ferai que transcrire ce qui se trouve dans le bel éloge qu'en fit M. de Fontenelles avec son éloquence ordinaire dans l'ouverture de l'Académie des Sciences de l'année 1727.

» Son corps fut exposé sur un lit de parade dans la  
 » chambre de Jérusalem, endroit d'où l'on porte au lieu  
 » de leur sépulture les personnes du plus haut rang, &  
 » quelquefois les têtes couronnées. On le porta dans  
 » l'Abbaye de Vestminster, le poêle étant soutenu par Mi-  
 » lord Grand Chancelier, par les Ducs de Montrose,  
 » & Roxburgh; & par les Comtes de Pembroke, de  
 » Suffex, & de Malslesfield. Ces six Pairs d'Angleterre,  
 » qui firent cette fonction solennelle, font assez juger quel  
 » nombre de personnes de distinction grossirent la pompe  
 » funèbre. L'Evêque de Rochester fit le service, accompagné  
 » de tout le Clergé de l'Eglise. Le corps fut  
 » enterré près de l'entrée du Chœur. Il faudroit presque  
 » remonter chez les anciens Grecs, si l'on vouloit trouver  
 » des exemples d'une aussi grande vénération  
 » pour le savoir. La famille de M. Newton imite encore la  
 » Grèce de plus près par un monument qu'elle lui  
 » fait élever, & auquel elle emploie une somme considérable.  
 » Le Doien & le Chapitre de Vestminster ont permis qu'on  
 » le construise dans un endroit de l'Abbaye, qui a été souvent  
 » refusé à la plus haute Noblesse. La patrie & la famille ont  
 » fait éclater pour lui la même reconnaissance, que s'il les  
 » avoit choisies. »

Je n'ai pas besoin de prier qu'on me pardonne cette digression. Pour peu qu'on soit sensible au bien public &

#### IV. Partie. DES ANTIQUITÉS. 461

à l'honneur des Lettres, il ne se peut qu'on ne soit vivement touché de cette espèce d'hommage solennel que la Noblesse d'un puissant Roïaume, au nom ce semble de toute la Nation, rend à la science & au mérite.

#### §. III. Des mesures de tems & de lieux, & des monnoies anciennes.

J'AJOUTE cet article, non pour entrer dans la discussion de ces matières, la plupart très difficiles, mais pour en donner une légère connoissance aux jeunes gens, & pour mettre sous leurs yeux un tarif des différentes sommes qui se rencontrent souvent dans les Auteurs, & qui par elles-mêmes ne présentent à l'esprit aucune idée claire de leur valeur. Plinie l'ancien dit que Roscius, le plus célèbre Acteur de son tems, gaignoit par an cinq cens mille sesterces : *Apud majores Roscius Histrion H-S quingenta annua meritaſſe proditur.* On lit dans Paterculus que Paul Emile mit dans le trésor public deux cens millions de sesterces : *Bis millies centies H-S ærario consulit.* De jeunes gens ne connoissent point nettement la valeur de ces sommes. Le Tarif leur apprend en un coup d'œil que la première somme est de 62500 liv. & la seconde de vingt-cinq millions de notre monnoie.

Lib. 7. cap.

Lib. 1. cap. 9.

#### I. Mesures de tems:

LES GRECS comptoient par *Olympiades*, dont chacune comprenoit l'espace de quatre années entières. Et ces Olympiades prenoient leur nom des Jeux Olympiques, qui se célébroient dans le Péloponnèse auprès de la ville de Pise, autrement dite *Olympie*. La première Olympiade, où Coroebus remporta le prix, commence, selon Ussérius, à l'été de l'année du monde 3228.

Varron place la fondation de Rome à la 3<sup>e</sup> année finissante de la VI<sup>e</sup> Olympiade, qui est l'an du Monde 3251 selon Ussérius, & avant Jésus-Christ 753. Caton la place deux ans plus tard. Ussérius ne suit ni l'un ni l'autre, & la met cinq ans plus tard que Varron. Tire-

M m m iij

#### 462 *IV. Partie. DES ANTIQUITE'S.*

Live, selon M. Dodwel, a suivi le sentiment de Caton : c'est ce qui m'a déterminé à m'y attacher aussi depuis que j'ai formé le dessein de travailler à l'Histoire Romaine. Ainsi je place, avec Caton, la fondation de Rome à la fin de la première année de la VII<sup>e</sup> Olympiade, qui est l'an du Monde 3253, & avant Jesus-Christ 751.

Voilà les deux époques les plus nécessaires pour l'intelligence de l'Histoire, les Olympiades & la Fondation de Rome ; en y joignant celles du Monde & de l'Ere Chrétienne.

#### *2. Mesures Itinéraires.*

Le point est la moindre partie qui se puisse décrire.

Douze points font une ligne.

Douze lignes font le pouce.

Douze pouces font le pié.

Deux piés & demi font le pas commun.

Deux pas communs, ou cinq piés, font le pas géométrique.

Cela posé, voici les mesures itinéraires les plus connues.

Le STADE étoit particulier aux Grecs, & est de 125 pas géométriques. Par conséquent il en faut 20 pour faire une lieue commune de France, qui est de 2500 pas.

Le MILLE chez les Romains est de 8 stades, ou de 1000 pas géométriques : un peu moins d'une demie lieue.

La LIEUE des anciens Gaulois est de 1500 pas.

La PARASANGE chez les Perses est ordinairement de 30 stades, c'est-à-dire d'une lieue & demie. Il y en a depuis 20 jusqu'à 60 stades.

Le SCHOENE le plus commun chez les Egyptiens est de 40 stades, & ainsi de deux lieues. Il y en a depuis 20 jusqu'à 120.

La LIEUE COMMUNE de France est de 2500 pas : La PETITE de 2000 pas : La GRANDE de 3000 pas. Quand on parle des lieues de France, on entend ordinairement les communes.

## 3. Des Monnoies anciennes.

LA DRAGME Attique , à laquelle répond le Denier Romain , nous doit servir de règle , pour connoître la valeur de toutes les autres monnoies. M. de Tillemont la fait monter à douze sols de notre monnoie : le Pere Lamy à huit sols à quelque chose près : M. Dacier à dix sols. C'est à ce dernier sentiment que je m'en tiens , sans examiner ici les raisons de ces différences , seulement parce que cette manière de compter est la plus facile , & par conséquent la plus propre pour les jeunes gens. Je prens notre monnoie en fixant le marc à vingt-sept livres tournois , ce qui est regardé par la plupart des nations de l'Europe comme le prix intrinsèque de l'argent.

*Monnoies Grecques.*

L'OBOLÉ Attique est la sixième partie d'une dragme Attique.

La DRAGME Attique est composée de six oboles. Elle répond au denier Romain , & vaut dix sols de France.

La MINE Attique vaut cent dragmes , & par conséquent 50 livres de France.

Le TALENT Attique vaut soixante mines , & par conséquent trois mille livres de France.

MYRIADE est un mot grec qui signifie dix mille. Ainsi une myriade de dragmes signifie dix mille dragmes , & vaut 5000 livres.

Le STATÈRE Attique étoit une monnoie d'or du poids de deux dragmes , qui valoient vingt dragmes d'argent , & par conséquent dix livres de France. Le *Darique* , monnoie d'or des Perses , & celle qui portoit le nom de Philippe roi de Macédoine , *Philippei* , étoient de la même valeur que le Stater Attique.

Le SICLÉ , monnoie des Hébreux , valoît quatre dragmes Attiques , c'est-à-dire 40 sols.

*Monnoies Romaines.*

L'As Romain , autrement appelé *libra* , ou *pondo* , valoit dans son origine la dixième partie du denier Romain.

Le PETIT SESTERCE , *sestertius* , ou *nummus* , étoit la quatrième partie du denier Romain , & valoit deux sols & demi de France. Il étoit d'abord marqué ainsi , L-L-S , parce qu'il valoit deux *as* , ou deux livres & demi : *sestertius* pour *semistertius* , comme qui diroit un demi ôté de trois. Ensuite les Libraires ont mis une H pour les deux L-L , & ont ainsi marqué le sesterce , H-S.

Le DENIER étoit une petite pièce d'argent , qui valoit dix *as* , quatre sesterces , & par conséquent dix sols de France.

Le GRAND SESTERCE , c'est-à-dire *sestertium* , au neutre , signifie une somme qui valoit 1000 petits sesterces , 250 deniers Romains , 125 livres de France.

Cette dernière somme se comptoit diversement. *Decem sestertia* , dix grands sesterces , ou dix mille petits. *Centena millia H-S* ou *nummum* : cent mille petits sesterces. *Decies centena millia H-S* : dix fois cent mille petits sesterces , ou un million de petits sesterces. Quelquefois on met l'adverbe seul : *decies* , & pour lors on sous-entend *centena millia H-S*.

Le nom de la monnoie d'or étoit *Aureus* , ou *Solidus*. Il est estimé ordinairement dans les Auteurs 25 deniers d'argent.

La proportion de l'or à l'argent a fort varié dans tous les tems. On peut s'en tenir à celle de dix à un pour l'antiquité. Ainsi un talent d'argent vaut trois mille livres , un talent d'or , trente mille livres. Maintenant la proportion de l'or à l'argent est à peu près de quinze à un.

*Nombres*

*Nombres Romains.*

|         |         |
|---------|---------|
| I.      | 1.      |
| V.      | 5.      |
| X.      | 10.     |
| L.      | 50.     |
| C.      | 100.    |
| D.      | 500.    |
| M.      | 1000.   |
| IC.     | 1000.   |
| ICC.    | 5000.   |
| CCIC.   | 10000.  |
| ICCC.   | 50000.  |
| CCCCIC. | 100000. |

*Tarif des Monnoies Grecques.*

MYRIADES.

|                                |                       |
|--------------------------------|-----------------------|
| 1 myrias drachmarum Atticarum. | 5000 liv.             |
| 2 myriades.                    | 10000 liv.            |
|                                | dix mille livres.     |
| 3 myriades.                    | 15000 liv.            |
| 4 myriades.                    | 20000 liv.            |
| 5 myriades.                    | 25000 liv.            |
| 10 myriades.                   | 50000 liv.            |
| 20 myriades.                   | 100000 liv.           |
|                                | cent mille livres.    |
| 50 myriades.                   | 250000 liv.           |
| 100 myriades.                  | 500000 liv.           |
| 200 myriades.                  | 1000000 liv.          |
|                                | un million de livres. |
| 1000 myriades.                 | 5000000 liv.          |
|                                | cinq millions.        |

TALENTA.

|                 |            |
|-----------------|------------|
| 1 talent.       | 3000 liv.  |
| 2 talents.      | 6000 liv.  |
| 5 talents.      | 15000 liv. |
| <i>Tome II.</i> | <i>Nnn</i> |

466. IV. Partie. DES ANTIQUITÉS.

|                 |                                    |
|-----------------|------------------------------------|
| 10 talents.     | 30000 liv.                         |
| 50 talents.     | 150000 liv.                        |
| 100 talents.    | 300000 liv.                        |
| 500 talents.    | trois cens mille livres.           |
|                 | 450000 liv.                        |
| 1000 talents.   | un million cinq cens mille francs. |
|                 | 3000000 liv.                       |
| 5000 talents.   | trois millions.                    |
|                 | 15000000 liv.                      |
| 10000 talents.  | quinze millions.                   |
|                 | 30000000 liv.                      |
| 20000 talents.  | trente millions.                   |
|                 | 60000000 liv.                      |
| 50000 talents.  | soixante millions.                 |
|                 | 150000000 liv.                     |
| 100000 talents. | cent cinquante millions.           |
|                 | 300000000 liv.                     |
|                 | trois cens millions.               |

*Tarif des Monnoies Romaines.*

A S.

|                                      |                         |
|--------------------------------------|-------------------------|
| Millia singula æris, ou mille asses. | 50 liv.                 |
| Duo millia æris.                     | 100 liv.                |
| Quatuor millia æris.                 | 200 liv.                |
| 5 millia æris.                       | 250 liv.                |
| 10 millia æris.                      | 500 liv.                |
| 20 millia æris.                      | 1000 liv.               |
| 50 millia æris.                      | 2500 liv.               |
| 100 millia æris.                     | 5000 liv.               |
| 500 millia æris.                     | 25000 liv.              |
| 1000 millia æris.                    | 50000 liv.              |
| millies.                             |                         |
| 10000 millia æris.                   | 500000 liv.             |
| decies millies.                      | cinq cens mille francs. |
| 10000 millia æris.                   | 1000000 liv.            |
| vigesies millies.                    | un million.             |
| 100000 millia æris.                  | 5000000 liv.            |
| centies millies.                     | cinq millions.          |



SESTERTIUS.

|                                                                                 |                               |                         |
|---------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------|-------------------------|
| 1 sestertius, sive nummus.                                                      | 1 liv.                        | 2 sols & demi<br>de Fr. |
| 8 sestertii, seu nummi.                                                         | 3 liv.                        |                         |
| 24 sestertii.                                                                   | 10 liv.                       |                         |
| 80 sestertii.                                                                   | 12 liv.                       | 10 sols.                |
| 100 sestertii.                                                                  | 25 liv.                       |                         |
| 200 sestertii.                                                                  | 50 liv.                       |                         |
| 400 sestertii.                                                                  | 100 liv.                      |                         |
| 800 sestertii.                                                                  | 125 liv.                      |                         |
| 1000 sestertii.                                                                 | 500 liv.                      |                         |
| 4000 sestertii.                                                                 | 1000 liv.                     |                         |
| 8000 sestertii.                                                                 | mille francs.                 |                         |
| 80000 sestertii.                                                                | 10000 liv.                    |                         |
|                                                                                 | dix mille francs.             |                         |
| 100000 vel centena millia HS. seu nummūm.                                       | 12500 liv.                    |                         |
| 200000 vel bis centena millia HS.                                               | 25000 liv.                    |                         |
| 500000 vel quingenta millia HS.                                                 | 62500 liv.                    |                         |
| 1000000 vel decies centena millia HS.                                           | 125000 liv.                   |                         |
| un million de HS.                                                               | cent vingt cinq mille francs. |                         |
| Quindecies centena millia HS.                                                   | 187500 liv.                   |                         |
| Vicies centena millia HS.                                                       | 250000 liv.                   |                         |
| Quinquagies centena millia HS.                                                  | 625000 liv.                   |                         |
| Centies centena millia HS. ou, dix<br>millions de sesterces.                    | 1 million 250000 l.           |                         |
| Quingenties centena millia HS. ou,<br>50 millions de sesterces.                 | 6 millions 250000 l.          |                         |
| Millies centena millia HS. ou, cent<br>millions de sesterces.                   | 12 millions 500000 l.         |                         |
| Bis millies centena millia HS. ou,<br>200 millions de sesterces.                | 25 millions.                  |                         |
| Decies millies centena millia HS.<br>ou, mille millions de sesterces.           | 125 millions.                 |                         |
| Vicies millies centena millia HS. ou,<br>deux mille millions de sesterces.      | 250 millions.                 |                         |
| Quadrages millies centena millia<br>HS. ou, 4 mille millions de sester-<br>ces. | 500 millions.                 |                         |

468 IV. Partie. DES ANTIQUITÉS.

|                                              |                                  |
|----------------------------------------------|----------------------------------|
| Quadragies quater millies C. M.              |                                  |
| HS. <i>ou</i> , 4400 millions de sesterces.  | 550 millions.                    |
| Quadragies octies millies C. M. HS.          |                                  |
| <i>ou</i> , 4800 millions de sesterces.      | 600 millions.                    |
| Quinquagies sexies millies C. M. HS.         |                                  |
| <i>ou</i> , 5600 millions de sesterces.      | 700 millions.                    |
| Sexagies quater millies C. M. HS.            |                                  |
| <i>ou</i> , 6400 millions de sesterces.      | 800 millions.                    |
| Septuagies bis millies C. M. HS. <i>ou</i> , |                                  |
| 7200 millions de sesterces.                  | 900 millions.                    |
| Octuagies millies C. M. HS. <i>ou</i> , huit |                                  |
| mille millions de sesterces.                 | 1000 <i>ou</i> , mille millions. |
| Centies millies centena millia HS.           |                                  |
| <i>ou</i> , dix mille millions de sesterces. | 1250 millions.                   |

S E S T E R T I U M.

|                                                                                                                                                     |              |            |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|------------|
| 1 sestertium.                                                                                                                                       | 250 drachmæ. | 125 liv.   |
| 2 sestertia.                                                                                                                                        | 500          | 250 liv.   |
| 4 sestertia.                                                                                                                                        | 1000         | 500 liv.   |
| 10 sestertia.                                                                                                                                       | 2500         | 1250 liv.  |
| 20 sestertia.                                                                                                                                       | 5000         | 2500 liv.  |
| 50 sestertia.                                                                                                                                       | 12500        | 6250 liv.  |
| 100 sestertia.                                                                                                                                      | 25000        | 12500 liv. |
| 1000 sestertia, ou <i>decies sestertium</i> , est la même chose que <i>decies centena millia</i> HS, marqué ci-devant, & ainsi des nombres suivans. |              |            |





# LIVRE SEPTIÈME. DE LA PHILOSOPHIE.



**S** I J'ENTREPRENOIS de traiter à fond de la Philosophie, je pourrois adresser aux jeunes gens pour qui j'écris les paroles que Cicéron met dans la bouche d'Antoine; qu'on avoit engagé malgré lui à parler de Rhétorique. « Ecoutez, disoit-il, écoutez un homme qui va vous instruire de ce qu'il n'a lui-même jamais appris. » Il y auroit seulement cette différence à remarquer, que du côté d'Antoine l'ignorance étoit feinte & simulée, au lieu que du mien elle est effective & réelle, ne m'étant appliqué que très superficiellement à l'étude de la Philosophie, de quoi j'ai souvent eu lieu de me repentir. Peut-être que, si je l'avois étudiée sous des maîtres aussi habiles qu'il y en a eu depuis dans l'Université; & qu'on y en voit encore en grand nombre, j'y aurois pris autant de goût qu'à l'étude des Belles-Lettres, auxquelles seules j'ai donné tout mon tems. Mais du moins je connois assez

a Audite verò, audite, inquit, hominèss, &c. Docebo vos, discipuli, id quod ipse non didici, quid

de omni genere dicendi sentiam. Lib. 2. de Orat. n. 28. & 29.

N n n iij

l'utilité & les grands avantages qu'on peut tirer de la Philosophie, pour exhorter les jeunes gens à ne pas manquer de donner à une science si importante toute l'application dont ils sont capables : & c'est à quoi je me bornerai dans cette petite dissertation, qui ne sera point un traité de Philosophie, mais une simple exhortation aux jeunes gens à l'étudier avec soin.

Orat. n. 12.

Quand on n'auroit en vûe que l'éloquence, cette étude seroit absolument nécessaire, comme Cicéron le déclare en plus d'un endroit : & il ne craint point d'avouer, que s'il a fait quelque progrès dans l'art de parler, il en est moins redevable aux préceptes des Rhéteurs, qu'aux leçons des Philosophes : *Fateor me oratorem, si modò sum, non ex Rhetorum officinis, sed ex Academia spatiis extitisse.* Mais l'utilité de la Philosophie ne se borne point à ce qui regarde l'éloquence : elle s'étend à toutes les conditions & à tous les tems de la vie.

En effet cette étude, quand elle est bien conduite & faite avec soin, peut beaucoup contribuer à régler les mœurs, à perfectionner la raison & le jugement, à orner l'esprit d'une infinité de connoissances également utiles & curieuses ; & ce que j'estime infiniment plus, à inspirer aux jeunes gens un grand respect pour la religion, & à les prémunir par des principes solides contre les faux & dangereux raisonnemens de l'incrédulité, qui ne fait tous les jours parmi nous que de trop grands progrès.

## ARTICLE PREMIER.

*La Philosophie peut beaucoup servir au règlement des mœurs.*

UN DES MOIENS les plus efficaces pour régler la conduite de l'homme, est de lui faire connoître ce qu'il est, à quelles conditions il a reçu l'être, quelles obligations & quels devoirs y sont attachés, où il doit tendre, & quelle est sa fin. Or c'est ce que se propose la Philosophie, je dis même la Philosophie payenne : & il me semble que ses leçons sur tous ces points, quoiqu'imp parfaites & mé-

Les souvent de ténèbres, doivent être d'un grand poids sur tout esprit raisonnable.

L'homme, sorti des mains de Dieu, dont il est non seulement l'ouvrage le plus excellent, mais encore l'image la plus parfaite, se ressent, en tout ce qu'il est, de la noblesse de son extraction, & porte comme empreints dans sa nature les traits & les caractères de son origine.

Du côté de l'ame, une avidité d'apprendre insatiable, une pénétration & une sagacité qui s'étend à tout, un desir du bonheur que rien de borné ne peut satisfaire, le vif sentiment d'une liberté à qui tout est indifférent excepté un seul\* objet, l'intime conviction de sa destination à l'immortalité : tout cela, & beaucoup d'autres traits, montrent combien l'homme est grand, & comment (c'est Cicéron qui parle ainsi) il ne peut, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, être comparé qu'à Dieu seul.

A ne considérer même en lui que la structure\* de son corps, on reconnoît qu'il n'y a eu qu'une main divine capable de former un ouvrage si parfait, & d'y mettre tant d'ordre, tant de beauté, tant de rapports & de proportions entre toutes les parties qui le composent, b en sorte que ce fût une demeure digne du maître qui l'habite ; & l'on voit combien Sénèque a eu raison de dire que l'homme n'étoit point un ouvrage fait à la hâte & sans dessein, mais le chef-d'œuvre de la sagesse divine : *Scias non esse hominem tumultuarium & incogitatum opus.*

OR QUEL A E'TE' ce dessein ? On peut le dire en un mot : c Dieu a formé le monde entier pour l'homme, & l'homme pour lui même, afin que par lui la nature, muette d'ailleurs & stupide, devînt en quelque sorte spirituelle &

\* Le bien pris en général, & le souverain bien clairement connu.

Lib. 6. de benef. cap. 23.

Premier devoir de l'homme, par rapport à la Divinité.

a Animus humanus, decerptus ex mente divina, cum alio nullo, nisi cum ipso Deo, si hoc fas est dictu, comparari potest. *Tuse. Quæst. lib. 5. n. 38.*

\* On peut voir dans Cicéron, Liv. 2. de la Nat. des dieux, n. 133-153. Et dans M. de Fénelon, Lettres sur la religion, p. 163. la description admirable qu'ils font

de toutes les parties du corps, & de leurs différentes fonctions.

b Figuram corporis habilem & aptam ingenio humano dedit. *Lib. 1. de Leg. n. 26.*

c Omnia quæ sunt in hoc mundo, quibus utuntur homines, hominum causa facta sunt & parata. *Lib. 2. de nat. deor. n. 154.*

reconnoissante à l'égard de son créateur ; & que l'homme , placé au milieu des créatures , toutes destinées à son usage & à son service , leur prêtât sa voix , son intelligence , son admiration , & fût comme le prêtre de la nature entière. De quels biens en effet Dieu n'a-t-il point comblé l'homme ? Non content de pourvoir à ses nécessités , son attention & sa tendresse lui ont fourni jusqu'aux délices

Senec. de benef. l. 4. c. 5.

même : *Neque enim necessitatibus tantummodo nostris provi- sum est : usque in delicias amamur.* <sup>a</sup> Quelle foule d'arbres , de légumes , de fruits excellens pour les différentes saisons de l'année ! Quel nombre infini d'animaux l'air , la terre , la mer lui fournissent-elles à l'envi ! Il n'y a aucune partie de la nature qui ne paie un tribut à l'homme , afin que l'homme de son côté paie à l'Auteur de tous ces biens le juste hommage de reconnoissance & de louanges , qui font la principale partie du culte qui est dû à la Divinité , & le devoir le plus essentiel de la créature. Et il ne faut point que l'ingratitude dise que c'est la nature qui nous fournit tous ces biens : car par ce mot , auquel on n'attache ordinairement aucune idée distincte , on ne doit entendre autre chose que la Divinité même , qui meut tout , qui produit tout , qui se montre à nous par tout , & se fait sentir à chaque moment par ses bienfaits & ses libéralités. *Quocumque te flexeris , ibi illum videbis*

Senec. de benef. lib. 4. cap. 7. & 8.

*occurrentem tibi. Nihil ab illo vacat. Ergo nihil agis , ingratiſſime mortalium , qui te negas Deo debere , sed naturæ. .... Quid enim aliud est natura , quàm Deus ?*

Arriani Epi- cletus. lib. 1. cap. 16.

Si l'homme , dit \* Epictète , avoit quelque sentiment d'honneur & de gratitude , tout ce qu'il voit dans la nature , tout ce qu'il éprouve en lui-même , seroit pour lui un sujet continuel de louange , de reconnoissance , d'action de grâces. L'herbe des champs qui fournit aux animaux du lait pour sa nourriture , la laine de ces animaux qui lui

a Tot arbuta non uno modo frugifera , tot herbæ salutaris , tot varietates ciborum per totum annum digestæ , ut inerti quoque fortuita terræ alimenta præberent. Jam animalia omnis generis , alia in secco solidoque , alia in humido nascencia , alia per sublime dimissa :

ut omnis rerum naturæ pars tributum nobis aliquod conferret.

Senec. de benef. lib. 4. cap. 5.

\* Epictète étoit un philosophe Stoïcien , qui vivoit dans le premier siècle. Il étoit esclave d'Epaphrodite , Capitaine des gardes de Néron.

fournit

fournit de quoi se vêtir , devoient le remplir d'admiration. Quand il voit le soc de la charrue briser & amollir les mottes de terre , & tracer un long sillon pour recevoir la semence , il devoit s'écrier : Que Dieu est grand , qu'il est bon , de nous avoir procuré tous les instrumens propres au labourage ! Quand lui-même se met à table pour manger , tout devoit le rappeler à Dieu , & renouveler sa reconnoissance. C'est lui , devoit-il dire , qui m'a donné des mains pour prendre la nourriture , des dents pour la couper & la broier , un estomac pour la digérer : & , ce qui est le sujet d'une louange infiniment plus intéressante pour moi , c'est lui qui , à tous les biens dont il me comble , y ajoute encore l'avantage inestimable d'en connoître l'auteur , & d'en faire un usage conforme à sa volonté. Quoi donc , continue le même Épicète , tous les hommes étant plongés dans un sommeil lethargique sur ce qui regarde la Providence , n'est-il pas juste que quelqu'un au nom de tous entonne publiquement des hymnes & des cantiques en son honneur ? Que peut faire autre chose un vieillard foible & boiteux \* comme je suis , que de célébrer les louanges divines. Si j'étois cygne ou rossignol , je chanterois , parce que telle seroit ma destination. Mais j'ai reçu en partage la raison. Je dois donc m'occuper à louer Dieu. C'est-là ma fonction & mon ouvrage. Je m'en acquitte régulièrement , & je ne cesserai de m'en acquitter tant qu'il me restera un souffle de vie. Je vous exhorte à en faire autant. On s'imagine entendre ici parler , non un philosophe Stoïque , mais un chrétien.

OUTRE ce premier devoir , qui est le fondement de la religion , l'homme en a un second , qui est de représenter & d'imiter par ses vertus la divinité dont il est l'ima-

*Second devoir de l'homme , par rapport à lui-même.*

\* Un jour que son Maître , qui étoit fort violent , lui donna un grand coup sur la jambe , il lui dit froidement de prendre garde de la lui rompre. Et le Maître ayant redoublé ses coups de telle sorte qu'il lui cassa l'os , Épicète lui répondit sans s'émeouvoir : Ne vous l'avois-je pas bien dit , que

vous vous jouiez à me rompre la jambe ? Il réduisoit toute la philosophie à deux points : souffrir , & s'abstenir. ΑΥΧΩ , ἢ ἀνίσχῃ.

2. Εἰ γὰρ ἀδύνατον , ἔσται καὶ τὸ ἀνίσχῃ· ἢ κενὸν , καὶ τὸ κένον. Νῦν δὲ λαμβάνει ἀμὰ ὁμῶς καὶ τὸ τὸν βίον.

ge vivante & animée. <sup>a</sup> Pour peu qu'il rentre en lui-même, dit Cicéron, il en reconnoit les traces précieuses & l'empreinte gravée dans son ame, qui est comme le temple de la divinité : ce qui doit le porter à répondre par la noblesse de ses sentimens à celle de son origine. De là viennent ces idées naturelles, & ces notions primitives, que nous portons en nous-mêmes du bon & du mauvais, du juste & de l'injuste, de la vertu & du vice : <sup>b</sup> notions communes à tous les hommes, qui, sans en être convenus entr'eux, attachent pareillement l'idée de turpitude au crime, & de gloire à la vertu. Car il n'y a point de nation qui n'estime & n'aime ceux qui sont d'un caractère doux, humain, bienfaisant, reconnoissant ; & qui au contraire ne méprise & ne haïsse les personnes fières, ingrates, cruelles, & qui se plaisent à faire du mal. <sup>c</sup> De là vient aussi ce témoignage intérieur & cette voix secrète de la conscience, qui fait goûter aux justes une paix si douce au milieu des plus grandes afflictions, & qui cause aux impies de si cruels tourmens dans le sein même de la joie la plus vive & des plaisirs les plus sensibles ; & qui prescrit aux uns & aux autres les règles qu'ils doivent suivre, & les devoirs qu'ils doivent remplir.

<sup>d</sup> Ces règles, ces loix ne sont point arbitraires, & ne dépendent point du caprice des hommes. Elles sont imprimées dans le fond de l'ame par la main du Créateur.

<sup>a</sup> Qui se ipse norit, aliquid sentiet se habere divinum, ingeniumque in se suum sicut simulacrum aliquod dedicatum putabit : tantoque munere deorum semper dignum aliquid & faciet & sentiet. *Lib. 1. de Leg. n. 59.*

<sup>b</sup> Communis intelligentia nobis notas res efficit, easque in animis nostris inchoavit, ut honesta in virtute ponantur, in vitiis turpia.... Quæ ratio non comitatem, non benignitatem, non gratum animum & beneficii memorem diligit? Quæ superbos, quæ maleficos, quæ crudèles, quæ ingratos non aspernatur

& odit? *Lib. 1. de Leg. n. 44. & 32.*

<sup>c</sup> Magna vis est conscientie in utramque partem : ut neque timeant qui nihil commiserunt, & poenam semper ante oculos versari putent qui peccaverunt. *Cic. pro Mil. n. 63.*

<sup>d</sup> Hanc video sapientissimorum hominum fuisse sententiam : Legem neque hominum ingenii excogitam, neque scitum aliquod esse populorum, sed æternum quiddam, quod universum mundum reget imperandi prohibendique sapientia.... Quæ vis non mo-



Elles sont avant tous les siècles, & plus anciennes que le monde, puisqu'elles sont un écoulement de la Sagesse divine, à qui il n'est pas libre de penser autrement de la vertu & du vice. Elles sont le modèle & l'original des loix humaines, qui cessent en un sens de l'être, dès qu'elles s'écarteront de ce type primitif de justice & de vérité que les Législateurs doivent se proposer dans toutes leurs ordonnances.

Ces premières notions de bien & de mal peuvent être affoiblies & obscurcies par une mauvaise éducation, par le torrent de l'exemple, par la violence des passions, & sur tout, par les attrait dangereux de la volupté, qui gâte & corrompt notre esprit par les fausses douceurs qu'elle nous fait sentir, & que nous ne trouvons point dans la pratique de la vertu. Mais il reste toujours en nous un sentiment intérieur de ces vérités primitives, & le soin de la Philosophie est de ranimer par ses leçons salutaires ces précieuses étincelles, de nous détromper de toutes ces erreurs, en nous rapprochant des premiers principes; de nous guérir des opinions & des préjugés populaires; de nous faire entendre <sup>a</sup> que nous sommes nés pour la justice & la vertu; de nous convaincre par des preuves sensibles & évidentes <sup>b</sup> qu'il y a une Providence qui conduit tout & préside à tout, & qui prend soin non seulement du monde en général, mais de chaque homme en particulier; que rien n'échappe à ses yeux clair-

dd senior est quàm ætas populorum & civitatum, sed æqualis illius cælum atque terras tuentis & regentis Dei. Neque enim esse mens divina sine ratione potest: nec ratio divina non hanc vim in rectis pravisque sciendis habere..... Quamobrem lex vera atque princeps, apta ad jubendum & ad vitandum, ratio est recta summi Jovis... Ergo est lex iustorum iniustorumque distinctio, ad illam antiquissimam & rerum omnium principem expressa naturam, ad quam leges hominum dirigitur, quæ supplicio

improbos afficiunt, & defendunt & tuentur bonos. *Lib. 2. de Leg. n. 8-11.*

a Nos ad justiciam esse natos, hecque opinione, sed natura constitutum esse jus. *Lib. 1. de Leg. n. 28.*

b Dominos esse omnium rerum ac moderatores deos, eaque quæ gerantur, eorum geri judicio ac numine. ( Neque universo generi hominum solum, sed etiam singulis à diis immortalibus consuli & provideri. *Lib. 2. de nat. deor. n. 164.*) Eisdem qualis quisque sit, quid agat, quid in se admittat,

voians , & que Dieu connoit à fond toutes nos actions , & voit à nud nos pensées & nos intentions les plus secrètes : car une telle conviction est bien propre à nous inspirer du respect pour la divinité , & de l'amour pour la vertu.

*Troisième devoir de l'homme , par rapport à la société.*

QUAND un homme seroit seul sur la terre , il seroit toujours tenu aux deux sortes de devoirs dont je viens de parler : c'est-à-dire qu'il devroit toujours honorer la divinité , & se respecter lui-même en vivant d'une manière sage & réglée. <sup>a</sup> Mais il y a d'autres obligations par rapport à la société commune , dont il fait partie. Dieu est le pere commun d'une grande famille , dont tous les hommes sont les enfans , unis ensemble par le lien de l'humanité , formés les uns pour les autres , obligés par conséquent de concourir au bien public , & de s'entraider mutuellement par toutes sortes de services. Ainsi l'homme ne doit point borner ses vûes ni son zèle au seul lieu particulier où il est né , mais se regarder comme un citoyen du monde entier , <sup>b</sup> qui dans ce sens ne fait qu'une seule ville.

<sup>c</sup> Il est vrai que cette société générale , qui embrasse d'abord tous les hommes , se partage ensuite par degrés en d'autres sociétés particulières plus étroites entre les hommes d'une même nation , d'une même ville , d'une même famille. Et de là naissent les différens devoirs de la société civile à l'égard des amis , des alliés , des parens ,

qua mente , qua pietate religiones colat , intueri ; piorumque & impiorum habere rationem. His enim rebus imbutæ mentes , haud sanè abhorrebunt ab utili & à vera sententia. *Lib. 2. de Leg. n. 15.*

<sup>a</sup> Quoniam ( ut præclatè scriptum est à Platone ) non nobis solum nati sumus , ortusque nostri partem patriæ vindicat , partem parentes , partem amici ; hominesque hominum causa generati sunt , ut ipsi inter se alius alii prodesse possint : in hoc naturam debemus ducem sequi , & communes utilitates in medium af-

ferre mutatione officiorum. *Lib. 1. de Off. n. 22.*

<sup>b</sup> Universus hic mundus , una civitas communis hominum existimanda. *De Leg. lib. 1. n. 23.*

Socrates quidem , cùm rogaretur Cujatem se esse diceret , Mundanum inquit : totius enim mundi se incolam & civem arbitrabatur. *Lib. 5. Tusc. Quæst. n. 108.*

<sup>c</sup> Gradus plures sunt societatis hominum.... Ab illa enim immensa societate generis humani , in exiguum angustumque concluditur. *Lib. 1. de Off. n. 53.*

des peres & meres , de la patrie. Mais ils ont tous leur source dans le premier principe dont nous avons parlé , qui est que l'homme , selon les vûes & la destination de Dieu , est né pour l'homme.

Voilà un petit abrégé des maximes de morale que le paganisme nous fournit. Ces principes , il faut l'avouer , sont grands , solides , lumineux : mais ils ne vont pas jusqu'où ils devroient aller , & quelque parfaits qu'ils paroissent , ils laissent l'homme en chemin , sans lui montrer ni le motif qui doit sanctifier ses actions , ni la fin qu'il doit se proposer. Il n'y a que l'Ecriture sainte qui nous donne une notion claire & certaine de l'homme , en nous découvrant les avantages de sa première origine ; sa chute dans le péché , & les suites funestes de cette chute ; sa réparation par le Libérateur ; ses différens devoirs à l'égard de Dieu , du prochain , & de lui-même ; le but où il doit tendre , & la route qui peut l'y conduire : & un Philosophe chrétien ne manque pas d'instruire ses disciples de toutes ces vérités. Mais il me semble que c'est un grand avantage pour eux que de leur montrer dans le paganisme même des règles de mœurs si pures , & des principes de conduite si sublimes , qui prouvent invinciblement que la vertu n'est point , comme les libertins voudroient se le persuader , un simple nom ; ni les devoirs de la religion & de la vie civile , de simples établissemens humains , sagement inventés par une politique adroite pour contenir la multitude : mais que tous ces devoirs , toutes ces obligations , toutes ces loix , sont renfermées dans la nature même de l'homme , & sont une suite nécessaire des desseins de Dieu sur lui.

C'est pour cela que je regarde comme une pratique très utile de faire lire en classe de tems en tems aux jeunes gens qui étudient en philosophie , des endroits choisis des livres philosophiques de Cicéron , & sur tout de ceux où il traite des Offices & des Loix.

Outre cet avantage , les jeunes gens y trouveront de quoi nourrir & entretenir le goût des Belles-Lettres qu'ils auront pris dans les classes précédentes. Cette lecture pourra être aussi d'une grande utilité aux maîtres mê-

mes, pour leur donner une latinité pure, nette élégante, & propre aux matières philosophiques, ce qui n'est pas une chose de petite conséquence pour leur profession.

## ARTICLE SECOND.

*La Philosophie peut beaucoup servir à perfectionner la raison.*

<sup>a</sup> DE TOUS les dons naturels que l'homme a reçus de Dieu, la raison est le plus excellent, celui qui le distingue davantage du reste des animaux, & qui fait briller en lui les traits les plus lumineux de sa ressemblance avec Dieu. Par elle il a l'idée du beau, du grand, du juste, du vrai : il prononce & juge sur les qualités & les propriétés de chaque chose : il compare ensemble plusieurs objets, tire les conséquences des principes, se sert d'une vérité pour passer & s'élever à une autre : enfin par elle il met dans les connoissances & dans ses raisonnemens un ordre & une suite, qui y répandent la lumière & la grâce, qui les rendent tout autrement intelligibles, & qui en font bien mieux sentir toute la force & toute la vérité. Il est aisé de comprendre combien est importante une science qui aide & conduit l'esprit dans toutes ces opérations.

On trouve d'excellentes réflexions sur ce sujet dans le premier discours qui est à la tête de l'Art de penser. J'en ferai ici grand usage, ne connoissant rien qui soit plus propre à donner aux jeunes gens de l'estime & du goût pour la Philosophie, ni qui puisse mieux leur en faire sentir tous les avantages, & même la nécessité.

Il n'y a rien, dit l'Auteur de cette Logique, de plus estimable que le bon sens, & la justesse de l'esprit dans le discernement du vrai & du faux. Toutes les autres qualités de l'esprit ont des usages bornés : mais l'exactitude

<sup>a</sup> In homine optimum quid est : || bonum est : cetera illi cum anima-  
ratio. Hac antecedit animalia. Ra- || libus fatisque communia. Seneca.  
tio perfecta, proprium hominis || Epist. 76.

de la raison est généralement utile dans toutes les parties & dans tous les emplois de la vie. Ce n'est pas seulement dans les sciences qu'il est difficile de distinguer la vérité de l'erreur, mais aussi dans la plupart des sujets dont les hommes parlent, & des affaires qu'ils traitent. Il y a presque par tout des routes différentes, les unes vraies, les autres fausses, & c'est à la raison d'en faire le choix. Ceux qui choisissent bien, sont ceux qui ont l'esprit juste: ceux qui prennent le mauvais parti, sont ceux qui ont l'esprit faux. Et c'est la première & la plus importante différence qu'on peut mettre entre les qualités de l'esprit des hommes.

Ainsi la principale application qu'on devoit avoir, seroit de former son jugement, & de le rendre aussi exact qu'il le peut être: & c'est à quoi devoit tendre la plus grande partie de nos études. On se sert de la raison comme d'un instrument pour acquérir les sciences: & on se devoit servir au contraire des sciences comme d'un instrument pour perfectionner sa raison; la justesse de l'esprit étant infiniment plus considérable que toutes les connoissances spéculatives, auxquelles on peut arriver par le moien des sciences les plus véritables & les plus solides.... Les hommes ne sont pas nés pour employer leur tems à mesurer des lignes, à examiner le rapport des angles, à considérer les divers mouvemens de la matière. Leur esprit est trop grand, leur vie trop courte, leur tems trop précieux, pour l'occuper à de si petits objets. Mais ils sont obligés d'être justes, équitables, judicieux dans tous leurs discours, dans toutes leurs actions, & dans toutes les affaires qu'ils manient: & c'est à quoi ils doivent particulièrement s'exercer & se former.

Ce soin & cette étude est d'autant plus nécessaire, qu'il est étrange combien c'est une qualité rare que cette exactitude de jugement. On ne rencontre par tout que des esprits faux, qui n'ont presque aucun discernement de la vérité, qui prennent toutes choses d'un mauvais biais, qui se paient des plus mauvaises raisons, & qui veulent en paier les autres, qui se laissent emporter par les moindres apparences, qui sont toujours dans l'excès & dans

les extrémités , qui décident hardiment de ce qu'ils ignorent & n'entendent point , & qui s'arrêtent à leurs sens avec tant d'opiniâtreté , qu'ils n'écoutent rien de ce qui pourroit les détromper ....

Cette fausseté d'esprit n'est pas seulement cause des erreurs que l'on mêle dans les sciences , mais aussi de la plupart des fautes que l'on commet dans la vie civile : des querelles injustes , des procès mal fondés , des avis téméraires , des entreprises mal concertées. Il y en a peu qui n'aient leur source dans quelque erreur & dans quelque faute de jugement : de sorte qu'il n'y a point de défaut dont on ait plus d'intérêt de se corriger...

Une grande partie des faux jugemens des hommes est causée par la précipitation de l'esprit , & par le défaut d'attention , qui fait que l'on juge témérairement de ce que l'on ne connoît que confusément & obscurément. Le peu d'amour que les hommes ont pour la vérité , fait qu'ils ne se mettent pas en peine la plupart du tems de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux. Ils laissent entrer dans leur ame toutes sortes de discours & de maximes. Ils aiment mieux les supposer pour véritables , que de les examiner. S'ils ne les entendent pas , ils veulent croire que les autres les entendent bien. Et ainsi ils se remplissent la mémoire d'une infinité de choses fausses , obscures , & non entendues ; & raisonnent ensuite sur ces principes , sans presque considérer ni ce qu'ils disent , ni ce qu'ils pensent. La vanité & la présomption contribuent beaucoup à ce défaut. On croit qu'il y a de la honte à douter & à ignorer ; & l'on aime mieux parler & décider au hazard , que de reconnoître qu'on n'est pas assez informé des choses pour en porter jugement. Nous sommes tous pleins d'ignorances & d'erreurs ; & cependant on a toutes les peines du monde à tirer de la bouche des hommes cette confession si juste & si conforme à leur condition naturelle : Je me trompe , & je n'en fais rien.

Il s'en trouve d'autres au contraire , qui aient assez de lumière pour connoître qu'il y a quantité de choses obscures & incertaines , & voulant par une autre sorte de vanité

témoigner

témoigner qu'ils ne se laissent pas aller à la crédulité populaire, mettent leur gloire à soutenir qu'il n'y a rien de certain. Ils se déchargent ainsi de la peine de les examiner ; & sur ce mauvais principe ils mettent en doute les vérités les plus constantes, & la religion même. C'est la source du Pyrrhonisme, qui est une autre extravagance de l'esprit humain, qui paroissant contraire à la témérité de ceux qui croient & décident tout, vient néanmoins de la même source, qui est le défaut d'attention. Car, comme les uns ne veulent pas se donner la peine de discerner les erreurs, les autres ne veulent pas prendre celle d'envisager la vérité avec le soin nécessaire pour en apercevoir l'évidence. La moindre lueur suffit aux uns pour les persuader de choses très fausses, & elle suffit aux autres pour les faire douter des choses les plus certaines : mais dans les uns & dans les autres, c'est le même défaut d'application qui produit des effets si différens.

La vraie raison place toutes choses dans le rang qui leur convient. Elle fait douter de celles qui sont douteuses, rejeter celles qui sont fausses, & reconnoître de bonne foi celles qui sont évidentes.

A ces réflexions, tirées de l'Art de penser, j'en ajouterai une de M. l'Abbé Fleury.

Tout le monde, dit-il dans son Traité des études, voit l'utilité de raisonner juste, je ne dis pas seulement dans les sciences, mais dans les affaires & dans toute la conduite de la vie : mais peut-être plusieurs ne voient pas la nécessité de remonter jusques aux premiers principes, parce qu'en effet il y en a peu qui le fassent. La plupart des hommes ne raisonnent que dans une certaine étendue, depuis une maxime que l'autorité des autres, ou leur passion, a imprimée dans leur esprit, jusques aux moiens nécessaires pour acquérir ce qu'ils desirerent. Il faut s'enrichir : donc je prendrai un tel emploi, je ferai telle démarche, je souffrirai ceci & cela, & ainsi du reste. Mais que ferai je de mon bien quand j'en aurai acquis ? mais est-il avantageux d'être riche ? c'est ce que l'on ne cherche point...

Le véritable savant, le véritable Philosophe va plus loin, & commence de plus haut. Il ne s'arrête ni à l'au-

torité des autres , ni à ses préjugés. Il remonte toujours , jusqu'à ce qu'il ait trouvé un principe de lumière naturelle , & une vérité si claire , qu'il ne la puisse révoquer en doute. Mais aussi , quand il l'a une fois trouvée , il en tire hardiment toutes les conséquences , & ne s'en écarte jamais. De là vient qu'il est ferme dans sa doctrine & dans sa conduite , qu'il est inflexible dans ses résolutions , patient dans l'exécution , égal en son humeur , & constant dans la vertu.

On sent assez combien il est important de prémunir de bonne heure par de tels principes l'esprit des jeunes gens contre les faux jugemens & les faux raisonnemens , si communs dans les discours & dans la conduite des hommes ; & c'est ce que fait la Philosophie , dont le principal but est , comme je l'ai déjà dit , de perfectionner la raison.

Je sai bien que la raison est un don naturel , qui ne vient point de l'art , & qui ne peut être un pur effet du travail : mais l'art & le travail peuvent la cultiver , la rectifier , la perfectionner. On trouve maintenant dans les ouvrages d'esprit , dans les discours de la chaire & du barreau , dans les traités de science , un ordre , une exactitude , une justesse , une solidité , qui n'étoient pas autrefois si communes. Plusieurs croient , & ce n'est point sans fondement , qu'on doit cette manière de penser & d'écrire au progrès extraordinaire qu'on a fait depuis un siècle dans l'étude de la Philosophie.

Quand je dis qu'elle est très propre à perfectionner la raison , je n'entends pas parler seulement des règles que donne en particulier sur ce sujet la Logique. Elles sont très utiles en elles-mêmes , non seulement parce qu'elles servent à découvrir le défaut de certains argumens embarrassés , mais parce qu'elles nous aident à connoître la source de la plupart des erreurs qui se glissent dans nos pensées & dans nos raisonnemens. Il en est de ces règles , comme de celles de la Rhétorique. On ne peut pas nier que celles-ci ne soient d'un très grand secours pour l'éloquence , mais c'est principalement par l'application qu'on en fait aux discours des anciens & des modernes , dont on fait



découvrir aux jeunes gens les beautés & les défauts par la conformité ou l'opposition qu'ils ont avec ces préceptes.

J'en dis autant des règles de la Logique. Leur principale utilité consiste à les appliquer à toutes les questions que l'on examine, à tous les raisonnemens que l'on fait, sur quelque sujet que ce puisse être.

Comme les jeunes gens, lorsqu'ils entrent en Philosophie, ont pour l'ordinaire l'esprit encore peu formé & peu ouvert, on les exerce sur des matières faciles, intelligibles, & qui soient à leur portée. La manière de raisonner par syllogismes, qui paroît à quelques personnes longue & ennuyeuse, est d'une absolue nécessité, sur tout dans les commencemens, & les jeunes gens demeureroient muets & comme stupides, si on vouloit les faire parler autrement.

On leur fait remarquer comment quelquefois l'omission d'un mot, le changement d'un terme, un double sens, une équivoque, rend un raisonnement vicieux.

On leur apprend à se tenir fermes à leur principe, à y ramener tout, à ne s'en point laisser écartier, & à y trouver la solution des difficultés qu'on leur oppose.

Par cet exercice journalier, & cette application continuelle des règles, leur esprit s'ouvre & se forme peu-à-peu, se développe de plus en plus chaque jour, s'accoutume à sentir le faux, acquiert une facilité de s'exprimer, & devient capable d'entrer dans les questions les plus difficiles & les plus abstruses. J'étois étonné, quand j'assistois aux exercices de Philosophie, de voir dans les écoliers un changement sensible de trois mois en trois mois, tant leur raison se perfectionnoit, & à la fin du cours ils n'étoient plus reconnoissables. Voila ce qui arrive communément dans les classes de Philosophie, quand les écoliers ne manquent ni d'esprit ni d'application; & l'on ne peut exprimer quels fruits ils retirent de cette étude.

Le passage subit de l'étude des Belles-Lettres à celle de la Philosophie, c'est à-dire d'un pays agréable, riant, & tout rempli de fleurs, à une région pour l'ordinaire sèche, épineuse, & escarpée, rebute quelquefois les jeunes gens: & c'est pour cela, comme je l'ai déjà insinué,

qu'il feroit à souhaiter que la latinité des cahiers fût pure & élégante comme celle des œuvres philosophiques de Cicéron. Mais cet inconvénient-là même prouve combien l'étude de la Philosophie est nécessaire. Rien n'est plus contraire à la solidité de l'esprit, aussi bien qu'à la santé du corps, que de les tenir dans des délices continuelles. Par là ils contractent l'un & l'autre une foiblesse, une mollesse, qui les rend incapables de tout effort. Chercher par tout de l'agrément & du plaisir, c'est vouloir se nourrir toujours de lait, & demeurer dans une continuelle enfance.

La vérité peut s'offrir à nous sous deux faces. Quelquefois elle se montre avec toute la pompe & tout l'éclat de l'éloquence, dont les ornemens lui appartiennent à juste titre, & font partie de son cortège. Souvent aussi elle paroît avec un habit simple, sous un dehors négligé, sans suite & sans escorte; & cette dernière marche est celle qui lui plaît davantage, & qui est plus de son goût. Le bon esprit consiste, dans le premier cas, à séparer la vérité des ornemens qui l'environnent, & qui peuvent lui être communs avec la fausseté; & dans le second, à ne se point rebuter d'un extérieur peu majestueux, & quelquefois même choquant, mais de l'enviesager en elle-même, & d'en faire tout le cas qu'elle mérite.

Les maîtres rendent ce double service aux jeunes gens. Ceux qui leur enseignent les Belles-Lettres & l'éloquence, les accoutument de bonne heure, & dès les premières classes, à peser les raisons plus que les paroles; à discerner par tout le vrai; à dépouiller les raisonnemens de toute la parure que leur prête l'éloquence, pour en mieux sentir la force, ou la foiblesse; & à ne se point laisser éblouir par un éclat trompeur de paroles & de figures, souvent vuide de choses & de pensées. Les Philosophes, de leur côté, travaillent principalement à rendre les jeunes gens attentifs à la vérité considérée en elle-même, à leur donner des règles sûres pour la bien discerner, à les accoutumer à une grande justesse & à une grande exactitude dans tous leurs raisonnemens, & à leur inspirer, s'il est permis de s'exprimer ainsi, un certain goût & un cer-

tain sentiment du vrai, qui le leur fasse reconnoître par tout où il se rencontre, & qui leur fasse aussi rejeter ce qui n'en a que le dehors & l'apparence.

Un autre inconvénient qui nuit encore beaucoup aux hommes, non seulement dans l'étude des sciences, mais aussi dans la conduite ordinaire & dans les différens emplois de la vie; c'est de ne pouvoir donner une forte attention à des choses difficiles & épineuses, ni suivre un raisonnement un peu long & embarrassé, ni enfin s'appliquer à des matières subtiles, abstraites, & indépendantes des sens. C'est à quoi la Philosophie remédie d'une manière merveilleuse, sur tout par l'étude de la Méta-physique & des Mathématiques, dont les objets purement spirituels élèvent l'ame au dessus de la matière, & la délivrent de la servitude où les sens s'efforcent de la retenir.

L'Auteur de l'Art de penser n'a pas manqué de faire observer les deux inconvéniens dont je parle, pour marquer combien il est avantageux de s'exercer de bonne heure à entendre les vérités difficiles. L'endroit est trop beau pour ne pas l'insérer ici tout entier.

Il y a, dit-il, des estomachs qui ne peuvent digérer que les viandes légères & délicates : & il y a de même des esprits qui ne se peuvent appliquer à comprendre que les vérités faciles, & revêtues des ornemens de l'éloquence. L'un & l'autre est une délicatesse blâmable, ou plutôt une véritable foiblesse. Il faut rendre son esprit capable de découvrir la vérité lors même qu'elle est cachée & envelopée, & de la respecter sous quelque forme qu'elle paroisse. Si on ne surmonte cet éloignement & ce dégoût qu'il est facile à tout le monde de concevoir de toutes les choses qui paroissent un peu subtiles & scholastiques, on étrecit insensiblement son esprit, & on le rend incapable de comprendre ce qui ne se connoit que par l'enchaînement de plusieurs propositions. Et ainsi, quand une vérité dépend de trois ou quatre principes qu'il est nécessaire d'envisager tout à la fois, on s'éblouit, on se rebute, & l'on se prive par ce moien de la connoissance de plusieurs choses utiles, ce qui est un défaut con-

fidérable. La capacité de l'esprit s'étend & se resserre par l'accoutumance : & c'est à quoi servent principalement les Mathématiques, & généralement toutes les questions épineuses & abstraites. Car elles donnent une certaine étendue à l'esprit, & elles l'exercent à s'appliquer davantage, & à se tenir plus ferme dans ce qu'il connoit.

On ne sauroit croire combien cette sorte d'étude est propre à donner aux jeunes gens une force, une justesse, une pénétration d'esprit, qui les conduisent peu à-peu à entendre par eux-mêmes & à débrouiller les questions les plus abstraites & les plus embarrassées. J'ai vu pratiquer au Collège une coutume, qui a toujours eu beaucoup de succès : c'étoit pour les écoliers les plus forts. Outre les cahiers de la classe, on leur faisoit lire soit en public soit en particulier certaines parties de traités de Philosophie, comme les six livres de la Recherche de la vérité du P. Mallebranche, les Méditations de Descartes, ses Principes de Physique : & après qu'on avoit lu avec eux & qu'on leur avoit expliqué ces traités, on leur en faisoit faire des extraits & des précis, chacun à leur manière, mais toujours avec un certain ordre & une certaine méthode, en établissant d'abord bien clairement l'état de la question, posant les principes, apportant les différentes preuves sur lesquelles ils sont appuiés, rapportant exactement toutes les difficultés qu'on y peut opposer, & en donnant la solution. Le Maître voioit ensuite ces extraits, & s'il y avoit quelque endroit qu'il falut ou retrancher, ou ajouter, ou étendre, ou abrégé, il le faisoit remarquer, & en apportoit les raisons.

Voilà certainement ce qui est bien capable de donner aux jeunes gens un esprit d'ordre, d'exactitude, de précision, de pénétration, qualités si nécessaires pour tous les emplois de la vie ; ce qui les met en état de soutenir un travail ou un examen d'affaires long & pénible, sans se laisser rebuter par l'obscurité des questions, ni par la multiplicité des pièces qu'il faut discuter ; & ce qui leur apprend à saisir dans les affaires les plus embrouillées le point décisif, à ne le perdre jamais de vue, à y rappeler tout le reste, & à en mettre les preuves dans un jour

& dans un ordre, qui en fassent sentir toute la force.

Sans parler d'une infinité de connoissances rares & curieuses que donne la Philosophie, croit-on que deux années employées à acquérir les talens dont je viens de parler ( & j'ai vû plusieurs écoliers en tirer ce fruit ) soient un tems perdu, & qu'on doive le regretter ? Des parens sensés & raisonnables peuvent-ils jamais se repentir d'avoir fait instruire leurs enfans de la sorte ? & si par une précipitation aveugle & inconsidérée, qui ne devient que trop commune, ils retranchent ou abrègent le tems destiné à la Philosophie, n'ont-ils pas lieu de se reprocher de leur avoir retranché la partie des études ( j'ose l'assurer, & mon goût déclaré pour les Belles-Lettres ne peut pas ici me rendre suspect ) la partie des études la plus importante, la plus nécessaire, la plus décisive pour les jeunes gens, & celle dont la perte se peut le moins couvrir, & est la plus irréparable ?

Je conclus de tout ceci, que les parens qui aiment véritablement leurs enfans, doivent leur faire faire le cours entier de la Philosophie ; leur procurer pendant ce tems tous les secours nécessaires pour avancer dans cette étude, & pour la leur faciliter ; les engager à faire de tems en tems en leur présence des répétitions, où leurs maîtres président ; & sur tout leur déclarer dès le commencement du cours, que leur intention est qu'ils soutiennent publiquement tous les Actes qu'on a coutume de soutenir en Philosophie. Cette dépense n'est pas grande sur le pié où sont maintenant les choses dans l'Université, & l'on ne sauroit la réduire à une trop grande simplicité. Mais quand elle seroit plus considérable, elle est d'une si grande importance pour leurs enfans, & elle met une si notable différence dans leur étude par l'obligation indispensable qu'elle leur impose de s'appliquer sérieusement à un travail suivi, qu'ils ne devroient pas certainement l'épargner.

## ARTICLES III. ET IV.

*La Philosophie sert à orner l'esprit d'une infinité de connoissances curieuses.*

*Elle sert aussi à inspirer un grand respect pour la religion.*

JE JOINS ici ces deux choses ensemble, parce qu'en effet elles ont une liaison naturelle, & que l'une doit conduire à l'autre, comme on le verra par ce que j'ai à dire sur ce sujet.

Il est étonnant que l'homme, placé au milieu de la nature qui lui offre le plus grand spectacle qu'il soit possible d'imaginer, & environné de tous côtés d'une infinité de merveilles qui sont faites pour lui, ne songe presque jamais ni à considérer ces merveilles si dignes de son attention & de sa curiosité, ni à se considérer soi-même. Il vit au milieu du monde, dont il est le Roi, comme un étranger, pour qui tout ce qui s'y passe seroit indifférent, & qui n'y prendroit aucun intérêt. L'univers, dans toutes ses parties, annonce & montre son Auteur : mais, pour le plus grand nombre, c'est à des sourds & à des aveugles, qui ont des oreilles sans entendre, & des yeux sans voir.

Un des plus grands services que la Philosophie puisse nous rendre, c'est de nous réveiller de cet assoupissement, & de nous tirer de cette léthargie, qui deshonne l'humanité, & qui nous rabaisse en quelque sorte au dessous des bêtes, dont la stupidité n'est que la suite de leur nature, & non l'effet de l'oubli ou de l'indifférence. Elle pique notre curiosité, elle excite notre attention, & nous conduit comme par la main dans toutes les parties de la nature, pour nous en faire étudier & approfondir les merveilles.

Elle présente à nos yeux l'univers comme un grand tableau, dont chaque partie a son usage, chaque trait sa grace & sa beauté : mais dont le tout ensemble est encore  
plus

plus merveilleux. En nous montrant un si beau spectacle, elle nous fait observer avec quel ordre, quelle symétrie, quelle proportion tout y est placé ; avec quelle égalité cet ordre général & particulier s'observe & se maintient : & par là elle nous fait reconnoître l'intelligence & la main invisibles qui régulent tout.

La Philosophie, en conduisant ainsi l'homme de merveilles en merveilles, & le promenant pour ainsi dire dans tout l'univers, ne souffre pas qu'il demeure étranger par rapport à lui-même, ni qu'il ignore le fond de son propre être, où Dieu s'est peint lui-même d'une manière infiniment plus sensible & plus parfaite que dans le reste des créatures.

On voit bien que je parle ici principalement de cette partie de la Philosophie qu'on appelle *Physique*, parce qu'elle s'occupe à considérer la nature. Je l'examinerai sous deux faces. J'appellerai l'une la Physique des savans, & l'autre la Physique des enfans. Celle-ci n'est attentive qu'aux objets mêmes, & à ce qui frappe les sens ; au lieu que la première en examine à fond la nature, & tâche d'en découvrir les causes.

#### PHYSIQUE DES SAVANS.

LA CONSIDÉRATION du monde, & des différentes parties qui le composent, a toujours fait l'étude des Philosophes : & rien certainement ne mérite plus notre attention. Il n'est pas possible de voir rouler continuellement sur nos têtes les cieux & les astres, sans être tenté d'en étudier les mouvemens, & d'observer l'ordre & la régularité qui y régissent. Trois systèmes principaux ont partagé les Philosophes : je les rapporterai en abrégé.

#### *Systèmes du monde.*

LE PREMIER système est de Ptolomée : j'y comprends ce que ses sectateurs y ont ajouté. Ce Philosophe vivoit dans le second siècle, sous l'empire d'Adrien & de Marc-Aurèle-Antonin, vers l'an 138 de J. C.

*Système de Ptolomée.*

*Tome II,*

Q 99

Il plaçoit la terre au centre de l'univers. Selon lui, la lune étoit de toutes les planètes la plus prochaine de la terre. Au dessus de la Lune étoient Mercure, Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, & Saturne : & au dessus de toutes ces planètes le firmament dans lequel il supposoit toutes les étoiles attachées comme dans une voûte concentrique à la terre. Il supposoit en conséquence que le soleil, toutes les planètes, & même les étoiles fixes étoient emportées en vingt-quatre heures d'orient en occident autour de la terre par un ciel qu'il plaçoit au dessus du firmament, & qui aiant ce mouvement le communiquoit à tous les cieus inférieurs, & conséquemment aux planètes qui étoient attachées à ces cieus.

Outre ce mouvement, commun à tous les astres, il en attribuoit un particulier au soleil, aux planètes, aux étoiles fixes, d'occident en orient, mais de telle sorte que chacun de ces astres faisoit sa révolution autour de la terre en des tems différens. Ainsi le soleil emploioit un an à faire cette révolution d'occident en orient, Saturne trente ans, &c.

*Système de  
Copernic.*

COPERNIC naquit vers la fin du 15<sup>e</sup> siècle. Croiant que les apparences célestes ne pouvoient être bien expliquées dans l'hypothèse de Ptolomée, il en chercha une autre : & après plus de trente ans de travail, il la donna enfin au public, pressé par les reproches & les sollicitations de ses amis. Cette hypothèse n'étoit pas entièrement inconnue aux anciens. En voici quelques parties.

Le Soleil est au centre des cercles que Mercure, Venus, Mars, Jupiter, & Saturne décrivent par leur mouvement propre d'occident en orient. La terre, selon lui, a des mouvemens semblables à ceux des planètes, lesquelles sont situées ainsi. Il place au dessus du soleil, mais à différentes distances, Mercure, Venus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne : & au dessus de toutes ces planètes les étoiles fixes, qui sont à une distance si considérable de la terre, que trente millions de lieues comparées avec cette distance sont une grandeur insensible.

Au lieu de dire, comme Ptolomée, que tous les cieus, & conséquemment tous les astres, tournent en 24 heu-



res autour de la terre d'orient en occident, il suppose que la terre tourne en 24 heures sur son axe d'occident en orient, & qu'en conséquence de ce mouvement tous les astres doivent paroître tourner en 24 heures d'orient en occident autour de la terre. De même pour expliquer le mouvement apparent du soleil d'occident en orient qui est annuel, il suppose que la terre tourne en un an d'occident en orient autour du soleil.

Il suppose aussi que la lune tourne en vingt-sept jours & demi autour de la terre, pendant que la terre tourne autour du soleil.

Quant aux autres planètes, il suppose qu'elles tournent autour du soleil dans un tems plus ou moins long, selon qu'elles en sont plus ou moins éloignées.

On a découvert des lunes ou des satellites autour de Jupiter & de Saturne, lesquelles tournent autour de ces planètes pendant que ces planètes sont emportées autour du soleil, comme la lune tourne autour de la terre.

LE TROISIÈME système est celui de Ticho-Brahé, philosophe né vers le milieu du 16<sup>e</sup> siècle. Ce système, qui est à proprement parler un mélange des deux premiers, a eu peu de cours ; & je ne croi pas nécessaire d'en rien rapporter ici. Le plus suivi à présent est celui de Copernic : & il est fondé sur des principes qui le rendent bien plausible.

Ces systèmes ne sont que de simples conjectures, parce qu'il n'a point plu à Dieu, qui seul connoit parfaitement son ouvrage, de nous en découvrir en termes clairs l'ordre & l'arrangement : & c'est pour cela que l'Ecriture dit qu'il a livré le monde à la dispute des hommes : *Mundum tradidit disputationi eorum*. Mais cette étude, quoiqu'elle ne soit pas certaine & évidente en elle-même, ne laisse pas de satisfaire extrêmement l'esprit, en lui présentant un système selon lequel tous les effets de la nature s'expliquent d'une manière sensée & raisonnable : & en même tems elle nous fait sentir & comme toucher au doigt la grandeur, la puissance, & la sagesse infinies de Dieu.

Par le moyen des télescopes, ou lunettes d'approche, les

Astronomes modernes ont fait dans le ciel des découvertes, qui toutes certaines qu'elles sont, paroîtront toujours chimériques à la plupart des hommes.

Selon ces Astronomes, Saturne est quatre mille fois plus gros que la terre, Jupiter huit mille fois, le Soleil un million de fois plus gros.

La distance de la terre & des planettes au soleil n'est pas moins incroyable. Un boulet de canon qui iroit de la terre au Soleil, & qui conserveroit toujours sa première vitesse, emploieroit vingt. cinq ans pour y arriver : & s'il parloit de Saturne, il n'y arriveroit que dans deux cens cinquante ans. Or un boulet de canon parcourt cent toises en une seconde. Supposé donc qu'il conservât toujours la même vitesse avec laquelle il fait les cent premières toises depuis qu'il est sorti du canon, il feroit en une heure 180 \* lieues. Et par conséquent, pour arriver de la terre au soleil, il feroit trente-neuf millions quatre cens vingt mille lieues ; qui est, dans ces suppositions, la distance de la terre au soleil. Il faut juger à proportion de la distance de Saturne au soleil.

\* On suppose  
chaque lieue  
de 2000 toises.

La grosseur des étoiles fixes, & leur éloignement du soleil, sont encore plus inconcevables.

Chacune de ces étoiles fixes est un soleil, & il y a lieu de croire qu'elles ne sont pas d'un moindre volume que celui qui nous éclaire. Celles de ces étoiles qui sont les plus proches de nous, sont cependant si éloignées du soleil, qu'un boulet de canon, mû comme nous l'avons supposé, emploieroit plus de six cens mille ans pour parcourir les espaces qui sont entre ces étoiles & le soleil.

Qu'est-ce qu'un homme, une ville, un royaume, la terre même dans toute son étendue, par raport à ces vastes corps, dont la grandeur immense passe toute imagination ? Un point imperceptible. Mais le monde lui-même tout entier qu'est-il donc à l'égard de celui qui l'a créé d'un seul mot : *Dixit, & facta sunt* ? Les Prophètes n'ont-ils pas raison de nous dire que les nations ne sont devant Dieu que comme une goutte d'eau ; & la terre qu'elles habitent que comme un grain de poussière ? que tout l'univers est devant lui comme n'étant point, & que sa puis-

*Idem.* 40. 12.  
23. 17.

sance & sa sagesse le conduisent & en réglent tous les mouvemens avec la même facilité qu'une main soutient un poids léger dont elle se joue plutôt qu'elle n'en est chargée. La Physique peut beaucoup servir à nous fortifier dans ces nobles idées de l'Etre souverain.

Elle nous fait presque encore plus admirer sa grandeur dans le plus petit des insectes. Quoiqu'il n'y ait qu'un siècle que les microscopes ont été inventés, on les a poussés à un si grand point de perfection, qu'ils nous font apercevoir des animaux d'une petitesse si extraordinaire, que plusieurs milliers de ces animaux n'égalerient pas en grosseur un grain de sable : & quoiqu'ils soient d'une si grande petitesse, on en voit qui en contiennent d'autres, lesquels ne sont pas plutôt nés, qu'ils nagent avec une agilité & une vitesse surprenante.

L'esprit se perd dans la divisibilité de la matière. Le sentiment le plus reçu est que quelque division qui ait été faite de la matière, quelques petites que soient ces parties, elles peuvent encore être divisées à l'infini. On trouve dans l'art & dans la nature des divisions qui vont infiniment plus loin qu'on ne peut l'imaginer. Rohault assure qu'un cube d'or de cinq lignes &  $\frac{1}{2}$  est divisé par des ouvriers en six cens cinquante & un mille cinq cens quatre-vingts dix parties égales à la base. On connoit par les observations des Physiciens qu'un pouce cubique de matière contient un million de particules visibles : qu'un pouce cubique d'eau raréfiée dans un Eolipile produit plus de treize mille trois cens millions de particules : qu'il peut s'attacher à la pointe d'une éguille plus de treize mille particules d'eau.

Je ne puis m'empêcher de transcrire ici un endroit admirable des pensées de M. Pascal qui a raport à la matière que je traite. C'est le chapitre xxii, qui a pour titre, *Connoissance générale de l'homme.*

La première chose, dit-il, qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout.

Qq q ifj.

ce qui est au dessus de lui , & tout ce qui est au dessous , afin de reconnoître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent. Qu'il contemple la nature entière dans sa haute & pleine majesté. Qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers. Que la terre lui paroisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit. Et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vûe s'arrête là , que l'imagination passe outre. Elle se lassera plutôt de concevoir , que la nature de fournir. Tout ce que nous voions du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions , nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie , dont le centre est par tout , la circonférence nulle part. Enfin c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu , que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme étant revenu à soi , considère ce qu'il est au prix de ce qui est. Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature : & que de ce que lui paroitra ce petit cachot où il se trouve logé , c'est-à-dire ce monde visible , il apprenne à estimer la terre , les royaumes , les villes , & soi-même , son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ? qui le peut comprendre ? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant , qu'il recherche dans ce qu'il connoît les choses les plus délicates. Qu'un ciron , par exemple , lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites : des jambes avec des jointures , des veines dans ces jambes , du sang dans ces veines , des humeurs dans ce sang , des gouttes dans ces humeurs , des vapeurs dans ces gouttes. Que divisant encore ces dernières choses , il épuise ses forces & ses conceptions ; & que

le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abyme nouveau. Je veux lui peindre, non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible.

Qu'il \* voie une infinité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planettes, sa terre, en la même proportion que le monde visible : dans cette terre, des animaux, & enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné : trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin & sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse, que les autres par leur étendue. Car, qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver ?

Qui se considérera de la sorte, s'effraiera sans doute de se voir comme suspendu, dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abymes de l'infini & du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles, & je croi que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence, qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien & tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes, & son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré, que de l'infini où il est englouti.

Son intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que son corps dans l'étendue de la nature ; & tout ce qu'elle peut faire est d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connoître ni le principe ni la fin. Toutes choses sont

\* M. Pascal veut que dans cette petite partie qu'on s'imagineroit être la dernière, on y conçoive d'autres parties qui aient entr'elles les mêmes proportions qu'ont entr'elles actuellement les parties de l'univers visible.

sorties du néant, & portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches? L'Auteur de ces merveilles les comprend : nul autre ne le peut faire.

J'ai rapporté exprès ce long passage de M. Pascal, pour faire voir combien l'étude de la nature peut fournir de solides réflexions : & il en est ainsi de tout ce qui s'enseigne dans la Physique.

N'est-ce pas une curiosité digne d'un homme d'esprit, d'examiner la nature, les causes, & les effets du mouvement ; la pesanteur de l'air ; la cause des tremblemens de terre, des foudres & des tonnerres ?

Il n'est pas indifférent de connoître quelle est l'origine des fontaines & des rivières. Plusieurs croient qu'elles viennent de la mer, qui se répand fort avant sous les terres, d'où elle s'élève par des canaux imperceptibles jusqu'à la surface de la terre. D'autres prétendent que la pluie & les néges seules sont la cause des rivières & des fontaines. On a calculé plusieurs années de suite la quantité d'eau & de nége qui tombe en un an sur un certain endroit déterminé de la surface de la terre, & en même tems ce qui coule d'eau en une année, par exemple, dans la Seine ; & par ce calcul on a reconnu que le tiers d'eau & de nége qui tombe sur la terre est plus que suffisant pour fournir aux fontaines & aux rivières.

Tout le monde est témoin des Eclipses du soleil & de la lune : il y a quelque honte d'en ignorer absolument la cause. On sait que les Eclipses du soleil n'arrivent que parce que la lune, qui est un corps opaque, étant placée entre la terre & le soleil, intercepte la lumière qui devoit venir du soleil à la terre : Et que celle de lune n'arrive que parce que la terre, étant placée directement entre la lune & le soleil, empêche le soleil d'éclairer la lune. C'est pourquoi les Eclipses du soleil n'arrivent que quand la lune est nouvelle, & celles de lune que quand elle est pleine. Ce qu'il y a ici de plus surprenant, c'est que les Astronomes les prédisent avec tant de justesse, qu'une erreur de quelques minutes passe parmi eux pour une erreur considérable.

Est-il une matière qui mérite plus notre attention que  
le

le flux & le reflux de la mer ? Les Philosophes ont préféré toujours cru que la lune en étoit la cause en comprimant l'air intermédiaire , & par son moi en les eaux qui y répondent : mais le rapport qu'il y a entre le flux & le reflux de la mer & le mouvement de cette planète , n'avoit jamais été si bien connu que dans le dernier siècle. La lune emploie douze heures vingt-quatre minutes à passer de la partie supérieure de notre méridien à la partie inférieure , & vingt-quatre heures quarante huit minutes à revenir à la partie supérieure de notre méridien. Il y a pareillement douze heures vingt-quatre minutes entre la marée qui arrive le matin sur nos côtes , & celle qui y arrive le soir , & vingt-quatre heures quarante-huit minutes entre la marée qui arrive sur nos rivages un matin , & celle qui y arrive le lendemain au matin. On a encore observé d'autres proportions de ce genre qui étonnent quand on les considère de près.

Il n'y a rien certainement dans la nature de plus merveilleux que ce mouvement général & régulier de toutes les eaux du monde , plus sensible dans l'océan , mais qui n'est pas absolument inconnu à la méditerranée , sur tout dans ses golfes. Est-il possible de ne pas reconnoître le doigt de Dieu dans les bornes qu'il a marquées à la mer , & dans cet ordre qu'il semble avoir écrit sur le sable : „ Il t'est permis de venir jusqu'ici , mais il t'est défendu de passer outre ? „ *Usque huc venies , & non proceeds amplius , & hic confringes tumentes fluctus tuos.*

Job. 38. 11.

Peut-on raisonnablement laisser ignorer aux jeunes gens de telles merveilles , & ne point les instruire des autres matières qui se traitent en Physique , & qui occupent pour l'ordinaire une bonne partie de la seconde année de la Philosophie ? Quand on en a négligé l'étude dans ce tems , il est rare qu'on y revienne dans la suite. Au lieu de les négliger alors , il faudroit y préparer de loin les jeunes gens , en les leur montrant presque dès l'enfance , mais de la manière qui convient à cet âge. C'est de quoi il me reste à parler dans l'article suivant.

## P H Y S I Q U E D E S E N F A N S .

J'APPELLE ainsi une étude de la nature qui ne demande presque que des yeux , & qui , par cette raison , est à la portée de toutes sortes de personnes , & même des enfans. Elle consiste à se rendre attentif aux objets que la nature nous présente , à les considérer avec soin , à en admirer les différentes beautés , mais sans en approfondir les causes secrètes , ce qui est du ressort de la Physique des sçavans.

Je dis que les enfans même en sont capables. Car ils ont des yeux , & ils ne manquent pas de curiosité. Ils veulent savoir , ils interrogent. Il ne faut que réveiller & entretenir en eux le desir d'apprendre & de connoître , qui est naturel à tous les hommes. Cette étude d'ailleurs , si l'on doit l'appeller ainsi , loin d'être pénible & ennuyeuse , n'offre que du plaisir & de l'agrément : elle peut tenir lieu de récréation , & ne doit ordinairement se faire qu'en jouant. Il est inconcevable combien les enfans pourroient apprendre de choses , si l'on savoit profiter de toutes les occasions qu'eux-mêmes nous en fournissent.

Un jardin , une campagne , un palais , tout cela est un livre ouvert pour eux : mais il faut qu'ils aient appris & qu'on les ait accoutumés à y lire. Rien n'est plus commun parmi nous que l'usage du pain & du linge : rien n'est plus rare que de trouver des enfans qui sachent comment l'un & l'autre se prépare : par combien de façons & de mains le blé & le chanvre doivent passer , avant que de devenir du pain & du linge. Il en faut dire autant des étofes de laine , qui ne ressemblent guère à la toison des brebis dont on les forme ; non plus que le papier à ces chiffons de linge qu'on ramasse dans les rues. Pourquoi ne pas instruire les enfans de ces ouvrages merveilleux de la nature & de l'art , dont ils font usage tous les jours sans y faire réflexion ?

On lit avec un grand plaisir dans le livre de la Vieillesse l'élégante description que Cicéron y fait de la ma-



nière dont vient le blé. <sup>a</sup> On admire comment la semence, échauffée & attendrie par la chaleur & par l'humidité de la terre qui la tient resserrée dans son sein, en fait d'abord sortir une pointe verdoiante, qui nourrie & soutenue par ses racines s'élève peu-à-peu, & pousse un tuyau fortifié par des nœuds : comment l'épi, enfermé dans une espèce d'étui, y croît insensiblement, & en fort enfin avec une structure admirable, muni de pointes hérissées, qui lui servent comme de défense contre les insultes des petits oiseaux. Mais voir cette merveille même de ses propres yeux, en suivre attentivement les différens progrès, & la conduire jusqu'à sa perfection, c'est bien un autre spectacle.

Un maître attentif trouve par là le moyen d'enrichir l'esprit de son élève d'un grand nombre de connoissances utiles & agréables ; & y mêlant à propos de courtes réflexions, il songe en même tems à lui former le cœur, & à le conduire par la nature à la religion. Je vais en apporter quelques exemples, qui feront mieux sentir que tout ce que je pourrois dire combien cette sorte d'exercice peut être utile. Ils ne sont pas de moi : on s'en apercevra bien. Je les tirerai la plupart d'un excellent manuscrit sur la Genèse qui est entre les mains de plusieurs personnes. Ces exemples serviront à montrer comment on doit étudier la nature dans tout ce qui se présente à nos yeux, & par elle remonter jusqu'au Créateur. Je me bornerai à ce qui regarde les plantes & les animaux.

### §. I. PLANTES. FLEURS. FRUITS. ARBRES.

LE PREMIER prédicateur qui a annoncé la gloire du Dieu souverain, est le firmament, où brillent avec tant

ff. 18.

a Me quidem non fructus modò, sed etiam ipsius terræ vis ac natura delectat. Quæ cùm gremio molito ac subacto semen sparsum accepit... tepefactum vapore & compressu suo diffundit, & elicit herbescentem ex eo viriditatem : quæ mixta sibi stirpium sensim adoles-

cit, culmoque erecta geniculato, vaginis jam quasi pubescens includitur; è quibus cùm emerferit, fundit frugem spici ordine structam, & contra avium minorum morsus munitur vallo aristarum. *De Senect. n. § 1.*

R r r ij

d'éclat le soleil, la lune, & les étoiles, & il ne faut, pour rendre tous les hommes inexcusables, que ce livre écrit en caractères de lumière. Mais la Sagesse divine n'est pas moins admirable dans ses plus petits ouvrages, où elle a voulu, pour ainsi dire, se rendre plus accessible, & où elle semble nous inviter à la considérer de plus près sans craindre d'en être éblouis.

## P L A N T E S.

IL Y A dans la plus méprisable en apparence de quoi étonner les plus sublimes esprits, qui n'en sauroient voir néanmoins que les organes les plus grossiers, & à qui tout le secret de la vie, de la nourriture, de la multiplication demeure inconnu. Aucune feuille n'y est négligée : l'ordre & la symétrie y sont sensibles en tout, & cela avec une si prodigieuse fécondité de découpures, d'ornemens, de beautés, qu'aucune ne ressemble parfaitement à l'autre.

Que ne découvre-t-on point, par le secours des microscopes, dans les plus petites graines ! Mais combien Dieu y a-t-il mis de vertu & d'efficace par une seule parole, par laquelle il semble avoir donné aux plantes une espérance d'immortalité : *Germinat terra herbam virentem, & facientem semen suum.*

Y a-t-il rien de plus digne de notre admiration que le choix que Dieu a fait de la couleur générale qui embellit toutes les plantes ? S'il eût teint en blanc ou en rouge toutes les campagnes, qui auroit pu en soutenir ou l'éclat, ou la dureté ? S'il les eût obscurcies par des couleurs plus sombres, qui auroit pu faire ses délices d'une vue si triste & si lugubre ? Une agréable verdure tient le milieu entre ces deux extrémités, & elle a un tel rapport avec la structure de l'œil, qu'elle le délasse au lieu de le tendre, & qu'elle le soutient & le nourrit, au lieu de l'épuiser. Mais ce qu'on croioit d'abord n'être qu'une couleur, est une diversité de teintures qui étonne. C'est du verd par tout, mais ce n'est nulle part le même. Aucune plante n'est colorée comme une autre : & cette surprenante variété, qu'aucun art ne peut imiter, se diversifi-

se encore dans chaque plante, qui est dans son origine, dans son progrès, & dans sa maturité, d'une espèce de verd différent.

On en peut dire autant de la figure, de l'odeur, du goût, des usages des plantes, ou pour la nourriture, ou pour les remèdes. Je ne ferai ici qu'une seule réflexion.

Si Dieu n'avoit donné à du foin, même séché & gardé depuis lontems, la force de nourrir les chevaux, les beufs, & les autres animaux de service, comment eût fait le laboureur, ou même l'homme le plus riche, pour rassasier des animaux d'une si grande taille, & qui ne sont utiles qu'autant qu'ils ont de force ? Si l'on entreprenoit de nourrir un homme de cette sorte, ou, parce qu'il ne peut mâcher l'herbe sèche, si l'on lui faisoit des bouillons ou des extraits d'un grand tas de foin & de paille, pourroit-on lui conserver la vie ? Cette même herbe sèche suffit à d'autres animaux pour leur fournir deux fois chaque jour une source de lait, qui peut tenir lieu à une famille entière de toute autre nourriture. Qu'on examine cette merveille, à laquelle on est accoutumé sans l'avoir jamais approfondie, se lassera-t-on d'admirer la sagesse & la bonté de Dieu ? *Producens fœnum jumentis, & herbam servituti hominum.*

Pf. 103. 24.

## FL E U R S.

JE ME transporte par la pensée dans une campagne fleurie, ou dans un jardin bien cultivé. Quel émail ! quelles couleurs ! quelles richesses ! mais quelle harmonie & quelle douceur dans leur mélange, & dans les nuances qui les tempèrent ! Quel tableau, & par quel maître ! Avec quelle profusion les ornemens sont-ils ici prodigués ! De quelle source de beautés celles que nous voions sont-elles parties ! Quel est en lui-même le principe de tant d'éclat, & d'une parure si riche & si diversifiée !

Mais passons de cette vûe générale à la considération de quelques fleurs en particulier, & cueillons au hasard la première qui nous tombera sous la main, sans nous mettre en peine du choix.

R r r iij.

Elle ne vient que d'éclorre , & elle a encore toute sa fraîcheur , & tout son éclat. Y a-t-il parmi les hommes des teintures si vives , & en même tems si douces ? L'art a-t-il pu inventer des étofes aussi délicées , & d'un tissu si uni & si délicat ? Approchez des feuilles que je tiens la pourpre même de Salomon : Quel cilice grossier en comparaison ! quelle rudesse , quelle interruption dans le tissu , quelle différence dans le coloris !

*Mat. 6. 29.*

Mais quand cette fleur seroit moins belle dans chaque partie qu'elle n'est , peut-on imaginer une plus aimable symétrie dans son tout , une plus régulière ordonnance dans ses feuilles , une plus grande justesse dans ses proportions ?

On croiroit , à n'examiner que la sagesse de Dieu , & ( si j'ose le dire ) sa complaisance dans une fleur si parfaite , qu'elle doit toujours durer. Mais du matin au soir elle sera flétrie. Le lendemain elle sera rotie du soleil : & un autre jour on la coupera. Que devons-nous donc penser de l'immense océan de beautés , qui en répand si abondamment sur une herbe qu'il ne conserve que quelques heures ? Que fera-t-il , quand il embellira les esprits , lui qui fait briller si noblement le foin destiné aux animaux ? Et quel est l'aveuglement du monde , qui compte la beauté , la jeunesse , l'autorité , la gloire humaine , pour des biens solides , sans se souvenir qu'elles ne sont que la fleur passagère d'une herbe qui ne sera plus le lendemain !

*Isai. 40. 6.* *Omnis caro fenum , & omnis gloria ejus quasi flos agri.*

## F R U I T S.

JUSQU'ICI nous n'avons regardé la terre que comme une prairie , ou comme un jardin potager. Maintenant elle se montre à nous comme un riche verger , rempli de toutes sortes de fruits , dont les uns succèdent aux autres selon les saisons.

Je considère l'un de ces arbres , portant ses branches courbées jusqu'en terre sous le poids de fruits excellens , dont la couleur & l'odeur annoncent le goût , & dont l'abondance m'étonne. Il me semble que cet arbre me

dit par cette pompe qu'il étale à mes yeux : Apprenez de moi quelle est la bonté & la magnificence du Dieu qui m'a formé pour vous. Ce n'est ni pour lui, ni pour moi, que je suis si riche. Il n'a besoin de rien, & je ne saurois user de ce qu'il m'a donné. Bénissez-le, & déchargez-moi. Rendez-lui grâces ; & puisqu'il m'a rendu le ministre de vos délices, devenez-le de ma reconnaissance.

De toutes parts il me semble entendre les mêmes invitations : & à mesure que je m'avance, je découvre toujours de nouveaux sujets de louanges & d'admiration. Car à chaque pas c'est une espèce nouvelle. Ici le fruit est caché au dedans : là c'est l'amende qui est intérieure, & une chair délicate brille au dehors des plus vives couleurs. Ce fruit est venu d'une fleur, comme presque tous : mais cet autre si délicieux n'est point précédé par la fleur, & il naît de l'écorce même du figuier. L'un commence l'été, l'autre le finit. Si l'on ne cueille promptement l'un, il tombe & se flétrit : si l'on n'attend l'autre, il n'aura jamais de maturité. L'un se garde longtemps, l'autre passe avec rapidité. L'un rafraîchit, l'autre fortifie. Tout ce que je voi m'enlève & me ravit ; & je ne puis m'empêcher de m'écrier avec le Prophète : *Tous, Seigneur, ont les yeux tournés vers vous ; & ils attendent de vous que vous leur donniez leur nourriture dans le tems propre. Vous ouvrez votre main, & vous remplissez tous les animaux des effets de votre bonté.*

*Ps. 144. 15.  
& 16.*

## A R B R E S.

IL EN A déjà été parlé en parlant des fruits, mais ils méritent quelques réflexions particulières.

Entre les arbres fertiles, il y en a qui portent des fruits en deux saisons de l'année ; & d'autres unissent ensemble & les saisons différentes, & les années même, en portant tout-à-la-fois des fleurs naissantes, des fruits verts, & des fruits murs : afin de montrer la souveraine liberté du Créateur, qui en diversifiant les loix de la nature, faisoit qu'il en est le maître, & qu'il peut en tout tems, & de toutes choses, faire également ce qui lui plaît.

*Le figuier  
Les orangers  
&c.*

J'observe que ce sont les arbres foibles , ou de médiocre taille , qui portent les fruits les plus exquis. Plus ils s'élèvent , moins ils me paroissent riches , & moins leurs fruits me conviennent. J'entens cette leçon ; & le bois foible de la vigne , de qui j'admire les grapes , me dit en son langage que les plus merveilleux fruits sont souvent près de terre.

Les autres arbres qui n'ont que des feuilles , ou des fruits amers , & très petits , ne sont pas néanmoins inutiles ; & la Providence a mis de si heureuses compensations entre les arbres fertiles & les autres , que dans des occasions il est juste de préférer les stériles aux plus féconds , qui ne sont presque d'aucun usage ni pour les édifices , ni pour la navigation , ni pour d'autres besoins indispensables.

Si nous n'avions point vû d'arbres de la hauteur & de la grosseur de ceux qui sont dans de certaines forêts , nous ne pourrions croire que quelques gouttes de pluie qui tombent du ciel fussent capables de les nourrir. Car il faut un suc , non seulement très abondant , mais plein d'esprits & de sels de toute espèce , pour donner à la racine , au tronc , aux branches la force & la vigueur que nous y admirons. Il est même remarquable que plus ces arbres sont négligés , plus ils deviennent beaux , & que si les hommes s'appliquoient à les cultiver comme les petits arbres de leurs jardins , ils ne feroient que leur nuire. Vous conservez par là , Seigneur , une preuve que c'est vous seul qui les avez formés : & vous apprenez à l'homme que les soins & son industrie vous sont inutiles ; & que si vous les exigez pour certains arbrisseaux , c'est pour l'occuper , & pour l'avertir de sa propre foiblesse en ne lui confiant que des choses foibles.

Enfin parmi les arbres j'en voi quelques-uns qui conservent toujours leur verdure , & je m'imagine y voir une figure de l'immortalité ; comme les autres , qui se dépouillent l'hiver pour se revêtir au printemps , semblent me présenter une image de la résurrection.

## §. II. ANIMAUX.

JE SUIVRAI dans la description des animaux l'ordre que Dieu a suivi dans leur création.

## P O I S S O N S.

QUELLE foule de poissons de toute grandeur les eaux enfantent !

J'examine tous ces animaux , & je ne leur voi , ce me semble , qu'une tête & une queue. Ils sont sans piés & sans bras. Leur tête même n'a point de mouvement libre ; & si je n'étois attentif qu'à leur figure , je les croirois privés de tout ce qui est nécessaire à la conservation de leur vie. Mais avec si peu d'organes extérieurs , ils sont plus agiles , plus prompts , plus remplis d'artifices , que s'ils avoient plusieurs mains & plusieurs piés : & l'usage qu'ils font de leur queue & de leurs nageoires les pousse comme des traits , & semble les faire voler.

Les poissons se dévorant les uns les autres , comment ce peuple aquatique peut-il subsister ? Dieu y a pourvu en le multipliant d'une manière si prodigieuse , que sa fécondité surpasse infiniment son ardeur mutuelle à se dévorer , & que ce qui se détruit est toujours fort au dessous de ce qui sert à le renouveler.

Je suis seulement en peine comment les petits échappent aux grands qui les regardent comme leur proie , & qui leur donnent continuellement la chasse. Mais ce peuple foible , est plus prompt à la course. Il s'approche des lieux où l'eau basse ne convient pas aux grands poissons : & il semble que Dieu lui ait donné une prévoyance proportionnée à sa foiblesse & à ses dangers.

Comment arrive-t-il qu'au milieu des eaux , si chargées de sel que je ne puis en souffrir une goutte dans la bouche , les poissons y vivent , & y jouissent d'une vigueur & d'une santé parfaite ? Et comment au milieu du sel conservent-ils une chair qui n'en a point le goût ?

Pourquoi les meilleurs , & les plus propres à l'usage de l'homme , s'approchent-ils des côtes pour s'offrir , ce sem-

ble, à lui, pendant que beaucoup d'autres qui lui sont inutiles affectent de s'éloigner ?

■ Harang.  
Sardine. Ma-  
creau. Morue.

Pourquoi ceux \* qui se sont tenus dans des lieux inconnus pendant qu'ils se multiplioient, & qu'ils acqueroient une certaine grandeur, viennent-ils en foule dans un tems marqué inviter les pêcheurs, & se jeter d'eux-mêmes, pour ainsi dire, dans leurs filets & dans leurs barques ?

■ Saumon.  
Alasfe.

Pourquoi plusieurs d'entr'eux, & des meilleures espèces, s'empresseient-ils d'entrer dans l'embouchure des fleuves, & les remontent-ils jusqu'à leur source, pour communiquer les avantages de la mer aux pays qui en sont éloignés ? Et quelle main les conduit avec tant d'attention & de bonté pour les hommes, si ce n'est la vôtre, Seigneur, quoiqu'une Providence si visible attire rarement leur reconnoissance ?

Elle paroît à tout cette Providence, & les coquillages sans nombre qui bordent la mer, cachent des poissons de diverses espèces, qui avec une très petite apparence de vie ont soin d'ouvrir en des tems réglés leurs coquilles, d'en renouveler l'eau, & de prendre entre leurs écailles promptement rejointes l'imprudente proie qui donne dans ce piège.

### Q U I S E A U X.

ON VOIT dans plusieurs animaux une imitation de la raison qui étonne, mais elle ne paroît nulle part d'une manière plus sensible que dans l'industrie des oiseaux à faire leurs nids.

En premier lieu, quel maître leur a appris qu'ils en avoient besoin ? Qui a pris soin de les avertir de les préparer à tems, & de ne point se laisser prévenir par la nécessité ? Qui leur a dit comment il falloit les construire ? Quel mathématicien leur en a donné la figure ? Quel architecte leur a enseigné à choisir un lieu ferme, & à bâtir sur un fondement solide ? Quelle mere tendre leur a conseillé d'en couvrir le fond de matières molles & délicates, telles que le duvet & le coton ? Et lorsque ces matières manquent, qui leur a suggéré cette ingénieuse charité qui les porte à s'arracher avec le bec autant de plu-



mes de l'estomac qu'il en faut pour préparer un berceau commode à leurs petits ?

En second lieu, quelle sagesse a marqué à chaque espèce une manière particulière de construire les nids, où les mêmes précautions fussent observées, mais en mille façons différentes ? Qui a commandé à l'hirondelle, la plus adroite de tous les oiseaux, de s'approcher de l'homme, & de choisir sa maison pour y édifier son nid à ses yeux, sans craindre de l'avoir pour témoin, & paroissant au contraire l'inviter à considérer son travail ? Ce n'est point, comme les autres, avec de petits branchages & du foin qu'elle bâtit. Elle emploie le ciment & le mortier, & d'une manière si solide, qu'il faut une espèce d'effort pour démolir son ouvrage. Elle n'a cependant pour tout instrument que le bec. Réduisez, s'il est possible, le plus habile architecte au petit volume de cette hirondelle : conservez-lui toutes ses connoissances, en ne lui laissant que le bec, & voyez s'il aura la même adresse, & le même succès.

En troisième lieu, qui a fait comprendre à tous les oiseaux qu'ils devoient faire éclore leurs œufs en les couvant ? que cette nécessité étoit indispensable ; que le pere & la mere ne pouvoient quitter en même tems, & que si l'un alloit chercher de la nourriture, l'autre devoit attendre son retour ? Qui leur a marqué dans le calendrier le nombre précis des jours de cette rigoureuse assiduité ? Qui les a avertis d'aider aux petits déjà formés à sortir de l'œuf, en rompant les premiers la coque ? Et qui les a si exactement instruits du moment, qu'ils ne le préviennent jamais.

Enfin, qui a fait des leçons à tous les oiseaux sur le soin qu'ils devoient prendre de leurs petits jusqu'à ce qu'ils fussent élevés, & en état de se servir eux-mêmes ? Qui leur a fait discerner entre tant de choses, dont les unes conviennent à une espèce, mais sont pernicieuses pour une autre, & entre celles qui sont propres aux peres, mais qui feroient tort à leurs petits, qui leur a fait discerner celles qui sont salutaires ? Nous connoissons la tendresse des meres parmi les hommes, & la sollicitude des nourrices : mais je ne sai si l'on voit rien d'aussi parfait.

Qui a enseigné à plusieurs d'entre les oiseaux cette merveilleuse industrie, de retenir dans leur gorge ou l'aliment, ou l'eau, sans avaler ni l'un ni l'autre, & de les conserver pour leurs petits, à qui cette première préparation tient lieu de lait ?

Est-ce pour les oiseaux, Seigneur, que vous avez uni ensemble tant de miracles qu'ils ne connoissent point ? Est-ce pour des hommes qui n'y pensent pas ? Est-ce pour des curieux qui se contentent de les admirer, sans remonter jusqu'à vous ? Et n'est-il pas visible que votre dessein a été de nous rappeler à vous par un tel spectacle, de nous rendre sensibles votre providence & votre sagesse infinie, & de nous remplir de confiance en votre bonté, si attentive & si tendre pour des oiseaux, dont une couple ne vaut qu'une obole ?

*Matt. 10 29.*

Mais donnons des bornes aux observations sur les industries des oiseaux, car une telle matière est infinie ; & écoutons un moment le concert de leur musique, la première louange que Dieu ait reçue de la nature, & le premier cantique d'action de grâces qu'elle lui ait offert avant la formation de l'homme. Tous les sons sont différens, mais tous harmonieux ; & tous ensemble composent un chœur que les hommes ont mal imité. Une voix plus forte & plus noïeuse se fait pourtant distinguer : & je trouve, en cherchant de quelle part elle vient, que c'est un très petit oiseau qui en est l'organe. Cela me fait considérer tous les autres qui savent le chant, & ils sont tous aussi petits, les grands, ou ignorant la musique, ou ayant la voix discordante. Ainsi par tout je trouve que ce qui paroît foible & petit, est mieux partagé, & a plus de reconnaissance.

Quelques-uns de ces petits ont une grande beauté, & rien n'est plus riche ni mieux diversifié que leur plumage. Mais il faut avouer que toute parure doit céder à celle du paon, sur qui Dieu a versé comme à pleines mains toutes les richesses qui embellissent les autres, & auquel il a prodigué avec l'or & l'azur toutes les nuances de toutes les couleurs. Cet oiseau paroît sentir son avantage, & c'est-ce semble pour étaler à nos yeux toutes ses beautés, qu'il fait cette pompeuse roue qui les met en évidence. Mais le plus magnifique de tous les oiseaux n'a

qu'un cri désagréable : & il est une preuve , qu'avec un extérieur très brillant on peut n'avoir qu'un mauvais fond , peu de reconnoissance , & beaucoup de vanité.

En examinant la plume des autres , je trouve une chose bien singulière dans celle des cygnes , & des autres oiseaux de rivière : car elle est à l'épreuve de l'eau , où elle demeure toujours sèche ; & nos yeux cependant n'en découvrent point l'artifice , ni la différence.

Je considère les piés des mêmes oiseaux , & j'y voi des nageoires qui marquent distinctement leur destination. Mais je suis très étonné de ce que ces oiseaux sont sûrs qu'ils ne risquent rien en se jettant à l'eau ; au lieu que les autres , à qui Dieu n'a pas donné des plumes ni des piés semblables , n'ont jamais la témérité de s'y exposer. Qui a dit aux premiers qu'ils ne courent aucun danger ? & qui retient les autres , afin qu'ils n'imitent pas leur exemple ? On fait quelquefois couvrir des œufs de cane à une poule , qui est ensuite trompée par son affection , & qui prend pour sa famille naturelle des enfans étrangers , qui courent à l'eau au sortir de la coque , sans que leur prétendue mere puisse les en empêcher par ses avis. Elle demeure sur le bord très étonnée de leur témérité , & plus encore de ce qu'elle leur réussit. Elle se sent violemment tentée de les suivre , elle en témoigne sa vive impatience : mais rien n'est capable de la porter à une indiscretion que Dieu lui a défendue. Les spectateurs en sont surpris à proportion de ce qu'ils ont d'intelligence : car c'est faute d'esprit & de lumière , quand de tels prodiges excitent peu d'admiration. Mais il est rare que les spectateurs apprennent de cet exemple qu'il faut être destiné par la Providence aux fonctions d'un état dangereux , & avoir reçu d'elle tout ce qui peut mettre le salut en sûreté : & que c'est une témérité funeste pour les autres , qui n'ont ni la même vocation , ni les mêmes qualités.

Je serois infini , si je m'attachois à considérer beaucoup de miracles pareils à ceux que j'ai raportés jusqu'ici. Je me contente d'une dernière observation , qui en comprend plusieurs autres , & qui regarde les oiseaux de passage.

Ils ont tous leur tems marqué , & ils ne le passent point.

SSiij;

Mais ce tems n'est pas le même pour chaque espèce. Les uns attendent l'hiver, les autres le printems, d'autres l'été, & d'autres l'automne. Il y a dans chaque peuple une police publique & générale, qui régle & qui tient dans le devoir tous les particuliers. Avant l'édit général, aucun ne pense à partir : depuis sa publication, aucun ne demeure. Une espèce de Conseil décide du jour, & il accorde un intervalle pour s'y préparer : après quoi tout déloge, & il ne paroît le lendemain ni traîneurs, ni déserteurs, tant la discipline est exacte. Plusieurs ne connoissent que l'hirondelle qui passe ainsi, mais la chose est certaine pour beaucoup d'autres espèces. Et je demande, quand nous n'aurions que l'exemple de l'hirondelle, quelle nouvelle elle a reçue des pays où elle va en grande troupe, pour s'assurer qu'elle y trouvera toutes choses préparées. Je demande pourquoi elle ne s'attache pas, comme les autres oiseaux, au pays où elle a élevé sa famille, qui y a été si bien traitée. Je demande par quel esprit de voiage cette nouvelle famille, qui ne connoit que son pays natal, conspire toute entière à le quitter. Je demande en quel langage se publie l'ordonnance qui défend à tous, soit anciens soit nouveaux sujets de la République, de demeurer par delà un certain jour. Et enfin je demande à quels signes les principaux Magistrats connoissent que ce seroit tout risquer, que de s'exposer à être prévenus par une saison rigoureuse. Quelle autre réponse peut-on faire à ces demandes, que celle du Prophète ? *Que vos ouvrages, Seigneur, sont grands & merveilleux ! Vous les avez tous formés avec sagesse.*

25. 103. 24.

#### ANIMAUX DE LA TERRE.

JE SUIS obligé d'abrégé cette matière, pour mettre fin à ce petit traité, qui insensiblement est devenu fort long.

L'exemple seul du chien nous montre jusqu'où Dieu est capable de donner à la matière tous les dehors de l'esprit, de la fidélité, de l'amitié, de la reconnaissance, sans en donner le principe. Mais comme cet exemple est connu de tout le monde, je ne m'y arrête point.

Ce que fait l'abeille n'est pas moins admirable. Au lieu de se contenter de sucer le miel qui se conserve mieux dans le calice des fleurs que par tout ailleurs, & de s'en nourrir jour à jour, elle en fait provision pour toute l'année, & principalement pour l'hiver. Elle charge les petits crochets dont ses jambes sont garnies de tout ce qu'elle peut emporter de cire & de gomme : mais en pompant le miel avec la trompe qui est à l'extrémité de sa tête, elle évite d'engluer ses ailes, dont elle a besoin pour voler çà & là, & pour le retour.

Si l'on n'a pas pris soin de lui préparer une ruche, elle s'en fait une elle-même dans le creux de quelque arbre, ou de quelque rocher. Là son premier soin est d'apporter de la cire, dont elle compose de petites cellules égales, & à plusieurs angles, afin qu'elles puissent s'unir, & ne laisser aucun intervalle. Puis elle fait couler dans ces petits réservoirs le miel pur & sans mélange. Et de quelque abondance quelle voie ses magasins remplis, elle ne se repose que lorsque le tems du travail & de la récolte est passé. On ne connoit dans cette République ni la paresse, ni l'avarice, ni l'amour propre. Tout est commun. Le nécessaire y est accordé à tous, le superflu n'est à personne, & c'est pour le bien public qu'il est conservé. Les colonies nouvelles, qui chargeroient l'Etat, sont mises dehors. Elles savent travailler, & on les y oblige en les congédiant.

Avons-nous parmi les nations les plus policées une imitation d'un si parfait modèle ? Attribuera-t-on au hasard, ou à une cause aveugle, une si étonnante sagesse ? Croit-on avoir expliqué ces merveilles, en disant que c'est l'instinct, le naturel, je ne sais quoi, qui en est le principe ? Et n'est-ce pas dans ces images, d'un côté si parfaites, & de l'autre si éloignées de la matière, que Dieu a pris plaisir de manifester ce qu'il est, & d'apprendre à l'homme ce qu'il doit être ?

Passons de l'abeille à la fourmi, qui lui ressemble en bien des choses, excepté que l'abeille enrichit l'homme, & qu'il ne tient pas à la fourmi qu'elle ne l'appauvrisse en le volant.

Ce petit animal est averti que l'hiver est long , & que le blé mûr n'est pas longtemps exposé dans les champs. Aussi durant la moisson la fourmi ne dort plus. Elle traîne avec de petites serres qu'elle a à la tête , des grains qui pèsent trois fois plus qu'elle , & elle avance comme elle peut à reculons. Quelquefois elle trouve en chemin quelque amie qui lui prête secours, mais elle ne s'y attend pas.

Le grenier où tout doit être porté est public , & aucune ne pense à faire sa provision à part. Ce grenier est composé de plusieurs chambres , qui s'entrecommuniquent par des galeries , & qui sont toutes creusées si avant , que les pluies & les neiges de l'hiver ne pénètrent point jusqu'à leur voute. Les souterrains des citadelles sont des inventions moins anciennes & moins parfaites ; & ceux qui ont essayé de détruire des fourmilières qui avoient eu le loisir de se perfectionner , n'y ont presque jamais réussi , parce que les rameaux s'en étendent au large , & qu'ils ne se sentent point de tout le ravage qu'on fait à l'entrée.

Lorsque les greniers sont pleins , & que l'hiver approche , on commence à mettre en sûreté le grain en le rongeur \* par les deux bouts , & l'empêchant par là de germer. Ainsi la première nourriture n'est qu'une précaution pour l'avenir , & c'est la prudence , plutôt que le besoin , qui y détermine.

Voilà le fond incompréhensible d'industrie que Dieu a mis dans ce petit animal. Voilà cette espèce d'intelligence prophétique qu'il lui a donnée , pour nous forcer à remonter jusqu'à lui , à qui seul il appartient de faire de tels prodiges , & qui ne pouvoit , ce semble , nous montrer plus sensiblement qu'il est la source de la sagesse , qu'en réunissant tant de traits dans un si petit volume de matière qui n'en a que l'apparence.

Peut-on assez admirer l'industrie de certains animaux qui filent avec un art & une délicatesse inimitables , où tout paroît être l'effet de la pensée , & d'une méditation

\* Plin le Naturaliste fait la même remarque sur l'industrie des fourmis qui amassent du blé pour l'hiver, & l'empêchent de germer en le ron-

geant. Liv. 11. Chap. 30. Cependant plusieurs maintenant contestent ce fait , & nient absolument que les fourmis fassent des amas de blé.

géométrique ? Qui a enseigné à l'araignée, animal si méprisable d'ailleurs, à former des fils si délics, si égaux, si adroitement suspendus ? Qui lui a appris à commencer par les attacher à des points fixes, à les réunir tous dans un centre commun, à les tirer d'abord en droite ligne, & à les affermir ensuite par des cercles exactement parallèles ? Qui lui a dit que ces filets seroient les pièges où se prendroient d'autres animaux qui ont des ailes, & qu'elle ne sauroit atteindre que par la ruse ? Qui lui a marqué sa place dans le centre, où aboutissent toutes les lignes, & où elle est nécessairement avertie par le plus léger ébranlement, que quelque proie est tombée dans ses filets ? Enfin qui lui a dit que son premier soin devoit être alors d'embarrasser les ailes de cette imprudente proie par de nouveaux fils, de peur qu'elle ne conservât quelque liberté ou pour se dégager, ou pour se défendre ?

Tout le monde a vu le travail des vers à soie. Les plus habiles ouvriers ont-ils pu jusqu'ici l'imiter ? Ont-ils trouvé le secret de former un fil si fin, si ferme, si égal, si brillant, si continu ? Ont-ils une matière plus précieuse que ce fil pour faire les plus riches étofes ? Savent-ils comment ce vers convertit le suc d'une feuille en des filets d'or ? Peuvent-ils rendre raison de ce qu'une matière liquide avant qu'elle ait pris l'air, s'affermir & s'allonge à l'infini dès qu'elle l'a senti ? Aucun d'eux peut il expliquer comment ce vers est averti de se former une retraite sous les contours sans nombre de la soie dont il est le principe, & comment il trouve dans ce riche tombeau une espèce de résurrection qui lui donne des ailes, que sa première naissance lui avoit refusées.

Tout ce qui est vers, & qui a rampé, devient une espèce de mouche, de moucheron, de papillon : & tout ce qui vole a rampé dans sa première origine, & a été une espèce de vers, de chenille, d'insecte, avant que d'avoir eu des ailes. Et l'état mitoyen entre ces deux extrémités d'élévation & de bassesse, est le tems où l'animal devient fève ou coquon, ce qui se fait en une infinité de façons, mais toujours d'une manière uniforme pour chaque espèce.

Je terminerai ce traité par quelques observations sur un

petit animal qui mérite toute notre admiration. Son nom est *Formicaleo*. Sa figure est laide , & ne paroît qu'ébauchée. Son inclination est cruelle , car il ne vit que du sang de sa proie ; & son occupation unique est de lui tendre des pièges. On en voit mieux l'artifice quand on peut avoir dans son cabinet un tel animal.

On le met dans un vase de terre plein d'un sable assez menu , où il se cache aussitôt. Quand il y est , il forme dans le sable la figure d'un cône renversé avec une proportion exacte & géométrique : & il va se loger dans le sommet du cône qui tient lieu de centre , mais en demeurant couvert. Si quelque fourmi , ou quelque mouche , a qui on a ôté les ailes , est placée à l'entrée du cône , ce petit animal , qu'on ne jugeroit pas capable du moindre effort , jette avec sa tête à coups redoublés du sable sur la proie qu'il a sentie , afin de l'étourdir , & de l'entraîner dans le fond où il se tient caché. Alors il sort de sa retraite , & après s'être désaltéré du sang , il rejette le cadavre qui pourroit faire soupçonner sa cruauté.

Quand on veut avoir une seconde fois le plaisir de le voir travailler , on comble son cône en agitant le vase : & l'on est étonné avec quelle diligence cette petite bête rétablit une nouvelle figure , aussi vaste & aussi régulière que la première.

Quels raisonnemens ne faudroit-il pas qu'elle fit , si son travail étoit fondé sur le raisonnement ? Peut-on penser plus finement en mathématique , & connoître mieux la nature du cône , celle du sable , celle des mouvemens , & leur retentissement du centre à toutes les parties de la circonférence ? Il est certain que c'est cette bête qui raisonne , ou quelqu'un pour elle. Mais la merveille n'est pas , ni qu'elle raisonne , ni qu'un principe étranger raisonne pour elle : mais que ce principe fasse exécuter tout cela par des organes qui se meuvent eux-mêmes , & qui paroissent n'agir que par un principe intérieur.

Je ne dois pas omettre que le *formicaleo* , dont je viens de parler , se transforme en une grande & belle mouche , appelée demoiselle , de laid & de petit qu'il étoit auparavant ; & il ne se souvient plus de son humeur sanguinaire , quand il a quitté sa première dépouille.



*Utilité de ces observations physiques.*

IL N'EST PAS nécessaire que je fasse remarquer combien ces observations physiques, & une infinité d'autres pareilles, sont capables d'orner & d'enrichir l'esprit d'un jeune homme ; de le rendre attentif aux effets de la nature qui sont sous nos yeux, & qui se présentent à nous presque à chaque moment, sans que nous y fassions réflexion ; de lui apprendre mille choses curieuses qui regardent les sciences, les arts, les métiers, comme la chymie, l'anatomie, la botanique, la peinture, la navigation, l'imprimerie, &c. ; de lui donner du goût pour le jardinage, pour les arbres, pour la campagne, pour la promenade, ce qui n'est pas une chose indifférente ; de le mettre en état de fournir agréablement à la conversation, & de n'être pas réduit ou à y garder le silence, ou à ne savoir y parler que de bagatelles.

J'ai appelé cette Physique, la Physique des enfans, parce qu'en effet on peut commencer à la leur apprendre dès l'âge le plus tendre, mais en se proportionnant à leur foiblesse, & ne leur proposant rien qui ne soit à leur portée, soit pour les faits, soit pour les réflexions qu'on y joint. Il est incroyable combien ce petit exercice, continué régulièrement depuis l'âge de 6 ou 7 ans jusqu'à l'âge de 12 ou 15 ans, mais continué sous l'idée & le nom de divertissement, & non d'étude, rempliroit l'esprit des jeunes gens de connoissances utiles & agréables, & les prépareroit à l'étude de la Physique, qui est propre aux savans.

Mais, me dira-t-on, où trouver des maîtres capables de donner à un enfant ces instructions, inconnues souvent à ceux même qui sont les plus habiles, & qui demandent une étendue infinie de connoissances ? La chose n'est pas si difficile qu'on pourroit se l'imaginer. Cicéron disoit en riant, dans un plaidoyer où il avoit entrepris de rabaisser l'étude de la Jurisprudence, <sup>a</sup> que si on le mettoit en

<sup>a</sup> Ita que, si mihi, homini vehementer occupato, stomachum moreretur, || veritus, triduo me jurisconsultum esse profitebor. *Pro Muten. n. 28.*

colère, tout occupé qu'il étoit, il deviendrait Jurisconsulte en trois jours. J'en pourrais dire à peu près autant, non de la Physique des sçavans, qui est une science très profonde, mais de celle dont je parle ici. Il ne s'agit que de parcourir les livres où se trouvent ces sortes d'observations, tels que sont par exemple les Mémoires de l'Académie des sciences, où l'on trouve sur toutes les matières une infinité de remarques extrêmement curieuses. J'ai vu de jeunes gens, qui répondoient publiquement sur le quatrième livre des Géorgiques de Virgile, faire un merveilleux usage de ce qui est dit dans ces Mémoires sur la petite mais admirable république des abeilles. Un maître curieux & studieux s'adresse à d'habiles gens pour savoir quels livres il doit consulter sur chaque matière; il emprunte ces livres, ou les va chercher dans les bibliothèques publiques; il les parcourt, il en fait des extraits, & par là se met en état de pouvoir apprendre mille choses curieuses à ses disciples: & il a, pour faire ce petit amas, sept ou huit ans devant lui. Pour y réussir, il ne faut que le vouloir.

## ARTICLE CINQUIÈME.

*La Philosophie sert à inspirer un grand respect pour la religion.*

TOUT CE QUE j'ai dit jusqu'ici de la Physique des sçavans & de celle des enfans, montre bien clairement qu'un des grands effets, & le fruit le plus essentiel de la Philosophie, c'est d'élever l'homme à la connoissance de la grandeur de Dieu, de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté; de le rendre attentif à sa providence; de lui apprendre à remonter jusqu'à lui par la considération des merveilles de la nature; de faire qu'il devienne sensible à ses bienfaits, & qu'il trouve partout des sujets de le louer, & de lui rendre grâces.

C'est Dieu lui-même qui nous apprend dans l'un & l'autre Testament que c'est là l'usage que nous devons faire de la vue des créatures, qui nous enseignent tous nos de-

voirs. Il renvoie dans ses Ecritures le paresseux à la fourmi, pour apprendre d'elle à ne pas demeurer oisif; l'ingrat au bœuf & à l'âne, qui sont reconnoissans des soins que prend d'eux leur maître; l'imprudent aux oiseaux de passage, qui savent discerner les tems. Jesus-Christ veut que la considération des lis de la campagne, & des petits oiseaux du ciel, soit une instruction pour tous les hommes, & qu'elle leur apprenne à se reposer pleinement sur les soins d'une providence qui est en même tems attentive à tout, pleine de bonté, & toute-puissante. Ce seroit donc ne pas répondre aux intentions de la sagesse divine, & manquer au devoir le plus essentiel d'un maître, que de ne pas faire remarquer aux jeunes gens dans toutes les créatures les vestiges sensibles de la divinité, qui a voulu s'y peindre, & nous y tracer nos devoirs.

Dans le récit que nous fait l'Ecriture de la création du monde, <sup>a</sup> il est dit souvent que Dieu fut l'approuvateur, & si l'on ose le dire, l'admirateur de ses ouvrages; pour nous apprendre quelle admiration ils devoient nous causer, quelle étude nous en devrions faire, & de quelles réflexions ils sont dignes: & pour nous reprocher en même tems notre stupidité qui ne pense à rien, notre ingratitude qui ne rend grâces de rien, & qui demeure toujours ignorante & imbecille, quoique nous vivions au milieu des prodiges les plus étonnans, & que nous en soyions nous-mêmes l'un des plus incompréhensibles.

Ce n'est pas la Physique seule qui nous aide à connoître Dieu. Le peu que j'ai rapporté des principes de morale, tirés du paganisme même, suffit pour nous montrer combien cette partie de la Philosophie est propre à nous inspirer un grand respect pour la religion.

Y a-t-il rien de plus propre à l'enraciner dans l'esprit des jeunes gens, & à y en jeter de solides fondemens, capables de tenir contre le torrent de l'incrédulité & du libertinage, que les deux célèbres questions qui se traitent dans la Métaphysique, l'existence d'un Dieu, & l'immortalité de l'ame?

<sup>a</sup> Vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erat valde bona. *Gen.* 1. 31.

Prov. 6. 6.

Isai. 1. 3.

Jerem. 8. 7.

Matth. 6. 26.

10.

<sup>1</sup> Hilari. lib. 4.  
de Trinit.

Mais le grand & l'important service que la bonne Philosophie rend à l'homme, c'est de le disposer à recevoir avec docilité & respect tout ce que lui enseigne la révélation divine. Elle s'applique sur tout à lui faire bien comprendre que devant Dieu tout doit se taire, la raison aussi bien que les sens, parce que rien n'est plus raisonnable que de n'écouter que lui quand il parle : *Ipse, de se, Deo credendum est* ; Que la raison ne doit pas trouver étrange qu'on la soumette à l'autorité dans des sciences qui traitent de choses qui sont au-dessus de la raison, doivent suivre une autre lumière, qui ne peut être que celle de l'autorité divine ; Que, puisque dans l'ordre même de la nature il y a mille choses que l'esprit de l'homme ne peut comprendre, quoique ses yeux en soient témoins, à plus forte raison il doit respecter les voiles dont il a plu à Dieu de couvrir les mystères de la religion ; Qu'enfin Dieu ne seroit pas ce qu'il est s'il n'étoit incompréhensible, & que ses merveilles ne mériteroient plus ce nom si l'intelligence humaine pouvoit y atteindre.

Voilà les leçons que donne la Philosophie aux jeunes gens : non une Philosophie inquiète, hardie, & téméraire, dont <sup>a</sup> saint Paul avertit les fidèles de se donner de garde, & qui, pour expliquer ce qu'elle croit, anéantit souvent ce qu'elle doit croire, mais une Philosophie sage, solide, & fondée sur les principes mêmes & sur les lumières les plus pures de la raison naturelle.

<sup>a</sup> Videte ne quis vos decipiat per philosophiam, & inanem fallaciam, secundum traditionem hominum,

secundum elementa mundi, & non secundum Christum. *Coloss. 2. 8.*





LIVRE HUITIÈME.  
D U  
GOUVERNEMENT INTÉRIEUR  
DES CLASSES  
E T  
DU COLLEGE.

---

*AVANT-PROPOS.*



ET AVANT-PROPOS renfermera deux Articles. Dans le premier je montrerai de quelle importance est la bonne éducation de la Jeunesse : dans le second j'examinerai si l'instruction publique doit être préférée à l'instruction domestique & particulière.

## ARTICLE PREMIER.

*Importance de la bonne éducation de la Jeunesse.*

L'ÉDUCATION de la Jeunesse a toujours été regardée par les plus grands Philosophes & par les plus sages Législateurs comme la source la plus certaine du repos & du bonheur, non seulement des familles, mais des Etats même & des Empires. En effet, qu'est ce qu'une République ou un Roiaume, sinon un vaste corps dont la vigueur & la santé dépendent de celles des familles particulières, qui en font comme les membres & les parties, & dont aucune ne peut manquer à ses fonctions; que le corps entier ne s'en ressente. Or n'est-ce pas la bonne éducation qui met tous les citoyens, & encore plus les Grands & les Princes que tous les autres, en état de remplir dignement leurs différentes fonctions? N'est-il pas évident que la Jeunesse est comme la pépinière de l'Etat? que c'est par elle qu'il se renouvelle & se perpétue; que c'est d'elle que viennent tous les Pères de famille, tous les Magistrats, tous les Ministres, en un mot toutes les personnes constituées en autorité & en dignité? & ne peut-on pas assurer que ce qu'il y a de bon ou de défectueux dans l'éducation de ceux qui remplissent un jour ces places, influe dans tout le corps de l'Etat, & devient comme l'esprit & le caractère général de la nation entière?

Les Loix à la vérité sont le fondement des Empires, & en y conservant la règle & le bon ordre, elles y maintiennent la paix & la tranquillité. Mais à d'où les Loix elles-mêmes tirent-elles leur force & leur vigueur, sinon de la bonne éducation, qui y accoutume & y assujettit les esprits; sans quoi elles sont une foible barrière contre les passions des hommes:

Horat. Od. 25.  
lib. 3.

Quid leges sine moribus vane proficiunt?

α Ὅφρα θ' ὁπλὴς τῶν ἐπιδεικνύμεναι νόμων,  
ἢ ἀνδιδέξασθαι καὶ παρὰ τῶν πολι-  
τικῶν, αἱ μὲν ὅντας αἰσχροῖσι ἢ πρ-

ποτικῶσι ἐν τῇ πολιτείᾳ, Arist. lib. 3.  
Polit. cap. 9.

Plutarque

Plutarque fait à ce sujet une réflexion bien sentée, & qui mérite d'être pesée avec attention : c'est en parlant de Lycurgue. » Ce sage Législateur, dit-il, ne jugea pas à propos de coucher ses loix par écrit, persuadé que ce qu'il y a de plus fort & de plus efficace pour rendre les villes heureuses & les peuples vertueux, c'est ce qui est empreint dans les mœurs des citoyens, & ce que la pratique & l'habitude leur ont rendu comme familier & naturel. Car les principes que l'éducation a gravés dans leurs esprits, demeurent fermes & inébranlables, comme étant fondés sur la conviction intérieure & sur la volonté même, qui est un lien toujours plus fort & plus durable que celui de la contrainte ; de sorte que cette éducation devient la règle des jeunes gens, & leur tient lieu de législateur.

Voilà, ce me semble, l'idée la plus juste qu'on puisse donner de la différence qu'il y a entre les Loix & l'éducation.

La Loi, quand elle est seule, est une maitresse dure & impérieuse, *ἀνδραγα* ; qui gêne l'homme dans ce qu'il a de plus cher, & dont il est le plus jaloux, je veux dire sa liberté ; qui l'attriste, qui le contrarie en tout, <sup>a</sup> qui est sourde à ses remontrances & à ses desirs, qui ne fait jamais se relâcher, <sup>b</sup> qui ne lui parle que d'un ton menaçant, & ne lui montre que des châtimens. Ainsi il n'est pas étonnant que l'homme secoue ce joug dès qu'il le peut impunément, & que n'écoutant plus des leçons importunes, il se livre à ses penchans naturels, que la Loi avoit seulement réprimés, sans les changer ni les détruire.

Il n'en est pas ainsi de l'éducation. C'est une maitresse douce & insinuante, ennemie de la violence & de la contrainte, qui aime à agir que par voie de persuasion, qui s'applique à faire goûter ses instructions en parlant toujours raison & vérité, & qui ne tend qu'à rendre la ver-

<sup>a</sup> Leges, rem surdam, inexorabilem esse.... nihil laxamenti nec venix habere, si modum excesseris. Liv. lib. 2. n. 3.

<sup>b</sup> Poena metusque aberant, nec

Tome I I.

verba minantia fixo Aere legebantur. Ovid. lib. 2. 1. Metam. C'est une belle définition des loix. Verba minantia.

tu plus facile, en la rendant plus aimable. Ses leçons, qui commencent presque avec la naissance de l'enfant, croissent & se fortifient avec lui, jettent avec le tems de profondes racines, passent bientôt de la mémoire & de l'esprit dans le cœur, s'impriment de jour en jour dans ses mœurs par la pratique & l'habitude, deviennent en lui une seconde nature qui ne peut presque plus changer, & font auprès de lui dans toute la suite de sa vie la fondation d'un Législateur toujours présent, qui dans chaque occasion lui montre son devoir, & le lui fait pratiquer.

*ἡ παιδεία τοῦ πολέμου διὰ τὴν ἀντιπρὸς τῷ κατὰ φύσιν αὐτῶν.*

*Arist. Polit.  
lib. 8. cap. 1.*

Il ne faut pas après cela s'étonner que les Anciens aient recommandé avec tant de soin la bonne éducation de la Jeunesse, & l'aient regardée comme le moien le plus sûr de rendre un Empire stable & florissant. Leur maxime capitale étoit que les enfans appartiennent plus à la République, qu'à leurs parens; & qu'ainsi ce n'est point au caprice de ceux-ci qu'il faut abandonner leur éducation, mais que la République doit se charger de ce soin. Que par cette raison les enfans doivent être élevés, non en particulier & dans la maison paternelle, mais en public, par des maîtres communs, & sous une même discipline, afin qu'on leur inspire de bonne heure l'amour de la patrie, le respect pour les loix du pays, le goût des principes & des maximes de l'Etat dans lequel ils ont à vivre. Car chaque espèce de gouvernement a son génie particulier. Autre est l'esprit & le caractère d'un Etat républicain, autre celui d'un Etat monarchique. Or c'est par l'éducation qu'on prend cet esprit & ce caractère.

C'est en conséquence des principes que j'ai établis jusqu'ici que Lycurgue, Platon, Aristote, en un mot tous ceux qui nous ont laissé des règles du gouvernement, déclarent que le principal & le plus essentiel devoir d'un Magistrat, d'un Ministre, d'un Législateur, d'un Prince, est de veiller à la bonne éducation, premièrement de leurs propres enfans qui souvent succèdent à leur place, & ensuite des citoyens en général qui forment le corps de la République; & ils remarquent que tout le désordre des Etats ne vient que de la négligence de ce double devoir.



Platon en cite un illustre exemple dans la personne du Prince le plus accompli dont parle l'Histoire ancienne, c'est le fameux Cyrus. Aucune des qualités qui font les grands hommes ne lui manquoit, excepté celle dont il s'agit ici. Occupé de ses conquêtes, il abandonna aux femmes le soin de l'éducation de ses enfans. Ces jeunes Princes furent donc élevés, non selon la discipline dure & austère des Perses, qui avoit si bien réussi par rapport à Cyrus leur pere, mais à la manière des Medes, c'est-à-dire dans le luxe, la mollesse, & les délices. Personne n'osoit les contredire en rien. Leurs oreilles n'étoient ouvertes qu'aux louanges & aux flateries. Tout fléchissoit le genou & étoit rampant devant eux, & l'on croioit qu'il étoit de leur grandeur de mettre une distance infinie entre eux & le reste des hommes, comme s'ils eussent été d'une autre espèce qu'eux. Une telle éducation, dont toute remontrance & toute réprimande étoient sévèrement écartées, eut, dit Platon, le succès qu'on en devoit attendre. Les deux Princes, aussitôt après la mort de Cyrus, armèrent leurs mains l'un contre l'autre, ne pouvant souffrir ni supérieur, ni égal, & Cambyse, devenu le maître absolu par la mort de son frere, s'abandonna comme un insensé & un furieux à toutes sortes d'excès, & mit l'Empire des Perses à deux doigts de sa perte. Cyrus lui avoit laissé une vaste étendue de provinces, des revenus immenses, des armées innombrables : mais tout cela tourna à sa ruine faute d'un autre bien infiniment plus estimable qu'il négligea de lui laisser, je veux dire une bonne éducation.

Cette remarque judicieuse de Platon à l'égard de Cyrus, m'avoit entièrement échappé en lisant son histoire dans Xénophon, & je n'avois pas fait réflexion qu'effectivement cet Historien garde un profond silence sur l'édu-

*Plat. lib. 3.  
de Leg.*

*\* La femme  
de Cyrus eut  
sille du Roi des  
Medes.*

αὐτὸν ἡρώδοτος οὕτως ἐν ἀρχῇ αὐτοῦ γράφει, ὅτι ἀντιπαύσαντο τραπεζίται.

Platon suppose que ces deux freres portèrent les armes l'un contre l'autre aussitôt après la mort de Cyrus, & que Cambyse fit tuer Smer-

dis. Hérodote ne dit rien de tel. Smerdis fut toujours fort soumis à son frere, qui ne le fit mourir que vers la fin de son règne, après l'expédition contre l'Ethiopie.

cation des enfans de ce Prince , au lieu qu'il décrit fort au long l'excellente manière dont les jeunes Perses étoient élevés , & dont Cyrus lui-même l'avoit été. Il n'y a point de faute plus capitale pour un Prince.

*Aul. Gell.  
lib. 9. cap. 3.*

Philippe , Roi de Macédoine , se conduisit d'une manière bien différente. Dès qu'il fut devenu pere ( c'étoit au milieu de ses conquêtes , & dans le tems de ses plus grands exploits , ) il écrivit à Aristote la lettre qui suit. *Je vous donne avis qu'il m'est né un fils. Je ne remercie pas tant les dieux de sa naissance , que du bonheur qu'il a d'être venu au monde pendant qu'il y a un Aristote sur la terre. Car j'espère qu'élevé de votre main & par vos soins , il deviendra digne de la gloire de son pere , & de l'Empire que je lui laisserai.* Voila parler & penser en grand Prince , qui connoit l'importance d'une bonne éducation. Alexandre eut les mêmes sentimens. Un Historien remarque qu'il a n'aima pas moins Aristote que son propre pere ; parce , disoit-il , qu'il étoit redevable à l'un de vivre , & à l'autre de bien vivre.

Si c'est une grande faute à un Prince de ne pas donner ses soins à l'éducation de ses propres enfans , ce n'en est pas une moindre de négliger celle des citoyens en général. Plutarque , dans le parallèle qu'il fait de Lycurgue & de Numa , observe très judicieusement que ce fut une pareille négligence qui rendit inutiles tous les bons desseins & tous les grands établissemens de ce dernier. L'endroit est fort remarquable. » Tout le travail de Numa , » dit-il , qui n'avoit visé qu'à maintenir Rome paisible & » tranquille , s'évanouit avec lui ; & dès qu'il fut mort , » le temple aux doubles portes , qu'il avoit toujours tenu » fermé comme si véritablement il y eût enchaîné le démon de la guerre , fut r'ouvert tout à coup , & toute » l'Italie remplie de sang & de carnage. Ainsi le plus beau » & le plus juste de ses établissemens ne dura presque » point , parce qu'il manquoit du seul lien capable de le » maintenir , qui étoit l'éducation de la jeunesse.

Ce fut une conduite toute opposée qui maintint si lon-

α Αριστοῦ τῷ Ἰωάννῃ ἀγαθῷ υἱὶ ( de | αὐτῷ ζῶν , διὰ τούτου δὲ καλῶς ζῶν , Plus,  
dovis ἰσχυρῶ ) τῷ πατρὶ , ἀπὸ δὲ τοῦτον || in vit. Alex.

tems les loix de Lycurgue dans leur entier. » Car, com-  
 me observe le même Plutarque , la religion du serment  
 » qu'il exigea des Lacédémoniens auroit été une foible  
 » ressource après sa mort , si par l'éducation il n'eût im-  
 » primé les loix dans leurs mœurs , & ne leur eût fait suc-  
 » cer presque avec le lait l'amour de sa police en la leur  
 » rendant comme familière & naturelle. Aussi vit-on que  
 » ses principales ordonnances se conservèrent plus de cinq  
 » cens ans , comme une bonne & forte teinture qui avoit  
 » pénétré jusqu'au fond de l'âme.

Tous ces grands hommes de l'antiquité étoient donc  
 persuadés , comme Plutarque le dit en particulier de Ly-  
 curgue , que le devoir le plus essentiel d'un Législateur ,  
 & il en faut dire autant d'un Prince , étoit d'établir de  
 bonnes règles pour l'éducation de la Jeunesse , & de les  
 faire exactement pratiquer. Il est étonnant jusqu'où ils  
 portoient sur ce point l'attention & la prévoyance. C'est  
 dès la naissance même des enfans qu'ils recommandoient  
 qu'on prît de sages précautions par raport à toutes les  
 personnes qui devoient en prendre soin , & l'on voit bien  
 que Quintilien a puisé dans Platon & dans Aristote ce  
 qu'il dit à ce sujet , sur tout pour ce qui regarde les nour-  
 rices. Il vouloit , comme ces sages Philosophes , que dans  
 le choix qu'on en feroit , non seulement on prît garde  
 qu'elles n'eussent point un langage vicieux , mais que sur-  
 tout on eût égard aux mœurs & au caractère d'esprit.  
 Et la raison qu'il en apporte est admirable. » C'est , dit-il ,  
 » que ce qu'on apprend à cet âge , s'imprime facilement  
 » dans l'esprit , & y laisse de profondes traces qui ne s'ef-  
 » facent pas aisément. Il en est comme d'un vase neuf ,  
 » qui conserve longtems l'odeur de la première liqueur  
 » qu'on y a versée , & comme des laines , qui ne recou-  
 » vrent jamais leur première blancheur , quand elles ont

a Et morum quidem in his haud  
 dubie prior ratio est : rectè tamen  
 etiam loquantur. .... Naturâ enim  
 tenaci (simi) sensus eorum quæ ru-  
 dibus annis percipimus : ut sapor  
 quo nova imbus durat, nec lana-

rum colores , quibus simplex ille-  
 candor mutatus est , elui possunt. Et  
 hæc ipsa magis pertinaciter hærent,  
 quæ deteriora sunt. *Quintil. lib. 1.  
 cap. 1.*

» été une fois à la teinture. Et le malheur est que les mau-  
» vaises habitudes durent encore plus que les bonnes.

*Arist. Polit.*  
lib. 7. cap. 17.

C'est par la même raison que ces Philosophes regardent comme un des plus essentiels devoirs de ceux qui sont chargés de l'éducation des enfans , d'écarter d'après d'eux , autant qu'il est possible , les esclaves & les domestiques , dont les discours , & encore plus les exemples , pourroient leur être nuisibles.

Ils ajoutent à cela un avis , qui fera la condamnation d'un grand nombre de peres & de maîtres chrétiens. Ils veulent que non seulement on interdise aux jeunes gens jusqu'à un certain âge toute lecture de comédie & tout spectacle , mais que toute peinture , toute sculpture , toute tapisserie , qui pourroient offrir aux yeux des enfans quelque image indécente ou dangereuse , soient absolument bannies des villes. Ils desirerent que les Magistrats veillent avec soin à l'exécution de ce règlement , & qu'ils obligent les ouvriers , même les plus industrieux , qui ne voudront pas s'y soumettre , à porter ailleurs leur funeste habileté. Ils étoient persuadés que de cet amas d'objets propres à flater les passions , & à nourrir la cupidité , il sort comme un air contagieux & pestilentiel , capable d'infecter à la longue & insensiblement les maîtres même qui le respirent à chaque moment sans crainte & sans précaution ; & que ces objets sont comme autant de fleurs empoisonnées , qui exhalent une odeur de mort d'autant plus à craindre qu'on s'en défie moins , & que même elle paroît agréable. Ces sages Philosophes veulent au contraire que dans une ville tout enseigne & inspire la vertu , inscriptions , tableaux , statues , jeux , conversations ; & que de tout ce qui se présente aux sens , & qui frappe les yeux ou les oreilles , il se forme comme un air & un souf-

Ὡς αὖτε καὶ ἐν καὶσὶ οὐκ ὀνόματι τριπλάσιον  
 ἔστι ἐν φιλοσοφίᾳ, ὡς καὶ ἐν ἀποστολῇ,  
 πολλὰ ἔκαστος ἕρμης κατὰ ἑαυτὸν ἀπὸ πλ.  
 ἄλλου ἀποκρίσας τὸ ἐν ἐκείνῳ, ὅτι τὸ ἐκείνῳ  
 τὰς ἀποκρίσεων καὶ οὐ μόνον ἐν τῇ αὐτῇ  
 ψυχῇ. Ἀλλ' ἔκαστος ἐκπορεύεται τῆς διανοίας,  
 τὴν ἑαυτοῦ διανοίαν ἔχουσαν τὴν τῇ καλῇ  
 ἐν ἐκείνῳ ἀποκρίσας. ὡς καὶ ἐν ἀποστολῇ

τότε ἐκείντοι ἐκ γένε ἀφελώμεθα ἀπὸ παισίν,  
ἐπειδὴ αὐτοὺς ἀπὸ τῶν καλῶν ἔργων ἔ-  
κρη ἐξέειπεν ὁ πρὸς ἀκρίν τι προβάλλει, ὡς περ  
ἄλλα φησὶν ἀπὸ χρηστῶν τέσσεσιν ὅλκις, ὅ-  
τι οὐκ ἐκ παύσει λατρεῖν οἱ ἀμείνονες το-  
σοῦτο, ἀλλ' ἐξ ἐμφανιστοῦ τοῦ καλοῦ λόγου ἀγνοεῖ,  
*Plat. lib. 2. de Rep.*

fié salutaire , qui s'insinue imperceptiblement dans l'ame des enfans , & qui aidé & soutenu par l'instruction des maîtres , y porte dès l'âge le plus tendre l'amour du bien , & le goût des choses honnêtes. Il y a dans le texte original une finesse , une délicatesse d'expression , dont nulle autre langue n'est susceptible. Quoique ce passage soit un peu long , j'ai cru devoir en citer une grande partie , pour donner quelque idée du stile de Platon.

Je reviens à mon sujet , & je finis ce premier article en priant le Lecteur de considérer comment le paganisme même a toujours regardé comme le devoir le plus essentiel des peres , des Magistrats , des Princes , de veiller à l'éducation des enfans , parce qu'il est de la dernière importance pour tout le reste de la vie de leur donner d'abord de bons principes. En effet , lorsque les esprits sont encore tendres & flexibles , on les manie & on les tourne à son gré , au lieu que l'âge & une longue habitude rendent les défauts presque incorrigibles : *Frangas enim citius quàm corrigas , quæ in prævum induruerunt.*

*Quintil. lib.  
1. cap. 1.*

## ARTICLE SECOND.

*On examine si l'éducation publique doit être préférée à l'instruction domestique & particulière.*

PENDANT tout le tems que j'ai été chargé de l'éducation de la Jeunesse , parfaitement instruit des dangers qui se rencontrent & dans les maisons particulières & dans les Colléges , je n'ai jamais osé prendre sur moi de donner conseil sur cette matière , & je me suis contenté de m'appliquer avec le plus de soin qu'il m'a été possible à l'instruction des jeunes gens que la divine Providence m'adressoit. Je croi devoir encore garder la même neutralité , & laisser à la prudence des parens à décider une question , qui souffre certainement de grandes difficultés de part & d'autre.

Quintilien a traité cette question avec beaucoup d'étendue & d'éloquence. L'endroit est un des plus beaux

*Quintil. lib.  
1. cap. 1.*

de son ouvrage, & mérite d'être lu dans l'original. J'en donnerai ici un extrait.

Il commence par répondre à deux objections qu'on a coutume de former contre les Ecoles publiques.

La première regarde la pureté des mœurs, qu'on prétend y être exposée à de plus grands dangers. Si cela étoit, il juge qu'il ne faudroit pas hésiter un moment, <sup>a</sup> le soin de bien vivre étant infiniment préférable à celui de bien parler. Mais il prétend que le péril est égal de part & d'autre, que le tout dépend du naturel des enfans, & du soin qu'on prend de leur éducation : que, pour l'ordinaire, c'est des parens mêmes que vient le mal, par le mauvais exemple qu'ils donnent à leurs enfans. Ceux-ci, dit-il, voient tous les jours & entendent des choses qu'ils devroient ignorer toute leur vie. <sup>b</sup> Tout cela passe en habitude, & bientôt après en nature. Les pauvres enfans se trouvent vicieux, avant que de savoir ce que c'est que le vice. Ainsi ne respirant que luxe & que mollesse, ils ne prennent pas le désordre dans nos écoles, mais ils l'y apportent.

La seconde objection concerne l'avancement dans les études, qui doit être plus grand à la maison où le précepteur n'a qu'un écolier à instruire. Quintilien n'en convient pas pour plusieurs raisons qu'il expose. Mais il ajoute que cet inconvénient, quand même il seroit réel, est abondamment réparé par les grands avantages qui se trouvent dans l'éducation publique.

1. <sup>c</sup> L'éducation publique enhardit un jeune homme, lui donne du courage, l'accoutume de bonne heure à ne point craindre le grand jour, & le guérit d'une certaine pusillanimité qu'inspire naturellement une vie sombre & retirée : au lieu que dans le secret & en particulier il lan-

<sup>a</sup> Porior mihi ratio vivendi honestè, quàm vel optimè dicendi videretur.

<sup>b</sup> Fit ex his consuetudo, deinde natura. Discunt hæc miseri, antequam sciant vitia esse. Inde soluti ac fluentes, non accipiunt à scholis

mala ista, sed in scholas afferunt.

<sup>c</sup> Ante omnia futurus orator, cui in maxima celebritate & in media Reip. luce vivendum est, assuescat jam à tenero non reformatare homines, neque illa solitaria & velut umbratili vita pallefcere. Excitan-

guit pour l'ordinaire , il s'abbat , il se rouille , pour ainsi dire ; ou bien il tombe dans une extrémité opposée , qui est de s'enfler d'un sot orgueil , & de se mettre au dessus des autres , parce qu'il n'a personne avec qui il puisse se mesurer.

2. & 3. Au Collège on fait des connoissances & des liaisons , qui durent souvent autant que la vie , & l'on y prend un certain usage du monde , que la société seule peut donner. Quintilien n'insiste pas sur ces deux avantages , & semble les compter pour peu.

4. Le grand avantage des écoles , c'est l'émulation. Un enfant y profite de ce qu'on lui dit à lui-même , & de ce qu'on dit aux autres. Il verra tous les jours son maître approuver une chose , corriger l'autre ; blâmer la paresse de celui-ci , louer la diligence de celui-là : il mettra tout à profit. L'amour de la gloire lui servira d'éguillon pour le travail. Il aura honte de céder à ses égaux : il se piquera même de surpasser les plus avancés. Quels efforts ne fait point un bon écolier , pour primer dans sa classe , & pour remporter les prix :<sup>a</sup> Voilà ce qui donne de l'ardeur à de jeunes esprits : & une noble émulation bien ménagée , dont on aura soin de bannir la malignité , l'envie , la fierté , est un des meilleurs moïens pour les conduire aux plus grandes vertus , & aux plus difficiles entreprises.

5. Un autre avantage qui se rencontre encore dans les écoles , c'est qu'un jeune homme trouve dans ses compagnons des modèles qui sont à sa portée , qu'il se flatte de pouvoir atteindre , & qu'il ne desespère pas même de pouvoir un jour surpasser : au lieu que , s'il étoit seul , il y auroit pour lui de la témérité d'oser se mesurer avec son maître.

da mens & attollenda semper est ,  
quæ in hujusmodi secretis aut lan-  
guescit , & quemdam velut in opa-  
co situm ducit ; aut contrà tumes-  
cit inani persuasione. Necessè est  
enim sibi nimium tribuat , qui se

nemini comparat.

a Accendunt omnia hæc animos :  
& , licet ipsa vitium sit ambitio ,  
frequenter tamen causâ virtutum  
est.

Tome II.

X x x

6. Enfin , c'est qu'un maître , qui a un nombreux auditoire , s'anime tout autrement que celui qui étant tête à tête avec un unique disciple , ne peut lui parler que froidement , & d'un ton de conversation. Or il est incroiable combien ce feu & cette vivacité d'un maître , qui en expliquant les beaux endroits d'un Auteur se trans-  
 porte lui même & se passionne , est propre , non seulement à rendre les jeunes gens attentifs , mais encore à leur inspirer le même goût & les mêmes sentimens dont celui qui leur parle est pénétré.

Quintilien ne manque pas de faire remarquer que l'opinion qu'il soutient est appuïée sur un usage presque universel , & sur l'autorité des Auteurs les plus estimés & des Législateurs les plus célèbres.

Je pourrois ajouter que cette coutume n'a pas été observée moins régulièrement depuis Quintilien , & sous le christianisme même. L'Histoire Ecclésiastique nous en fournit une infinité d'exemples. Celui de saint Basile & de saint Grégoire de Nazianze est connu de tout le monde. J'en rapporterai le détail à la fin de ce volume. Il me suffit maintenant de remarquer que les familles de ces deux illustres amis étoient des plus chrétiennes qui fussent alors dans l'Eglise. Elles crurent néanmoins pouvoir confier aux écoles publiques ce qu'elles avoient de plus cher au monde : & Dieu benit leurs pieuses intentions par un succès qui passa toutes leurs espérances. Oseroit-on taxer cette conduite d'imprudence & de témérité ?

D'un autre côté , oseroit-on condamner la sainte timidité de parens chrétiens , qui à la vûe des dangers qui se rencontrent dans les Colléges , ( & il faut avouer aussi qu'ils sont grands ) moins attentifs à faire avancer leurs enfans dans les sciences , qu'à conserver en eux le précieux & l'inestimable trésor de l'innocence , prennent le parti de les élever sous leurs yeux dans une maison où ils n'entendent que de sages discours , où ils ne voient que de bons exemples , & d'où l'on a soin d'écarter , autant qu'il se peut , tout ce qui seroit capable d'alté-



rer la pureté de leurs mœurs ? Il y a encore certainement de telles maisons : mais le nombre en est-il bien grand ?

Entre les deux manières ordinaires d'élever la Jeunesse, qui sont de les mettre pensionnaires au Collège, ou de les instruire en particulier, il y en a une troisième, qui tient le milieu, & semble les réunir : c'est d'envoyer les enfans au Collège pour y profiter de l'émulation des classes, en les retenant le reste du tems dans la maison paternelle. Par là on évite peut-être une partie des dangers, comme aussi l'on se prive d'une partie des avantages du Collège : parmi lesquels on doit compter pour beaucoup l'ordre, la règle, la discipline, qui par un coup de cloche marquent d'une manière uniforme tous les exercices de la journée ; & la vie simple & frugale qu'on y mène, éloignée des douceurs & des caresses de la maison paternelle, qui ne sont propres qu'à amollir les enfans. C'est ce que remarque un illustre Magistrat des siècles passés dans un extrait que j'ai cité au premier tome de cet ouvrage. » Mon pere ( c'est ce Magistrat qui parle ) disoit » qu'en cette nourriture du Collège il avoit eu deux regards : l'un à la conversation de la Jeunesse gaye & » innocente ; l'autre à la discipline scholastique, pour » nous faire oublier les mignardises de la maison, & » comme pour nous dégorger en eau courante. Je trouve » que ces dix-huit mois de Collège me firent assez » bien.... J'appris la vie frugale de la scholarité, & à » régler mes heures.

*Henri de Mesmes, tom.  
1. pag. 122.*

Un autre avantage des Collèges, ( je les suppose tels qu'ils doivent être ) & le plus grand de tous, c'est d'apprendre à fond la religion, d'en puiser la connoissance dans les sources mêmes, d'en connoître le véritable esprit & la véritable grandeur, & de se prémunir par de solides principes contre les dangers que la foi & la piété ne rencontrent que trop dans le monde. Il n'est pas impossible, mais certainement il est rare, de trouver cet avantage dans les maisons particulières.

Que doit-on conclure de tous ces principes & de tous ces faits ? Il n'y a point de Collège qui ne puisse citer

X x ij

des exemples , & en très grand nombre , de jeunes gens qui y ont reçu une excellente éducation , & qui y ont infiniment profité soit pour les sciences , soit pour la piété. Il n'y en a point aussi qui n'en aient vu avec douleur un très grand nombre y faire un triste naufrage. Il en est de même des maisons particulières.

La conclusion qu'il me semble qu'on en doit tirer , c'est que les dangers pour la jeunesse étant grands de tous côtés, c'est aux parens à bien examiner devant Dieu quel parti ils doivent prendre , à balancer équitablement les avantages & les inconvéniens qui se rencontrent de part & d'autre , à ne se déterminer dans une délibération si importante que par des motifs de religion , & sur tout à faire un choix de Maîtres & de Collèges , supposé qu'ils prennent ce parti , qui puisse , sinon dissiper entièrement , du moins diminuer leurs justes craintes.





D U  
 GOUVERNEMENT INTÉRIEUR  
 DES CLASSES  
 E T  
 DU COLLÈGE.

**P**OUR ENTRER utilement dans le détail de ce qui regarde le gouvernement intérieur des Classes & du Collège, il est nécessaire de considérer séparément le devoir des différentes personnes qui sont employées à l'éducation de la Jeunesse, & qui y ont quelque rapport. Mais comme il y a des avis généraux qui leur conviennent presque à tous également, c'est par où je commencerai ce Traité, pour éviter les redites qui sans cela seroient inevitables.



PREMIERE PARTIE.

*Avis généraux sur l'éducation de la Jeunesse.*

**J**E COMMENCE par prier le Lecteur, lorsque je parlerai d'avis, de règles, de préceptes, de devoirs, termes que je ne puis me dispenser d'employer souvent dans la matière que je traite, de me rendre la justice de croire que je ne prétens prescrire de loix à personne, ni m'ériger en maître ou en censeur de mes confreres. Mon unique dessein est d'aider, si je puis, des personnes qu'on charge de l'éducation des enfans dans un âge peu avan-

X x x iij.

ce, où, faute d'expérience, elles sont exposées à commettre beaucoup de fautes, comme je reconnois en avoir commis moi-même beaucoup; & je me trouverai heureux de pouvoir contribuer à les leur faire éviter, en leur prêtant mes réflexions, ou plutôt celles des plus habiles maîtres en matière d'éducation. Car je ne dirai ici presque rien de moi-même, sur tout dans cette première partie qui est la plus importante, & qui doit servir comme de base & de fondement à tout le reste. Athènes & Rome me fourniront encore leurs richesses. Je ferai aussi grand usage de deux Auteurs modernes, souvent même sans les citer. Ces Auteurs sont, M.\* de Fénelon Archevêque de Cambrai, & \*\* M. Locke Anglois, dont les écrits sur cette matière sont fort estimés & avec raison. Le dernier a quelques sentimens particuliers, que je ne voudrois pas toujours adopter. Je ne sai d'ailleurs s'il étoit bien versé dans la connoissance de la langue grecque, & dans l'étude des Belles-Lettres: il ne paroît pas au moins en faire assez de cas. Mais l'un & l'autre, par rapport aux mœurs & à la conduite, peuvent être d'un grand secours, non seulement pour de jeunes maîtres, mais pour ceux qui ont le plus d'habileté. Je me suis mis en possession de profiter impunément du travail d'autrui; & il me semble que le Public, content qu'on lui dise de bonnes choses sans se mettre en peine d'où on les tire, ne m'en a pas su mauvais gré jusqu'ici. Je réduirai à douze ou treize articles les Avis généraux qui regardent l'éducation de la Jeunesse.

## ARTICLE PREMIER.

### *Quel but on doit se proposer dans l'éducation.*

a POUR réussir dans l'éducation de la Jeunesse, le premier pas, ce semble, qu'il y ait à faire, est de bien établir quel but on se propose, d'examiner par quelle rou-

\* Education des filles.

\*\* De l'Education des enfans, traduit de l'Anglois de M. Locke.

a Decernatur primum, & quod tendamus, & qua; non sine perito aliquo, cui explorata sint ea, in

te on y peut arriver , & de choisir un guide habile & expérimenté qui soit en état de nous y conduire sûrement. Quoique pour l'ordinaire ce soit une règle très sage & très judicieuse , d'éviter toute singularité , & de suivre les coutumes établies ; je ne sai si , dans la matière que nous traitons , cette maxime ne souffre pas quelque exception , & si l'on ne doit pas craindre les dangers & les inconvéniens d'une espèce de servitude , qui fait que nous suivons aveuglément les traces de ceux qui nous ont précédés , que nous consultons moins la raison que la coutume , & que nous nous réglons plutôt sur ce qui se fait , que sur ce qui se doit faire : d'où il arrive souvent qu'une erreur une fois établie , se communique de main en main & d'âge en âge , & devient une loi presque imprescriptible , parce qu'on croit devoir faire comme les autres , & suivre le grand nombre. Mais le genre humain est-il assez heureux , pour que le grand nombre approuve toujours ce qu'il y a de meilleur ; & n'est-ce pas le contraire qu'on voit arriver le plus souvent ?

Pour peu donc qu'on fasse usage de sa raison , on reconnoît aisément que le but des maîtres n'est point d'apprendre à leurs disciples seulement du grec & du latin , ni de leur enseigner à faire des thèmes , des vers , des amplifications ; à charger leur mémoire de faits & de dates historiques ; à dresser des syllogismes en forme , à tracer sur le papier des lignes & des figures. \* Ces connoissances , je ne le nie point , sont utiles & estimables , mais comme moiens , & non comme fin ; quand elles nous conduisent ailleurs , & non quand on s'y arrête ; quand elles nous servent de préparatifs & d'instrumens pour de meilleures choses , dont l'ignorance rend tout le reste inutile. Les

quæ procedimus... Hic tritissima quæque via & celeberrima maxime decipit. Nihil ergo magis præstandum , quàm ne , pecorum ritu , sequamur antecedentium gregem , pergentes , non qua eundum est , sed qua itur... non ad rationem , sed ad similitudinem vivimus. Ita , dum unusquisque mavult credere , quàm judicare , versat nos & præ-

cipitat traditus per manus error..... Non tam bene cum rebus humanis agitur , ut meliora pluribus placeant : argumentum pessimi turba est. *Senec. lib. de vit. beat. cap. 1. & 2.*

a Liberalia studia hæcenus utilia sunt , si præparant ingenium , non detinent..... Rudimenta sunt nostra , non opera. Non discere de-

jeunes gens seroient bien à plaindre, s'ils étoient condamnés à passer les huit ou dix plus belles années de leur vie à apprendre à grands frais & avec des peines incroyables une ou deux langues, & d'autres choses pareilles, dont ils n'auront peut-être que rarement occasion de faire usage. Le but des maîtres, dans la longue carrière des études, est d'accoutumer leurs disciples à un travail sérieux; de leur faire estimer & aimer les sciences; d'en exciter en eux une faim & une soif, qui au sortir du Collège les leur fassent rechercher; de leur en montrer la route; de leur en bien faire sentir l'usage & le prix; & par là de les disposer aux différens emplois où la Providence divine les appellera. Le but des maîtres, encore plus que cela, est de leur former l'esprit & le cœur; de mettre leur innocence à couvert; de leur inspirer des principes d'honneur & de probité; de leur faire prendre de bonnes habitudes; de corriger & de vaincre en eux par des voies douces les mauvaises inclinations qu'on y remarque, telles que sont la fierté, l'insolence, l'estime de soi-même, un fort orgueil toujours occupé à rabaisser les autres, un amour propre aveugle & uniquement attentif à ses commodités, un esprit de raillerie qui se plaît à piquer & à insulter, une paresse & une indolence qui rend inutiles toutes les bonnes qualités de l'esprit.

## ARTICLE SECOND.

*Etudier le caractère des enfans, pour se mettre en état de les bien conduire.*

L'ÉDUCATION, à proprement parler, est l'art de manier & de façonner les esprits. C'est de toutes les sciences

bemus ista, sed didicisse.... Quid ex his artibus metum demit, cupiditatem extimit, libidinem frenat?... Nihil apud illas invenies quod vetet timere, vetet cupere: quæ quisquis ignorat, alia frustra scit. *Senec. Epist. 88.*

a Imprimis insolentiam, & ni-

miam æstimationem sui, tumoremque elatum supra ceteros, & amorem rerum suarum cœcum & improvidum, dicacitatem & superbiam contumeliis gaudentem, desiderium dissolutionemque segnis animi indormientis sibi. *Senec. lib. de Beat. vit. cap. 10.*

la plus difficile, la plus rare, & en même tems la plus importante, mais qu'on n'étudie point assez. A en juger par l'expérience commune, on diroit que de tous les animaux l'homme est le plus intraitable. C'est la réflexion judicieuse que fait Xénophon dans sa belle préface de la Cyropédie. Après avoir remarqué qu'on ne voit jamais des troupeaux de moutons ou de beufs se révolter contre leurs conducteurs, au lieu que rien n'est plus ordinaire parmi les peuples, il semble, dit-il, qu'on en devroit conclure qu'il est plus difficile de commander aux hommes qu'aux bêtes. Mais en jettant les yeux sur Cyrus, qui étoit venu à bout de gouverner en paix tant de provinces, & de se faire également aimer des peuples conquis & de ses sujets naturels, il conclut que la faute vient, non de ceux qui ont peine à obéir, mais des supérieurs qui ne savent pas gouverner.

On en peut dire autant à proportion de ceux qui sont chargés de l'éducation des enfans. <sup>b</sup> Il faut avouer que l'esprit de l'homme, même dans l'âge le plus tendre, souffre impatiemment le joug, & se porte naturellement à ce qui lui est défendu. <sup>c</sup> Mais ce qu'il en faut conclure, c'est que pour cette raison là même il demande plus de précautions & de ménagemens, & qu'il cède plus volontiers à la douceur qu'à la violence: *Sequitur facilius, quàm ducitur.* On voit quelquefois un cheval fougueux, qui se cabre, qui secoue le mors, qui résiste à l'éperon: c'est que celui qui le monte, qui a la main dure & pesante, ne sait pas le conduire, & le gourmande mal-à-propos. Donnez à ce cheval, qui a la bouche extrêmement fine, un Ecuier habile & intelligent, il arrêtera toutes ses saillies, & d'une main légère le gouvernera à son gré. *Generosi atque mobiles equi melius facili freno reguntur.*

Pour parvenir à ce but, le premier soin du maître est

*Senec. ibid.  
cap. 24.*

<sup>a</sup> Ὅτι τῷ ἀδυνάτῳ, ὅτι τῷ χαλαρῷ ἵππῳ ἐντα ἀδυνάτου ἄρχοντος, ὅτι τοῖς ἐκταραμέντοις τῷ τοῦ πράγματος.

<sup>b</sup> Naturā contumax est humanus animus, & in contrarium arque aduersum nitens, sequiturque facilius

quàm ducitur. *Senec. de Clem. lib. 1. cap. 24.*

<sup>c</sup> Nullum animal morosius est, nullum majore arte tractandum, quàm homo: nulli magis parcendum. *Ibid. cap. 17.*

de bien étudier & d'aprofondir le génie & le caractère des enfans : car c'est sur quoi il doit régler sa conduite. <sup>a</sup> Il y en a qui se relâchent & languissent, si on ne les presse : d'autres ne peuvent souffrir qu'on les traite avec empire & hauteur. Il en est tel que la crainte retient, & tel au contraire qu'elle abbat & décourage. On en voit dont on ne peut rien tirer qu'à force de travail & d'application ; d'autres qui n'étudient que par boutade & par saillie. Vouloir les mettre tous de niveau, & les assujettir à une même règle, c'est vouloir forcer la nature. La prudence du maître consiste à garder un milieu qui s'éloigne également des deux extrémités : car ici le mal est tout près du bien, & il est aisé de prendre l'un pour l'autre, & de s'y tromper ; <sup>b</sup> & c'est ce qui rend la conduite des jeunes gens si difficile. Trop de liberté donne lieu à la licence : trop de contrainte abrutit l'esprit. La louange excite & encourage, mais aussi elle inspire de la vanité & de la présomption. Il faut donc garder un juste tempérament qui balance & évite ces deux inconvéniens, & imiter la conduite d'Isocrate à l'égard d'Éphore & de Théopompe, qui étoient d'un caractère tout différent. <sup>c</sup> Ce grand maître, qui n'a pas moins réussi à instruire qu'à écrire, comme ses disciples & ses livres en font foi, employant le frein pour réprimer la vivacité de l'un, & l'éperon pour réveiller la lenteur de l'autre, ne

<sup>a</sup> Sunt quidam, nisi institeris, remissi; quidam imperia indignantur: quosdam continet metus, quosdam debilitat: aliose continuatio extendit, in aliis plus impetus facit. *Quintil. lib. 1. cap. 3.*

<sup>b</sup> Difficile regimen est... & diligenti observatione res indiget. Utrumque enim, & quod extolendum, & quod deprimendum, similibus aliter: facile autem etiam attendentem similia decipiunt. Crescit licentia spiritus, servitute comminuitur: affurgit, si laudatur, & in seipsum sui bonam adducitur; sed eadem ista insolentiam generant.

Sic itaque inter utrumque regendus est, ut modò frenis utamur, modò stimulis. *Senec. de Ira. lib. 2. cap. 21.*

<sup>c</sup> Clarissimus ille præceptor Isocrates, quem non magis libri bene dixisse, quàm discipuli bene docuisse testantur, dicebat se calcaribus in Ephoro, contrà autem in Theopompo frenis uti solere. Alterum enim exultantem verborum audacia reprimebat, alterum cunctantem & quasi verecundantem incitabat. Neque eos similes effecit inter se, sed tantùm alteri assinxit, de altero limavit, ut id confirmaret in



prétendoit pas les réduire tous deux au même point. Son but, en retranchant de l'un, & ajoutant à l'autre, étoit de conduire chacun d'eux à la perfection dont leur naturel étoit capable.

Voilà le modèle qu'il faut suivre dans l'éducation des enfans. Ils portent en eux les principes & comme les semences de toutes les vertus & de tous les vices. L'adresse est de bien étudier d'abord leur génie & leur caractère, de s'appliquer à connoître leur humeur, leur pente, leurs talens, & sur tout de découvrir leurs passions & leurs inclinations dominantes, non dans la vûe ni dans l'espérance de changer tout-à-fait leur tempérament, de rendre gai par exemple celui qui est naturellement grave & posé, ou sérieux celui qui est d'un naturel vif & enjoué. Il en est de certains caractères, comme des défauts de la taille, qui peuvent bien être un peu redressés, mais non changés entièrement. Or le moien de connoître ainsi les enfans, c'est de les mettre dès l'âge le plus tendre dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations; de laisser agir leur naturel, pour le mieux discerner, de comparer à leurs petites infirmités, pour leur donner le courage de les laisser voir; de les observer, sans qu'ils s'en aperçoivent, sur tout dans le jeu, où ils se montrent tels qu'ils sont. Car les enfans sont naturellement simples & ouverts: mais dès qu'ils se croient observés, ils se ferment, & la gêne les met sur leurs gardes.

Il est bien important aussi de distinguer la nature des défauts qui dominent dans les jeunes gens. En général on peut espérer que ceux où l'âge, la mauvaise éducation, l'ignorance, la séduction, & le mauvais exemple ont quelque part, ne sont pas sans remède: & l'on doit croire au contraire que les défauts qui ont des racines dans le caractère naturel de l'esprit, & dans la corruption du cœur, seront très difficiles à traiter, comme la duplicité & le déguisement; la flatterie; la pente aux rapports, aux divisions, à l'envie, à la médisance; un esprit moqueur, & sur tout à

*Lettres de  
piété. tom. 2.*

utroque, quod utriusque natura pa-  
reretur. *Quintil. lib. 2. cap. 8. Cic.  
lib. 3. de Orat. n. 36.*

|| a Mores se inter ludendum sim-  
plicius detegunt. *Quintil. lib. 1.  
cap. 3.*

Y y ij

l'égard des avis qu'on lui donne , & des choses saintes ; une opposition naturelle à la raison , & , ce qui en est une suite , une facilité à prendre les choses de travers.

## ARTICLE TROISIÈME.

*Prendre d'abord de l'autorité sur les enfans.*

CETTE maxime est de la dernière importance pour tous les tems de l'éducation , & pour toutes les personnes qui en sont chargées. J'appelle autorité un certain air & un certain ascendant , qui imprime le respect , & se fait obéir. Ce n'est ni l'âge , ni la grandeur de la taille , ni le ton de la voix , ni les menaces , qui donnent cette autorité : mais un caractère d'esprit égal , ferme , modéré , qui se possède toujours , qui n'a pour guide que la raison , & qui n'agit jamais par caprice ni par emportement.

C'est cette qualité & ce talent qui tient tout dans l'ordre , qui établit une exacte discipline , qui fait observer les réglemens , qui épargne les réprimandes , & qui prévient presque toutes les punitions. Or c'est dès le premier abord , dès le commencement , que les parens & les maîtres doivent prendre cet ascendant. S'ils ne saisissent ce moment favorable , & ne se mettent dès les premiers jours en possession de l'autorité , ils auront toutes les peines du monde à y revenir , & l'enfant sera le maître. *Animus* , & l'on peut dire aussi , *Puerum rege : qui , nisi paret , imperat*. Cela est vrai à la lettre , & l'on auroit de la peine à le croire , si une expérience constante ne le montrait tous les jours. Il y a dans le fonds de l'homme un amour de l'indépendance , qui se montre & se développe dès l'âge le plus tendre , & dès la mamelle : Que signifient ces cris , ces pleurs , ces gestes menaçans , ces yeux étin-

*Horat. Sat.  
2. lib. 1.*

a Flendo petere , etiam quod noxiè daretur : indignari acriter... non ad nutum voluntatis obtemperantibus : feriendo nocere niti , quantum potest , quia non obeditur imperiis ,

quibus perniciosè obediretur. Ita imbecillitas membrorum infantium innocens est , non animus infantium. S. *August. Conf. lib. 1. cap. 7.*

telans de colère, dans un enfant qui veut à toute force obtenir ce qu'il demande, ou qui est piqué de jalousie contre un autre? » J'ai vu, dit S. Augustin, un enfant » jaloux. Il ne savoit pas encore parler : & avec un visage pâle, il lançoit des regards furieux contre un autre » enfant qui étoit avec lui. « *Vidi ego & expertus sum zelantem parvulum. Nondum loquebatur, & intuebatur pallidus amaro aspectu collataneum suum.*

Conf. lib. 1.  
cap. 7.

Voilà le tems & le moment de rompre cette mauvaise inclination dans un enfant, en l'accoutumant dès le berceau à dompter ses desirs, à n'avoir point de fantaisies, en un mot à céder & à obéir. Si on ne leur donnoit jamais ce qu'ils auroient demandé en pleurant, ils apprendroient à s'en passer; ils n'auroient garde de crier & de se dépitier pour se faire obéir; & ils ne seroient pas par conséquent si incommodes à eux-mêmes ni aux autres qu'ils le sont, pour n'avoir pas été conduits de cette manière dès leur première enfance.

Quand je parle ainsi, ce n'est pas que je prétende qu'il ne faille avoir aucune indulgence pour les enfans : je suis bien éloigné d'une telle disposition. Je dis seulement que ce n'est point à leurs pleurs qu'il faut accorder ce qu'ils demandent : & s'ils redoublent leur importunité pour l'obtenir, il faut leur faire entendre qu'on le leur refuse précisément pour cette raison-là même. Et ici l'on doit tenir pour une maxime indubitable, qu'après qu'on leur a refusé une fois quelque chose, il faut se résoudre à ne point l'accorder à leurs cris ou à leurs importunités, à moins qu'on n'ait envie de leur apprendre à devenir impatiens & chagrins, en les récompensant de ce qu'ils s'abandonnent au chagrin & à l'impatience.

On voit chez certains parens des enfans qui jamais à table ne demandent rien, quelque mets qu'il y ait devant eux, mais qui reçoivent avec plaisir & en remerciant ce qu'on leur donne. Dans d'autres maisons il y en a qui demandent de tout ce qu'ils voient, & qu'il faut servir avant tout le monde. D'où vient une différence si notable de la différente éducation qu'ils ont reçue. Plus les

Y y y iij

enfants sont jeunes, moins on doit satisfaire leurs desirs déréglés. Moins ils ont de raison, plus il est nécessaire qu'ils soient soumis à l'absolue puissance & à la direction de ceux entre les mains de qui ils se trouvent. Quand une fois ils ont pris ce pli, & que l'habitude a rompu leur volonté, c'en est fait pour le reste de la vie, & l'obéissance ne leur coûte plus rien :

Georg. lib. 2.  
v. 272.

Adco in tenexis consuefcere multum est.

Ce que j'ai dit des enfans au berceau, il faut l'appliquer à tous ceux qui sont dans un autre âge. Le premier soin d'un écolier qui a un nouveau maître, c'est de l'étudier & de le sonder. Il n'y a rien qu'il n'essaye, point d'industrie & d'artifice qu'il n'emploie, pour prendre s'il peut le dessus. Quand il voit toutes ses peines & toutes ses ruses inutiles, que le maître paisible & tranquille y oppose une fermeté douce & raisonnable, mais qui finit toujours par se faire obéir, pour lors il cède & se rend de bonne grace ; & cette espèce de petite guerre, ou plutôt d'escarmouche, où de part & d'autre on a tâté ses forces, se termine heureusement par une paix & une bonne intelligence, qui répandent la douceur dans le reste du tems qu'on a à vivre ensemble.

## ARTICLE QUATRIÈME.

*Se faire aimer & craindre.*

LE RESPECT, sur lequel est fondé l'autorité dont je viens de parler, renferme deux choses, la crainte & l'amour, qui se prêtent un secours mutuel, & qui sont les deux grands mobiles, les deux grands ressorts de tout gouvernement en général, & en particulier de la conduite des enfans. Comme ils sont dans un âge où la raison n'est pas encore bien développée, loin d'être dominante, ils ont besoin que la crainte vienne quelquefois à son secours, & prenne sa place. Mais si elle est seule, & que

l'attrait du plaisir ne la suive pas de près, <sup>a</sup> elle n'est pas lontems écoutée, & ses leçons ne produisent qu'un effet passager, que l'espérance de l'impunité fait bientôt disparoître. De là vient qu'en matière d'éducation la souveraine habileté consiste à savoir allier par un sage tempérament une force qui retienne les enfans sans les rebuter, & une douceur qui les gagne sans les amollir : *Sit rigor, sed non exasperans ; sit amor, sed non emolliens*. D'un côté, la douceur du maître ôte au commandement ce qu'il a de dur & d'austère, & en émousse la pointe, *hebetat aciem imperii*, c'est une belle pensée de Sénèque : d'un autre côté, la prudente sévérité fixe & arrête la légèreté & l'inconstance d'un âge encore peu susceptible de réflexion, & incapable de se gouverner par lui-même. C'est donc cet heureux mélange de douceur & de sévérité, d'amour & de crainte, qui procure au maître l'autorité, qui est l'âme du gouvernement, & qui inspire aux disciples le respect, qui est le lien le plus ferme de l'obéissance & de la soumission : de forte pourtant que ce qui doit dominer de part & d'autre, & prendre le dessus, c'est la douceur & l'amour.

S. Greg. Papi.

Mais, dit-on, cette manière de conduire les enfans par la douceur, & en s'en faisant aimer, plus facile peut-être pour un précepteur particulier, est-elle praticable à l'égard d'un Principal dans le Collège, d'un Régent dans la Classe, d'un Maître chargé de plusieurs écoliers dans une Chambre commune, & est-il possible, dans toutes ces places, de garder une exacte discipline, sans quoi il n'y a nul bien à espérer, & en même tems de se faire aimer par ses disciples ? J'avoue que rien n'est plus difficile que de garder, dans la circonstance dont il s'agit, ce sage milieu & ce salutaire tempérament entre une sévérité outrée & une douceur excessive. Mais la chose n'est pas impossible, puisqu'on la voit pratiquée par des personnes qui ont le rare talent de se faire craindre, & de se faire encore plus aimer. Le tout dépend du caractère des maî-

<sup>a</sup> Timor, non diuturnus magister officii. Cic. Philop. 2. n. 90. Imbecillus est pudoris magister timor,

|| qui si quando paululum aberraverit, statim spe impunitatis exultat. Id. in Hortensf.

tres. S'ils sont tels qu'ils doivent être, le succès répondra à leur desir. Quintilien va nous expliquer quelles sont les qualités d'un bon maître, & comment il peut gagner l'affection de ses disciples. L'endroit est très beau, & renferme d'excellens avis. Je ne ferai presque que le copier.

Scenes.

Comme c'est un principe général que l'amour ne s'achette que par l'amour, *si vis amari, ama*: la première chose que demande Quintilien, c'est <sup>a</sup> » qu'un maître » avant tout & par dessus tout prenne des sentimens de » pere pour ses disciples, & qu'il se regarde comme tenant la place de ceux qui les lui ont confiés: dont par conséquent il doit emprunter la douceur, la patience, & ces entrailles de bonté & de tendresse qui leur sont naturelles.

<sup>b</sup> Qu'il n'ait point de vice dans la personne, & qu'il » n'en souffre point dans les autres. Que son austerité » n'ait rien de rude, & sa facilité rien de mou, de crainte de se faire haïr, ou mépriser. «

<sup>c</sup> Qu'il ne soit ni colère, ni emporté: mais aussi qu'il » ne ferme pas les yeux sur les fautes qui mériteront qu'on » y fasse attention. «

<sup>d</sup> Que dans la manière d'enseigner il soit simple, patient, exact, & qu'il compte plus sur une règle suivie » & sur son assiduité, que sur un excès de travail du côté » de ses disciples. Qu'il se fasse un plaisir de répondre à » toutes les questions qu'ils lui feront: qu'il aille même » au devant, & qu'il les interroge lui-même, s'ils ne lui » en font point. «

<sup>e</sup> Qu'il ne leur refuse point dans l'occasion la louange qu'ils méritent, mais aussi qu'il ne la prodigue pas

<sup>a</sup> Sumat ante omnia parentis erga discipulos suos animum, ac succedere se in eorum locum, à quibus sibi liberi traduntur, existimet.

<sup>b</sup> Ipse nec habeat vitia, nec ferat. Non austeritas ejus tristis, non dissoluta sit comitas: ne inde odium, hinc contemptus oriatur.

<sup>c</sup> Minimè iracundus, nec tamen eorum, quæ emendanda erant, dis-

simulator.

<sup>d</sup> Simplex in docendo, patiens laboris, assiduus potius quàm immodicus. Intertogantibus libenter respondeat: non interrogantes percontetur ultro.

<sup>e</sup> In laudandis discipulorum distinctionibus nec malignus, nec effusus: quia res altera tædium laboris, altera securitatem parit.

» mal-à-

» mal-à-propos : car l'un cause le découragement, & l'autre donne une sécurité dangereuse. »

»<sup>a</sup> Quand il sera obligé de les reprendre, qu'il ne soit ni amer, ni offensant. Car ce qui donne à plusieurs de l'aversion pour l'étude, c'est que certains maîtres les réprimandent avec un air chagrin, comme s'ils les avoient pris en haine.

»<sup>b</sup> Qu'il leur parle souvent de la vertu, & qu'il le fasse toujours avec de grands éloges. Qu'il la leur montre toujours sous une idée avantageuse & agréable, comme le plus excellent de tous les biens, le plus digne d'un homme raisonnable, & qui lui fait le plus d'honneur ; comme une qualité absolument nécessaire pour s'attirer l'affection & l'estime de tout le monde, & comme le moyen unique d'être véritablement heureux. » Plus il les avertira de leurs devoirs, moins il sera obligé de les punir... Que chaque jour il leur dise quelque chose qu'ils remportent avec eux, & dont ils fassent leur profit. Quoique la lecture leur fournisse assez de bons exemples, ce qui se dit de vive voix a toute une autre force, & produit tout un autre effet, sur tout de la part d'un maître que des enfans bien-nés aiment & honorent. Car on ne sauroit croire combien nous imitons plus volontiers les personnes pour qui nous sommes favorablement prévenus. »

Voilà ce que Quintilien demande pour un maître de Rhétorique ; (& cela convient également à tous ceux qui sont chargés d'instruire la Jeunesse,) afin, dit-il, que comme dans cette Classe<sup>a</sup> il y a ordinairement un grand nom-

a In emendando, quæ corrigenda erunt, non acerbus, minimeque contumeliosus. Nam id quidem multos à proposito studendi fugat, quòd quidam sic objurgant, quasi oderint.

b Plurimus ei de honesto ac bono sit sermo. Nam quo sæpius monuerit, hoc rariùs castigabit.... Ipse aliquid, imò multa quotidie dicat, quæ secum audita referant. Licet enim satis exemplorum ad imitandum ex lectione suppetit,

tamen viva illa, ut dicitur, vox alit plenius, præcipueque Præceptoris, quem discipuli, si modò rectè sunt instituti, & amant, & verentur. Vix autem dici potest, quanto libentius imitemur eos, quibus favemus. On peut appliquer cet endroit à ce qui regarde les maîtres.

\* On étudioit plusieurs années en rhétorique: ainsi les écoliers, qui s'y trouvoient ensemble, pouvoient être d'âge fort différens.

bre d'écoliers, » la sagesse du maître préserve de la corruption ceux qui sont dans un âge plus tendre, & que » sa gravité arrête la licence de ceux qu'un âge plus avancé » rend plus difficiles à gouverner. Car il ne suffit pas qu'il » soit homme de bien, s'il ne fait encore tenir ses disciples dans l'ordre par une exacte discipline. « N'en doutons point : un maître de ce caractère saura se faire craindre & se faire aimer. Mais plusieurs croient prendre une route plus courte & plus sûre, qui est celle des châtimens & des réprimandes. Il faut avouer qu'elle paroît plus facile, & qu'elle coûte moins aux maîtres que celle de la douceur & de l'insinuation : mais aussi elle réussit bien moins. Car on n'arrive presque jamais par les châtimens au seul vrai but de l'éducation, qui est de persuader les esprits, & d'inspirer l'amour sincère de la vertu. C'est de quoi je vais parler dans les articles suivans.

## ARTICLE CINQUIÈME.

### *Des châtimens.*

COMME cet article est de la dernière importance pour l'éducation, je m'y arrêterai un peu plus que sur les autres, & je le diviserai en deux parties. Dans la première je montrerai les inconvéniens & les dangers du châtimement des verges : dans la seconde je marquerai les règles qu'on doit suivre dans ces sortes de châtimens.

#### *§. I. Inconvéniens & dangers des châtimens.*

LA VOIE commune & abrégée pour corriger les enfans, ce sont les châtimens & la verge, ressource presque unique que connoissent ou emploient plusieurs de ceux qui sont chargés de l'éducation de la jeunesse. Mais ce remède devient souvent un mal plus dangereux que ceux

a Major adhibenda tum cura est, ut & teneriores annos ab injuria sanctitas docentis custodiat, & ferociores à licentia gravitas deter-

reat. Neque verò satis est summam præstare abstinentiam, nisi disciplinæ severitate convenientium quodque ad se mores attraxerit.



qu'on veut guérir, s'il est employé hors de saison ou sans mesure. Car outre que les châtimens dont nous parlons ici, c'est-à-dire de la verge & du fouet, ont quelque chose d'indécent, de bas, & de servile; ils ne sont point propres par eux-mêmes à remédier aux fautes, & il n'y a nulle apparence qu'une correction devienne utile à un enfant, si la honte de souffrir pour avoir mal fait n'a plus de pouvoir sur son esprit, que la peine même. D'ailleurs ces châtimens lui donnent une aversion incurable pour des choses qu'on doit tâcher de lui faire aimer. Ils ne changent point l'humeur, & ne réforment point le naturel, mais le répriment seulement pour un tems, & ne servent qu'à faire éclater les passions avec plus de violence quand elles sont en liberté. Ils abrutissent souvent l'esprit, & l'endurcissent dans le mal : <sup>a</sup> car un enfant qui a assez peu d'honneur pour n'être point sensible à la réprimande, s'accoutume aux coups comme un esclave, & se roidit contre la punition.

Faut-il conclure de ce que je viens de dire, qu'on ne doive jamais employer cette sorte de châtiment? Ce n'est pas là ma pensée. Je n'ai garde de condamner en général le châtiment des verges, après tout ce qui en est dit dans plusieurs endroits de l'Ecriture, & sur tout dans les Proverbes. *Celui qui épargne la verge, hait son fils; mais celui qui l'aime, s'applique à le corriger... La folie est liée au cœur de l'enfant, & la verge de la discipline l'en chassera.* L'Ecriture sainte par ces paroles, & par d'autres pareilles, désigne peut-être la punition en général, & condamne la fausse tendresse & l'aveugle indulgence des parens, qui ferment les yeux sur les vices de leurs enfans, & par là les rendent incorrigibles. En supposant qu'il faille prendre le mot de *verge* à la lettre, il y a bien de l'apparence qu'elle conseille ce châtiment pour des caractères durs, grossiers, indociles, intraitables, insensibles à la réprimande & à l'honneur. Mais peut-on penser que l'Ecriture, si remplie de charité & de douceur, si pleine de com-

Prov. 13. 24.

Ibid. 32. 15.

a Si cui tam est mens illiberalis, ut oburgatione non corrigatur; is etiam ad plagas, ut pessima quæque que mancipia, durabitur. Quintil. lib. 1. cap. 3.

Z z z ij

passion pour les foiblesses même d'un âge plus avancé, veuille qu'on traite durement des enfans, dont les fautes souvent viennent plutôt de légèreté que de méchanceté.

Je conclus donc que les punitions, dont il s'agit ici, peuvent être employées, mais qu'elles ne doivent l'être que rarement, & pour des fautes importantes. Il en est de ces châtimens, comme des remèdes violens qu'on emploie dans les maladies extrêmes. Ils purgent, mais ils altèrent le tempérament, & usent les organes. Une ame menée par la crainte, en est toujours plus foible. <sup>a</sup> Tout homme donc qui est préposé à la conduite des autres, doit, pour guérir les esprits, user d'abord de douces remontrances, tenter la voie de la persuasion, faire goûter s'il peut l'honnêteté & la justice, inspirer de la haine pour le vice, & de l'estime pour la vertu. Si cette première tentative ne réussit pas, il peut passer à des avis plus forts, & à des reproches plus piquans. Enfin, quand tout aura été employé inutilement, il en viendra aux châtimens, mais par degrés, laissant encore entrevoir l'espérance du pardon, & réservant les derniers pour des fautes extrêmes, & pour des maux désespérés.

Que l'on compare un homme de cette sagesse & de cette modération avec un maître brusque, emporté, violent, tel qu'étoit un Orbilius, auquel Horace son disciple donne le surnom de *Plagosus* <sup>b</sup>; & celui à qui Cicéron avoit confié l'éducation de ses enfans, qui pouvoit l'emportement jusqu'à la fureur. C'étoit un affranchi, dont Cicéron faisoit grand cas d'ailleurs, & à qui il avoit donné toute sa confiance. *Dionysius quidem mihi in amoribus est. Pueri autem aiunt eum FURENTER IRASCI. Sed homo*

*Epist. 1. lib. 2.*

<sup>a</sup> Un gouverneur. Un homme sujet à battre & à frapper. *Ad. Aet. Ep. 1. lib. 6.*

<sup>a</sup> Sénèque, après avoir décrit fort au long la conduite d'un sage médecin à l'égard d'un malade, en fait l'application à ceux qui gouvernent. Ita legum præsidem civitatisque rectorem decet, quamdiu potest verbis, & his mollioribus, ingenia curare; ut faciendi suadeat, cupiditatemque honesti & æqui conciliet animis, faciatque vitiorum odium,

precium virtutum: transeat deinde ad tristitorem orationem, qua moneat adhuc & exprobrat: novissimè ad pernas, & has adhuc leves & revocabiles decurrat: ultima supplicia sceleribus ultimis ponat, ut nemo pereat, nisi quem perire etiam pereuntis interit. *De Ira, lib. 1. cap. 5.*

*nec doctior, nec sanctior fieri potest.* J'avoue que je ne reconnois point ici le bon sens ni la prudence de Cicéron. Prévenu en faveur de cet affranchi, il paroît peu sensible au reproche qu'on lui faisoit, comme si un tel défaut pouvoit se couvrir par la science, & subsister avec la qualité d'un très homme de bien : *Sed homo nec doctior, nec sanctior fieri potest.* Il fut bien détrompé dans la suite, lorsque ce lâche & perfide esclave l'eut trahi.

a Lequel de deux maîtres, dit Sénèque, estimera-t-on le plus : celui qui par de sages avis & par des motifs d'honneur s'applique à corriger ses disciples, & un autre qui les déchire à coups de fouet pour quelques leçons mal récitées, & pour d'autres fautes pareilles ? S'y prit-on jamais de la sorte pour dresser un cheval, & est-ce à force de coups qu'on le domte ? Ne feroit ce pas un moien sûr de le rendre ombrageux, fougueux, rétif ? Un habile écuyer fait le réduire, en le caressant d'une main flatteuse. Pourquoi faut-il que des hommes soient traités plus durement que des bêtes ?

## §. II. Règles à observer dans les châtimens.

I. IL EST certain que si les enfans sont accoutumés de bonne heure à la soumission & à l'obéissance par la conduite ferme des parens & des maîtres, & qu'on ait soin de ne se relâcher jamais de cette fermeté, jusqu'à ce que la crainte & le respect leur soient devenus comme familiers, & qu'il ne paroisse plus dans leur soumission & dans leur obéissance aucune ombre de contrainte, cette heureuse habitude qu'ils auront prise dès l'âge le plus tendre leur épargnera presque toutes les punitions. Ce qui oblige pour l'ordinaire de recourir à cette extré-

a Uter præceptor liberalibus studiis dignior, qui excarnificabit discipulos, si memotia illis non constiterit, aut si parum agilis in legendo oculus hæserit : an qui monitionibus & verecundia emendare ac docere malit ? Numquidnam æquum est, gravius homini & du-

rius imperari, quam imperatur animalibus mutis ? Atqui equum non crebris verberibus exterrere domandi peritus magister. Fiet enim formidolosus & contumax, nisi eum tactu blandiente permulseris. *Senec. de Clem. lib. 1. cap. 16.*

mité , c'est l'indulgence aveugle qu'on a eue d'abord pour les enfans , qui rend presque incorrigibles leurs défauts , parce qu'on a négligé de s'y opposer dans leur naissance.

2. Rien n'est plus important que de bien discerner les fautes qui méritent d'être punies , & celles qui doivent être pardonnées. Je mets du nombre de ces dernières toutes celles qui arrivent par inadvertance , ou par ignorance , & qui ne peuvent passer pour des effets de malice , & d'une mauvaise intention , n'y aiant que celles qui viennent de la volonté qui nous rendent coupables. Un Officier d'Auguste se promenant un jour avec lui , fut si fort troublé de crainte à la vue d'un sanglier qui vint tout d'un coup vers eux , qu'il se mit à couvert du danger en y exposant l'Empereur lui-même. La faute étoit considérable : mais Auguste , ne l'examinant que du côté de l'intention , se contenta de tourner la chose en raillerie : *Rem non minimi periculi , quia tamen fraus aberat , in jocum vertit.*

Sueton. in  
vit. Aug. cap.  
67.

Je mets dans le même rang toutes les fautes de légèreté & d'enfance , dont le tems & l'âge les corrigeront infailliblement.

Je ne croi pas non plus qu'on doive employer le châtiement des verges pour les manquemens où les enfans peuvent tomber en apprenant à lire , à écrire , à danser ; en apprenant même les langues , le latin , le grec , &c. sinon dans de certains cas dont je parlerai. Il doit y avoir d'autres punitions pour des fautes où il ne paroît ni mauvaise disposition de cœur , ni envie de secouer le joug de l'autorité.

3. C'est une grande partie du mérite des maîtres , de savoir imaginer différentes espèces & différens degrés de punitions pour corriger leurs disciples. Il dépend d'eux d'attacher une idée de honte & d'opprobre à mille choses , qui d'elles-mêmes sont indifférentes , & qui ne deviennent châtimens que par l'idée qu'on y a attachée. Je connois une école de pauvres , où l'une des plus grandes & des plus sensibles punitions contre les enfans dont on n'est pas content , est de les faire demeurer assis sur un banc séparé , & le chapeau sur la tête , lorsqu'il vient quel-

que personne considérable dans l'école. C'est un tourment pour eux de demeurer dans cette situation humiliante, pendant que tous les autres sont debout & découverts. On peut inventer mille choses pareilles, & je ne cite cet exemple que pour montrer que tout dépend de l'industrie du maître. Il y a eu des enfans de qualité que l'on tenoit aussi bien dans le respect en leur faisant appréhender d'aller sans souliers, que d'autres en les menaçant du fouet.

4. Le seul vice, ce me semble, qui mérite un traitement sévère, c'est l'opiniâtreté dans le mal, mais une opiniâtreté volontaire, déterminée, & bien marquée. Il ne faut point donner ce nom à des fautes de légèreté & d'inconstance, dans lesquelles les enfans, naturellement oublieux & volages, peuvent retomber fréquemment, sans qu'on ait lieu de juger qu'elles partent d'un mauvais fond. Je suppose qu'un enfant a fait un mensonge. Si c'est une violente crainte qui l'y ait fait tomber, la faute est bien moindre, & ne demande qu'une douce réprimande. S'il est volontaire, délibéré, soutenu avec hardiesse, voilà une véritable faute, & certainement bien punissable. Cependant je ne croi pas que pour la première fois il faille encore employer le châtiment des verges, qui est la dernière extrémité par raport à des enfans. <sup>a</sup> Un pere de bon sens, dit Sénèque, deshérîte-t-il son fils pour une première faute, quelque considérable qu'elle puisse être? Non sans doute. Il met tout en usage auparavant, pour faire rentrer son fils en lui-même, & pour corriger, s'il le peut, son mauvais naturel; & ce n'est que lorsque tout est désespéré, & que sa patience est poussée à bout, qu'il en vient à une extrémité si fâcheuse. Un maître doit à proportion suivre la même conduite.

5. J'en dis autant de l'indocilité & de la désobéissance, quand elle est soutenue opiniâtrément, & accompagnée d'un air de mépris & de révolte.

<sup>a</sup> Numquid aliquis sanus filium ex prima offensa exheredit? Nisi magnæ & multæ injuriæ patientiam evicerint, nisi plus est quod timer quam quod damnat, non accedit ad

decretorium stilum. Multa antè tentat, quibus dubiam indolem, & pejore loco jam positam, revocet. Simul deplorata est, ultima experitur. *Senec. de Clem. lib. 1. cap. 14.*

6. Il y a une autre forte d'opiniâtreté, qui regarde l'étude, & qu'on peut appeller opiniâtreté de paresse, qui cause ordinairement beaucoup de peines aux maîtres lorsque des enfans ne veulent rien apprendre si on ne les y contraint par la force. J'avoue qu'il n'y a rien de plus embarrassant, ni de plus difficile à manier que de tels caractères, sur tout quand l'insensibilité & l'indifférence se trouvent jointes à la paresse, comme cela est assez ordinaire. C'est pour lors qu'un maître a besoin de toute sa prudence & de toute son industrie, pour rendre à son disciple l'étude, sinon aimable, du moins supportable, en mêlant la force à la douceur, les menaces aux promesses, les punitions aux récompenses. Quand tout a été employé sans fruit, on peut bien en venir au châtement, mais non le rendre ordinaire & journalier: car c'est pour lors que le remède est pire que le mal.

7. Quand le châtement a été jugé nécessaire, il y a tems & manière de l'exercer. <sup>a</sup> Les maladies de l'ame demandent d'être traitées au moins avec autant de dextérité & d'adresse, que celles du corps. Rien n'est plus dangereux pour celui-ci qu'un remède donné mal à propos & à contretems. Un sage médecin attend que le malade soit en état de le soutenir, & épie dans cette vûe les momens favorables.

La première règle est donc de ne point punir un enfant dans l'instant même de sa faute, de peur de l'aigrir, & de lui en faire commettre de nouvelles en le poussant à bout, mais de lui laisser le tems de se reconnoître, de rentrer en lui-même, de sentir son tort, & en même tems la justice & la nécessité de la punition, & par là de le mettre en état d'en profiter.

Le maître de son côté ne doit jamais punir avec passion, ni par colére, sur tout si la faute qu'il punit le regarde personnellement, comme seroit un manque de respect, & quelque parole choquante. <sup>b</sup> Il doit se souvenir d'un bon mot que dit Socrate à un esclave dont il avoit

<sup>a</sup> Ut corporum, ita animorum, molliter vitia tractanda sunt. *Senec. de Benef. lib. 7. cap. 30.*

<sup>b</sup> Ad coercionem errantium, irato castigatore non est opus... In-  
de est quod Socrates servo ait: Car-  
sujet

sujet de se plaindre : *Je te traiterois comme tu le mérites, si je ne me sentois en colère.* Il seroit à souhaiter que toutes les personnes qui ont autorité sur les autres, fussent semblables aux Loix, qui punissent sans trouble & sans emportement, & par le seul motif du bien public & de la justice. Pour peu qu'il paroisse d'émotion sur le visage du maître, ou dans son ton, l'écolier s'en aperçoit aussitôt, & il sent bien que ce n'est pas le zèle du devoir, mais l'ardeur de la passion, qui a allumé ce feu ; & il n'en faut pas davantage pour faire perdre tout le fruit de la punition : parce que les enfans, tout jeunes qu'ils sont, sentent qu'il n'y a que la raison qui ait droit de corriger.

Comme la punition doit être rare, il faut tout employer pour la rendre utile. Montrez, par exemple, à un enfant tout ce que vous avez fait pour éviter cette extrémité. Paraissez-lui affligé de vous y voir réduit malgré vous. Parlez devant lui avec d'autres personnes du malheur de ceux qui manquent de raison & d'honneur, jusqu'à se faire châtier. Retranchez les marques d'amitié ordinaires, jusqu'à ce que vous voyiez qu'il ait besoin de consolation. Rendez ce châtement public, & tenez-le secret, selon que vous jugerez qu'il sera plus utile à l'enfant ou de lui causer une grande honte, ou de lui montrer qu'on la lui épargne. Réservez cette honte publique pour servir de dernier remède. Servez-vous quelquefois d'une personne raisonnable qui console l'enfant, qui lui dise ce que vous ne devez pas encore lui dire vous-même : qui le guérisse de la mauvaise honte, qui le dispose à revenir à vous, & auquel l'enfant dans son émotion puisse ouvrir son cœur, plus librement qu'il n'oseroit le faire devant vous. Mais sur tout qu'il ne paroisse jamais que vous demandiez de l'enfant d'autres soumissions que celles qui sont raisonnables & nécessaires. Tâchez de faire en sorte qu'il s'y condamne lui-même, & qu'il ne vous reste qu'à adoucir la peine qu'il aura acceptée. Chacun

derem te, nisi irascerer. *Senec. lib. 1. de Ira, cap. 15.*

a Prohibenda maximè est ira in puniendo.... optandumque ut ii, qui

præfunt aliis, Legum similes sint, quæ ad puniendum æquitatè ducuntur, non iracundia. *Cic. de Offic. lib. 1. n. 89.*

*Tome II,*

A a a a

doit employer les règles générales selon les besoins particuliers.

Mais si l'enfant qu'on punit n'est sensible ni à l'honneur, ni à la honte, il faut faire en sorte que le premier châtement qu'on emploiera fasse sur lui par la douleur une vive & durable impression, afin, qu'au défaut d'un plus noble motif, la crainte au moins puisse le retenir.

Je n'ai pas besoin d'avertir que les soufflets, les coups, & les autres traitemens pareils, sont absolument interdits aux maîtres. Ils ne doivent punir que pour corriger, & la passion ne corrige point. Qu'on se demande à soi-même si c'est de sang froid & sans émotion qu'on donne un soufflet à un enfant. <sup>a</sup> La colère, qui est elle-même un vice, peut-elle être un remède bien propre pour guérir les vices des autres ?

## ARTICLE SIXIÈME.

### *Des réprimandes.*

CETTE matière n'est guères moins importante que celle des punitions, parce que l'usage en est plus fréquent, & que les suites peuvent en être aussi dangereuses.

Pour rendre les réprimandes utiles, il me semble qu'il y a trois choses principalement à considérer : le sujet, le tems, la manière de les faire.

#### *1. Sujet de réprimander.*

C'EST un défaut assez ordinaire d'employer la réprimande pour les fautes les plus légères, & qui sont presque inevitables aux enfans : & c'est ce qui lui ôte toute sa force, & en fait perdre tout le fruit. Car ils s'y accoutument, n'en sont plus touchés, & s'en font un jeu. Je n'ai pas oublié ce que j'ai rapporté ci-devant de Quintilien, qu'un moien pour un maître de punir rarement les enfans, c'est de les avertir souvent : *Quo sepius mo-*

<sup>a</sup> Cum ira delictum animi sit, || cando. Senec. lib. 1. de Ira, cap. 15.  
non oportet peccata corrigere pec-



*merit, hoc rariùs castigabit.* Mais je mets une grande différence entre les avertissemens & les réprimandes. Les premiers sentent moins l'autorité d'un maître, que la bonté d'un ami. Ils sont toujours accompagnés d'un air & d'un ton de douceur, qui les font recevoir plus agréablement : & par cette raison on en peut faire souvent usage. Mais comme les réprimandes piquent toujours l'amour propre, & que souvent elles empruntent un air & un langage sévère, il faut les réserver pour des fautes plus considérables, & par conséquent en user plus rarement.

## 2. Temps où il faut placer la réprimande.

LA PRUDENCE du maître consiste à étudier avec soin, & à attendre le moment favorable où l'esprit de l'enfant sera disposé à profiter de la correction. C'est ce que Virgile appelle si élégamment, *molles aditus, mollissima fandi tempora*, & en quoi il fait consister l'adresse d'un négociateur : *Quis rebus dexter modus.*

*Æn. lib. 4.  
v. 393. & 423.*

Ne reprenez donc jamais un enfant, dit M. de Fénelon, ni dans son premier mouvement, ni dans le vôtre. Si vous le faites dans le vôtre, il s'aperçoit que vous agissez par humeur & par promptitude, non par raison & par amitié ; & vous perdez sans ressource votre autorité. Si vous le reprenez dans son premier mouvement, il n'a pas l'esprit assez libre pour avouer sa faute, pour vaincre sa passion, & pour sentir l'importance de vos avis. C'est même exposer l'enfant à perdre le respect qu'il vous doit. Montrez-lui toujours que vous vous possédez : rien ne le lui fera mieux voir que votre patience. Observez tous les momens pendant plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction.

Que diroit-on, remarque M. Nicole en parlant du devoir de la correction fraternelle, que diroit-on d'un Chirurgien, qui, pour traiter une apostume, iroit surprendre celui qui l'auroit, en lui donnant un coup de poing sur son mal, & cela sans que cette apostume eût été mise par des remèdes préparatifs en état d'être percée, & sans que le malade fût disposé à une opération si douloureuse.

*Evang. du  
Mardi de la  
troisième Sem.  
de Car.*

se ? On diroit sans doute que cet homme seroit très imprudent & très mal habile. Il est aisé d'appliquer cette comparaison à la matière que je traite.

### 3. Manière de faire les réprimandes.

LE MEME M. Nicole, & au même endroit, montre combien il est difficile de faire des corrections & des réprimandes. La cause de cette difficulté, dit-il, est qu'il s'y agit de faire voir à des gens ce qu'ils ne veulent pas voir, & d'attaquer l'amour propre dans ce qu'il a de plus cher & de plus sensible, en quoi il ne cède jamais sans beaucoup de combat & de résistance. On s'aime tel que l'on est, & l'on veut avoir raison de s'aimer. Ainsi l'on a soin de se justifier dans ses défauts par diverses couleurs trompeuses. Et il ne doit pas paroître étonnant que les hommes trouvent mauvais d'être contredits & condamnés, puisqu'on attaque en même tems la raison qui est trompée, & le cœur qui est corrompu.

C'est là le fondement des précautions & des ménagemens que demande la correction & la réprimande. Il ne faut rien laisser entrevoir en nous à un enfant qui en puisse empêcher l'effet. <sup>a</sup> Il faut éviter d'exciter son aigreur par la dureté de nos paroles, sa colère par des exagérations, son orgueil par des marques de mépris.

Il ne faut pas l'accabler par une multitude de réprehensions qui lui ôtent l'espérance de se pouvoir corriger des fautes qu'on lui reproche. Il seroit bon même de ne point dire à un enfant son défaut, sans ajouter quelque moyen de le surmonter : car la correction, quand elle est sèche, inspire le chagrin & le découragement.

Il faut éviter de lui faire penser qu'on est prévenu, de peur qu'on ne lui donne lieu de se défendre par là des défauts qu'on lui marque, & de n'attribuer nos avertissemens qu'à notre prévention.

Il ne faut pas qu'il ait lieu de croire qu'on les lui don-

<sup>a</sup> Omnis animadversio & castigatio contumeliâ vacare debet. *Cic.* || lib. 1. *Offic.* n. 88.

ne par quelque intérêt , ou par quelque passion particulière , & enfin par un autre motif que par celui de son bien.

On se trouve quelquefois obligé , dit Cicéron , d'user dans les corrections d'un ton de voix plus élevé , & de paroles plus fortes ; mais cela doit être rare , comme les medecins n'emploient certains remèdes qu'à l'extrémité. Encore faut-il que ces reproches , quelque forts qu'ils soient , n'aient rien de dur ni d'outrageant ; que la colère n'y entre pour rien , car elle n'est bonne qu'à tout gêner , & que l'enfant sente , que si l'on se sert de termes un peu forts , c'est à regret , & uniquement pour son bien.

On peut juger que les réprimandes ont eu tout le succès qu'on en devoit attendre , quand elles portent un jeune homme à avouer de bonne foi ses fautes , à désirer qu'on lui fasse connoître ses défauts , & à recevoir avec docilité les avis qu'on lui donne. <sup>a</sup> C'est déjà avoir fait un grand progrès , que de souhaiter d'en faire. C'est une marque assurée d'un changement solide , quand on ouvre les yeux sur des imperfections qu'on n'avoit point encore connues : comme c'est une raison de bien espérer d'un malade , quand il commence à sentir son mal.

b Il y a des enfans si bien nés , d'un naturel si heureux & si docile , qu'il suffit de leur montrer ce qu'il faut faire , & qui , sans avoir besoin des longues leçons d'un maître , au premier signal saisissent le bon & l'honnête , & s'y livrent pleinement : *rapacia virtutis ingenia*. c Vous diriez qu'il y a en eux de secrettes étincelles de toutes les vertus , qui pour se développer , & pour prendre feu , ne demandent qu'un souffle léger , & un simple avertissement. <sup>d</sup> Ces caractères sont rares , & ils n'ont presque pas besoin de guides.

a Magna pars est profectus , vel proficere. *Senec. Epist. 71.*

b Felix ingenium illis fuit , & salutaria in transitu rapuit. In ea quæ tradi solent , perveniunt sine longo magisterio ; & honesta complexi sunt , eum primum audierunt. *Senec. Epist. 95.*

c Omnium honestarum rerum se-

mina animi gerunt , quæ admonitione excitantur : non aliter quàm scintilla statu levi adjuta , ignem suum explicat. *Senec. Epist. 94.*

d Huc illuc frenis leniter moris flectendus est paucis animus sui rector optimus. *Senec. lib. 5. de Benef. cap. 25.*

*Offic. lib. 1.  
n. 136. 137.*

*Senec. Epist.  
6. & 18.*

a Il en est d'autres, qui ont à la vérité un assez bon fonds, mais dont l'esprit paroît d'abord bouché à l'instruction, soit parce qu'ils ont peu d'ouverture & d'intelligence, soit parce qu'élevés d'une manière molle, & nourris dans une ignorance entière de leurs devoirs, ils ont contracté un grand nombre de mauvaises habitudes, qui sont comme une rouille difficile à enlever. C'est pour ces sortes de caractères qu'un maître est nécessaire, & il vient presque toujours à bout de vaincre ces défauts, quand il emploie pour cela beaucoup de douceur & de patience.

## ARTICLE SEPTIÈME.

*Parler raison aux enfans. Les piquer d'honneur. Faire usage des louanges, des récompenses, des caresses.*

J'AI DÉJÀ insinué ces moïens, qui doivent être les plus ordinaires, & qui sont toujours les plus efficaces.

J'APPELLE parler raison aux enfans, agir toujours sans passion & sans humeur, leur rendre raison de la conduite qu'on garde à leur égard. Il faut, dit M. de Fénelon, chercher tous les moïens de rendre agréables aux enfans les choses que vous exigez d'eux. En avez-vous quelqu'une de fâcheuse à proposer, faites leur entendre que la peine sera bientôt suivie du plaisir : montrez leur toujours l'utilité des choses que vous leur enseignez : faites leur en voir l'usage par rapport au commerce du monde, & aux devoirs des conditions. C'est, leur direz-vous, pour vous mettre en état de bien faire ce que vous ferez un jour : c'est pour vous former le jugement : c'est pour vous accoutumer à bien raisonner sur toutes les affaires de la vie. Il faut toujours leur montrer un but solide & agréable, qui les soutienne dans le travail, & ne prétendre jamais les assujettir par une autorité sèche & absolue.

a Inest interim animis voluntas bona, sed torpet, modò deliciis ac situ, modò officii inficientia. *Senec. lib. 5. de Benef. cap. 25.*

Illis aut hebetibus & obtusis, aut mala consuetudine obsessis, diu rubigo animotum escricanda est. *Id. Epist. 95.*

S'il s'agit de punition ou de réprimande, il faut les en rendre eux-mêmes les juges, leur faire sentir & toucher au doigt la nécessité où l'on est d'en user de la sorte, & leur demander s'ils croient qu'il soit possible d'agir d'une autre manière. J'ai été quelquefois étonné, dans des conjonctures où la juste mais fâcheuse sévérité du châtement, ou d'une réprimande publique, pouvoit aigrir & révolter des écoliers, de voir l'impression que faisoit sur eux le compte que je leur rendois de ma conduite, & comment ils se condamnoient eux-mêmes, & convengoient que je ne pouvois pas les traiter autrement. Car je dois cette justice à la plupart des jeunes gens que j'ai conduits, de reconnoître ici que je les ai presque toujours trouvé raisonnables, quoiqu'ils ne fussent pas exemts de défauts. Les enfans sont capables d'entendre raison plutôt qu'on ne pense, & ils aiment à être traités en gens raisonnables dès l'âge le plus tendre. Il faut entretenir en eux cette bonne opinion & ce sentiment d'honneur dont ils se piquent, & s'en servir, autant qu'il est possible, comme d'un moien universel pour les amener où l'on veut.

ILS SONT aussi fort sensibles à la louange. Il faut profiter de ce foible, & tâcher d'en faire en eux une vertu. On courroit risque de les décourager, si on ne les louoit jamais lorsqu'ils font bien. Quoique les louanges soient à craindre à cause de la vanité, il faut tâcher de s'en servir pour animer les enfans, sans les enivrer. Car de tous les motifs propres à toucher une ame raisonnable, il n'y en a point de plus puissant que l'honneur & la honte, & quand on a su y rendre les enfans sensibles, on a tout gagné. Ils trouvent du plaisir à être loués & estimés, surtout de leurs parens, & de ceux dont ils dépendent. Si donc on les caresse, & qu'on leur donne des louanges lorsqu'ils font bien; si on les regarde froidement & avec mépris lorsqu'ils font mal, & qu'on se fasse une loi d'en user toujours de la sorte avec eux, ce double traitement fera sur leur esprit infiniment plus d'effet que ni les menaces, ni les punitions.

Mais pour rendre cette pratique utile, il y a deux choses à observer. Premièrement, quand les parens ou les

maîtres sont mal contens d'un enfant , & lui témoignent du froid , il faut que tous ceux qui sont auprès de lui le traitent de la même manière , & que jamais il ne trouve à se consoler dans les caresses des gouvernantes ou des domestiques. Car pour lors il est forcé de se rendre , & il conçoit naturellement de l'aversion pour des fautes qui lui attirent un mépris général. En second lieu , quand le mécontentement des parens ou des maîtres a éclaté , il faut bien se donner de garde , ce qui arrive pourtant assez souvent , de remettre sur son visage bientôt après la même sérénité , & de caresser l'enfant à l'ordinaire. Car il se fait à ce manège , & fait que les réprimandes sont un orage de courte durée , qu'il n'a qu'à laisser passer. On doit donc ne les remettre dans ses bonnes grâces qu'avec peine , & différer de leur pardonner jusqu'à ce que leur application à mieux faire ait prouvé la sincérité de leur repentir.

LES RECOMPENSES ne sont point à négliger pour les enfans , & quoiqu'elles ne soient pas , non plus que les louanges , le principal motif qui les doive faire agir , cependant les unes & les autres peuvent devenir utiles à la vertu , & être pour elle un puissant aiguillon. N'est-il pas avantageux qu'ils connoissent qu'en tout sens il n'y a qu'à gagner pour eux à bien faire , & que leur intérêt , aussi bien que leur devoir , les porte à exécuter fidèlement ce qu'on demande d'eux , soit pour l'étude , soit pour la conduite ?

Mais il y a un choix à faire pour les récompenses. Une règle certaine sur ce point , à laquelle on ne fait pas ordinairement assez d'attention , c'est qu'on ne doit point proposer sous cette idée ni des parures & un bel habit , ni des friandises & de bons morceaux , ni d'autres choses de ce genre. La raison en est claire. C'est qu'en leur promettant ces choses en forme de récompenses , on les fait passer dans leur esprit pour des choses bonnes en elles-mêmes & désirables ; & ainsi on leur inspire de l'estime pour ce qu'ils doivent mépriser. J'en dirois autant de l'argent , dont le desir est d'autant plus dangereux , qu'il est plus général , & qu'il ne fait que croître avec l'âge ; si

ce

ce n'est que pouvant être employé à de bons usages , il peut aussi être regardé comme un instrument de vertu , & comme un moien de faire du bien : & c'est sous cette idée qu'il faut le leur faire envisager. J'ai vu beaucoup d'écoliers qui d'eux-mêmes partageoient leur argent en trois parts , dont l'une étoit destinée pour les pauvres , une autre pour acheter des livres , la dernière pour leurs menus plaisirs.

On peut récompenser les enfans par des jeux innocens , & mêlés de quelque industrie ; par des promenades , où la conversation ne soit pas sans fruit ; par de petits présens qui seront des espèces de prix , comme des tableaux ou des estampes ; par des livres reliés proprement ; par la vue de choses rares & curieuses dans les arts & dans les métiers , comme est par exemple la manière de faire les tapisseries aux Gobelins , celle de fondre les glaces , l'imprimerie , & mille autres choses de ce genre. L'industrie des parens & des maîtres consiste à inventer de telles récompenses , à les varier , à les faire désirer & attendre , en gardant toujours un certain ordre , & commençant toujours par les plus simples , qu'il faut faire durer le plus longtems qu'il est possible. Mais en général il faut tenir exactement ce qu'on a promis , & s'en faire un point d'honneur & un devoir indispensable avec les enfans.

## ARTICLE HUITIÈME.

### *Accoutumer les enfans à être vrais.*

UN DES vices qu'on doit avec le plus de soin tâcher de corriger dans les enfans , c'est le mensonge , dont on ne sauroit leur donner trop d'éloignement & d'horreur. Il en faut toujours parler devant eux comme d'une chose basse , indigne , honteuse ; qui deshonne entièrement un homme , qui le dégrade , qui le met au rang de ce qu'il y a de plus méprisable , & qu'on ne peut souffrir même dans des esclaves. J'ai parlé ailleurs de la manière dont on devoit punir les enfans sujets à ce défaut.

La dissimulation , les finesses , les mauvaises excuses en

*Tome I I.*

B b b b

approchent fort, & y conduisent infailliblement. Il faut qu'un enfant sache qu'on lui pardonnera plutôt vingt fautes, qu'un simple déguisement de la vérité pour en couvrir une seule par de mauvaises excuses. Quand il confesse sans détour ce qu'il a fait, ne manquez pas de le louer de son ingénuité, & de lui pardonner sa faute, sans la lui reprocher ni lui en parler jamais dans la suite. Si cet aveu devenoit fréquent, & tournoit en habitude, seulement pour obtenir l'impunité, le maître y auroit moins d'égard, parce qu'il ne seroit plus qu'un jeu, & ne partiroit point d'un fonds de simplicité & de sincérité.

Il faut que tout ce que les enfans voient & tout ce qu'ils entendent de la part des parens & des maîtres serve à leur faire aimer la vérité, & à leur inspirer le mépris de toute duplicité. Ainsi on ne doit jamais se servir d'aucune feinte pour les apaiser, ou pour leur persuader ce qu'on veut, ni leur faire des promesses ou des menaces, dont ils sentent bien que l'exécution ne s'en suivra jamais. Par là on leur enseigne la finesse, à laquelle ils n'ont déjà que trop de penchant.

Pour la prévenir, il faut les mettre en état de n'en avoir jamais besoin, & les accoutumer à dire ingénument ce qui leur fait plaisir, ou ce qui leur fait de la peine. Leur faire entendre que la finesse vient toujours d'un mauvais fonds: car on n'est fin qu'à cause qu'on se veut cacher; n'étant pas tel qu'on devroit être; ou parce qu'on desire des choses qui ne sont pas permises; ou, si elles le sont, parce qu'on prend, pour y arriver, des moïens qui ne sont pas honnêtes. Faites remarquer aux enfans le ridicule de certaines finesse qu'ils voient pratiquer aux autres, qui ont presque toujours un mauvais succès, & qui ne servent qu'à les rendre méprisables. Faites-leur honte à eux-mêmes, quand vous les surprenez dans quelque dissimulation. De tems en tems privez-les de ce qu'ils aiment, parce qu'ils ont voulu y arriver par la finesse; & déclarez qu'ils l'obtiendront, quand ils le demanderont simplement & sans détour.

C'est sur ce point surtout qu'il faut les piquer d'honneur. Leur faire comprendre la différence qu'il y a entre



un enfant vrai & sincère, sur la parole de qui l'on peut compter, à qui l'on se fie pleinement, & que l'on regarde comme incapable non seulement de mensonge & de fourberie, mais du plus léger déguisement; & un autre enfant à l'égard de qui on est toujours en soupçon, de qui l'on croit avoir toujours raison de se défier, & aux paroles duquel on n'ajoute pas foi lors même qu'il dit la vérité. On a soin de leur mettre souvent devant les yeux ce que Cornélius Népos remarque au sujet d'Epaminondas, ( & Plutarque en dit autant d'Aristide ) qu'il aimoit tellement la vérité, que jamais il ne mentoit même en riant : *Adeo veritatis diligens, ut ne joco quidem mensiretur.*

*Cornel. Nep.  
in Epam.*

## ARTICLE NEUVIÈME.

*Accoutumer les jeunes gens à la politesse, à la propreté, à l'exactitude.*

LA POLITESSE extérieure est une des qualités que les parens desirer le plus dans leurs enfans, & à laquelle ils sont pour l'ordinaire plus sensibles qu'à toutes les autres. Le cas qu'ils en font est fondé sur l'usage qu'ils ont du monde, où ils savent qu'on juge presque de tout par le dehors. En effet le manque de politesse rabat beaucoup du mérite le plus solide, & fait que la vertu même paroît moins estimable & moins aimable. Un diamant brut ne sauroit servir d'ornement : il faut le polir pour le faire paroître avec avantage. On ne peut donc s'appliquer de trop bonne heure à rendre les enfans civils & polis.

Quand je parle ainsi, je n'entens pas qu'on doive beaucoup exercer les enfans sur tous les raffinemens de la civilité, ni qu'on doive les dresser par mesure & par méthode à toutes ces cérémonies compassées qui régner dans le monde. Ce petit manège n'est bon qu'à leur jeter du faux dans l'esprit, & à les remplir d'une sorte va-

a Mendaci homini, ne verum || *Cic. lib. 2. de Divin. n. 146.*  
quidem dicenti, credere solemus. ||

nité. D'ailleurs cette civilité méthodique qui ne consiste qu'en des formules de complimens fades, & cette affectation de tout faire par règle & par mesure, est souvent plus choquante qu'une rusticité toute naturelle. Il ne faut donc pas les tourmenter beaucoup, ni les chagriner pour des fautes qui leur échaperont sur cette matière. Un abord peu gracieux, une révérence mal faite, un chapeau ôté de mauvaise grace, un compliment mal tourné : tout cela mérite qu'on leur donne quelques avis assaisonnés de douceur & de bonté, mais non qu'on les gronde vivement, ou qu'on leur en fasse honte devant les compagnies, & encore moins qu'on les en punisse avec sévérité. L'usage du monde aura bientôt corrigé ces défauts.

L'important est d'aller au principe & à la racine du mal, & de combattre dans les jeunes gens certaines dispositions directement opposées aux devoirs communs de la société & du commerce : une grossièreté féroce & rustique, qui empêche de faire réflexion à ce qui peut plaire ou déplaire à ceux avec qui l'on se trouve ; un amour de soi-même, qui n'est attentif qu'à ses commodités & à ses avantages ; une hauteur & une fierté, qui nous persuadent que tout nous est dû, & que nous ne devons rien aux autres ; un esprit de contradiction, de critique, de raillerie, qui condamne tout, & ne cherche qu'à faire peine. Voilà les défauts auxquels il faut déclarer une guerre ouverte. De jeunes gens qui auront été accoutumés à avoir de la complaisance pour leurs compagnons, à leur faire plaisir, à leur céder dans l'occasion, à ne dire jamais rien de choquant contre eux, & à ne se point blesser eux-mêmes facilement des discours des autres : des jeunes gens de ce caractère auront bientôt appris, quand ils entreront dans le monde, les règles de la politesse & de la civilité.

IL EST à souhaiter aussi que les enfans s'accoutument à la propreté, à l'ordre, à l'exactitude : qu'ils prennent soin de leur extérieur, sur-tout les dimanches & les fêtes & les jours qu'ils ont à sortir : que dans leur chambre & sur leur table tout soit rangé, & qu'ils prennent l'habitude de remettre chaque chose, chaque livre, à leur place,

quand ils s'en sont servi : qu'ils se rendent à leurs différens devoirs au moment précis & marqué. Cette exactitude est d'une grande importance pour tous les tems & toutes les conditions de la vie.

Tout cela est à souhaiter, mais ne doit point, ce me semble, être exigé avec dureté, ni sous peine de châtimement. Car il faut toujours bien distinguer les fautes qui viennent de la légèreté de l'âge, de celles qui partent d'un fond d'indocilité & de mauvaise volonté. Je prie le Lecteur de vouloir bien me pardonner, si quelquefois j'empare la liberté de citer en exemple ce que j'ai pratiqué moi-même pendant que j'étois chargé de la conduite de la Jeunesse. Ce n'est point, ce me semble, par un motif de vanité que je le fais, mais pour mieux faire sentir l'utilité des avis que je donne. J'étois venu à bout au Collège de rendre les écoliers fort honnêtes à l'égard des personnes de dehors qui entroient dans la cour pendant leur récréation, & exacts presque jusqu'au scrupule à se rendre à chaque exercice au premier son de la cloche : mais ce n'étoit point par menaces, ni par châtimens. Je les louois en public & les remerciois de l'honnêteté qu'ils témoignaient aux étrangers, dont chacun me faisoit compliment, & de la promptitude avec laquelle ils quittoient leur jeu, parce qu'ils savoient que cela me faisoit plaisir. J'ajoutois quelquefois qu'il y en avoit certains qui manquoient à ces petits devoirs, par inadvertance sans doute, ce qui n'étoit pas étonnant dans l'ardeur du jeu : je les priois cependant d'y faire attention, & de suivre l'exemple du plus grand nombre de leurs camarades. Ces manières honnêtes me réussissoient beaucoup mieux, que n'auroient pu faire toutes les réprimandes & toutes les menaces.

## ARTICLE DIXIÈME.

### *Rendre l'étude aimable.*

C'EST ICI l'un des points les plus importans en matière d'éducation, & en même tems l'un des plus difficiles.

B b b iij

La preuve en est que parmi un très grand nombre de maîtres, qui d'ailleurs ont beaucoup de mérite, il s'en trouve très peu qui soient assez heureux pour venir à bout de rendre l'étude aimable à leurs disciples.

Le succès, en ce point, dépend beaucoup des premières impressions; <sup>a</sup> & la grande attention des maîtres chargés d'enseigner les premiers élémens, doit être de faire en sorte qu'un enfant, qui n'est point encore capable d'aimer l'étude, ne la prenne point dès lors en aversion, de peur que l'amertume qu'il y aura d'abord sentie ne le suive dans un âge plus avancé. Pour cela, dit Quintilien, il faut que l'étude soit pour lui comme un jeu; qu'on lui fasse de petites interrogations; qu'on l'anime par la louange; qu'on lui donne lieu d'être content de lui-même, & de se savoir bon gré d'avoir appris quelque chose. Quelquefois, ce qu'il refusera d'apprendre, on l'enseignera à un autre, pour le piquer de jalousie: on proposera de petites disputes, où on lui laissera croire qu'il a souvent le dessus: on l'amorcera aussi par de petites récompenses, auxquelles cet âge est sensible.

<sup>b</sup> Mais le grand secret, dit encore Quintilien, pour faire aimer l'étude aux enfans, c'est que le maître sache lui-même s'en faire aimer. A ce prix, ils l'écoutent volontiers, ils se rendent dociles, ils tâchent de lui plaire, ils se font un plaisir de prendre ses leçons: ils reçoivent ses avis & ses corrections de bonne grace, ils sont sensibles à ses louanges, ils s'efforcent de mériter son amitié en s'acquittant bien de leur devoir.

Il y a dans les enfans, comme dans tous les hommes, un fonds naturel de curiosité, c'est-à-dire un desir de connoître & d'apprendre, dont on peut profiter pour leur rendre l'étude aimable. Comme tout est nouveau pour eux, ils font des questions, ils interrogent, ils demandent le nom & l'usage de tout ce qui se présente à leurs yeux.

<sup>a</sup> Id inprimis cavere oportebit, ne, studia qui amare nondum potest, oderit; & amaritudinem semel præceptam, etiam ultra rudes annos reformidet. *Quintil. lib. 1. cap. 1.*

<sup>b</sup> Discipulos id unum moneo, ut præceptores suos non minus quam ipsa studia ament..... multum hæc pietas confert studio. *Quintil. lib. 2. cap. 9.*

Il faut leur répondre sans témoigner ni peine ni chagrin, louer leur curiosité, la satisfaire par des réponses nettes & précises, ne leur en jamais donner de trompeuses & d'illusoires; car bientôt ils s'en aperçoivent, & s'en rebutent.

En tout art, & en toute science, les élémens & les principes ont toujours quelque chose de sec & de rebutant. C'est pour cela qu'il est bien important d'abrégér & de faciliter ceux des langues qu'on apprend aux enfans, & d'en adoucir l'amertume par tout ce qu'on y peut répandre d'agrément :

*Pueris dant crustula blandi*

*Doctores, elementa velunt ut discere prima.*

Par la même raison je croi la méthode de commencer par faire expliquer des Auteurs préférable à celle de faire composer des thèmes : parce que celle-ci est plus pénible, plus ennuyeuse, & qu'elle attire aux enfans plus de réprimandes & de châtimens.

Quand ils sont élevés en particulier, un maître habile & attentif met tout en usage pour leur rendre l'étude agréable. Il prend leur tems : il étudie leur goût : il consulte leur humeur : il mêle le jeu au travail : il paroît leur en laisser le choix : il ne fait point une règle de l'étude : il en excite quelquefois le desir par le refus même, & par la cessation, ou plutôt par l'interruption : en un mot il se tourne en mille formes, & invente mille adresses pour arriver à son but.

Au Collège ce moien n'est presque point praticable. Dans une chambre commune, dans une classe nombreuse, la discipline & le bon ordre demandent qu'on suive une règle uniforme, & que tous la suivent exactement : & c'est ce qui en rend la conduite très difficile. Il faut bien de la tête, bien de l'adresse à un maître, pour tenir en main & conduire les rénes de tant d'esprits d'un caractère tout différent ; les uns vifs & impétueux, les autres lents & phlegmatiques ; ceux-ci qu'il faut arrêter, ceux-là auxquels il faut lâcher

la bride : pour manier , dis je , en même tems tous ces esprits , de sorte pourtant que , malgré cette différence de tempéramens , il les fasse tous marcher de concert , & les amène tous au même point. Il faut avouer qu'en fait d'éducation , c'est là ce qui demande le plus d'habileté & de prudence.

Quintil. lib.  
1. cap. 3.

On ne parvient là que par beaucoup de douceur , de raison , de modération , de sang froid , de patience. Il ne faut jamais perdre de vûe ce grand principe : Que l'étude dépend de la volonté , qui ne souffre point de contrainte : *Studium discendi , voluntate , quæ cogi non potest , consistat.* On peut bien contraindre le corps , faire demeurer un écolier à sa table malgré lui , doubler son travail par punition , le forcer de remplir une certaine tâche qui lui est imposée , le priver pour cela du jeu & de la récréation. Est-ce étudier , que de travailler ainsi comme un forçat ? & que reste-t-il de cette sorte d'étude , sinon la haine & des livres , & de la science , & des maîtres , souvent pour tout le reste de la vie ? C'est donc la volonté qu'il faut gagner : & elle se gagne par la douceur , l'amitié , la persuasion , & sur-tout par l'attrait du plaisir.

Comme nous naissons paresseux , ennemis du travail , & encore plus de la contrainte , il n'est pas étonnant que tout le plaisir se trouvant d'un côté , & tout l'ennui de l'autre , tout l'ennui dans l'étude , tout le plaisir dans le divertissement , un enfant supporte l'une impatiemment , & court ardemment après l'autre ? L'habileté du maître consiste à jeter de l'agrément dans l'étude , & à y faire trouver de la douceur. Le jeu & la récréation y peuvent beaucoup contribuer. C'est de quoi nous avons à parler dans l'article suivant.

## ARTICLE ONZIÈME.

*Accorder du repos & de la récréation aux enfans.*

BIEN des raisons obligent d'accorder du repos & de la récréation aux enfans. Premièrement , le soin de leur santé , qui doit marcher avant celui de la science. Or rien n'y

n'y est plus contraire qu'une application trop longue & trop suivie, qui use insensiblement & affoiblit les organes encore tendres dans cet âge, & incapables de soutenir de grands efforts. Ce qui me donne occasion d'avertir & de prier les parens de ne pas trop pousser leurs enfans pour l'étude dans les premières années, & de se défier d'un plaisir flatteur qu'ils trouvent à les voir briller avant le tems. Car, outre que ces fruits précoces parviennent rarement à maturité, & que ces progrès avancés ressemblent à ces semences qu'on jette sur la surface de la terre, & qui levent incontinent, mais n'ont point de racines: rien n'est plus pernicieux à la santé des enfans que ces efforts prématurés, quoiqu'on n'en aperçoive pas d'abord le mauvais effet.

Quintil. lib.  
1. cap. 3.

S'ils sont nuisibles au corps, ils ne sont pas moins dangereux pour l'esprit, <sup>a</sup> qui s'épuise & s'émousse par une application continue, & qui, aussi-bien que la terre, a besoin pour conserver sa force & sa vigueur, d'une alternative réglée de travail & de repos.

D'ailleurs, & nous avons déjà touché cette troisième raison, les jeunes gens, après s'être un peu délassés, se remettent plus gaiement & de meilleur cœur à l'étude, & ce petit relâche les anime d'un nouveau courage; au lieu que la contrainte les soulève & les rebute.

Quintil.

J'ajoute avec Quintilien, & les jeunes gens sans doute ne me défavouent point, qu'une inclination modérée pour le jeu ne doit point déplaire en eux, puisque souvent elle est une marque de vivacité. En effet peut-on attendre beaucoup d'ardeur pour l'étude de la part d'un enfant, qui, dans cet âge naturellement vif & gaillard, est toujours triste, morne, & indifférent, même pour le jeu?

<sup>b</sup> Mais en cela, comme en tout, il y a un sage milieu

a Ea quoque, quæ sensu carent, ut servare vim suam possint, alterna quiete retentuntur. *Ibid.*

Ut fertilibus agris non est imperandum; cito enim exhauriet illos nunquam intermissa fecunditas: ita animorum impetus assiduus labor frangit.... Nascitur ex assiduitate

laborum, animorum hebetatio quædam & languor. *Senec. de tranquillitate. cap. 15.*

b Modus tamen sit remissionibus, ne aut odium studiorum faciant negatæ, aut otii consuetudinem nimix. *Ibid.*

à garder , qui consiste à ne pas leur refuser le divertissement , de peur qu'ils ne prennent l'étude en aversion , & à ne pas aussi leur en accorder trop , de peur qu'ils ne s'accoutument à l'oisiveté.

Le choix , sur ce point , demande quelque attention. Ce n'est pas qu'il faille se mettre beaucoup en peine pour leur procurer des plaisirs : ils en inventent assez eux-mêmes. Il suffit de les laisser faire , & de les observer sans contrainte , pour les modérer quand ils s'échauffent trop.

Les divertissemens qu'ils aiment le mieux , & qui leur conviennent aussi davantage , sont ceux où le corps est en mouvement. Ils sont contents , pourvu qu'ils changent souvent de place. Une bale , un volant , un sabot , sont fort de leur goût ; aussi bien que la promenade & la course.

Il y a des jeux d'industrie , où l'instruction est mêlée au divertissement , qui peuvent quelquefois trouver leur place , lorsque le corps est moins disposé à se remuer , ou que le tems & la saison obligent de se renfermer :

Comme le jeu est destiné à délasser , je ne sai si l'on devroit communément permettre aux enfans ceux qui appliquent presque autant que l'étude. Jacques I. roi de la Grande Bretagne , dans l'instruction qu'il a laissée à son fils pour bien régner , entre autres avis qu'il lui donne sur le jeu , lui interdit celui des échets , par la raison que c'est plutôt une étude qu'un délassement.

Les jeux de hazard , tels que sont ceux des cartes & des dés , devenus si fort à la mode dans le monde , méritent bien plus d'être interdits aux jeunes gens. C'est une honte pour notre siècle , que des personnes raisonnables ne puissent passer ensemble quelques heures , si elles n'ont les cartes à la main. Les écoliers seront heureux , s'ils remportent du Collège , & s'ils conservent longtems , l'ignorance & le mépris de toutes ces sortes de jeux.

En fait d'éducation c'est un principe , qu'on ne peut trop inculquer aux parens ni aux maîtres , de tenir les enfans généralement pour tout dans le goût des choses simples. Il ne faut ni de grands apprêts de viandes pour les nourrir , ni de grands divertissemens pour les réjouir. Le tempérament de l'ame se gâte , aussi bien que le goût ,



par la recherche des plaisirs vifs & piquans. Et comme l'usage des ragoûts fait que les viandes communes, & assaisonnées simplement, deviennent fades & insipides : aussi les grands ébranlemens de l'ame préparent l'ennui & le dégoût par raport aux divertissemens ordinaires de la Jeunesse.

On voit, dit M. de Fénelon, des parens, assez bien intentionnés d'ailleurs, mener eux-mêmes leurs enfans aux spectacles publics. Ils prétendent, en mêlant ainsi le poison avec l'aliment salutaire, leur donner une bonne éducation ; & ils la regarderoient comme triste & austère, si elle ne souffroit ce mélange du bien & du mal. Il faut avoir bien peu de connoissance de l'esprit humain, pour ne pas voir que ces sortes de divertissemens ne peuvent manquer de dégoûter les jeunes gens de la vie sérieuse & occupée, à laquelle pourtant on les destine, & de leur faire trouver fades & insupportables les plaisirs simples & innocens.

## ARTICLE DOUZIÈME.

*Former les jeunes gens au bien par ses discours & par ses exemples.*

CE QUE je viens de dire, marque combien ce devoir est indispensable pour les maîtres, puisque souvent c'est contre les discours & les exemples des peres & des meres qu'il faut prémunir les enfans, aussi bien que contre les faux préjugés & les mauvais principes qui se débitent ordinairement dans les conversations, & qui sont autorisés par une pratique presque générale. Ils doivent leur tenir lieu de ce gardien & de ce moniteur, dont Sénèque parle si souvent, pour les préserver ou pour les délivrer des erreurs populaires, & pour leur

a Non licet ire recta via : trahunt in pravam parentes, trahunt que rumores, & reclamet populis servi... Sit ergo aliquis cultus, &

aurem subinde pervellat, abigatque rumores, & reclamet populis laudentibus... Itaque monition-

C c c c ij

inspirer des principes conformes à la droite & saine raison. Il faut donc qu'eux-mêmes en soient bien pénétrés : qu'ils pensent & parlent toujours avec sagesse & vérité. <sup>a</sup> Car rien ne se dit impunément devant les enfans , & c'est sur les discours qu'ils entendent qu'ils régissent leurs desirs & leurs craintes.

C'est pour cette raison que Quintilien , comme nous l'avons déjà remarqué , recommande aux maîtres de parler souvent à leurs disciples de l'honnêteté & de la justice : & Sénèque nous apprend les merveilleux effets que produisoient sur lui les vives exhortations du sien. L'endroit est parfaitement beau. » <sup>b</sup> A peine , dit-il , » peut-on s'imaginer l'impression que de tels discours » sont capables de faire. Car l'esprit encore tendre des » jeunes gens se laisse volontiers tourner du côté de la » vertu. Comme ils sont dociles , & que la corruption » ne les a pas encore beaucoup infectés , la vérité les » saisit aisément , pourvu qu'un Avocat intelligent plaise » de sa cause devant eux , & leur parle en sa faveur. » Pour moi , quand j'entendois Atralus invectiver contre » les vices , contre les erreurs , contre les desordres de » la vie , le genre humain me faisoit pitié , & je ne trouvois de grand & d'estimable qu'un homme capable de » penser de la sorte. Quand il s'attachoit à faire valoir » les avantages de la pauvreté , & à prouver que tout » ce qui est au delà du nécessaire ne peut être regardé » que comme une charge inutile & un fardeau incommode , il me donnoit envie de sortir pauvre de son école. S'il se mettoit à décrier nos voluptés , à louer » la chasteté du corps , la frugalité de la table , la pu-

bus crebris , opiniones , quæ nos circumsonant , compescamus. *Senec. Epist. 94.*

<sup>a</sup> Nulla ad aures puerorum vox impunè perfertur. Nocent , qui optant ; nocent , qui execrantur. Nam & horum imprecatio falsos nobis metus infert , & illorum amor male docet bene optando. *Ibid.*

<sup>b</sup> Verisimile non est , quantum proficiat talis oratio ; .. Facillimè enim tenera conciliantur ingenia ad honesti rectique amorem. Adhuc docilibus leviterque corruptis injicit manum veritas , si advocatum idoneum nacta est. *Senec. Epist. 108.*

« reté de l'ame ; je me sentoïis disposé à renoncer aux  
« plaisirs les plus permis & les plus légitimes.

Il est encore une autre voie plus courte & plus sûre pour conduire les jeunes gens à la vertu : c'est celle de l'exemple. Car le langage des actions est tout autrement fort & persuasif, que celui des paroles : *Longum iter est per præcepta, breve & efficax per exempla.* C'est un grand bonheur pour de jeunes gens de trouver des maîtres dont la vie soit pour eux une instruction continuelle ; dont les actions ne démentent jamais les leçons, qui fassent ce qu'ils conseillent, & évitent ce qu'ils blâment ; & qu'on admire encore plus lorsqu'on les voit, que lorsqu'on les entend.

Senec. Epist.

6.

Senec. Epist.

32.

¶ Paroit-il manquer quelque chose à ce que j'ai dit dans ce chapitre sur les différens devoirs d'un maître, & les parens ne se croiroient-ils pas fort heureux d'en trouver de tels pour leurs enfans ? Cependant je prie le lecteur d'observer que tout ce que j'ai dit jusqu'ici, je l'ai puisé uniquement dans le paganisme : que ce sont Lycurgue, Platon, Cicéron, Sénèque, Quintilien, qui m'ont prêté leurs pensées, & fourni les règles que j'ai prescrites : que ce que j'ai emprunté des autres Auteurs, ne sort point de la sphère des premiers, & ne s'élève point au dessus des maximes & des idées payennes. Il manque donc encore quelque chose aux devoirs du maître : & c'est de quoi il me reste à parler dans le dernier article.

## ARTICLE TREIZIÈME.

¶ *Piété : religion : zèle pour le salut des enfans.*

SAINT AUGUSTIN <sup>a</sup> dit que quelques charmes qu'eût pour lui un livre de Cicéron qui avoit pour titre *Horatensis*, dont la lecture avoit préparé la voie à sa conversion en lui inspirant un vif desir de la sagesse, il sen-

a Ille liber mutavit affectum meum, & vota mea ac desideria fecit alia.... Immortalitatem sapien-

tiz concupiscebam æstu cordis incredibili ; & surgere jam corperam, ut ad te redirem.... Fortiter excim-

C c c c iij

toit pourtant qu'il y manquoit quelque chose , parce qu'il n'y trouvoit point le nom de Jesus-Christ ; & que tout ce qui ne portoit point ce nom divin , quelque bien pensé , quelque bien écrit , & quelque vrai qu'il pût être , n'enlevoit point entièrement son cœur. Il me semble aussi que mes Lecteurs ont dû n'être pas tout-à-fait contens , & trouver quelque chose à dire dans ce que j'ai rapporté du devoir des maîtres , en n'y rencontrant nulle part le nom de Jesus-Christ , & ne découvrant nulles traces de christianisme dans des préceptes qui regardent l'éducation d'enfans chrétiens.

C'est de dessein formé que j'en ai usé de la sorte , pour mieux faire sentir combien nous serions condamnables si nous nous contentions de ce qu'on auroit lieu d'exiger de maîtres payens , & si même nous n'allions pas aussi loin qu'eux. En effet le christianisme est l'ame & le complément de tous les devoirs dont j'ai parlé jusqu'ici. C'est le christianisme qui les anime , qui les élève , qui les annoblit , qui les perfectionne , & qui leur donne un mérite , dont Dieu seul est le principe & le motif , & dont Dieu seul peut être la digne récompense.

Qu'est-ce qu'un maître chrétien , chargé de l'éducation de jeunes gens ? C'est un homme , entre les mains de qui Jesus-Christ a remis un certain nombre d'enfans , qu'il a rachetés de son sang , & pour lesquels il a donné sa vie ; en qui il habite comme dans sa maison & dans son temple ; qu'il regarde comme ses membres , comme ses freres & ses cohéritiers ; dont il veut faire autant de rois & de prêtres , qui régneront & serviront Dieu avec lui & par lui pendant toute l'éternité. Et pour quelle fin les leur a-t-il confiés ? Est-ce précisément pour en faire des poètes , des orateurs , des philosophes , des savans ? Qui oseroit le dire , ou même le penser ? Il les leur a confiés , pour conserver en eux le précieux & l'inesti-

bar sermone illo & accendebar , & ardebam : & hoc solum me in tanta flagrantia defungebat , quod nomen Christi non erat ibi. Quic-

quid sine hoc nomine fuisset , quamvis literatum & expolitum & veridicum , non me totum rapiebat. Conf. lib. 3. cap. 4.

mable dépôt de l'innocence qu'il a imprimée dans leur ame par le batême, pour en faire de véritables chrétiens. Voila donc ce qui est la fin & le but de l'éducation des enfans : tout le reste ne tient lieu que de moïens. Or quelle grandeur, quelle noblesse une commission si honorable n'ajoute-t-elle point à toutes les fonctions des maîtres ! Mais quel soin, quelle attention, quelle vigilance, sur tout quelle dépendance de Jesus-Christ ne demande-t-elle point !

C'est cette dernière qualité qui fait tout le mérite, & en même tems toute la consolation des maîtres. Ils ont besoin, pour conduire les enfans, de capacité, de prudence, de patience, de douceur, de fermeté, d'autorité. Quelle consolation pour un maître d'être intimement persuadé que c'est Jesus-Christ qui donne toutes ces qualités, & que c'est à une prière humble & persévérante qu'il les accorde ; & de lui pouvoir dire avec les Prophètes : *C'est vous, Seigneur, qui êtes ma patience & ma force ; c'est vous qui êtes ma lumière & mon conseil ; c'est vous qui me soumettez le petit peuple que vous avez confié à mes soins. Ne m'abandonnez pas à moi-même un seul moment. Accordez-moi, pour la conduite des autres, & pour mon propre salut, l'esprit de sagesse & d'intelligence, l'esprit de conseil & de force, l'esprit de science & de piété, & sur tout l'esprit de la crainte du Seigneur.*

Quand un maître a reçu cet Esprit, il n'y a plus rien à lui dire : cet Esprit est un maître intérieur, qui lui dicte & lui enseigne tout, & qui dans chaque occasion lui montre & lui fait pratiquer ses devoirs. Une grande marque qu'on l'a reçu, c'est lorsqu'on se sent un grand zèle pour le salut des enfans, qu'on est touché de leurs dangers, qu'on est sensible à leurs fautes, qu'on fait souvent réflexion de quel prix est l'innocence qu'ils ont reçue dans le batême, combien il est difficile de la réparer quand une fois on l'a perdue, quel compte nous en demandera Jesus-Christ qui nous a comme placés en sentinelle pour la garder, si l'homme ennemi pendant notre sommeil leur enleve un si précieux trésor. Un bon

maître doit s'appliquer ces paroles, que Dieu faisoit continuellement retentir aux oreilles de Moïse le conducteur de son peuple : » Portez les dans votre sein, comme une » nourrice a accoutumé de porter son petit enfant. *Porta eos in sinu tuo, sicut portare solet nutrix infansulum.* Il doit éprouver quelque chose de la tendresse & de l'inquiétude de saint Paul à l'égard des Galates pour qui il sentoît les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que *Gal. 4. 19.* Jesus-Christ fût formé en eux. *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis.*

*Lettres de morale & de piété, chez la Veuve Esfier, Tome 1.*

Je ne puis m'empêcher d'adresser ici aux maîtres quelques-uns des avis qu'on trouve dans une *Lettre à une Supérieure sur ses obligations*, ni trop les exhorter à lire avec attention cette lettre, qui leur convient parfaitement.

1. Le premier moien de conserver le dépôt qui vous a été confié, & de le multiplier, est de travailler avec un zèle nouveau à votre propre sanctification. Vous êtes l'instrument dont Dieu veut se servir pour les enfans : il faut donc que vous lui soyiez étroitement uni. Vous êtes le canal : il faut donc que vous soyiez rempli. Vous devez attirer les bénédictions sur les autres : il ne faut donc pas les détourner de dessus votre tête.

2. Le second moien est de ne point espérer de fruit, si vous ne travaillez au nom de Jesus-Christ, c'est-à-dire comme il a travaillé lui-même à la sanctification des hommes. <sup>a</sup> Il a commencé par l'exemple de toutes les vertus qu'il leur a commandées... Son humilité & sa douceur ont été étonnantes... Il a donné sa vie & son sang pour ses brebis. Voilà l'exemple des Pasteurs : voilà le votre. Ne détachez jamais vos yeux de dessus ce divin modèle. Enfantiez ainsi, nourrissez ainsi vos élèves, devenus vos enfans. Songez moins à les reprendre, qu'à vous en faire aimer ; & ne pensez à vous en faire aimer, que pour mettre l'amour de Jesus-Christ dans leurs cœurs, & à vous effacer après cela s'il se peut de leur esprit.

3. Le troisième moien est de ne rien attendre de vos

<sup>a</sup> *Cœpit facere & docere. Mat. 24. 19.* || *Potens in opere & sermone. Luc.*

soins,

soins, de votre prudence, de vos lumières, de votre travail ; mais de la seule grace de Dieu. Il benit rarement ceux qui ne sont pas humbles... Nous parlons en vain aux oreilles, s'il ne parle au cœur. Nous arrosons & plantons en vain, s'il ne donne l'accroissement.

On croit faire merveille en multipliant les paroles : on croit amollir la dureté du cœur par de vifs reproches, par des humiliations, par des châtimens. Cela peut être utile quelquefois : mais il faut que la grace le rende utile ; & quand on attend tout de ces moïens, on met un obstacle secret à la grace, qui est justement refusée à la présomption humaine, & à une confiance orgueilleuse.

4. Si vos discours & vos soins sont benis de Dieu, ne vous en attribuez point le succès : n'écoutez point la voix secrète de votre cœur qui s'applaudit : n'écoutez point celle des hommes qui vous séduisent. Si votre travail paroît inutile, ne vous découragez point : ne désespérez ni de vous, ni des autres : ne vous relâchez point. Les momens que Dieu s'est réservés ne sont connus que de lui. Il vous rendra le matin la récompense de votre travail pendant la nuit. Il a paru inutile : mais il ne l'étoit pas pour vous. Le soin vous étoit recommandé, & non le succès.





## SECONDE PARTIE.

### DEVOIRS PARTICULIERS

PAR RAPORT À L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE.

**L** Es différens devoirs que j'ai à examiner dans cette seconde partie, regardent le Principal du Collège, les Régens, les Parens, les Précepteurs, les Ecoliers.

---

---

## CHAPITRE PREMIER.

### *Des devoirs du Principal.*

**L** E PRINCIPAL d'un Collège en est comme l'âme, qui met tout en mouvement, & qui préside à tout. C'est sur lui que roule le soin d'établir le bon ordre, de maintenir la discipline, de veiller en général sur les études & sur les mœurs. On comprend aisément combien un tel poste est important pour le bien public, & combien en même tems il est difficile à remplir. Il seroit à souhaiter, ce semble, que celui qui se trouve à la tête des Professeurs fût en tout le premier; qu'il pût en tout servir de conseil & de modèle; & qu'il possédât parfaitement tout ce qu'on enseigne aux jeunes gens, grammaire, belles-lettres, rhétorique, philosophie, pour être en état de bien juger & de l'habileté des maîtres, & du progrès des disciples. Mais on peut suppléer au défaut de quelques-unes de ces connoissances par d'autres qualités encore plus essentielles & plus nécessaires. Une maison est heureuse, quand Dieu lui donne pour chef un homme qui a l'esprit de gouvernement, un caractère liant & sociable, un jugement solide, une humble & prudente docilité, un désintéressement parfait; & qui n'entre dans cette pla-



ce que par des vûes de religion , & nullement par des motifs humains. Alors le succès est inmanquable. Car on peut dire, sans crainte de se tromper , & l'expérience en est un bon garand, que c'est le mérite du Principal qui contribue le plus à la réputation d'un Collège.

Il y a quatre ou cinq choses sur tout qui font l'objet des soins & de l'attention du Principal : la nourriture , les études , la discipline , l'éducation , la religion. J'expliquerai en détail chacune de ces parties le plus brièvement qu'il me sera possible.

## ARTICLE PREMIER.

### *De la nourriture des Pensionnaires.*

CE QU'UN PERE est dans sa famille , le Principal l'est dans un Collège. Il doit donc avoir l'attention & la tendresse d'un pere , & donner ses premiers soins à la santé des enfans , qui est la base & le fondement de tout le reste. Elle dépend beaucoup de la nourriture , qui jointe au mouvement & à l'exercice , sert à faire croître les enfans , à les fortifier , à leur donner une bonne constitution , & à les mettre en état de soutenir les fatigues des différens états où la Providence les appellera un jour. Pour cela il faut que la nourriture soit simple , mais bonne , solide , & réglée.

Le moten que la nourriture soit telle qu'elle doit être , & ceci me paroît un principe essentiel en matière d'économie , c'est de prendre ce qu'il y a de meilleur en tout genre : le meilleur pain , la meilleure viande , la meilleure huile , le meilleur beurre , &c. & j'ai connu par expérience qu'il n'en coutoit pas beaucoup plus , sur tout si l'on a soin de paier régulièrement ceux qui font les fournitures , moyennant quoi l'on est assuré d'être toujours bien servi.

Un obstacle à la règle que j'établis ici , seroit de la part du Principal un grand desir d'amasser du bien. Mais je ne dois soupçonner personne d'une disposition d'ame si éloignée du caractère d'un homme de lettres & d'un hom-

ne d'honneur, <sup>a</sup> qui fait mieux que tout autre que ce seroit dégrader son ministère que de l'exercer par des vûes basses d'intérêt, & de mettre à prix le soin qu'il prend d'élever la Jeunesse. Il est bien juste que les peines qu'on se donne en ce genre, qui font la partie la plus onéreuse & la plus inquiétante du gouvernement d'un Collège, soient récompensées même temporellement. Un Principal, pour bien faire toutes choses, & agir en tout généreusement, doit être à son aise & au large. Mais le moien d'y parvenir, (& plusieurs en ont fait une heureuse expérience) c'est de ne rien épargner pour la nourriture des Pensionnaires.

<sup>b</sup> Il ne suffit pas que le Principal soit lui-même désintéressé & généreux : il faut qu'il inspire les mêmes sentimens à ceux qui sous son nom & à sa place seront chargés de l'économie, & qu'il veille exactement sur leur conduite, dont il est responsable au public. Une marque sûre qu'il désire sincèrement de remplir en cela son devoir, c'est de donner aux maîtres sur cet article, comme dans tout le reste, une entière liberté de lui porter leurs plaintes, de les y exhorter publiquement, de déclarer que ce sera lui faire plaisir que d'en user avec lui de la sorte, de recevoir leurs remontrances d'une manière qui le prouve, & sur tout d'en faire l'usage que la justice & la prudence exigeront de lui. Pour épargner aux maîtres la peine qu'une telle démarche cause naturellement, il pourroit leur indiquer dans le Collège quelque personne, comme le sous-Principal, ou quelque autre, avec qui ils s'expliqueront plus volontiers & plus librement. Il doit compter que c'est là l'unique moien d'arrêter les discours.

Les maîtres, de leur côté, doivent sur cet article mar-

<sup>a</sup> Quis ignorat quin id longè sit honestissimum, ac liberalibus disciplinis & illo quem exigimus animo dignissimum, non vendere operam, nec elevate tanti beneficii auctoritatem? *Quintil. lib. 12. cap. 7.*

<sup>b</sup> His in rebus jam te usus ipse profectò erudit, nequaquam satis

esse ipsum hæc habere virtutes, sed circumspectendum diligenter ut in hac custodia provincie non te unum sed omnes ministros imperii tui sociis, & civibus, & reip. præstare videare. *Cic. Epist. 1. lib. 1. ad Q. frat.*

quer beaucoup de modération , & ne jamais se plaindre à table des mets qu'on y sert , pour ne point accoutumer leurs écoliers à une trop grande délicatesse sur le boire & sur le manger , & pour ne point autoriser par leur exemple un esprit de plainte, de murmure , qui n'est propre qu'à semer la division , & à fomentier le mécontentement dans un Collège. Il faut se souvenir que quelque attention & quelque bonne volonté qu'ait un Principal, il est impossible que dans une grande économie il n'échappe quelques fautes & quelques négligences , que la prudence & la charité des maîtres doivent couvrir & dissimuler.

A LA BONNE nourriture on doit joindre la propreté, qui en relève le prix , & en fait l'assaisonnement. Il faut que le linge soit blanc , la vaisselle bien écurée , les salles où l'on mange balayées régulièrement tous les jours après le repas , & chaque chose toujours rangée à sa place. L'Université , dans ses statuts , entre sur cela dans un détail, qui montre combien elle juge cette attention importante. Un Principal ne la peut donc pas regarder comme indigne de ses soins , & il faut qu'il puisse dire de lui-même ce que nous lisons dans Horace :

Stat. xvj.  
Append.

Epist. 5. lib. 1.

Hæc ego procurare & idoneus imperor , & non  
Invitus : ne turpe toral , ne sordida mappa  
Corruget nares : ne non & cantharus , & lanx.  
Ostendar tibi te.

Le même Poète , dans un autre endroit , remarque que cette propreté ne demandant point de dépense , mais seulement un peu de soin & d'exactitude , la négligence en ce point n'est pas pardonnable.

Vilibus in scopis , in mappis , in scobe , quantus  
Consistit sumptus ? neglectis , flagitium ingens.

Satyr. 4. lib. 2.

## ARTICLE SECOND.

### *Des Etudes.*

COMME le choix des Régens dépend uniquement du

D d d d iij

Principal, on peut dire pour cette raison que c'est de lui que dépend le succès des études. Ce choix est une des parties les plus importantes de son ministère, & qui a de plus grandes suites, soit par rapport au bien public, soit par rapport à la personne du Principal même.

Quel avantage n'est-ce point pour la Jeunesse, quel honneur pour l'Université, quand un Principal met en place des Régens qui se distinguent par beaucoup d'érudition, qui brillent au dehors par des compositions ou par des actions publiques, & qui à ces qualités éclatantes en joignent d'autres non moins nécessaires, le talent d'enseigner & de conduire, l'autorité, la probité, la piété ! Mais quel poids accablant pour lui, si par des vûes humaines il nomme des Régens peu capables de s'acquitter de leurs fonctions ! Tout le bien qu'un meilleur choix eût produit, lui sera reproché : & tout le mal qui suivra un choix imprudent & téméraire, fera sur son compte.

Pour éviter ce malheur, il faut tâcher de faire tomber son choix sur ceux que Dieu destine aux emplois, c'est-à-dire sur ceux à qui il a donné les qualités nécessaires pour les remplir : autrement, c'est mépriser ses dons, & rejeter ce qu'il a choisi. L'Université, en donnant aux Principaux le droit d'élire les Régens, leur enjoint de s'assurer auparavant de leur capacité, & encore plus de leur probité, afin qu'ils soient en état d'instruire les jeunes gens dans les Belles-Lettres, & de les former aux bonnes mœurs. *Gymnasiarchæ ad docendam & regendam juventutem pedagogos & magistros probæ vitæ & doctrinæ recipiant & admittant.... quorum mores imprimis spectandi, ut pueri ab his & literas simul discant, & bonis moribus imbuantur.*

Stat. Famul.  
Art.

Ce n'est ni la chair, ni le sang, ni le pays & la patrie, qu'il faut consulter dans un tel choix, mais l'utilité publique. S'il étoit permis de comparer les petites choses aux grandes, on exhorteroit le Principal à se souvenir d'une belle parole d'un Empereur Romain, & d'imiter sa conduite. C'est Galba, lorsqu'il adopta Pison. » Auguste, » lui dit-il, s'est cherché un successeur dans sa famille : » pour moi j'en ai cherché un dans toute l'étendue de

l'Empire. *Augustus in domo successorem quævis, ego, in Republica.* \* Nous devons regarder comme notre plus proche parent, & notre meilleur ami, celui qui a le plus de mérite, selon la belle remarque de Pline. La brigue, & la recommandation des puissances ne doivent avoir ici aucune part; & c'est dans ces sortes d'occasions qu'il doit faire paroître une fermeté inébranlable, en se représentant à lui-même de quelle injustice & de quelle infidélité il se rendroit coupable, en sacrifiant à la complaisance pour un particulier les intérêts essentiels de tant de familles qui lui ont confié de bonne foi ce qu'elles avoient de plus cher.

*Tacit. Hist.  
lib. 1. cap. 15.*

On sait combien d'excellens sujets M. Gobinet avoit placés dans le Collège du Plessis. Il alloit les chercher lui-même, & n'avoit égard qu'au mérite, & jamais à la recommandation seule. Le célèbre M. Lenglet aiant lu une pièce de vers qu'il rencontra par hasard sur la table de M. Gobinet, lui dit que l'Auteur qu'il ne connoissoit point, pourroit devenir un excellent poète, s'il ajoutoit à son génie naturel la lecture de Virgile qui lui manquoit. C'en fut assez à ce digne Principal, quand il eut connu d'ailleurs les autres qualités de ce jeune homme, pour le faire Régent: c'étoit M. Herfan, qui a fait tant d'honneur à l'Université.

L'important pour un Principal seroit de former lui-même de bons sujets dans son Collège, & de les préparer de loin à la Régence. Quand on les a vû croître ainsi sous ses yeux, on les connoit tout autrement, non seulement par rapport à la capacité, mais, ce qui est eneoire plus essentiel, par rapport aux mœurs & au caractère d'esprit. Je reviendrai à cette matière, & j'y insisterai davantage, en finissant cet article.

Il ne suffit pas d'avoir fait un bon choix: il faut le soutenir par tout le reste de sa conduite. La grande habileté d'un Principal consiste à gagner l'esprit des Régens, à s'en

a An tu summæ potestatis heredem tantùm intra domum tuam quæras? non per totam civitatem circumferas oculos, & hunc tibi

proximum, hunc conjunctissimum existimes, quem optimum invenieris? *Plin. in Paneg. Traj.*

faire estimer & aimer , à s'attirer leur confiance ; à quoi il ne peut parvenir que par des manières douces , prévenantes , éloignées de tout air de hauteur & d'empire. Car il doit se souvenir que le caractère qui domine dans les gens de lettres , c'est l'amour de la liberté ; j'entends une liberté honnête , & réglée par la raison.

OUTRE ce qui dépend des Régens, le Principal peut contribuer beaucoup par lui-même à l'avancement des études , en s'appliquant à jeter de l'émulation dans les Classes par les fréquentes visites qu'il y fera , pour se faire rendre compte du progrès des études , pour y animer les bons écoliers par des louanges , pour leur distribuer de tems en tems des récompenses & des prix , pour exciter les médiocres & les foibles à faire des efforts , & pour appuier en tout l'autorité & les bonnes vues des Régens.

La distribution des prix qui se fait à la fin de l'année avec solennité , est un des moiens les plus efficaces pour exciter & entretenir l'émulation dont je parle. Ce soin regarde le Principal , & de toutes les dépenses qu'il fait , celle-ci est la mieux employée. Il seroit à souhaiter , comme je l'ai déjà observé , que leur revenu les mît en état d'y fournir sans s'incommoder , & j'admire la générosité de ceux qui n'ayant point de pensionnaires , ou n'en ayant qu'un très petit nombre , ne laissent pas de distribuer des prix à la fin de l'année comme s'ils étoient fort riches.

Afin que cette distribution de prix produise tout son effet , elle doit se faire avec une grande équité , sans que jamais la faveur y ait aucune part. Il dépend du Principal de donner des prix , ou de n'en pas donner : mais quand ils sont une fois proposés , il n'en est plus le maître ; ils sont dûs , & appartiennent de droit au mérite , & ils ne peuvent , sous quelque prétexte que ce soit , lui être refusés sans une injustice criante. Ici les rangs sont réglés , non par la naissance ou par les richesses , mais par l'esprit & le savoir. Le roturier se trouve de niveau avec le Prince , & pour l'ordinaire le devance de beaucoup : & rien n'est plus important pour faire fleurir les études dans un Collège , que d'y bien établir la réputation d'une justice exacte

exakte & rigoureuse dans la distribution des places & des prix.

Je reviens, comme je l'ai promis, à ce qui regarde le choix des Régens. Le moi en le plus sûr d'y réussir, & je fais que plusieurs Principaux l'ont employé avec succès, c'est de choisir dans les Classes de pauvres écoliers, en qui l'on remarque de l'esprit & de la bonne volonté, de les nourrir à ses dépens, d'avoir une attention particulière sur leur conduite & sur leurs études, quand ils les ont achevées de leur confier le soin de quelques écoliers, afin qu'ils se forment eux-mêmes en les instruisant, de leur faire faire de tems en tems quelques compositions soit en vers soit en prose, & par là de les mettre en état d'entrer dans la Régence quand l'occasion s'en présentera.

Cette dépense ne va pas loin, & peut avoir d'heureuses suites. Le grand avantage qu'un Principal en doit espérer, c'est d'attirer sur son Collège la bénédiction de Dieu, & il en a un extrême besoin. Car, il ne faut pas le dissimuler, il y a généralement parlant sur les riches & sur les richesses une sorte de malédiction, qu'il faut tâcher d'en détourner en mêlant parmi les enfans des riches quelques pauvres écoliers, qui attirent sur eux les regards & la protection de celui qui se déclare par tout dans l'Ecriture le protecteur & le pere des pauvres.

Je ne fais s'il y a, pour un homme de lettres & pour un homme de bien, une joie plus pure que celle d'avoir contribué par ses soins & par ses libéralités à former de jeunes gens, qui dans la suite deviennent d'habiles Professeurs, & par leurs rares talens font honneur à l'Université. Cette joie, ce me semble, devient encore infiniment plus sensible, quand c'est à titre de gratitude qu'on leur a rendu ces services, pour reconnoître & pour paier en quelque sorte ceux qu'on a reçus soi-même lorsqu'on étoit dans une pareille situation. Car souvent, & l'on ne doit pas en rougir, c'est du sein de la pauvreté que sortent les plus excellens sujets, comme Horace le remarque en parlant des plus grands hommes de la république Romaine.

\* Fabricium.  
Horat. Od. 12.  
lib. 1.

Hunc \*, & incomptis Curium capillis  
Utilem bello tulit, & Camillum  
Sæva paupertas.

## ARTICLE TROISIÈME.

### *De la Discipline du Collège.*

LES PRINCIPAUX sont chargés par leur place & par leur titre de veiller à la discipline générale des Collèges. C'est à eux qu'il appartient de faire examiner les écoliers, pour les placer dans les Classes qui leur conviennent. Ils doivent se faire rendre compte chaque semaine de la conduite qu'ils y gardent. Ils doivent agir de concert avec les Professeurs, pour régler quels Auteurs on expliquera dans les classes. Ils sont tenus de faire observer exactement les statuts de l'Université, & les Réglemens de la Faculté des Arts qui regardent la discipline des Collèges & des Classes, tel par exemple qu'est celui qui fixe les jours de congés, & le tems de l'entrée & de la sortie des Classes, qui a été renouvelé depuis peu, & autorisé par le Parlement : & c'est pour cela que l'Université leur enjoint de faire lire deux fois chaque année ces Statuts & ces Réglemens en présence de tous les maîtres & de tous les écoliers.

Stat. 13 Fa-  
cult. Art.

Stat. 17.

Stat. 24.

Stat. 76.

Cette dernière Ordonnance est fort sage, mais n'est pas assez exactement observée. Pour en rendre l'exécution plus facile, on a fait imprimer séparément ceux de ces Statuts & de ces Réglemens qu'on a jugé les plus essentiels pour la discipline ; & il y a des Professeurs qui ne manquent point chaque année de les lire dans leurs classes. On pourroit y en ajouter quelques-uns qui ont été faits depuis, & les faire imprimer de nouveau.

Je commence cet article par ce qui regarde les devoirs du Principal à l'égard des Boursiers. Tout ce que je dois dire dans la suite leur convient jusqu'à un certain point, & leur est commun avec les autres écoliers : mais le Principal leur doit un soin particulier. Ils sont les enfans de



la maison ; & les Colléges , dans leur origine , ont été fondés pour eux. Un Principal doit toujours s'en souvenir , & ne perdre jamais de vue les pieux motifs des Fondateurs , qui ont consacré une partie de leurs biens à une œuvre si sainte. C'étoient , pour l'ordinaire , de hauts & puissans Seigneurs dans leur tems : des Cardinaux , des Archevêques , des Evêques , des Chanceliers , des Princes , & quelquefois même des Têtes couronnées. Leur mémoire doit encore être aussi chère & aussi précieuse à un Principal , que le seroit leur personne , s'ils étoient actuellement en place & en crédit. Il doit , par respect & par reconnaissance pour ces illustres Fondateurs qui sont toujours vivans pour lui , avoir pour les Boursiers une bonté & une tendresse de pere , leur procurer tous les secours temporels & spirituels qui dépendent de lui , leur donner tous ses soins pour les mettre en état de remplir dignement les places où la divine Providence les appellera , empêcher sur tout que les enfans des riches n'aient du mépris pour eux , & pour cela leur témoigner lui même de l'estime & de la considération. Je n'ai jamais remarqué que les Pensionnaires fussent choqués qu'en certaines occasions on leur préférât les Boursiers , & que par honneur on leur donnât le premier rang. Ceux-ci ne doivent pas s'en prévaloir , ni oublier que c'est à titre de pauvres qu'ils sont Boursiers ; & qu'ainsi leur caractère doit être la douceur , l'obéissance , la docilité , & sur tout l'humilité : car rien n'est plus insupportable qu'un pauvre orgueilleux : *Odivit anima mea ... pauperem superbum.* A ces conditions on ne peut témoigner trop d'amitié aux Boursiers. Quand un Principal l'a été lui-même , comme cela arrive assez fréquemment , il est bien plus porté à les favoriser , & il s'applique volontiers ce vers de Virgile :

Eccli. 25. 4

Non ignara mali miseris succurrere disco.

Æn. lib. 2.  
v. 634

Ou plutôt il s'applique le commandement que Dieu fait souvent dans l'Ecriture aux Israélites , de prendre soin des étrangers , parce qu'eux-mêmes l'avoient été : *Amate peregrinos , quia & ipsi fuistis advena in terra Egypti.*

Deut. 10. 9.

UNE des choses qui contribuent le plus à établir la ré-

E e e ij

putation d'un Collège, c'est l'exaëtitude & la fermeté de la discipline. Il y a à la vérité bien des parens qui se déterminent presque à l'aveugle sur le choix d'un Collège; mais il y en a beaucoup aussi qui se conduisent autrement, & qui regardant comme le premier & le plus essentiel de leurs devoirs de procurer une éducation chrétienne à leurs enfans, y donnent tous leurs soins & toute leur application. Or ce qui détermine de tels parens en faveur d'un Collège, c'est la connoissance qu'ils ont de la bonne discipline qui y régne.

Tout le soin d'un Principal est donc de s'acquitter fidèlement de son devoir, sans être inquiet du succès. Un peu d'honneur lui suffit pour ne jamais briguer aucun Pensionnaire. Ce seroit avilir & dégrader sa profession, & la confondre avec l'emploi des mercénaires & des ouvriers, dont plusieurs mêmes rougiroient d'une telle démarche. Il faut qu'on regarde comme un avantage d'être admis dans son Collège, & c'en est un en effet d'avoir place dans une maison où la Jeunesse est élevée avec soin: tout pere bien sensé ne pensera jamais autrement.

Il seroit aussi, ce me semble, du bon ordre & de la prudence de ne point recevoir aveuglément tous les écoliers qui se présenteroient, mais de s'informer auparavant de leurs mœurs & de leurs caractères, sur tout quand ils sont déjà un peu avancés en âge, & qu'ils sortent d'un autre Collège, ou de quelque Pension.

Mais le point important & décisif pour la discipline, c'est de ne jamais souffrir dans le Collège aucun écolier capable de nuire aux autres, soit en corrompant la pureté de leurs mœurs, soit en leur inspirant un esprit de mécontentement & de révolte. Dans ces deux cas, on ne craint point de l'assurer, la règle dont je parle doit être gardée inviolablement. Pour s'en convaincre, il ne faut que changer d'objet, & se demander à soi-même si on laisseroit avec les autres un enfant malade d'une maladie contagieuse. Est-ce donc que la contagion des mœurs est moins dangereuse, & qu'elle a des suites moins funestes? Un Principal, qui a de la religion, peut-il soutenir cette pensée effrayante, mais véritable, qu'un jour Dieu lui de-

mandera compte de toutes les ames qui se seront perdues dans son Collège , parce que pour des vûes d'intérêt , ou par trop de complaisance & de mollesse , il n'en aura pas éloigné les corrupteurs : *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* Ezech. 3. 18.

Quand je parle ainsi , je ne prétends pas que tout défaut considérable , ni même tout dérangement de mœurs , soit une raison de se défaire d'un écolier. La maladie , comme telle , n'est point une raison de faire sortir le malade de l'infirmerie ; mais seulement quand elle est connue pour contagieuse , & capable d'infecter les autres. Ainsi l'on souffre quelque tems un écolier : mais quand on voit que les avis , les réprimandes , les punitions sont inutiles , & qu'il y a lieu de craindre que le mal ne se communique , c'est pour lors que l'éloignement & la séparation deviennent absolument nécessaires.

J'avoue qu'il n'y a point d'occasion où le Principal ait plus besoin de prudence & de discernement que dans celle dont il s'agit ici. Il n'y a que l'esprit de Dieu qui puisse le retenir dans un juste milieu ; & lui inspirer un sage tempérament entre une molle douceur & une sévérité outrée ; & il ne peut trop , dans de telles conjonctures , implorer son secours & la lumière.

Un autre moyen de conserver la discipline & le bon ordre dans un Collège , c'est de soutenir avec fermeté & sagesse les maîtres subalternes , de bien établir leur autorité , de les appuyer fortement dans l'occasion , & de ne jamais leur donner le tort en présence des écoliers , mais de se réserver à leur dire en particulier ce qu'on jugera à propos , & à leur donner les avis nécessaires. Pour cela le Principal doit les voir souvent ; les recevoir toujours avec bonté & honnêteté , s'informer par eux de la conduite & du caractère des écoliers , écouter leurs plaintes & leurs avis ; leur laisser une entière liberté , afin de s'attirer leur confiance. C'est cette union , ce concert , cette unanimité , qui est l'ame du gouvernement. Alors tout retentit aux oreilles du Principal. Son esprit régit par tout : Les maîtres , qui sont comme ses bras , ses oreilles , ses yeux , reçoivent de lui tout leur mouvement ; & il les

ménage aussi de son côté comme la prune de ses yeux, & comme ne faisant qu'un même tout avec lui.

Le Sous-Principal, sur qui roule en général le soin de la discipline, & qui tient presque par tout la place du Principal, & supplée à son absence, doit suivre en tout ses impressions. L'esprit de vigilance, d'attention, d'exactitude, fait son caractère essentiel. Rien ne doit lui échapper. Pendant les récréations, lorsqu'il se promène & s'entretient avec les autres, ses yeux & son esprit sont ailleurs. Il observe tout, sans presque que cela paroisse : les mouvemens, les conversations, les liaisons particulières, & il fait faire profit de tout. J'en dis autant de tous les autres maîtres, pour qui cette attention n'est pas moins nécessaire, mais est beaucoup plus facile, parce qu'ils n'ont qu'un petit nombre d'écouliers à observer. Il y a des Précepteurs qui croient pouvoir en conscience se reposer de ce soin sur la personne qui est chargée de la discipline publique. C'est une erreur. Chaque Maître répond de ses écouliers, & est obligé de veiller sur eux dans tous les tems où il lui est libre de le faire.

On ne peut trop recommander l'exactitude à faire chaque chose dans son tems & dans le moment marqué. Elle ne coûte que dans les commencemens : quand la coutume en est une fois établie, les écouliers l'observent comme naturellement, & presque sans y songer. On aime à voir une nombreuse jeunesse disparaître tout d'un coup au premier son de la cloche, & laisser la cour vuide : & l'on n'augure pas bien de la discipline d'un Collège, quand, au lieu de ce prompt départ, on délibère pour se mettre en marche, & que des traîneurs se succèdent les uns aux autres. On en peut dire autant de tout le reste : de l'entrée dans les classes, au réfectoire, à l'Eglise. Pour établir cet ordre, le Principal & le Sous-Principal doivent en donner l'exemple, & se trouver par tout les premiers.

Cet esprit d'exactitude est d'un grand secours pour tous les emplois de la vie : c'est une qualité absolument nécessaire à tous ceux qui gouvernent. Pour cela il faut entrer dans un grand détail, être attentif à tout, sans presque le paroître, prévoir de loin & préparer tout ce qui doit

se faire, ne se pas contenter de donner des ordres, s'informer régulièrement s'ils sont exécutés, & comment; veiller à l'observation des plus légers réglemens, afin de prévenir par là le violement de ceux qui sont plus essentiels. Il y a des maîtres qui méprisent l'exaëtitude dans les petites choses, parce qu'ils les regardent comme des minuties & des bagatelles. Ils ne font pas attention que quoique chacune de ces règles paroisse peut-être en particulier peu importante, réunies toutes ensemble elles forment ce qu'on appelle discipline & bon ordre dans un Collège; & que la négligence par raport aux unes, entraîne ordinairement la ruine des autres. J'appliquerois ici volontiers ce que Tite-Live remarque au sujet de la religion. » Ces cérémonies, dit il, nous paroissent maintenant petites & méprisables, mais c'est en ne les méprisant point que nos ancêtres ont porté la République à ce point de grandeur où nous la voïons. *Parva sunt hæc : sed parva ista non contemnendo majores nostri maximam hanc rem fecerunt.*

Liv. lib. 6  
n. 14.

Ce n'est pas que je croie qu'on doive faire consister le bon ordre d'un Collège dans le grand nombre des règles. La multiplicité des loix n'est pas toujours la marque d'un bon gouvernement : *Ut antehac fugitiis, ita tunc legibus laborabatur*, dit Tacite. Elles sont plutôt pour les maîtres qui en connoissent la nécessité & les avantages, que pour les écoliers, que le seul nom de loix est capable de révolter. L'exemple des premiers, & du côté des autres l'habitude contractée par la pratique même des règles, est une loi vivante, préférable à celles qui sont écrites. Il est à souhaiter qu'on puisse dire d'un Collège, ce que dit le même Tacite des Germains : » Que les bonnes mœurs y ont plus de pouvoir qu'ailleurs les bonnes loix : *Plus ibi boni mores valent, quàm alibi bonæ leges.*

Tacit. Annal. lib. 3. cap. 25.

De mor. Germ. cap. 19.

## ARTICLE QUATRIÈME.

*De l'éducation.*

J'ENTENS ici par ce mot le soin particulier qu'on prend de former les manières & le caractère des jeunes gens : en quoi je fais consister une grande partie de l'éducation.

Ce soin regarde le corps & l'esprit. Le Principal doit veiller à la culture & à la perfection de l'un & de l'autre.

ON PEUT rapporter à la propreté & à la bonne grace tout ce qui concerne le corps.

Je ne puis mieux faire, par raport à la propreté, que de citer ici les termes mêmes du Statut & du Règlement de l'Université sur ce sujet. « Les maîtres doivent » prendre soin que leurs disciples n'aient rien dans leur » extérieur de malpropre, de rebutant, ni de grossier, » que dans leur vêtement ils ne fassent point paroître une » négligence marquée, qu'on ne leur voie point des habits déchirés, des cheveux mal peignés, des mains sales. Car on doit s'appliquer, non seulement à leur donner le bon goût de la littérature & des sciences, mais » aussi à leur apprendre la politesse & le savoir vivre, qui » sont si nécessaires pour la société & le commerce de la » vie. D'un autre côté, il ne faut pas souffrir que les jeunes gens donnent dans le luxe & le faste des habits, ni » qu'ils affectent de porter des cheveux frisés avec trop » de soin & trop d'art comme dans le monde. « Rien n'est plus sage que ce Règlement, qui commande d'éviter les deux extrémités, qui sont également vicieuses. Il ne faut point souffrir dans les écoliers aucune affectation de parure, & encore moins ces airs de petits maîtres par lesquels ils prétendent quelquefois se distinguer.

a Provideant pedagogi & magistri, ut sui discipuli abhorreant à cultu immundo, lutulento, & agresti; ne sint insigniter negligentes in vestitu; ne discincti, impediti illoti: ut non solum in literatura,

sed etiam in communi vitæ usu civilem humanitatem politioemque urbanitatem edificent. Sed hi, neque lasciviant immodestiis, neque tortos arte & studio capillos cincinnosque ferant. Stat. 14. Append.

La

La bonne grace , par raport aux jeunes gens , consiste à se bien présenter , à avoir une contenance assurée & modeste , à marcher d'un air aisé & naturel , à se tenir droits , à faire bien une révérence , à ne point être dans des postures peu décentes , à ne point s'abandonner à une certaine nonchalance. Les maîtres à danser sont utiles pour cela jusqu'à un certain point , & Quintilien approuve qu'on en fasse usage : *Ne illos quidem reprehendendos putem , qui paulum etiam palaestricis vacaverint.* Mais il étoit bien éloigné de permettre qu'on employât pour ce ministère des hommes décriés & infames par leur profession même : *Hos abesse ab eo , quem instituimus , quam longissimè velim.* Il borne cette étude à fort peu de choses , & au simple nécessaire tel que nous venons de l'exposer : *Ut recta sint brachia , ne indocta rusticæ ve manus , ne status indecorus , ne qua in proferendis pedibus inscitia , ne caput oculique ab alia corporis inclinatione dissident.*

Quintil lib.  
I. cap. II.

J'AI parlé ailleurs de la politesse , qui tient quelque chose du corps & de l'esprit. Car l'essentiel de cette qualité consiste à ne point trop s'aimer soi même , à ne point tout rapporter à soi , à éviter de rien faire ou de rien dire qui puisse blesser les autres , à chercher les occasions de leur faire plaisir , & à préférer leurs commodités & leurs volontés aux siennes. C'est à quoi les maîtres doivent sur tout veiller. Quand les jeunes gens sont exercés à la pratique de ces maximes , la politesse ne leur coûte plus rien , & trois mois d'usage du monde achevent de leur apprendre tout ce qu'ils en doivent savoir.

MAIS la grande & capitale application d'un Principal , ( & l'on en peut dire autant à proportion de tous les autres maîtres , ) c'est de travailler sur l'esprit , & sur l'humeur des jeunes gens ; & il peut , par cet endroit , leur rendre un service infini. Ce n'est point par les instructions publiques qu'il peut beaucoup avancer de ce côté-là , mais par des conversations particulières , où les jeunes gens puissent s'ouvrir à lui , lui parler avec liberté , lui marquer leurs peines ; où on leur apprenne à se connoître eux-mêmes , à n'être pas fâchés qu'on leur parle de leurs défauts , à les découvrir les premiers & les avouer de

bonne foi, à chercher les moïens de s'en corriger, à demander pour cela les avis du maître, & à lui venir rendre compte de tems en tems du profit qu'ils en auront fait.

Je suppose, par exemple, que le caractère dominant d'un écolier est la fierté & la vanité. Il parle souvent de lui-même, & toujours avec estime & avec complaisance. Il vante à toute occasion la noblesse de sa famille, les dignités de ses parens, leurs richesses, la magnificence de leur équipage, de leur ameublement, de leur table, &c. il n'a que du mépris pour tous les autres. Ce défaut n'est pas rare parmi les jeunes gens, & il se trouve quelquefois dans ceux même dont les parens n'ont d'autre mérite que d'avoir amassé beaucoup de bien.

Un Principal, pour peu qu'il soit attentif sur son Collège, connoitra parfaitement le caractère de ce jeune homme. Dans une visite que celui-ci lui rendra, après les discours préliminaires, qui durent quelquefois long-tems pour préparer la voie à quelque chose de meilleur & de plus sérieux, il fera tomber la conversation sur ce qui regarde le jeune homme. Si, sur les interrogations qu'on lui fera, il reconnoit de lui-même son défaut dominant, s'il l'avoue ingénûment, on doit lui témoigner beaucoup de contentement, louer fort sa sincérité, lui marquer qu'un défaut avoué & reconnu est déjà à demi corrigé. S'il n'en convient pas, ce qui peut arriver ou par dissimulation, ou de bonne foi, on tâche insensiblement de le lui faire connoître par des faits particuliers qu'on lui cite mais sans reproches & sans aigreur, par le sentiment de ses maîtres, par le témoignage même de ses compagnons. On lui laisse quelquefois du tems pour y réfléchir plus mûrement. Quand enfin il commence à reconnoître en lui ce défaut, on tâche de lui en faire sentir la difformité & le ridicule: comment le seul amour propre bien entendu devroit nous en donner de l'éloignement, puisqu'au lieu de l'estime que nous cherchons par de sottes vanteries, nous ne nous attirons que du mépris & de la haine. On lui propose l'exemple de quelque camarade humble & modeste avec beaucoup de naissance & de mérite, qui est estimé & aimé de tout le monde. Après lui avoir fait con-



noître sa maladie, on lui en propose les remèdes : ne plus parler de soi-même, ni de sa famille, ni de ses parens, ni de leurs richesses, ou de leurs dignités : ne se mettre point dans son propre esprit au dessus des autres : n'avoir du mépris pour personne : parler de ses compagnons avantageusement. On le fait revenir une quinzaine après. On s'est informé auparavant par le raport des maîtres de tout ce qui le regarde, mais on l'apprend de sa bouche comme si on l'ignoroit entièrement : & pour peu qu'il y ait de progrès & de changement, on le loue, on l'encourage, on l'exhorte à faire toujours de mieux en mieux.

Je suppose pour second exemple un jeune homme qui aura manqué de docilité & de respect à son maître, qui aura refusé de lui obéir, qui aura même ajouté quelque parole insolente, & qui persiste dans son opiniâtreté. Le maître, au lieu de le punir sur le champ comme il en avoit droit, s'est contenté par sagesse de lui témoigner son mécontentement, & a remis la punition à un autre tems. Cependant l'écuyer ne revient point à lui, & ne reconnoît point sa faute. Le Principal, averti de tout, le fait venir. Il lui fait raconter la chose comme elle s'est passée, & il examine s'il parle vrai. Il le rend lui-même témoin & juge dans sa propre cause. Il lui demande si un écuyer ne doit pas être soumis à son maître : s'il ne doit pas lui répondre avec respect, quand même il croiroit n'avoir pas tort : mais combien est-il plus condamnable, lorsque le maître a pleinement raison en tout ? Un Collège peut-il subsister, si un tel exemple est souffert ? Dépend-il ou du Maître, ou du Principal, de le laisser impuni, & le peut-il raisonnablement ? On conduit ainsi par degrés un jeune homme à se condamner lui-même, à reconnoître qu'il a mérité d'être puni, à faire satisfaction au maître, & à se soumettre à tout ce qu'il exigera de lui. Mais le maître alors, content de la soumission, se fait un plaisir de remettre la peine. Par une conduite si sage, la faute de l'écuyer lui devient salutaire, & se termine par lui faire aimer & respecter ses maîtres plus que jamais : au lieu qu'un châtimement fait sur le champ l'en auroit peut-être éloigné pour toujours.

F f f f j

Il y a, dans ces occasions, une habileté bien nécessaire à un maître, qui consiste à savoir manier les esprits, à les tâter doucement, à ne s'avancer qu'autant qu'il le faut, & à les conduire par différentes interrogations au point où l'on veut les amener. C'étoit l'art merveilleux de Socrate, comme on le voit dans tous les dialogues où Platon le fait parler. On en trouve aussi un exemple admirable dans la *Cyropédie* de Xénophon, autre disciple de Socrate, qui peut servir de modèle aux maîtres pour ce genre de conversation dont nous parlons ici. Le Roi d'Arménie s'étant révolté contre Astyage roi des Mèdes, Cyrus marcha promptement contre lui, se saisit de sa personne, & l'ayant fait venir dans l'assemblée avec ses femmes & ses enfans, il commença par exiger de lui qu'avant tout il lui répondît selon la vérité. Alors le Roi d'Arménie, conduit de proposition en proposition, avoua en tremblant qu'il avoit rompu mal à propos le traité, qu'il méritoit d'être dépouillé de ses biens, de son royaume, de la vie même. Mais Cyrus, l'ayant, contre toute espérance, rétabli dans tous ses droits, s'en fit un ami, dont la fidélité & la reconnaissance furent inviolables. L'endroit est fort long, mais très beau, & il mérite d'être lu avec attention.

Je reviens au Principal. Il peut faire des biens infinis par ces entretiens familiers, où les écoliers s'ouvrent à lui, & lui parlent comme à un bon ami. On peut employer quelquefois le tems des récréations à ces sortes d'entretiens. Quand les écoliers estiment & aiment le Principal, ils n'ont pas de peine à s'ouvrir à lui : mais il faut faire en sorte, par le secret inviolable qu'on leur gardera, qu'ils n'aient jamais lieu de s'en repentir. On doit s'appliquer sur tout aux grands, parce qu'ils sont plus en état de profiter des avis, & qu'ils en ont plus de besoin. Les deux années de philosophie, après lesquelles c'est assez la coutume de choisir un genre de vie, semblent naturellement destinées à examiner leur vocation. C'est l'action de la vie la plus importante, qui décide souvent du bonheur temporel & du salut éternel, & qui est presque toujours abandonnée à un âge incapable de se conduire lui-même, & peu disposé à prendre conseil.

Avant que de finir cet article, je dois ajouter que les Principaux sont en état, & peut-être aussi dans l'obligation, de rendre aux écoliers externes une partie des mêmes services qu'ils rendent aux pensionnaires : car toute la Jeunesse du Collège est confiée à leurs soins. Quand un Régent s'aperçoit qu'un écolier commence à se déranger, il pourroit en avertir le Principal, qui le feroit venir dans sa chambre, & lui donneroit les avis nécessaires pour le faire rentrer dans son devoir.

## ARTICLE CINQUIÈME.

### *De la religion.*

JE N'AI PAS besoin de prouver que cet article est le plus important de tous, & que la négligence des maîtres sur ce point seroit très criminelle, parce qu'elle auroit des suites d'une conséquence infinie. On peut réduire à trois points ce qui regarde cette matière : les instructions, l'usage des sacremens, la pratique de certains exercices de piété.

#### §. I. *Des instructions.*

IL EST Aisé de comprendre que de jeunes gens qui sortent du Collège sans être instruits de la religion, courent risque de l'ignorer tout le reste de leur vie, & l'on ne sait que trop que cette ignorance est la funeste source des desordres & de l'irreligion qui régner presque généralement dans le monde.

Le remède à un si grand mal est de profiter d'un tems où les jeunes gens sont encore dociles, & naturellement ouverts à toutes les vérités de la religion. On doit poser pour principe de l'éducation chrétienne, ( & ceci regarde tous les maîtres en général, Principaux, Régens, Précepteurs ) que les enfans sont confiés aux maîtres de la main de Jésus-Christ même, pour veiller à la conservation du précieux trésor de l'innocence qu'il a rétablie en eux par le baptême, pour les rendre dignes de l'ado-

prion divine & de la glorieuse qualité d'enfans de Dieu à laquelle il les a élevés, pour les instruire de tous les mystères de sa vie & de sa mort, de toutes les merveilles qu'il a opérées en leur faveur, & de tous les préceptes à l'observation desquels il a attaché leur salut. Voila de quoi Jesus-Christ nous demandera compte un jour, & non si nous avons fait de bons poètes ou de bons orateurs.

Or dans quelle source peut-on puiser ces divines connoissances, sinon dans les Livres sacrés de l'ancien & du nouveau Testament? Je supplie les maîtres de lire avec attention ce que dit sur cet article M. de Fénelon dans le livre que j'ai déjà cité, qui est sur l'éducation des filles, mais qui ne convient pas moins aux jeunes gens de l'autre sexe. J'en rapporterai ici quelques endroits.

» Les histoires de l'ancien Testament ne sont pas seulement propres à réveiller la curiosité des enfans, mais, » en leur découvrant l'origine de la religion, elles en posent les fondemens dans leur esprit. Il faut ignorer profondément l'esprit de la religion, pour ne pas voir qu'elle est toute historique. C'est par un tissu de faits merveilleux que nous trouvons son établissement, sa perpétuité, & tout ce qui doit nous la faire croire & pratiquer.

» Il ne faut pas s'imaginer qu'on veuille engager les jeunes gens à s'enfoncer dans la science, quand on leur propose toutes ces histoires. Elles sont courtes, variées, propres à plaire aux gens les plus grossiers. Dieu qui connoît mieux que personne l'esprit de l'homme qu'il a formé, a mis la religion dans des faits populaires, qui bien loin de surcharger les simples, leur aident à concevoir & à retenir les mystères. » M. de Fénelon en apporte un exemple qui regarde le mystère de la Trinité, après quoi il ajoute: » Cet exemple suffit pour montrer l'utilité des histoires. Quoiqu'elles semblent allonger l'instruction, » elles l'abrègent beaucoup, & lui ôtent la sécheresse des catéchismes, où les mystères sont détachés des faits. » Aussi voyons-nous qu'anciennement on instruisoit par les histoires. La manière admirable dont saint Augustin veut qu'on instruisse tous les ignorans, n'étoit point une

» méthode que ce Pere eût seul introduire : c'étoit la méthode & la pratique universelle de l'Eglise. Elle consistoit à montrer par la suite de l'histoire la religion aussi ancienne que le monde, Jesus-Christ attendu dans l'ancien Testament, & Jesus-Christ régnant dans le nouveau : c'est le fond de l'instruction chrétienne.

» Cela demande un peu plus de tems & de soin, que l'instruction à laquelle beaucoup de gens se bornent : mais on fait aussi véritablement la religion ; quand on fait ce détail ; au lieu que quand on l'ignore, on n'a que des idées confuses sur Jesus-Christ, sur l'Evangile, sur l'Eglise, sur la nécessité de se soumettre absolument à ses décisions, & sur le fond des vertus que le nom chrétien nous doit inspirer. Le Catéchisme \* historique, imprimé depuis peu de tems ; qui est un livre simple, court, & bien plus clair que les catéchismes ordinaires, renferme tout ce qu'il faut savoir là-dessus. Ainsi on ne peut pas dire qu'on demande beaucoup d'étude.

\* C'est celui de M. l'Abbé Fleury.

M. de Fénelon, après avoir parcouru & indiqué les histoires les plus remarquables de l'ancien & du nouveau Testament, ajoute ce qui suit. » Choisissez les plus merveilles des histoires des Martyrs ; & quelque chose en gros de la vie céleste des premiers chrétiens. Mélez-y le courage des jeunes Vierges, les plus étonnantes austérités des Solitaires, la conversion des Empereurs & de l'Empire, l'aveuglement des Juifs, & leur punition terrible qui dure encore.

» Toutes ces histoires, ménagées discrètement, feroient entrer avec plaisir dans l'imagination des enfans vive & tendre toute une suite de religion depuis la création du monde jusqu'à nous, qui leur en donneroit de très nobles idées, & qui ne s'effaceroit jamais. Ils verroient même, dans cette histoire, la main de Dieu tous jours levée pour délivrer les justes, & pour confondre les impies. Ils s'accoutumeroient à voir Dieu faisant tout en toutes choses, & menant secrètement à ses desseins les créatures qui paroissent le plus s'en éloigner. Mais il faudroit recueillir dans ces histoires tout ce qui donne les images les plus riantes & les plus magnifiques,

» parce qu'il faut employer tout pour faire en sorte que  
 » les enfans trouvent la religion belle , aimable , & au-  
 » guste ; au lieu qu'ils se la représentent d'ordinaire com-  
 » me quelque chose de triste & de languissant. «

Une instruction solide, comme celle dont on vient de parler , est un puissant remède contre la superstition. » Il  
 » ne faut jamais , dit le même M. de Fénelon , laisser mé-  
 » ler dans la foi , ou dans les pratiques de piété , rien  
 » qui ne soit tiré de l'Evangile , ou autorisé par une ap-  
 » probation constante de l'Eglise. Il faut premunir dis-  
 » crettement les enfans contre certains abus , qu'on est  
 » quelquefois tenté de regarder comme des points de  
 » discipline , quand on n'est pas bien instruit. On ne peut  
 » entièrement s'en garantir , si on ne remonte à la source  
 » ce , si on ne connoit l'institution des choses , & l'usage  
 » que les Saints en ont fait.

» Accoutumez donc les enfans , naturellement trop cré-  
 » dules , à n'admettre pas légèrement certaines histoires  
 » sans autorité , & à ne s'attacher pas à de certaines dé-  
 » votions qu'un zèle indiscret introduit , sans attendre  
 » que l'Eglise les approuve.

*Instruct. sur  
la man. d'éle-  
ver les Novices.  
Tom. 1. des  
lettres de pié-  
té.*

On voit , par tout ce que je viens de rapporter , la ma-  
 nière d'instruire solidement les jeunes gens , & la nécessité  
 d'employer le tems du Collège » à leur bien faire connoi-  
 » tre Jesus-Christ , ses préceptes , ses maximes , ses remé-  
 » des ; à bien expliquer son Evangile ; à faire connoître la  
 » grandeur de l'homme , que Dieu seul peut rendre heu-  
 » reux ; sa chute & sa misère , dont l'incarnation & la  
 » mort d'un Dieu ont pu seules être le remède ; la cor-  
 » ruption de son cœur , dont l'amour de lui-même & des  
 » choses sensibles est devenu le maître ; l'impuissance où  
 » il est de faire aucun bien par lui-même , & sans la gra-  
 » ce de Jesus-Christ ; & le danger continuel où le met la  
 » cupidité , qui subsiste toujours quoique vaincue... Il est  
 » aussi très important de leur inculquer les grandes & ef-  
 » ficaces vérités de la religion : combien Dieu est terri-  
 » ble dans ses jugemens ; combien ce que nous trouve-  
 » rons après notre mort sera différent de nos idées , quel  
 » malheur c'est que de perdre Dieu sans retour ; de quelle  
 » noirceur

» noirceur sont les péchés après le batême ; de quel poids  
 » est pour nous la vie & la mort de Jesus-Christ, dont nous  
 » devons rendre compte ; quelle folie c'est que de mépri-  
 » ser une éternelle félicité ; quelle sainteté exige la grace  
 » de la loi nouvelle de ceux qui sont morts & ensevelis  
 » en Jesus-Christ, blanchis dans son sang, consacrés par  
 » l'infusion de son Esprit, nourris de sa chair, & associés  
 » d'une manière si intime à sa divinité. «

Il n'y a personne, je croi, qui sur la simple lecture de ce que je viens d'exposer, ne convienne que c'est-là sans doute l'unique manière d'instruire solidement les jeunes gens par rapport à la religion. Cette méthode demande du tems, & du soin : mais on est bien dédommagé de toutes ses peines par le fruit qu'on a lieu d'en attendre. Il s'agit de savoir où l'on peut placer ces instructions.

Les dimanches & les fêtes en sont le tems naturel. Ces jours, par leur institution, sont destinés au culte divin, dont la parole de Dieu & l'instruction sont une grande partie. On sait qu'ils tiennent lieu parmi nous de ce qu'étoit le sabbat chez les Juifs : & l'on sait aussi sous quelles peines Dieu en avoit commandé la sanctification. *Omnis qui fecerit opus in hac die, morietur.* Il avoit abandonné aux Juifs les six autres jours pour leurs propres ouvrages, mais il s'étoit réservé le septième. *Sex diebus operaberis, & facies omnia opera tua : septima autem die sabbatum Domini tui est.* C'étoit pour lui un jour privilégié & favori, consacré uniquement à son culte, & dont il étoit jaloux comme d'un jour qui lui appartenoit d'une manière particulière. *Custodite sabbatum meum.* Il ne vouloit pas que ce jour-là on sortît dehors, mais qu'on demeurât dans la maison, pour y méditer plus librement sa loi. *Maneat unusquisque apud semetipsum ; nullus egrediatur de loco suo die septimo.* <sup>a</sup> Enfin on est étonné de voir combien de fois, &

Exod. 31. 15.

Exod. 20. 9. 10.

Exod. 31. 14.

Exod. 16. 29.

a Videre ut sabbatum meum custodiat... ut sciatis quia ego Dominus... Custodite sabbatum meum : sanctum est enim vobis. Qui polluerit illud, morte morietur... Sex diebus facietis opus : in die septimo sabbatum est, requies sancta

Domino. Omnis qui fecerit opus in hac die, morietur. Custodiant filii Israël sabbatum, & celebrent illud in generationibus suis : pactum est sempiternum inter me & filios Israël. Exod. 31. 13. 17.

Tome II.

G g g g

avec quelles menaces, Dieu, dans un petit nombre de versets, répète & inculque ce précepte, & avec quelle force il en recommande l'observation.

On comprend assez que Dieu n'exige pas moins de nous la sanctification des dimanches & des fêtes, & l'on voit par conséquent de quelle importance il est d'y accoutumer de bonne heure les jeunes gens : d'autant plus que ce précepte est presque généralement violé dans toutes les conditions, & sur tout parmi les personnes de qualité. Ainsi c'est une règle bien sage, établie dans plusieurs Collèges, de ne point laisser sortir les pensionnaires les dimanches & les fêtes, mais d'employer la plus grande partie de ces jours à les instruire de la religion. Les pères ne doivent point savoir mauvais gré à un Principal qui sera exact & inflexible sur ce point : du moins ils ne pourront le soupçonner d'être attentif à ses propres intérêts.

J'ai reconnu par mon expérience combien la maxime de M. de Fénelon, d'apprendre la religion aux jeunes gens par des faits historiques, étoit utile & en même tems agréable pour cet âge. La plupart des instructions que je faisois au Collège, rouloient sur l'ancien Testament. Toutes les grandes vérités, soit pour le dogme, soit pour la morale, s'y trouvent : & proposées de la sorte, elles font sur l'esprit des jeunes gens une impression d'autant plus forte & plus durable, qu'elles se trouvent jointes à des faits historiques, dont le souvenir ne s'efface pas si aisément.

A ces instructions, que je faisois régulièrement après la Messe & après Vêpres, j'en joignois une autre, qui étoit encore plus utile. Quand la récréation étoit finie, & ces jours-là elle doit être assez longue, car les enfans ont besoin de repos & de délassement, tout le monde se retiroit à sa chambre. Alors les plus grands employoient une heure à lire dans leur particulier trois ou quatre chapitres historiques de l'ancien Testament, dont ils venoient ensuite me rendre compte vers le soir dans la chapelle. Je demandois aux écoliers, sans garder d'ordre, ce qu'ils avoient observé dans leur lecture. J'étois souvent étonné



de leurs réflexions sensées & judicieuses, dont je faisois d'autant plus de cas, qu'elles venoient de leur propre fond, & qu'elles ne leur étoient point suggérées. Il est aisé de comprendre combien cette sorte d'exercice peut être utile aux jeunes gens, non seulement pour les instruire de la religion, mais encore pour leur former l'esprit & le jugement.

Outre ces instructions, il doit y avoir un jour particulier dans la semaine, où l'on explique le catéchisme, & cela se pratique ordinairement dans tous les Colléges. J'ai parlé ailleurs, en traitant de l'éloquence de la chaire, de la manière de faire les catéchismes, qui doit être différente selon la différence des âges. J'ajoute seulement ici une chose, que j'ai vû pratiquer avec beaucoup de succès. Ces sortes d'instructions qui se font aux écoliers plus avancés en âge, comme sont les Rhétoriciens & les Philosophes, doivent être plus fortes & plus relevées, & rouler ordinairement sur un plan suivi de religion. On oblige dans quelques Colléges les écoliers à mettre par écrit ce qu'ils ont entendu, & à faire un précis du catéchisme qu'on leur a expliqué : & plusieurs le font avec une justesse, une précision, une exactitude, qui surprennent les maîtres. La même chose se pratique dans plusieurs Paroisses de Paris ; & j'ai vû de jeunes filles y réussir parfaitement.

Il ne me reste qu'un mot à dire sur les instructions qui regardent les domestiques. C'est un des devoirs essentiels du Principal. Il leur doit cette récompense des services qu'ils rendent au Collége, & il doit cet exemple aux jeunes gens, pour leur apprendre ce qu'un jour Dieu exigera d'eux. Les gens riches & de qualité ignorent pour la plupart jusqu'où vont leurs obligations sur ce point. Ils oublient que leurs domestiques ont un autre maître qu'eux, qu'ils doivent servir, & par conséquent le connoître : que par cette raison ils sont indispensablement chargés de les faire instruire sur la religion, de veiller sur leur conduite, de leur laisser le tems & de leur procurer les moïens de remplir les devoirs du christianisme : qu'ils leur doivent ces secours spirituels encore plus que

G g g g ij

Tom. I.

la nourriture & le vêtement : qu'ils répondront à Dieu du salut de ceux qui les servent , comme du leur propre , & que les domestiques font partie de ceux dont saint Paul recommande le soin en des termes qui doivent faire trembler tous les maîtres chrétiens. *Si quelqu'un*, dit-il, *n'a pas soin des siens , & particulièrement de ceux de sa maison, il renonce à la foi , & est pire qu'un infidèle.* Il est donc d'une absolue nécessité d'instruire les jeunes gens de ce devoir , & de leur en donner l'exemple par le soin exact qu'on prendra de faire instruire les domestiques.

1. Tim. 5. 8.

Il seroit à propos de donner de tems en tems aux domestiques quelques livres propres à leur apprendre la religion , & à nourrir leur piété : un nouveau Testament, l'Imitation de Jesus-Christ , des Heures , le livre des histoires choisies , & d'autres livres pareils. Cette dépense n'est pas grande , & elle peut attirer beaucoup de bénédictions sur un Collège. Le Principal , les maîtres , les parens , peuvent y contribuer chacun de leur côté : & il ne seroit pas indifférent ni difficile d'accoutumer les jeunes gens à prendre quelque chose sur leurs menus plaisirs pour fournir à ces pieuses libéralités.

## §. II. De l'usage des Sacremens.

COMME les Sacremens sont le canal ordinaire par lequel Dieu nous communique les secours dont nous avons besoin pour vivre & mourir en chrétiens , il est bien important d'inspirer aux jeunes gens pour ces sources sacrées de grâces & de salut un profond respect , qui les suive dans tout le reste de leur vie , & qui leur apprenne de bonne heure à en faire un saint & salutaire usage.

### 1. Du Batême.

ON REÇOIT maintenant le batême dans un âge qui ne permet pas de faire attention ni aux augustes cérémonies qui s'y observent , ni aux engagemens que l'on y prend. Il est donc nécessaire d'en rappeler le souvenir dans un tems où l'on est en état d'en profiter. On ne doit

jamais manquer à faire renouveler aux enfans les vœux de leur batême, soit à l'anniversaire du jour où ils l'ont reçu, soit aux veilles de Pâque & de la Pentecôte, qui étoient autrefois les seuls jours où l'on administroit ce sacrement d'une manière publique & solennelle, coutume dont on voit encore des traces précieuses dans la procession qui se fait ces jours-là aux fonts baptismaux.

Pour tirer un plus grand fruit de cette pieuse pratique, il est bon de faire assister les jeunes gens au batême de quelque enfant, afin qu'ils en voient de leurs propres yeux toutes les cérémonies, dont après cela on leur expliquera la signification. » C'est, dit M. de Fénelon, ce qui en fera mieux sentir l'esprit & la fin. Par là vous ferez entendre combien il est grand d'être chrétien : combien il est honteux & funeste de l'être comme on l'est dans le monde. Rappelez souvent les exorcismes & les promesses du batême, pour montrer que les exemples & les maximes du monde, bien loin d'avoir quel que autorité sur nous, doivent nous rendre suspect tout ce qui vient d'une source si odieuse, & si empoisonnée. Ne craignez pas même de représenter, comme saint Paul, le démon régnant dans le monde, & agitant les cœurs des hommes par toutes les passions violentes qui leur font chercher les richesses, la gloire, & les plaisirs. C'est cette pompe, direz-vous, qui est encore plus celle du démon que du monde : c'est ce spectacle de vanité auquel un chrétien ne doit ouvrir ni son cœur, ni ses yeux. Le premier pas qu'on fait par le batême dans le christianisme, est un renoncement à toute la pompe mondaine. Rappeler le monde malgré des promesses si solennelles faites à Dieu, c'est tomber dans une espèce d'apostasie, comme un Religieux, qui, malgré ses vœux, quitteroit son cloître & son habit de pénitence pour rentrer dans le siècle. «

## 2. De la Pénitence.

C'EST ICI, après le batême, le premier des Sacremens qu'on fait recevoir aux enfans ; & il demande beaucoup

G g g iij

de soin & de préparation. Il ne faut les y admettre que quand ils commencent à être raisonnables , & qu'ils témoignent vouloir se corriger de leurs petits défauts.

Le soin du Principal est de leur procurer des Confesseurs , dont la prudence , la capacité , & le zèle lui soient connus : après quoi il peut laisser aux enfans le choix de celui qui leur plaira davantage. Si dans la suite ils demandent à en changer , quoique peut-être ils le fassent sans de trop bonnes raisons , il faut , après leur avoir donné les avis nécessaires , le leur permettre : car sur cet article on ne doit point les gêner , mais leur laisser une pleine & entière liberté.

Il faut leur bien faire sentir l'extrême importance qu'il y a pour eux de faire de bonnes confessions , qui soient sincères & sans déguisement : pour cela les avertir qu'ils doivent dire les fautes qui les humilient le plus , & les circonstances qui les rendent plus grandes. Il est bon de leur représenter souvent l'horrible état où se trouve une ame à l'heure de la mort , lorsqu'elle se voit séparée de Dieu , & dans une confusion éternelle , pour en avoir voulu éviter une petite & passagère qui ne dure qu'un moment : que la honte , attachée à l'aveu de ses fautes , peut en devenir le remède & l'expiation ; qu'elle est couverte par la charité du Confesseur , & par le secret inviolable auquel il est obligé ; & qu'elle nous épargne une autre honte , qui seule , à proprement parler , mérite ce nom , lorsque nos crimes , s'ils n'ont point été expiés par une humble & sincère pénitence , nous seront reprochés par la bouche de la Vérité même à la face de tout l'univers.

Mais sur quoi il faut le plus insister , comme le remarque M. de Fénelon , c'est sur le malheur qu'il y auroit de faire un cercle continuel & scandaleux du péché à la pénitence , & de la pénitence au péché.

» Il n'est donc question de se confesser , que pour se  
» convertir & se corriger : autrement , les paroles de l'absolution , quelque puissantes qu'elles soient par l'institution de Jésus-Christ , ne seroient par notre indisposition que des paroles , mais des paroles funestes , qui seroient  
» notre condamnation devant Dieu. Une confession , sans

» changement intérieur, bien loin de décharger une conscience du fardeau de ses péchés, ne fait qu'ajouter aux autres péchés celui d'un monstrueux sacrilège.

Ce doit être une règle inviolable parmi les écoliers de ne parler jamais entre eux de ce que le Confesseur leur a dit, des avis qu'il leur a donnés, de la pénitence qu'il leur a imposée, ni s'il leur a accordé ou différé l'absolution. Il faut leur imposer sur tout cela un rigoureux silence, & les accoutumer par là à respecter, comme ils le doivent, la sainteté & le secret inviolable du sacrement de Pénitence.

On ne peut pas fixer précisément le tems où les jeunes gens doivent s'en approcher. Cela dépend du besoin des pénitens, & de la prudence des Confesseurs. La règle de se confesser tous les mois est assez généralement observée dans tous les Collèges, & elle paroît fort raisonnable.

### 3. De la Confirmation.

LA VERTU propre de ce Sacrement est de communiquer à ceux qui le reçoivent dignement la force nécessaire pour surmonter les tentations, & pour résister aux ennemis de notre salut : & c'est ce que les cérémonies mêmes qu'on emploie dans ce Sacrement nous enseignent. Faites bien comprendre aux jeunes gens, dit M. de Fénelon, » combien nous devons fouler aux piés les mépris mal » fondés, les railleries impies, & les violences même du » monde, puisque la Confirmation nous rend soldats de » Jesus-Christ pour combattre cet ennemi. L'Evêque, » direz-vous, vous a frappés\* pour vous endurcir contre » les coups les plus violens de la persécution. Il a fait sur » vous une onction sacrée, afin de représenter les anciens » qui s'oignoient d'huile pour rendre leurs membres plus » souples & plus vigoureux quand ils alloient au combat. » Enfin il a fait sur vous le signe de la croix, pour vous » montrer que vous devez être crucifié avec Jesus-Christ. » Nous ne sommes plus, continuerez-vous, dans le tems » des persécutions, où l'on faisoit mourir ceux qui ne

\* Il parle du  
peut jouir  
que l'évêque  
donne à ceux  
qu'il confirme.

» vouloient pas renoncer à l'Evangile : mais le monde ;  
 » qui ne peut cesser d'être monde, c'est à-dire, corrom-  
 » pu, fait toujours une persécution indirecte à la piété. Il  
 » lui tend des pièges, pour la faire tomber : il la décrie,  
 » il s'en moque, & il en rend la pratique si difficile dans  
 » la plupart des conditions, qu'au milieu même des na-  
 » tions chrétiennes, & où l'autorité souveraine appuie le  
 » christianisme, on est en danger de rougir du nom de  
 » Jesus-Christ, & de l'imitation de sa vie. »

On ne peut trop inculquer cette importante vérité aux jeunes gens, dont la plus grande & la plus ordinaire tentation dans le Collège est de craindre les discours & les railleries de leurs compagnons : ce qui montre en même tems la nécessité indispensable de leur faire recevoir ce Sacrement. Il peut servir comme de préparation à l'Eucharistie, & par conséquent la précéder de quelque tems.

Il seroit bon que les Principaux eussent un registre pour marquer ceux qui ont reçu la Confirmation dans leur Collège, afin qu'on pût y avoir recours dans le besoin, lorsque les écoliers dans un âge plus avancé doutent s'ils ont été confirmés. Ce cas est quelquefois arrivé.

#### 4. De l'Eucharistie.

ON DOIT regarder la première communion des enfans comme l'action de leur vie la plus importante, & qui souvent décide de leur salut : & l'on ne peut par conséquent y apporter trop de préparation. Il faut les y disposer de loin, leur en parler de très bonne heure, la leur représenter comme le plus grand bonheur qui puisse leur arriver sur la terre, tâcher d'en exciter en eux un vif desir, & sur tout leur bien faire sentir quelle pureté de mœurs demande une action si sainte.

Il est difficile de fixer le tems de la première communion, parce qu'il ne doit pas être réglé sur le nombre des années, mais sur le caractère d'esprit des enfans, & encore plus sur l'état de leur conscience. Il n'y a rien de plus embarrassant ni de plus inquiettant pour un Principal dans la conduite d'un Collège, que ce qui regarde la  
 matière

matière dont je parle ici : parce que les dangers sont extrêmes de part & d'autre , soit pour trop avancer , soit pour trop reculer la première communion. C'est ici sur tout qu'il a besoin de demander à Dieu & pour lui-même , & pour les Confesseurs , la prudence & la lumière qui leur sont nécessaires pour une décision si importante.

Le sentiment de M. de Cambrai sur cet article me paroît fort sage , & sans vouloir prescrire de règle à personne , je croi pouvoir ici le proposer. » La première communion , dit-il , me semble devoir être faite dans le tems où l'enfant , parvenu à l'usage de raison , paroitra plus docile , & plus exempt de tout défaut considérable. C'est parmi ces prémices de foi & d'amour de Dieu , que Jésus-Christ se fera mieux sentir & goûter à lui par les graces de la communion. « Quand donc on trouve réunies dans des enfans les qualités dont il est parlé ici , un fond de docilité , une exemption de tout défaut considérable , & par conséquent une grande pureté de mœurs , des prémices , c'est-à-dire des commencemens quoique foibles encore & imparfaits , de foi & d'amour de Dieu , on a lieu d'espérer que Dieu benira une première communion faite en cet état , & qu'elle servira à faire croître & à fortifier de plus en plus de si heureuses dispositions.

Quand au contraire on observe dans les enfans des dispositions tout opposées , une indocilité marquée qui souffre avec peine les avis & les remontrances , des habitudes vicieuses auxquelles des rechutes fréquentes prouvent qu'ils sont fort attachés , nul sentiment de foi , nul indice d'amour de Dieu : pour lors n'est-il pas évident qu'un Confesseur prudent & éclairé doit prendre du tems , pour s'assurer par de sages délais d'un changement sincère & d'une conversion véritable ?

C'est dans ces occasions que les maîtres & les parens , s'ils sont véritablement chrétiens , doivent laisser aux Confesseurs une pleine & entière liberté , & ne point gêner la conscience de leurs enfans par des interrogations , des plaintes , des reproches , qui peuvent avoir de très funestes suites , & qui souvent donnent lieu à l'hypocrisie & à des sacrilèges. Ils peuvent & ils doivent les exhorter

avec douceur & sagesse à se disposer dignement à une action si sainte , mais se reposer du reste sur la lumière & la prudence du Confesseur , qui connoit l'intérieur de l'enfant , & n'en peut rendre compte à personne.

J'en dis autant des autres communions pendant le cours de l'année. On doit inspirer aux jeunes gens un grand desir de communier souvent , leur faire entendre que le corps de Jesus-Christ devoit être notre pain quotidien ; que les premiers chrétiens approchoient très fréquemment de l'Eucharistie , & y puisoient cette force & ce courage qui leur étoient alors si nécessaires , & qui ne le sont pas moins pour nous ; & que la grande , ou plutôt l'unique douleur d'un chrétien doit être de se voir privé de la communion par sa faute ; *Unus fit nobis dolor hac esca privari.*

S. Chrys.

Il faut en même tems leur bien marquer les dispositions nécessaires pour approcher dignement de l'Eucharistie , & sur tout leur bien faire sentir quel horrible crime c'est que de recevoir dans une conscience souillée par quelque péché mortel l'Auteur même de la sainteté , de trahir encore Jesus-Christ par un baiser comme le perfide Judas , de le crucifier de nouveau en soi , de fouler aux piés le fils de Dieu , de tenir pour une chose vile & profane le sang de l'alliance par lequel il nous a sanctifiés , & de faire outrage à l'esprit de la grace. Il n'y a rien qu'on ne doive employer pour inspirer aux jeunes gens toute l'horreur possible pour une communion indigne ; & je trouve qu'ils sont bien heureux , quand ils remportent du Collège un sincère & solide respect pour les Sacremens.

Le grand danger des Communautés & des Collèges , c'est la crainte des jugemens humains quand on ne communie point avec les autres dans certains jours de fêtes. Un écolier , prêt de sortir du Collège , me vint voir la veille de Pâques au matin , & dans la conversation il me dit , sans que je lui eusse fait aucune question sur ce sujet , qu'il auroit le bonheur de communier le lendemain. Je l'en félicitai , & lui marquai ma joie , ajoutant que j'étois persuadé que nul motif humain ne l'y portoit. Il me



fit sentir qu'il n'en étoit pas tout-à-fait exempt. Sur cette première ouverture, je louai extrêmement sa sincérité, & la confiance qu'il marquoit à un maître à qui il n'étoit point obligé de se découvrir, ce qui ne pouvoit venir que d'un fond de religion dont je faisois grand cas. L'amitié que je lui témoignois aiant achevé de lui ouvrir le cœur, il m'avoua nettement que la seule crainte des discours & des jugemens humains le déterminoit à la communion du lendemain, ne pouvant soutenir de s'en voir privé un jour de Pâques, pendant que plusieurs de ses compagnons, moins âgés & moins avancés que lui, en approchoient. Je lui promis de lui épargner cette confusion. Il me remercia les larmes aux yeux, & me dit que je lui épargnerois un sacrilège. Je ne manquai pas en effet, dans l'instruction de l'après midi, de prier les maîtres & les écoliers de vouloir bien ne pas communier tous ensemble à la grande messe, mais de se partager, comme il leur plairoit, aux basses messes qui se diroient dans les chapelles, où personne n'observoit ce qui s'y passoit. Et cette pratique devint pour moi une règle dans la suite.

### 5. Des pratiques de dévotion.

IL Y A certaines pratiques de dévotion courtes & faciles, qui ne sont point à charge aux jeunes gens, mais qui les avertissent de plusieurs devoirs qu'on néglige pour l'ordinaire, & qui les accoutument à faire entrer la piété dans la plupart de leurs actions.

La dévotion à Jesus-Christ doit l'emporter infiniment sur toutes les autres ; & l'on ne peut inculquer aux jeunes gens trop fortement ni trop fréquemment ces paroles de l'Evangile : *La vie éternelle consiste à vous connoître vous qui êtes le seul Dieu véritable, & Jesus-Christ que vous avez envoyé.* Elles nous apprennent que la vraie piété est fondée sur la connoissance de Dieu, & sur celle de Jesus-Christ, c'est-à-dire de ses mystères, de ses maximes, & de ses exemples. Ce que les Evangélistes rapportent de sa divine enfance doit leur être parfaitement connu & fa-

Joan. 17. 3.

H h h ij

*Luc. 2. 41. 52.* millier , sur tout ce qu'il fit à l'âge de douze ans dans le Temple : circonstance précieuse , que Jesus-Christ a voulu qui fût conservée dans l'Evangile , afin que les jeunes gens y trouvassent un parfait modèle de toutes les vertus qui conviennent à leur âge. Il faut souvent le leur représenter plein de tendresse pour les enfans , leur imposant les mains , & les benissant avec bonté , leur donnant un libre accès auprès de lui , déclarant que le Roiaume des Cieux leur appartient , & voulant bien regarder comme fait pour lui tout ce qu'on fera pour eux.

*Mat. 19. 14.*

*Luc. 9. 48.*

Il faut aussi recommander beaucoup aux enfans la dévotion à la sainte Vierge , les exhorter à la prendre pour leur mere & leur protectrice dans tous leurs besoins , de solenniser avec une piété particulière toutes ses fêtes , & de la prier instamment d'obtenir pour eux deux grandes vertus , qui ont fait son caractère propre , & qui sont si nécessaires aux jeunes gens , la pureté & l'humilité.

On doit aussi leur recommander la dévotion aux saints Anges , & particulièrement à leur Ange Gardien , qui leur est donné pour veiller continuellement sur eux , & sur tous leurs besoins tant corporels que spirituels , & au Saint dont ils portent le nom , & qu'ils doivent regarder comme leur patron particulier. De petites Litanies où l'on fait entrer tous ces noms , n'allongent pas de beaucoup la prière. Quand on célèbre dans le cours de la semaine la fête de quelque Saint plus considérable , on en insère le nom dans la Litanie du soir précédent : & il est à souhaiter que le Principal , dans l'instruction du Dimanche , annonce ces fêtes , & en dise un mot.

*Præbe , fili mi , cor tuum mihi. Prov. 23. 26.*  
*2. Maccab. 1. 3.*

Dès que les enfans se réveillent , il est bon qu'ils s'accoutument à faire le signe de la croix , & comme si Dieu dans ce moment leur disoit : *Mon fils , donnez-moi votre cœur* , qu'ils lui répondent : Je m'offre à vous , ô mon Dieu , de toute l'étendue de mon cœur : *corde magno , & animo volenti.*

Chaque étude doit commencer par une courte prière. Quand les enfans parlent en public , & font quelque exercice , le signe de la croix doit en être le signal & le commencement. J'en dis autant pour les maîtres. On fait que

les premiers chrétiens emploioient ce signe salutaire en toute occasion.

Les prières avant & après le repas sont régulièrement observées dans tous les Colléges. Quoi de plus juste & de plus raisonnable en effet, que de rendre cet hommage public à la bonté & à la libéralité de Dieu, de qui l'on tient tout, & que l'on doit par conséquent remercier de tout. Maintenant, à la honte de notre siècle, cette sainte coutume, consacrée par l'usage de tous les tems, même chez les payens, s'abolit de plus en plus chaque jour parmi nous, sur tout chez les riches & chez les grands, où il n'en reste presque plus aucune trace, & où il semble qu'on rougiroit de paroître chrétiens. Il faut prémunir les enfans contre cet abus, en les accoutumant, même au déjeuner & au goûter, à faire le signe de la croix sur la nourriture qu'ils doivent prendre. On prend occasion de les instruire sur ce sujet, en leur expliquant ce qui est dit de Jésus-Christ, que *s'étant mis à table avec les deux disciples qui alloient à Emmaüs, il prit le pain, LE BENIT, & l'ayant rompu le leur donna.*

Je n'ai pas besoin d'avertir de l'obligation indispensable où nous sommes de prier tous les jours pour la personne sacrée du Roi: le Statut de l'Université y est formel, & il s'observe par tout exactement.

Il faut aussi se souvenir des besoins, tant publics de la Religion & de l'Etat, que particuliers par raport aux parens & aux amis.

On ne doit pas oublier aux Quatre-Tems d'avertir les jeunes gens de se joindre aux prières communes de l'Eglise, & de demander avec elle à Dieu qu'il lui plaise de nous accorder le repentir & le pardon de nos péchés, de répandre sa bénédiction sur les fruits de la terre, & de donner à son Eglise de bons pasteurs & de bons ministres: qui sont les trois motifs pour lesquels ces prières ont été établies. Chacun des trois jours après la messe on pourroit s'acquitter de ce devoir. *Ut remissionem peccatorum nostrorum nobis dones: Ut fructus terre dare &*

*a. Nous vous prions, de nous accorder le pardon de nos péchés: De || nous donner & de nous conserver les fruits de la terre: De revêtir vos*

H h h h iij.

*conservare digneris : Ut sacerdotes tui induantur justitiam. A* chaque article les écolier. répondront, *Te rogamus, audi nos.* Le samedi, jour de l'ordination, on peut ajouter cette prière, composée des paroles de l'Ecriture : *a Domine Jesu, ostendam ovium, per quem si quis introierit salvabitur ; bone Pastor, qui animam tuam posuisti pro ovibus tuis : miserere populorum, qui sunt afflicti & jacentes sicut oves non habentes pastorem. Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogamus ergo te dominum messis, ut mittas operarios in messem tuam. Tu, qui corda nosti omnium, ostende quos elegeris. Amen.*

Joan. 10.  
Matt. 9. Al. 1.

Lorsque quelqu'un des parens, ou des amis, quelque Evêque ou quelque Magistrat, est dangereusement malade, on peut dire tous les jours à la fin du repas : *b Domine, ecce quem amas infirmatur.* Quand il est sorti du danger, on en remercie Dieu : *c Agimus tibi gratias, Domine, pro famulo tuo, cujus infirmitas non fuit ad mortem, sed pro gloria tua.* S'il meurt, on prie Dieu pour lui après sa mort.

Joan. 11. 3.

v. 4.

Quand la sonnette avertit qu'on porte le Corps de Notre-Seigneur Jesus-Christ à quelque malade, on se met à genoux, & l'on fait les trois prières suivantes : dont la première est un Acte de foi pour adorer Jesus Christ, la seconde regarde le malade, & par la troisième on demande pour soi-même la grace de recevoir un jour Jesus-Christ en viatique. *d Tu es Christus filius Dei vivi... Domine,*

Matt. 16. 16.

*Asinifres de justice & de sainteté.*

*a Seigneur Jesus, qui êtes la porte des brebis, & par qui il faut entrer pour être sauvé ; bon Pasteur, qui avez donné votre vie pour vos brebis, ayez pitié des peuples qui sont languissans & dispersés comme des brebis qui n'ont point de pasteur. La moisson est grande, Seigneur ; mais il y a peu d'ouvriers : nous vous prions donc, vous qui êtes le maître de la moisson, d'y envoyer des ouvriers. Vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez, qui*

*sont ceux que vous avez choisis. Nous vous en prions, ô Dieu qui vivez & réglez éternellement. Amen.*

*b Seigneur, celui que vous aimez, est malade.*

*c Nous vous remercions pour votre serviteur, dont la maladie n'a point été à la mort, mais seulement pour votre gloire.*

*d Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant... Seigneur, celui que vous aimez, est malade... Seigneur donnez-nous toujours ce pain, sur tout à l'heure de la mort.*

*ecce quem amas infirmatur... Domine, semper da nobis panem* Jean. 6. 34  
*bunc, præsertim in hora mortis.*

Chaque écolier peut avertir du jour de sa naissance & de son batême; & l'on prie les autres de s'en souvenir le lendemain à la Messe, & d'en rendre grâces pour lui & avec lui.

Ces petites pratiques, fort faciles par elles-mêmes, & qui ont lieu en différentes occasions selon les différens besoins, ne tendent, comme on le voit aisément, qu'à inspirer aux jeunes gens du goût pour la piété, & à les accoutumer de bonne heure à s'acquitter de certains devoirs de religion qui sont ordinairement ignorés ou négligés.

## CHAPITRE SECOND.

### *Du devoir des Régens.*

**A**PRÈS tout ce que j'ai dit jusqu'ici dans cet ouvrage sur la manière d'enseigner, ce qui regarde principalement les Régens, il me reste peu de choses à ajouter sur cette matière. Je le réduirai à quatre ou cinq articles: la discipline des Classes, les exercices qui s'y font pour faire paroître les écoliers, les compositions & les actions publiques, les études que doivent faire les maîtres, l'application de tout ce qui a été dit à la conduite & à l'intérieur des Classes.

## ARTICLE PREMIER.

### *De la discipline des Classes.*

ELLE consiste à contenir les écoliers dans l'ordre, à se faire écouter avec silence, & à se faire obéir au premier signal: en quoi sur tout paroît l'autorité du maître, qualifiée rare, mais absolument nécessaire pour faire observer une exacte discipline. J'en ai parlé ailleurs.

J'ai déjà remarqué aussi que l'émulation est le grand

avantage des Classes. On ne peut être trop attentif à l'exciter & à l'entretenir parmi les écoliers. Il y a mille moïens différens d'y réussir, qui dépendent de l'industrie & de l'activité d'un maître zélé pour l'avancement de ses disciples. Le grand art & la grande habileté, est de savoir inspirer aux médiocres même de l'ardeur pour le travail.

Mais la partie la plus essentielle de la discipline des Classes, est pour ce qui regarde les mœurs & la religion. Ce n'est pas que je croie que les Régens en doivent parler ni longuement, ni fréquemment : ce seroit le moïen de rebuter les jeunes gens. Mais cet objet est le principal motif qui domine dans leur esprit. Ils ne le perdent jamais de vûe, quoiqu'ils n'y paroissent pas toujours attentifs. Ils ménagent avec adresse toutes les occasions qui se présentent de faire quelques remarques, ou d'établir quelques principes, qui y aient du rapport. Ce n'est quelquefois qu'un mot, dit ce semble au hazard : mais ce mot a souvent de grandes suites. <sup>a</sup> C'est ainsi qu'une comparaison tirée des spectacles par saint Augustin pendant qu'il expliquoit en Rhétorique un endroit de quelque Auteur, servit à ouvrir les yeux à saint Alipe, qui étoit pour lors son disciple, & aimoit ces spectacles jusqu'à la fureur.

*Confess. lib.  
6. cap. 7.*

Outre ces instructions publiques & communes, le Régent peut encore beaucoup servir aux écoliers par l'attention qu'il a sur leur conduite, par les entretiens particuliers qu'il a quelquefois avec eux, par les avis qu'il leur donne & les remontrances qu'il leur fait, par le soin qu'il prend de les placer en Classe auprès de compagnons qui ne leur soient point dangereux, & par mille autres industries pareilles.

Un des moïens les plus sûrs de leur être utile, c'est d'entretenir commerce avec les parens : de s'informer par eux de leur caractère & de leur conduite : à la première absence d'un écolier, de leur en donner aussitôt avis, pour

<sup>a</sup> Ex fortè lectio in manibus erat, quam dum exponerem, opportunè mihi videbatur adhibenda similitudo Cicensium, quo illud, quod

insinuabam, & jucundius & planius fietet, cum irrisione mordaci eorum, quos illa captivasset infamia.

en prévenir les suites, dont, sans cela, on se rend responsable. Cette pratique est sur tout nécessaire en philosophie, où les écoliers se donnent plus de liberté. Je sais que la plupart des parens songent peu à voir les Professeurs, & j'aurai lieu dans la suite de parler de cet abus : mais leur nonchalance ne doit point empêcher ni diminuer le zèle de ceux-ci.

Je ferois tort à la probité & à la religion des Professeurs, si je m'arrétois ici à prouver que le soin des mœurs fait une partie essentielle de leur devoir. Penser autrement, ce seroit se deshonorcr soi-même, & se dégrader au dessous des maîtres payens.

## ARTICLE SECOND.

### *Faire paroître les écoliers en public.*

IL Y A plusieurs manières de former les jeunes gens à la parole, & de les faire paroître en public, dont chacune peut avoir son utilité. Je n'en rapporterai ici que deux, qui sont plus en usage dans l'Université : à quoi j'ajouterai quelques avis & quelques règles sur ce qui regarde la prononciation.

### §. I. *Des Exercices.*

ON APPELLE ainsi les actions publiques dans lesquelles les écoliers rendent compte des Auteurs qu'ils ont vus en Classe, ou en particulier, & de tout ce qui a fait la matière de leurs études. Il faut que cette sorte d'exercice ait paru avoir beaucoup d'utilité, & ait été tout à fait au goût du Public, puisqu'en fort peu de tems, sans aucune ordonnance de la part de l'Université, elle a été adoptée par tous les Collèges, qu'elle a passé dans les maisons particulières, & qu'elle a pénétré dans toutes les provinces.

En effet, c'est la manière la plus simple, la plus naturelle, & en même tems la plus avantageuse de produire les jeunes gens en public, que de leur faire ainsi rendre

compte des Auteurs qu'on leur a expliqués. Par là on les tient en haleine pendant toute une année, & on les oblige d'apporter beaucoup plus d'attention à leurs études, en leur montrant de loin le Public comme devant être le témoin & le juge du progrès qu'ils y auront fait. On leur donne aussi par là une honnête hardiesse, en les accoutumant de bonne heure à paroître en public, à parler devant le monde, à ne point fuir la lumière, & en les guérissant d'une timidité naturelle & pardonna-ble à cet âge, mais qui seroit un obstacle à une partie du bien qu'ils pourroient faire dans la suite, & qui souvent devient invincible, quand on ne s'est point appliqué dans ces premières années à la surmonter.

Quelques personnes croient qu'on devroit faire parler latin dans ces exercices. J'ai été moi-même quelque tems dans cette pensée & dans cette pratique; mais l'expérience m'a fait connoître qu'elle étoit moins utile aux jeunes gens. Le principal but qu'on se propose, c'est de les préparer aux emplois qu'ils doivent un jour exercer, instruire, plaider, faire le rapport d'une affaire, dire son avis dans une Compagnie. Or tout cela se fait en françois, & à peu de chose près de la manière dont on parle dans les exercices. D'ailleurs croit-on qu'il soit facile, ni même possible à un jeune homme de s'expliquer élégamment en latin? Quelle gêne, quelle contrainte pour un écolier? N'est-ce pas lui ôter la moitié de son esprit, & le mettre hors d'état de produire au dehors ses pensées, en quoi consiste sur tout l'avantage & l'agrément de ces exercices? Enfin nous est-il permis de négliger absolument le soin de notre langue, dont nous devons faire usage tous les jours, & de donner toute notre application à des langues mortes & étrangères? Le sentiment du Public sur ce point n'a pas été douteux.

Il s'agit maintenant de savoir de quelle manière on doit faire ces exercices. Le moyen sûr d'y réussir, comme en toute autre chose, c'est d'y mêler l'agréable à l'utile.

*Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.*

L'utile doit marcher avant tout: c'est-à-dire qu'un jeu-



ne homme doit avoir étudié avec soin l'Auteur sur lequel il entreprend de répondre , rendre compte des difficultés qui s'y trouvent , éclaircir les endroits obscurs , faire sentir la force & l'énergie des expressions & des pensées , & tâcher de rendre dans la traduction qu'il en fera de vive voix le sens & les beautés de l'original.

S'il s'agit de grec , sur tout dans les commencemens , il faut que le Répondant soit en état de rendre raison de chaque mot , où il est , en quel cas & pour quoi , en quel tems , en quel meuf , quelle est sa signification & sa racine ; & qu'il puisse sur le champ former tous les tems d'un verbe conformément aux règles de sa grammaire. J'en dis autant à proportion d'un Auteur latin par raport aux commençans. Ils doivent aussi avoir quelque teinture des histoires qui y sont rapportées , & de la situation des villes & des fleuves dont il y est parlé , aussi bien que des fables , s'il s'y en rencontre. Dans les Classes plus avancées , ces connoissances doivent avoir plus d'étendue.

Voilà ce que j'appelle le fond des exercices , ce qui en fait la base , ce qu'il faut toujours supposer , qui est de bien posséder les Auteurs & les matières sur quoi l'on répond. Mais il ne faut pas s'en tenir là , & l'habileté d'un maître , par raport à ces exercices , est d'y savoir jeter de l'agrément , & d'éviter une triste sécheresse qui les fait languir , & les rend ennuyeux à l'auditeur.

Deux choses , ce me semble , peuvent sur-tout contribuer à faire goûter ces exercices. La première est que le Répondant s'applique particulièrement à faire sentir & remarquer les beautés de l'Auteur qu'il explique : c'est sur quoi je me suis fort étendu dans le premier volume de cet ouvrage. La seconde , qu'il fasse des réflexions judicieuses sur les faits & les histoires , aussi bien que sur les maximes qui se rencontrent dans les livres dont il rend compte : & c'est sur quoi j'ai essayé de donner quelques modèles dans ce second volume. J'ai toujours observé que ces deux choses plaisent extrêmement à l'auditeur , parce qu'elles marquent du côté du jeune homme du goût & du jugement : & c'est de quoi l'on fait le plus de cas ,

& à quoi effectivement les maîtres doivent s'appliquer davantage.

Je croi donc qu'outre l'étude foncière dont j'ai parlé , qui fait l'utile & le solide des exercices , on peut préparer quelques endroits d'une manière particulière ; donner sur cela aux écoliers quelques cahiers , qu'on leur fait lire plusieurs fois avec attention , & même apprendre par cœur , sur tout dans les commencemens. On sent bien que des endroits préparés ainsi avec soin par un maître habile doivent plaire beaucoup plus que ce qu'un jeune homme diroit de lui-même sur le champ. Il apprend & s'accoutume par là à bien penser & à bien parler ; & il y joint des reflexions qui viennent de son propre fonds , auxquelles celui qui interroge donne lieu par les questions qu'il lui fait. Mais je ne pense pas qu'il soit à propos de charger la mémoire des jeunes gens d'un grand nombre de cahiers de cette sorte , de peur que se reposant sur le travail d'autrui ils ne fassent point d'efforts de leur côté , & ne négligent l'étude de l'Auteur même sur lequel ils doivent répondre.

Il y a une manière d'interroger qui contribue beaucoup à faire paroître le Répondant , & d'où l'on peut dire que dépend tout le succès d'un Exercice. Il ne s'agit pas pour lors d'instruire l'écolier , encore moins de l'embarrasser par des questions recherchées & difficiles ; mais de lui donner lieu de produire au dehors ce qu'il fait. Il faut sonder son esprit & ses forces ; ne lui rien proposer qui soit au delà de sa portée , & à quoi l'on ne doive raisonnablement présumer qu'il pourra répondre ; choisir les beaux endroits d'un Auteur , sur lesquels on peut être sûr qu'il est mieux préparé que sur tous les autres , & qui par leur beauté intéressent davantage l'auditeur ; quand il fait un récit , ne l'interrompre point mal à propos , mais le lui laisser continuer de suite jusqu'à ce qu'il soit achevé ; proposer alors ses difficultés avec tant de netteté & tant d'art , que l'écolier , s'il a un peu d'esprit , y découvre la solution qu'il en doit donner ; avoir pour règle de parler peu , mais de faire parler beaucoup le Ré-

pondant , enfin songer uniquement à le faire paroître en s'oublant soi-même , par où l'on ne manque jamais de plaire à l'auditoire , & de s'attirer son estime.

La matière ordinaire des exercices doit être ce qu'on explique en Classe pendant le cours de l'année , en sorte que pour s'y bien préparer , il suffise presque de se rendre bien attentif aux leçons du Professeur. Un écolier plus laborieux , & qui a des secours particuliers , peut y ajouter quelque chose ; & en cela son zèle est fort louable , pourvu que ce travail extraordinaire ne nuise point aux devoirs essentiels de la Classe.

J'en voudrois , quelque Auteur qu'on expliquât , sur tout s'il est grec , qu'on établit pour règle dans les Exercices de commencer par faire expliquer à l'ouverture du livre ; & que l'écolier marquât en peu de mots de quoi il s'agit dans les endroits sur lesquels il seroit tombé. C'est le moien d'obliger le Répondant d'être également prêt sur tout , & de prouver aux Auditeurs que les Exercices se font de bonne foi.

Ce fondement une fois posé , je le répète encore , il faut employer tous ses soins pour répandre de l'agrément dans les exercices. On a vu souvent des auditoires assez nombreux préférer une attention étonnante pendant un assez long tems , parce que les choses y étoient traitées d'une manière fort intéressante.

Un jeune homme répond sur l'Evangile grec selon saint Luc. Après que , pour faire ses preuves , il a expliqué , comme je l'ai dit , quelques lignes de côté & d'autre à l'ouverture du livre , il s'arrête aux histoires les plus remarquables , par exemple à celle de Lazare & du mauvais riche. Il en fait le récit , en y mêlant les passages latins , & même grecs de l'Evangile , qui renferment quelque belle maxime. *Factum est ut moreretur mendicus , & portaretur ab Angelis in sinum Abraham. Mortuus est autem dives , & sepultus est in inferno.... Crucior in hac flamma. Et dixit illi Abraham : Fili , recordare quia recepisti bona in vita tua , & Lazarus similiter mala ; nunc autem hic consolatur , tu verò cruciaris , &c.* On demande à l'écolier lequel il auroit mieux aimé être ou du Riche ou de Laza-

Luc. 16. 32.

v. 24. 25.

re: il n'hésite pas sur le choix. On lui en demande ensuite les raisons: l'endroit même qu'il explique les lui fournit. Par là on le met sur les voies, & on lui donne lieu de tirer de son propre fonds, ou du moins du livre qu'il a entre les mains, des réflexions très-solides sur les principales circonstances de cette histoire. A cette occasion on lui fait rapporter tout ce qui est dit dans le même Evangile sur la pauvreté & sur les richesses. Il est aisé de comprendre combien, sous le prétexte d'enseigner la langue grecque à un jeune homme, on lui peut mettre d'excellens principes dans l'esprit. On voit toujours les auditeurs sortir extrêmement contents de ces sortes d'Exercices.

Quand les écoliers répondent sur Quinte-Curce, sur Salluste, sur Tite-Live, sur quelques vies de Plutarque, combien y a-t-il de réflexions à faire sur les actions des grands hommes, dont il y est parlé? Il n'est pas étonnant que des auditeurs qui ont du sens & du goût, soient charmés d'entendre dire de si belles choses à de jeunes gens, & de leur voir faire usage de ce qu'il y a de plus beau & de plus solide dans les Auteurs anciens.

Un des Exercices qui réussissent le mieux, & qui plaisent davantage au public, est sur la Rhétorique. On fait lire à un jeune homme des endroits choisis de Cicéron & de Quintilien, où les grands principes d'éloquence sont établis; & on les lui fait apprendre par cœur pendant le cours de l'année à la place des leçons ordinaires. On lui en fait faire l'application à des harangues de Démosthène & de Cicéron qu'on lui a auparavant expliquées avec soin. On l'oblige de marquer la différence du stile & du caractère de ces deux grands Orateurs, qui ont toujours été regardés comme les modèles les plus parfaits de l'éloquence. Des plus habiles Avocats du Parlement qui assistèrent en grand nombre à un pareil Exercice que faisoit le fils \* d'un illustre Magistrat, en sortirent extraordinairement contents, & il est vrai que le Répondant parloit avec toute la grace que l'on peut désirer.

On vient de faire tout récemment dans un Collège l'essai d'un nouvel Exercice, qu'on a lieu d'espérer qu'il aura des suites avantageuses par l'heureux succès qu'il a

\* Le fils aîné  
de M. de Fleury,  
Procureur  
Général.

eu. Il regarde la langue françoise. On avoit fait lire à deux jeunes freres \*, dont l'un étudioit en Cinquième, & l'autre en Troisième, des Remarques sur cette langue extraites avec choix & discernement de plusieurs livres qui traitent de cette matière. Ils en ont fait l'application à plusieurs endroits tirés de l'histoire de Théodose par M. Fléchier, qu'on leur a proposés à l'ouverture du livre, & ils y ont fait observer en même tems, comme cela se pratique en expliquant un Auteur latin, ce qui s'y trouve de plus beau & de plus remarquable soit pour les pensées & les expressions, soit pour les principes & la conduite de la vie. Cette interrogation, ajoutée aux autres matières qui composoient cet Exercice, a paru être fort du goût du Public, & a fait desirer qu'elle fût mise dans la suite en usage. N'est-il pas raisonnable en effet de cultiver avec quelque soin l'étude de notre langue propre & naturelle, pendant que nous donnons tant de tems à celle des langues anciennes & étrangères ?

\* Fils du même M. de Fleury Procureur Général.

## §. II. Des Tragédies.

VOICI un genre d'Exercice fort ancien dans l'Université, qui est encore en usage dans plusieurs Collèges, & que d'autres ont entièrement abandonné. Sans prétendre condamner ceux de mes Confreres qui pensent autrement que moi sur cette matière, ce qui ne m'appartient point, je ne puis m'empêcher d'approuver extrêmement la conduite de ceux qui ont cru devoir renoncer absolument à la coutume d'exercer les jeunes gens à la déclamation en leur faisant réciter des Tragédies, parce qu'il me semble que cette coutume entraîne après elle beaucoup d'inconvéniens.

1. Quelle charge, quel fardeau pour un Régent, d'avoir à composer une Tragédie ! La profession n'est-elle pas assez dure par elle-même, sans en appesantir encore le joug par un travail si triste & si ingrat ?

2. J'appelle triste & ingrat un travail, dont on ne peut presque pas se promettre un heureux succès. On sait ce que coutoient à M. Racine les pièces de théâtre qu'il nous

a laissées , & cependant , outre un génie admirable pour la poésie , & des talens singuliers pour le théâtre , il avoit tout son tems à lui. Que doit-on attendre d'un Régent, d'ailleurs fort occupé , & qui peut avoir tout le mérite de sa profession , sans avoir le talent de faire de bons vers françois , moins encore celui de faire de grands poèmes ?

3. S'il y a quelque chose capable de ruiner la santé d'un Professeur , c'est d'exercer à la déclamation pendant un tems assez considérable huit ou dix écoliers. Il faut , comme le dit Juvénal des Maîtres de Rhétorique , avoir une poitrine de fer pour résister à une fatigue si accablante :

° Declamare doces , ô ferrea pectora , Vecti.

J'en appelle à l'expérience.

4. Il arrive souvent que les écoliers , sous prétexte de se préparer à la Tragédie , abandonnent ou négligent pendant près de deux mois le devoir essentiel de la Classe , ce qui n'est pas un petit inconvénient.

5. Je n'insiste point sur la dépense qu'entraînent nécessairement les Tragédies , ni sur la peine qu'on a souvent à trouver des Acteurs , qui se croient quelquefois en droit de faire la loi au Professeur , parce qu'il ne peut se passer d'eux.

6. Encore , si les jeunes gens tiroient de cet exercice un profit solide & durable. Mais il faut , pour l'ordinaire , que le lendemain du jour où la Tragédie a été représentée , on oublie tout ce qu'on s'est bien donné de la peine à apprendre par cœur.

On a prétendu remédier à une partie de ces inconvéniens , en choisissant des Tragédies composées par les plus habiles Auteurs , & en les accommodant au théâtre des Colléges , c'est-à-dire en retranchant de ces pièces les personnages de femmes : & il faut avouer qu'on y a réussi en partie , & que par là on remplit la mémoire des jeunes gens d'excellens morceaux de poésie , qui peuvent beaucoup servir à leur former l'esprit & le goût.

7. Mais il peut y avoir dans cet usage-là même un défaut ,

faut , qui est commun aux bonnes & aux mauvaises Tragédies. <sup>a</sup> Quintilien observe après Cicéron qu'il y a une grande différence entre la prononciation des Comédiens, & celle des Orateurs , quoique l'on doive convenir que l'une peut servir à l'autre. Si cela est , pourquoi exercer les jeunes gens dans une manière de prononcer , qu'il faudra nécessairement qu'ils évitent , quand ils auront à parler en public ?

8. Une des grandes peines du Régent dans cet exercice , ( je l'ai plusieurs fois éprouvé , & je ne suis pas le seul , ) c'est de contenir dans l'ordre les écoliers qu'on est souvent obligé de réunir ensemble , & sur lesquels il est difficile de veiller comme on le doit , le soin de former à la déclamation ceux qui parlent actuellement demandant l'attention du Maître toute entière.

9. Je finis , pour abrégé , par l'inconvénient qui doit paroître le plus grand , parce qu'il peut nuire à la piété & aux mœurs : c'est le danger qu'il y a que cette sorte d'exercice ne fasse naître dans l'esprit des maîtres & des écoliers , comme cela est assez naturel , le desir de s'instruire par leurs yeux de la manière dont on doit déclamer les Tragédies , de fréquenter pour cela le théâtre , & de prendre pour la Comédie un goût , qui peut avoir des suites bien funestes , sur tout à cet âge.

Ce qui contribue le plus , si je ne me trompe , à conserver les Tragédies , c'est que plusieurs les regardent comme le seul moien de donner à la distribution des prix une certaine solennité , nécessaire pour exciter & pour entretenir parmi les jeunes gens l'émulation , qui est un des grands avantages des Collèges. A cela je ne puis opposer une meilleure réponse que l'expérience même. J'ai vu , pendant plus de vingt ans de suite , distribuer les prix dans un exercice ordinaire avec une très grande célébrité , & un très grand concours de personnes choisies & distinguées , qui pendant tout l'exercice gardoient un profond silence , ce qui n'arrive pas toujours , quand on représen-

a Ne gestus quidem omnis ac motus à comædis petendus est. Quamquam enim utrumque eorum

|| ad quemdam modum præstare debet orator , plurimum tamen aberrat à scenico... *Quintil. lib. 1. c. 11.*

*Tome 1.<sup>re</sup>*

K k k k

te des pièces de théâtre. Cela n'est point particulier à un Collège. Il y en a plusieurs où ces exercices se font avec beaucoup d'éclat : & tout récemment il s'en est fait un au Collège de la Marche pour la distribution des prix, où l'Auditoire étoit très nombreux & très choisi, & où le Répondant \* s'est acquis une grande réputation.

\* C'étoit le  
fils de M. de  
Fénelon Con-  
seiller au Par-  
lement.

Toutes ces raisons, jointes ensemble, me font croire que la Tragédie convient moins aux jeunes gens que les autres Exercices dont j'ai parlé. Mais, comme les sentimens doivent être libres, & qu'ils sont partagés sur ce sujet, je n'ai garde de blâmer ceux qui retiennent l'ancien usage, en y apportant toutes les précautions nécessaires.

Educ. des  
filles.

Une des plus essentielles, ce me semble, est de ne point faire entrer dans les Tragédies la passion de l'amour, quelque honnête & légitime qu'elle puisse paroître. » Tout ce » qui peut faire sentir l'amour, dit M. de Fénelon, plus » il est adouci & envelopé, plus il me paroît dangereux. M. de la Rochefoucault pense de même. » Tous les grands » divertissemens, dit-il, sont dangereux pour la vie chrétienne : mais entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qui soit plus à craindre que la » Comédie. C'est une peinture si naturelle & si délicate » des passions, qu'elle les anime & les fait naître dans » notre cœur, & sur-tout celle de l'amour, principale- » ment lorsqu'on se représente qu'il est chaste & fort hon- » nête. Car plus il paroît innocent aux âmes innocentes, » & plus elles sont capables d'en être touchées, &c. »

Je ne parle point ici du ballet & de la danse, qui servent quelquefois d'accompagnement à la Tragédie, parce que cette coutume n'a point lieu dans l'Université.

Il s'y étoit glissé un abus encore plus intolérable, & défendu expressément par la loi de Dieu ; (je ne sais pas quelle en étoit l'origine,) & qui a duré longtemps : c'étoit de travestir les jeunes gens en femmes dans les Tragédies. Avait-on pu ignorer pendant tant d'années qu'une telle coutume, pour me servir des termes de l'Ecriture, étoit

a Non induetur mulier veste viri : || abominabilis enim apud Deum est tili, nec vir uestitur veste femineæ : || qui facit hæc. *Deut.* 22. 5.



abominable devant Dieu ? L'imprudence de quelque personne, peut-être peu instruite ou peu religieuse, l'aura d'abord introduite. On a suivi après, sans réflexion, un usage qu'on a trouvé établi. Dès que l'Université l'a défendu, tout le monde a ouvert les yeux, & s'est rendu à un règlement si sage & si nécessaire. Ceux qui y eurent le plus de part, y furent principalement déterminés, par ce qu'ils avoient entendu dire d'un Professeur \* fort habile, & encore plus homme de bien, qui témoigna en mourant une peine extrême d'avoir suivi cette coutume, qu'il savoit avoir été pour quelques écoliers une occasion de dérèglement. C'est là le tems & la situation où il faut se placer, pour juger sainement de ce qui est à suivre ou à éviter.

\* M. de Be-  
leville Profes-  
seur de Rhéto-  
rique au Collé-  
ge du Plessis.

IL S'EST FAIT depuis peu dans le Collège de l'Esquile à Toulouse, confié aux soins des Révérends Peres de la Doctrine Chrétienne, un changement qui a raport à la matière que j'ai traitée dans l'Article mentionné ci-dessus ; & je croi en devoir ici faire part au Public.

La distribution des prix, établie sagement dans toutes les Ecoles pour animer les Jeunes gens à l'étude par la vûe d'une récompense honorable, se faisoit de tems immémorial dans le Collège de l'Esquile après la représentation d'une Tragédie, comme dans presque tous les Collèges des autres villes & provinces du Roiaume. Ce sont Messieurs les Capitouls de Toulouse qui président au nom de toute la Ville à cette distribution, laquelle se fait avec beaucoup de pompe & de solennité : ce qui marque qu'on y regarde le soin de l'éducation de la Jeunesse comme un objet public, & comme une des parties les plus essentielles d'un bon gouvernement.

Les Professeurs de Rhétorique de ce Collège, uniquement attentifs à l'avancement de leurs disciples, voioient avec peine depuis longtemps les inconvéniens attachés à la représentation des Tragédies : mais une retenue naturelle à des personnes modestes, & qui se défient de leur propre sentiment, les empêchoit de se déclarer contre une coutume si ancienne & si générale. Enfin néanmoins l'amour du bien public les rendit plus hardis, & ils proposèrent de

substituer à la représentation de la Tragédie un Exercice Littéraire, tel qu'ils apprennoient qu'il s'en faisoit dans la plupart des Collèges de l'Université de Paris. Comme le changement proposé regardoit l'intérêt public, il se tint le 13. Mai 1738 une Assemblée générale de tout le Corps de la Bourgeoisie. Ces sortes d'Assemblées sont présidées par deux Commissaires du Parlement, & Messieurs les Gens du Roi y assistent, & y opinent. Celle dont il est ici question étoit fort nombreuse & choisie. Entre plusieurs personnes qui opinèrent sur la matière proposée, M<sup>r</sup> Lardos, célèbre Avocat, homme de Lettres, & généralement estimé, fit un excellent discours, dans lequel, après avoir exactement détaillé la manière dont les prix avoient été distribués jusqu'alors, & comment on s'étoit gratuitement imposé le joug de la Tragédie, il fit toucher au doigt combien il y avoit à gagner dans le changement que les Peres de l'Esquile proposoient. Messieurs les Magistrats du Parlement approuvèrent fort le sentiment de l'Avocat, cité plus haut. Ainsi il fut décidé ce jour-là, que la Tragédie seroit supprimée, & que l'on nommeroit des Commissaires, pour concourir avec les Peres de l'Esquile la nature de l'Exercice qui en tiendrait lieu dans la suite. Les Commissaires furent nommés, & pris parmi les Bourgeois, selon l'usage, par le Commissaire du Parlement, qui ne manqua pas de mettre de leur nombre l'Avocat qui avoit si bien parlé. Messieurs les Capitouls donnèrent jour pour le 7<sup>e</sup> Juin suivant, & ce fut alors qu'avec eux & les quatre Commissaires nommés, & les Peres de l'Esquile, on régla tout ce qui regardoit le nouvel Exercice public, où désormais devoit se faire la distribution des prix. Messieurs les Capitouls & Commissaires déclarèrent tous en opinant, qu'ils acceptoient sans aucun changement le projet que les Peres avoient proposé, & qu'ils se croioient obligés de les remercier d'avoir fait une proposition si utile à la Ville. C'est ainsi que l'affaire fut terminée, & les deux Exercices qui se sont faits depuis en conséquence en 1738 & 1739, ont convaincu le Public de la sagesse & de l'utilité de cette délibération. La distribution des prix s'est faite dans ces deux Exercices avec beaucoup plus de paix & de dignité, que du tems des Tragédies, & l'Assemblée étoit bien plus choisie.

Je ne puis le dissimuler : un tel changement , dans une grande & puissante ville comme Toulouse , m'a causé un sensible plaisir ; & la maturité avec laquelle la chose a été examinée & décidée , contre le préjugé de la coutume & d'un usage ancien , me confirme dans ce que j'ai toujours pensé sur ce sujet ; en même tems qu'elle me donne lieu d'admirer la prudence , le bon sens , l'amour du bien public , qui ont animé dans cette occasion les Magistrats & les habitans de Toulouse. Je sais que des personnes aussi distinguées dans Toulouse par leur rang , que par leur esprit & leur bon goût , ont beaucoup contribué à ce changement , étant fort en état de donner conseil sur les Exercices Littéraires , dont l'un d'eux au moins a fait autrefois à Paris une si heureuse expérience. Je souhaite que cet établissement réussisse de plus en plus à Toulouse , & il me semble qu'on a tout lieu de l'espérer ; & je souhaite fort aussi qu'un exemple si utile ait beaucoup d'imitateurs.

*M. le Prévôt de Caulet.*

### §. III. De la Prononciation.

J'AI PROMIS de dire un mot de la Prononciation , qui fait partie de la Rhétorique : & c'en est ici le lieu. Il est à craindre que les maîtres ne la négligent trop , & pour eux-mêmes , & pour leurs disciples. On doit , sur-tout dans les Classes plus élevées , prendre chaque semaine un jour pour y exercer les jeunes gens à la déclamation pendant l'espace au moins d'une demie heure. J'ai vu pratiquer assez régulièrement cette coutume pendant que j'étois écolier : & je m'y suis conformé , étant devenu maître. Le traité de Quintilien sur la Prononciation est court ; mais excellent , & il peut être fort utile aux maîtres , en y joignant celui de Cicéron. Il y en a un autre en François , mais manuscrit , qui vient du fameux M. \* Lenglet , qui excelloit dans l'art de prononcer , encore plus que dans tout le reste. Je me servirai de ces différens traités pour donner sur la prononciation les règles les plus générales , & qui sont le plus d'usage.

*Lib. 11. cap. 3.*

*Lib. 3. de Orat. n. 213-217.  
\* M. Lenglet tenoit en traité d'un ecclésiastique de son temps , nommé Floridor.*

La réponse de Démosthène sur ce qu'il jugeoit tenir le premier rang dans l'éloquence , est connue de tout le monde ; & elle montre que ce grand homme regardoit la

*Cic. lib. 3. de Orat. n. 213.  
Quintil. lib. 11. cap. 3.*

prononciation , non seulement comme la plus importante qualité de l'Orateur , mais en un certain sens comme l'unique. En effet c'est cette qualité dont le défaut peut le moins se couvrir , & qui est le plus capable de couvrir les autres : & l'on voit souvent qu'un discours médiocre , soutenu de toute la force & de tous les agrémens de l'action , fait plus d'effet que le plus beau discours qui en est dénué.

L'action est composée de deux parties , qui sont la voix & le geste , dont l'une frappe les oreilles , & l'autre les yeux ; deux sens , par lesquels nous faisons passer nos sentimens & nos pensées dans l'ame des Auditeurs.

### 1. De la Voix.

QUINTILIEN donne à la voix & à la prononciation les mêmes qualités qu'au discours même.

1. <sup>a</sup> Elle doit être *correcte* , c'est-à-dire exemte de défauts : en sorte que le son de la voix & de la prononciation ait quelque chose d'aisé , de naturel , d'agréable , accompagné d'un certain air de politesse & de délicatesse , que les Anciens nommoient *urbanité* , qui consiste à en écarter tout son étranger & rustique.

*Quintil.*

2. La prononciation doit être *claire* : à quoi deux choses contribueront. La première , c'est de bien articuler toutes les syllabes : car souvent on mange les unes , & on ne fait que glisser sur les autres. Mais le défaut le plus ordinaire , & qu'on doit éviter avec le plus de soin , c'est de ne point assez appuyer sur les dernières syllabes , & de laisser tomber sa voix à la fin des périodes. <sup>b</sup> Comme il est nécessaire de faire sentir chaque mot , rien aussi n'est plus désagréable ni plus insupportable qu'une prononciation lente & traînante , qui appelle pour ainsi dire toutes les lettres , & semble les compter les unes après les autres.

14.

La seconde observation est de savoir soutenir & suspendre sa voix par différens repos & différentes pauses qui composent une même période. Un exemple rendra la cho-

<sup>a</sup> Emendata erit, id est vitio carebit, si fuerit os facile, emendatum, jucundum, urbanum: id est, in quo nulla neque rusticitas, neque peregrinitas resonet. *Quintil.*

<sup>b</sup> Ut est autem necessaria verborum explanatio, ita omnes computare & velut annumerare literas, molestum & odiosum.

se plus sensible: je le tire d'un autre endroit de Quintilien. Les points marquent ici les repos. *Animadverti, Judices...* Lib. 9. cap. 4. *omnem accusatoris orationem... in duas... divisam esse partes.* Cette courte période ne renferme qu'un sens unique, qui ne seroit distingué par aucune virgule sans le mot *Judices*, qui est une apostrophe: cependant la cadence, l'oreille, la respiration même, demandent différens repos, qui font tout l'agrément de la prononciation. En accoutumant les écoliers à faire ces pauses dans la lecture, même où il n'y a point de virgule, on leur apprend en même tems à bien prononcer.

3. On appelle prononciation *ornée*, celle qui est secon- 14.  
dée d'un heureux organe, d'une voix aisée, grande, flexible, ferme, durable, claire, sonore, douce, & entrante. Car il y a une voix faite pour l'oreille, non pas tant par son étendue, que par une facilité à se laisser manier comme on veut, susceptible de tous les sons, depuis le plus fort jusqu'au plus doux, depuis le plus haut jusqu'au plus bas; à semblable à un instrument monté de toutes ses cordes, qui rend tel son qu'il plaît à la main d'en tirer. Outre cela, il faut une grande force de poitrine, & des poumons capables de fournir aux plus longues périodes, & d'y fournir longtemps.

Ce n'est pas par de violens efforts ni par de grands éclats qu'on vient à bout de se faire entendre, mais par une prononciation nette, distincte, soutenue. L'habileté consiste à savoir ménager adroitement les différens ports de voix, à commencer d'un ton qui puisse hausser & baisser sans peine & sans contrainte, à conduire tellement sa voix, qu'elle puisse se déployer toute entière dans les endroits où le discours demande beaucoup de force & de véhémence, & principalement à bien étudier & à suivre en tout la nature.

L'union de deux qualités, opposées & incompatibles en apparence, fait toute la beauté de la prononciation: l'égalité, & la variété. Par la première, l'Orateur soutient sa voix, & en règle l'élévation & l'abaissement sur des

a Omnes voces, ut nervi in fidi- || quoque sunt pulsæ. Cic. lib. 3. de  
bus, ita sonant, ut à motu animi || Orat. n. 216.

Tome II.

K k k k ij

loix fixes, qui l'empêchent d'aller haut & bas comme au hazard, sans garder d'ordre ni de proportion. Par la seconde, il évite un des plus considérables défauts qu'il y ait en matière de prononciation, je veux dire une ennuyeuse monotonie; & il y jette au contraire une agréable <sup>a</sup> variété, qui réveille, qui soutient, qui charme les Auditeurs; <sup>b</sup> semblable en cela aux Peintres, qui par une infinité de nuances & de teintes presque toutes imperceptibles, & par l'heureux mélange du clair & de l'obscur, savent donner du relief à leurs tableaux, & y garder les justes proportions que chaque partie demande. Quintilien fait l'application de cette dernière règle à la première période de l'exorde du beau plaidoyer de Cicéron pour Milon. Cet endroit mérite d'être lu aux jeunes gens.

Il y a un autre défaut, non moins considérable que celui de la monotonie, & qui en tient beaucoup aussi, c'est de chanter en prononçant. Ce chant consiste à baisser ou à élever sur le même ton plusieurs membres d'une période, ou plusieurs périodes de suite, en sorte que les mêmes inflexions de voix reviennent fréquemment & presque toujours de la même sorte.

*Quintil.*

4. Enfin la prononciation doit être *proportionnée* aux sujets que l'on traite: ce qui paroît sur tout dans les passions, qui <sup>c</sup> ont toutes, s'il est permis de parler ainsi, un langage propre, & un ton particulier. Car autre est celui de la colère, autre celui de la compassion, & ainsi du reste. <sup>d</sup> Pour les bien exprimer, il faut commencer par les ressentir; & pour cela se représenter vivement les choses, & en être touché, comme si elles se passaient en nous.

2. Ad aures nostras & actionis suavitatem, quid est vicissitudine, & varietate, & commutatione aptius? *Lib. 3. de Orat. n. 225.*

<sup>b</sup> Hi sunt actori, ut pictori, expositi ad variandum colores. *Id. n. 217.*

<sup>c</sup> Omnis motus animi suum quendam à natura habet vultum, & sonum, & gestum, &c. *3. de*

*Orat. n. 216-219.*

<sup>d</sup> In his primum est bene affici, & concipere imagines rerum, & tanquam veris moveri. Sic velut media vox, quem habitum à robis acceperit, hunc judicium animis dabit. Est enim mentis index, & velut exemplar; ac totidem, quot illa, mutationes habet. *Quintil.*

mêmes. De cette sorte la voix, comme interprète de nos sentimens, portera sans peine dans l'esprit des auditeurs la même disposition qu'elle aura prise dans le fond de notre cœur. Car, fidèle image de l'ame, elle reçoit toutes les impressions, tous les changemens, dont l'ame elle-même est susceptible. Ainsi dans la joie elle est claire, pleine, coulante : dans la tristesse au contraire elle est traînante, basse, & sombre. La colère la rend rude, impétueuse, entrecoupée. Quand il s'agit de confesser sa faute, de faire satisfaction, de supplier, elle devient douce, timide, soumise. En un mot elle suit la nature & emprunte le ton de toutes les passions.

Elle varie de même & prend différens tons selon les différentes parties du discours : elle se conforme à la diversité des sentimens ; & quelquefois même, quoique plus rarement, à la nature & à la force de certaines expressions particulières. \* On sent combien il seroit ridicule de commencer tout d'un coup un discours par un ton élevé & violent, rien n'étant plus propre à gagner les esprits que la modestie & la retenue. Les récits, destinés à mettre l'auditeur au fait de la chose dont il s'agit, demandent un ton simple, uni, tranquille, & semblable à peu près à celui de la conversation. Il en est ainsi de tout le reste.

## 2. Du Geste.

LE GESTE suit naturellement la voix, & se conforme, comme elle, aux sentimens de l'ame. C'est un langage muet, mais éloquent, & qui souvent a plus de force que la parole même.

Comme la tête a le premier rang entre les parties du corps, elle l'a aussi dans l'action. La première règle est de la tenir droite, & dans une assiette naturelle. La seconde, de conformer ses mouvemens à la prononciation même & à l'action de l'Orateur. Quand il s'agit de refuser ou de rejeter, & que nous marquons avoir quelque

\* A principio clamare, agreste quiddam est. 3. de Orat. n. 227.

chose ou quelque personne en horreur & en exécution : alors en même tems que nous repoussons de la main , nous détournons la tête pour marque d'aversion.

Ce qui domine principalement dans cette partie, c'est le visage. Il n'y a sorte de mouvement & de passion qu'il n'exprime. Il menace , il caresse , il supplie , il est triste , il est gai , il est fier , il est humble , il témoigne aux uns de l'amitié , aux autres de l'aversion. Il fait entendre une infinité de choses , & souvent il en dit plus que n'en diroit le discours le plus éloquent.

Je n'ai jamais pu comprendre comment l'usage des masques \* a pu durer si longtemps sur le théâtre des Anciens. Car certainement il ne se pouvoit pas faire qu'il n'amortît beaucoup la vivacité de l'action , qui paroît principalement sur le visage , qu'on peut regarder comme le siège & le miroir de tous les sentimens de l'ame. N'arrive-t-il pas souvent que le sang , selon qu'il est mis en mouvement par les différentes passions , tantôt couvre le visage d'une subite & modeste rougeur , tantôt l'enflamme , & y allume le feu de la colère ; quelquefois , en se retirant , le laisse pâle & glacé de crainte ; d'autrefois y répand une douce & aimable sérénité ? Tout cela se marque & se peint sur le front & sur les joues. Le masque , en couvrant le visage , lui ôte ce langage si énergique , & le prive d'une espèce d'ame & de vie , qui le rend l'interprète fidèle de tous les sentimens du cœur. Je ne suis donc pas étonné de la remarque que fait Cicéron en parlant de Roscius , par rapport à l'action. *a* Nos anciens , dit-il , jugeoient mieux que nous , lorsqu'ils ne donnoient pas leur

\* Les Auteurs avoient des masques , qui étoient une espèce de casque qui couvroit toute la tête , & qui outre les traits du visage représentoit encore la barbe , les cheveux , les oreilles , & jusqu'aux ornemens que les femmes emploient dans leur coiffure. Cela sert à entendre ce que dit Phédre dans la fable du masque & du renard.

Personam tragicam fortè vulpes viderat.

O quanta species ! inquit , cerebrum non habet.

a Quo melius nostri illi senes , dem , magnopere laudabant. *Lib.*  
qui personatum , ne Roscium qui 3. de Orat. n. 22 1.

approbation



approbation entière à Roscius même, parce qu'il prononçoit sous le masque.

<sup>a</sup> Mais le visage a lui-même une partie dominante, qui sont les yeux. C'est par eux sur tout que notre ame se manifeste, & sort en quelque manière au dehors; jusques-là, que sans même qu'on les remue, la joie les rend plus vifs, & la tristesse les couvre d'une espèce de nuage. Ajoutez à cela que la nature leur a donné les larmes, ces fidèles interprètes de nos sentimens, qui s'ouvrent impétueusement un passage dans la douleur, & coulent doucement dans la joie. Mais que ne deviennent-ils point par la diversité des mouvemens qu'on leur donne: animés, languissans, fiers, menaçans, doux, rudes & terribles; & tout cela, suivant le besoin & l'occasion.

Pour abrégér, <sup>b</sup> je passe aux mains, sans le secours desquelles l'action seroit languissante, & presque morte. De combien de mouvemens ne sont-elles point susceptibles, puisqu'à peine y a-t-il un mot qu'elles ne soient quelquefois jalouses d'exprimer? Car les autres parties du corps aident & contribuent à la parole: mais on peut presque dire que celles-ci parlent elles-mêmes, & se font entendre. On fait que les *Pantomimes* \* faisoient profession de représenter au naturel, & de peindre, pour ainsi dire, par leurs gestes & par leurs attitudes toutes les actions &

<sup>a</sup> Sed in ipso vultu plurimum valent oculi, per quos animus maximè emanat; ut, citra motum quoque, & hilaritate enitescant, & tristitia quoddam nubilum ducant. Quin etiam lacrymas his natura mentis indices dedit: quæ, aut erumpunt dolore, aut lætitia manant. Motu verò intenti, remissi, superbi, torvi, mites, asperi sunt: quæ, ut actus poposcerit, fingentur. *Quintil.*

<sup>b</sup> Manus verò, sine quibus trunca esset actio ac debilis, vix dici potest quot motus habeant, cum penè ipsam verborum copiam perficiuntur. Nam ceteræ partes loquentem

adjuvant: hæc (prope est ut dicam) ipsæ loquuntur.

\* Un Prince de Pont étant venu à la Cour de Néron pour quelques affaires, & ayant vu un fameux Pantomime gesticuler avec tant d'art & d'industrie qu'il entendoit parfaitement tout ce qu'il vouloit dire, pria l'Empereur en parlant, de vouloir bien lui faire présent de ce danseur. Et comme Néron lui eut demandé à quel usage il le destinoit: C'est, dit ce Prince étranger, que j'ai pour voir des barbares dont p'rsonne n'entend la langue: & cet homme, par ses gestes, me servira de truchement. Lucian, de saltat.

toutes les passions des hommes. \* Les Anciens appelloient cet art des Pantomimes une espèce de musique muette, qui avoit trouvé le moien de substituer le langage des mains à celui de la bouche, de parler aux yeux par le secours des doigts, & d'exprimer par un silence plus éloquent & plus énergique que la parole même ce qu'à peine le discours ou l'écriture eussent pu faire entendre.

Le mouvement des mains suit naturellement la voix, & doit s'y conformer. Dans le geste périodique & ordinaire, on doit porter la main droite de gauche à droite en commençant devant soi, & finissant à côté, les doigts de la main étant un peu élevés au dessus du poignet, ouverts & en liberté, étendant le bras de toute sa longueur, sans lever le coude aussi haut que l'épaule, mais le tenant toujours détaché & éloigné du corps, & observant que c'est par le mouvement du coude que doit ordinairement commencer le geste. Après cela on porte la main gauche de droite à gauche, avec les mêmes proportions qu'on aura gardées pour la main droite. Il faut suspendre & soutenir le bras après chaque geste à côté de soi, jusqu'à ce que la période finisse : & lorsqu'elle est finie, les deux mains doivent tomber négligemment sur la chaise, si c'est là qu'on parle, & jamais en dedans ; ou tout de leur long sur la personne, si on parle debout sans apais ; ou sur les deux genoux, si on parle assis sur une chaise. Il y a mille manières de varier ces gestes, que l'usage seul & l'exercice peuvent apprendre.

Il y a une seconde espèce de geste qui regarde les étendus & les dimensions de chaque chose.

Pour marquer la hauteur, il n'y a qu'à élever les yeux le plus haut qu'il est possible, sans élever presque la tête,

a Hanc, partem Musicæ disciplinæ mutam nominavere majores, scilicet quæ ore clauso manibus loquitur, & quibusdam gestulationibus facit intelligi, quod vix narrante lingua, aut scripturæ textu, possit agnoscî. *Aurel. Cassiod. lib. 1. Epist. 10.*

Loquacissimæ manus, linguosæ

digiti, clamorosum silentium, expressio racira.... *Id. lib. 4. Epist. ult.*

Mirari solemus Scenæ petitos, quod in omnem significationem rerum & affectuum parata illorum est manus, & verborum velocitatem gestus assequitur. *Sener. Epist. 121.*

mais la détournant un peu de côté ou d'autre , & rabaisser ensemble les deux bras tout de leur long , mais les tenant éloignés du corps , en sorte que le dehors des mains soit tourné vers l'auditeur.

Pour marquer la profondeur , il n'y a qu'à baisser les yeux en terre , & porter du côté qui leur est contraire les deux bras élevés , montrant le dehors de la main qui sera vers l'auditeur , l'autre main demeurant plus élevée & plus en liberté.

Pour marquer la largeur , il suffit d'étendre en même tems les deux mains , commençant toujours devant soi , & finissant aux deux côtés , en sorte que les mains soient au niveau du poignet , & que les yeux se portent en rond dans tout l'espace que les mains pourront marquer.

Pour marquer la longueur , il faut porter les deux bras ou deça , ou delà , d'un même côté , en sorte que les mains soient au niveau du poignet , du coude , & au niveau l'une de l'autre , le dedans des mains étant tourné en bas.

La troisième espèce de geste regarde les passions. Cette matière est trop étendue , pour pouvoir entrer dans un abrégé aussi court que celui-ci , où mon dessein n'est que de donner les règles les plus générales & les plus nécessaires : les maîtres suppléeront facilement le reste.

Les Maîtres de l'art avertissent que le geste de la main doit commencer & finir avec le sens , parce qu'autrement il faudroit qu'il précédât la parole , ou qu'il durât encore après. Or l'un & l'autre seroient vicieux.

*Quintil.*

Il ne faut point prétendre qu'on puisse donner sur la matière que je traite ici des règles fixes & certaines , telle chose , comme<sup>a</sup> le remarque Quintilien , convenant à l'un , qui seroit mal à un autre , sans qu'on puisse trop quelquefois en rendre de raison , <sup>a</sup> jusques-là que dans quelques-uns les vertus de la prononciation sont sans grace , & dans quelques-autres les vices mêmes ne déplaisent pas. <sup>b</sup> Ainsi chacun , pour former son action , ne doit

<sup>a</sup> In quibusdam virtutes non habent gratiam , in quibusdam vitia || ipsa delectant.

<sup>b</sup> Quare norit se quisque , nec

pas seulement consulter les règles générales, mais encore étudier avec soin son naturel propre & ses qualités personnelles.

Mais le précepte le plus important de tous, soit pour la voix, soit pour le geste, c'est d'étudier la nature; de la regarder ici, aussi bien que dans tout le reste, comme le meilleur maître & le plus sûr guide qu'on puisse suivre; & de faire consister la perfection de l'art dans une parfaite imitation de la nature, qu'il tâche seulement, à la manière des peintres, d'embellir un peu & d'orner, mais sans jamais s'écarter de la ressemblance. Quand les enfans sont ensemble en liberté, qu'ils s'entretiennent, & parlent avec quelque chaleur, ils ne se mettent point en peine de chercher ni le ton, ni le geste: tout leur vient comme machinalement, parce qu'ils ne font que suivre l'impression de la nature. Pourquoi, lorsqu'on les exerce à la déclamation, les trouve-t-on pour l'ordinaire presque muets, immobiles, embarrassés, déconcertés? C'est qu'ils croient que pour lors il faut parler & agir d'une manière toute différente: en quoi ils se trompent fort. C'est pourquoi on ne peut de trop bonne heure dans les Classes, lorsqu'il s'agit de faire parler les enfans, ou de leur faire réciter leurs leçons, les accoutumer à prendre un ton naturel, c'est-à-dire tel qu'ils l'ont dans leurs entretiens familiers. J'en dis autant de quiconque doit prononcer en public. Ce que je dis ici n'est point contraire à l'étude du geste & de la voix que j'ai si fort recommandée. Cette étude a dû précéder dans le cabinet: mais, dans la prononciation même, l'Orateur ne doit point paroître y songer. Il faut que tout coule de source, que l'art soit devenu nature en lui; que sa voix & son geste ne montrent rien d'étudié, & qu'il se souvienne bien de ce grand principe, qui regarde généralement toutes les parties de l'éloquence:

*Despreaux.  
Eg. 1x.*

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable. /

tantum ex communibus præcep- || consilium formandæ actionis.  
tis, sed etiam ex natura sua capiat ||

## ARTICLE TROISIÈME.

*Des compositions & des actions publiques.*

C'EST par les compositions, soit en vers, soit en prose, que les Régens font le plus d'honneur à leurs Collèges, & qu'ils établissent d'une manière plus éclatante leur propre réputation. L'Université a eu dans tous les tems des poètes & des orateurs célèbres, qui se sont piqués de la maintenir en possession de la gloire qui lui est acquise depuis si lontems, de briller & d'exceller en tout genre de littérature, & chaque professeur doit regarder cette gloire de l'Université comme un précieux héritage, qu'il est obligé de conserver, & même, s'il se peut, d'augmenter par son travail & son application.

Les compositions dont je parle ici, se font ordinairement pour célébrer le nom & les actions des Princes, des Généraux d'armée, des Ministres, des Magistrats, en un mot de tous les grands hommes qui se distinguent par quelque endroit que ce puisse être; & c'est comme un hommage public que l'Université rend à la vertu & au mérite.

Mais il faut se souvenir que cet hommage n'est dû en effet qu'à la vertu & au mérite, & que quand il n'est point fondé sur la vérité, il dégénère en une honteuse adulation, qui deshonne également & celui qui prodigue les louanges, & celui qui les reçoit. Il ne faut donc jamais louer, que ce qui est véritablement louable, & ne le faire même ordinairement qu'avec modestie & retenue, en évitant ces exagérations outrées, qui ne servent qu'à rendre douteux ce qu'on dit.

Il y a une manière de louer si outrageusement fautive, & qui heurte si ouvertement le goût & le jugement public, qu'il ne faut, ce semble, qu'un peu de sens commun pour l'éviter. C'est ainsi que Néron, lorsqu'il fit l'oraison funèbre de l'Empereur Claude son prédécesseur, a fut écou-

a Cetera pronis animis audita. || tiamque flexit, nemo risu temperavit.  
Postquam ad providentiam sapientiae, quaeque oratio à Seneca.

ré avec attention dans tout le reste : mais quand il vint à parler de sa prudence & de sa sagesse, on ne put s'empêcher de rire, quoique la harangue fût fort éloquente, & composée par Sénèque, qui avoit l'esprit très agréable, & le stile très fleuri selon le goût de son siècle, mais qui manquoit quelquefois de jugement.

Il est un autre défaut moins choquant en apparence, mais non moins condamnable, parce qu'il blesse la religion : c'est d'attribuer aux Princes des qualités qui n'appartiennent qu'à Dieu, en les regardant comme les maîtres de la nature, qui en disposent à leur gré, qui changent l'ordre des saisons comme il leur plaît, & leur faisant croire qu'en donnant le titre de Ministre, ils en donnent aussi le mérite : flatterie impie, qu'on ne pardonne pas même à un payen, qui parlant à un Empereur, qui se faisoit traiter de dieu, & qui l'avoit chargé de l'éducation de jeunes Princes ses petits neveux, <sup>a</sup> le prie de lui inspirer tout l'esprit dont il a besoin pour remplir un si noble emploi, & de le rendre tel qu'il l'a cru. Il y a, pour me servir d'une expression de l'Ecriture, une oreille jalouse qui écoute avec indignation de tels discours : *Auris zeli audit omnia* ; & l'on ne peut dire combien de tels blasphèmes, car je ne crains point de les appeller ainsi, sont capables d'attirer de malheurs & de malédictions sur un Roiaume chrétien.

Quintil.

Sap. 1. 10.

Cic. pro Lig.  
gar. n. 35.

Le goût de la saine éloquence inspire des manières bien différentes, & donne sur tout pour ce qui regarde les éloges, une prudente discrétion, & une sage sobriété. Il faut, dans cette matière, imiter autant qu'on le peut, l'adresse ingénieuse & pleine d'art des Anciens, qui savoient louer d'une manière fine & délicate, & quelquefois même en paroissant faire toute autre chose. Cicéron, dans son beau plaidoyer pour Ligarius, dit qu'il espère que César, *qui n'oublie rien que les injures qu'on lui a faites,*

composita, nultum cultus præferret, ut fuit illi viro ingenium amicum, & temporis illius auribus accommodatum. Tacit. Annal. lib. 13. cap. 3.

a Ut quantum nobis expectationis adjecit, tantum ingenti aspiret, dexterque ac volens adsit, & me, qualem esse credidit, faciat. Quint. lib. 4. in Pref.

se souviendra de l'attachement inviolable que les freres de Ligarius ont eu pour lui : *Qui oblivisci nihil soles præter injurias*. Un mot, jetté de la sorte dans un discours, vaut un panégyrique entier.

Horace, en marquant qu'il ne se sent pas assez de force pour décrire les éclatantes victoires d'Auguste, semble n'avoir en vûe que de répondre à ceux qui l'exhortoient à renoncer à la Satyre : mais son véritable dessein est de louer ce Prince d'une manière qui puisse ne point blesser son extrême délicatesse sur le sujet des louanges : *Cui malè si palpère, recalcitrat undique tutus*. Ce qu'il se fait répliquer par Trébatius, qu'au moins il pourroit célébrer les vertus privées & pacifiques d'Auguste, sa justice, sa constance, sa grandeur d'ame, comme Lucilius l'avoit fait à l'égard de Scipion : ce tour, dis-je, est du même goût, & a quelque chose encore de plus flateur par la comparaison indirecte de ce Prince avec un aussi grand homme que Scipion.

Lib. 1. Sat.  
Iyr. 1.

M. Despreaux, digne disciple d'Horace, a imité en plusieurs endroits l'habileté de son maître à louer : mais je ne sai s'il en est un plus beau & plus ingénieux que celui où il met l'éloge de Louis XIV dans la bouche de la Mollesse.

Lucrin  
Chant II.

Hélas ! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems,

Où les Rois s'honoroient du nom de Fainéans ? ...

Ce doux siècle n'est plus. Le Ciel impiroiable

A placé sur le trône un Prince infatigable.

Il brave mes douceurs : il est sourd à ma voix.

Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.

Rien ne peut arrêter sa vigilante audace.

L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.

J'entens à son seul nom tous mes sujets frémir.

En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir.

Loin de moi son courage entraîné par la gloire,

Ne se plaint qu'à courir de victoire en victoire.

Voilà un modèle parfait, & quiconque aura l'art de faire entrer dans une pièce de vers quelque chose de pa-

reil , peut compter sûrement sur les suffrages du Public :

Les louanges & les éloges ne sont pas la seule matière des poèmes & des actions publiques. On peut choisir d'autres sujets , qui ne fournissent pas moins à l'Orateur , & ne plaisent pas moins aux gens de bon goût : comme sont les dissertations sur l'éloquence , sur la poésie , sur l'histoire , ou sur quelque matière de littérature. On en trouve des exemples dans le Recueil \* qu'on vient de donner de quelques pièces en vers & en prose de Professeurs de l'Université.

\* Il se vend  
chez Gabriel-  
Franz. Quil-  
lan , rue Ga-  
lande , à l'An-  
nonciation.

Comme les discours , dont je parle , soit panégyriques , soit dissertations , se font principalement pour l'éclat & la parade , je sai que , selon les règles de la saine Rhétorique , on peut y étaler avec pompe les richesses de l'éloquence , & que l'art , qui doit se cacher ailleurs , peut se montrer ici avec plus de liberté. Mais cependant il faut le faire avec retenue , se souvenir qu'un discours solide & plein de choses emporte toujours les suffrages : ne point chercher à mettre par tout de l'esprit , j'entens de cet esprit & de ces pensées qui brillent comme le clinquant : & sur-tout éviter ces tours affectés & ces espèces de pointes , qui peuvent plaire à une multitude ignorante , mais qui révoltent tout auditeur sensé & judicieux.

Le panégyrique de Trajan par Pline le jeune , le recueil de pareils discours intitulé *Panegyrici veteres* , & encore plus que cela les Ouvrages de Sénèque , peuvent fournir beaucoup de pensées à un Orateur : mais il doit les réformer sur le stile de Cicéron. On trouve aussi pour ce genre de grands modèles dans les Oraisons funébres & dans les discours Académiques des Modernes.

## ARTICLE QUATRIÈME.

### *Des études que doivent faire les maîtres.*

CE QUE j'ai dit des compositions & des actions publiques , a beaucoup d'éclat pour l'extérieur , mais ne fait pas le devoir essentiel d'un Régent , qui consiste dans l'instruction solide qu'il doit à ses écoliers. Pour y réussir , il a besoin



a besoin d'étude & de travail. Les Classes, même les plus basses, demandent une certaine étendue d'érudition, qui ne s'acquiert que par la lecture : & d'ailleurs, pour l'ordinaire, un Professeur ne s'y borne pas, & doit se mettre en état de passer dans les Classes supérieures.

La première étude qu'un Régent doit faire, est celle qui regarde les matières qu'il enseigne, & les Auteurs qu'il explique. Ainsi, par exemple, il n'est point permis à un Grammairien d'ignorer ce que les Anciens ont écrit sur la Grammaire, & encore moins ce que nous en ont laissé Messieurs de Port-Royal. Un Professeur de Rhétorique doit avoir puisé son art dans les sources mêmes, & avoir étudié à fond les anciens Rhéteurs grecs & latins. Ce n'est pas que ni l'un ni l'autre doivent accabler leurs écoliers d'un grand nombre de préceptes : mais, pour en faire le choix, il faut les savoir tous ; & un maître habile, qui joint le discernement à la capacité, tire de ses lectures un grand secours pour instruire les jeunes gens.

J'en dis autant par rapport aux Auteurs. Les plus faciles ont leur obscurité. Un Régent doit avoir sur ceux qu'il explique tous les Interprètes, ou du moins les plus estimés. Il s'y rencontre à la vérité parmi beaucoup de solides remarques bien des choses inutiles : mais il sait en faire le triage, & ne débiter à ses écoliers que ce qui convient à leur âge & à leur portée.

Outre l'étude de la Classe, un Régent doit se faire un fonds d'érudition, tel qu'il convient à tout homme qui se mêle de littérature. Le grec doit lui devenir familier : l'Histoire ne doit point lui être inconnue. Et il ne faut pas que l'étendue de ces connoissances effraie. Il est incroyable combien une heure ou deux données régulièrement chaque jour à l'étude mènent loin au bout d'une année. Il ne faut qu'avoir le courage de commencer : se joindre, si cela est possible, à quelque Confrère laborieux & de bonne volonté, pour conférer ensemble sur les Auteurs qu'on aura vus séparément : ne rien lire sur quoi on ne fasse des extraits, en remarquant ce qui regarde différentes matières, éloquence, poésie, histoire, antiquités. Je me souviens d'avoir lu de la sorte il y a longtemps pres-

que toutes les vies de Plutarque avec un ami habile & d'excellent goût. Chaque semaine nous consacrons un après-midi à cette petite conférence, qui se faisoit en se promenant quand le tems le permettoit. On observoit de part & d'autre ce qu'on avoit trouvé de plus beau & de plus remarquable. Chacun proposoit ses difficultés, & souvent l'on étoit étonné d'avoir passé trop légèrement sur des endroits qu'on avoit cru entendre, & qu'on n'entendoit point effectivement. Je ne sache rien de plus agréable pour des personnes d'esprit & qui se piquent de littérature, que ces sortes de promenades & d'entretiens.

Le Tite-Live s'est lu tout entier il y a quelque tems dans de pareilles conférences qui se tenoient une fois chaque semaine au Collège de Beauvais, où quelques Professeurs d'autres Collèges aussi vouloient bien se trouver quelquefois : & quoique chaque séance ne fût pas bien longue, parce qu'elle se tenoit après la classe du soir, cependant au bout d'un certain nombre d'années l'Auteur s'est trouvé fini, & le travail achevé. M. Crevier, Régent pour lors de Seconde au Collège de Beauvais, & maintenant de Rhétorique, tenoit la plume, & étoit chargé de faire les remarques, pour les donner dans la suite au Public avec une nouvelle édition de l'Auteur. Les deux premiers Tomes paroissent depuis peu, & ils seront suivis des autres, qui sont tout prêts. Je croi qu'on en sera fort content.

Pour faire ces sortes d'études, on conçoit bien qu'il faut avoir un certain nombre de livres ; & je ne puis trop exhorter les Professeurs à se faire chacun une petite bibliothèque, plus ou moins grande selon leurs besoins & leurs revenus. La libéralité du Roi, en établissant l'Instruction gratuite dans tous nos Collèges, nous a mis en état, & je puis ajouter, dans l'obligation de faire cette dépense, absolument nécessaire pour notre profession, comme les instrumens le sont dans chaque métier pour les ouvriers. Alcibiade, trouvant un maître qui n'avoit rien des ouvrages d'Homère, ne put s'empêcher de lui donner un soufflet, & le traita d'ignorant, & d'homme qui ne pouvoit faire que des écoliers ignorans. Ne pourroit-

on pas dire quelque chose de pareil d'un Professeur qui seroit sans livres ?

Il est difficile d'avoir du goût pour les Lettres , sans en avoir pour les livres , qui font la consolation d'un homme d'esprit , sur-tout dans la vieillesse , comme Cicéron le marque si élégamment dans une lettre à son ami Atticus , où il le prie de lui réserver sa bibliothèque , destinant pour cet achat une partie de ses revenus. *Bibliothecam tuam cave cuquam despondeas , quamvis acrem amato-rem inveneris : nam ego omnes meas vindemiolas eò reservo , ut illud subsidium senectuti parem.* Dans une autre lettre il témoigne que cette acquisition le mettra au comble de ses vœux , & le rendra l'homme le plus heureux qui soit au monde. *Noli desperare fore ut libros tuos facere possim meos. Quod si assequor , supero Crassum divitiis ; atque omnium agros , lucos , prata contemno.*

Lib. 1. Ep. 9.

Dans le moment même que j'écris ceci , j'apprens qu'un Professeur , touché du même desir que Cicéron , & entrant dans son goût , ne craint point de se charger d'une rente viagère de quatre cens livres , pour acquérir & s'approprier la bibliothèque d'un de ses Confrères , \* mort depuis peu dans l'Université , & qui avoit fait un bon usage de ses livres. Je souhaite que l'exemple de l'un & de l'autre ait beaucoup d'imitateurs.

Nous avons grand intérêt de réveiller parmi nous , ou plutôt de conserver ce goût de science & d'érudition , qui a toujours régné dans l'Université , & de nous animer d'une noble émulation par le souvenir de ces grands hommes qui lui ont fait tant d'honneur , & dont les noms sont si connus & si respectés dans tout l'empire de la Littérature : Budé , Turnèbe , Ramus , Lambin , Muret , Buchanam , Passerat , Casaubon , tous Professeurs dans l'Université , ou au Collège Roial.

C'est ce goût des Belles-Lettres & des livres qui a procuré à la France tant de célèbres Imprimeurs , qui ont porté l'art de l'Imprimerie au souverain degré de perfe-

\* C'est M. Henz,et , auteur de deux livres latins faits pour les com-mengans , dont j'ai parlé ailleurs : & qui préparoit encore d'autres ouvrages fort utiles pour la Jeunesse.

*Jugem. des  
Sav. tom. 1.*

tion. Je ne puis m'empêcher d'insérer ici ce qu'on trouve dans M. Baillet au sujet des fameux Etienne, qui ont rendu leur nom immortel, non seulement par la netteté & la beauté de leurs caractères Hébreux, Grecs, & Romains ; mais encore par leur exactitude sans exemple, par leur habileté, & par le grand desintéressement qui leur fit préférer l'intérêt du Public au leur.

*Tom. 6.*

On fait, dit cet Auteur, la belle économie de la maison de Robert Etienne. Il ne recevoit dans son Imprimerie que des Ouvriers habiles en grec & en latin, & capables d'être maîtres ailleurs. Il avoit outre cela des valets & des servantes, à qui il étoit défendu, aussi bien qu'à tous les Ouvriers de l'Imprimerie, de parler autrement que latin. Sa femme & sa fille l'entendoient fort bien, & étoient de concert avec tous les domestiques pour ne point parler autrement. De sorte que les magasins, les chambres, la boutique, la cuisine, en un mot depuis le toit jusqu'à la cave, tout parloit latin chez Robert Etienne. Ce généreux Imprimeur avoit ordinairement chez lui dix hommes de lettres, tous des pays étrangers, faisant sous lui l'office de correcteurs des impressions. Non content de l'application avec laquelle il travailloit à la correction de toutes les épreuves qui sortoient de ses presses, il exposoit en public les feuilles imprimées & non tirées, & promettoit quelque récompense à ceux qui y trouveroient des fautes.

Rien n'étoit plus admirable que la boutique de ce célèbre Imprimeur, pour le zèle, pour l'ardeur, pour le goût des livres & des sciences, pour l'application & l'exactitude à s'acquitter de ses devoirs, pour le desintéressement, pour la noblesse d'âme & de sentimens, & pour l'amour du bien public. Ce ne sera pas sans doute nous faire tort, ni deshonorer notre état, que de nous proposer un si beau modèle à imiter. C'a été ma vûe dans cette petite digression, que je prie le Lecteur de me pardonner.

## ARTICLE CINQUIÈME.

*Application de quelques règles particulières à la conduite & à l'intérieur des Classes.*

JE N'AI rien rapporté dans cet ouvrage que ce qui se pratique ordinairement dans les Classes, à l'exception de deux articles, qui regardent l'étude de la langue françoise, & celle de l'Histoire, auxquelles je souhaiterois qu'on donnât plus de tems & de soin qu'on n'a coutume de le faire. Je comprends dans l'étude de l'Histoire celle de la Géographie, de la Chronologie, de la Fable, & des Antiquités. On a lieu souvent d'en parler dans les Classes : mais, pour l'ordinaire, elles n'y sont point enseignées d'une manière suivie & réglée, par principes, & par méthode.

On convient que ces études sont une partie importante de l'éducation des jeunes gens, & qu'elles sont pour eux, ou d'une nécessité absolue, ou du moins d'une très grande utilité : mais on doute qu'elles puissent entrer dans le plan des Classes, où la multiplicité des matières qu'on y enseigne ne laisse aucun vuide ; certainement la chose n'est point sans difficulté. Je ne la croi pourtant pas absolument impraticable.

Premièrement, pour ce qui regarde la langue françoise, une demie heure donnée deux ou trois fois par semaine à cette étude peut suffire, parce qu'elle doit se continuer pendant le cours de toutes les Classes. Jusqu'à ce qu'on ait composé un livre à l'usage des jeunes gens, où l'on fasse entrer les règles de la Grammaire les plus nécessaires, & les principales observations de M. de Vaugelas, du P. Bouhours, &c. sur la langue françoise, les maîtres peuvent se contenter d'expliquer les unes & les autres de vive voix à leurs écoliers, & d'en faire l'application à quelque bel endroit d'un livre françois. Quinze ou vingt règles & observations suffiroient pour une année.

L'Histoire pourroit se distribuer de la manière qui suit. Celles de l'ancien & du nouveau Testament seroient pour

M m m m iij

les trois premières Classes, Sixième, Cinquième, & Quatrième. La Fable & les Antiquités, pour la Troisième. L'Histoire Grecque, pour la Seconde. L'Histoire Romaine jusqu'aux Empereurs, pour la Rhétorique. Enfin l'Histoire des Empereurs pour la Philosophie.

Je n'entens pas qu'on explique en Classe toutes ces Histoires aux jeunes gens : cela demande trop de tems, & seroit absolument impossible. Mon dessein seroit qu'on leur donnât tous les jours une certaine tâche à lire chez eux en particulier, dont on leur feroit rendre compte de tems en tems dans la classe. Pour cela il faudroit avoir des livres composés exprès pour les jeunes gens.

\* Rue saint  
Jean de Beau-  
vais, vis à-  
vis du Collège.

Nous en avons deux excellens pour l'Histoire sainte : savoir le Catéchisme historique de M. l'Abbé Fleury, qui peut servir en Sixième, & l'Abrégé de l'ancien Testament imprimé depuis peu chez Jean \* Desaint, dont les Journaux de Paris & de Trévoux ont parlé fort avantageusement. Ce dernier peut servir pour la Cinquième & la Quatrième. Le premier est un abrégé succinct, fait exprès pour les enfans, & qui est à la portée des plus foibles. L'autre a beaucoup plus d'étendue, & renferme ce qu'il y a de plus beau & de plus remarquable dans l'ancien Testament, soit pour les faits, soit pour les sentimens & les maximes. L'Auteur y a ajouté d'excellentes Réflexions, dont il a déjà donné trois Volumes.

\* Elle se vend  
chez la Veuve  
Etienne.

On pourroit, entre ces deux Histoires, en insérer une \* qui a pour titre, *Abrégé de l'Histoire Sainte... par Demandes & par Réponses*, & qui est moins succincte que celle de M. Fleury, & moins étendue que celle de M. Messen-gui. Elle est composée avec soin, & renferme plusieurs Réflexions très utiles.

Je souhaiterois qu'on nous donnât aussi sur la Fable un petit traité propre à être mis entre les mains des jeunes gens. En attendant on peut faire usage de celui du P. Gautruche ou du P. Jouvenci. J'ai déjà parlé d'un petit Abrégé des Antiquités Romaines, imprimé en 1706, qui pour-roit servir jusqu'à ce qu'on en eût un plus étendu.

Ce qui nous manque le plus est une Histoire Grecque, & une Histoire Romaine, composées exprès pour les jeu-

nes gens. Je me suis engagé avec le Public pour la première , & je vais y travailler très sérieusement : d'autres pourront tourner leurs vûes & leur travail du côté de l'Histoire Romaine. En attendant , on peut faire usage de l'Histoire Universelle de M. de Meaux , qui à la vérité est un abrégé très court pour les faits , mais dont on est avantageusement dédommagé par les excellentes réflexions qui se trouvent dans le même volume. On a un autre \* abrégé de l'histoire Romaine , traduit de Laurent Echard , qui est fort bon pour ce qu'il contient. L'Histoire \*\* des Révolutions de la République Romaine , par M. l'Abbé de Vertot , & celle du Triumvirat , peuvent suffire aux jeunes gens , pour leur donner une juste idée des derniers tems de la République.

\* Chez Hippolyte-Louis Guérin , rue S. Jacques.

\*\* Chez François Barois , Quay des Augustins.

Ce seroit un travail fort utile , & ce me semble assez facile , que d'abrégé ce que M. de Tillemont nous a laissé sur l'Histoire des Empereurs Romains. On trouve dans cette Histoire des exemples éclatans des plus grandes vertus , & des modèles parfaits de la manière de gouverner les peuples. Cette lecture conviendrait extrêmement aux philosophes , & les prépareroit également à l'étude de la Théologie & à celle du Droit. De cette manière , les jeunes gens auroient une connoissance raisonnable de l'Histoire ancienne , & seroient bien plus en état d'étudier ensuite l'Histoire moderne.

Sur la simple exposition que je viens de faire , tout le monde sans doute conviendra qu'il seroit à souhaiter qu'un tel plan pût s'exécuter , & l'on sent que de jeunes gens instruits de la sorte , remporteroient du Collège une infinité de connoissances agréables & utiles , qui leur seroient d'un grand usage pour tout le reste de la vie. Il ne s'agit donc que d'examiner si ce plan est praticable , ou non. Or , de la manière dont je le propose , il me semble qu'il est très facile de le réduire en pratique. Car je ne demande aux Professeurs que de marquer tous les jours à leurs écoliers une certaine tâche , & de leur prescrire un certain nombre de pages à lire dans les livres d'Histoire que je suppose qu'ils auront entre les mains , & de leur faire rendre compte de tems en tems de cette lecture , qui cha-

que jour pourroit aller à une demie heure. Je sai bien qu'il peut se faire que plusieurs emploieront mal ce tems, ce qui arrive de même pour toutes les autres études : mais comme celle-ci est beaucoup plus agréable, il y a tout lieu d'espérer que le grand nombre s'y portera avec plaisir, sur tout si l'on a soin de la mettre en honneur, de la faire entrer dans les Exercices publics, de proposer des prix & des récompenses pour ceux qui s'y distingueront, & d'employer tous les moiens que l'industrie d'un maître habile & zélé ne manque pas de lui suggérer.

La Chronologie est jointe naturellement à l'Histoire, & rien n'est plus aisé, ni plus court, que d'en donner une idée générale aux jeunes gens, qui leur fasse connoître dans quel tems à peu-près se sont passés les événemens qu'ils lisent : c'est tout ce qu'on peut demander d'eux. Il ne faut jamais manquer non plus à leur faire connoître en gros l'Auteur qu'on leur explique, les principales circonstances de sa vie, & le tems où il a vécu. Un jour que j'expliquois au Collège Roial l'endroit où Quintilien parle des Historiens Grecs, un jeune homme me demanda pourquoi il n'y étoit point fait mention de Plutarque. On lui en avoit expliqué plusieurs vies, mais on avoit omis de lui apprendre dans quel tems & sous quels Empereurs il avoit vécu.

Pour ce qui regarde la Géographie, on peut de même l'apprendre aux jeunes gens sans que cette instruction leur coûte beaucoup de tems ou de peine. La manière la plus simple, la plus aisée, qui se place le plus facilement dans la mémoire, & qui y fixe plus nettement les événemens historiques, c'est d'être exact, à mesure que dans l'explication de l'Auteur il se rencontre une ville, un fleuve, une île, à les montrer sur la carte. En suivant un Général d'Armée dans ses expéditions, comme un Annibal, un Scipion, un Pompée, un César, un Alexandre, les jeunes gens auront occasion de repasser tous les lieux mémorables de l'Univers, & de se graver pour toujours dans l'esprit la suite des faits, & la situation des villes. Quand ils auront été un peu rompus dans cette routine, il sera très facile de leur enseigner les degrés de longitude, de latitude,



latitude, & tout ce qui regarde la Sphère. On se trouve aussi fort bien, pour leur apprendre la Géographie moderne, de les engager quelquefois en famille à lire quelques pages de la gazette, & de les obliger à montrer sur la carte les différens lieux dont il y est parlé. Tout cela n'est point une étude, & cependant cela leur apprend la Géographie d'une manière plus durable que toutes les leçons réglées qu'on leur en donne dans les formes.

Ce que je dis ici suppose que les enfans ont dans leurs chambres des Cartes de Géographie : & c'est à quoi l'on ne doit jamais manquer. Je ne sai s'il seroit impossible d'en mettre aussi dans toutes les Classes. Il suffiroit d'avoir une Mappemonde en grand, avec des Cartes de l'Empire Romain, de la Grèce, de l'Asie mineure, & quelques autres pareilles. La dépense n'iroyt pas fort loin, & elle pourroit tomber sur les écoliers, parce qu'il faudroit renouveler ces Cartes de tems en tems. Je sai que cette pratique a été mise en usage dans quelques Collèges avec succès. Peut-être aussi pourroit-on y ajouter deux tables de Chronologie, dont l'une descendroit jusqu'à Jesus-Christ, & l'autre jusqu'à nous.

Quand je propose ces différentes études, je ne prétens pas qu'elles doivent faire négliger celle de la langue latine, non plus que celle de la langue grecque. On peut aisément, si je ne me trompe, les concilier ensemble. Ce qui doit dominer dans les Classes, c'est l'explication. Je voudrois sur tout que celle de l'Auteur grec ne manquât jamais, & qu'on y donnât tous les jours une demie heure. C'est peu de chose : mais quand ce tems est employé régulièrement, il va fort loin au bout d'un an. La récitation des leçons est ce qui demande le moins de tems, parce que c'est où il y a le moins à profiter pour les écoliers. Un quart d'heure, ce me semble, peut suffire, du moins dans les Classes qui ne sont pas si nombreuses : d'autant plus qu'elle revient deux fois chaque jour, & que le samedi, où l'on fait répéter les leçons de toute la semaine, on y donne plus de tems.

L'attention d'un maître, zélé pour le bien de ses écoliers, & sagement avare du tems, saura lui en faire mé-

nager tous les momens avec tant d'économie , qu'il en trouvera suffisamment pour toutes les études dont j'ai parlé.

## CHAPITRE TROISIÈME.

### *Du devoir des Parens.*

QUINTILIEN fait commencer le devoir des peres & meres au moment même de la naissance de leurs enfans , par le soin qu'il veut qu'ils prennent de leur procurer des nourrices , & de mettre auprès d'eux des domestiques , dont la sagesse & les bonnes mœurs leur soient connues : & il exige d'eux dans la suite une attention continuelle à écarter d'auprès de leurs enfans tout ce qui seroit capable d'altérer le moins du monde leur innocence , & à ne rien dire ou faire en leur présence , qui puisse leur inspirer des principes dangereux , ou leur donner de mauvais exemples.

Lib. 1. cap. 2. Ce qui regarde la matière que je traite ici par rapport aux parens , est d'abord le choix d'un Maître , & d'un Collège , supposé qu'ils prennent le parti d'y envoyer leurs enfans. Quintilien nous marque cette double obligation : en deux mots , mais qui ne laissent rien à désirer. Il veut qu'ils choisissent pour maître un homme d'une vertu consommée : *praeceptorem eligere sanctissimum quemque , cujus rei praecipua prudentibus cura est* ; & pour Collège , celui où régnera une discipline exacte & régulière : & *disciplinam quae maximè severa fuerit*.

Lib. 3. Epist. 3. Pline le Jeune , dans une de ses lettres , où il indique à une Dame de ses amis un Professeur de Rhétorique pour son fils , lui donne sur cette même matière d'admirables avis , qui concernent proprement le choix d'un Collège & d'un Régent , comme l'endroit de Quintilien que j'ai cité auparavant : mais qui peuvent aussi regarder celui d'un Précepteur. L'endroit est trop beau , pour n'être pas mis ici dans toute son étendue.

a » Le secret , pour mettre votre fils en état de mar-  
 » cher dignement sur les traces de ses ancêtres , c'est de  
 » lui donner un bon guide , qui sache lui montrer les rou-  
 » tes de la science & de l'honneur : mais il importe de  
 » bien choisir ce guide. Jusqu'ici l'âge encore tendre de  
 » votre fils l'a tenu auprès de vous sous la conduite de ses  
 » précepteurs , & dans une maison particulière , où les  
 » dangers , supposé qu'il s'y en trouve , sont bien moins  
 » dres. Aujourd'hui qu'il s'agit de l'envoyer aux leçons  
 » publiques , il faut choisir un Professeur d'éloquence ,  
 » dans l'école duquel on soit assuré que règne une disci-  
 » pline exacte , & sur tout une grande modestie & une  
 » grande pureté de mœurs. Car entre les autres avanta-  
 » ges que ce jeune homme a reçus de la nature & de la  
 » fortune , il est d'une beauté singulière : & c'est ce qui  
 » engage encore plus , dans un âge si foible & si dange-  
 » reux , à lui donner un maître qui ne lui serve pas de  
 » précepteur seulement , mais encore de guide & de gar-  
 » dien.

b » Je ne voi personne plus propre à remplir ces devoirs  
 » que Julius Genitor. Je l'aime , & l'amitié que je lui por-  
 » te ne séduit point mon jugement , à qui elle doit sa  
 » naissance. C'est un homme grave & irréprochable : peut-  
 » être trop austère & trop dur dans ses manières , si l'on  
 » s'en raporte à la licence de ces derniers tems. Comme  
 » le talent de la parole est un avantage extérieur , qui se  
 » manifeste & se fait sentir , vous pouvez , sur ce qui re-  
 » garde son éloquence , en croire le témoignage public.

a Quibus omnibus ( avis & ma-  
 joribus ) ita demum similis adoles-  
 cet , si imbutus honestis artibus fue-  
 rit : quas plurimum refert à quo  
 potissimum accipiat. Adhuc illum  
 pueritix ratio intra contubernium  
 tuum tenuit : præceptores domi ha-  
 bui , ubi est vel erroribus modica ,  
 vel etiam nulla materia. Jam stu-  
 dia ejus extra limen proferenda  
 sunt : jam circumspiciendus Rhetor  
 latinus , cujus scholæ severitas , pu-  
 dor in primis , castitas constet. Ad-

est enim adolescenti nostro , cum  
 ceteris naturæ fortunæque dotibus ,  
 eximia corporis pulchritudo : cui  
 in hoc lubrico ætatis non præcep-  
 tor modò , sed cultos etiam rector-  
 que quaerendus est.

b Videor ego demonstrare tibi  
 posse Julium Genitorem. Amatur à  
 me : judicio tamen meo non obstat  
 caritas , quæ ex judicio nata est. Vir est  
 emendatus & gravis : paulo etiam  
 horridior & durior , ut in hac licentia  
 temporum. Quantum eloquentia

N n n n ij

» Il n'en est pas de même des qualités de l'ame : elle a  
 » des abymes où il n'est presque pas possible de pénétrer ;  
 » & de ce côté-là , je vous suis caution de Genitor. Votre  
 » fils ne lui entendra rien dire , dont il ne puisse faire son  
 » profit : il n'apprendra rien de lui , qu'il eût été plus à  
 » propos d'ignorer. Il n'aura pas moins de soin que vous  
 » & moi , de lui remettre sans cesse devant les yeux les  
 » portraits & les vertus de ses ancêtres , & de lui faire  
 » sentir tout le poids du fardeau que leurs grands noms  
 » lui imposent. N'hésitez donc pas à le mettre entre les  
 » mains d'un maître , qui le formera d'abord aux bonnes  
 » mœurs , & ensuite à l'éloquence , qui ne s'apprend ja-  
 » mais bien sans les bonnes mœurs. Adieu. »

Il ne suffit pas de faire choix d'un Collège. Pour en tirer tout le fruit qu'on en peut attendre , il faut que les Parens voient souvent le Principal , les Régens , les Précepteurs , pour s'informer de la conduite de leurs enfans , & du progrès qu'ils font dans l'étude , qu'ils leur donnent des lumières sur leur caractère d'esprit & leurs inclinations , qu'ils doivent mieux connoître que tout autre ; qu'ils prennent avec eux des mesures pour les corriger de leurs défauts ; qu'ils les appuient de toute leur autorité ; qu'ils agissent en tout de concert avec eux , pour les récompenses , les louanges , les réprimandes , les punitions. On ne peut dire combien cette bonne intelligence des parens avec les maîtres peut être utile aux enfans.

*Lib. 1. Sat. 6.*

Horace , dans la belle satire où il témoigne sa vive reconnaissance des peines extraordinaires que son pere avoit prises pour son éducation , ne manque pas de remarquer qu'il avoit soin de voir souvent ses maîtres , & il attribue en partie à cette attention le bonheur qu'il avoit eu non-seulement d'avoir été exempt des desordres ordinaires à la

valeat , pluribus credere potes : nam  
 dicendi facultas aperta & exposita  
 statim cernitur. Vita hominum al-  
 tos recessus magnasque latebras ha-  
 bet : cuius pro Genitore me sponso-  
 rem accipe. Nihil ex hoc viro filius  
 tuus audiet , nisi profuturum : nihil  
 discet , quod nescisse rectius fuerit.

Nec minus saepe ab illo , quam à te  
 meque , admonetur quibus ima-  
 ginibus oneretur , quæ nomina &  
 quanta sustineat. Proinde , faventi-  
 bus diis , trade eum præceptoribus  
 à quæ mores primum , mox elo-  
 quentiam discat , quæ malè sine mo-  
 ribus discitur. Vale.

Jeunesse, mais d'en avoir écarté de soi jusqu'aux plus léggers soupçons.

Atqui si viriis mediocribus ac mea paucis

Mendosa est natura, alioqui recta...

Causa fuir pater his...

Ipse mihi custos incorruptissimus omnes

Circum doctores aderat. Quid multa? pudicum,

Qui primus virtutis honos, servavit ab omni

Non solum facto, verum opprobrio quoque turpi.

C'est une faute, dit Plutarque, bien condannable dans les Pârens, de se croire entièrement déchargés du soin de veiller sur leurs enfans, dès qu'ils les ont remis entre les mains des maîtres, & de ne songer point à s'assurer par leurs propres yeux & leurs propres oreilles du progrès qu'ils font dans l'étude & dans la vertu. Outre qu'il sied mal à un pere, dans une affaire si importante & qui le touche de si près, de s'en rapporter aveuglément à la bonne foi de personnes étrangères, qui chez les Anciens étoient le plus souvent des esclaves ou des affranchis; il est constant, continue le même Auteur, que cette attention d'un pere à s'informer de tems en tems, & à se faire rendre compte des études & de la conduite de son fils, peut servir en même tems à rendre & les écoliers & le maître plus exacts & plus vifs à s'acquitter chacun de leurs devoirs. Il applique à ce sujet un proverbe qui dit, <sup>a</sup> Que rien n'est si propre à engraisser un cheval, que l'œil du Maître.

Quelque juste que soit ce devoir, quelque facile qu'il soit à remplir, il est rare pourtant que les parens s'en acquittent. Ils ne veillent guères davantage sur la conduite de leurs enfans, lorsqu'ils sont devenus plus grands, & qu'ils sont sortis du Collège; & la plupart font paroître sur ce point une indifférence & une négligence qu'on a peine à comprendre. Plusieurs la couvrent du prétexte de leurs affaires & de leurs occupations, comme si l'éducation de leurs enfans n'étoit pas la plus importante de

*De educ. liberis.*

<sup>a</sup> Οὐδὲν ὅτε παῖδι τὸν ὄπτιον, ἀλλὰ παύσει ἐφελκεῖται.

toutes, & comme si la qualité de pere devoit jamais être effacée par celle de magistrat & d'homme public.

Platon remarque que c'est un défaut assez ordinaire à ceux qui sont chargés du gouvernement de l'Etat, de négliger le soin de leur propre famille, & dans un dialogue, qui a pour titre *Laches*, il introduit deux hommes, des plus considérables d'Athènes, qui reconnoissent avec douleur que s'ils ont acquis peu de mérite & de gloire, c'étoit la faute de leurs peres, qui, célèbres d'ailleurs par de grandes actions tant en paix qu'en guerre, & totalement livrés aux affaires d'autrui, n'avoient pris aucun soin de leur éducation, & les avoient abandonnés à eux-mêmes, & à leur propre conduite dans un âge où ils avoient le plus de besoin d'être veillés & retenus. Plût à Dieu que bien des enfans n'eussent pas encore aujourd'hui sujet de faire les mêmes plaintes !

Caton le Censeur, quoiqu'occupé des plus grandes affaires de l'Etat, chargé des plus importans emplois, & l'ame des délibérations du Sénat, ne tomba pas dans ce défaut, lui qui voulut servir de précepteur à son fils. Paul Emile, au milieu de ses plus grandes occupations, trouvoit le tems d'assister aux conférences que faisoient les enfans, & d'animer leurs études par sa présence. Il fut bien païé de ses peines, & la réputation qu'ils s'acquirent en fut une juste & douce récompense.

\* Scipion  
l'Africain le  
second, fut l'un  
de ses enfans.

Ces grands hommes étoient bien éloignés d'un défaut, très commun maintenant, sur tout parmi les grands Seigneurs & les gens de guerre, qui ont grand soin de dire & de répéter à leurs enfans qu'ils ne veulent point faire d'eux des docteurs, & qu'ils ne les ont mis au Collège que pour leur faire passer quelques années en attendant qu'ils aient atteint l'âge d'aller à l'Académie, ou d'entrer dans le service. Un tel discours est capable de ruiner tout le fruit des études, parce qu'il tend directement à étouffer & à éteindre dans l'esprit des jeunes gens toute ardeur d'émulation : au lieu que les parens devroient employer tous leurs soins à faire naître cette émulation, à l'entretenir, à l'augmenter ; parce que, si leurs enfans y sont sensibles dans les Classes, ils la porteront

ensuite dans les emplois qui leur seront confiés , & se piqueront pareillement d'y réussir & de s'y distinguer.

Je reviens au choix d'un Précepteur. Plutarque , dans un traité que nous avons de lui sur la manière d'élever les jeunes gens , veut qu'on trouve dans les maîtres une vie irrépréhensible , un caractère d'esprit raisonnable , un grand fonds d'érudition , & une habileté à conduire formée par une longue expérience. Mais il se plaint amèrement de la négligence , ou plutôt de la stupidité des parens , qui dans un choix , qui décide pour l'ordinaire du sort & du mérite de leurs enfans pour toute la vie , s'en rapportent au premier venu , n'ont égard qu'à la recommandation de personnes peu sûres , & poussés par une fardide avarice vont au rabais dans le choix d'un précepteur , & trouvent que celui qui leur coute le moins est le meilleur. Il rapporte à ce sujet une parole d'Aristipe pleine de sens. Un pere , surpris qu'il lui demandât mille dragmes pour instruire son fils : Quoi ! s'écria-t-il , j'acheterois à ce prix un esclave. Vous en aurez deux pour un , répliqua le Philosophe , insinuant par là à ce pere avaré qu'il ne feroit qu'un esclave de son fils.

500 livres.

Le Poète Satyrique fait les mêmes plaintes , & ne peut souffrir que les peres & meres , pendant qu'ils font mille folles dépenses pour leurs bâtimens , leurs meubles , leurs équipages , leur table , épargnent tout pour l'éducation de leurs enfans.

Juvenal. lib. 3. satyr. 7.

Hos inter sumptus festertia Quintiliano ;  
Ut multum , duo sufficiant. Res nulla minoris.  
Constabit patri quàm filius.

Cratès le philosophe disoit qu'il auroit souhaité monter au lieu le plus éminent de la ville , pour crier de là aux citoyens : » Hommes de peu de sens , quelle est donc votre folie , de ne songer qu'à amasser des richesses , & de négliger absolument l'éducation de vos enfans , pour qui vous dites que vous les amassez ! »

Plut. de libris educandis.

Les parens paient bien cher quelquefois leur nonchalance & leur avarice , lorsque dans la suite ils ont la dou-

Plut. ibid.

leur de voir que leurs enfans , abandonnés à toutes sortes de desordres , les deshonnorent en mille manières , & font souvent plus de dépenses en une seule année pour satisfaire leurs passions , que les parens n'en eussent fait pendant dix années pour leur procurer une éducation honnête & solide.

Ils doivent donc ne rien épargner pour avoir un bon précepteur , & se souvenir que le plus noble aussi bien que le plus salutaire usage qu'ils puissent faire de l'or & de l'argent , c'est de s'en servir pour acheter des hommes de mérite en quelque genre que ce soit , & sur tout pour ce qui regarde l'instruction de leurs enfans.

Tacit. Ann.  
nal. lib. 14.  
cap. 55.

Lorsque Sénèque voulut remettre entre les mains de Néron les grands biens qui lui attiroient l'envie , ce Prince lui répondit que , quelque grands que parussent ces biens , il y avoit des personnes infiniment au dessous du mérite de Sénèque qui en possédoient davantage. » J'ai » honte , lui dit-il , de voir des affranchis plus riches que » vous ; & qu'étant le premier dans mon estime , vous ne » soyiez pas le plus grand dans mon Empire. » *Pudet referre libertinos , qui ditiores spectantur. Unde etiam rubori mihi est , quòd præcipuus caritate , nondum omnes fortuna antecellit.* Je n'examine point si Néron pensoit comme il parle ici : mais ce qui est certain , c'est que les parens sensés & raisonnables doivent penser de la sorte , & voir avec quelque peine , qu'un Intendant , un Secrétaire , quelquefois même un portier , fait chez eux une plus grande fortune que le Précepteur du fils de la maison.

Il faut avouer qu'il y a des peres & des meres , quoi que le nombre en soit petit , qui sur ce point ne manquent pas de noblesse & de générosité ; & qui , non contents de paier de bons appointemens aux Précepteurs de leurs enfans , se croient encore obligés de leur assurer pour toute leur vie un revenu raisonnable , qui les mette en état de jouir en repos & en liberté du fruit de leurs travaux. Quelle diminution fait sur de grands biens , tels qu'en ont tant de personnes riches , une pension viagère de trente , cinquante , cent pistoles , plus ou moins selon les différentes circonstances ! Approche-t-elle des servi-

ces



ces dont elle est le prix ? Je lis toujours avec un plaisir singulier le discours admirable que tient à son pere le jeune Tobie au sujet du guide qui l'avoit conduit pendant son voiage, & le dénombrement qu'il fait des services qu'il en a reçûs, dont il expose la grandeur & le nombre avec la même exactitude que s'il devoit lui-même en tirer la récompense, & non pas la donner. » Mon pere, lui dit-il, quel » le récompense pouvons-nous lui donner, qui ait quel- » que proportion avec les biens dont il nous a comblés ? » Il m'a mené & ramené dans une parfaite santé : il a » été lui-même recevoir l'argent de Gabélus : il m'a fait » avoir la femme que j'ai épousée : il a éloigné d'elle le » démon qui la tourmentoît : il a rempli de joie son pere » & sa mere : il m'a délivré du poisson qui m'alloit dévorer : il vous a fait voir à vous-même la lumière du ciel : » & c'est par lui que nous nous trouvons remplis de toutes sortes de biens. Que pouvons-nous donc lui donner » qui égale tout ce qu'il a fait pour nous ? Mais, je vous prie, mon pere, de le supplier de vouloir bien accepter la moitié de tout le bien que nous avons apporté. »

Tob. 12. 2-4

Quelle noblesse de sentimens ! Le jeune Tobie ne s'imagina pas faire rien de grand pour son guide par une offre si avantageuse, mais il croit qu'il recevra lui-même une grace, dont il se trouvera fort honoré, si le guide daigne accepter son offre : *si fortè dignabitur medietatem de omnibus, quæ allata sunt, sibi assumere.* Voilà un modèle parfait pour les parens ; comme la description qu'il fait des services que son guide lui a rendus en est un aussi pour les Précepteurs, qui doivent servir d'anges gardiens à leurs élèves.

Tous les peres ne sont pas en état de faire la fortune des Précepteurs de leurs enfans, mais tous sont en état & dans l'obligation de les honorer, de leur marquer toujours beaucoup de considération, & de leur attirer par leur conduite l'estime & le respect des enfans & de toute la famille. Il y doit être regardé & respecté comme le pere même : c'est l'idée que les Anciens vouloient qu'on eût d'un Précepteur.

Tome II.

O o o o

*Juvenal.  
lib. 3. satyr. 7.*

*Dii majorum umbris tenuem & sine pondere tertam...*

*Qui præceptorem sancti voluere parentis*

*Esse loco.*

Quoique tous les parens , ceux même qui ne peuvent donner que des appointemens très médiocres , doivent apporter beaucoup d'attention dans le choix d'un Précepteur : il ne faut pas cependant que sur ce point ils portent la délicatesse trop loin , ni qu'ils s'attendent à trouver toutes les qualités qu'on peut désirer dans un bon maître. Rien n'est plus rare qu'un homme qui réunisse en lui toutes ces qualités. Les plus grands Seigneurs , les Princes même , ont bien de la peine à en trouver de tels. On est souvent obligé de confier l'éducation des enfans à de jeunes Précepteurs , qui sont sans expérience , & ne peuvent pas encore avoir acquis beaucoup d'érudition. Pourvu qu'ils apportent de la bonne volonté & de la docilité , qu'ils ne manquent pas d'esprit & de jugement , qu'ils aiment le travail , & que sur-tout ils aient des mœurs pures , & un fonds de religion & de piété , on doit être content. Il faut seulement tâcher de les adresser à quelque personne sage & expérimentée dans ce genre , pour la consulter dans les occasions , & se conduire par ses avis. Mais , ce qui me paroît absolument nécessaire , & à quoi les parens ne doivent jamais manquer , c'est de commencer par mettre entre les mains du maître à qui ils confient leurs enfans quelques livres propres à leur apprendre la manière dont il faut s'y prendre pour les bien élever , tels que sont ceux de M. de Fénelon , & de M. Locke Anglois , & d'autres pareils. Je souhairois que les miens pussent leur être utiles : du moins c'est la vûe que j'ai eue en les composant.

Les peres & meres ne doivent point omettre un moiën puissant qu'ils ont entre les mains d'attirer sur leurs enfans la bénédiction de Dieu : c'est de contribuer plus ou moins , selon la mesure de leurs revenus , à la subsistance de quelque pauvre écolier , & de l'aider à faire ses études. J'ai reçu autrefois un pareil secours de la libéralité de feu M. le

Peletier le Ministre. J'eus le bonheur de me trouver dans les mêmes classes que Messieurs ses \* enfans au Collège du Plessis , & de profiter de l'excellente éducation qu'on leur donnoit. Je leur disputois souvent les premières places & les prix. M. le Peletier me récompensoit comme eux. Je puis dire que pendant tout le cours de mes études il m'a tenu lieu de pere ; & depuis il m'a toujours témoigné une bonté véritablement paternelle. Il n'y a point de jour dans ma vie où je ne m'en souvienné , & ma reconnoissance devient d'autant plus vive , que je sens mieux de jour en jour de quel prix est une bonne éducation.

\* *Fen M. PÉ-  
nique d'An-  
g. 15. & M. le  
Peletier an-  
cien Premier  
Président.*

## CHAPITRE QUATRIÈME.

### *Du devoir des Précepteurs.*

**I**L me reste peu de choses à ajouter sur ce sujet , après tout ce que j'en ai dit dans les différentes parties de ce traité.

<sup>a</sup> Les Précepteurs tiennent la place des peres & des meres , ils doivent donc en prendre les sentimens , & en avoir la douceur & la tendresse : mais une douceur qui ne dégénère point en mollesse , & une tendresse qui soit réglée par la raison. Rien de ce que feroient les peres & les meres pour leurs enfans , ne doit leur paroître au dessous d'eux : j'entens par là certaines attentions , certains soins pour leur personne & pour leur santé , surtout quand ils sont encore dans un âge tendre ou malades. Cette attention , ces soins plaisent infiniment aux parens , & servent beaucoup à leur mettre l'esprit en repos.

Par la même raison , qu'ils tiennent la place des peres & des meres , ils ne doivent pas se regarder comme les maîtres absolus des enfans , ni prétendre les gouverner à leur gré & selon leur caprice , sans aucune dépendance

<sup>a</sup> Sumat ante omnia parentis erga discipulos suos animum , ac succedere se in eorum locum , à qui-

bus sibi liberi traduntur , existimet.  
*Quintil. lib. 2. cap. 2.*

des parens , sans les consulter en rien , quelquefois même en défendant aux enfans sous de grosses peines de leur rien déclarer de ce qui se passe en particulier. Des maîtres qui n'agissent que par raison & selon les règles , n'ont pas besoin d'imposer à leurs disciples ce silence & ce secret , qui a quelque chose d'odieux & de tyrannique , & dont les parens ont un juste sujet de se plaindre. En communiquant leur autorité aux maîtres , ils n'ont pas prétendu s'en dépouiller eux-mêmes. Rien n'est plus juste , ni plus raisonnable , que de les consulter sur ce qui regarde la manière de conduire leurs enfans , d'agir en tout de concert avec eux , de prendre leurs avis , d'entrer dans leurs vûes , en un mot d'avoir de part & d'autre une confiance & une ouverture entière , qui laisse la liberté de se dire mutuellement tout ce que l'on croit pouvoir être utile aux enfans. Je suppose que les parens sont tels qu'ils doivent être , & qu'ils n'exigent rien qui soit contraire à une éducation chrétienne. S'il en étoit autrement , les Précepteurs , en souffrant avec patience & condescendance tout ce qui se peut tolérer , ont la voie des remontrances douces & modérées. Quand elles sont inutiles , il ne leur reste que le parti de se retirer , & de quitter un emploi où il ne leur est pas permis de suivre les lumières de leur conscience , ni de s'acquitter de leur devoir ; mais de le quitter d'une manière honnête & polie , sans témoigner de mauvaise humeur , & sans rompre avec les parens.

Ce que j'ai dit de la bonne intelligence des Précepteurs avec les parens , doit s'entendre aussi par rapport au Principal d'un Collège , quand les enfans y demeurent. C'est à lui premièrement qu'on les confie : c'est lui qui est chargé de la discipline du Collège , tant en public qu'en particulier : c'est lui qui répond de tout ce qui s'y passe. Or , sans la subordination dont je parle , il n'est point en état de s'acquitter des devoirs essentiels à la place & à la qualité de Principal.

Parmi les vertus d'un bon maître , la vigilance & l'assiduité tiennent un des premiers rangs. Il ne peut les porter trop loin , pourvu que ce soit sans gêne , sans contrainte , & sans affectation. Il est l'ange gardien des enfans.

Il n'y a point de moment où il ne soit chargé de leur conduite. Si son absence, ou son inattention (car l'une équivaut à l'autre) donne lieu à l'homme ennemi, qui tourne sans cesse autour d'eux, de leur enlever le précieux trésor de leur innocence, que répondra-t-il à Jésus-Christ qui lui demandera compte de leur ame, & qui lui reprochera d'avoir été moins vigilant pour les garder, que le démon pour les perdre? Le malheur est que la plupart des maîtres souvent ne sont avertis de leur obligation sur ce point que par une funeste expérience, qu'ils auroient dû prévenir par une sainte & religieuse sollicitude, qui fait le caractère propre de tout homme préposé à la conduite des autres: *Qui præest, in sollicitudine.*

Rom. 12. 8.

Le soin du maître doit s'étendre sur les domestiques qui servent les enfans, & ce n'est pas là une de ses moindres obligations, quoiqu'elle soit pour l'ordinaire ignorée ou négligée. Car, comme le remarque Quintilien, il n'y a pas moins de danger à craindre de la part de domestiques vicieux, que de celle des compagnons d'étude, qui pour l'ordinaire ont plus d'éducation & d'honneur: *nec tutior inter servos malos, quàm ingenuos parum modestos, conversatio est.* La règle est donc de ne jamais laisser un enfant seul avec les domestiques, à moins qu'on ne soit bien sûr de leur probité & de leur piété: car il s'en trouve de tels, qui ne peuvent être ménagés avec trop de soin par les parens & par les maîtres.

Lib. 1. cap. 3.

Comme les enfans, sur-tout dans un âge tendre, ont l'esprit volage & léger, il est bon que le maître, pendant les études même qu'ils font en particulier, ne les perde point de vue. Sa présence seule contribue beaucoup à les rendre plus attentifs, en fixant & arrêtant leur imagination; & elle leur épargne bien des distractions & des négligences, qui sont la source des fautes qu'ils font dans leurs compositions, & qui donnent lieu ensuite à des réprimandes & à des punitions, que le maître auroit pu prévenir par une attention plutôt assidue qu'incommode & pressante. C'est ce que Quintilien insinue par ces mots: *assiduus sit potius, quàm immodicus.*

L'assiduité ne doit point paroître difficile dans le Col-

lège, où les maîtres sont absolument libres pendant tout le tems des Classes, ce qui les rendroit entièrement inexcusables s'ils y manquoient : au lieu que la même assiduité est fort dure & fort gênante dans les maisons particulières, où le Précepteur est chargé de ses écoliers pendant toute la journée. Il est de la sagesse des parens, & je puis dire qu'il est aussi de leur intérêt, de s'appliquer, autant qu'il leur sera possible, à adoucir ce joug, en laissant chaque semaine au maître une liberté entière pendant un après-midi, & prenant sur eux-mêmes le soin de veiller pendant ce tems-là sur leurs enfans. Il n'y a point de santé qui puisse soutenir une gêne si continuelle. Un Précepteur a besoin de respirer, de voir ses amis, d'entretenir ses connoissances, de consulter sur ses études & sur les difficultés qui se rencontrent dans l'éducation, en un mot de n'être pas toujours tête-à-tête avec son écolier. On ne sauroit dire combien cette condescendance, de la part des parens, est propre à encourager les maîtres, & à rendre leur zèle plus vif & plus vigilant.

J'ai déjà averti qu'ils ne doivent jamais agir par passion, par humeur, par caprice. C'est-là un des plus grands défauts en matière d'éducation, parce qu'il n'échappe jamais aux yeux clairvoians des écoliers, qu'il rend presque inutiles toutes les bonnes qualités du maître, & qu'il ôte à ses avis & à ses remontrances presque toute autorité. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que ceux qui agissent le plus par humeur, sont ceux qui s'en aperçoivent le moins, & que souvent même ils sauroient mauvais gré à quiconque entreprendroit de les en avertir, ce qui est pourtant le meilleur office que leur puisse rendre un ami.

J'ai honte de rapporter ici certains termes injurieux dont on se sert quelquefois à l'égard des écoliers, *cruche*, *bête*, *âne*, *cheval de carosse*, &c. & je ne le ferois point, si je ne savois que ces termes se trouvent encore dans la bouche de quelques maîtres. Est-ce la raison, est-ce la politesse, est-ce le bon esprit qui dictent un tel langage ? Ne voit-on pas clairement qu'il ne peut être que l'effet, ou d'une basse éducation qu'on a reçue, ou d'une grossièreté d'esprit qui ne sent point ce que c'est que bienveillance,

ou d'un caractère violent & emporté qui ne peut se contenir ?

Parmi ceux qui se chargent de l'éducation de la Jeunesse, il y en a plusieurs que l'état serré de leurs affaires, ou même souvent une pauvreté entière, obligent d'entrer dans cette profession ; & ils ne doivent point en rougir. Le célèbre Origène enseigna la Grammaire pour avoir de quoi subsister, & il eut le bonheur de conserver pendant toute sa vie le souvenir & l'amour de la pauvreté où son pere l'avoit laissé en mourant. C'est un beau modèle pour les maîtres. Le salaire qu'ils retirent de leurs peines, est certainement bien légitime & bien mérité. Je voudrois cependant que ce ne fût point là le seul motif, ni même le motif dominant, qui les y engageât ; mais que la volonté de Dieu, & le desir de se sanctifier, y eussent la principale & la première part. La dureté des parens oblige souvent les maîtres à marchander avec eux, & à disputer sur le prix. Il seroit à souhaiter, que d'un côté la générosité des peres & meres, & de l'autre le desintéressement des maîtres, ôtassent lieu à ces sortes de conventions, qui ont, ce me semble, quelque chose de bas & de fordide. Il est beau, pour les derniers, de compter un peu plus qu'on ne fait ordinairement sur la Providence ; & je n'ai jamais vu qu'elle ait manqué à ceux qui s'y sont fiés pleinement.

Si les vues intéressées sont indignes d'un Précepteur véritablement chrétien, celles de la vanité & de l'ambition ne le sont pas moins. J'ai toujours admiré ce que dit saint Augustin du motif qui engagea Nébride à se charger de l'instruction de la Jeunesse ; motif bien opposé aux deux défauts dont je parle ici. Il étoit ami intime de saint Augustin, & avoit quitté son pays, ses biens, & sa mere, pour le suivre à Milan, sans autre raison que de s'occuper avec son ami à la recherche de la vérité & de la sagesse, qu'ils cherchoient tous deux avec une égale ardeur. Il ne put refuser à ses prières instantes d'entrer en qualité de sous-maître chez Véréconde qui enseignoit les belles lettres à Milan. Ce ne fut point, dit saint Augustin, le desir du gain qui porta Nébride à prendre cet emploi,

*Confess. V.  
6. cap. 10.*

puisqu'il en auroit trouvé de bien plus importants, s'il l'avoit voulu ; & encore moins des vûes de vanité ou d'ambition. Il avoit toujours évité de se faire connoître aux grands du monde, n'ambitionnant que l'obscurité d'une retraite paisible, où il pût donner tout son tems à l'étude de la sagesse.

*S. Chrysost.  
de vit. Monac.  
lib. 2. cap. 14.*

Cet exemple m'en rappelle un autre, qui n'est pas moins admirable, & qui regarde l'éducation d'un jeune homme de grande qualité. Le pere, plein d'ambition, ne songeoit qu'à élever son fils dans les dignités du siècle ; & la mere, véritablement chrétienne, qu'à le rendre grand dans le ciel. Elle crut n'y pouvoir réussir que par une sainte éducation ; & pour cela, elle proposa à un solitaire qu'elle avoit prié de venir à Antioche, de quitter sa montagne & sa retraite pour se charger du soin de son fils. Elle l'en conjura d'une manière si vive & si touchante, en lui protestant qu'il répondroit de l'ame de cet enfant, qu'il ne crut pas pouvoir s'en défendre. Le succès répondit à l'espérance de cette pieuse mere. L'enfant, conduit par son excellent précepteur, fit des progrès extraordinaires dans les sciences, & encore plus dans la piété. Gai, civil, affable, honnête à l'égard de tout le monde, il s'insinua, par cet extérieur agréable, dans l'esprit de ses compagnons ; ce qui lui donna moyen d'en gagner plusieurs, & de les porter à embrasser la vertu. C'est saint Chrysostome, témoin oculaire de ce fait, qui en a écrit l'histoire, mais bien plus au long que je ne l'ai rapportée ici.

*Tom. 1. Diss.  
Prélim. pag.  
XLVIII.*

Ce que je conclus de ces deux exemples, & par où je finis ce chapitre, c'est que la piété est de toutes les qualités d'un précepteur la plus essentielle, la plus importante, celle qu'il faut préférer à toutes les autres, & qui y ajoute un prix infini. Elle inspire aux maîtres un zèle, une ardeur, un empressement pour le salut de leurs disciples, qui attirent ordinairement sur eux la bénédiction du ciel. J'ai rapporté ailleurs un bel exemple de ce zèle dans la personne de saint Augustin, qui doit servir d'instruction & de modèle à tous les maîtres chrétiens.

## CHAPITRE



## CHAPITRE CINQUIÈME.

*Du devoir des Écoliers.*

**Q**UINTILIEN <sup>a</sup> prétend avoir renfermé presque tous les devoirs des écoliers dans cet unique avis qu'il leur donne, d'aimer ceux qui les enseignent, comme ils aiment les sciences qu'ils apprennent d'eux, & de les regarder comme des pères, dont ils tiennent, non la vie du corps, mais l'instruction qui est comme la vie de l'âme. En effet, ce sentiment de tendresse & de respect suffit pour les rendre dociles pendant leurs études, & pleins de reconnaissance pendant tout le tems de leur vie : ce qui me paroît renfermer une grande partie de ce qu'on attend d'eux.

<sup>b</sup> La docilité, qui consiste à se laisser conduire, à bien recevoir les avis des maîtres, & à les mettre en pratique, est proprement la vertu des écoliers ; comme celle des maîtres, est de bien enseigner. L'une ne peut rien sans l'autre : & comme il ne suffit pas qu'un laboureur répande la semence, mais qu'il faut que la terre, après avoir ouvert son sein pour la recevoir, la couve, pour ainsi dire, l'échauffe, l'entretienne, & l'humecte ; de même tout le fruit de l'instruction dépend de la parfaite correspondance du maître & du disciple.

La reconnaissance pour ceux qui ont travaillé à notre éducation, fait le caractère d'un honnête homme, & est la marque d'un bon cœur. <sup>c</sup> Qui de nous, dit Cicéron,

a Plura de officiis docentium locutus, discipulos id unum interim moneo, ut præceptores suos non minus quam ipsa studia ament; & parentes esse, non quidem corporum, sed mentium credant. *Quintil. lib. 2. cap. 9.*

b Ut magistrorum officium est, docere; sic, discipulorum, præbere

*Tome I I.*

se dociles : alioqui neutrum sine altero sufficit. Et, sicut frustra sparsis semina, nisi illa præmollitus foverit sulcus : ita eloquentia coalescere nequit, nisi sociata tradentis accipientisque concordia. *Quintil. ibid.*

c Quis est nostrum liberaliter educatus, cui non educator, cui non

P p p

a été instruit avec quelque soin , à qui la vûe , ou même le simple souvenir de ses précepteurs , de ses maîtres , & du lieu où il a été nourri ou élevé , ne fasse un singulier plaisir ? a Sénèque exhorte les jeunes gens à conserver toujours un grand respect pour leurs maîtres , aux soins desquels ils sont redevables de s'être corrigés de leurs défauts , & d'avoir pris des sentimens d'honneur & de probité. b Leur exactitude & leur sévérité déplaisent quelquefois dans un âge , où l'on est peu en état de juger des obligations qu'on leur a. Mais quand les années ont mûri l'esprit & le jugement , on reconnoît que ce qui nous donnoit de l'éloignement pour eux , je veux dire les avertissemens , les reprimandes , & la sévère exactitude à réprimer les passions d'un âge peu prudent & peu considéré , est précisément ce qui les doit faire estimer & aimer. Aussi voyons-nous que Marc Aurèle , l'un des plus sages & des plus illustres Empereurs qu'ait eu Rome , remercioit les dieux de deux choses surtout : de ce qu'il avoit eu pour lui-même d'excellens précepteurs , & de ce qu'il en avoit trouvé de pareils pour ses enfans.

M. Aurél.  
lib. 1. §. 17.

Quintilien , après avoir marqué les différens caractères d'esprit des jeunes gens , nous trace en peu de mots le portrait d'un écolier parfait selon lui , & certainement très aimable. » Pour moi , dit-il , je veux un enfant que la » louange excite , qui soit sensible à la gloire , qui pleure quand il se voit vaincu. Une noble émulation le tiendra toujours en haleine : un reproche , une réprimande de le piquera jusqu'au vif : l'honneur lui fera tout faire. Il ne faut point craindre qu'un tel écolier s'abandonne jamais à la paresse. « *Mihi ille deus puer , quem*

magister suis arque doctor , cui non locus ille mutus ubi ipse alius aut doctus est , cum grata recordatione in mente versetur ? *Cic. pro Plane. n. 81.*

a Præceptores suos adolescens veneretur ac suspiciat , quorum beneficio se virtus exiit , & sub quorum turcia positus exercet artes bonas. *Senec. Epist. 83.*

b Tam diu illos odio habemus , quamdiu graves judicamus , & quamdiu beneficia illorum non intelligimus. Cum jam ætas aliquid prudentiæ collegit , apparet propter illa ipsa amari à nobis debere , propter quæ non amabantur ; admonitiones , severitatem , & inconsultæ adolescentiæ custodiam. *Senec. lib. 5. de Benef. cap. 5.*

*laus excitet, quem gloria juvet, qui victus flect. Hic erit alendus ambitu : hunc mordebit objurgatio : hunc honor excitabit : in hoc desidiâ nunguam verebor.*

Quelque cas que fasse Quintilien des qualités de l'esprit, il estime infiniment plus celles du cœur, sans lesquelles il compte les autres pour rien. Dans le même chapitre, d'où j'ai tiré les paroles précédentes, il avoit déclaré qu'il n'auroit jamais bonne opinion d'un enfant qui mettroit son étude à faire rire en contrefaisant les manières, la mine, & les défauts des autres. Il en rend aussitôt une admirable raison. « Un enfant, dit-il, pour avoir véritablement de l'esprit selon moi, doit être bon & vertueux : autrement, je l'aimerois mieux un peu lent & tardif, qu'avec un mauvais caractère d'esprit. *Non dabit mihi spem bonæ indolis, qui hoc imitandi studio peret, ut videatur. Nam probus quoque imprimis erit ille verè ingeniosus : alioqui non pejus dixerim, tardi esse ingenti, quàm mali.*

Il nous montre toutes ces qualités dans l'aîné de ses deux enfans, dont il peint le caractère & déplore la perte d'une manière si éloquente & si touchante dans la belle préface de son sixième livre. On me permettra d'en insérer ici un petit extrait, qui ne sera pas inutile pour les jeunes gens, & où ils trouveront un modèle qui convient fort à leur âge & à leur état.

Après avoir parlé de son cadet qui étoit mort à l'âge de cinq ans, & avoir décrit les grâces & la beauté de son visage, la gentillesse de ses paroles, la vivacité de son esprit qui commençoit à briller à travers les voiles de l'enfance, il passe à son aîné. « Il me restoit après cela, dit-il, mon fils Quintilien, qui étoit tout mon plaisir, toute mon espérance : & il pouvoit suffire pour ma consolation. Car, entré déjà dans sa dixième année, ce n'étoit plus des fleurs qu'il monstroît comme son jeune frère, mais des fruits tout formés, & dont l'attente ne pouvoit plus tromper... J'ai bien de l'expérience, mais je

a Una post hæc Quintiliani mei spe ac voluptate nitebar : & poterat sufficere solatio. Non enim flosculos, sicut prius, sed, jam decimum

ætatis ingressus annum, certos atque deformatos fructus ostendebat. Juto... has me in illo vidiſſe virtutes ingenii, non modo ad perci-

P p p p ij

» n'ai jamais vu dans aucun enfant , je ne dis pas seule-  
 » ment tant de belles dispositions pour les sciences , ni  
 » tant de goût & d'inclination pour l'étude , ( ses maîtres  
 » le savent , ) mais tant de probité , de naturel , de bonté  
 » d'ame , de douceur , de penchant à faire plaisir & à obli-  
 » ger , que j'en ai connu en lui. «

»<sup>a</sup> Il avoit outre cela tous les avantages que donne la  
 » nature : un son de voix charmant , une physionomie  
 » douce , une facilité surprenante à bien prononcer les deux  
 » langues , comme s'il eût été également né pour l'une  
 » & pour l'autre.

»<sup>b</sup> Mais tout cela n'étoit encore que des espérances.  
 » Je fais bien plus de cas de ses rares vertus : de son éga-  
 » lité d'ame , de sa fermeté , de la force avec laquelle il  
 » se roidissoit contre les craintes & les douleurs. Car avec  
 » quel étonnement des médecins a-t-il supporté une ma-  
 » ladie de huit mois ! Sur le point de mourir il me con-  
 » soloit lui-même , & me défendoit de le pleurer. Son ef-  
 » prit s'égaroit-il quelquefois dans ces derniers momens :  
 » il n'étoit occupé pendant ses rêveries que de sciences  
 » & d'études. O vaines & trompeuses espérances ! &c.

Y a-t-il beaucoup de jeunes gens parmi nous , dont on  
 puisse dire avec vérité autant de bien , qu'en dit ici Quin-  
 tilien de son fils ? Quelle honte seroit-ce pour eux , si , nés  
 & élevés dans le christianisme , ils n'avoient pas même les  
 vertus des enfans payens ? Je ne crains point de les répéter  
 encore ici : docilité ; obéissance , respect pour les maîtres ,  
 porté jusqu'à la tendresse , & source d'une reconnoissance  
 éternelle ; ardeur pour l'étude , & goût merveilleux pour

piendas disciplinas , quo nihil prae-  
 stantius cognovi plurima expertus ,  
 studique jam tum non coacti ,  
 ( sciunt praeceptores ) sed probita-  
 tis , pietatis , humanitatis , liberali-  
 tatis...

<sup>a</sup> Etiam illa fortuita aderant omnia ,  
 vocis jucunditas claritasque ,  
 oris suavis , & in utrumque lin-  
 gua , tanquam ad eam demum natus  
 esset , expressa proprietas omnium

literarum.

<sup>b</sup> Sed hæc spes adhuc. Illa majora : constantia , gravitas , contra dolores etiam ac metus robur. Nam quo ille animo , qua medicorum admiratione , mensum octo valetudinem tulit ! Ut me in supremis consolatus est ! Quam , etiam deficiens , jamque non noster , ipsum illum alienata mentis errorem circa solas litteras non habuit !

les sciences ; éloignement du vice & de fordre , fonds admirable de probité , de bonté , de douceur , d'honnêteté , de libéralité ; patience même , courage , & grandeur d'ame dans le cours d'une longue maladie. Que manquoit-il donc à toutes ces vertus ? Ce qui seul pouvoit les rendre véritablement dignes de ce nom , & devoit en être comme l'ame , & en faire tout le prix : le don précieux de la foi & de la piété , la connoissance salutaire du Médiateur , un desir sincère de plaire à Dieu , & de lui rapporter toutes ses actions.

Voilà ce qui relève infiniment toutes les autres qualités des enfans chrétiens , & ce qui seul mérite de leur être proposé comme un modèle parfait , & digne en tout d'être imité. Ils peuvent le trouver dans deux Saints illustres , dont la science & la vertu ont fait tant d'honneur à l'Eglise , je veux dire S. Basile , & S. Grégoire de Nazianze.

Ils étoient tous deux sortis de familles fort nobles selon le monde , & encore plus selon Dieu. Ils naquirent presque en même tems , & leur naissance fut le fruit des prières & de la piété de leurs meres , qui dès ce moment même les offrirent à Dieu , dont elles les avoient reçus. Celle de S. Grégoire , le lui présentant dans l'Eglise , sanctifia ses mains par les livres sacrés qu'elle lui fit toucher.

Ils avoient l'un & l'autre tout ce qui rend les enfans aimables , beauté de corps , agrément dans l'esprit , douceur & politesse dans les manières.

Leur éducation fut telle qu'on peut se l'imaginer dans des familles , où la piété étoit , s'il est permis de parler ainsi , héréditaire & domestique ; & où peres , meres , freres , sœurs , aieuls de côté & d'autre , étoient tous des saints , & la plupart des saints fort illustres.

Le naturel heureux que Dieu leur avoit accordé , fut cultivé avec tout le soin possible. Après les études domestiques , on les envoya séparément dans les villes de la Grèce qui avoient le plus de réputation pour les sciences , & ils y prirent les leçons des plus excellens maîtres.

Enfin ils se rejoignirent à Athènes. On sait que cette ville étoit comme le théâtre & le centre des belles let-



vertu. Ils vivoient sous le même toit, mangeoient à la même table, avoient les mêmes exercices & les mêmes plaisirs, & n'étoient, à proprement parler, qu'une même ame : union merveilleuse, dit saint Grégoire, qui ne peut être réellement produite que par une amitié chaste & chrétienne.

Nous aspirions tous deux également à la science, objet le plus capable d'exciter des sentimens d'envie & de jalousie : & néanmoins, absolument exemts de cette passion subtile & maligne, nous ne connoissions & n'éprouvions entre nous qu'une noble émulation. Chacun de nous, plus sensible à la gloire de son ami qu'à la sienne propre, cherchoit, non à l'emporter sur lui, mais à lui céder & à l'imiter.

Notre principale étude, & notre unique but, étoit la vertu. Nous songions à rendre notre amitié éternelle, en nous préparant nous-mêmes à la bienheureuse immortalité, & en nous détachant de plus en plus de l'amour des choses de la terre. Nous prenions pour conducteur & pour guide la parole de Dieu. Nous nous servions nous-mêmes de maîtres & de surveillans, en nous exhortant mutuellement à la piété ; & je pourrois dire, s'il n'y avoit point quelque sorte de vanité à s'exprimer ainsi, que nous nous tenions lieu de règle l'un à l'autre, pour discerner le faux du vrai, & le bon du mauvais.

Nous n'avions aucun commerce avec ceux de nos compagnons qui étoient pétulans, violens, ou déréglés dans leurs mœurs ; & nous ne fréquentions que ceux qui par leur modestie, leur retenue, & leur sagesse pouvoient nous aider & nous soutenir dans le bon dessein que nous avions, sachant qu'il en est des mauvais exemples comme des maladies contagieuses, qui se communiquent aisément.

Ces deux Saints, & l'on ne peut trop le répéter aux jeunes gens, brillèrent toujours parmi leurs compagnons par la beauté & la vivacité de leur esprit, par leur assiduité au travail, par le succès extraordinaire qu'ils eurent dans toutes leurs études, par la facilité & la promptitude avec laquelle ils faisoient toutes les sciences qu'on enseignoit à Athènes, belles lettres, poésie, éloquence,

philosophie : mais ils se distinguèrent encore plus par une innocence de mœurs, qui étoit allarmée à la vue du moindre danger, & qui craignoit jusqu'à l'ombre du mal. Un songe qu'eut S. Grégoire dans la plus tendre jeunesse, & dont il nous a laissé en vers une élégante description, contribua beaucoup à lui inspirer de tels sentimens. Pendant qu'il dormoit, il crut voir deux vierges de même âge, & d'une égale beauté, vêtues d'une manière modeste, & sans aucune de ces parures que recherchent les personnes du siècle. \* Elles avoient les yeux baissés en terre, & le visage couvert d'un voile, qui n'empéchoit pas qu'on n'entrevit la rougeur que répandoit sur leurs joues une pudeur virginale. Leur vûe, ajoute le Saint, me remplit de joie : car elles me paroissoient avoir quelque chose au dessus de l'humain. Elles de leur côté m'embrassèrent & me caressèrent comme un enfant qu'elles aimoient tendrement : & quand je leur demandai qui elles étoient, elles me dirent, l'une qu'elle étoit la \* Pureté, & l'autre la \* Contenance, mais toutes deux les compagnes de Jésus-Christ, & les amies de ceux qui renoncent au mariage pour mener une vie céleste. Elles m'exhortèrent d'unir mon cœur & mon esprit au leur, afin que m'ayant rempli de l'éclat de la virginité, elles pussent me présenter devant la lumière de la Trinité immortelle. Après ces paroles elles s'envolèrent au ciel, & mes yeux les suivirent le plus loin qu'ils purent.

\* Ἀγνία.

\* Σοφροσύνη.

Tout cela n'étoit qu'un songe, mais qui fit un effet très réel sur le cœur du Saint. Il n'oublia jamais cette image si agréable de la chasteté, & il la repassoit avec plaisir dans son esprit. Ce fut, comme il le dit lui-même, une étincelle de feu, qui s'enflammant de plus en plus, l'embrasa d'amour pour une continence parfaite.

Ils avoient grand besoin, lui & Basile, d'une telle vertu, pour se soutenir au milieu des périls d'Athènes, la

α Κριδίτην δ' ἐφύσθη καρύατα ἰδί παρὰ  
 Κρυψάδου, κατὰ γὰρ ἱερὰν ἔρμην' ἔχον·  
 Ἀΐδιος ἀμφοτέρωσι δούκων καλὸν ἔρως,  
 ὅσσην ἑστίαται φάριθ' οὐ' ἐκ φαρίων.

ville \*



ville du monde la plus dangereuse pour les mœurs à cause de ce concours extraordinaire de jeunes gens qui s'y rendoient de toutes parts , & qui y apportoit chacun leurs vices & leurs dérèglemens. Mais , dit saint Grégoire , nous eumes le bonheur d'éprouver dans cette ville corrompue quelque chose de pareil à ce que disent les Poètes d'un fleuve qui conserve la douceur de ses eaux au milieu de l'amertume de celles de la mer , & d'un animal qui subsiste au milieu du feu. Nous n'avions aucun commerce d'amitié avec les méchans. Nous ne connoissions à Athènes que deux chemins : l'un qui nous conduisoit à l'Eglise , & aux saints Docteurs qui y enseignoient , l'autre qui nous menoit aux Ecoles , & chez nos maîtres de littérature. Pour ceux qui conduisoient aux fêtes mondaines , aux spectacles , aux assemblées , aux festins , nous les ignorions absolument.

Il semble que des jeunes gens de ce caractère , qui se séparoient de toute société , qui n'avoient aucune part aux plaisirs & aux divertissemens de ceux de leur âge , dont la vie pure & innocente étoit une censure continue du dérèglement des autres , devoient être en butte à tous leurs compagnons , & devenir l'objet de leur haine , ou du moins de leur mépris & de leurs railleries. Ce fut tout le contraire ; & rien n'est plus glorieux à la mémoire de ces deux illustres amis , & j'ose le dire , ne fait plus d'honneur à la piété même , qu'un tel événement. Il faisoit en effet que leur vertu fût bien pure , & leur conduite bien sage & bien mesurée , pour avoir su , non seulement éviter l'envie & la haine , mais s'attirer généralement l'estime , l'amour , le respect de tous leurs compagnons.

C'est ce qui parut d'une manière bien éclatante , lorsqu'on apprit qu'ils songeoient à quitter Athènes pour retourner dans leur patrie. La douleur fut universelle. Les cris & les plaintes retentissoient de toutes parts. Les larmes coulèrent de tous les yeux. Ils alloient perdre , disoient-ils , tout l'honneur de leur ville , & la gloire de leurs écoles. Les maîtres & les écoliers , joignant aux prières & aux plaintes la force & la violence , protestoient

qu'ils ne les laissent point aller , & qu'ils ne consentiroient jamais à leur départ. Il falut effectivement que l'un d'eux cédât à un empiement si extraordinaire , & que l'on pourroit plutôt appeler une violente conspiration : ce fut Grégoire. On peut juger quelle fut sa douleur.

Je ne fais s'il est possible d'imaginer un modèle plus parfait pour les jeunes gens , que celui que je viens d'exposer à leurs yeux , où l'on trouve réunis tous les traits qui peuvent rendre la jeunesse aimable & estimable : noblesse du sang , beauté d'esprit , ardeur incroyable pour l'étude , succès merveilles dans toutes les sciences , manières polies & honnêtes , modestie étonnante au milieu des louanges & des applaudissemens publics , & , ce qui relève infiniment toutes ces qualités , une piété & une crainte de Dieu que les mauvais exemples ne firent qu'accroître & fortifier. On peut lire dans le troisième Tome des Lettres de M. du Guet , un caractère admirable de ces deux grands Saints , composé exprès pour des écoliers qui répondoient sur quelques-uns de leurs traités.

- Outre les exemples de quelques Saints illustres du christianisme , tels que les deux que j'ai proposés , il est bon que les jeunes gens en cherchent eux-mêmes dans les livres sacrés. Ils y trouveront le jeune Samuel , qui par sa piété & sa vertu se rendoit également agréable à Dieu & aux hommes : *Puer autem Samuel proficiebat atque crescebat , & placebat tam Domino , quam hominibus.* Ils y admireront un saint Roi , qui dès l'âge de huit ans marchant sur les traces de David , fut toujours attentif à plaire en tout à Dieu : *Fecit quod placitum erat coram Domino , & ambulavit per omnes vias David patris sui.* Ils y verront Tobie le pere , après avoir passé lui-même sa jeunesse dans l'innocence , en fuyant la compagnie de ceux qui alloient adorer les veaux d'or , en ne faisant paroître rien de puérile dans sa conduite , & gardant exactement toutes les observances de la loi dès l'âge le plus tendre : *Solus fugiebat consortia omnium . . . Nihil puerile gessit in opere . . . Hac & his familia secundum legem Dei puerulus observabat :* ils le verront , dis-je , élever son fils de la même sorte , en lui enseignant dès son enfance
1. Reg. 3. 26.  
4. Reg. 22. 2.  
Tob. cap. 1.

à craindre Dieu , & à s'abstenir de tout péché , *Quem ab infantia timere Deum docuit , & abstinere ab omni peccato.* Ils seront surpris de trouver lontems avant le christianisme un courage véritablement héroïque & chrétien dans les sept freres Maccabées, tous déterminés à mourir par les plus cruels supplices , plutôt que de violer la loi de Dieu : *Parati sumus mori , magis quam patrias Dei leges prævaricari.*

Ibid.

2. Maccab.  
7. 2.

Mais c'est dans la source même de la sainteté & de la piété qu'ils doivent aller puiser leurs sentimens , c'est à dire dans Jesus-Christ , qui , pour sanctifier l'enfance & l'adolescence , a bien voulu naître enfant , dans la suite donner aux jeunes gens l'exemple de toutes les vertus qui leur conviennent , par son exactitude à aller au Temple aux jours marqués , par son attention à écouter les Docteurs , par la sagesse & la modestie de ses réponses , par son application à faire l'œuvre de son pere , & à exécuter ses ordres , sans consulter en cela ni le sang ni la nature ; par sa parfaite soumission à ses parens , enfin par le soin qu'il a pris de faire paroître au dehors devant Dieu & devant les hommes , à mesure qu'il avançoit en âge , des progrès sensibles de la grace & de la sagesse , dont il avoit reçu la plénitude dès le premier moment de son Incarnation.

### Conclusion de cet Ouvrage.

ME VOICI enfin arrivé à la fin de mon ouvrage. Je croi ne l'avoir entrepris que par des vûes du bien public , pour être de quelque secours , si je le pouvois , aux jeunes gens , & à ceux qu'on charge de leur éducation. Je n'ai point cherché à y rien dire qui pût faire la moindre peine à aucun de mes confreres , ni à qui que ce soit. Si pourtant cela étoit arrivé contre mon dessein , & sans que je m'en fusse aperçu , je les prie de ne pas me l'imputer , & d'interpréter en bonne part ce qui me sera échappé sans mauvaise intention.

Après cet avertissement , il ne me reste qu'à prier celui qui est le Maître unique des hommes , de qui vient tou-

Qq q ij

## 676 DEVOIRS DES ÉCOLIERS.

te lumière & tout don excellent, qui dispense les talens comme il lui plaît, & qui en donne le bon usage, à qui seul il appartient de parler au cœur aussi-bien qu'à l'esprit; de le prier, dis-je, qu'il veuille répandre la bénédiction sur cet Ouvrage, sur l'Auteur, sur les enfans, sur les peres, les meres, les maîtres, les domestiques, en un mot, sur tous ceux qui sont employés à l'éducation de la Jeunesse en quelque lieu & dans quelque Collège qu'ils soient: & en particulier qu'il daigne verser abondamment ses graces sur l'Université de Paris, y conserver & y augmenter de plus en plus, non seulement le goût des sciences & de l'étude qui y a toujours régné, mais encore plus celui de la piété & de la religion, qui en a fait jusqu'ici la plus solide gloire. *Amen.*

*F I N.*



# T A B L E

## DU SECOND VOLUME.



LIVRE SIXIÈME.

# DE L'HISTOIRE.

AVANT-PROPOS. page 1.



## PREMIÈRE PARTIE.

|                                                                       |                                     |
|-----------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|
| <b>S</b> UR le goût de la solide gloire, §. V. Dignités, honneurs, 41 | §. VI. Victoires. Noblesse d'extra- |
| & de la véritable grandeur, 8                                         | tion, 44                            |
| §. I. Richesses. Pauvreté, 11                                         | §. VII. En quoi consiste la solide  |
| §. II. Bâtimens, 19                                                   | gloire & la véritable grandeur, 63  |
| §. III. Ameublemens. Habillemens. Equipages, 23                       |                                     |
| §. IV. Du luxe de la Table, 30                                        |                                     |



## SECONDE PARTIE.

# DE L'HISTOIRE SAINTE.

## CHAPITRE PREMIER.

|                                                                            |                                         |
|----------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------|
| <b>P</b> RINCIPES nécessaires pour l'intelligence de l'Histoire Sainte, 77 | particuliers à l'Histoire Sainte, Ibid. |
| ARTICLE I. Caractères propres & l'étude de l'Histoire Sainte, 87           |                                         |
|                                                                            | Qqqq iij                                |

# T A B L E.

|                                                                                    |                                                                                                     |
|------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|
| CHAPITRE SECOND.                                                                   | mens de la colère de Dieu, 123                                                                      |
| Application des Principes à quelques exemples, 101                                 | 2. Les Grands ont recours aux Rois d'Ethiopie & d'Egypte, Ibid.                                     |
| ARTICLE I. Histoire de Joseph, Ibid.                                               | 3. Discours impies & lettre blasphematoire de Sennachérib, 124                                      |
| 1. Joseph vendu par ses freres: conduit en Egypte chez Putiphar, 102               | 4. Défaite du Roi d'Ethiopie, 125                                                                   |
| Reflexions, 104                                                                    | 5. Armée des Assyriens détruite par l'Ange exterminateur, Ibid.                                     |
| 2. Elévation de Joseph. Premier voyage de ses freres en Egypte, 107                | 6. Raisons de la patience de Dieu à souffrir Sennachérib, & de sa lenteur à délivrer Jérusalem, 127 |
| Reflexions, 109                                                                    | 7. Confiance en Dieu, caractère dominant d'Exéchias, 128                                            |
| 3. Second voyage des enfans de Jacob en Egypte. Joseph reconnu par ses freres, 112 | 8. Jérusalem délivrée, figure de l'Eglise, 129                                                      |
| Reflexions, 115                                                                    | ART. III. Prophéties, 130                                                                           |
| Rapports entre Joseph & Jesus-Christ, 117                                          | Prophétie de Daniel au sujet de la statue composée de différens métaux, 131                         |
| ART. II. Délivrance miraculeuse de Jérusalem sous Exéchias, 119                    | Reflexion sur les Prophéties, 135                                                                   |
| Reflexions. 1. Sennachérib instru-                                                 |                                                                                                     |

## TROISIÈME PARTIE. DE L'HISTOIRE PROFANE.

### CHAPITRE PREMIER.

|                                                                                       |                                                                                  |
|---------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------|
| RÈGLES & principes pour l'étude de l'Histoire Profane, 138                            | qui regarde les mœurs & la conduite de la vie, 152                               |
| §. I. Ordre & clarté nécessaires pour bien étudier l'Histoire, 139                    | §. VII. Remarquer avec soin tous ce qui a rapport à la religion, 155             |
| §. II. Observer ce qui regarde les loix, les usages, les coutumes des peuples, 141    | CHAPITRE II.                                                                     |
| §. III. Chercher sur tous la vérité, Ibid.                                            | Application des règles précédentes à quelques faits d'histoire particuliers, 156 |
| §. IV. S'appliquer à découvrir les causes des événemens, 144                          | ARTICLE I.                                                                       |
| §. V. Étudier le caractère des peuples & des grands hommes dont parle l'Histoire, 149 | De l'Histoire des PERSES & des GRECS, Ibid.                                      |
| §. VI. Observer dans l'Histoire ce                                                    | Premier morceau tiré de l'Histoire des Perses. Ibid.                             |
|                                                                                       | CYRUS, Ibid.                                                                     |
|                                                                                       | 1. Education de Cyrus, Ibid.                                                     |

# T A B L E.

|                                                                                                           |       |                                                                                                                          |       |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| <i>Réflexions</i> ,                                                                                       | 161   | Première Réflexion. <i>Conversation</i>                                                                                  |       |
| 2. <i>Premières campagnes &amp; conquêtes de Cyrus</i> ,                                                  | 162   | <i>des gens de lettres &amp; de probité</i>                                                                              |       |
| <i>Réflexions</i> ,                                                                                       | 170   | <i>inséparablement utile aux Princes</i> ,                                                                               | 257   |
| 3. <i>Continuation de la guerre. Prise de Babylone. Nouvelles conquêtes. Mort de Cyrus</i> ,              | 172   | Seconde Réflexion. <i>Flatteurs</i> ,                                                                                    | pe-   |
| <i>Réflexions</i> ,                                                                                       | 178   | <i>ste funeste des Cours, &amp; ruine des Princes</i> ,                                                                  | 259   |
| Second morceau tiré de l'Histoire Grecque.                                                                |       | Troisième Réflexion. <i>Grandes qualités de Dion, mêlées de quelques légers défauts</i> ,                                | 261   |
|                                                                                                           |       | 2. <i>TIMOLEON</i> ,                                                                                                     | 265   |
| ARTICLE II.                                                                                               |       |                                                                                                                          |       |
| <i>De la grandeur &amp; de l'Empire d'Arabes</i> ,                                                        | 184   | <i>De l'Histoire ROMAINE</i> ,                                                                                           | 269   |
| <i>Réflexions</i> . 1. <i>Caractères de Thémistocle, d'Aristide, de Cimon, &amp; de Périclès</i> ,        | 203   | Premier morceau de l'Histoire Romaine.                                                                                   |       |
| 2. <i>De l'Ostracisme</i> ,                                                                               | 211   | <i>Fondation de l'Empire Romain par Romulus &amp; Numa</i> ,                                                             | 272   |
| 3. <i>Emulation pour les arts &amp; pour les sciences</i> ,                                               | 216   | 1 <sup>er</sup> <i>Caractère des Romains. La valeur</i> ,                                                                | Ibid. |
| Troisième morceau tiré de l'Histoire Grecque.                                                             |       | 2 <sup>nd</sup> <i>Caractère des Romains. Mesures sages pour étendre l'Empire</i> ,                                      | 273   |
| <i>Du Gouvernement de Lacédémone</i> ,                                                                    | 219   | 3 <sup>le</sup> <i>Caractère des Romains. Sagesse des délibérations dans le Sénat</i> ,                                  | 277   |
| 1 <sup>er</sup> <i>Etablissement. Sénat</i> .                                                             | 220   | 4 <sup>th</sup> <i>Caractère. Union étroite de toutes les parties de l'Etat</i> ,                                        | 279   |
| 2 <sup>nd</sup> <i>Etablissement. Partage des terres, &amp; décri de la monnoie d'or &amp; d'argent</i> , | 222   | 5 <sup>e</sup> <i>Caractère. Amour de la simplicité, de la frugalité, de la pauvreté, du travail, de l'agriculture</i> , | 280   |
| 3 <sup>le</sup> <i>Etablissement. Repas publics</i> ,                                                     | 223   | 6 <sup>e</sup> <i>Caractère. Sagesse des Loix</i> ,                                                                      | 287   |
| 4 <sup>th</sup> <i>Autres Ordonnances</i> ,                                                               | 225   | 7 <sup>th</sup> <i>Caractère. La Religion</i> , Ibid.                                                                    |       |
| <i>Réflexions sur le Gouvernement de Sparte, &amp; sur les loix de Lycurgue</i> ,                         | 230   | Second morceau de l'Histoire Romaine.                                                                                    |       |
| 1. <i>Choses louables dans les loix de Lycurgue</i> ,                                                     | Ibid. | <i>Expulsion des Rois, &amp; établissement de la liberté</i> ,                                                           | 290   |
| 2. <i>Choses blâmables dans les loix de Lycurgue</i> ,                                                    | 242   | 1 <sup>er</sup> <i>Caractère. Haine de la roiauté</i> ,                                                                  | Ibid. |
| Quatrième morceau tiré de l'Histoire Grecque.                                                             |       | 2 <sup>nd</sup> <i>Caractère. Amour excessif de la liberté, &amp; application à en étendre les droits</i> ,              | 293   |
| <i>Beaux jours de Thèbes, &amp; délivrance de Syracuse</i> ,                                              | 250   | 3 <sup>le</sup> <i>Caractère. Modération récipro-</i>                                                                    |       |
| 1. <i>Beaux jours de Thèbes</i> ,                                                                         | 251   |                                                                                                                          |       |
| II. <i>Délivrance de Syracuse</i> ,                                                                       | 256   |                                                                                                                          |       |
| 1. <i>DION</i> ,                                                                                          | Ibid. |                                                                                                                          |       |

T A B L E.

|                                                                                                          |       |                                                                                                                                                      |       |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| que du Sénat & du Peuple dans leurs disputes ,                                                           | 298   | 4. Entretenir dans les troupes une discipline exacte ,                                                                                               | 359   |
| Troisième morceau de l'Histoire Romaine.                                                                 |       | 5. Vivre d'une manière simple , modeste , frugale , laborieuse ,                                                                                     | 360   |
| Espace de 53 ans , depuis le commencement de la seconde guerre Punique , jusqu'à la défaite de Persée ,  | 302   | 6. Savoir également employer la force & la ruse ,                                                                                                    | 362   |
| CHAPITRE I. Récit des faits , 303                                                                        |       | 7. Ne hazarder jamais sa personne sans nécessité ,                                                                                                   | Ibid. |
| Commencemens de la seconde guerre Punique , & heureux succès d'Annibal ,                                 | Ibid. | 8. Art & habileté dans les combats ,                                                                                                                 | 363   |
| FABIVS Dictateur ,                                                                                       | 306   | 9. Avoir le talent de la parole , & savoir manier adroitement les esprits ,                                                                          | Ibid. |
| Bataille de Cannes ,                                                                                     | 308   | Conclusion ,                                                                                                                                         | 365   |
| SCIPION , élu Général , rétablit les affaires d'Espagne ,                                                | 313   | §. II. Vertus morales & civiles , 367                                                                                                                |       |
| Scipion retourne à Rome , est nommé Consul , & se prépare à la conquête de l'Afrique .                   | 318   | 1. Générosité , libéralité ,                                                                                                                         | 369   |
| Guerre contre Philippe Roi de Macédoine ,                                                                | 325   | 2. Bonté , douceur ,                                                                                                                                 | Ibid. |
| Guerre contre Antiochus Roi de Syrie ,                                                                   | 329   | 3. Justice ,                                                                                                                                         | 371   |
| Fin & mort de Scipion ,                                                                                  | 333   | 4. Grandeur d'ame ,                                                                                                                                  | Ibid. |
| Mort d'Annibal ,                                                                                         | 336   | 5. Chasteté ,                                                                                                                                        | 372   |
| Guerre contre Persée dernier Roi de Macédoine ,                                                          | 337   | 6. Religion ,                                                                                                                                        | Ibid. |
| CHAP. II. Réflexions ,                                                                                   | 340   | ART. II. Principaux caractères & principales vertus des Romains par rapport à la guerre ,                                                            | 374   |
| ARTICLE I. Diverses qualités de ceux dont il est parlé dans ce troisième morceau de l'Histoire Romaine , | 341   | 1. Equité & sage lenteur pour entreprendre & pour déclarer la guerre ,                                                                               | 377   |
| ANTIOCHUS , Roi de Syrie ,                                                                               | Ibid. | 2. Fermeté & constance dans une résolution une fois prise & arrêtée ,                                                                                | Ibid. |
| PHILIPPE & PERSÉE , Rois de Macédoine ,                                                                  | 343   | 3. Accoutumance aux pénibles travaux & aux exercices militaires ; sévérité incroyable pour la discipline ; diverses récompenses du mérite ,          | 379   |
| PAUL EMILE ,                                                                                             | 344   | 4. Clémence & modération dans la victoire ,                                                                                                          | 381   |
| FABIVS MAXIMUS ,                                                                                         | 352   | 5. Courage & grandeur d'ame dans l'adversité ,                                                                                                       | 383   |
| ANNIBAL & SCIPION ,                                                                                      | 355   | 6. Justice & bonne foi , principes du Gouvernement Romain : sources de l'amour & de la confiance des citoyens , des alliés , & des peuples conquis , | 384   |
| §. I. Vertus militaires ,                                                                                | 356   | 7. Respect pour la Religion ,                                                                                                                        | 389   |
| 1. Etendue d'esprit pour former & exécuter de grands desseins ,                                          | Ibid. | 8. Amour de la gloire ,                                                                                                                              | 390   |
| 2. Profond secret ,                                                                                      | 357   |                                                                                                                                                      |       |
| 3. Bien connoître le caractère des Chefs contre qui l'on a à combattre ,                                 | 358   |                                                                                                                                                      |       |



# T A B L E.

|                                                                                                                                |                                                                                                                                                                   |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Quatrième Morceau de l'Histoire Romaine.                                                                                       | République Romaine en Monarchie , 403                                                                                                                             |
| Changement de la République Romaine en Monarchie , prévu & marqué par l'Historien Polybe , livre sixième de son Histoire , 392 | Richesses , suivies du-luxe dans les bâtimens , les meubles , la table , &c. 406                                                                                  |
| CHAPITRE I. Principes de Polybe sur les différentes sortes de gouvernemens , & en particulier sur celui des Romains , 393      | Goût pour les statues , les tableaux , &c. 408                                                                                                                    |
| Pouvoir des Consuls , 395                                                                                                      | Avarice insatiable : injustices : rapines : mauvais traitemens à l'égard des Alliés & des peuples conquis , 410                                                   |
| Pouvoir du Sénat , Ibid.                                                                                                       | Ambition démesurée , desir effréné de dominer , suivis de révolutions , de séditions , de meurtres , de proscriptions , & de la ruine entière de la liberté , 413 |
| Pouvoir du Peuple , 396                                                                                                        | 1. Les Gracques , 413                                                                                                                                             |
| Mutuelle dépendance des Consuls , du Sénat , & du Peuple , 397                                                                 | 2. Marins & Sylla , 417                                                                                                                                           |
| Causes du changement d'une République en Monarchie , 400                                                                       | 3. César. Pompée , 423                                                                                                                                            |
| CHAPITRE II. Changement de la                                                                                                  | 4. Le jeune Octavien , 425                                                                                                                                        |

## QUATRIÈME PARTIE. DE LA FABLE ET DES ANTIQUITÉS. CHAPITRE PREMIER.

|                                             |                                                                         |
|---------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------|
| DE La Fable , 437                           | de l'invention des Arts , 453                                           |
| ARTICLE I. De l'origine de la Fable , Ibid. | §. I. Découvertes échappées aux Anciens , Ibid.                         |
| ART. II. De l'utilité de la Fable , 442     | §. II. Honneurs rendus aux Savans , 458                                 |
| CHAPITRE II.                                | §. III. Des mesures de tems & de lieux , & des monnoies anciennes , 461 |
| Des Antiquités , 446                        | 1. Mesures de tems , Ibid.                                              |
| Utilité de l'étude des Antiquités , 447     | 2. Mesures itinéraires , 462                                            |
| Faits & réflexions sur ce qui regarde       | 3. Des Monnoies anciennes , 463                                         |



# T A B L E.



## LIVRE SEPTIÈME. DE LA PHILOSOPHIE.

|                                                                                                       |                                                                                                                                  |                     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------|
| ART. I. <b>L</b> A Philosophie peut beau-<br>coup servir au régle-<br>ment des mœurs,                 | Physique des Savans,<br>Systèmes du monde,<br>Physique des enfans,                                                               | 489<br>Ibid.<br>498 |
| ARTICLE II. La Philosophie peut<br>beaucoup servir à perfectionner la<br>raison,                      | §. I. Plantes. Fleurs. Fruits. Ar-<br>bres,<br>§. II. Animaux,                                                                   | 499<br>505          |
| ART. III. & IV. La Philosophie sert<br>à orner l'esprit d'une infinité de<br>connoissances curieuses, | Utilité de ces Observations Physi-<br>ques,<br>ART. V. La Philosophie sert à in-<br>spirer un grand respect pour la<br>religion, | 515<br>516          |
| Elle sert aussi à inspirer un grand<br>respect pour la religion,                                      |                                                                                                                                  | 488                 |



## LIVRE HUITIÈME. DU GOUVERNEMENT INTERIEUR DES CLASSES ET DU COLLEGE.

### AVANT-PROPOS. 519

|                                                                        |                                                                                  |            |
|------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------|------------|
| ART. I. <b>I</b> MPORTANCE de la<br>bonne éducation de la<br>Jeunesse, | publique doit être préférée à l'in-<br>struction domestique & particu-<br>lière, | 520<br>527 |
| ART. II. On examine si l'éducation                                     |                                                                                  |            |



## PREMIERE PARTIE.

|                                                                                              |                                                                                                   |              |
|----------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| <b>A</b> VIS généraux sur l'éduca-<br>tion de la Jeunesse,                                   | ART. IV. Se faire aimer & crain-<br>dre,                                                          | 533<br>542   |
| ARTICLE I. Quel est on doit<br>se proposer dans l'éducation,                                 | ART. V. Des châtimens,                                                                            | 534<br>546   |
| ART. II. Etudier le caractère des<br>enfans, pour se mettre en état<br>de les bien conduire, | §. I. Inconvéniens & dangers des<br>châtimens,<br>§. II. Règles à observer dans les<br>châtimens, | Ibid.<br>549 |
| ART. III. Prendre d'abord de l'auto-<br>rité sur les enfans,                                 | ART. VI. Des réprimandes,<br>1. Sujets de réprimander,                                            | 554<br>Ibid. |

# T A B L E.

|                                                                                                                    |     |                                                                               |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|-------------------------------------------------------------------------------|-----|
| 2. Temps où il faut placer la réprimande,                                                                          | 555 | gens à la politesse, à la propreté, à l'exaltitude,                           | 563 |
| 3. Manière de faire les réprimandes,                                                                               | 556 | ART. X. Rendre l'étude aimable,                                               | 565 |
| ART. VII. Parler raison aux enfans. Les piquer d'honneur: Faire usage des louanges, des récompenses, des caresses, | 558 | ART. XI. Accorder du repos & de la récréation aux enfans,                     | 568 |
| ART. VIII. Accoutumer les enfans à être vrais,                                                                     | 561 | ART. XII. Former les jeunes gens au bien par ses discours & par ses exemples, | 571 |
| ART. IX. Accoutumer les jeunes                                                                                     |     | ART. XIII. Piété: religion: zèle pour le salut des enfans,                    | 573 |

## SECONDE PARTIE.

|                                                                        |       |                                                                                                 |       |
|------------------------------------------------------------------------|-------|-------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| <b>D</b> EVOIRS particuliers par rapport à l'éducation de la Jeunesse, | 578   | liens en public,                                                                                | 617   |
| CHAPITRE I.                                                            |       | §. I. Des Exercices,                                                                            | Ibid. |
| Des devoirs du Principal,                                              | Ibid. | §. II. Des Tragédies,                                                                           | 623   |
| ARTICLE I. De la nourriture des Pensionnaires,                         | 579   | §. III. De la Prononciation,                                                                    | 627   |
| ART. II. Des Etudes,                                                   | 581   | ART. III. Des compositions & des actions publiques,                                             | 637   |
| ART. III. De la Discipline du Collège,                                 | 586   | ART. IV. Des études que doivent faire les Maîtres,                                              | 640   |
| ART. IV. De l'éducation,                                               | 592   | ART. V. Application de quelques règles particulières à la conduite & à l'intérieur des Classes, | 645   |
| ART. V. De la religion,                                                | 597   | CHAPITRE III.                                                                                   |       |
| §. I. Des instructions,                                                | Ibid. | Du devoir des Parens,                                                                           | 650   |
| §. II. De l'usage des Sacrements,                                      | 604   | CHAPITRE IV.                                                                                    |       |
| CHAPITRE II.                                                           |       | Du devoir des Précepteurs,                                                                      | 659   |
| Du devoir des Régens,                                                  | 615   | CHAPITRE V.                                                                                     |       |
| ARTICLE I. De la discipline des Classes,                               | Ibid. | Du devoir des Eco-liers,                                                                        | 665   |
| ART. II. Faire paroître les Eco-                                       |       | Conclusion de cet Ouvrage,                                                                      | 675   |

Fin de la Table.



# TABLE GENERALE DES MATIERES.

*La lettre a designe le Tome I. & la lettre b le Tome II.*

|                                           |                                              |
|-------------------------------------------|----------------------------------------------|
| A.                                        | dessein de la détruire, 134. Il adore        |
| A.                                        | le dieu des Juifs, 135                       |
| ABDOLOYME. Sa réponse à Ale-              | ALEXANDRA. Savars : Sa modération,           |
| xandre, b. 42                             | b. 22. Sa libéralité, 34. Sa frugali-        |
| Abeille. Industrie des abeilles, b. 511   | té, 161d.                                    |
| AALANCOURT (D'). Examen de la tra-        | Allégorie. Ce que c'est, a. 471              |
| duction qu'il a faite d'un passage de     | ALLUCIUS, Prince des Celibériens. Il         |
| Cicéron, a. 118. La manière dont il       | se met à la suite de Scipion, b. 317         |
| a tenu une pensée de Tacite en éner-      | Allofus. Figures par allusion, a. 480.       |
| ve toute la force, a. 416                 | Exemples, 161d. & 161e.                      |
| ACHILLE ne profite point des avis         | AMAH. Son caractère ambicieux dépeint        |
| qu'il reçoit de son pere en partant       | dans un mor qui lui échape, a. 460           |
| pour la guerre de Troie, a. 318. re-      | Ambition. Elle est la cause de la ruine      |
| connoit les funestes effets de sa co-     | des Etats, b. 404. Maux qu'elle en-          |
| lère, 161d.                               | traîne après elle, 413, 422                  |
| Action ou Prononciation. De quelle im-    | AMBOISE (le Cardinal d'). Sa géné-           |
| portance elle est dans l'éloquence,       | rosité envers un Gentil-homme qui            |
| a. 573. Quelle idée en avoit Démof-       | vouloit lui vendre une terre à vil           |
| thène, 161d.                              | prix, b. 22                                  |
| Adversité. Courage & grandeur d'ame       | AMEROISE (S.) Comment flu Arche-             |
| des Romains dans l'adversité, b. 383      | vêque de Milan, a. 76. Effect que pro-       |
| ÆLIA. Tous ceux de cette famille n'a-     | duisit son éloquence sur S. Augustin,        |
| voient qu'une maison à la ville & à       | 595. Sentiment de ce Pere sur les dis-       |
| la campagne, b. 21                        | cours trop ornés, 597. Il ne veut pas        |
| AFRIQUE (L') tombe dans la Barbarie       | qu'on exécuté l'agrement, 603                |
| par l'oubli des belles lettres, a. 17     | AMBUSUS. Voyez FABRUS.                       |
| AGISTAS (toi de Lacédémone). Mo-          | Amr. Son immortalité reconnue par            |
| destie de ce Prince dans ses habits,      | Homère, a. 313                               |
| b. 27. Son entrevue avec Phatna-          | Amcablement. Combien il est ridicule de      |
| baze, 161d.                               | faite consister sa grandeur dans les         |
| Agraire. En quoi consistoit la loi Agrai- | ameublements, b. 25                          |
| re, & ce qui y donna lieu, b. 416. Avec   | Amitté. Combien celle de Damon & de          |
| quelle adresse Cicéron se déclara con-    | Pythias étoit fidèle, a. 158                 |
| tre cette Loi devant le Peuple, a. 439    | Am. ur. L'amour & la crainte sont les        |
| AGRESTE A. Conseil qu'il donne à Au-      | deux grands mobiles de tout gouver-          |
| guste, b. 443                             | nement, & en particulier de la con-          |
| Agriculture. Combien elle étoit en bon-   | duite des enfans, b. 542                     |
| neur chez les Romains, b. 283             | Amplification. En quoi elle consiste, a. 414 |
| ALEXANDRE. Il crée un egl à Ligu-         | AMVOY. Il a terni sa réputation par son      |
| guc, b. 223                               | avarice, b. 18                               |
| ALEXANDRE LE GRAND. Réponse de ce         | Analyse. Utilité des Analystes, a. 553.      |
| Prince à Parménion, a. 471. Répon-        | Anciens. L'estime qu'on a toujours faite     |
| se spirituelle d'un Pirate à Alexan-      | de leurs ouvrages, est une preuve in-        |
| dre, b. 45. La raillerie de ses con-      | faillible de leur mérite, a. 275. Les        |
| quêtes prédite par Daniel, 133 & 134.     | mœurs simples des Anciens ne doi-            |
| Il s'avance vers Jérusalem dans le        | vent pas choquer dans Homère, 278.           |

# TABLE DES MATIERES.

- On les trouve les mêmes dans l'écriture sainte, *ibid.* La simplicité & la modestie faisoient le caractère des mœurs des premiers siècles, 303. Réflexion de Madame Dacier à ce sujet, 304
- ANGLOIS. Fuite de la Reine d'Angleterre, comment décrite par Mr. Boileau, 2. 362
- ANIMAL. Réflexion sur les animaux de la terre, b. 510
- ANNIBAL. Sa haine contre les Romains, b. 303. Il commence la seconde guerre Punique par le siège de Sagonte, 304. Ses victoires près du Tésin, de la Trébie, & du Lac de Trasymène, 304 & *suiv.* Il défait les Romains à la bataille de Cannes, 308. Il refuse de marcher droit à Rome, 311. Il est obligé de repasser en Afrique après avoir reçu plusieurs échecs en Italie, 312. Son entrevue avec Scipion, 313. Il est vaincu, 314. Il se retire chez Antiochus, 319. chez Prusias, 316. Sa mort, *ibid.* Parallèle d'Annibal avec Scipion, 315 & *suiv.* Ce qu'on doit penser des défauts que Tite-Live reproche à Annibal, 367
- ANTIOCHUS (Roi de Syrie). Guerre de ce Prince avec les Romains, b. 319. Il est vaincu & forcé de demander la paix, 321. Jugement qu'on doit porter de la conduite d'Antiochus dans cette guerre, 341
- ANTIQUITÉ. Ce que l'on entend par ce mot, b. 446. Utilité de l'étude des antiquités, 447. A combien de chefs on peut la rapporter, 452
- ANTIQUES. Leur effet, a. 476. Exemples, *ibid.* & *suiv.* On doit user seulement de cette figure, 479
- ANTOIN (Marc). Description de son vomissement par Cicéron, a. 465. Luxe extravagant de sa table, b. 22
- ANTONIN (L'Empereur). Sa frugalité & sa simplicité, b. 38. 14
- APRÈS. contompit son siècle par son habileté à bien préparer un rep. s. b. 37
- APPROPRIÉ. Son usage, a. 482. Apostrophe des choses inanimées, 486. Belle apostrophe d'un Juif exilé à Babylone qui adresse la parole à Jérusalem, 648
- ARASPS, jeune Seigneur de Médie, b. 168
- ARAYE. Comment il usoit des présents que lui faisoient les Rois, b. 14
- ARISTIDE. Son économie dans l'administration des deniers publics, b. 185, 191. Son exil, *ibid.* & *suiv.* Il est appelé, 187. Surnommé le juste, & pourquoi, 188. Sa conduite sage & pieuse fait passer aux Athéniens le commandement de toute la Grèce, 190. Il meurt pauvre, 191. Ce qu'il pensoit de la pauvreté, *ibid.* & *suiv.* Son portrait, 207. Sa générosité envers Thémistocle, 209
- ARISTOPHANE. Il joue les dieux sur le théâtre, a. 217
- ARMES. Quelles étoient celles dont se servoient les Anciens, a. 308
- ARNAUD. Réflexions de ce Docteur sur l'éloquence des Prédicateurs, a. 396
- ARTS. Les beaux arts portés à leur perfection dans Athènes, & pourquoi, b. 116. Arts mécaniques bannis de Sparte, 227. Réflexions sur l'invention des arts, 453. Honneurs rendus à ceux qui ont inventé & perfectionné les arts, 499
- ASCENDANT. Les Pères & les Maîtres doivent prendre d'abord de l'ascendant sur les enfans, b. 540
- ASDRUBAL. Vaincu en Espagne, il passe en Italie, b. 327. Il est appelé en Afrique pour s'opposer à Scipion, 320, & *suiv.*
- ASDRUBAL surnommé Hædrus, b. 322
- ASTYAGES, Roi des Mèdes. Il essaye inutilement de faire perdre à Cyrus l'envie de retourner dans son pays, b. 358, & *suiv.*
- ASTYANAX. *Voir* HECTOR.
- ATS. Caractère de cette déesse, suivant Homère, a. 331, & 333
- ATHÈNES. Combien la culture des Arts a contribué à sa grandeur & à sa réputation, a. 113. Le Peuple d'Athènes ne peut souffrir qu'on fasse l'éloge des richesses, b. 12. Causes de l'élévation de cette Ville, 184, & *suiv.*
- ATTICISME. Son excellence & sa nature, a. 145
- AVARICE. Combien ce vice est insupportable pour ceux qui sont constitués en dignité, b. 17. Il deshonoré les gens de lettres, *ibid.* L'avarice est une des principales causes de la ruine de la République Romaine, 410
- AUGUSTE. Simplicité dans sa manière de vivre, a. 222
- AUGUSTIN. (S.) Comment il termine une dispute qui s'étoit élevée entre

# TABLE DES MATIERES.

|                                                  |                                                    |
|--------------------------------------------------|----------------------------------------------------|
| deux de ses disciples , a. xlvij.                | BRUNUS. ( De ) Archevêque de Bour-                 |
| Ce qu'il pensoit de la lecture des Poë-          | ges. Harangue de ce Prélat contre le               |
| tes profanes , a22. A quoi il s'atta-            | lux , b. 10                                        |
| choit principalement dans les instru-            | BENOÎT XII. Il étoit fils d'un Meu-                |
| ctions qu'il faisoit à son Peuple , 587.         | nier , & jamais il n'oublia son origi-             |
| Usage qu'il faisoit de son éloquence ,           | ne , b. 51. A qui il comparoit les                 |
| 595. 603. Il abolit les selsins qu'on            | Papes , <i>ibid.</i>                               |
| faisoit dans l'Eglise le jour de S. Leon-        | <i>Bienfaits.</i> C'est par la volonté qu'on doit  |
| ce Evêque d'Hippone , 608                        | en juger , a. 159                                  |
| AVOCATS. Modèles qu'ils doivent sui-             | <i>Biens.</i> Les biens extérieurs sont peu        |
| vre , a. 516. Ce qu'ils doivent pren-            | estimables , b. 24. Combien les Payens             |
| dre de Cicéron & de Démosthène ,                 | en faisoient peu de cas , 71                       |
| 519 & 553. Ils doivent régler leur               | BOIVIN ( Monsieur ). Son éloge & ses               |
| conduite sur celle de ces deux Ora-              | bonnes qualités , b. 451                           |
| teurs , 559. Quelle est proprement               | <i>Botaïque.</i> Ce qu'il faut faire pour en       |
| la science qui convient à un Avocat ,            | acquérir la connoissance , a. 372                  |
| 573. Plusieurs manquent de belles                | BOSSUET. Comment il décrit la fuite de             |
| lettres & d'érudition , 574. Quel est            | la Reine d'Angleterre , a. 101. Cara-              |
| l'âge où les Avocats doivent commen-             | ctère de son éloquence , 368. Endroit              |
| cer à plaider , <i>ibid.</i> Mœurs de l'Avocat , | de la Préface sur les Pseaumes pour                |
| 576. L'émulation dans un Avocat                  | montrer comment il faut s'y prendre                |
| doit être éloignée d'une basse ja-               | pour faire sentir les beautés de l'Ecri-           |
| louse , 583                                      | ture Sainte , 662. Eloge de son dis-               |
| AUREL ( Marc ). Son éloignement de               | cours sur l'Histoire Universelle , 17              |
| tout luxe & de tout faste , b. 27 &              | b. 149. Principes qu'il établit pour               |
| 28                                               | étudier l'Histoire , 148                           |
| AERELIEN jugé digne du Consulat à                | BOUMBOIS ( le P ). Réflexions tirées de            |
| cause de la pauvreté , b. 13                     | son livre sur la manière de bien pen-              |
| AYMON. Son épigramme sur Didon ,                 | ser , a. 429 & <i>suiv.</i> Réflexion sensée       |
| a. 430                                           | & spirituelle du même sur la délica-               |
| AUTEURS. Quels sont ceux qu'on peut              | tesse des pensées , 418. Son jugement              |
| faire voir dans les basses classes , a.          | sur le faux goût de Sénèque , 448                  |
| 156. & dans les classes plus avancées ,          | BOURBOIS ( M. le Duc de ). Ce Prin-                |
| 168. Ce qu'on doit observer dans l'ex-           | ce étoit recommandable surtout par                 |
| plication des Auteurs . a. 160. 175. 175.        | son éloignement pour le faste & pour               |
| Précipite de Quintilien à ce sujet ,             | toute dépense inutile , b. 13                      |
| <i>ibid.</i> Comment on doit lire les Au-        | BOURSIER. Les Collèges ont été fondés              |
| teurs pour en tirer du fruit , 370 ,             | pour les Bourgeois , b. 587. Quels ils             |
| 410 , & <i>suiv.</i>                             | doivent être , <i>ibid.</i>                        |
| B.                                               | <i>Consile :</i> Ce que c'est , b. 445. Elle étoit |
|                                                  | inconnue aux Anciens , <i>ibid.</i>                |
| B ABYLONI. Prise de Babylone par                 | BROGNI. ( Jean de ). Cardinal de Vi-               |
| Cyrus , b. 175                                   | viers. Son origine , b. 52. Ce qu'il se            |
| BAIARD. ( Le Chevalier ). Sa généro-             | pour en conserver le souvenir , <i>ibid.</i>       |
| sité & son désintéressement , b. 16.             | BRUYER , 1er Consul. Réflexion sur les             |
| Parole célèbre du Chevalier Baiard au            | dispositions que Tite-Live lui attribue            |
| Connétable Duc de Bourbon , 47                   | pendant le supplice de ses enfans , a.             |
| BARRON. Voyez AVOCATS.                           | 190. Sa fermeté dans la punition qu'il             |
| BASILI. ( S. ) Comment on peut se-               | exerce contre ses propres enfans , b. 190          |
| lon ce Père étudier chrétiennement               | BRUTUS ( neveu de Caton ). Il                      |
| les Auteurs profanes , a. 215. Il est            | s'instruit dans l'art militaire , par la           |
| le modèle d'un écolier parfait , b. 669          | lecture des Historiens , a. 121. Il en-            |
| BÉNÉDICT. Quels sont ceux qu'on doit             | spire contre César , b. 425. Prévoit               |
| admirer , b. 19. Ce qu'on doit re-               | les suites funestes du pouvoir excessif            |
| chercher & éviter dans les Bâtimens ,            | du jeune Octavien , 427. Il est regar-             |
| 20                                               | dé comme le dernier des Romains ,                  |

# TABLE DES MATIERES.

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 470. La noblesse & la grandeur de<br>ses sentimens paroît surtout dans deux<br>lettres qu'il a écrites à Cicéron & à<br>Atticus, 419                                                                                                                                                                                                                                                                 | CERDA ( La ) Jésuite. Excellence de son<br>commentaire sur Virgile, a. 264                                                                                                                                                                                                                                                                                         |
| Bureau Typographique. Son usage, a. 6<br>& suiv.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     | CASAR. Eloge de ses commentaires, a.<br>168. Jugement de Cicéron sur cet ou-<br>vrage, 118. Eloge de sa élémence,<br>349 & suiv. Idée de ses exploits mili-<br>taires, b. 413. Quelle étoit son am-<br>bition, & en quoi elle différoit de cel-<br>le de Pompée, 424. Ce qui hâta sa<br>mort, 425. Pourquoi il mit sa patrie<br>aux fers, 45                       |
| C.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   | Chaire. En quoi consiste l'éloquence de<br>la chaire, a. 58 & suiv. PRONONCIATEUR.                                                                                                                                                                                                                                                                                 |
| Cadence. Variétés de Cadences,<br>dans Virgile, a. 243 & suiv.<br>dans Homère, 281 & suiv.                                                                                                                                                                                                                                                                                                           | Champêtre. Vie champêtre, excellente<br>école de toutes les vertus morales, b.<br>285                                                                                                                                                                                                                                                                              |
| CALAIS. Générosité de six des Bout-<br>geois de cette Ville, b. 66                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   | Changement. Causes du changement d'u-<br>ne République en Monarchie, b. 400                                                                                                                                                                                                                                                                                        |
| CALLIAS, Citoyen d'Athènes. Accusa-<br>tion intentée contre lui, & sa défen-<br>se, b. 192                                                                                                                                                                                                                                                                                                           | Châtiments. Inconvéniens des châtimens<br>par rapport aux enfans, b. 546. Ré-<br>gles qu'on doit observer dans les châ-<br>timens, 549                                                                                                                                                                                                                             |
| CAMBYS, Roi des Perses. Excellentes<br>instructions de ce Prince à Cyrus sur<br>les devoirs d'un Général, b. 263                                                                                                                                                                                                                                                                                     | Cheval. Description d'un cheval de ba-<br>taille, a. 645                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| CANNES. Son aventure avec Pithius, a.<br>384                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         | Chronologie. Manière abrégée d'enseigner<br>la chronologie aux enfans, b. 648                                                                                                                                                                                                                                                                                      |
| CANNEL. Bataille de Cannes, b. 308                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   | CHRYSTOSTOME ( S. ) Extrait d'une Ho-<br>mélie de ce Pere au sujet de la fédition<br>d'Antioche, a. 510 & suiv. De celle con-<br>tre les hérétiques, 611. De son discours<br>sur la disgrâce d'Eutrope favori de<br>l'Empereur Arcade, 614. Combien<br>ce Docteur croit le talent de la parole<br>nécessaire aux Pasteurs, 601 & suiv.                             |
| CAPORE. Annibal se rend maître de cer-<br>te Ville, b. 312. Combien le séjour<br>en est funeste à son armée, <i>ibid.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                            | Tendee & éloquent discours de la me-<br>re de S. Jean Chrysostôme pour le dé-<br>tourner de se retirer dans une solitude,<br>618. Comment il décrit le sommeil<br>d'un pauvre & d'un riche, 119                                                                                                                                                                    |
| CARTHAGE. Ce qui rendit cette Ville si<br>puissante, b. 400. Causes de sa ruine,<br><i>ibid.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                     | CICERON. Deux lettres de Cicéron tra-<br>duites par M <sup>rs</sup> de S. Réal & l'Abbé<br>Mongault, a. 99. Endroits tirés du<br>second livre de la nature des dieux<br>avec la traduction de M. l'Abbé d'O-<br>livet, 111. Cicéron reconnoît que c'est<br>un matelot qui lui a appris la vérita-<br>ble signification du mot <i>subire</i> , 180.                 |
| Caractère. La connoissance du génie &<br>du caractère des grands hommes fait<br>une partie essentielle de l'histoire, b.<br>150 & suiv. Il est nécessaire d'étudier<br>le caractère des enfans pour travailler<br>avec fruit à leur éducation, 536. Com-<br>bien sont vives les couleurs avec les-<br>quelles Dieu a peint dans l'Ecriture<br>les différens caractères des hommes,<br>a. 658 & suiv. | Apostrophe de cet Orateur au sujet de<br>la mort de Clodius, 395. Il excelle<br>dans tous les genres, 404. Idée abré-<br>gée de ses premières études & de sa<br>vie, 565. Il ne plaidoit jamais sans<br>s'être préparé avec beaucoup de soin,<br>600. Ce qu'il pensoit des bâtimens pu-<br>bles & particuliers, b. 19 & 19. Il<br>blâmoit la vanité de Démosthène, |
| Catéchisme. Le Catéchisme Historique<br>de M. Fleury est le premier livre qu'on<br>doit faire apprendre aux enfans, a. 12.<br>& 590. Comment on doit le leur faire<br>apprendre, 14                                                                                                                                                                                                                  |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |
| CATECHISTES. La clarté leur est surtout<br>nécessaire, a. 589. Ils doivent lire avec<br>soin le traité de S. Augustin de <i>Cate-<br/>chizandis rudibus</i> , 590                                                                                                                                                                                                                                    |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |
| CATON ( le Maréchal de ). Il imite la<br>simplicité de M. de Turenne, b. 30                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |
| CATON l'Ancien. Sa modestie & sa fru-<br>gauté, a. xxij. b. 31. Il composa &<br>écrivit de la main des histoires pour<br>son fils, 6                                                                                                                                                                                                                                                                 |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |
| CATON le jeune. Avec quelle adresse<br>Cicéron établit son témoignage dans<br>l'affaire de Muréna, a. 499                                                                                                                                                                                                                                                                                            |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |

# TABLE DES MATIERES.

- quoiqu'il fût plus vain que lui, **17**.  
 Avanture qui lui arriva à Pouzolle  
 lorsqu'il revenoit de Sicile, *ibid.* Son  
 folle au fujer des louanges, **18** &  
**137**. Ce qu'on attendoit de lui après  
 la mort de César, **416**. Il panche du  
 côté d'Octave, & contribue à son élé-  
 vation, **467**. Ils'en repent, **418**. Mort  
 de Cicéron, **433**. Réflexion de S. Au-  
 gustin sur cet événement, *ibid.*  
 CIMON. Usage qu'il faisoit de ses richel-  
 les, b. **14** & **197**. Il établit & affermit  
 la puissance des Athéniens par sa pru-  
 dence, **191**. Il chasse les Perses de la  
 Grèce, **194**. A quoi il emploie les dé-  
 pouilles qu'il avoit prises sur eux, **195**.  
 Il est enlevé par les intrigues de Périclès,  
**196**. Son rappel, *ibid.* Sa mort, *ibid.*  
 & *sur.* Ses libéralités, **197**. Réflexion  
 sur les belles qualités de Cimon, **196**  
 CIRCÉ. Comment elle traite les com-  
 pagnons d'Ulysse, a. **120**. Horace ne  
 s'accorde pas avec Homère dans l'His-  
 toire de Circé, *ibid.*  
 CLASSES. Ce qu'il faut faire dans les basses  
 classes, a. **155**. & dans les classes su-  
 périeures, **168**. Auteurs qu'on peut  
 expliquer dans les unes & dans les au-  
 tres, *voir* AUTEURS. En quoi consis-  
 te la discipline des classes, b. **615**. Ap-  
 plicanon de quelques règles particu-  
 lières à la conduite des classes, **645**  
 CLÉMENTINE, des Romains dans la victoi-  
 re, b. **131**  
 COEFFURES. Comment Juvénal & Boileau  
 ont exprimé les coiffures à différens  
 étages, a. **451**  
 COLBERT. Avec quelle attention ce Mi-  
 nistre récompensoit le mérite en tout  
 genre, b. **239**  
 COLÈRE. Vivre peinture de la colére d'Aga-  
 memnon dans l'Iliade, a. **287**. Imitée  
 par Horace & par Virgile, *ibid.*  
 COLLÈGE. De la discipline des Collèges, b.  
**186**. Moins de l'entretenir, **187** &  
*sur.* Ce qui contribue surtout à établir  
 la réputation d'un Collège, **188**, **637**  
 COMPARAISON. Comparaison de l'éloquen-  
 ce de Cicéron avec celle de Démo-  
 sthène, par Quintilien, a. **544**. par  
 le P. Rapin, **546**. par M. de Fénelon,  
**548**. Beautés des comparaisons d'Ho-  
 mère, **293**. Comparaison de Ménélas  
 avec un lion affamé, *ibid.* Imitée par  
 Virgile, *ibid.* Autres comparaisons  
 tirées d'Homère, & imitées par Vir-  
 gile, *ibid.* & *sur.*  
 Composition. Matières de composition,  
 a. **143**. Elles doivent être travaillées  
 avec soin, **143**. Réflexion de Quinti-  
 lien sur la manière de les corriger,  
**144**. Essai de la manière dont on peut  
 former les jeunes gens à la compo-  
 sition, **147**. La composition Française  
 perfectionne la connoissance de la  
 Langue Française, **149**. La compo-  
 sition & l'érudition se soutiennent mu-  
 tuellement, b. **410** & *sur.* Composi-  
 tions en vers & en prose, **637**. Dé-  
 fauts qu'on doit éviter, *ibid.* & *sur.*  
 CONDÉ (le Grand). Bille d'ordonnance d'un  
 soldat, que ce Prince prenoit plaisir à  
 rapporter, b. **67**  
 CONFIANCE. La confiance en Dieu n'est ja-  
 mais confondue, b. **109**, **113** & *sur.*  
 CONQUÉRANT. La plupart des Conqué-  
 rans ne font que des Atteux de Dieu,  
 b. **8**. Leur gloire n'a souvent eu pour  
 principe que l'ambition, **44** & *sur.*  
 Ce qu'il faut considérer pour juger  
 sagement des plus fameux, **46** &  
*sur.*  
 CONSCIENCE (La). Elle tourmente les im-  
 pies, a. **156**. Force de la conscience,  
 b. **111**. Voix de la conscience, **474**  
 CONSUL. Pouvoir des Consuls à Rome,  
 b. **396**. Mutuelle dépendance des Con-  
 suls, du Sénat, & du Peuple, **397**  
 COPERNIC. Système de Copernic, b.  
**490**  
 CORNELLES (Pierre). Son éloge par M.  
 Racine, a. **408**  
 CORNELIE, fille du Grand Scipion. En  
 quoi elle faisoit consister sa toilette,  
 b. **39** & **10**  
 COSTAR. A quoi il compare le penchant  
 à la vertu, a. **414**  
 CRASSUS. Trait d'éloquence très vif  
 que le convoi d'une Dame Romaine  
 fournit à Crassus, a. **107**  
 CRÉATION, différemment décrite par Moy-  
 se & par les Prophètes, a. **613**. Réflexion  
 sublime de Job sur les merveilles  
 de la création, **613**  
 CROMWELL. Son portrait, a. **368**  
 CURIUS chassa Pyrrhus de l'Italie, b. **13**  
 Beau mor de ce Romain aux Ambas-  
 sadeurs des Samnites, **33**  
 CYAXARS. Il succède à Astyage, b. **162**.  
 Guerre qu'il eut à soutenir contre le  
 Roi des Assyriens, *ibid.* & *sur.*  
 CYPRIEN (S.) Extrait de sa lettre au  
 Page



# TABLE DES MATIERES.

Pape Corneille, au sujet de ceux qui étoient tombés dans la persécution a. 600

**CYRUS.** Abrégé, analyse, & extrait d'un morceau de l'histoire de Cyrus, a. 48. Combien il profita dans une seule conversation avec son pere Cambyse, *ibid.* Son règne & les conquêtes prédits deux cens ans avant lui par l'Isaie, 641, & *suiv.* Son portrait & son éducation, b. 178. Il est choisi pour commander les troupes envoyées au secours de Cyaxare, 161. Sa religion, *ibid.* & 166, 171, 176, 177. Sa conduite envers les Officiers & les troupes, 165. Victoire qu'il remporte sur les Assyriens, 166. Retenue de Cyrus à l'égard d'une jeune Princesse, & la bonté pour Artabe, 168. Sacrilège, 169. Il propose un combat singulier au Roi de Babylone, *ibid.* A son retour il est mal reçu de Cyaxare, 169. Il dissipe les soupçons, 170. Seconde Campagne de Cyrus, 171. Il se rend maître de Sardes & de Babylone, 175. Son mariage avec la fille de Cyaxare, 177. Il pousse les conquêtes jusqu'aux Indes, *ibid.* Avis qu'il donne à ses enfans en mourant, & sa mort, 177. & *suiv.* Cyrus est un Conquérant parfait & accompli, 178. Parallèle de Cyrus avec Xerxès son petit filz, 180. La naissance & la mort de Cyrus sont rapportées différemment par Hérodote & par Xénophon, 181. Il négligea l'éducation de ses enfans, 183. Son adresse à manier les esprits, 196

D.

**DAMES.** Caton ôte aux Dames Romaines le droit d'user d'or & d'argent dans leurs habits, b. 20. Générosité des Dames Romaines en plusieurs occasions, *ibid.*  
**DAMOCLES.** Son prétendu bonheur, a. 157  
**DANTE.** Il explique un songe du Roi de Babylone, b. 131. Il prédit la rapidité des conquêtes d'Alexandre le Grand, 133 & 135  
**Délibération.** Rare & belle délibération des Lacédémoniens au sujet de l'or & de l'argent que Lyfandre avoit apporté d'Athènes, b. 131. Sagesse des délibérations dans le Sénat Romain, 177

Tome II.

**DÉMARRA.** Entretien de Démarrate avec Xerxès, lorsqu'il étoit sur le point d'entrer dans la Grèce, rapporté par Sénèque, a. 441. par Hérodote, b. 133

**Démocratie.** Ce que c'est, b. 293. Comment elle s'établit, 473

**DÉMOSTHÈNE.** Idée abrégée de sa vie & des exercices par lesquels il parvint à l'éloquence, a. 559. & *suiv.* Tour sublime par lequel il relève le courage des Athéniens, 394. Pensée de Cicéron sur la vanité de Démosthène, a. 445. Sa réponse à un Athénien qui se plaignoit froidement d'un ouvrage, 404. Extraits des Philippiques de Démosthène, 519. Sujet & extrait de la Harangue pour Ctesiphon, 525 & *suiv.* Jugement sur Démosthène, de Denys d'Halicarnasse, 538. de Cicéron, *ibid.* de l'Auteur, 541. Voyez Comparaisons.

**DENTS.** (L'Halicarnasse.) Cet Auteur établit d'excellens principes pour l'étude de l'histoire, b. 147

**DENTS.** (le premier) Tyran de Syracuse. Comparaison de son règne avec celui de Timoléon, b. 267. Comparaison de sa vie avec celle de Platon & d'Archiras, 168

**DENTS.** (le jeune) Quelle étoit la vie qu'il menoit dans les commencemens de son règne, b. 257. Dion le détermine à faire venir Platon à sa Cour. Le fruir qu'il eut de ses leçons, 279. Denys éloigne de sa Cour Dion & Platon, 259

**Descriptions.** Exemples de descriptions poétiques, a. 259 & *suiv.* Descriptions oratoires, 359. Descriptions tirées de l'Ecriture, 641

**Désireressement** du Portier d'un maître de pension de Milon, b. 16. de quelques soldats qui refusent de prendre de l'argent que leur Officier leur offroit pour les animer à poursuivre l'ennemi, 17. d'Artistide, 291. de Pénicès, 198 & *suiv.* de Paul-Emile, 351. du second Scipion, 409. Le désintéressement régnoit à Rome dans tous les ordres de l'Etat, 357

**Dévotion.** Devoir d'un Principal sur les pratiques de dévotion qu'il doit inspirer aux Ecclésiastiques, b. 611

**DIANE-ORTHEA.** Déesse honorée à Lacédémone, b. 216

5555

# TABLE DES MATIERES.

**DIEU.** Sans la connoissance de Dieu,

point de véritable vertu, b. 77.

Dieu se forme un peuple dépositaire de la vérité & de la religion, 80.

Dessein de Dieu dans la suite des événemens arrivés au Peuple Juif dans l'ancien

Testament, 90.

Dieu est jaloux contre quiconque ose usurper sa gloire,

117.

Patience de Dieu à souffrir Sennachérib, & raisons de cette patience

& de la lecture à dévotion Jérusalem,

117.

Dieu décide en n'attendant point des

empires, 436.

Voyez Providence.

**DIX.** Comment Homère décrit leurs

combats, a. 188.

Quel se peut ce Poète inspire pour les Dieux 321.

Etrange idée qu'il nous en donne, 322.

Reproche que lui fait Cicéron à ce sujet,

ibid.

Homère reconnoît que c'est de

Dieu que viennent tous les biens, tous

les talens, & toutes les lumières, 327.

**DIGNITE.** Ce que c'étoit, a. 196.

Les dignités ne procurent point

par elles-mêmes une véritable gloire,

b. 47.

Elles sont un véritable fardeau,

ibid.

Les dignités n'ont de grand que

le danger qu'elles entraînent, 41.

**DION.** Les dignités ne procurent point

par elles-mêmes une véritable gloire,

b. 47.

Elles sont un véritable fardeau,

ibid.

Les dignités n'ont de grand que

le danger qu'elles entraînent, 41.

**DION.** Les dignités ne procurent point

par elles-mêmes une véritable gloire,

b. 47.

Elles sont un véritable fardeau,

ibid.

Les dignités n'ont de grand que

le danger qu'elles entraînent, 41.

**DION.** Les dignités ne procurent point

par elles-mêmes une véritable gloire,

b. 47.

Elles sont un véritable fardeau,

ibid.

Les dignités n'ont de grand que

le danger qu'elles entraînent, 41.

**DION.** Les dignités ne procurent point

par elles-mêmes une véritable gloire,

b. 47.

Elles sont un véritable fardeau,

ibid.

Les dignités n'ont de grand que

le danger qu'elles entraînent, 41.

**DION.** Les dignités ne procurent point

par elles-mêmes une véritable gloire,

b. 47.

Elles sont un véritable fardeau,

ibid.

Les dignités n'ont de grand que

le danger qu'elles entraînent, 41.

**DION.** Les dignités ne procurent point

par elles-mêmes une véritable gloire,

b. 47.

Elles sont un véritable fardeau,

ête de la Traduction des Sermons de

Saint Augustin, a. 196

**DEUX.** inconnu aux Grecs & aux Ro-

maines, a. 221

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

**E.**

# TABLE DES MATIÈRES.

|                                                    |                                                         |
|----------------------------------------------------|---------------------------------------------------------|
| de tous les desseins de Dieu, 80, 416.             | des enfans, 171. Comment on fle-                        |
| Elle sera toujours victorieuse, 130. Elle          | voit les enfans chez les Perses, 177.                   |
| surviva à la ruine de tous les Roia-               | à Sparte, 185 & 187. Physique des                       |
| umes, 133                                          | enfans, 458. <i>Poëte Evariste.</i>                     |
| <b>Egypte.</b> Il y avoit dans ce Roiaume          | <b>EPAMONDAS</b> Il se rendit la pau-                   |
| un tribunal où l'on jugeoit les morts,             | vreté familière, b. 151. Ses liaisons                   |
| a. 373. b. 4                                       | avec l'élpidas, 152. Il a été considé-                  |
| <b>Élégance</b> , du Latin. En quoi elle consiste, | ré comme le premier homme de la                         |
| a. 181. Expressions élégantes & délica-            | Grèce, 154. Son portrait, <i>ibid.</i> & <i>u. v.</i>   |
| tes, <i>ibid.</i> & <i>surv.</i>                   | Son habileté dans le métier de la guer-                 |
| <b>Élévation.</b> Ce qui constitue la véritable    | re, 155                                                 |
| élévation, b. 19                                   | <b>EPHORS.</b> Leur autocratie, b. 132                  |
| <b>Élocution.</b> Elle n'est que le vêtement &     | <b>EPICTETE.</b> Philosophe Stoïcien, b.                |
| la parure du discours, a. 412. Elle                | 471 & <i>surv.</i> Son maître lui calle la              |
| est essentielle à l'éloquence, 451                 | jambe : avec quel sang froid il le souff-               |
| <b>Eloquence.</b> On y parvient, 1°. Par la con-   | fre, 473                                                |
| noissance des préceptes, a. 337. 2°. Par           | <b>Epigrammatum detectus.</b> Son utilité, a.           |
| la lecture des Auteurs, 374. 3°. Par la            | 173                                                     |
| composition, 341. Eloquence du Bar-                | <b>Epithètes.</b> Les Poètes s'en servent plus          |
| reau, 351. Modèles d'éloquence qu'il               | souvent & plus librement que les Ora-                   |
| convient de se proposer au Barreau,                | teurs, a. 157. Exemples d'Epithètes                     |
| 356. Comparaison de l'éloquence de                 | bien choisies, 158. Combien elles con-                  |
| Démotène & de Cicéron, 341. Ce                     | tribuent à la beauté & à la force du                    |
| qui a fait dégénérer l'éloquence à                 | discours, 157                                           |
| Athènes & à Rome, 350. Ce qu'on                    | <b>Equipage.</b> Les grands équipages ne con-           |
| doit le plus craindre pour l'éloquence             | tribuent point à la véritable grandeur,                 |
| Françoise, 352. Comparaison de l'é-                | b. 164. & 169                                           |
| loquence sublime avec un beau bâti-                | <b>Equité</b> , des Romains pour entreprendre           |
| ment, 355. Eloquence qui convient                  | & déclarer la guerre, b. 377                            |
| à un Rapporteur, 358                               | <b>Erudition.</b> L'érudition & la composition          |
| <b>Eloquent.</b> Différence entre un homme         | doivent le prêter un mutuel secours, b.                 |
| éloquent & un homme disert, a. 328                 | 412                                                     |
| <b>EMILIUS.</b> ( Paul ) Il est fait Consul, &     | <b>ESCHINI.</b> Extraits de sa harangue                 |
| chargé de la guerre contre Persée, b.              | contre Césiphon, a. 126. & <i>surv.</i>                 |
| 338. Victoire & triomphe de Paul-E-                | Succès de cette harangue, 136. Exil                     |
| mile : Ses belles qualités, 347 & <i>surv.</i>     | d'Eschine, & les premières leçons qu'il                 |
| <b>Emulation.</b> Comment on peut l'entrete-       | donna à Rhodes, <i>ibid.</i> Eloquence d'Es-            |
| nir parmi les jeunes gens, a. 147. Bel             | chine comparée à celle de Démotène,                     |
| exemple d'émulation sans jalousie                  | 137 & <i>surv.</i>                                      |
| dans Cicéron & Hortensius, 170 &                   | <b>ESCLAVES.</b> Les Esclaves pouvoient de-             |
| 184. C'est l'émulation qui fait fleurir            | venir citoyens à Rome, b. 171. Avan-                    |
| les arts & les sciences, b. 118                    | tage de cette police, <i>ibid.</i>                      |
| <b>ENFANS.</b> A quel âge on peut comen-           | <b>Espoir.</b> Comparaison entre la culture des         |
| cer à les faire étudier, a. 2. Ordre de            | terres & celle de l'esprit, a. v. L'étude               |
| leurs études, 10 & <i>surv.</i> Un maître          | donne à l'esprit de l'élévation & de l'é-               |
| doit travailler à s'en faire aimer, b. 143.        | tendue, vj. le rend capable de tout,                    |
| Quel usage il faut faire des châtimens             | vij. L'esprit seul ne fait pas la solide                |
| avec eux, 146. des réprimandes, 154.               | gloire des hommes, b. 12 & <i>surv.</i>                 |
| On doit parler raison aux enfans, 155.             | <b>Etat.</b> Comparaison d'un Etat avec le              |
| Il faut les accoutumer à être vrais, 161.          | corps humain, b. 400. 412                               |
| les former à la politesse, à la propre-            | <b>Ethos.</b> ( <i>l'homme.</i> ) Ce que c'est, a. 109. |
| té, & à l'exatitudo, 163. leur rendre              | Exemple de l'éthos, 110                                 |
| l'étude aimable, 165. leur accorder du             | <b>ETIENNE.</b> ( Robert ) Imprimeur. Be-               |
| repos & de la récréation, 168. les                 | le économie de la maison de Robert                      |
| porter au bien par ses discours & par              | Erienne, b. 644                                         |
| les exemples, 171. Piété & religion                | <b>Etter.</b> Il n'étoit point en usage chez les        |

# TABLE DES MATIERES.

- Anciens**, b. 454  
**Etude**. Elle forme l'esprit, a. vj. Elle doit avoir pour fin de nous rendre meilleurs, 12. Elle nous fait vivre agréablement avec nous-mêmes & avec les autres, 1 & *surv.* Voiez *Espirit*. Sur qu'on doit se proposer dans l'étude des enfans, b. 532. Il faut lâcher de la leur rendre aimable, 565. Moins qu'un Principal peut employer pour le succès des études dans son Collège, 582 & 584. Etudes que doivent faire les Maîtres, 640  
**Evangelie**. C'est la règle sûre & invariable pour juger de toutes choses, b. 10  
**Exemple**. Force du bon exemple, b. 573-576  
**Exercice**. Ce qu'on entend par exercice, b. 617. S'il est à propos de faire parler latin dans les exercices, 618. Comment il faut faire les exercices, *ibid.* & *surv.* Manière d'interroger à un exercice, 620. Matière des exercices, 621  
**Exclamation**, Figure de Rhétorique, a. 482 & *surv.*  
**Exorde**. L'exorde d'un discours doit être simple & moelleux, a. 382 & *surv.* Exception de cette règle, *ibid.* Bel exemple d'un exorde par insinuation, 500  
**Extraction**. La noblesse de l'extraction est naturellement respectée, b. 48. Sa véritable source est le mérite & la vertu, 49. Il y a beaucoup de grandeur d'ame à ne pas oublier la bassesse de son extraction, 51  
**Ezechias**, Roi de Juda. Il exhorte son peuple à mettre sa confiance en Dieu, b. 120. Sa douleur au sujet des blasphèmes de Rabfachs, 121. Confiance en Dieu : caractère dominant d'Ezechias, 128  
**F.**  
**FABIVS MAXIMVS**. Il est créé Dictateur, & chargé de la guerre contre Annibal, b. 306. Modération & générosité de Fabius envers Minucius son Maître de Cavalerie, 307. Fabius rassure les Magistrats dans Rome après la bataille de Cannes, 311. Il traverse les desseins de Scipion, 318. Il réunissoit en sa personne les qualités essentielles à un bon Général, 322. Examen des raisons de sa conduite à l'égard d'Annibal, 323. Sa jalousie con-
- tre Scipion fait une tache à sa réputation, 324  
**Fable**. Explication de la Fable du Loup & de la Grue, a. 162. Origine de la Fable, b. 437. Utilité de la Fable, 442  
**FACON**. Trait de son éloge par M. de Fontenelle, a. 373  
**FALISQVENS**. Perfidie d'un Maire d'école qui enseignoit les enfans des Falisques, a. 154  
**Faste**. Parallèle du faste & de la simplicité de plusieurs grands hommes, b. 35  
**FEMMES**. Quelle est proprement la science qui leur convient, a. 59  
**FENALON**. Réflexion de ce Prélat sur l'éducation des filles, a. 22. Comment il voudroit qu'on enseignât la religion, 225. Il préfère Démosthène à Cicéron, & pourquoi, 548  
**Fermeté**. Fermeté des Romains dans leurs résolutions, a. 377 & *surv.*  
**FERRAT**. (Le Maréchal de la) Comment il reçut un mémoire qu'on lui présentait pour les provisions de son fils, b. 40  
**Figures de Rhétorique**: Ce que c'est, a. 467. Leur usage, 468. Figures de mots, *ibid.* & *surv.* Figures de pensées, 481. On doit user sobrement des Figures, 495. Il s'en trouve de toutes les espèces dans l'Ecriture Sainte, 646 & *surv.*  
**FILLES**. Importance de leur éducation, a. 22. Nécessité & manière de former leurs mœurs, 23 & *surv.* Si on doit & comment on peut leur enseigner la langue latine, 29. Connoissances qui leur sont nécessaires, 33  
**FLAMINIUS**, Consul, vaincu par Annibal, b. 306  
**FLAMINIUS**. (Tit. Quintus.) Il contrainst Philippe à demander la paix, b. 327. Reconnoissance des Grecs envers Flamininus, 329  
**Flatterie**. C'est la peste des Cours & la ruine des Princes, b. 259  
**FLICHTER**. Caractère de son éloquence, a. 367. On peut lui appliquer ce que dit Cicéron de Callidius Orateur doux & fleur, 354  
**FLURI**. (M. l'Abbé) Voiez *Catéchisme historique*.  
**Fleurs**, du discours. Quel est l'usage de l'éloquence fleurie, a. 404. Voiez *Ornement*.  
**FLORENCE**. Décret du Concile de

# TABLE DES MATIERES.

|                                                                                                                                                                                                                                                                                              |     |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   |             |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------|
| Florence sur le pouvoir du Pape diffinément entendu, a.                                                                                                                                                                                                                                      | 114 | portant pour la voix & le geste, 616                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              | 616         |
| <i>Fux &amp; reflux de la mer. Ses causes, b.</i>                                                                                                                                                                                                                                            | 497 | <i>Gloire. Comparaison de la gloire des armes avec celle de la science, b. 11.</i> En quoi consiste la solide gloire, 61, 69 & 71. L'amour de la gloire étoit l'ame de toutes les actions des Romains, 390                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        | 390         |
| <i>Foi. La bonne foi étoit un des principes du gouvernement des Romains, b.</i>                                                                                                                                                                                                              | 184 | <i>Gout. Les Ecrivains de l'antiquité sont les arbitres souverains du bon goût, a. vj. Ce que c'est que le goût, liv. II doit servir à régler nos jugemens dans la lecture: on peut en donner des règles, lix. Il influe sur tous les arts, ix. &amp; livj. Comment il le corrompt, lxj. Soit que les Maîtres doivent prendre de former le goût de leurs disciples, lxvij. Les pensées brillantes &amp; les pointes peuvent être regardées comme des avantcoureurs de la chute &amp; de la décadence du bon goût, 405 &amp; suiv. Jusqu'à quel point on peut s'accommoder au goût de son siècle, 549 &amp; suiv. Règles sur le goût de la solide gloire, 6. 8</i> | 6           |
| <i>FONTAINES. ( La ) Ses Fables sont très convenables aux enfans, a.</i>                                                                                                                                                                                                                     | 16  | <i>GOVERNANTS. Choix &amp; qualités d'une Gouvernante, a.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     | 16          |
| <i>Fontaines. Origine des fontaines, b.</i>                                                                                                                                                                                                                                                  | 496 | <i>Gouvernement. De combien on en distingué de sortes, b. 393. Ils étoient tous réunis dans celui de Sparte, ibid. Ils le furent aussi dans celui de Rome, 394. Règles essentielles que doivent suivre ceux qui sont chargés du gouvernement d'un Etat, 413</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   | 413         |
| <i>FONTENELLE. Comment il décrit les fonctions d'un Lieutenant de Police, a. 366. Caractère de son éloquence, 370. Endroits choisis de ses éloges historiques, ibid. &amp; suiv.</i>                                                                                                         | 370 | <i>GRACCHUS. ( Tib. Semp. ) Tribun du peuple, se déclare en faveur de Scipion contre les Collègues, b. 335</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    | 335         |
| <i>Formalité. Industrie merveilleuse de ses insectes, b.</i>                                                                                                                                                                                                                                 | 514 | <i>GRACCHUS. ( Tib. &amp; Caius ) Leur portrait, b. 415. Ils proposent la loi Agraire, 416. Leur fin tragique, ibid. Grammaire Française. Elle doit être une des premières études des enfans, a. 10</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           | 10          |
| <i>Fourmis. Leur industrie, b.</i>                                                                                                                                                                                                                                                           | 512 | <i>GRANVILLE. Beau mot du Cardinal de Granville sur le Cardinal Ximènes, b.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   | 50          |
| <i>Français. Manière d'enseigner aux enfans la langue Française, b.</i>                                                                                                                                                                                                                      | 645 | <i>Grecs. Les beaux tems de la Grèce commencent après l'expédition de Xerxès, b.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              | 116         |
| <i>FABRICE de Saxe, surnommé le sage, refuse l'Empire, b.</i>                                                                                                                                                                                                                                | 43  | <i>Grecs. Peu délicats sur la sincérité &amp; la bonne foi, a.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                | 497         |
| <i>Frugalité. La frugalité est un riche fond qui supplée au revenu, b. 35. Frugalité de la table de plusieurs Empereurs Romains, 34. Frugalité des tables de Sparte, 113. Réflexions sur la frugalité des Anciens, 36 &amp; 37. La frugalité recommandée aux Officiers par Louis XIV, 40</i> | 40  | <i>Grecs. ( S. ) défend la lecture des Poètes profanes, a.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    | 113         |
| <i>FUGESNES. ( S. ) apprit par cœur tout Homère, a.</i>                                                                                                                                                                                                                                      | 113 | <i>Grecs. ( S. ) de Naziance, ( S. ) médite par fait d'un bon écolier, b.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     | 669         |
|                                                                                                                                                                                                                                                                                              |     | <i>Grecs. Comment les Anciens la faisoient, a.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                | 303 & suiv. |

## G.

**G**AVIOS. Description de son sup-  
plice, a. 506  
**GENERAL d'armée.** Combien il est  
difficile qu'il se préserve de l'orgueil,  
a. 354 & 358. Ce qui fait le bon Gé-  
néral, 34 & 352. Voyez les articles  
d'Antiochus, de Fabius, d'Annibal &  
de Scipion.  
**Genre.** Des trois différens genres d'élo-  
quence, a. 377. Du genre simple, 379.  
Du genre sublime, 388. Du genre  
tempéré, 396. Réflexions générales  
sur ces trois genres, 403 & suiv.  
**Géographie.** Elle est nécessaire pour étu-  
dier l'histoire, b. 140. Elle convient par-  
ticulièrement aux enfans, a. 17. Comment  
on peut la leur enseigner, a.  
18, b. 648. Essai de cette méthode sur  
l'Asie, a. 18

**Geste.** Ce que c'est, b. 631. Différentes  
espèces de geste, 634. Précepte im-

# TABLE DES MATIERES.

H.

**HANET.** ( M. du ) Trait de son éloge par M. de Fontenelle, a. 371

**HARANGUE.** Explication d'une harangue de Junon, tirée du premier livre de Virgile, a. 164. Harangues d'Homère, 107

**HARLAT.** ( Achille de ) Fermeté & grandeur d'ame de ce Magistrat, b. 66

**HARODORA.** Applaudissement qu'il reçoit en lisant les ouvrages devant les peuples de la Grèce, b. 117. Observations critiques sur un passage d'Herodote, 140

**HÉROS.** Comment on doit envisager les Héros pour en juger sainement, b. 44 & suiv.

**HESAM.** ( M. ) Il avoit composé une excellente Rhetorique, a. 140. Son explication du Cantique de Moïse, 654. Plus estimable encore par les qualités du cœur, que par celles de l'esprit, 681. Comment il passa les dernières années de sa vie. *ibid.*

**HESIODUS.** Noms propres mal traduits dans ce Poète par Anayot, a. 131

**HÉRA.** ( M. de la ) Morceau de son éloge par M. de Fontenelle, a. 371

**HISTOIRE.** Son utilité & ses avantages, a. xavij. b. 1 & suiv. Ce qui fait la beauté de l'histoire, a. 417. L'histoire est le premier maître qu'on doit donner aux enfans, b. 5. Il faut commencer par l'histoire sainte, a. 57. Manière de l'enseigner, *ibid.* & suiv. Caractères propres de l'histoire sainte, b. 77. C'est l'histoire de Dieu & de ses attributs, 78. Elle est dépositaire des révélations divines, 81. Observations utiles pour étudier l'histoire sainte, 87. La Chronologie & la Géographie sont nécessaires pour y mettre de l'ordre, 88. Observer les usages & les coutumes du peuple de Dieu, 89. Faire observer aux enfans les principaux caractères des Juifs, *ibid.* Se rendre attentif aux exemples de vertu qui s'y trouvent, 91. Faire envisager Jésus-Christ dans les histoires qu'on explique, 99. Remarquer les privilèges de la piété, 100. Application des principes à plusieurs exemples, 101

**HISTOIRE PROFANE.** Règles & principes pour

l'étudier, b. 118. Ordre & clarté, 119.

Observer ce qui regarde les loix, les usages, & les coutumes, 121. Chercher sur tout la vérité, *ibid.* S'appliquer à découvrir les causes des événemens, 144. Étudier le caractère des peuples & des grands hommes, 149. Observer ce qui regarde les mœurs & la conduite de la vie, 152. Remarquer tout ce qui a rapport à la religion, 155. Application des règles précédentes à quelques faits particuliers d'histoire, 156 & suiv.

**HISTOIRE GRECQUE.** Quand & comment on doit l'enseigner & l'étudier, a. 57. & suiv.

**HISTOIRE ROMAINE.** Quand les jeunes gens doivent l'étudier, & dans quels auteurs, a. 17

**HISTOIRE DE FRANCE.** Son utilité, & facilité de l'apprendre, a. 17

**HISTORIEN.** Qualités essentielles d'un Historien, b. 141 & suiv. 144, 146

**HOMÈRE.** Quel cas Alexandre faisoit de ce Poète, a. 171 & 187. Excellence de ses Poèmes d'Homère, 171. Règles qui peuvent servir de principes pour juger équitablement d'Homère, 174. Endroits d'Homère remarquables pour le stile & l'éloquence, 181. Instructions que tournit Homère sur ses usages & les coutumes anciennes, 101. Sur les mœurs & les devoirs de la vie civile, 118. Homère a reconnu un Dieu suprême, unique & tout-puissant, 121. qui préside à tout, 125. qui distribue les biens & les talens, 127. qui punit & récompense après la mort. 131

**HOMÈRE.** ( P. ) Ce qui rend l'homme véritablement grand, b. 10. L'homme est l'ouvrage le plus excellent qui soit sorti des mains de Dieu, 471. Devoirs de l'homme envers Dieu & envers lui-même, *ibid.* & 475. par rapport à la société, 476. Beau passage de M. Pascal sur la connoissance de l'homme, 491

**HÔPITALITÉ.** Vive peinture des Hôpitaux, a. 491

**HORACE.** Compar des Horaces & des Curiaces, a. 413 & suiv.

**HORTENSIVS.** Son caractère, a. 568. Pourquoi il fut plus goûté dans sa jeunesse que dans un âge plus avancé, 570

# TABLE DES MATIÈRES.

|                                                                                                                                                                                                                                                                                  |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <b>Hospitalité.</b> Par qui & comment exercée dans Homère, a. 121. Quelle idée en avoient les Anciens, <i>ibid.</i> Exemples de cette vertu dans Abraham & dans Lot, <i>ibid.</i>                                                                                                | aux sollicitations de sa maîtresse, & est mis en prison, 103. Il interprète les songes de deux Officiers de Pharaon, <i>ibid.</i> Moien que Joseph emploie pour vaincre la tentation, 106. Sa patience dans les maux, 107. Il interprète les songes de Pharaon, & est fait premier Ministre de ce Prince, 108. Il est adoré par ses frères, <i>ibid.</i> Pourquoi Dieu laissa Joseph en prison pendant si longtemps, 109. Joseph est reconnu par ses frères, 111. Rapports entre Jesus-Christ & Joseph, 117 |
| <b>Hypocrisie.</b> Ce que c'est, a. 488. Exemples, 489 & suiv. Comment on peut y résister, 492                                                                                                                                                                                   | <b>JOUVENCEL.</b> Eloge de son <i>Reto discours</i> , a. 124                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                |
| <b>I.</b>                                                                                                                                                                                                                                                                        | <b>IXIV.</b>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                |
| <b>JADDUA.</b> Grand Prêtre des Juifs, reçoit Alexandre dans Jérusalem, b. 114                                                                                                                                                                                                   | <b>ISAI'S.</b> figure & prédit la perte de ceux qui mettoient leur confiance dans les secours de l'Egypte, b. 120. Il prédit la défaite de Sennachérib, 122. Sublimité du stile de ce Prophète digne de la majesté de Dieu, 126 & suiv.                                                                                                                                                                                                                                                                     |
| <b>JALOUSIE.</b> Ce vice honteux pour un Avocat, a. 587                                                                                                                                                                                                                          | <b>ISOCRATES.</b> C'est lui qui le premier a rendu les Grecs attentifs au nombre & à la cadence du discours, a. 460. Comparaison de son éloquence avec celle de Démosthène, 543. Il faisoit paier ses leçons fort cher, 560                                                                                                                                                                                                                                                                                 |
| <b>JAN-BAPTISTE.</b> Beau passage de Saint Jean Chrysostome, où il fait voir que la mort de Saint Jean-Baptiste fut l'effet de la crainte mal entendue du parjure, a. 613                                                                                                        | <b>JUGES.</b> Par-tièle d'un Juge méchant & d'un Juge ignorant, tiré de l'Oraison funèbre de M. de Lamignon, a. 367                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         |
| <b>JEROME.</b> (S.) Avis qu'il donne à Léta sur l'éducation des filles, a. 22. & suiv. Il condamne un discours chrétien trop orné, 597                                                                                                                                           | <b>Modèles de Juges parfaits, b. 93</b>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     |
| <b>JEROMIS.</b> Combien ses lamentations sont tendres & touchantes, a. 617                                                                                                                                                                                                       | <b>JURIS.</b> Caractère du peuple Juif, 90. Instructions que Dieu nous a données par la conduite qu'il a tenue envers ce peuple, 91. L'état de ce peuple figuré par ce qui arriva aux frères de Joseph, 116                                                                                                                                                                                                                                                                                                 |
| <b>JEU.</b> Les jeux que l'on doit permettre ou interdire aux enfans, b. 500                                                                                                                                                                                                     | <b>JUNON.</b> Explication d'un discours de Junon, a. 165                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |
| <b>JURISCONSULTES.</b> Avec quelle retenue ils doivent parler des Ecritains du premier ordre, a. 274. Ils sont très susceptibles de toutes sortes d'impressions, b. 9. Ils ont sur-tout besoin de principes & de règles de goût, principalement dans la lecture de l'histoire, 9 | <b>JUPITER.</b> Mouvement du tête par lequel ce Dieu ébranle les cieux, a. 287. Endroit d'Homère où Jupiter défend à tous les autres Dieux de donner du secours aux Grecs ou aux Troyens, 123. Il a deux tonneaux à ses côtés où il puise les biens & les maux, & une balance à la main dans laquelle il pèse la destinée des mortels, 326                                                                                                                                                                  |
| <b>Images.</b> Ce qu'elles sont dans les discours, a. 493. Exemples, <i>ibid.</i>                                                                                                                                                                                                | <b>JUSTES.</b> Société des Justes perpétuée depuis le commencement du monde par une succession non-interrompue, b. 10                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |
| <b>IMPIES.</b> Avec quelle énergie l'Ecriture fait disparaître l'impie par une chute subite, a. 651                                                                                                                                                                              | <b>L.</b>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   |
| <b>INDIBILIS.</b> Roi des Illyriens, se rend à Scipion avec toutes ses troupes, b. 317                                                                                                                                                                                           | <b>LACÉDÉMON.</b> Gouvernement de Lacédémone, b. 221. & suiv. Ré-                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| <b>Impiété.</b> Combien elle est pernicieuse aux Etats, b. 385                                                                                                                                                                                                                   |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |
| <b>Invention, art.</b> Figure de Rhétorique, a. 481                                                                                                                                                                                                                              |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |
| <b>JOAS.</b> Il est sauvé par les soins de Joasbet, a. 497                                                                                                                                                                                                                       |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |
| <b>JOSEPH.</b> Combien est touchante son histoire, a. 656. Il accuse ses frères, b. 102. Il est vendu & ennuie en Egypte, <i>ibid.</i> Il refuse de contenir                                                                                                                     |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |

# TABLE DES MATIERES.

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               |     |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Reflexions sur le Gouvernement de Lacédémone,                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 | 210 | Leurs. Siège de la ville des Romains pour entreprendre & déclarer la guerre, b.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                | 377 |
| <b>LACÉDÉMONIENS.</b> Éducation des Lacédémoniens, b. 215. Leur passion dominante, 227. Délivrance des Lacédémoniens pour savoir s'ils recevraient l'or & l'argent que Lyfandre avoit pris sur les Athéniens, 231. Soumission des Lacédémoniens aux Loix, 237. Ils ne dépensoient que des Loix, 239. Trois cents Lacédémoniens disputent à Xerxès le passage des Thermopyles, | 239 | <b>Lettere.</b> Celles de Cicéron sont un modèle en fau de style épistolaire, a.,                                                                                                                                                                                                                                                                                                              | 424 |
| <b>LAAIUS.</b> Prologue de la Comédie des Mimes, composée par cet Auteur, a.                                                                                                                                                                                                                                                                                                  | 239 | <b>Lois.</b> Elles sont le fondement des Roisumes & des Empires, b. 210. Différence qu'il y a entre les loix & la bonne Éducation,                                                                                                                                                                                                                                                             | 311 |
| <b>LAMOTHEON.</b> ( M. de ) Premier Président. Description de la vie privée de ce Magistrat à la campagne par M. Fléchier, a. 319. Il ne mettoit point de différence entre un Juge méchant & un Juge ignorant,                                                                                                                                                                | 365 | <b>Lois.</b> Il étoit excellent à Sparte, b.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   | 241 |
| <b>Langues.</b> A quoi sert l'intelligence des langues, a. 61. Combien les Romains s'appliquoient à l'étude de leur langue, 63. Bizarreté des langues sur la bassesse ou la beauté des mots qui expriment une même chose,                                                                                                                                                     | 277 | <b>Lois.</b> Comment il décrit le sublimé, a.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  | 190 |
| <b>Langue Grecque.</b> Utilité & nécessité de cette langue, a. 221. Si les traductions peuvent nous dispenser de l'apprendre, 226. Méthode pour l'enseigner, 225. Fécondité de la langue grecque, 242. Cet avantage lui a été contesté par Cicéron, 242. Quintilien l'a reconnu,                                                                                              | 243 | <b>Lois.</b> On doit les souffrir avec peine, b. 58. Usage des loanges dans l'éducation des enfans, 159. Les loanges ne sont dûes qu'à la vertu & au mérite, 617. Prudence & discrétion nécessaires dans les loanges,                                                                                                                                                                          | 618 |
| <b>Langue Latine.</b> Manière de l'enseigner, a. 249. S'il faut accoutumer les jeunes gens à parler latin, 198. Manière de prononcer le latin chez les Anciens,                                                                                                                                                                                                               | 193 | <b>Lois.</b> XI. Maria de ses propres deniers les trois filles du Premier Préfident de la Vacquerie, b.                                                                                                                                                                                                                                                                                        | 13  |
| <b>Langue Française.</b> On ne la cultive pas assez parmi nous, a. 68. Comment on peut l'apprendre, 69. La langue Française est espricieuse sur les mots,                                                                                                                                                                                                                     | 172 | <b>Lois.</b> XIV. Éloge magnifique de ce Prince par M. Racine, a. 409. Ses dernières paroles à Louis XV, b. 21. Il recommande la simplicité & la frugalité dans son Code militaire, 40. Le tiécle de Louis XIV a été pour nous ce que fut celui d'Auguste pour les Romains,                                                                                                                    | 470 |
| <b>Latin.</b> Élégance & délicatesse du latin, a. 181. <i>Voyez</i> Langue Latine.                                                                                                                                                                                                                                                                                            |     | <b>Lois.</b> ( M. de ) leur & récompense le déintéressement des Soldats, b.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    | 17  |
| <b>Lettere.</b> Comment on peut apprendre à lire aux enfans, a. 5. Méthode introduite pour cela dans plusieurs écoles de Paris,                                                                                                                                                                                                                                               | 10  | <b>Lois.</b> L'étude lui tint lieu d'expérience dans la guerre, a. ix. Il substitua la magnificence à la gloire des armes, b. 31. Repas somptueux qu'il donne à Pompe & à Cicéron, <i>ibid.</i>                                                                                                                                                                                                |     |
| <b>Légon.</b> Ce que c'étoit chez les Romains, b.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | 310 | <b>Luxe de la table.</b> Il est porté à l'excess à Rome, b. 30. Il ne sauroit procurer une solide gloire, 11. Plusieurs Empereurs l'ont méprisé, 27 & 14. Parallèle du luxe & de la modestie, 11. Le luxe banni de Sparte, 21. Il est la cause de la ruine des États,                                                                                                                          | 404 |
| <b>LEBNITZ.</b> Éloge de son savoir, a.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       | 173 | <b>Luxe.</b> Son extraction, b. 219. Ses voies, 220. Il change le gouvernement de Sparte, <i>ibid.</i> & <i>serv.</i> Ordonnances de Lycorgue, 215. Moien qu'il emploie pour les rendre immortelles, 210. Sa mort, <i>ibid.</i> Choses louables dans les loix de Lycorgue, <i>ibid.</i> Choses blâmables dans ces mêmes loix, 242. Reflexions sur le vol qu'il avoit permis aux Lacédémoniens, | 246 |
|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               |     | <b>LYSANDRE.</b> prend Athènes, b.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | 218 |
|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               |     | <b>MARILLON.</b>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               |     |



# TABLE DES MATIÈRES.

## M.

**M A S I L L O N.** ( le Pere ) Sa modération dans les disputes, b. 54

**M A I T R E.** But qu'un Maître doit se proposer dans l'éducation des enfans, b. 534. Ce qu'il doit faire pour y réussir, 536. & *suiv.* Qualités d'un bon Maître, 544. Règles qu'il doit suivre dans les châtimens, 549. les réprimandes, 554. Un Maître doit former ses disciples au bien par ses discours & par ses exemples, 571. Piété, religion & zèle qui conviennent à un Maître pour le salut des enfans, 573 & *suiv.* Avis très utiles à un Maître Chrétien, 576. Etudes que doivent faire les Maîtres, 640

**M A L H E R I E.** Vers enflés de ce Poëte sur la pénitence de S. Pierre, a. 394

**M A L L E R A N C H E.** Endroit de M. de Fontenelle qui caractérise sa Recherche de la vérité, a. 372

**M A N D O N U S.** Frere du Roi des Illergètes, le rend à la suite de Scipion, b. 317

**M A R C E L L E.** ( Sainte ) Belle patole de cette Sainte, b. 74

**M A R T I N.** Elle étoit interdite aux Lacédémoniens, b. 233

**M A R T U S.** Ses belles qualités, a. 417. Ses vices, 419. Ses guerres civiles avec Sylla, 410. Sa mort, 411

**M A S C A R O N.** Caractère de son éloquence, a. 369. & *suiv.*

**M A S I N E S A.** Ami & allié des Romains, presse Scipion de passer en Afrique, b. 319. Il vient le joindre, 320

**Mathématiques.** Utilité des Mathématiques, b. 485

**Matière.** Divisibilité de la matière, b. 493

**M E C A N I C.** Avec quelle liberté il parloit à Auguste, a. 447. L'avis qu'il donna à ce Prince, lorsqu'il voulut le démettre de la souveraine autorité, b. 434

**M E L A N I E.** ( Sainte ) Son humilité, b. 74. Son voiage à Nole pour visiter S. Paulin, *ibid.*

**Mémoire.** ( la ) Ce que c'est, a. 200. Nécessité & manière de la cultiver, 202. Ce que pense Quintilien sur la mémoire artificielle, 203. Usage qu'en faisoit un Curé de Languedoc, 204. Comment on peut surmonter la difficulté naturelle de la mémoire des en-

fans, *ibid.* & *suiv.* Réflexion sur le choix & le discernement dont on doit user en cultivant la mémoire, 208

**M A N E R A T S.** Médecin. Savané, b. 53

**Menfonce.** Précautions dont il faut user en le punissant dans les enfans, b. 551. Il faut leur donner une grande horreur de ce vice, 562

**Mer rouge.** Son érymologie, a. 18. Différence entre la manière dont Moïse & les Prophètes parlent de la mer, 167 & *suiv.*

**M E S M E S.** ( Henri de ) Mémoires dans lesquels il tend compte de ses études, a. 122. Il refuse la charge d'Avocat Général que le Roi vouloit lui donner, & pour quoi, b. 68

**M E S S I E.** L'attente du Messie, caractère spécial du Peuple de Dieu, b. 81

**Mesures,** de tems, b. 461. itinéraires, 462. des monnoies, 463

**Métaphore.** Sa nature, a. 468. & *suiv.* Comment on peut en faire sentir la force & la beauté, 470. On ne doit point dans la Métaphore passer d'une image à une autre, 471. Belles Métaphores tirées de l'Ecriture, 646

**M I L A N.** Démentressement admissible du Portier d'un Maître de pension de cette Ville, b. 16

**M I L T O N.** Jugement sur son Paradis perdu, a. 233

**M I N U C I U S.** Général de la Cavalerie, essaie de décrier la conduite de Fabius, b. 308. Il reconnoît sa faute & la répare, *ibid.*

**Miracles.** Ils sont la première preuve de la certitude de la révélation divine, b. 81. Caractères des miracles, *ibid.*

**Moderation** réciproque du Sénat & du Peuple Romain dans les disputes, b. 298. des Romains dans la victoire, 382

**Mauv.** Comment on doit les former, a. xvij. Attention des Payens sur ce point, xxx

**M O I S E** ( Premier Président ) arrêté par sa présence une populace mutinée, b. 66

**Monnaie.** Celle que Lycurgue introduisit, b. 122. Monnoies anciennes, 463. Monnoies Grecques, *ibid.* Romaines, 464

**M O N T A U S I E R.** ( Madame de ) Avec quelle constance elle souffrit sa longue maladie, a. 564

T t t t

Tome II.

# TABLE DES

**Mort.** Les Payens croioient que les vices étoient punis, & les vertus récompensées après la mort, a. 333

**M. r.** Il faut en remarquer la propriété dans les Auteurs, a. 177. Combien le choix des mots donne de grace aux pensées, 450. L'habitude le rend facile, 451. L'arrangement des mots plaît, & pourquoï, 458. Gradation de mots où les expressions vont toujours en augmentant, 465

**M O V S.** Son Carrique après le passage de la mer rouge, a. 664. expliqué par M. Herlan, 668

N.

**N**arration. Si l'on doit faire entrer les grands mouvemens dans la narration, a. 505. Exemples de narrations, du supplice de Gavius, *ibid.* de l'avanture de Canius, 184. du combat des Horaces & des Curiaces, 413

**Nature.** Elle plaît en tout & doit régner sur-tout dans les ouvrages d'esprit, a. 406. La nature est perfectionnée par les préceptes dans l'éloquence, 335

**N A P T O M S.** La rapidité de sa marche décrite par Homère, a. 181. Traduction du même endroit par Boileau, *ibid.*

**N S R O N.** Comment par son mauvais goût il gâta une belle statue de Lyfippe, a. 388

**N A W T O N.** Comment on a célébré ses obélisques en Angleterre, b. 460

**N I C O L S.** Jugement de cet Auteur sur Sénèque, a. 449

**N I G A R.** Empereur d'Orient, refuse le Panegyrique qu'on avoit fait à sa louange, b. 58

**Noblesse.** La noblesse est naturellement respectée, b. 48. La véritable source de la vertu, c'est le mérite & la noblesse, 49. La noblesse de la naissance, est au-dessous de celle qui vient du mérite, 50

**Nombre.** En quoi consiste le nombre & l'harmonie du discours, a. 450. Cicéron est le modèle du stile nombreux & périodique, 481. Dans quels endroits le nombre doit principalement se faire sentir, 481. Périodes nombreuses tirées de Cicéron, 463

**N O M A P O M P I L I O S.** Avec quelle répugnance il accepte la Roiauté, b. 41 & 181. Son portrait, 281. Il est

# M A T T E R E S.

pire aux Romains l'amour de l'agriculture, 183. Il adoucit leurs mœurs, 285. Son règne tranquille & pacifique, 286. Il s'applique à donner à la Religion du lustre & de la majesté, 288

O.

**O**bliv. La science d'obliv. & de commander est la plus belle de toutes, b. 137

**Ochlocratie.** Ce que c'est, b. 403

**O C T A V I O S.** Il hérite des biens & du nom de César, b. 416. Comment il gagne Cicéron, 417. Il est obligé par les flateurs, 428. Il se ligue avec Lépide & Antoine, 412. Il consent à la proscription de Cicéron, 413. Portrait abrégé de son gouvernement, 414

**Ode.** Pourquoi le début sublime convient à l'Ode, a. 385

**Oiseaux.** Leur industrie merveilleuse, b. 506. Diversité de leur chant, de leur plumage, & de leurs inclinations, 508 & 509

**Oligarchie.** Ce que c'est, b. 402

**Ornement.** Dans quels discours on peut les étaler, a. 399. Il faut les varier, 400. Différence des ornemens vrais & naturels, d'avec ceux qui sont faux ou étrangers, 401. L'orateur chrétien doit ni les trop rechercher, ni les trop négliger, 596 & suiv.

**O R O M A S D S.** Législateur des Perses, b. 188

**O R P H E S.** Son retour des enfers décrit par Virgile, a. 160. Sa mort, 163. Le même sujet rendu par Ovide, 164

**Orthographe.** Diverses remarques sur le soin qu'on doit prendre de la caliver, & sur les règles qu'on y doit suivre, a. 69

**O S S A T.** (Arnaud d') Cardinal. Son adresse dans les négociations, b. 28. Sa modestie & son abstinence, *ibid.* Il reçoit le chapeau de Cardinal pour récompense de son mérite, 50

**Ostracisme.** Ce que c'étoit, b. 212. Ce que l'on doit penser de cette sorte de jugement, 213

**O V I D S.** Utilité qu'on peut retirer de la lecture de ce Poète dans les classes, a. 271

**Ouvrages d'esprit.** Principes pour en juger sainement, a. 276

# TABLE DES MATIERES.

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |             |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------|
| P.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 | 190         |
| <b>PACUVIUS.</b> <i>Voiez Pa'rolla.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |             |
| <b>PALAVIEM.</b> Mort de ce Cardinal au sujet des ouvrages de Sénèque, a.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          | 449         |
| <b>PAPENROCH</b> Jésuite Sa modération dans la dispute, b.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         | 54          |
| <b>Parallèles</b> de M. de Turenne & du Cardinal de Bouillon, a.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   | 363         |
| <b>PANTHA'S.</b> Femme d'Abtradate, b.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | 171         |
| <b>PARANS.</b> ( pere & mere ) Du devoir des Parens par rapport à l'éducation de leurs enfans, b.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  | 650 & suiv. |
| <b>PARRHASIUS.</b> Peintre célèbre, b.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | 218         |
| <b>Particules.</b> Leur usage, a.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  | 185 & suiv. |
| <b>PASCAL.</b> Extrait de ses pensées sur la connoissance de l'homme, b.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           | 993         |
| <b>Passages obscurs.</b> Comment on doit les éclaircir, a.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         | 189 & suiv. |
| <b>Passions</b> dans le discours : leur nature, a. 503. Comment on peut les exciter, <i>ibid.</i> Quelle est proprement leur place, 504. Sentimens qui ne consistent que dans un seul trait, ou dans un seul mot, 508. Passions douces, <i>Voiez Ethos.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                        |             |
| <b>Patreece.</b> Jusqu'où les jeunes Lacédémoniens la portoient, b.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                | 216         |
| <b>Patre.</b> Effet que produisoit dans l'esprit des Romains l'amour de la patrie, b.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              | 399         |
| <b>PATROCLE.</b> Douleur des chevaux d'Achille à la mort de Patrocle, a. 186. Comment Antiloque annonce cette mort à Achille, 199                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  |             |
| <b>PAUL ( S. )</b> Quelle étoit l'éloquence de cet Apôtre, a.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | 604         |
| <b>PAUL ( L. Emilius )</b> Consul, b. 309. Il est blessé à mort à la bataille de Cannes, 311                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |             |
| <b>PAUL ( Emile )</b> Vainqueur de Persée, Soins qu'il prenoit de l'éducation de ses enfans, a. vii. Son bon goût à ordonner une Fête, ix. Discours de ce Romain qui peuvent apprendre à un Prince comment il doit soutenir sa mauvaise fortune, b.                                                                                                                                                                                                                                                                                | 349         |
| <b>PAUSANIAS,</b> Roi de Lacédémone. Il commande l'armée des Grecs à la journée de Platée, b. 188. Deux traits particuliers de son équité & de sa modération, 189. Son orgueil rend le gouvernement des Lacédémoniens                                                                                                                                                                                                                                                                                                              |             |
| odieux à tous les alliés, 190                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |             |
| <b>Pauvreté.</b> La pauvreté estimée & récompensée, b. 13. On ne doit pas regarder comme méprisables ceux qui mènent une vie pauvre, 36. & suiv. Sentimens d'Aristide sur les richesses & la pauvreté, 193                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         |             |
| <b>PAYENS.</b> Leur délicatesse dans la lecture des Poëtes, a.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     | 216         |
| <b>Péché,</b> originel. Lumière des Payens sur le péché originel, a. xxxix & suiv.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 |             |
| <b>PEDARATYS.</b> Sentimens nobles de ce Lacédémonien, b.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          | 217         |
| <b>PALATIS ( M. le )</b> Contrôleur Général des Finances : son déintéressement, b.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 | 69          |
| <b>PA'LOPIDAS.</b> Parallèle de ce Thébain avec Epaminondas, b. 251. Services importans qu'il rendit à sa patrie, 252. & suiv. Sa mort, 254                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        |             |
| <b>Pensées.</b> Elles sont comme le corps du discours, a. 412. En quoi consiste la justesse des pensées, 419. Comment on relève une pensée commune, 412. Pensées nobles, 412. Pensées agréables, 414 & suiv. Pensées délicates, 416. Pensées brillantes, 419. Usage légitime qu'on doit faire des pensées brillantes, 440. Elles dominent dans les ouvrages de Sénèque, 441. Jugement de M. Nicole sur Sénèque, qui renferme d'excellentes règles sur les pensées, 449                                                             |             |
| <b>PERES &amp; MERS.</b> Comment Homère apprend à les respecter, a. 312. <i>Voiez PARANS.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |             |
| <b>PERES DE L'EGLISE.</b> Combien les Prédicateurs doivent les étudier, a. 627. Extraits des Peres, 608                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |             |
| <b>PERICLES.</b> Son éducation & son caractère, b. 195. Son adresse à manier les esprits, 196. Son autorité dans Athènes, & d'où elle venoit principalement, 198. Aussi grand Capitaine que bon Politique, 199. Il embellit la Ville d'Athènes par un grand nombre de beaux ouvrages, 200. Son mérite excite la jalousie contre lui, 201. Réflexions sur le caractère & sur la conduite de Périclès, 204. Son administration a été blâmée par Platon, a. xv. Il ne parloit jamais au peuple qu'il ne s'y fût beaucoup préparé, 600 |             |
| <b>PÉROLA.</b> Discours de Pacuvius à son fils Pérolla, pour le détourner d'assassiner Annibal, a.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 | 418 & suiv. |

# T A B L E D E S M A T I E R S .

|                                                                                                                                                                                                                                                                |        |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   |                                                     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------|
| <b>Peuissans.</b> C'est sur tout à celles de Cicéron qu'il faut recourir , a.                                                                                                                                                                                  | 503    | Philosophe sur le gouvernement ,                                                                                                                                                                                                                                                                                  | 286.                                                |
| <b>P E R S E S .</b> Excellence des mœurs & des coutumes des Perses , b. 157. Leurs ragouts & leur boisson ,                                                                                                                                                   | 167    | <b>P L I N E S L' A N C I E N N .</b> Passage de cet Auteur dans lequel il fait sentir la vanité de ceux qui le donnent beaucoup de peine pour s'assuser ici un établissement , a.                                                                                                                                | 475                                                 |
| <b>P E R S E S .</b> Guerre de ce Prince contre les Romains , b. 317. Réflexions sur la conduite & sur le caractère de Persée ,                                                                                                                                | 343    | <b>P L I N E S L E J E U N E S .</b> Sa Lettre à l'Empereur Trajan au sujet des chrétiens , a. xlv. Lettres du même Auteur avec la traduction de M. de Sacy , 87. Usage que Pline faisoit de ses revenus , b. 14. Sa frugalité suppléoit à ce qui manquoit à ses revenus ,                                        | 15                                                  |
| <b>Phalange Macédoienne</b> , b.                                                                                                                                                                                                                               | 319    | <b>P L O T I N S .</b> Il enseigne le premier à Rome en latin , a.                                                                                                                                                                                                                                                | 563                                                 |
| <b>PH A R A O N .</b> Il choisit Joseph pour son premier Ministre , b. 110. Il lui ordonne de faire venir sa famille en Egypte ,                                                                                                                               | 114    | <b>P L U T A R Q U E S .</b> Il excelle à faire connoître le génie & le caractère des grands hommes , b.                                                                                                                                                                                                          | 170                                                 |
| <b>PH A R N A B A Z E</b> , rend hommage à la simplicité d'Agésilas en l'imitant , b. 17                                                                                                                                                                       |        | <b>P L U T O N .</b> Fraieur de ce dieu causé par les secousses que Neptune donne à la terre , a.                                                                                                                                                                                                                 | 288                                                 |
| <b>PH O T O S .</b> Célèbre Sculpteur , b. 101 & 218                                                                                                                                                                                                           |        | <b>P o e m e s .</b> Des différentes espèces de Poèmes , a.                                                                                                                                                                                                                                                       | 269                                                 |
| <b>P H I L E P P E .</b> Pere d'Alexandre. Comment ce Prince fit sentir à un Médecin le ridicule de sa vanité , b. 53. Il étoit peu délicat dans le choix des moieus qui peuvent attirer de la gloire ,                                                        | 56     | <b>P o e s i e .</b> Son origine , a. 110. Sa nature , <i>ibid.</i> Comment elle a dégénéré ,                                                                                                                                                                                                                     | 213                                                 |
| <b>P H I L E P P E .</b> Roi de Macédoine , embrasse le parti d'Annibal , b. 326. Il est vaincu à Cynoscéphale , & pense à faire la paix avec les Romains , 327 & <i>suiv.</i> Réflexions sur la conduite & sur le caractère de ce Prince ,                    | 343    | <b>P O E T E S .</b> Si la lecture des Poètes profanes peut être permise dans des Ecoles chrétiennes , a. 220. Si les Poètes chrétiens peuvent employer les noms des divinités payennes , 227. Censure de Sannazar & de Milton à cet égard , 231. Comment on doit lire les Poètes , & ce qu'on doit y remarquer , | 242 & <i>suiv.</i>                                  |
| <b>P H I L O X E M M E .</b> Usage qu'il faisoit des dépouilles & du butin qu'il avoit pris sur l'ennemi , b. 14. Avantage qui lui arriva chez un de ses amis ,                                                                                                | 25     | <b>P o i s s o n s .</b> Réflexions sur leur figure & sur leurs inclinations , b.                                                                                                                                                                                                                                 | 505                                                 |
| <b>Philosophie.</b> Combien elle contribua à former l'éloquence de Cicéron , a. 565. La Philosophie peut beaucoup servir au règlement des mœurs , b. 470. à perfectionner la raison , 478. à orner l'esprit , & à inspirer un grand respect pour la religion , | 488    | <b>P o l i c e .</b> Difficulté & importance de l'emploi de Lieutenant de Police , a.                                                                                                                                                                                                                             | 360                                                 |
| <b>Physique</b> , des savans , b. 489. des enfans ,                                                                                                                                                                                                            | 493    | <b>P o l i t e s s e .</b> Le défaut de politesse rabbat beaucoup du mérite le plus solide , b. 563. Politesse qu'on doit apprendre aux enfans ,                                                                                                                                                                  | 564.                                                |
| <b>P I E T E</b> ( Eustache de S. ) Bourgeois de Calais. Il se sacrifie pour le salut de sa patrie , b.                                                                                                                                                        | 67     | <b>P o l i t i q u e .</b> Base & fondement de la Politique , b.                                                                                                                                                                                                                                                  | 324 & <i>suiv.</i>                                  |
| <b>P i e t é .</b> Avantages de la piété , b. 100 & <i>suiv.</i> Comment on peut l'inspirer aux autres , a.                                                                                                                                                    | xlviij | <b>P O L Y B I E .</b> Aussi excellent Historien que grand Capitaine , b.                                                                                                                                                                                                                                         | 144.                                                |
| <b>P I E T E .</b> Réponse spirituelle d'un Pirate à Alexandre le Grand , b.                                                                                                                                                                                   | 45     | <b>P O M P E E .</b> Eloge sublime qu'en fait Cicéron , comment reçu du peuple , a.                                                                                                                                                                                                                               | 390. Ambition de ce Romain , b. 423. & <i>suiv.</i> |
| <b>Plantes</b> Réflexion sur la structure , la fécondité , &c. des plantes , b.                                                                                                                                                                                | 500    | <b>P r e c a u t i o n s o r a t o i r e s .</b> Ce que c'est , a. 496. Exemples ,                                                                                                                                                                                                                                | <i>ibid.</i> & <i>suiv.</i>                         |
| <b>P L A T O N .</b> Pourquoi il bannit Homère de sa république , a. 215. Instructions qu'il donna à Denys le jeune , b. 217 & 218. Belle maxime de ce Phi-                                                                                                    |        | <b>P r e c e p t e s .</b> de Rhétorique ; d'où ils sont tirés , a. 335. Usage & raison des préceptes plus importants que la connoissance même des préceptes , 337 & <i>suiv.</i>                                                                                                                                 |                                                     |

# TABLE DES MATIÈRES.

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <b>PRECEPTA.</b> Obligation où sont les                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              | <b>PROPHÉTAS.</b> Ils décrivent les souffrances de J. G. différemment des                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
| Parents de faire choix d'un bon Précepteur, b. 650. Précautions qu'ils doivent prendre pour cet effet, 655 & 656. Devoirs des Précepteurs, 659.                                                                                                                                                                                                                                      | Evangelistes: pourquoi, a. 653. Caractères des Prophètes, b. 59                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |
| <b>PRECEPTA.</b>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     | <b>PROPHÉTIES.</b> Elles sont une des preuves de la révélation divine, b. 81. Objet des Prophéties, 83. & suiv. Deux sortes de Prophéties, 130. Preuves de la divinité des Prophéties, 136                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
| <b>PREDICATEUR.</b> Ce que c'est qu'un Prédicateur, a. 513. Le Prédicateur a trois devoirs à remplir: 1°. Instruire, 586. 2°. Plaire, 582. 3°. Toucher, 606. Fond de science nécessaire à un Prédicateur, 621. C'est sur-tout dans l'Ecriture qu'il doit puiser, 623                                                                                                                 | <b>PROPHÉTIE.</b> Règlement de l'Université sur la propriété des Ecoliers, b. 592                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |
| <b>Préparation.</b> Combien elle est nécessaire à tout Orateur, a. 599 & suiv.                                                                                                                                                                                                                                                                                                       | <b>PROSPERITÉ.</b> Ce que c'est, a. 483 & 487. Si on peut donner du sentiment aux animaux & aux arbres, 489. Belles Prospérités dans l'Ecriture sainte, 649                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |
| <b>Préséance.</b> Si on doit la donner à Homère sur Virgile, en expliquant ces deux Poètes aux jeunes gens, a. 280                                                                                                                                                                                                                                                                   | <b>PROSPÉRITÉ.</b> Une longue prospérité cause ordinairement la ruine des Etats, b. 403. Quels changemens la prospérité causa dans la République Romaine, 406                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        |
| <b>Preuves.</b> Ce sont sur-tout les preuves qu'on doit examiner dans un discours, un traité, &c. a. 415. Ordre & liaison des preuves, 412. Nécessité & manière de les étendre & de les faire valoir, 414. Moien de faciliter aux jeunes gens l'invention des preuves, 416                                                                                                           | <b>PROVIDENCE.</b> Elle entre dans tout, b. 98. Elle préside à l'établissement & à la chute des Empires, 179, 170. 37 4. 392. 4. 5. 475                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              |
| <b>PRINCE.</b> Comment ce Prince parvint à obtenir d'Achille le corps d' Hector, a. 300 & suiv.                                                                                                                                                                                                                                                                                      | <b>Prudence.</b> La prudence humaine est fondue par celle de Dieu, b. 100. 111. 124                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  |
| <b>Prêtres.</b> Homère les fait filles de Jupiter, a. 330                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            | <b>Pseuxisme.</b> On y trouve tous les genres d'éloquence, a. 664 & suiv.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
| <b>PRINCE.</b> Qualités d'un bon Prince, a. 316. Ce qui rend un Prince véritablement grand, b. 72. Le devoir d'un Prince, c'est de veiller à la bonne éducation de ses enfans, & à celle de ses sujets, 512 & suiv.                                                                                                                                                                  | <b>PTOLÉMÉE.</b> Roi d'Egypte. Modestie de ce Prince, b. 34                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |
| <b>PRINCIPAL.</b> Devoirs d'un Principal, b. 578. par rapport à la nourriture des Pensionnaires, 579. aux études, 581. à la discipline de son Collège, 586. à l'éducation, 592. à la religion, c'est-à-dire, l'instruction, l'usage des Sacramens, & la pratique de certains exercices de piété, 597 & suiv. Combien il est important à un Principal de bien choisir les Régens, 582 | <b>PTOLOMÉE.</b> Son système du monde, b. 489                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        |
| <b>PRINCE.</b> (L'Empereur) Son éloignement du luxe, b. 35. Il est élevé à l'Empire malgré lui, 42                                                                                                                                                                                                                                                                                   | <b>Pudeur.</b> Combien elle étoit négligée à Sparte, b. 245                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |
| <b>Probité.</b> Il n'y a qu'elle seule qui remplisse dignement les postes, a. xiv. Elle est la source de la saine gloire, 70. 71. 104 & 109.                                                                                                                                                                                                                                         | <b>Punique.</b> Commencement de la seconde guerre Punique, b. 305                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |
| <b>Prononciation.</b> Combien il est important d'exercer les jeunes gens à la prononciation, b. 617. Qualités de la prononciation, 628.                                                                                                                                                                                                                                              | <b>Q.</b>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | <b>Q. CURTIUS.</b> Son éloge, a. 175                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 |
|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | <b>QUINTILIEN.</b> Sa conduite & ses réflexions au sujet des mœurs des jeunes gens, a. xxx. au sujet de leur éducation, a. & suiv. Ses sentimens sur le mérite d'Homère & de Virgile, 280. Comment il développe les préceptes qu'il donne sur la Rhétorique, 318 & suiv. Comment il concilie une contradiction apparente entre deux passages de Cicéron, 381. Il développe un endroit de Cicéron d'une manière propre à servir de modèle dans l'explication des Auteurs, 489. Il apprend comment on doit faire une description, & en fournit lui-même un modèle, 493 |
|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | <b>Quirites.</b> Origine de ce mot, b. 250                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | T t t iij.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |

# TABLE DES MATIERES.

## R.

- RACINE.** Trais sublime tiré de son *Esther*, a. 392. Eloge sublime de Louis XIV. & de P. Corneille par le même Auteur, a. 408. Comment il décrit la chute de l'impie, 652
- Raisonné.** (la) C'est un dangereux talent, b. 432
- Raison.** Excellence de la raison, b. 478. Le premier soin de l'homme doit être de perfectionner sa raison, 478. & suiv. Il faut parler raison aux enfans, 558
- Rapports.** Manière de les faire, a. 556 & suiv.
- Récompenses.** Attention des Romains à récompenser le mérite, b. 580. Usage des récompenses dans l'éducation des enfans, 560
- Récréations.** Pourquoi on doit accorder de la récréation aux enfans, b. 568. Sage milieu qu'il faut garder sur cela, 569
- Régent.** Devoirs des Régens, b. 615 & suiv. Par où un Régent fait le plus d'honneur à son Collège, & établit le mieux sa propre réputation, 637. Etudes que doivent faire les Régens, 640
- Religion.** La religion est un objet essentiel dans l'éducation des jeunes gens, a. xxx. b. 587. On trouve dans les Auteurs Payens les traces de plusieurs vérités qu'elle enseigne, a. xliij. Il faut étudier dans l'histoire ce qui a rapport à la religion, b. 155. Respect des Romains pour la religion, 389. Comment on doit instruire les jeunes gens dans la religion, 601
- Repas.** Quels étoient ceux des Anciens, a. 506 & suiv. Repas communs établis à Sparte, b. 223. Frugalité de ces repas, 224
- Répétitions.** Elles servent pour l'élégance & pour l'agrément, a. 255. pour appuier d'une manière plus particulière sur un sujet, *ibid.* & 474. pour exprimer les passions vives & impétueuses, 556 & 474. Belles répétitions dans l'Ecriture Sainte, 647
- Réprimandes.** Pour quels sujets on doit en faire aux enfans, b. 554. Temps où il faut placer les réprimandes, 555. Manière de faire les réprimandes, 556
- République.** Causes du changement de la

- République Romaine en Monarchie; b. 400 & suiv.
- Réputation.** Elle est le plus précieux de tous les biens humains, b. 55. On doit contribuer de bon cœur à la réputation des autres, 59 & suiv. Il est quelquefois à propos de sacrifier la propre réputation à l'utilité publique, 62. Périculis en fournit un exemple, 199
- Resseintement.** Les grands hommes de la Grèce sacrifioient leur resseintement à l'intérêt public, b. 208 & 212
- Rhetorique.** Comment on l'enseignoit du tems de Quintilien, a. 239. Sources où il faut la puiser, 317. Si une année suffit pour l'enseigner, & pour la bien apprendre, 340
- Richesses.** Ce qui fait qu'on les estime tant, b. 21. Cette estime est mal-fondée, 21 & suiv. Véritable usage des richesses, 14 & suiv.
- Rime.** Pourquoi elle est agréable dans les langues modernes, & insupportable dans la langue latine, a. 239. Comment elle s'est conservée dans les Proses de l'Office de l'Eglise, *ibid.*
- Rivières.** Origine des Rivières, b. 496
- Roisauté.** en aversion à Rome, & pourquoi, b. 290. Origine de la Roiauté, 401
- ROIS.** Ce que dir Homère du respect qui leur est dû, a. 112. Pourquoi ce Poète les appelle pasteurs des peuples, 319
- ROMAINS.** Plus attentifs à conserver l'honneur des citoyens que celui des dieux, & pourquoi, a. 218. Reproches que leur en fait S. Augustin, *ibid.* Ils aimoient mieux être pauvres dans une République riche, que riches dans une République pauvre, b. 12. Ils jugèrent sagement des bâtimens dès le commencement, 20. Comment on peut diviser l'histoire Romaine, 139. Caractère des Romains, 272 & suiv. Sagesse de leurs mesures pour étendre leur Empire, 273. Leur politique à l'égard des vaincus, 276. Leur amour pour l'agriculture, 283. Sagesse des Loix des Romains, 287. Leur respect pour la religion, 288. Leur fidélité à garder les sermens, *ibid.* Les Romains refusent de racheter les Prisonniers, pourquoi, 311. Leur fermeté, 312. Les Romains surprennent les Ambassadeurs que Philippe envoioit à An-

# TABLE DES MATIERES.

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Annibal, 316. Ils déclarent la guerre à Philippe Roi de Macédoine, 317. à Antiochus, 310. à Persée, 317. Principaux caractères & principales vertus des Romains par rapport à la guerre, 374. Équité & sage lenteur pour entreprendre la guerre, 377. Fermeté & constance dans une résolution prise & arrêtée, <i>ibid.</i> Accoutumance aux travaux militaires : Discipline sévère, &c. 379. Clémence & modération dans la victoire, 381. Courage & grandeur d'ame dans l'adversité, 383. Justice & bonne foi, principes du Gouvernement Romain, 384. Respect pour la religion, 389. Amour de la gloire, 390 | SCIPION. (Publ.) Il est blessé & sauvé par son fils, b. 304. Il est tué en Espagne, 319                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |
| ROMA. Comment elle est devenue l'admiration de l'Univers, a. iv                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               | SCIPION. (Cn.) Il est tué en Espagne, b. 319                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               |
| ROMULUS. Il eut toujours les armes à la main, & pour quoi b. 171. Sa prudence pour étendre les bornes de son empire, 173. Il établit une union entre toutes les parties de l'Etat, 179                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        | SCRIPTON (P. Corn. surnommé l'ASTRIGUATIN.) Simplicité de ses Bains louée & admirée par Sénèque, a. xxij. Il est nommé Général pour aller commander en Espagne à l'âge de 24 ans, b. 313. Il se rend maître de Carthagène, 314. Sa conduite envers une jeune Princesse qui étoit fiancée à Alucius, a. xxiv. b. 316. Il achève la conquête des Espagnes, 317. Il refuse le nom de Roi, 318. Sa dextérité à manier les esprits, <i>ibid.</i> Il est nommé Consul, & porte la guerre en Afrique, 318. & <i>suiv.</i> Son entrevue avec Annibal, 323. Il termine la seconde guerre Punique par un traité dont il dicte les conditions, 324. reçoit les honneurs du Triomphe, 325. sert sous son frere en qualité de Lieutenant, 330 & 339. Il est accusé d'avoir eu des intelligences avec Antiochus, 333 & <i>suiv.</i> Sa mort, 335. Parallèle de Scipion avec Annibal, 335 & <i>suiv.</i> <i>Voiez</i> ANNEBALT. Paroles de Scipion à Masinissa sur la continence, a. xxij |
| ROSCUS, b. 478                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                | SCIPION L'ASTATIQUE (Loc. Corn.) Consul. Il fait la guerre contre Antiochus, & après l'avoir terminée, il reçoit les honneurs du Triomphe, b. 330. & <i>suiv.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |
| ROSINUS, b. 481                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               | SEPTIMUS, surnommé le second Africain. Son éducation & son portrait par Vell. Paterculus, a. viij. Son dévouement & sa modestie, b. 25 & <i>suiv.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |
| S.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            | SIMPONTUS, Consul, est vaincu par Annibal, b. 305                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |
| SACREMENT. Devoir d'un Principal à l'égard de ses Ecoliers sur l'usage des Sacrements, b. 604 & <i>suiv.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  | SINAT, de Sparte, b. 120, 121 & 122. Sagesse des délibérations du Sénat de Rome, 127. & <i>suiv.</i> Pouvoir du Sénat à Rome, 395                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |
| SACRIFICES. Homère en décrit les cérémonies dans un grand détail, a. 304 & <i>suiv.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       | SINISQUE. Il développe les causes de la décadence du goût, a. lxxj. Il a contribué lui-même à cette décadence, 1v. Usage qu'il veut qu'on fasse de la lecture, lxxij. Caractère de son éloquence, 441. Ses réflexions sur une parole d'Auguste, touchant la difficulté de se préparer la perte d'un ami, 446. Sénèque s'est déshonoré par l'attachement qu'il avoit pour les richesses, b. 17. Sa                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |
| SALLUST. Eloge de cet historien, a. 373                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
| SAMNAZAR. Ce Poète mêle le sacré avec le profane dans son Poème de <i>parthe Virginis</i> , a. 231                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
| SAMTUEL. Il s'excuse d'avoir fait l'apologie des Fables, & d'avoir employé le nom de Pomone dans un de ses Poèmes, a. 234                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
| SANCTAIRE, le plus exquis de tous les mets de Sparte, b. 234                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
| SALICATOR. Il fait bien remarquer tout l'art de Virgile dans sa Poétique, a. 264                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
| SCIENCE. Quand elle est seule, elle ne rend l'homme que plus méprisable, b. 53. Ce qu'il y a dans la science capable de faire honneur, c'est le bon usage qu'on en fait, <i>ibid.</i> & <i>suiv.</i> Quels sont les caractères qui rendent un savant aimable, 54 & 55                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |

# TABLE DES MATIERES.

mauvaise honte au sujet d'un chatiot dont il se servoit pour aller à sa maison de campagne, **16**

**SENNACHERIB**, Roi des Assyriens. Histoire de la guerre qu'il fit à Ezéchias, b. **119** & suiv. La défaite de Sennacherib est la figure de la défaite des ennemis de l'Eglise, **119** & suiv.

**Sentiment**. Voir *Proposée*.

**SIDONIENS**. Jeunes Sidoniens qui refusent le sceptre qui leur est offert par Ephésion, b. **43**

**SILEUS**. Notre siècle est dans une infinité d'erreurs sur l'objet du mépris & de l'admiration, b. **2**. Il ne comporte plus une vertu si mâle que celle des Anciens, **16**

**Sièges**. En quoi consistoient les sièges des Anciens, a. **310**

**Simplicité**. Réflexions sur la simplicité des Anciens, **16** & suiv.

**SIRÉNIDES**. Ce que c'étoit, & ce qu'Homère a voulu nous faire connoître par la fable des Sirènes, a. **311**

**SISTYPHUS**. Description de son tourment dans les Enfers, a. **283**

**Sobriété**. Adresse de Xénophon dans les leçons qu'il donne sur la sobriété, b. **161**

**Société**. Devoirs de l'homme par rapport à la Société, b. **476**

**SOCRATE**. Pourquoi les Athéniens le traitèrent autrement qu'Aristophane, a. **217**

**SOLDAT**. Bille & généreuse action d'un Soldat qui servoit dans l'armée du grand Condé, b. **67**

**Soleil**. Différence dans la manière dont en parlent Moïse & les Prophètes, a. **616**. Distance de la terre au Soleil, b. **493**

**Sort**. Les Payens en attribuoient l'effet à Jupiter, a. **315**

**Sottise**. Comment un Laboureur Romain se justifia de sorcellage & de magie, a. **187**

**SOMERNA**. Passage de son histoire Ecclésiastique sur le tems où l'on donnoit l'absolution, a. **133**

**SPARTA**. Elle commande à toute la Grèce, b. **110**. Nature de son Gouvernement, **111**. L'or & l'argent bannis de Sparte, **131**. Voir *LACÉDÉMONIENS*.

**Statue**. Quand le goût pour les statues s'introduisit à Rome, b. **428**. Grande statue que vit Nabucodonosor en son-

ge, & ce qu'elle signifioit, **113**

**Stile**. Le stile fleuri est d'un très médiocre usage, a. **424**. Variété du stile de Cicéron, *ibid*. Caractère du stile des bons Auteurs Grecs, **405**. Ce qu'est le stile fleuri auprès de la grande & sublimé éloquence, **406**

**STILFON**. Sa réponse à Démétrius Poliorcète, a. **159**

**Sublime**. Préférence due au sublime, a. **179**. Définition du sublime par M. de la Mothe, **188**. par Boileau, **189**. Différentes sortes de sublime, **191**. Faux sublime ou enflure, **191**. Combien les figures contribuent au sublime, **194**. Endroits sublimes de l'Ecriture sainte, **190** & suiv.

**SVETON**. Cet Auteur donne une idée fautive du Christianisme, a. **219**

**SYLLA**. Son portrait, b. **418**. Ses divisions avec Marius, **419**. Cruautés inouïes qu'il exerce dans Rome, **421**. Sa mort, **422**

**Symétrie**. Dans l'arrangement & le rapport des mots qui se répondent mutuellement, a. **426**

**Syntaxe**. L'usage qu'on en doit faire dans les classes, a. **175**

**SYPSAX**. Donne du secours aux Carthaginois, & est vaincu par Scipion, b. **120** & suiv.

**Systèmes du monde**, b. **429**

## T.

**Tableaux**. Quand & comment le goût des tableaux fut introduit dans Rome, b. **408**

**TACITUS**. Endroit de cet Auteur où il parle des Chrétiens, a. **211**

**TACITUS** (L'Empereur) Il est élevé à l'Empire malgré lui, b. **42**

**TALQUINUS SUPERBIS**. Il jette les fondemens du Capitole, b. **10**

**Tarif**, des monnoies Grecques, a. **461**. des monnoies Romaines, **466**

**TELEMAQUE**. Il donne aux jeunes gens une belle leçon de modestie, a. **474**. Accueil vif & tendre que lui fait le Pasteur Eumée, **123**

**Temps**. Des mesures du tems chez les Anciens, b. **461**

**TERENCE**. S'il est à propos de l'expliquer dans les Classes, a. **160**. Passage de



# TABLE DES MATIERES.

- de Térence que Cicéron paroît avoir copié dans sa harangue pour Murena, [465](#)
- Terentius Chriftianus.** Ce que c'eft que cet ouvrage, a. [171](#)
- TERTULLIEN.** Réflexions de cet Auteur fur l'Ordonnance Impériale de Trajan, au fujet des Chrétiens, a. [xlvij](#)
- Testament.** L'ancien Testament figure du nouveau, b. [16](#)
- THEBES.** Beaux jours de Thèbes, b. [151](#) & [fuiv.](#)
- Thèmes.** Leur utilité, a. [164.](#) Quels ils doivent être, [165](#) & [fuiv.](#)
- THYSISTOCLES.** Sa modération envers Eurybiade, a. [xxvij.](#) Il jette les fondemens de la puiffance d'Arthéus, b. [135.](#) Il eft caufe de l'exil d'Artiftide, [136.](#) Il étoit peu délicat fur les moïens d'élever fa patrie, [138.](#) Son portrait, [103](#) & [104.](#) Il fe réconcilie avec Artiftide par amour du bien public, [110](#) & [fuiv.](#)
- THEODOSE.** Sa conduite dans l'élection de S. Ambroife, a. [76.](#) Il pardonne au Peuple d'Antioche à la prière de Flavian, [110](#) & [fuiv.](#)
- THEOPOMPE.** Roi de Sparte. Belle parole de ce Prince, b. [111](#)
- Thermopyles.** Le paffage des Thetmopyles difputé à Xerxès par 300 Spartiates, b. [119](#)
- THOMASIN.** Comment ce Pere juftifie l'étude des Poëtes profanes, a. [113](#)
- THOU.** Modeltie de la Première Préfidente de Thou, b. [10](#)
- THUCYDIDE.** Démoftène copia fon hiftoire jufqu'à huit fois, a. [162](#)
- TILLEMONT.** Réflexion de cet Auteur fur l'indifférence des Payens à l'égard du Chriftianifme, a. [xliv.](#) Il étoit toujours prêt à faire part de fon travail aux autres, b. [11](#)
- TIMÉE.** Penfée froide de cet Auteur fur l'incendie du temple de Diane, a. [110](#)
- TIMOLÉON.** Il chaffe Denys de la Sicile, b. [161.](#) Suites de cette expédition, foit par rapport à Timoléon, foit par rapport à la Sicile, [166](#) & [fuiv.](#)
- TITE** (l'Empereur.) Il conferva à la campagne la petite habitation qui lui venoit de fes peres, b. [111.](#) Il voulut y
- mourir, [11](#)
- TOURNEILL.** Ce qu'il y a à reprendre dans la traduction de Démoftène, a. [117](#) & [141](#)
- Tourterelle.** Dialogue entre une Tourterelle & un Paflant, a. [118](#)
- Traduction.** Règles touchant la traduction tirées de Madame Daquier & de M. de Tourneil, a. [84](#) & [fuiv.](#) Si les traductions peuvent difpenfer d'apprendre le Grec, [116](#)
- Tragédie.** Inconvéniens qu'il y a à faire repréfenter des Tragédies dans les Collèges à la fin des Claffes, b. [613.](#) Règles que doivent obferver ceux qui retiennent cet ufage, [616](#)
- TRAIAN.** Sa réponfe à la lettre de Plin au fujet des Chrétiens, a. [xlvi.](#) Cet Empereur connoiffoit parfaitement en quoi confifte la véritable gloire d'un Prince, b. [11](#) & [18](#)
- Train.** Pour juger fainement des hommes, il faut mettre pour quelque tenu à l'écart leur train & leur fure, b. [14](#)
- Transfufion.** En quoi elles confiftent, & quel eft leur ufage, a. [411.](#) Exemples de transfufions délicates, [414](#)
- Travail.** Celui des mains convient furtout aux perfonnes du Sexe, a. [18.](#) Exemples, [116.](#)
- TRIBUNS.** Etabliflement des Tribuns du Peuple à Rome: leur nombre & leurs prérogatives, b. [119](#)
- Triomphe.** C'étoit le Sénat qui en décernoit les honneurs à ceux qui l'avoient mérité, b. [117](#)
- TEBERON.** La femme de Tubéron ne rougiffoit point de la pauvreté de fon mari, b. [18](#)
- TURBINE.** Sa pitié au milieu des combats décrite par M. Mafcaron, a. [111.](#) par M. Fléchier, [117.](#) Sa modeltie & fa vie privée, [160](#) & [161.](#) Comment il étoit reçu par le Roi au retour de fes Campagnes, [161](#) & [fuiv.](#) Defcription fublime des circonftances de fa mort, [116.](#) Il vend fa vaiffeille d'argent pour habiller fes Troupes & remonter la Cavalerie, b. [11.](#) Il ne prenoit jamais à crédit, [116.](#) Il refufe 100000 écus que lui offroit une Ville neutre d'Allemagne, & pour quoi, [116.](#) Sa fimplicité & fa modettie le faifoient refpecter & honorer, [119.](#) Jamais il ne lui échappoit aucune parole de vanité, [119](#)

# TABLE DES MATIERES.

TYCHOBRANDS'. Système de Tycho-  
brahé, b. 425

V.

VACQUERIE (Jean de la) Pre-  
mier Président du Parlement de  
Paris, b. 13

VAISSEUX. On ne s'accorde pas sur la  
construction des Vaisseaux des An-  
ciens, b. 455 & suiv. Vaisseaux de  
Ptolémée, d'Héron, & de Démétrius,  
457

VALERIEN. (l'Empereur) Beau mot  
de ce Prince au sujet de la pauvreté  
d'Aurélien qu'il avoit élevé au Con-  
sulat, b. 11

VALEUR. Un des caractères dominans du  
Peuple Romain, b. 272

VALENTIN. (C. Terent.) Sa vanité &  
sa rémiration, b. 109. Il engage la ba-  
taille de Cannes, 110 & suiv.

VASSOUR. (le Pere) Il relève une  
bénédiction de P. Rapin, a. 130. Il a fait  
une critique de l'*Epigrammatum delectus*,  
272

VALENTIN. (le Maréchal de) Son cara-  
ctère, b. 371

VÉRITÉ. Son travail & ses métamor-  
phoses, b. 513

VÉRITÉ. (la) Quand elle est exposée trop  
simplement, elle touche peu, a. 107.

Elle ne fait entendre sa voix aux Prin-  
ces que par le secours de l'histoire, b. 3.

C'est la vérité qu'on doit recher-  
cher sur toutes choses dans l'histoire,  
141.

Sous combien de faces elle peut  
s'offrir à nous, 484. Il faut accoutu-  
mer les enfans à aimer la vérité,  
161

VÉRITÉ. Malléabilité du verre: ce qu'on en  
doit penser, b. 458

VARRON'S. Plaisanterie de Cicéron sur  
son nom, a. 480

VERS. Deux beaux vers d'un Rhétoricien  
au sujet du retour empressé de S. An-  
toine vers S. Paul, a. 261. S'il est uti-  
le de savoir faire des vers, 240. Les  
cadences contribuent à la beauté des  
vers, 241

VERIFICATION. Goût des nations différent  
par rapport à la versification, a. 217.

Comment on doit y former les jeunes  
gens, 240 & suiv.

VIRGIL. Ses Révolutions de la Répu-  
blique Romaine, a. 17

VIRGIL. Les Payens croioient qu'elle ne

dépendoit que d'eux, a. 113. La vertu  
la plus éminente est souvent cachée  
sous un vil habit, b. 25 & 17. La ver-  
tu seule donne du prix à tout, 70 &  
suiv.

Il n'y a point de véritable vertu  
sans la connoissance de Dieu, 75. C'est  
la vertu qui triompha dans la person-  
ne de Josph, 110. Elle est la source  
du bonheur des Etats & des Particu-  
liers, 114

SA SOBRIÉTÉ & SA SIMPLI-  
CITÉ, b. 11. Il se faisoit honneur de la  
basse de son extraction, 51

VICTOIRE. Ce qu'il faut penser de la gloire  
que procurent les victoires, b. 44

VIRGIL. Il fournit des exemples en  
tout genre des libertés poétiques qui  
sont propres à la Poésie Latine, a. 241.

Cadences graves & nombreuses, 141.

Cadences suspendues, 241. Cadences  
coupées, 246. Elisions, 141. Cadences  
propres à peindre les objets, 247.

Expressions qui servent à faire sentir  
la dureté, 248. Cadences où les mots  
placés à la fin ont une force & une  
grace particulière, 249. Expressions  
poétiques, 250. Tours poétiques, 251.

Répétitions, 255. Epithètes, 257. Des-  
criptions & narrations, 259. Haran-  
gues, 264. Comment Virgile a imité  
Homère, 281

VITRES. L'usage des vitres étoit inconnu  
aux Anciens, b. 454

VITRIFICATION. (M.) Son désintéresse-  
ment, b. 18

ULYSSE. Il s'instruisit des mœurs &  
des coutumes des différens peuples  
chez lesquels il voyagea, a. 303

UNIVERSITÉ de Paris. But qu'elle  
se propose dans l'éducation des en-  
fans, a. j. Règlement de Henry IV. à  
ce sujet, ij

VOYAGES. Fruit & utilité qu'on en doit re-  
tirer, b. 153

VOL PERMIS & commandé à Sparte. Avan-  
ture arrivée à un enfant à cette occa-  
sion, b. 226. Réflexions sur cet usa-  
ge, 246. Le vol étoit puni rigoureuse-  
ment chez les Scythes, 141. Pour-  
quoi, 210

URBANITÉ ROMAINE. Ce que c'est, a. 147.

Cicéron y a excellé, sur-tout dans les  
dialogues de l'Orateur, 141.

# TABLE DES MATIERES.

|                                                                                                                                                                                         |                                                                 |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------|
| X.                                                                                                                                                                                      | Perfes, 181 & suiv. Ce qu'il faut penser de son exactitude, 183 |
| <b>X</b> ENOPHON. Il étoit tout à la fois Philosophe, Historien, & bon Capitaine, b. 161. Il ne s'accorde pas avec Hérodote sur la naissance de Cyrus & l'établissement de l'Empire des | XERXES, Roi des Perfes. Sa folle vanité, b. 183<br>Z. 1         |
|                                                                                                                                                                                         | <b>Z</b> EUXIS, Peintre célèbre, b. 218                         |

*Fin de la Table des Matières.*

## Fautes à corriger dans ce second Volume.

|                                |                                                                               |
|--------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------|
| <b>PAGE</b>                    | 9. cit. c. Inducenda est in occulparum locum. <i>lif.</i> occupatum.          |
| 101.                           | <i>lig.</i> 17. La statue d'or. <i>ajoutez</i> & d'ivoire.                    |
| 116. l. 29. & 118. l. 15 & 16. | ajugeoient. <i>lif.</i> adjugeoient.                                          |
| 117. cit. l. 2.                | <i>lif.</i> ἀγνοῖται.                                                         |
| 146. l. 29. & 30.              | le plus grand des Législateurs. <i>ajout.</i> ( J'entends parmi les Payens. ) |
| 315. l. pinula.                | du danger. <i>lif.</i> de danger.                                             |
| 367. l. 3.                     | ajugé. <i>lif.</i> adjudgé.                                                   |
| 398. l. 30 & 32.               | ajugeoient. <i>lif.</i> adjugeoient.                                          |
| 669. l. 1.                     | du vice & defordre. <i>lif.</i> & du defordre.                                |

De l'Imprimerie de G. F. QVILLAU, 1739.















